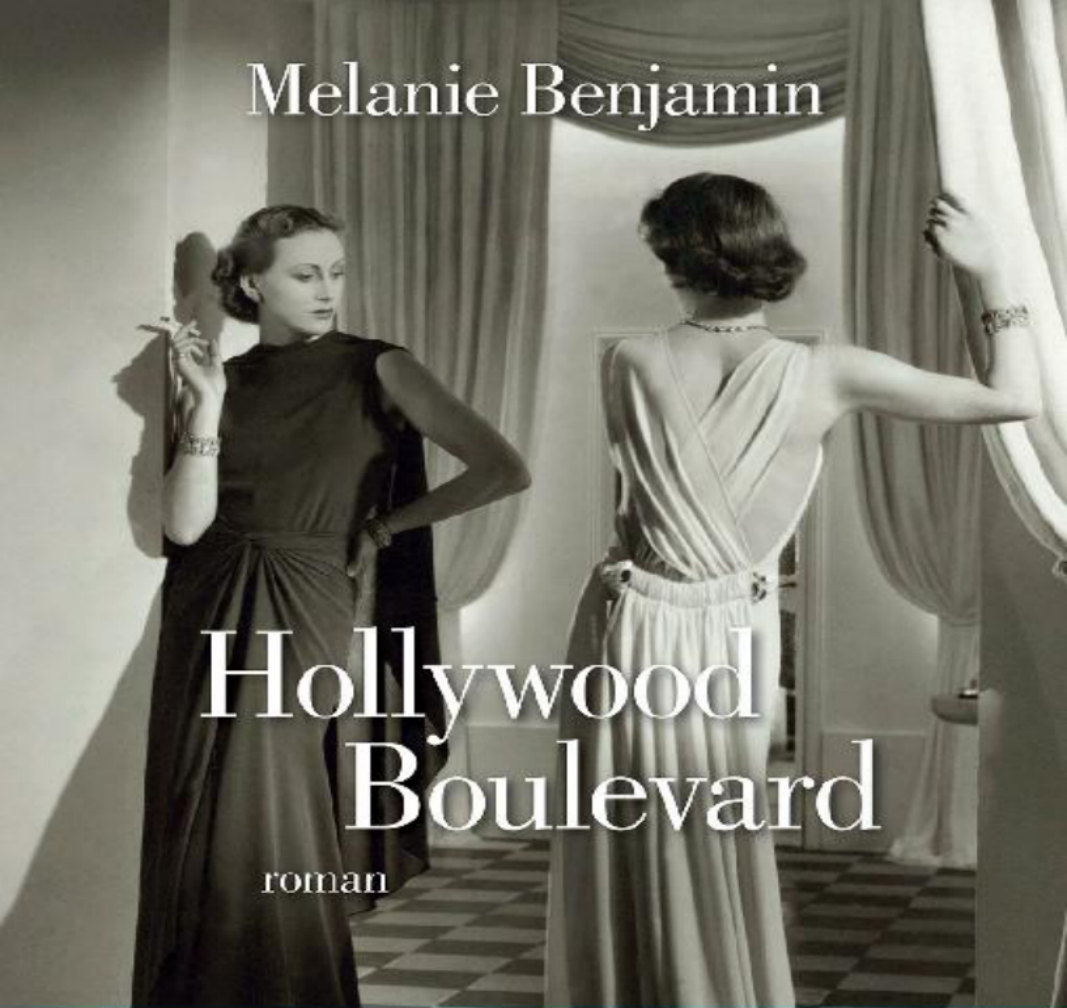


Hollywood Boulevard

Mélanie Benjamin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Melanie Benjamin

Hollywood Boulevard

roman

Par l'auteur des
Cygnés de la Cinquième Avenue


Albin Michel

MELANIE BENJAMIN

HOLLYWOOD BOULEVARD

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christel Gaillard-Paris*

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2018
pour la traduction française

Édition originale américaine parue sous le titre :
THE GIRLS IN THE PICTURE

© Melanie Hauser, 2018

Publié avec l'accord de Delacorte Press,
an imprint of Random House, a division
of Penguin Random House LLC.
Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-226-43003-8

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Ce livre est un ouvrage de fiction. À l'exception des situations et personnes historiques, utilisées à des fins de fiction, les noms, les personnages et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des faits avérés, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

*À Benjamin Dreyer,
qui sauva ce roman d'une pile
de manuscrits destinés à la poubelle.*

« La formule la plus simple pour construire une intrigue est peut-être la suivante : inventer des personnages hauts en couleur, les embarquer dans des situations apparemment compliquées, avant de trouver un moyen logique et spectaculaire de les sortir de là et de les rendre heureux. »

Frances MARION

Prologue

Frances
1969

Ces derniers temps, la frontière entre les films et la vraie vie est devenue floue.

Parfois, je suis assaillie par des images du passé – le rétroviseur fêlé de ma première voiture, la danse fantomatique d'un rideau devant une fenêtre ouverte, du temps où j'étais enfant et facilement impressionnable, un jour où j'étais alitée, en proie à la fièvre. Ou encore la courbe excitante des lèvres d'un homme, un homme dont j'avais dû autrefois connaître le baiser.

Et plus je fouille dans mes souvenirs, moins je suis sûre de leur origine. Ces souvenirs sont-ils vraiment les miens ? Ou bien sont-ils issus d'un film dont j'aurais écrit le scénario ? Le rideau dansait-il à cause d'un ventilateur installé hors du champ de la caméra ? Les lèvres de cet homme s'arrondissaient-elles en s'approchant des miennes ou bien de l'objectif de la caméra ?

Je peux de moins en moins faire la différence. Et je ne sais pas très bien ce que je pense de tout ça, à vrai dire. D'un côté, il serait peut-être plus facile de finir mes jours en croyant que ces souvenirs, et plus particulièrement les mauvais, ont été inventés pour que quelqu'un d'autre les vive à l'écran.

D'un autre côté, si je ne pouvais pas revendiquer comme mien le souvenir de Fred empiétant sur mon oreiller au milieu de la nuit, comme s'il ne supportait pas l'idée d'être séparé de moi même le temps d'un rêve, comment retrouver le sommeil ?

Et les gens susceptibles de m'aider à faire la part de la réalité et du cinéma se font rares.

Non, ils ne se font pas rares, Fran. Assez d'euphémismes. Viens-en au fait. Ils sont mourants. Tes amis, tes collaborateurs – toutes les

vieilles gloires de Hollywood comme toi – se meurent. Comme un vieux cheval de retour que l'on met au pré ; comme des plantes restées trop longtemps en vitrine chez le fleuriste.

Et même dans les cas où je sais être, sans le moindre doute, devant la porte d'une vraie maison – un de ces lieux où je suis si souvent venue –, rafraîchie par une légère brise, et non par un ventilateur de studio, je ne peux pas m'empêcher de poser la main sur le crépi rugueux du mur afin de m'assurer que mes doigts ne passeront pas à travers. Ce que je fais. Je touche le mur. Et j'appuie de nouveau sur la sonnette.

« Excusez-moi de vous avoir fait attendre, Miss Marion. » Un majordome en livrée ouvre la porte et me surprend pendant que je touche le mur de nouveau. Il me regarde attentivement, comme si j'étais vraiment la vieille dame un peu toquée dont j'ai l'air. « Miss Pickford ne reçoit pas aujourd'hui.

– Vous lui avez dit qui j'étais ? Frances ? Et que je veux la voir ? Que je veux voir *Squeebie* ?

– Oui, Miss Marion. Miss Pickford persiste à dire qu'elle ne reçoit personne aujourd'hui.

– Est-elle... est-elle souffrante ? »

Le majordome baisse les yeux et regarde ses chaussures en refusant de répondre.

Je jette un coup d'œil à ma montre tout en réfléchissant aux options qui s'offrent à moi. Dois-je faire demi-tour, partir et laisser la tragédie suivre son cours ? Après tout, la dernière fois que j'ai essayé d'intervenir, on m'a insultée et j'ai été mise à la porte. J'ai fait vœu alors de ne jamais revenir. Pourtant, je suis là. À essayer de changer le cours de la pièce une fois de plus, comme une idiote. Une vieille idiote sentimentale.

En fermant les yeux, je pense à mon petit appartement ; aux dalles fraîches du sol, au confort moelleux de mon canapé, et je me vois assoupie, un grand verre de thé glacé à portée de main, peut-être, bercée par le son de la télévision retransmettant un soap opera comme *The Edge of Night*.

Je suis bien trop vieille pour cette difficile opération de sauvetage.

Et d'ailleurs, où était Mary quand *moi*, j'avais besoin d'être sauvée, il y a déjà si longtemps ? Eh bien, ici, en fait. À se cacher derrière cette porte fermée. Alors, pourquoi toquer à cette même porte

maintenant ?

À cause de souvenirs partagés ; des victoires et des tragédies ; d'une héroïne qui agit en son âme et conscience, malgré les tentations : toutes les intrigues de tous les films que j'ai écrits forment un écheveau de fils embrouillés que je ne parviens pas à démêler – et, finalement, je tire sur le plus gros et le plus lâche.

Le temps manque.

Je me redresse, rentre le ventre et passe en force devant le majordome pour me frayer un passage jusqu'au hall d'entrée de Pickfair où il fait frais.

« Où est Buddy... Mr Rogers ?

– Mr Rogers est sorti pour déjeuner. Il ne devrait pas tarder.

– Laissez-moi monter la voir. Savez-vous combien de fois je suis venue ici ? Combien de fois je lui ai tenu la main en lui disant que tout irait bien ? Non, bien sûr que non, vous êtes trop jeune, vous êtes un embryon et moi un dinosaure, je sais. Eh bien, je vais vous le dire : *très souvent !* »

Le jeune homme, sous le hâle de rigueur à Hollywood, pâlit. Retenant sa respiration, il gonfle ses enviabiles pommettes et se montre à son avantage, n'hésitant pas à me donner un aperçu de son parfait sourire étincelant. J'éclate presque de rire. Mais bien sûr ! Le majordome de Pickfair est exactement comme tous ces pauvres gens encore méconnus de Hollywood – il attend son heure. Certaines choses ne changent donc jamais.

« Je connais Sam Goldwyn, jeune homme. C'est un ami à moi. Si vous voulez...

– Bien sûr, Miss Marion, vous pouvez monter ! »

Je me mords les lèvres en traversant le hall d'entrée. « Et si vous voulez, me lance le jeune homme d'une voix profonde de baryton, je vous donnerai une photo de moi, un portrait, quand vous partirez ! »

Cette fois, je ne peux pas m'empêcher de rire. Pauvre garçon. Il ne se doute même pas que Sam Goldwyn est encore plus vieux que moi et qu'en plus il a perdu la boule.

Après avoir changé mon sac de bras, je traverse le hall d'entrée au sol ciré, lisse, certaine de ne pas glisser ni chanceler, bien que dans le passé j'aie vu beaucoup de gens à qui c'était arrivé. Un jour, Charlie Chaplin avait noué autour de ses chaussures deux serviettes de table brodées au nom de Mary et s'était élancé sur le sol en glissant,

rejouant l'une des scènes de *Charlie patine*.

Mary lui avait souri d'un air indulgent – ce même sourire pincé dont elle gratifiait Chaplin sur toutes les photos et dans toutes les actualités filmées –, mais elle était tout de même furieuse. Je le devinais à la manière dont le menton déterminé de mon amie l'était plus que jamais, le visage figé en une moue d'approbation forcée. Doug, bien évidemment, ne s'était pas contenté d'encourager Charlie, il avait voulu faire mieux et, après avoir lui aussi noué des serviettes autour de ses chaussures, il avait valsé avec Chaplin sur ses épaules, encore et encore, avant de lancer le petit homme dans les airs et de le rattraper, pour le plus grand plaisir de l'assemblée réunie ce soir-là.

Le duc d'Albe. Mais aussi Gloria Swanson, Rudolph Valentino, Vilma Banky et Aimee Semple McPherson (femme pasteur évangéliste connue sous le nom de sœur Aimee). Une soirée comme les autres à Pickfair, le manoir royal de Hollywood où Mary Pickford et Douglas Fairbanks régnaient en maîtres absolus. Avec Charlie Chaplin en bouffon de cour officieux.

Bien sûr, j'avais toujours accepté les invitations – ou plutôt les convocations –, mais je n'avais jamais beaucoup aimé ces soirées guindées, quand Mary et Doug, assis l'un à côté de l'autre, trônaient à une table gémissant sous le poids des rince-doigts et d'un grand nombre de couverts. Malgré tous mes efforts – et prenant le risque de m'exposer à la colère de Doug –, je n'avais jamais pu dissimuler l'amusement que suscitaient en moi ces acteurs et ces actrices élevés au rang de divinités uniquement grâce à leur physique ; des partenaires avec lesquels j'avais un jour partagé des sandwiches de pain rassis au fromage et des verres de bière et qui, soudain, fronçaient leur nez élégant quand un domestique renversait une goutte de champagne. « *Le personnel !* », commentaient à voix basse, sur un ton méprisant, ces dieux et ces déesses qui avaient été eux-mêmes femmes de ménage ou jardiniers, et ne devaient leur statut, nous le savions, qu'aux hasards de la génétique ou à une nuit passé avec un nabab bienveillant – coiffés de leurs diadèmes, ils singeaient maintenant les personnages royaux qu'ils avaient incarnés à l'écran. Des rôles que j'avais écrits pour eux.

Ils se prenaient tellement au sérieux alors, ces gens que l'on appelait depuis peu des *stars de cinéma*. Ils étaient incapables – et Mary Pickford encore plus que les autres – de se moquer de cette

industrie naissante pour laquelle ils travaillaient, et que nous avions tous contribué à créer à force de travail et de chance, car il leur manquait la certitude qu'elle perdurerait. Parfois, j'observais Mary, couverte de diamants, ses cheveux blonds relevés afin que ses boucles d'oreilles en saphir soient plus faciles à admirer, tandis qu'elle hochait la tête en un mouvement royal, et qu'elle conversait avec des membres de l'aristocratie, et je n'en croyais pas mes yeux. Comment était-ce possible, comment en était-elle arrivée là ? Comment une petite fille irlandaise, orpheline de père, venue du Canada, en était-elle arrivée à partager la table des rois et des reines ?

Et comment une femme deux fois divorcée, menant une vie de bohème à San Francisco, avait-elle pu devenir l'une de ses invitées d'honneur ? Il fallait bien que je me prête au jeu ; mon propre parcours n'avait pas été moins extraordinaire. J'avais affronté Louis B. Mayer et William Randolph Hearst. J'étais alors la scénariste la mieux payée. Et moi aussi, je « faisais partie » du Tout-Hollywood.

Tout au moins jusqu'à la mort de Fred. L'atterrissage avait été violent, et les diadèmes et les manoirs m'avaient paru plus inconsistants encore que les plateaux de tournage et les accessoires, en comparaison du vide tangible dans mon lit, la nuit, et du silence qui répondait aux questions que je posais à voix basse, avec ma machine à écrire pour seule compagnie.

Toutefois, je me compte parmi les plus chanceux de tous ceux qui peuplaient ce cruel paradis. Chaque nuit, je remercie ma bonne étoile pour la vie qui a été la mienne, avec ses tragédies qui m'ont obligée à emprunter un chemin différent, un chemin où n'ont joué aucun rôle bénéfique ou maléfique un escalier monumental en colimaçon comme celui que j'étais en train de gravir, les lustres étincelant comme des milliers d'étoiles, les tentures de velours élégamment brodées mais destinées à tenir la vraie vie à distance.

En montant lentement l'escalier – Seigneur, ces marches avaient-elles toujours été si raides ? –, je jette un coup d'œil au célèbre salon à l'autre bout du hall d'entrée. C'est là, au-dessus de la cheminée, qu'est accroché le portrait emblématique de Mary Pickford, « La Fille aux Boucles d'Or », photographiée dans la fine fleur de sa jeunesse et de sa beauté, un visage qui, un jour, avait été adulé et adoré par tout le monde en Amérique – et je n'étais pas en reste.

Ce portrait. Cette petite fille idéalisée. C'était *elle*, la raison pour

laquelle Mary se cachait dans une chambre sombre, fuyant le soleil et la lumière crue, impitoyable ; cette même lumière qui l'avait tant aimée et flattée quand elle était jeune. Un jour, Mary m'avait avoué que son visage lui paraissait bizarre, froid, quand il n'était pas baigné par les lampes à arc ou les petits projecteurs ; la chaleur des lumières de studio lui était devenue si familière qu'en comparaison la lumière naturelle lui paraissait sans éclat.

Désormais, s'il fallait en croire la rumeur, Mary Pickford ne sortait de sa chambre que le soir, restant parfois debout immobile devant son portrait. D'autres fois, elle jouait avec sa légendaire collection de poupées, qu'elle installait sur ses genoux, organisant des goûters miniatures ou les habillant tendrement de petits vêtements de la taille de ceux des nourrissons.

« Je devrais décrocher moi-même ce fichu portrait », déclaré-je sans me soucier de qui pouvait m'entendre. Je me parle tout le temps ; c'est l'un des petits avantages de la vieillesse.

Je parviens enfin au deuxième étage, les jambes tremblantes après tous ces efforts ; je suis trempée de sueur et mon chemisier me colle à la peau. J'ai du mal à reprendre mon souffle ; l'air est étouffant, et j'ai l'impression que ma poitrine est dans un étau. Oh, où est le temps où, alors que nous faisions des films ensemble, je suivais Mary qui sautillait prestement sur les plateaux de tournage, toujours à faire des farces, gloussant toutes les deux comme des gamines ?

Quatre-vingts. J'ai maintenant quatre-vingts ans. Même Chaplin avait commencé à décliner à l'âge de soixante-dix ans. Je prends une grande inspiration, défroisse le devant de mon chemisier, pose une main sur mon front mouillé et avance dans le couloir recouvert de tapis et où s'étalent sur les murs des portraits peints et des photos de Mary – Mary dans *Pollyanna*, dans *Pauvre Petite Fille riche*, dans *La Petite Annie* et dans *Le Petit Lord Fauntleroy*. Des photos de Douglas Fairbanks costumé, la blancheur de ses dents ressortant au milieu de son visage bronzé, ses yeux plissés de joie.

Aucune photo de Buddy Rogers, cependant. Pour la centième fois, je me demande comment le dernier époux en date de Mary supporte la présence constante de l'image de son prédécesseur. Elle l'appelle d'ailleurs parfois « Douglas ». Et Buddy répond chaque fois avec un sourire empressé qui m'écoeure.

J'arrive finalement au bout du couloir, face à une porte close.

J'hésite un instant – un instant suffisamment long pour nourrir ma colère, mon ressentiment et mes souvenirs. Toutes les fois où Mary m'avait tenue à l'écart, avait oublié mon anniversaire, négligé de m'appeler, d'écrire, de *se souvenir*. Un instant suffisamment long pour ouvrir de nouveau la possibilité de faire demi-tour, de renoncer – jusqu'à ce que me revienne à l'esprit l'un de ces souvenirs, l'une de ces pensées qui aurait pu tout aussi bien être tirée de l'un des films que j'avais écrits : « *Je n'ai jamais fait demi-tour, je n'ai jamais renoncé.* »

Je toque donc à la porte d'un doigt insistant, suffisamment fort pour faire disparaître les souvenirs et les fantômes, afin que je puisse au moins avoir la chance de sauver les vivants.

« Mary ? Mary, c'est moi. C'est Frances. Pourquoi ne m'as-tu pas rappelée ?

– Non ! » Cette voix rauque, qui se faisait si rarement entendre désormais qu'on aurait dit celle d'une petite fille, haut perchée, hésitante, chevrotante. « Non, va-t'en, Fran, ma chérie. Je t'appellerai demain.

– Je vais entrer, Mary. Je veux te parler. Maintenant.

– Non ! Je ne suis pas... Squeebie ne va pas bien aujourd'hui, elle a bobo aujourd'hui, Fran ! »

Agacée par ce phrasé infantile, je tourne la poignée de porte. « Tu vas très bien. »

En entrant, je dois m'arrêter sur le seuil. La chambre est dans le noir et je tends instinctivement les bras pour avancer à tâtons, comme une aveugle. Seul un rai de lumière filtre des rideaux bien tirés ; des grains de poussière dansent dans les minces rayons de soleil. L'odeur m'est familière : celle forte et douceâtre du whisky et celle du gin, une fragrance de genièvre.

Je parviens finalement à atteindre le lit immense à la tête recouverte de tissu. Une silhouette minuscule est adossée contre les oreillers – une ombre, rien de plus. Il me faut un long moment pour distinguer les traits qui se dessinent dans l'obscurité. Quand c'est le cas, la peur puis la pitié me serrent le cœur. Je recule d'un pas, pour me replonger dans l'étreinte rassurante d'un autre souvenir, un souvenir que je ne suis finalement pas parvenue à bannir de ma mémoire.

Le souvenir d'un autre temps, une autre porte, la même petite

silhouette émergeant de l'obscurité d'une autre pièce.

Printemps 1914

« Mary ? Hé, Mary, c'est cette fille, cette artiste dont je t'ai parlé. »

Owen Moore frappa de nouveau à la porte, pencha la tête pour écouter et leva un doigt.

« Attendez, elle découpe, m'expliqua-t-il d'un ton dédaigneux. Attendez ici. Elle crierà quand elle aura fini.

– Êtes-vous sûr que c'est le bon moment ? »

Je tapotai ma jupe longue, éternuant tandis que de la poussière rougeâtre de Californie s'en échappait, et m'assurai d'une main que mon chapeau plat à très large bord était resté bien en place sur ma tête. Oh, si seulement j'avais apporté mes croquis ! Mais le vent chaud de Californie avait été trop violent ce matin. Il m'aurait arraché des mains mon carton à dessin et comme je n'avais évidemment pas de voiture, j'avais dû prendre le trolley. Par ailleurs, je n'avais aucune idée du numéro de téléphone qu'il m'aurait fallu appeler pour reporter mon rendez-vous – que de toute façon, je n'aurais reporté pour rien au monde.

J'avais donc dû laisser mes dessins chez moi, et c'était comme si j'avais égaré mon bébé, tant j'étais habituée à tenir quelque chose dans mes mains – un carnet de croquis, un agenda, un livre, des aiguilles à tricoter. *Des mains sans cesse en mouvement*, comme le disait toujours ma mère en me réprimandant. *Ma fille, tes mains ne restent jamais en place – comme ton esprit.*

« Mais oui, mais oui, c'est le bon moment. » Owen parvenait à grand-peine à cacher son impatience ; je savais qu'il avait regretté d'avoir organisé cette rencontre au moment même où il me l'avait proposée. « Mary ? cria-t-il de nouveau. Dépêche-toi ! »

Rien ne se faisait toujours entendre derrière la porte close, jusqu'à ce que peu à peu je perçoive un ronronnement, un cliquètement, un

bruit mécanique. Owen Moore – le mari diaboliquement séduisant de Mary Pickford – tapota sa joue à la peau rosie et rasée de près. Une bague en rubis étincelait au petit doigt de sa main blanche et délicate, et je dus me mordre la lèvre pour ne pas éclater de rire. Quel dandy ridicule !

« Ma femme pense qu'elle est divinement douée pour le cinéma. » Il leva exagérément les yeux au ciel à la façon d'un acteur. Un mauvais acteur, avec ça. « Elle n'est qu'une jeune Irlandaise avec un peu de talent – pas vraiment intelligente, si vous voulez mon avis.

– Je ne vous demande pas votre avis. » Passant d'un pied sur l'autre, j'essayai d'exprimer ma désapprobation sans pour autant l'offenser. Owen Moore m'avait été insupportable dès l'instant où il s'était glissé à mes côtés à une soirée, affichant sa bague en rubis, et maintenant, je le détestais. Parler ainsi de son épouse ! C'était encore un de ces hommes de rien du tout qui avaient peur d'une femme intelligente – le monde était empli de ce genre d'imbéciles. Toutefois, mon avenir reposait entre les mains archimanucurées de cet imbécile-là.

« Eh bien, c'est pourtant vrai.

– Je pense qu'elle a énormément de talent. » Je ne pouvais pas me taire plus longtemps. « J'ai toujours adoré ses films, avant même de savoir qu'elle avait un nom. Même quand elle n'était que la Fille Biograph ou "Boucle d'Or". J'ai toujours eu envie de la rencontrer.

– Ce sera le cas », répondit Owen avec un sourire sarcastique. Il n'avait pas apprécié que je l'éconduise lors de la soirée mais, malgré tout, il s'était débrouillé pour m'obtenir l'invitation tant convoitée. Avec une dernière moue de dégoût exagérée, il se retourna. « On m'attend sur un plateau, vous m'excuserez. »

Il s'éloigna d'un pas raide en direction du « plateau » – quoi que ce fût.

Restée seule, je dus me pincer ; je n'étais jamais entrée dans un studio de cinéma avant ce jour-là. *Studio*. C'était plutôt un mot sophistiqué pour ce qui n'était, en réalité, qu'une succession de hangars peu solides, et il était tellement évident qu'ils avaient été construits dans la hâte que j'étais étonnée qu'avec un vent pareil ils soient encore debout. Quand j'étais arrivée, j'avais donné mon nom à un type qui n'en avait cure, avec encore du maquillage derrière les oreilles et qui, en quelque sorte, contrôlait l'accès au studio. Après

avoir consulté une liste, il m'avait dit d'entrer dans l'un des hangars les plus grands pour attendre Owen.

Ce hangar était un labyrinthe de pièces qu'on aurait dites disposées au petit bonheur la chance et il paraissait ne pas y avoir véritablement d'entrée. J'entendais des marteaux taper sur des clous et des scies s'attaquer à du bois dans un coin de l'immense bâtiment ; provenant d'une autre direction, des violons jouaient *Hearts and Flowers*. Des ampoules nues se balançaient au bout de longs fils dénudés. Des cris retentissaient de tous côtés ; des exclamations telles que : « Faites attention à cet appartement ! » ou : « Ces fichus Indiens jouent encore au craps ? » ou encore : « Est-ce que Sylvia porte le costume dont nous avons besoin pour tourner la scène du rêve de Lita ? » Dehors, à travers les vitres et les portes ouvertes qui laissaient entrer tant de poussière que chaque surface en était couverte d'au moins un demi-centimètre, j'aperçus une rangée de box, chacun composé de trois murs mais, curieusement, aucun plafond ne protégeait le fin tissu tendu sur des cordes, telle une canopée. Chacun de ces box était aménagé différemment – une salle de séjour, une chambre, un saloon de western, une salle à manger victorienne. Devant, là où aurait dû se trouver le quatrième mur, un petit groupe de gens se pressait autour d'un homme qui, avec application, maniait une caméra. À ses côtés, des hommes ou des femmes serraient des mégaphones dans leur poing en brillant des ordres tandis que des gens maquillés comme des fantômes – pâles, la peau presque blanche, légèrement teintée de jaune, des yeux et des bouches très, très noirs – se déplaçaient avec raideur dans ces pièces bizarres, sans plafond, que seul le soleil indéfectible de Californie éclairait. Owen s'était précipité dans l'un de ces box ; s'agissait-il d'un « plateau » ?

« Hé, vous n'êtes pas d'ici, vous êtes un *outsider* ? » Un homme, à peine plus grand que moi, me tapota l'épaule.

« Je... oui, sûrement !

– Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Il plissa les yeux, et je rougis comme prise en flagrant délit de violation de domicile. Les gens ordinaires n'étaient-ils pas autorisés à entrer dans les studios de cinéma ? Owen m'avait-il fait une mauvaise blague ? S'était-il vengé de ma rebuffade ?

« Je viens voir... je viens voir Miss Pickford. » L'hésitation perceptible dans ma voix me faisait horreur, mais ce jeune homme, en

dépit de sa petite taille, paraissait capable de m'attraper par la peau du cou et de me jeter dehors où je serais emportée par le vent comme n'importe quel débris traînant dans la poussière.

« Mary ? Elle n'aime pas les intrus. Vous êtes sûre ? »

Je pris une grande inspiration, me rappelai qui j'étais et pourquoi j'avais toujours cru que j'avais le droit d'être ici. « Oui. Tout à fait sûre. »

Le garçon fit un pas vers moi, mais je ne lui cédaï pas un pouce de terrain, tout en agrippant mon petit sac à main au cas où j'aurais eu besoin de lui donner un coup sur la tête. Ses yeux étaient bleus, son regard dur, sans toutefois être menaçant – et je finis par y voir danser une petite étincelle. Comme un signe de malice ? Cette petite lueur l'emporta ; son visage se détendit. Soudain, il n'eut plus du tout l'air d'un voyou agressif mais plutôt d'un lutin rieur avec une surprenante fossette.

« Bon, alors d'accord. J'imagine que vous allez la voir. Mary est enfermée là-dedans. »

Il s'apprêta à frapper à la porte close. Étrange ; ce jeune garçon avait adopté une attitude plus protectrice envers Mary Pickford que ne l'avait fait son mari. Mais il est vrai qu'Owen Moore n'avait aucune idée de qui j'étais vraiment, ni de ce que pouvaient être mes intentions.

« Je sais, Mr Moore m'a prévenue.

– Owen ! » Le jeune garçon fit la grimace. « Bien, Miss Outsider. Ça vous plaît, tout ça ? fit-il en pointant son pouce dans la direction des plateaux.

– Oh oui, beaucoup ! »

Cette réponse m'étonna moi-même. Mais c'était vrai que j'aimais ce qui se passait là, même si tout était chaotique et bizarre. Je m'étais doutée – j'avais espéré – que j'aimerais ça, mais quand même, m'entendre le formuler clairement, à voix haute, était stupéfiant. C'était comme si j'avais accepté de plonger tête la première dans un bassin peu profond.

Le cinéma.

La première fois que j'avais entendu ce mot, il désignait une catégorie de gens et non pas la succession de fascinantes images en mouvement sur un écran. *Nous ne prenons pas le cinéma*, me répétaient, les unes après les autres, les logeuses quand j'étais arrivée à Los

Angeles, deux ans auparavant.

« Que voulez-vous dire par le cinéma ? avais-je demandé, déconcertée.

– Vous savez, ces gens qui courent partout avec des caméras, pour fabriquer des images qui bougent. Des gens du cinéma. Vous n'en êtes pas, n'est-ce pas ? » Question toujours accompagnée d'un regard suspicieux, tandis que je m'efforçais d'avoir aussi peu que possible l'air de faire partie de ces gens-là, car j'avais désespérément besoin d'une chambre. Pourtant, je ressentais un petit picotement dans la nuque, et l'envie de pouvoir répondre par l'affirmative tant ces femmes étaient bourrées de préjugés.

« Non, je ne fais pas partie des gens du cinéma, avouais-je, la nécessité l'emportant sur la solidarité avec les opprimés.

– Bien, alors vous pouvez louer la chambre. »

Sur ce, on m'ouvrait des logis tellement modestes, tellement mal meublés – de meubles victoriens poussiéreux et moisis, et de tapis orientaux usés jusqu'à la corde – que je m'étonnais que les propriétaires se permettent de regarder de haut qui que ce soit, et encore plus ces *gens du cinéma* si mystérieux.

Je venais de San Francisco, j'y étais née et y avais grandi, et tout le monde m'avait prévenue : à peine aurais-je jeté un coup d'œil à Los Angeles que je ferais demi-tour pour attraper le premier train qui me ramènerait chez moi. « C'est une ville de sauvages, aux mœurs débraillées, une ville pleine de païens ! », « Il n'y a pas un seul musée là-bas », « J'ai entendu dire qu'ils conduisaient le bétail au milieu de la rue, et qu'une piqure de cactus pouvait être mortelle ! »

Ma mère, notamment, m'avait suppliée de rester à San Francisco.

« Que tu puisses avoir envie d'aller dans un endroit aussi peu civilisé me dépasse, avait-elle dit en reniflant. Tu peux dessiner tout ce que tu veux en restant ici, Frances, si tu souhaites toujours devenir artiste. »

Je m'étais retenue de rappeler à ma mère que mon mari – le numéro 2, désagréable piqure de rappel qu'il était préférable de ne pas mentionner – était muté à Los Angeles pour y ouvrir une succursale de l'entreprise de sidérurgie de son père, et que c'était mon devoir d'épouse de le suivre. Ce n'était pas comme si l'idée de déménager m'excitait ; j'adorais San Francisco. Ses collines, ses nouveaux immeubles qui proliféraient après le tremblement de terre huit ans

auparavant, ses musées, ses théâtres, son opéra, son élégance bien établie, même si la plupart de ses habitants n'étaient là que depuis une génération – voire moins –, survivants de la ruée vers l'or.

Mais dès l'instant où j'avais posé le pied sur le quai de la gare à Los Angeles, j'étais tombée sous le charme. Loin d'être une ville de bouseux, désertique, l'endroit paraissait regorger de couleurs, des fleurs rouges, jaune d'or, pourpres, débordaient de chaque jardinière, s'enroulaient autour de tous les réverbères. Je ne pouvais détacher les yeux des poivriers sauvages, avec leurs feuilles vertes et souples pareilles à de la dentelle, alourdis par des grappes de baies rouges et qui dispensaient l'ombre nécessaire dans un lieu où le soleil ne trouvait que rarement un nuage derrière lequel se cacher – une chose dont une personne originaire de San Francisco ne se lasserait jamais. Les orangeries surplombaient le paysage montagneux qui descendait jusqu'à l'océan, et l'air en était si parfumé que j'avais aussitôt eu envie de ce fruit tout à la fois sucré et acidulé qui m'indifférait auparavant.

Où que j'aille, je tombais sur de petites places bordées d'habitations désuètes construites en pisé comme j'en avais vu sur des photos de Mexico. Des fontaines en tuiles de couleurs vives se dressaient au centre de ces places où les gens se reposaient, s'assoupissaient, lisaient ou, tout simplement, savouraient le plaisir d'être dehors en manches courtes en plein mois de février. Au début, cette somnolence me parut s'être emparée de toute la ville, menaçant de me faire sombrer, moi aussi, dans un engourdissement propre à la rêverie – et je traversais en somnambule mon mariage avec un homme que je ne connaissais pas et qui, je m'en rendis compte trop tard, me laissait indifférente. Dessinatrice pour une agence de publicité, je faisais consciencieusement mon travail, par habitude, à l'instinct ; ce n'était plus ni stimulant ni enrichissant – de combien de façons différentes peut-on représenter une cravate ? Une fois que le charme des débuts se fut dissipé, j'eus le sentiment d'être venue à Los Angeles pour subir l'engourdissement d'une vie décevante que je n'avais pas le souvenir d'avoir choisie.

Parfois, j'essayais de me secouer et je me sermonnais selon la bonne vieille méthode : *Qu'as-tu fait de ton ambition, de ta volonté de créer, de réaliser quelque chose qui dure, quelque chose qui vaille le coup, qui ait une valeur ? Ne voulais-tu pas devenir le prochain Rembrandt ou Chopin ? Ne voulais-tu pas remuer des montagnes ? Laisser ton empreinte,*

dominer le monde ?

De bêtise, ma chère ; c'est bien de ça dont il s'agissait. Deux fois – non pas une fois, mais deux –, des mariages irréfléchis que je pouvais marquer au sceau de l'erreur de jeunesse ; j'avais dix-sept ans quand je m'étais mariée la première fois, vingt-deux la deuxième. Chaque fois qu'un obstacle s'était présenté sur ma route qui m'avait empêchée de devenir le prochain Rembrandt ou Chopin, j'avais bêtement dit « oui » au premier qui me le demandait. Cependant, chaque fois que j'avais dit « oui », je m'étais immédiatement rebellée. Je n'avais aucune envie d'être une épouse conventionnelle, respectueuse des traditions pour les époux conventionnels respectueux des traditions, avec lesquels je m'étais retrouvée mariée.

Pourtant, malgré tous mes efforts, je ne parvenais pas à savoir ce que je voulais être *d'autre* – oh, je ne savais rien de ce que je voulais faire, à part me marier afin de ne rien avoir à décider, au moins pour un temps. Tout s'était estompé jusqu'à éteindre mon ambition, au point qu'il était devenu facile, pour une somnambule comme moi, de ne pas y penser.

Le soir, après avoir dîné en silence avec cet étranger que j'avais épousé – je regardais toujours Robert avec étonnement : ses traits, alors que je partageais son lit depuis déjà deux ans, m'étaient toujours si peu familiers que j'aurais eu du mal à les dessiner de mémoire –, je m'appuyais contre le rebord de la fenêtre. Tout en rêvassant, je respirais l'air parfumé, la brise salée venue de l'océan me caressait la peau, et je m'émerveillais de toute cette beauté autour de moi, même si rien ne parvenait à me sortir de ma torpeur ; rien ne touchait mon âme. Mon ambition restait en sommeil, mon esprit restait engourdi, dans l'attente. De quelqu'un – ou de quelque chose.

Un matin, en retard pour le travail, j'arrivai au coin d'une rue en courant quand je me retrouvai bloquée par une rangée de dos faisant barrage. « Excusez-moi », murmurai-je. Mon chapeau à la main, mon portfolio coincé sous l'autre bras, j'essayais de jouer des coudes pour me frayer un chemin dans la foule qui refusait obstinément de se disperser. « S'il vous plaît, laissez-moi passer ! »

« Allez, appelez les flics ! » entendis-je crier.

Agacée, je parvins à avancer jusqu'au premier rang mais m'arrêtai net avant de reculer d'un pas. Juste là, en plein milieu d'une rue habituellement traversée par les bus, un homme hurlait dans un

mégaphone tandis qu'un autre tournait la poignée d'une caméra perchée sur un trépied instable. Je jetai un coup d'œil autour de moi, inquiète ; c'était comme si je me trouvais face à quelque chose d'*illégal*. Un braquage, peut-être ; une attaque de banque.

C'était d'ailleurs peut-être le cas ; la plupart des spectateurs arboraient une expression lugubre et désapprobatrice tandis qu'ils observaient la scène qui se jouait sous leurs yeux.

Soudain, un troupeau d'hommes affublés d'uniformes de police froissés surgit devant nous et, dérapant au coin de la rue, ils coururent en direction de la caméra, s'agitant dans tous les sens, tombant sur les fesses, se tapant dessus avec des matraques. Au milieu de cette large rue non goudronnée était installé un étroit portail. Un portail sans clôture. Et à ma grande surprise, au lieu de le contourner – pour un effet visuel évident –, les policiers jouèrent avec le loquet et, patiemment, déboulèrent chacun à leur tour de l'autre côté du portail ouvert.

Le plus petit d'entre eux, un jeune homme frêle aux cheveux bruns et bouclés, ne se contenta pas de tomber de l'autre côté ; il s'élança dans les airs, fit un saut périlleux, atterrit sur un pied, son autre jambe tendue en une arabesque étonnamment gracieuse. Je ne pus m'empêcher d'applaudir frénétiquement.

Le petit bonhomme se tourna vers moi, et je vis ses yeux briller d'une lueur espiègle. Il souleva son chapeau pour saluer, fronça le nez, remonta son pantalon trop large et courut rejoindre les autres.

En cet instant, je ressentis un frisson inattendu ; mes jambes tremblaient comme sous l'emprise du désir. Je regardai autour de moi pour voir si quelqu'un avait remarqué le changement qui s'était opéré en moi ; je devais avoir l'air d'une dévergondée. Désir pour quoi ? Une caméra au milieu de la rue ? Ces hommes idiots, ce petit clown gracieux qui connaissait la danse classique ? Ou bien était-ce de me rendre enfin compte que j'avais sous les yeux des gens – des *gens du cinéma* – qui travaillaient ensemble et dans la joie, pour créer, tandis que la caméra enregistrait le résultat de ce qui se passait, qui me laissait tremblante ? Finalement, je les voyais donc de mes propres yeux, ces gens dont les logeuses déploraient l'existence. Ils existaient donc bel et bien, et ils faisaient quelque chose, quelque chose de rare et de merveilleux, juste là, dans cette rue ordinaire que je traversais tous les jours.

Quoi qu'il en soit, ma peau me picotait comme si on m'avait giflée ; je m'entendis rire, un son qui m'était si étranger que je manquai en pleurer. Il y avait si longtemps – trop longtemps – que je n'avais pas ressenti ce qui ressemblait à de la joie. Si longtemps que je n'avais rien ressenti.

Bien évidemment, je ne pleurai pas ; comment regarder ces hommes si drôles, qui continuaient à faire des culbutes et des grimaces en se tapant dessus avec des matraques, sans éclater de rire ? En fait, je souriais tellement que j'en avais mal aux joues, un mal délicieux ; je m'amusais comme une folle, et il m'importait peu que les autres autour de moi me regardent de haut. Je tirai même la langue à l'une de ces gargouilles au regard fixe – jusqu'au moment où un vieux tacot bringuebalant déboula du coin de la rue en se dirigeant droit sur nous.

Les flics se dispersèrent, tout comme les autres spectateurs qui perdirent soudain de leur dignité tandis qu'ils poussaient des cris et bondissaient en arrière, semant derrière eux des paquets et des sacs ; ils devenaient aussi drôles que les flics maladroits et ils me firent rire tout autant, tandis que le vieux tacot se rapprochait de plus en plus. Alors que je sautais sur le trottoir, l'homme à la caméra et celui au mégaphone restèrent à leur place. Pendant que la vieille Ford rouillée modèle T fonçait sur eux, je ne pouvais rien faire d'autre que regarder, incapable de détacher mes yeux de la catastrophe imminente.

Dans un crissement assourdissant, accompagné d'un jet de graviers qui nous baptisa tous – un petit caillou me sauta au nez et mon tailleur fut couvert de poussière –, la voiture s'écrasa contre le petit portail et s'arrêta, secouée de soubresauts, à quelques centimètres seulement de la caméra.

« Coupez ! C'est dans la boîte ! » hurla l'homme au mégaphone, s'épongeant les sourcils avec un mouchoir sale, pendant que le cameraman retirait la caméra de son trépied qu'il commença calmement à plier. « T'as coupé un peu tôt, là, Clyde.

– Non. Je sais ce que je fais. » Le chauffeur surgit du siège de l'automobile, enleva ses lunettes de protection et sourit, le visage couvert de poussière. « Et ça me fera cinq dollars de plus pour avoir réussi à m'arrêter à quelques centimètres de la caméra. Tu n'as pas oublié Mack ?

– Non, c'est bon. Changement de décor ! »

Et l'équipe au complet se dispersa dans tous les sens comme des billes qui s'échappent de leur sac, sautant dans les vieux tacots qui les attendaient, avant de s'éloigner et de faire disparaître ainsi toutes les couleurs du jour, ne laissant derrière eux qu'une rue vide, redevenue tristement normale – mais aussi, d'une certaine manière, moins réelle qu'elle ne l'était encore quelques instants plus tôt.

En les regardant partir, je mourus d'envie de leur courir après. Je n'aurais absolument pas été étonnée si ce petit clown si gracieux s'était retourné vers moi et m'avait fait signe de le suivre – un très vif sentiment d'appartenance à ce monde-là s'était emparé de moi. Mais ce ne fut pas le cas, évidemment, et pendant un long moment, je suivis du regard la poussière soulevée par les vieilles guimbardes, en ayant l'impression qu'un bijou de pacotille incroyablement précieux m'avait été arraché. Finalement, je partis au travail en traînant les pieds.

Ce jour-là, je n'arrivai pas à grand-chose – je dus refaire le dessin d'un même flacon d'eau de Cologne une cinquantaine de fois. Dégoutée et toujours frustrée... frustrée de quelque chose, je remballai mes crayons, éteignis ma lampe de bureau et partis discrètement plus tôt que prévu. Au coin de la rue se trouvait un nickelodéon², une devanture minable avec un rideau accroché au fond de la salle en guise d'écran et un homme à moitié endormi penché sur le clavier d'un piano mal accordé. En catimini, au cas où quelqu'un du bureau passerait, je glissai ma pièce de cinq *cents* dans le tourniquet et allai m'asseoir sur l'un des sièges en bois branlant ; je ris à en avoir mal aux côtes devant les pitreries de ces mêmes flics que j'avais vus quelques heures plus tôt. Si ce n'était que maintenant, projetés sur l'écran, leurs costumes n'étaient plus bleu délavé mais gris pâle, et qu'ils faisaient des cabrioles dans un autre décor – la plage –, accompagnés à l'occasion par les accords fracassants du pianiste quand, par hasard, il se réveillait.

Je jetai un coup d'œil aux autres spectateurs, des gens comme moi – des gens perdus, seuls, peut-être, ou bien des femmes au foyer qui étaient entrées ici après les courses parce qu'elles ne voulaient pas affronter les tâches ménagères ou les enfants qui les attendaient. Ou encore des maris qui retardaient le moment de retrouver chez eux leur épouse acariâtre. Chacun de nous, d'une certaine manière, avait trouvé le chemin jusqu'au spectacle d'images animées. Et nous étions assis là tous ensemble, fascinés, à regarder l'écran en riant, ou en nous

poussant du coude en signe de complicité, oubliant le monde extérieur et nos problèmes ou nos déceptions – tout ça grâce à ces *gens du cinéma*.

Après ce jour, j'eus les yeux grands ouverts ; je ne me contentais plus de rester assise sur le rebord de la fenêtre en rêvassant ou de partager mes repas avec Robert en état de somnambulisme. Il m'avait fallu dévier de mon chemin pour tomber sur ces *gens du cinéma* et j'étais maintenant sur le point d'être récompensée. En effet, comme après avoir semé une graine en germination, on les voyait surgir partout dans la ville.

« Je vais me promener », disais-je à Robert qui paraissait ne jamais se préoccuper de ce que je faisais tant que ça ne lui coûtait rien. Et donc, je traînais dans les rues de la ville – parfois j'attrapais un tramway, parfois je marchais –, jusqu'à ce que j'entende un camion de pompiers sonner la cloche – on était sûr de toujours trouver des caméras en train de tourner sur les lieux d'un incendie, malgré les mises en garde des pompiers – ou que je repère un rassemblement significatif de badauds.

Un jour, j'avais joué des coudes pour parvenir au premier rang d'un groupe de gens en train de regarder la scène de reconstitution d'un mariage sur les marches d'une église. « La mariée », les paupières peintes d'une épaisse couche de khôl, papillotait des yeux comme si elle était affligée d'un tic nerveux et regardait d'un air énamouré « le marié » aux lèvres aussi maquillées que celles de la jeune femme, tandis que le cameraman tournait consciencieusement sa manivelle et que la personne avec le mégaphone – une femme, cette fois – criait : « À toi Bessie, ferme les yeux et laisse-le t'embrasser pour de bon – essaie de ne pas étaler ton maquillage. »

Une femme collet monté, trop habillée pour la circonstance, suffoqua, choquée, et sortit un mouchoir de sa poche. Je ne pus m'empêcher de la provoquer.

« Attendez de voir la scène de la lune de miel, dis-je pour la taquiner.

– Oh, mon Dieu ! »

En cet instant et, selon moi, en un geste dramatique – que j'approuvai d'un signe de la tête –, un pasteur ouvrit grand la porte de l'église. Le moment était parfaitement choisi.

« Foutez le camp de là, vous les *gens du cinéma* ! » Il leva le poing

et la femme à mes côtés manqua de s'évanouir.

« Oh, jusqu'où ces gens-là vont-ils aller ? marmonna-t-elle.

– Je ne pense pas qu'il fasse partie de l'histoire. »

Je vis alors le cameraman se dépêcher de replier son trépied ; il ne tournait plus la manivelle. En regardant de nouveau en direction du pasteur, je m'aperçus qu'il n'était pas maquillé, car son visage était entièrement différent, d'une couleur plus naturelle, que ceux si contrastés – blafards, la peau jaunâtre, les yeux et la bouche sombres – des acteurs.

« Déguerpissez ! Nom de Dieu, descendez des marches de la maison du Seigneur ! » L'homme continuait de brandir le poing. Sérieusement, m'émerveillais-je, il aurait dû reconsidérer sa vocation. Il était si naturel devant la caméra.

Les membres de l'équipe de tournage se dépêchèrent, sans paniquer pour autant, de remballer le matériel, les boîtes, les caisses, les miroirs et les costumes, et sautèrent dans les vieux tacots qui les attendaient – « la mariée » enroula sa traîne autour de sa taille et l'attacha solidement –, et le spectacle fut terminé. Pour la plus grande déception de nous tous sur le trottoir qui regardions fixement le pasteur haletant et triomphant.

Je me demandai à voix haute s'ils n'avaient pas besoin d'une autorisation.

« Non, ils filment là où ils veulent », répondit un homme derrière moi. Je me tournai vers lui, avide d'en savoir plus ; à cette époque-là, je désirais parler à n'importe qui pouvait me renseigner sur le cinéma.

« La plupart de ces boîtes sont si petites qu'elles n'ont pas de studio ni de compagnie, expliqua-t-il. Certains citoyens de Los Angeles, concernés, veulent faire voter une ordonnance leur interdisant de travailler ici, mais personnellement, je pense que c'est de la foutaise.

– Citoyens *coincés*, plus que concernés, dirait-on.

– C'est exactement ça ! » L'homme me sourit. « Ces gens du cinéma sont bons pour le business local, si vous voulez mon avis. Tenez, j'ai moi-même installé un petit comptoir de cafétéria de l'autre côté d'Inceville Place sur Sunset Boulevard et je m'en mets plein les poches ! Les acteurs doivent manger comme tout le monde. Une fois, j'ai même fait de la figuration.

– Bravo ! »

Il souleva son chapeau pour me saluer avant de s'éloigner ; je le

suivis des yeux pendant que mon esprit se mettait frénétiquement en branle. Oh, si seulement moi aussi je pouvais trouver un moyen d'entrer dans le monde du cinéma !

Plus les mois passaient et plus les gens du cinéma semblaient prendre possession de la ville – et, d'une certaine manière, ils *devenaient* la ville. Je n'avais plus besoin de dévier de mon chemin pour les trouver. Dans les petits parcs et les squares où j'aimais traîner durant ma pause déjeuner, je n'étais désormais plus étonnée de rencontrer un homme avec une longue perruque, habillé d'une tunique blanche, comme Jésus, partageant son panier-repas avec deux danseuses de saloon du Klondike, tandis que sur le banc d'à côté un homme des cavernes et Marie-Antoinette se tenaient la main. Et chaque jour, une orangerie disparaissait sous les fondations d'un nouveau studio de cinéma. Très peu de compagnies, désormais, devaient se cacher pour filmer dans la rue, prêtes à remballer et à décamper en vitesse. Et quand elles avaient besoin d'un lieu de tournage, des propriétaires malins étaient on ne peut plus heureux de louer leur maison ou leur jardin pour une somme rondelette.

De plus en plus de salles de cinéma – plus grandes que les nickelodéons, avec des sièges fixes et un vrai écran à la place d'un drap tendu – surgissaient de terre pour montrer le produit fini. Et de nouveaux magazines comme *Photoplay* étaient publiés, consacrant leurs pages à des portraits de ces mystérieuses nouvelles « stars » du cinéma. Malgré tout, quelques pensions de famille affichaient encore, fièrement, qu'elles n'acceptaient pas « les acteurs, les Juifs ni les chiens ».

Eh bien, je n'étais ni actrice, ni juive, ni une chienne, mais je me sentais des affinités, comme un lien de parenté, avec les gens du cinéma, cette « vermine ». À l'âge de vingt-cinq ans, sur le point de divorcer pour la deuxième fois – Robert avait décidé qu'il en avait assez de ma présence, ce que je ne pris pas personnellement, et était reparti à San Francisco –, j'avais une petite idée de ce que c'était que se sentir marginale. D'autant plus que j'étais une artiste, moi aussi ; je me le rappelais à moi-même tous les jours. Même si je ne dessinais que des bouteilles de ketchup et des pots de crème de beauté.

Bien évidemment, tout de suite après le départ de Robert, ma mère me supplia de rentrer à San Francisco où je pourrais devenir dame de compagnie, ce qui ferait taire les ragots.

Mais je jetai alors un coup d'œil autour de moi. À Los Angeles, personne ne chuchote sur votre passage, personne ne raconte de ragots à votre sujet, personne ne vous tient rigueur de votre passé ; tout le monde se réinvente quotidiennement. Je ne pouvais pas rentrer ; il m'était tout simplement impossible d'affronter ma famille et les amies que j'avais là-bas. Non, si jamais je repartais à San Francisco, ce ne serait qu'après avoir accompli quelque chose de bien et de nécessaire, quelque chose dont je serais fière. Quelque chose, contrairement à mes mariages, que je pourrais revendiquer, que j'aurais choisi.

J'en eus assez du dessin publicitaire et je trouvai un boulot à la Morosco Theater Company, une troupe de comédiens ayant droit de cité dirigée par le producteur Oliver Morosco. Je peignais et dessinais les portraits des comédiens pour leurs affiches et leurs programmes. C'était plus intéressant que la publicité et je prenais plaisir à être en compagnie de comédiens de théâtre ; ils ne jugeaient personne, ne posaient pas de questions et peu leur importait le nombre de fois où une femme avait été mariée.

Pourtant, je ne pouvais ignorer que les gens de théâtre éprouvaient du mépris pour ces nouvelles images animées – on les appelait « images animées » ou « films » – et les acteurs qu'on y voyait jouer. « On ne me verra jamais mettre mon art au service de ces images animées, c'est dégradant ! » clamait Laurette Taylor, et ils étaient tous d'accord avec elle. Malgré tout, après les répétitions, la compagnie allait souvent dans une salle du coin de la rue voir ces mêmes images, et je les accompagnais comme la petite sœur qui ne veut pas rester seule à la maison. J'étais fascinée par ces films, un art en devenir.

On était passé de petits courts-métrages idiots – qui tenaient sur une seule bobine – sans scénario, succession incohérente d'images animées, à des moyens-métrages (deux bobines) qui essayaient au moins de raconter une histoire, si absurde soit-elle. Bien trop souvent à mon goût, c'étaient des histoires de damoiselles en détresse. Et le jeu de la plupart des acteurs était terriblement mauvais ; ils gesticulaient avec raideur, crispaient leurs mains sur la poitrine ou se frappaient le front pour exprimer la souffrance et tournaient le dos à la caméra, leurs épaules se soulevant et retombant, quand ils étaient censés pleurer.

Cependant, quelques acteurs sortaient du lot ; mais pas autant que

la *Fille Biograph* – « Boucles d'Or », comme nous la surnommions, en raison de ses longues boucles dorées. Bien évidemment, nous ne connaissions pas son nom ; nous ne savions pas qui étaient les acteurs, car les intertitres ou cartons-titres ne mentionnaient que le nom du studio. Mais les images où apparaissait l'ingénue étaient toujours de meilleure qualité que les autres ; elle jouait avec plus de naturel, sans aucun de ces grands gestes théâtraux habituels. Or, un jour, le carton-titre afficha son nom...

*Famous Players*³ présente Mary Pickford.

« Bon, on nous permet enfin de savoir qui ils sont ! » lança quelqu'un dans la salle ; ce qui provoqua des rires ironiques.

« Encore faut-il que ce soit son vrai nom. Si je devais apparaître sur ces images animées, il est certain que je prendrais un pseudonyme !

– Ça ne changerait rien. Pour rien au monde je ne jouerais dans ces films, même si on disait que j'étais Teddy Roosevelt », déclara Miss Taylor de sa voix enrouée.

Moi si, pensais-je, mon cœur battant à tout rompre en me retournant pour lancer à Miss Taylor mon regard le plus glacial. Il se passait quelque chose d'intéressant – non, ce n'était pas seulement intéressant, c'était délirant, inouï ; quelque chose qui ne se produit qu'une fois par siècle. C'était l'avènement d'une nouvelle forme d'art. En être témoin était terriblement excitant !

Ce fut à partir de ce moment-là qu'en être simplement le témoin ne me satisfait plus.

Ce soir-là, quand je rentrai dans ma pension crasseuse, j'attrapai l'un des carnets que je gardais toujours à portée de main près de mon lit et fis la liste de mes talents pour voir si l'un d'eux pourrait être utile aux gens du cinéma.

Bon, je savais dessiner, évidemment. En me regardant dans le miroir, je pensai que j'étais suffisamment jolie mais que je n'avais aucune envie d'être actrice comme la ravissante Mary Pickford. Je ne sortais jamais sans mon carnet de croquis pour plusieurs raisons, mais surtout parce que je pouvais me cacher derrière. Aussi, il m'était impossible de m'imaginer me maquiller pour m'exhiber devant le regard impassible de la caméra au moteur ronronnant. Bien que ça paraisse de la superstition, il me restait quelque chose de cette vieille croyance indienne selon laquelle la caméra ou l'appareil photo volait

vosre âme. Je ne voulais pas être prise au piège et en devenir esclave ; après deux maris, le seul regard que j'autorisais à scruter chacune de mes pensées et chacun de mes mouvements était le mien.

J'avais écrit quelques articles de fond, du temps où je vivais à San Francisco, pour les journaux du groupe Hearst. Sur des thèmes de société. Un jour, on m'avait envoyée interviewer la comédienne Marie Dressler, qui s'était moquée de mon jeune âge mais avait passé des heures à tout me raconter de ses problèmes avec les hommes. Apparemment, tous lui volaient son argent, avant de la quitter. Elle ne comprenait pas pourquoi. J'avais alors regardé son visage, franchement laid, aux traits épais, aux yeux globuleux, aux lèvres ressemblant à celles d'un crapaud ; toutefois, tandis qu'elle continuait à me raconter ses peines de cœur, ces yeux exorbités s'étaient éclairés d'une lueur de malice, comme ceux d'une fillette, et sa gentillesse et sa générosité la rendaient presque belle. Et j'avais écrit sur ça – j'avais d'ailleurs pensé que les mots choisis pour rédiger mon papier en faisaient un portrait vivant –, mais l'article ne fut jamais publié. Ma carrière de journaliste s'était arrêtée là. Néanmoins, j'ajoutai à ma liste, en gras et en lettres majuscules, ÉCRIRE.

Et ce fut tout. Je savais dessiner et écrire. Un peu. En quoi ces deux compétences me permettraient-elles de trouver un emploi dans le cinéma ? Je mis mon carnet de côté, continuai à exercer mon « art » au théâtre, à aller voir des films tous les soirs et à broyer du noir.

Une fête – il y avait toujours des fêtes, l'une des joies de travailler avec une troupe de théâtre. Je faisais partie de ce monde depuis suffisamment longtemps maintenant pour savoir que la seule excuse dont on avait besoin, c'était d'avoir une bouteille de gin – ou une excellente critique dans la presse, ou tout simplement un nouveau costume qui n'avait pas déjà été porté une centaine de fois – pour qu'une fête s'improvise dans la chambre de l'un d'entre nous ; chacun payait son écot pour les sandwiches ou apportait une bouteille quand c'était possible.

Cette fête-là fut différente ; j'avais invité une nouvelle amie, Adela Rogers. Adela était originaire de San Francisco elle aussi, et nous nous étions rencontrées une ou deux fois dans les bureaux de Hearst. Son père était un avocat célèbre de San Francisco. Elle avait déménagé récemment pour s'installer à Los Angeles et, toujours employée par Hearst, elle devait écrire un papier sur cette nouvelle industrie bizarre,

celle du cinéma, pour le *Los Angeles Herald*. À ma grande surprise et à ma plus grande joie, elle était passée me voir. Et, comme il se doit dans son travail, Adela en était arrivée à connaître des gens du cinéma.

« Hé, Fran, tu es d'accord si je viens à cette fiesta avec des gens du cinéma ? Mabel est très marrante. Mabel Normand – elle travaille pour Mack Sennett. Elle est toujours en train de se déshabiller. » Adela éclata de rire et tira sur ses bas ; bien qu'elle fût plus jeune que moi de quelques années, elle paraissait plus avertie, comme presque déjà blasée.

À cette soirée, qui se passait dans le petit deux-pièces de Bert Lytell, au-dessus d'un garage d'où émanait une odeur d'essence – mais après avoir bu suffisamment de gin qui s'en souciait ? –, les acteurs de cinéma se mêlaient librement à leurs homologues du théâtre. Comme d'habitude, plusieurs des femmes présentes enlevèrent leurs chaussures pour danser, avec ou sans partenaire ; la plupart des hommes jouaient au coq de basse-cour pour essayer de concrétiser. Des couples se blottissaient dans les coins en chuchotant sur un ton pressant ; certains de ces couples étaient des hommes, des homos. Je n'étais plus vraiment la mariée rougissante que j'avais été lors de mon arrivée à Los Angeles ; je connaissais des hommes qui aimaient des hommes et, même si j'avais du mal à le comprendre, des femmes qui aimaient des femmes – Robert me manquait au lit, oh oui, il me manquait vraiment –, et ça ne me dérangeait pas. À chacun – ou à chacune – ses goûts.

Mabel Normand trouva une excuse pour se déshabiller. L'idée que ma mère puisse me voir à cet instant-là me fit sourire tandis que je buvais une grande gorgée de gin dans une tasse à thé en regardant Mabel secouer son petit derrière rebondi au rythme de *When the Midnight Choo-Choo* joué sur un ukulélé.

« Et notre jeune Rembrandt est là », s'écria-t-on d'une voix grave. Je levai les yeux ; Charlotte Greenwood, la grande actrice dégingandée de la troupe du Morosco, avait surgi à mes côtés accompagnée d'un homme beaucoup plus petit qu'elle. « Fran et ses crayons, c'est une portraitiste de génie. Mais elle ne parle pas beaucoup.

– Je parle quand j'ai quelque chose d'intéressant à dire », dis-je en souriant.

J'aimais bien Charlotte. Elle était l'une des rares comédiennes de la troupe du Morosco à avoir envie de s'encanailler avec des gens du cinéma.

« Je suis ravi de vous rencontrer, Miss... »

Stupéfaite, je me rendis compte que c'était Owen Moore lui-même, le mari de Mary Pickford – si l'on en croyait le dernier numéro du magazine *Photoplay* (que j'avais d'ailleurs peut-être lu dans le tramway en arrivant à la fête) –, qui se penchait sur ma main. Il l'embrassa et je dus me retenir de rire.

« Miss... » Oh, la barbe ! Sous quel nom devais-je me présenter ? Je suis née Marion Benson Owens, mais je n'avais pas dix-huit ans quand je me suis mariée avec Wesley de Lappe, pour divorcer et me remarier avec Robert Pike dont je venais de me séparer –, il m'était franchement difficile de prétendre m'appeler Marion Benson Owens de Lappe Pike.

« Miss Marion », répondis-je. La veille, j'avais décidé de changer de nom ; je serais désormais Frances Marion. Beaucoup plus simple. Frances était un vieux nom de famille ; il signifiait « de condition libre ». Je prenais ça comme un cadeau que je m'offrais, au moment où j'étais de nouveau presque célibataire.

« Enchanté. » Owen Moore me reluquait ; il se rapprocha de moi. Trop près – si près que je sentis le gin dans son haleine.

« Je suis une femme mariée », dis-je en glissant furtivement ma main gauche – sans alliance – derrière mon dos. « Frances Marion est mon nom professionnel.

– Quelle est votre profession ?

– Je suis une artiste, comme l'a dit Charlotte. Je dessine des portraits de comédiens pour des documents publicitaires. Et j'ai un certain talent. »

Je fus surprise de m'entendre dire une chose pareille ; je ne fanfaronnais jamais. Mais un je-ne-sais-quoi dans le comportement mielleux de cet homme m'incitait à me présenter comme quelqu'un de valeur.

« Ah bon ? Vraiment ? C'est incroyable. Ça pourrait plaire à Mary si vous la dessiniez – vous savez, je suis marié moi aussi.

– Oui, c'est ce que j'ai lu. J'aimerais beaucoup rencontrer votre femme. » J'essayais d'avoir l'air désinvolte même si mon cœur battait très fort ; avais-je trouvé un moyen ? Le moyen de rencontrer une

actrice qui, déjà, incarnait à mes yeux tout ce qu'il y avait de fascinant dans le cinéma ? « Je l'admire beaucoup.

– Eh bien, je pense que ça peut se faire. »

Owen me sourit d'une manière qu'il devait trouver irrésistible, en montrant toutes ses dents. Cet homme odieux avait apparemment l'habitude que les femmes se jettent à ses pieds.

« Même si votre attention me flatte, Mr Moore, je pense que vous trouverez d'autres dames mieux disposées à votre égard, non ?

– Et comment ! »

Le visage d'Owen se ferma, ses yeux s'étrécirent et il serra les poings. Je tins bon ; il était hors de question que je me laisse décontenancer par cet homme qui semblait prêt à exploser – et capable de frapper une femme. Je frissonnai en pensant à cette pauvre jeune fille aux boucles blondes qui avait la malchance d'être l'épouse de cet imbécile.

« Dois-je venir au... comment appelle-t-on ça ? Studio ? Lundi ?

– Famous Players Studio. Ouais, venez, apportez vos foutus dessins, je vous présenterai. »

Owen étouffa un soupir en buvant directement à la flasque qu'il sortit de la poche de sa veste, puis s'éloigna en titubant, en chasse d'une dame « mieux disposée » à son égard.

Et le jour dit, j'étais donc devant une porte close, à attendre Mary Pickford. La fille aux boucles. C'était vraiment ridicule que moi, bien plus âgée qu'elle, une femme de vingt-cinq ans deux fois divorcée, je sois là, tremblant comme une feuille ; et, pour la millième fois, je regrettai de ne pas avoir pu prendre mon carnet de croquis. Quelle excuse avais-je pour empiéter sur l'emploi du temps chargé de la célèbre Miss Pickford ?

Mais une chance m'était offerte ; au fond de moi, je le savais. La chance de faire partie du monde du cinéma ; être simple spectatrice au milieu de la foule ne me satisfaisait plus. Je ne voulais plus jamais être qualifiée d'*outsider*, d'intruse.

Le vrombissement s'arrêta et la porte s'ouvrit. « Entrez. » Une voix douce mais étonnamment adulte m'accueillit.

Pendant un instant, je fus décontenancée ; je n'avais encore jamais entendu la voix de Boucles d'Or. Comme c'était étrange – cette jeune fille avait une voix de femme !

Je finis par entrer dans la pièce plongée dans le noir. Une ampoule

au plafond s'alluma en m'éblouissant.

« Bonjour, je suis Mary. » Elle m'attrapa la main en un geste chaleureux.

Un geste chaleureux, celui d'une enfant, et non de la jeune femme romantique que j'avais vue au cinéma. En vrai, Mary Pickford était encore plus petite qu'à l'écran ; moins grande que je ne l'étais, à peine un mètre cinquante. Menue, chaque os, chaque muscle finement dessiné. Mais pendant les premières secondes de cette rencontre, ce que je remarquai d'abord furent ses yeux. De forme parfaite, de couleur noisette, et au blanc extraordinairement pur, sans tache. Ces yeux qui, à l'écran, étaient si expressifs – mouillés par les larmes ou éclairés par la joie ou encore tout simplement pensifs, sérieux –, capables de révéler une palette entière d'émotions.

Les boucles blondes, toutefois, n'étaient pas visibles. Miss Pickford était coiffée d'un turban rose au tissu élimé ; et sa tête paraissait bien trop large pour ses épaules étroites et sa silhouette délicate.

« Je suis Frances. Frances Marion. » Je serrai doucement sa petite main en ayant peur de l'écraser.

Miss Pickford m'observa, longtemps, comme pour me jauger. Et pendant que ce regard pénétrant restait posé sur moi, jugeant, décidant, analysant, le rouge me monta aux joues.

« En fait, ce n'est pas mon vrai nom. Et je n'ai pas pu apporter mes dessins », ajoutai-je rapidement, comme essoufflée, tandis que cette imposante et pourtant toute petite femme-enfant continuait de m'observer fixement. « Le vent – Santa Ana – était trop violent. Mais je suis venue quand même. J'espère que vous ne m'en voulez pas. Je suis terriblement douée, et votre mari – Mr Moore – m'a dit que vous aimeriez peut-être que je fasse votre portrait...

– Oui, Owen m'en a parlé. » Un autre regard interrogateur ; je compris que Miss Pickford pouvait penser que j'étais l'une de ces dames « bien disposées » à l'égard d'Owen.

« Oh, non... Il a été très courtois, ai-je menti. Nous avons brièvement parlé et quand il a dit que je pouvais peut-être vous rencontrer, j'ai été ravie. »

Le soulagement de Miss Pickford se lut dans ses yeux. « Merci. Et Mary Pickford n'est pas non plus mon vrai nom. »

Je lui souris et, à ma plus grande joie, elle me sourit en retour.

« Alors, dites-moi, Frances Marion – qui n'est pas votre vrai nom –,

vous aimez dessiner ? C'est ce que vous voulez faire ? Être artiste ?

– En fait, je me débrouille bien, mais je ne suis pas sûre que ce soit vraiment ce que j'ai envie de faire toute ma vie. Ce n'est pas aussi facile qu'on le croit, ce n'est pas très satisfaisant et je suis... je pense... ce n'est pas assez... » J'hésitai.

« Pas assez ? » Mary Pickford, une fois de plus, me lança un regard perçant qu'elle adoucissait d'un sourire. « Oh, je comprends ce que vous voulez dire. Quand vous travaillez dur... et regardez-moi ! » D'un geste, elle me montra sa tête. Sous le turban rose, ses cheveux étaient entortillés dans des bandes de tissu. « J'arrive ici à l'aube pour travailler avec le scénariste et le réalisateur afin d'organiser les plans à filmer, les prises de vues de la journée, puis je joue sous la lumière brûlante du soleil ou des projecteurs, et quand j'ai fini, je dois me laver les cheveux et les soigner, tous les deux jours, sinon ils paraissent plats à l'écran. Et pendant qu'ils sèchent, je monte le film, je coupe. C'est ce que je faisais quand vous avez frappé. » Elle m'indiqua du doigt une machine qui avait l'air compliquée à manier ; y pendaient des bandes de pellicule. « C'est comme ça que nous coupons, scène par scène – nous coupons littéralement, puis collons ensemble différents morceaux de pellicule.

– Ça m'a l'air fascinant. » Je ne pouvais pas m'en empêcher ; je devais aller voir ces bandes de pellicule qui pendaient. C'était translucide, plein d'images fantomatiques. Une succession d'images qui, mises bout à bout, racontaient une histoire. « Monter votre interprétation, le faire de vos propres mains – c'est ce qui doit être excitant, j'imagine. »

Mary Pickford eut l'air surprise. « Ça l'est – j'adore ça, et c'est la raison pour laquelle travailler autant ne me dérange pas ! Quand vous savez enfin ce à quoi vous êtes destinée, ça n'est plus aussi difficile que ce que vous croyiez. Ces images, c'est ma vie. Je ne connais rien d'autre. Et pour commencer, ça ne me laisse guère de temps pour avoir des amies. » De nouveau ce regard pénétrant – un regard de défi ?

Ou une invitation peut-être ?

« J'ai entendu dire que vous n'aimiez pas les *outsiders*. » J'avais décidé de parler franchement ; je sentais que c'était un moment de vérité – ou, tout au moins, un moment qui requerrait la vérité.

« Je... c'est difficile à expliquer. » Miss Pickford hésita, se demanda

si elle devait ou non s'expliquer. Finalement, elle haussa les épaules. « Vous comprenez, je ne connais rien d'autre que mon travail et c'est la seule chose dont j'ai envie de parler. Mais peu de gens – parmi les étrangers au monde du cinéma – comprennent vraiment. Ils pensent parfois qu'ils comprennent, simplement parce qu'ils m'ont vue à l'écran. Mais ce n'est pas le cas.

– Je crois comprendre. Quand on est aussi... passionnée... quand quelque chose vous donne la fièvre, vous n'avez qu'une envie : c'est que les gens autour de vous attrapent la même maladie, et qu'ils aient la fièvre eux aussi. Mais ce n'est pas une maladie, c'est un privilège. À dire vrai, je vous envie. Je n'ai encore rien trouvé de tel. C'est pour ça – je crois que c'est pour ça que je suis ici aujourd'hui, peut-être. Je ne voulais pas vraiment faire votre portrait – oh, j'aimerais beaucoup vous dessiner cependant ! Mais j'attendais quelque chose de plus. Quelqu'un qui me dise quoi faire, je suppose. »

Honteuse de m'être confiée sans y avoir été invitée, j'essayai de rire. Mais même à mes oreilles, ce rire sonnait faux.

« Vous voulez être actrice ? » Une lueur glaciale s'alluma dans ces yeux surprenants.

« Oh, non ! Mon Dieu, non ! Pas moi. Mais j'aimerais beaucoup trouver ce qui me passionne, et j'ai pensé – j'ai commencé à espérer – que ça avait peut-être quelque chose à voir avec ces images animées, ces films. C'est si excitant, si neuf, si nouveau ! » Mes yeux s'emplirent de larmes et mon cœur parut sur le point d'exploser tant il battait fort, tant il était *empli d'espoir*. Mais je pris une grande inspiration et freinai mon enthousiasme. On devait sûrement lui demander cent fois par jour comment s'y prendre pour faire du cinéma. Je n'allais pas me comporter comme tout le monde ; j'avais une trop haute opinion de moi-même. Et de Mary Pickford.

« Je ne veux pas vous déranger plus longtemps, Miss Pickford, car je sais que votre temps est précieux. » Je lui tendis la main, redevenue professionnelle et calme. « Si vous avez envie que je dessine votre portrait, ou si vous souhaitez me donner du travail, vous pouvez me contacter à la Morosco Theater Company. »

Mary Pickford me surprit. Avec un large sourire, un sourire poli, narquois, très différent du sourire radieux qui était le sien à l'écran, elle dit : « C'est une bonne idée. Je dois repartir à New York quand ce film sera terminé, mais je ne doute pas qu'il me faudra revenir en

Californie bientôt. Je pourrais alors peut-être passer vous voir ?

– Si vous le pouvez, j’en serais ravie. »

Ce n’était pas une promesse, mais une simple question ; pourtant, c’était plus que tout ce que j’avais espéré entendre. Je secouai la main de Miss Pickford avec plus d’enthousiasme que nécessaire et ouvris la porte, laissant le tourbillon d’activité des studios pénétrer dans ce petit sanctuaire si calme.

« Miss Marion – Frances ? »

Je me retournai.

« Je vous en prie, appelez-moi Mary. »

Miss Pickford rougit en regardant ses chaussures. Elle eut l’air soudain affreusement jeune. Elle releva la tête en un geste de défi, un geste qui m’était familier pour l’avoir vu à l’écran – comme si elle avait oublié que ses boucles impertinentes ne rebondissaient pas sur ses épaules mais étaient retenues par ce turban ridicule. Si professionnelle que paraissait être cette femme, Mary Pickford – j’étais encore stupéfaite de l’avoir vue utiliser sans crainte cette dangereuse machine coupante, tout en me demandant quel âge elle avait –, on percevait quelque chose d’hésitant chez cette créature à l’allure si fragile... et j’eus soudain envie de la prendre dans mes bras pour la protéger. Pour la protéger d’Owen Moore notamment.

« Vous savez, moi aussi je suis mariée. » Je ne savais pas pourquoi je lui disais ça, si ce n’est que je sentais que la vie de Mary Pickford n’était pas aussi glamour, aussi fascinante que je l’avais pensé. « Ou plutôt, je l’étais. Je suis presque divorcée. »

Elle resta silencieuse.

« Ce n’est pas facile d’être mariée, n’est-ce pas ? Surtout quand on se marie jeune avant même d’avoir réfléchi, sans savoir ce qu’on fait.

– Oui, c’est vrai. »

Ce fut tout, et j’eus la certitude d’avoir outrepassé les lignes invisibles mais pourtant tangibles derrière lesquelles cette petite actrice s’était retranchée. Je me retournai pour partir et retraverser le désordre du studio mais, avant que je n’aie pu faire deux pas, j’entendis « Je ne pense pas que vous soyez une *outsider*, Frances Marion », prononcé d’une voix calme.

Surprise, je pivotai sur moi-même. Mary me sourit en me faisant un signe de la main ; je fis de même. La porte se referma et le vrombissement se fit de nouveau entendre.

Je savais que j'affichais un sourire béat mais je m'en moquais tandis que j'essayais de retrouver le chemin de la sortie. Tout à coup, le jeune homme surgit de nouveau à mes côtés – comme s'il n'avait cessé de surveiller la salle de montage, au titre de chien de garde de Mary Pickford.

« Dites donc, pour ce que j'en sais, c'est la première fois que Mary passe autant de temps avec quelqu'un. À part sa mère, bien sûr. Vous me pardonnerez, mais même avec son époux, Mary ne passe jamais autant de temps. » En mentionnant Owen Moore, le visage sombre et séduisant du jeune Irlandais s'anima d'une grimace.

« Ce que je peux comprendre », dis-je en frissonnant de dégoût.

Le jeune homme sourit et me tendit une main crasseuse. « Mickey Neilan.

– Marion Bens... euh, Frances Marion.

– On dirait bien qu'on n'a pas besoin d'en savoir plus pour se connaître. » Mickey Neilan secoua vivement ma main. « Nous aimons tous les deux Mary. Et nous détestons tous les deux Owen.

– On peut dire ça, acquiesçai-je en lui souriant à mon tour.

– Bon, j'espère que vous resterez dans les parages, Frances Marion. Je pense que Tad⁴ – c'est comme ça que je l'appelle, parce qu'elle n'est pas plus grande qu'un têtard – a besoin de quelqu'un comme vous. Elle n'écouterait pas un imbécile d'Irlandais comme moi. À bientôt ! »

Mickey Neilan me salua d'un geste enjoué avant de pivoter sur ses talons et de partir en sautillant.

« Oui ! À bientôt ! » Je lui fis un signe de la main tandis qu'il disparaissait au coin d'une allée. Puis je souris de nouveau d'un sourire béat.

Mary Pickford m'avait appréciée ! Oh, c'était absurde – je n'avais plus l'âge de rêver –, mais avoir été remarquée, choisie, me faisait chaud au cœur. Mary Pickford en avait décidé ainsi : je n'étais plus une *outsider*. Je n'étais plus la somnambule qui attendait que sa vie commence.

Quelque part dans l'obscurité du studio, un gramophone égrenait une chanson populaire, un son éraillé ; et peu m'importait qu'on puisse m'entendre, je commençai à en chanter les paroles.

« Aba daba daba daba daba dab, dit le chimpanzé au singe ;
Baba daba daba daba daba daba, dit le singe au chimpanzé. »

En poussant la porte d'entrée, j'avançai dans la lumière du soleil, blanche de chaleur à cette heure de la journée. J'enlevai ma veste et me sentis légère, libérée ; j'étais finalement contente de ne pas avoir pris mon immense carton à dessin.

Car sans lui, je pouvais sautiller, danser et chanter. Et, pour la première fois depuis que j'étais arrivée à Los Angeles, mes pieds légers savaient exactement où me conduire.

1. La société Biograph (1895-1916) produisait des films muets en noir et blanc. À cette époque, tous les studios refusaient de créditer les acteurs. Pour cette raison, les acteurs restaient anonymes, et le public et la presse commencèrent à appeler l'actrice du moment la plus populaire la « Biograph Girl », la Fille Biograph. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Un nickelodéon (en anglais : *Nickelodeon*) était une sorte de petite salle de cinéma de quartier au début du XXe siècle en Amérique du Nord. Le nom provient de l'américain *nickel* et du grec *odéon*, qui désignent respectivement la pièce de 5 *cents* (celle que les spectateurs devaient glisser dans un tourniquet pour accéder à la salle) et un édifice destiné à écouter de la musique. Les nickelodéon sont considérés comme le premier réseau de salles de cinéma.

3. Célèbre société de production créée en 1912.

4. *A tad* signifie « un peu », « à peine », « un tantinet ». C'est aussi le diminutif de *tadpole*, têtard.

Printemps 1914

M*ama, je me suis fait un ami !*

La première fois que Gladys avait dit ça, elle avait trois ans et cet ami était un chien, un clébard galeux que Charlotte avait banni dès qu'elle avait posé les yeux sur lui.

La deuxième fois, Gladys avait huit ans, et cette amie était une petite fille qui, après un spectacle en matinée, était allée dans les coulisses, timide et adorable, une moufle en fourrure dans une main tandis que l'autre était tenue fermement par une gouvernante empesée qui avait annoncé : « Miss Josephine aimerait rencontrer la petite fille qui jouait Aurora. » Et Gladys Smith – la petite fille qui jouait Aurora – arborant son plus beau, son plus grand sourire, celui que Mama lui avait dit de réserver aux producteurs et aux réalisateurs, avait fait une révérence et tendu la main. Miss Josephine l'avait touchée du bout des doigts, délicatement, et avait souri. « Je vous trouve très jolie », avait-elle murmuré, tendant la main pour cette fois caresser l'une des boucles d'or de Gladys. « Vous permettez que je vous invite à mon anniversaire ? »

Gladys avait dû faire un effort pour se retenir de crier de joie et de taper dans ses mains ce qui, elle le savait, aurait fait regretter à Miss Josephine de l'avoir invitée. D'une certaine manière, Gladys avait compris qu'elle devait faire comme s'il n'était pas sûr qu'elle aille à cet anniversaire ; elle devait faire comme si y aller serait une faveur qu'elle accorderait à cette petite fille ; comme si elle était tous les jours invitée à tellement d'anniversaires qu'il lui était difficile de choisir.

Et pourtant ! La vérité était que Gladys n'avait encore jamais été invitée à aucune fête d'anniversaire. Et donc, après que Miss Josephine lui avait timidement dit adieu, quand Charlotte était arrivée

pour la raccompagner à la maison, Gladys n'avait pu contenir sa joie.

« Mama, je me suis fait une amie ! Miss Josephine ! Elle est venue me voir dans les coulisses après le spectacle. Et elle va m'inviter à sa fête d'anniversaire ! Je peux y aller ? Qu'est-ce que je vais mettre ? Je n'ai rien de joli, mais je pourrais peut-être emprunter mon costume de scène ? »

Charlotte n'avait rien dit ; elle avait regardé sa fille, et Gladys n'avait pas compris pourquoi son regard était emplí de pitié. Pourquoi Mama était-elle si triste ? Elle s'était fait une amie, finalement ! Une petite fille de son âge, quelqu'un qui n'était pas sa sœur, ni son frère ou l'une des actrices de la troupe de théâtre, mais une vraie petite fille qui allait l'inviter à une fête ! Et Gladys se demandait comment ça se passerait. Dans la dernière pièce dans laquelle elle avait joué, il y avait une scène au cours de laquelle les enfants prétendaient participer à une fête et manger un gâteau. Ils devaient aussi souffler dans des sifflets quand l'actrice principale entrait en scène ; il y avait des boîtes enveloppées de papier de toutes les couleurs, supposées être des cadeaux – mais quand Gladys avait ouvert l'une de ces boîtes, entre la représentation en matinée et celle du soir, elle avait découvert qu'elle était tragiquement vide.

C'était là toute son expérience d'une fête.

Mais sûrement qu'une vraie fête, c'était avec de vrais cadeaux, de la vraie crème glacée et un gâteau qui ne serait pas en carton. Sûrement qu'une vraie fête, c'était avec de vrais enfants qui ne riaient pas sur commande. Avec des éléphants, des guirlandes et des étoiles accrochés au plafond, et où tout le monde qui riait tout le temps, jouait et mangeait des bonbons et rentrait à la maison avec des sacs pleins de poussière d'étoiles pour se souvenir à quel point la fête avait été belle.

Gladys attendit longtemps de recevoir l'invitation – car Mama avait dit que c'était ainsi que les gens étaient invités en bonne et due forme, lorsqu'ils recevaient une demande écrite ; mais elle l'avait dit avec une certaine réserve comme si elle connaissait un secret que Gladys ne connaissait pas. Ce qui était bizarre, car elles s'étaient fait la promesse, Mama et elle, de ne jamais avoir de secret l'une pour l'autre. Elles devaient être fortes, protéger Jack et Lottie et prendre soin d'eux. Tous les soirs de représentation, Gladys était ravie de remettre son salaire à Mama qui rangeait l'argent dans une pochette

en tissu qu'elle attachait autour de son cou – quelquefois, elle secouait la tête afin que Gladys puisse entendre le bruit des pièces sonnantes et trébuchantes. « C'est une musique agréable à nos oreilles, n'est-ce pas mon cœur ? » demandait Mama avec un petit sourire rien que pour elle. Un sourire complice, de ceux que Jack et Lottie n'avaient jamais vus.

Elle ne reçut jamais l'invitation. Impatiente, Gladys avait attendu, après chaque représentation en matinée, pendant deux semaines d'affilée, que Miss Josephine réapparaisse et lui fasse part en personne de son invitation, pour lui dire où aurait lieu la fête et à quelle heure elle devrait s'y rendre. Mais elle ne revit jamais Miss Josephine.

Finalement, Charlotte s'était assise avec elle pour lui expliquer. Le regard perspicace de Mama – avec ses grands yeux bleus – s'était durci, après qu'elle avait dû essuyer une larme surprenante ; surprenante, car Gladys ne l'avait encore jamais vue pleurer, même quand Papa était mort et qu'elle-même avait pleuré à s'en rendre malade. Qu'allaient-ils devenir sans Papa ? Même si Gladys n'avait que six ans, elle était terrifiée ; elle avait compris qu'une femme et des enfants sans personne pour les protéger n'avaient aucune chance au monde de s'en sortir. C'est alors que Mama et elle avaient décidé que Gladys pourrait essayer d'être actrice afin qu'ils puissent rester tous ensemble.

Mama avait pincé les lèvres avant de commencer à parler d'une voix ferme :

« Gladys, ton amie ne t'invitera pas à son anniversaire. Ce n'est pas ton amie, je suis désolée de te dire ça. C'est une enfant gâtée que sa gouvernante a emmenée au théâtre, probablement sans la permission des parents. Je les connais ces gens-là. Ils ne voudront en aucun cas que leur fille fréquente des gens comme nous – comme toi – car nous sommes pauvres et parce que tu montes sur scène. Tu es *actrice*. Pourtant, n'oublie jamais qu'être une actrice est un privilège, quelque chose de rare. Tu fais vivre ta famille. Tu perpétues une noble profession. Mais il y a des règles à connaître pour les gens comme nous. Les autres, les gens de la haute, ne veulent rien avoir à faire avec nous, à part nous laisser vider notre cœur sur scène, les faire rire et pleurer, les faire *vivre*, juste un peu. Jusqu'à ce qu'ils rentrent chez eux dans leur palais en marbre ; et si jamais ils pensent encore à nous, c'est en tant que domestiques. Ils pensent à nous comme on pense à un

chien. Voire moins que ça. Qu'ils aillent se faire voir – mais tu n'es qu'une enfant, Gladys. Et je suis désolée. Je regrette que tu aies dû apprendre ça à ton âge.

– Mais... mais... Miss Josephine voulait que je vienne ! Elle me l'a demandé ! Elle était timide avec moi. »

Gladys s'efforçait de parler d'une voix ferme, sans trembler ; elle ne voulait pas que Mama soit triste de la voir pleurer. Mama avait la vie si dure ; même si c'était Gladys qui gagnait de l'argent, c'était Mama qui devait se débrouiller avec et le faire durer, pour qu'ils aient un toit au-dessus de la tête et de quoi manger. Parfois, Gladys aurait eu envie de rester à la maison et de jouer, comme le faisaient Lottie et Jack, mais elle n'oubliait jamais que c'était *elle* qui avait de la chance car c'était un privilège que d'avoir à s'occuper d'eux tous. Et un jour, elle serait une star – la plus grande de toutes !

Jack et Lottie, eux, ne le seraient jamais. Gladys chérissait cette certitude qui lui faisait chaud au cœur au cours de ces nuits où elle se sentait si seule, quand Jack et Lottie se blottissaient dans le lit qu'ils partageaient et qu'ils chuchotaient des secrets sur les autres enfants avec lesquels ils jouaient. De vrais enfants, pas des acteurs. Des enfants comme Miss Josephine.

« Elle ne voulait pas vraiment être ton amie », avait continué Mama, faisant comme si elle n'avait pas entendu la voix chevrotante de Gladys. « Miss Josephine ne t'a admirée que parce que tu étais sur scène. Et ce n'est pas du tout la même chose. Et même si elle voulait être ton amie, ses parents ne seraient pas d'accord.

– Je la déteste ! » avait répondu Gladys en le pensant vraiment.

Si Miss Josephine avait été là, elle l'aurait giflée de toutes ses forces. Une vraie gifle.

« Non, tu ne la détestes pas. N'oublie pas une chose : c'est grâce à des gens comme Miss Josephine que tu peux continuer à jouer. Tant qu'ils viennent au théâtre, tu auras du travail. N'oublie jamais que tu as plus besoin d'eux qu'eux n'ont besoin de toi. Souviens-t'en mon cœur, et tu auras toujours du travail et nous resterons toujours tous ensemble et serons heureux.

– Mais je veux... je veux... »

Gladys n'était pas vraiment sûre de ce qu'elle voulait, si ce n'était faire pleurer Miss Josephine et qu'elle regrette de ne pas l'avoir invitée. Mais elle voulait aussi qu'elle revienne la voir jouer dans la

prochaine pièce et encore celle d'après. Et, le plus important, elle voulait que Miss Josephine l'admire, que Miss Josephine veuille être elle, Gladys, même si Mama pensait que ce n'était pas la même chose qu'être son amie. Peut-être que l'amitié n'avait pas tant d'importance que ça, après tout. Il lui restait Mama, Lottie et Jack.

Gladys, cependant, n'était pas capable d'exprimer tout ça ; son rêve de participer à une vraie fête partait en fumée, et elle n'avait qu'une envie, pleurer. Mais elle garda ses larmes pour plus tard. Quand elle pourrait en avoir vraiment besoin ; peut-être pour un rôle dans lequel elle serait censée pleurer sur commande.

Mama, je me suis fait une amie !

Gladys avait maintenant treize ans ; elle montait sur scène depuis cinq ans déjà, depuis qu'elle en avait huit (même si elle disait toujours qu'elle avait commencé dès l'âge de cinq ans ; cinq sonnait mieux que huit). Elle avait toutefois l'impression d'avoir vraiment commencé aussi jeune ; elle avait l'impression de ne pas avoir eu de vie avant celle-là. Une vie de théâtres qui étaient de véritables souricières, d'odeurs de produits de maquillage, de costumes élimés, usés jusqu'à la corde – et il lui fallait faire très attention de ne pas trop grandir –, des costumes qu'elle devait veiller à ne pas déchirer ou tacher, car sans sa propre garde-robe on ne la prendrait jamais dans ces troupes itinérantes de deuxième (ou même de troisième) catégorie avec lesquelles elle avait le plus de chances de jouer. Une vie dans laquelle on avait besoin de doubler de papier journal ses vêtements l'hiver quand on était en tournée dans des trains pleins de courants d'air ; une vie au cours de laquelle vous deviez dormir dans ces mêmes trains et utiliser des journaux en guise d'oreillers pour vous réveiller couverte d'encre et de poussière de charbon. Une vie où elle voyageait sans sa famille, toute seule, confiée aux bons soins d'une actrice ou d'une autre qui, parfois, oubliait de s'assurer qu'elle avait mangé. Mais parfois aussi, elle voyageait avec toute sa famille car désormais tous les membres du clan Smith montaient sur scène, Mama et Lottie et même Jack – si petit qu'il jouait parfois le rôle d'une fille, ce qu'il détestait, mais Gladys s'était fait un devoir de le sermonner pour qu'il ne fasse pas de caprices et qu'il se réjouisse plutôt d'avoir un boulot, n'importe lequel. Car les boulots étaient rares, et même si les Smith travaillaient plutôt régulièrement, ils n'étaient que des acteurs de

troisième ordre, Gladys le savait. Ils avaient beau essayer, ils ne parvenaient pas à jouer dans des pièces de premier ordre. Il leur fallait constamment partir en tournée à travers tous les États-Unis et le Canada, et jouer dans des théâtres délabrés, dormant tous ensemble dans des pensions de famille infestées de puces, avec Mama, épuisée après la représentation, qui essayait de leur trouver de quoi manger un plat chaud quand ça n'allait pas trop mal – mais nourrissait sa progéniture uniquement de crackers au petit-déjeuner, au déjeuner et au dîner quand les temps étaient durs. Apprendre à faire une soupe avec du ketchup et de l'eau.

L'année 1904, les Smith avaient passé l'été à Manhattan, ce qui leur était déjà arrivé. Évidemment, personne ne jouait pendant l'été, quand on suffoquait dans les théâtres. Alors Mama faisait des travaux de couture et, cet été-là, elle avait ouvert un stand de bonbons à Coney Island. Ils avaient aussi essayé de mettre en commun leurs ressources avec d'autres acteurs quand ils le pouvaient.

« Mama ! Je me suis fait une amie ! Une petite fille comme moi, elle s'appelle Lillian ; et elle et sa mère, et sa sœur Dorothy, font du théâtre aussi, et cherchent un endroit où s'installer pendant l'été. Nous pourrions habiter tous ensemble et économiser de l'argent », expliqua Gladys à Mama.

Gladys expliquait souvent des choses à sa mère, et à Lottie et Jack ; elle était le chef de famille, il lui fallait aider sa mère et faire vivre les autres. Elle savait aussi des choses qu'ils ne savaient pas ; elle savait se débrouiller afin d'avoir des billets gratuits pour aller voir de vraies pièces de théâtre – elle se glissait jusqu'au guichet du directeur, ouvrait grands ses yeux, battant des cils, et lui tendait sa carte en disant d'une voix enjôleuse : « Je suis sûre que j'aurais beaucoup à apprendre de vos excellents comédiens ! »

La première fois qu'elle entraîna Jack, Lottie, Lillian et Dorothy Gish dans une telle aventure, Lillian se tourna vers elle et lui jeta un regard approbateur empli d'admiration. Et Gladys comprit que c'était peut-être là une amie, une vraie amie, pas quelqu'un qui se pointerait dans les coulisses pour l'inviter à une fête et qu'elle ne reverrait jamais. C'était difficile de se faire des amies pendant les tournées ; les troupes étaient sans cesse recomposées, certains acteurs trouvaient de meilleurs rôles ou décidaient finalement d'abandonner et de rentrer chez eux, où que ce soit.

Et même s'il se pouvait qu'elle ne revoie jamais Lillian et Dorothy – une éventualité qu'elle acceptait par expérience car il en était ainsi de la vie sur les routes –, elle se réjouit de cet été passé en leur compagnie. Lillian ressemblait beaucoup à Gladys ; à treize ans, elles étaient les aînées de frères et sœurs frivoles qui préféraient se défiler et jouer plutôt que travailler. Et Lillian, elle aussi, était proche de sa mère. Sans compter que, bien évidemment, elle comprenait ce qu'était une carrière théâtrale ; elle n'était pas une *outsider*, comme Gladys commençait à penser que l'étaient les gens qui n'étaient pas des gens de théâtre, tous ceux pour qui l'odeur du fard trop gras n'était pas aussi vitale qu'une tasse de café bien fort pour vous réveiller. Tous ceux qui ne percevaient pas les différents niveaux d'affichage ou ne comprenaient pas la hiérarchie entre les loges ou qui ne savaient pas que la pièce *In Convict Stripes* était franchement mauvaise mais que l'adaptation d'*East Lynne* faisait chaque fois pleurer les spectateurs.

Lillian ressemblait à un tout petit ange, à l'air encore plus éthéré et démuné que ne l'était Gladys, d'allure plus robuste et indépendante – Gladys avait suffisamment de jugeote pour l'accepter et comprendre que des directeurs de casting lui préférèrent Lillian. Mais derrière l'apparence de jeune sainte qu'avait Lillian se cachait une volonté de fer qui s'accordait à la sienne. « Un jour, je serai une vraie actrice, je le jure », avait déclaré Lillian un soir étouffant du mois d'août alors qu'elle et Gladys partageaient non seulement une sucette à la menthe, en cachette des autres enfants plus jeunes, mais aussi le même lit. Habituellement, Charlotte ne permettait pas à Gladys de faire ça ; elle pensait que la famille ne devait pas se séparer, faire un tout, même s'il fallait partager un minuscule deux-pièces avec les deux filles Gish et leur mère. Mais, ce soir-là, elle le lui avait permis.

« Une vraie actrice sur la scène d'un théâtre de New York. À Broadway !

– Moi aussi, promet Gladys. J'ai un plan. Je vais rencontrer Mr Belasco !

– Belasco ! » Lillian émit un sifflement sceptique à travers ses lèvres en bouton de rose ; tout le monde savait que Mr David Belasco était le plus important imprésario de Broadway. « Comment ça ?

– Je ne sais pas encore, mais je sais que je vais le voir. J'en ai assez d'être en tournée. Ça ne me mène nulle part. Et, honnêtement, c'est moi qui ai du talent ; Lottie et Jack sont encore jeunes et

attendrissants mais, bientôt, ils seront déjà trop grands. Et le cas de Mama est désespéré. Elle souffre tellement du trac que c'est la raison pour laquelle elle n'a que de petits rôles. Mais je suis suffisamment douée pour être une actrice de Belasco, et je le deviendrai !

– J'en suis sûre, Gladys », avait répondu Lillian, le regard grave et rempli d'admiration.

« Et quand ce sera le cas, je demanderai qu'on vienne te chercher », avait déclaré Gladys d'un ton solennel. Elle avait alors tapoté la petite main blanche de son amie. « Et nous serons les vedettes des spectacles de Belasco. Je serai l'actrice principale et tu pourras jouer la jeune ingénue.

– Bien. Si je suis payée autant que toi, ça me va », avait rétorqué Lillian en bâillant avant d'éteindre la bougie.

Gladys retourna son oreiller pour essayer de trouver un petit coin de tissu frais et sourit.

L'actrice principale était toujours mieux payée que l'ingénue.

Mama, je me suis fait un ami !

Gladys avait dix-sept ans, et n'était plus Gladys. Elle était Mary Pickford et c'était David Belasco lui-même qui l'avait rebaptisée ainsi. Elle avait fait une apparition sur scène à Broadway ! Dans une pièce reconnue, une grosse production de Belasco pour laquelle elle n'avait pas eu à fournir elle-même ses costumes. Oh, quel plaisir de se tenir tranquille pendant que les couturières prenaient les mesures et confectionnaient un costume pour elle seule, une vraie belle robe d'avant-guerre avec des jupons en dentelle, une robe à crinoline et des rubans de satin ! Même si elle n'était pas l'actrice principale avec une loge décorée d'une étoile, elle faisait officiellement partie de la distribution et reçut de bonnes critiques pour son jeu dans le rôle de la jeune Betty dans la pièce de William C. de Mille *The Warrens of Virginia*. Le jeune frère de William, Cecil, avait lui aussi un petit rôle.

Après qu'elle avait joué dans cette pièce, Mama avait poussé Mary – tout le monde l'appelait Mary désormais, et même Mama, Lottie et Jack avaient changé de nom de famille pour Pickford – à faire une chose. Une chose épouvantable, terrible.

Elle avait poussé Mary à jouer dans un film.

« Tu as eu du succès, et tu en auras encore. Mais en attendant, ma chérie, nous devons payer le loyer. Et j'ai entendu dire qu'ils payaient bien là-bas, chez Biograph ! »

C'était en 1909. Mary avait vu un ou deux de ces films pour passer le temps au cours d'une tournée. Elle n'avait pas été emballée plus que ça ; ce n'était qu'un engouement, une mode. Et les devantures des boutiques dans lesquelles on pouvait les voir étaient affreuses – pires, bien pires que les théâtres les plus sordides dans lesquels elle avait travaillé. Cependant, les spectateurs semblaient apprécier ces images animées, muettes, sur un écran.

Mais aucun acteur digne de ce nom n'aimait ça ; c'était humiliant de penser qu'elle, une actrice de Belasco, jouerait dans ces films ! Comment serait-ce possible ?

« Ils payent cinq dollars par jour », avait dit Mama.

Le lendemain matin, Mary se présenta donc au studio Biograph sur la 14^e Rue, chaussée de ses plus belles chaussures, neuves, à talons, et coiffée d'un joli chapeau de paille que Mama avait rafraîchi. En se présentant à la Biograph Company, elle leur faisait un grand honneur, évidemment. Ce n'était pas tous les jours qu'une actrice reconnue daignait se rendre dans un studio de cinéma.

Mais arrivée devant la porte d'entrée du petit immeuble, elle se sentit humiliée ; ce qu'elle n'avait pas dit à Mama – ni à Lottie ou Jack ou encore à Lillian, à personne –, c'était qu'elle s'était déjà présentée au studio Biograph un an auparavant et qu'on l'avait renvoyée, après avoir jugé qu'elle n'était pas assez bonne.

Pas assez bonne ! Pour faire du cinéma !

Les choses avaient changé. Oui. Elle était une actrice de Belasco, et sa légitimité ne pouvait pas être remise en cause. Mais c'était une actrice de Belasco avec une famille à nourrir et la saison théâtrale n'avait pas encore repris. À peine leur aurait-elle laissé sa carte, dans cet endroit où l'on faisait des films, qu'elle se précipiterait dans les bureaux de placement pour le théâtre ; peut-être que la distribution des rôles pour les tournées de l'automne aurait commencé.

Mary ouvrit la porte et entra ; c'était la pagaille exactement comme dans son souvenir. L'entrée était envahie d'hommes en bras de chemise, avec des visières vertes, penchés sur des machines à calculer et des registres. Des garçons de bureau couraient dans tous les sens ; de même que toutes sortes de gens affreusement maquillés, des couches et des couches d'horrible pâte à crêpe jaunâtre appliquée à la truelle. Mary s'avança vers le réceptionniste et tendit sa carte ; elle s'entendit dire : « Allez vous asseoir, fillette. »

Elle frissonna, se redressa de toute sa taille, un mètre cinquante avec des talons, et alla s'installer sur un banc, en s'asseyant tout au bord. À l'autre bout de la pièce, on voyait une pendule ; elle attendrait un quart d'heure, pas une minute de plus, puis partirait. Ce n'étaient pas cinq dollars qui l'obligeraient à se rabaisser.

L'un des garçons de bureau qui passaient en courant s'arrêta devant elle et la regarda attentivement, de la tête aux pieds. Mary était habituée à ce genre de regard ; elle le subissait à chaque audition. C'était le regard de ceux qui jugent, qui jaugent et qui décident ; son sort dépendait de ces regards-là. Les yeux du garçon s'attardèrent plus longtemps qu'elle n'en avait l'habitude et soudain, Mary eut l'envie irrépressible de lui faire une grimace. Elle plissa le nez et lui tira la langue. Il recula d'un pas, surpris, puis sourit et repartit en courant.

Deux minutes plus tard, un homme très grand, très mince, avec un nez aquilin, recourbé comme un bec, se tenait devant elle, arborant un grand sourire.

« Êtes-vous actrice ? lui demanda-t-il d'une voix traînante du Sud.

– Bien évidemment !

– Quel genre ? Qu'avez-vous comme expérience ?

– Dix ans de théâtre, et depuis un an dans la troupe de David Belasco !

– Bon. Vous êtes trop jeune et trop grosse.

– Pardon ?

– Miss...

– Pickford. Je m'appelle Pickford », cracha Mary qui se leva d'un bond, indignée. « Et si vous pensez que...

– Je pense que vous ferez l'affaire. Je vous propose trois jours garantis de travail par semaine, à cinq dollars par jour.

– Mr... Mr...

– Mon nom est Griffith.

– Si vous croyez qu'une actrice de la troupe Belasco va faire du cinéma pour seulement cinq dollars par jour, vous faites erreur. Je demande une garantie de vingt-cinq dollars par semaine. Et une prime si je travaille plus de trois jours d'affilée. »

Mr Griffith éclata de rire. Il enfonça ses mains dans ses poches, secoua la tête et rit de plus belle.

« Je vais en parler à la direction », fut tout ce qu'il répliqua. Mais

Mary lut une admiration involontaire dans ses yeux, et elle redressa le menton en signe de victoire. « Bon, on va vous maquiller et on verra ce qu'on peut faire de vous. » Il l'attrapa par le bras et la conduisit dans le vestiaire des femmes avant de la quitter.

Quelqu'un le héla : « Hé, D.W. » Et, témoin de cette familiarité dont faisaient preuve les gens du cinéma, Mary fit la moue. Dans le monde du théâtre, personne n'aurait eu l'idée d'appeler Mr Belasco par son prénom ! Dans le monde du théâtre, elle n'aurait pas eu peur – comme c'était le cas en cet instant – que quelqu'un surgisse dans les vestiaires, peut-être même Mr Griffith en personne – pour essayer d'obtenir « ses faveurs » en échange d'un rôle. Elle avait entendu dire que des choses pareilles existaient dans le monde du cinéma. Pour être honnête, elle avait entendu dire que des choses pareilles existaient aussi dans le monde du théâtre. Mais, jusqu'à ce jour, une sorte d'aura virginale l'en avait toujours protégée.

Personne ne lui fit des avances, cependant ; Mr Griffith lui-même revint la trouver dans les vestiaires et commença à la maquiller sans prendre de gants – un maquillage affreux qui effaçait les traits et qui transforma son visage en lune, pâle et sans relief, les sourcils beaucoup trop sombres, presque noirs, ce qui ne convenait pas à ses boucles châtain clair. Armé de houppettes et de pinceaux, il s'attaqua à son visage, comme animé d'une colère noire. Puis il lui lança une robe, très longue, et lui dit de la raccourcir si besoin était. Finalement, avec un grognement de satisfaction, il la laissa après lui avoir demandé de rejoindre le plateau dès qu'elle se serait changée.

Elle avait entendu dire que la plupart des films se faisaient en extérieur pour profiter de la lumière du jour mais, à Biograph, elle se retrouva dans une pièce en sous-sol plongée dans le noir – remplie de mobilier, de décors peints – avec une rampe d'éclairage composée de tubes en verre qui s'allumèrent dans un sifflement menaçant, avant que d'autres lampes protégées par des caches en métal et accrochées à de longues perches ne s'allument aussi. L'effet fut immédiat : chaleur brûlante et lumière aveuglante. Elle leva une main pour protéger ses yeux.

« Très bien », lui lança-t-on de cette même voix traînante du Sud. « Allons-y. Petite Miss Belasco, vous serez Pippa. Dans cette scène, Pippa joue de la guitare et déambule. Vous êtes belle, gracieuse, pleine de vie et de charme. Très bien, prêt... on tourne ! »

On lui fourra une guitare entre les mains et Mary fut décontenancée par un bruit surnaturel – cliquètements et vrombissements, en un staccato dont le rythme paraissait suivre les mouvements de l'homme qui, derrière une caméra, en tournait la manivelle. Tandis que la caméra filmait, de tout petits points, comme de la neige, voletaient dans la pièce.

D'une manière ou d'une autre, elle se débrouilla pour ne pas trébucher sur les accessoires qui jonchaient le sol – quelqu'un avait oublié une botte à un endroit – et réussit à faire des mines et à bouger, mimant le geste de gratter la guitare, allant d'un groupe à l'autre, gardant – d'instinct – le regard tourné vers la caméra, le visage baigné par l'éclairage artificiel.

« Qui est cette nouvelle poulette ? » demanda quelqu'un en chuchotant, et Mary tourna la tête vers l'endroit d'où venait la voix. C'était un acteur qui la regardait fixement ; et peut-être était-il séduisant, mais comment en être sûre avec tout cet affreux maquillage ?

« Je ne suis pas une poulette. Mr Griffith ? Mr Griffith ? » Elle laissa tomber la guitare à ses pieds et leva une main devant ses yeux tandis qu'elle scrutait les silhouettes floues rassemblées derrière la caméra pour y trouver la seule qu'elle connaissait. La longue silhouette élancée surgit de l'ombre.

« Mary Pickford ! Sous aucun prétexte, n'arrêtez jamais, jamais une scène avant que je ne dise *coupez* ! Je suis le réalisateur ! Je suis *Dieu*, vous comprenez ? Vous n'êtes qu'une petite actrice idiote, Belasco ou non. Savez-vous combien coûte chaque centimètre de pellicule ? Vous nous avez fait perdre deux dollars. Qui seront déduits de votre salaire, jeune fille ! »

Mary sentit ses joues s'empourprer ; des larmes lui piquèrent les yeux et elle hésita entre tomber à genoux en sanglotant et frapper l'acteur avec sa guitare. Elle était perdue ; son expérience au théâtre l'avait familiarisée avec quelques-uns des paramètres auxquels elle était ce jour-là confrontée – être entourée d'autres acteurs, improviser une scène – mais beaucoup de choses lui étaient étrangères, la déroutaient complètement. Le vrombissement de la caméra, si bruyant, semblable au fracas d'un tramway. La présence quasi divine du réalisateur qui n'avait aucun scrupule à humilier une actrice. Mr Belasco, lui, traitait les actrices comme des déesses ! Comme les

artistes qu'elles étaient, avec beaucoup de soin et de respect, convenablement. *Lui* ne lui crierait jamais dessus !

« Owen, avance et donne-lui la réplique. Faites l'amour, tous les deux. Avez-vous déjà fait l'amour, Mary Pickford ? » Mr Griffith l'observait, tout à la fois admiratif et amusé, et elle savait qu'il la mettait à l'épreuve, essayant de la briser.

Ce qu'elle ne lui permettrait jamais.

« Évidemment », rétorqua Mary, alors que son cœur battait la chamade et que ses mains étaient si moites que la guitare lui échappa et atterrit par terre avec un bruit sourd retentissant. Elle n'avait que dix-sept ans ! Et malgré l'opinion selon laquelle les actrices menaient une vie de promiscuité, Mama ne lui avait jamais permis de sortir sans chaperon ni de penser à un soupirant. Elle n'avait d'ailleurs jamais rencontré quelqu'un qui...

Le jeune acteur qui l'avait qualifiée de « poulette » s'avança vers elle. « Owen Moore », dit-il avec un sourire enjôleur avant de l'attraper par la taille et de l'attirer à lui d'un geste assuré. Mary se retrouva à se frotter à son col de chemise, à ses boutons, d'abord le nez dans son cou, puis la tête posée contre sa solide et très masculine poitrine...

« *On tourne !* » ordonna Mr Griffith. Cette fois, Mary n'entendit même pas la caméra, tant elle était concentrée sur les battements de cœur d'Owen Moore sous son oreille, sous ses lèvres – et sans avoir aucune idée de comment elle savait faire une chose pareille ; c'était comme si le bruit des battements de cœur de cet homme avait servi de déclencheur –, tandis qu'elle embrassait sa poitrine, doucement, de petits baisers féériques. En l'entendant prendre une grande inspiration, elle arbora un grand sourire, un sourire qu'elle n'avait encore jamais affiché – taquin, triomphant –, le coin des lèvres retroussé.

Et, malgré tout, elle parvint à garder le visage tourné vers la caméra.

« *Coupez !* »

Owen Moore la relâcha, l'air stupéfait ; on aurait dit qu'il ne répondrait plus de ses actes s'il la gardait plus longtemps contre lui. Il paraissait avoir été victime d'une plaisanterie ; il plissa les yeux pour mieux l'observer.

« Vous n'aviez jamais fait ça avant ? »

Mary, tout étourdie, le sang battant à ses tempes et se méfiant de

sa voix chevrotante, secoua la tête.

« Revenez demain, Miss Actrice Belasco, lui lança D.W. Griffith, les yeux rieurs. À moins que vous n'acceptiez de dîner avec moi ce soir ? » Sa voix baissa soudain de deux octaves et le ton sur lequel il lui parlait rappela à Mary le velours sombre qui tapissait le coffret à bijoux dans lequel Mama gardait son alliance – la manière dont le velours enserrait ce simple anneau d'or, avec douceur mais fermeté.

Puis elle se demanda comment elle pouvait penser à ce coffret dans un moment pareil.

« Non, je ne crois pas », répondit Mary d'une voix aussi posée, aussi distinguée que possible, tandis qu'elle évitait de croiser le regard devenu sombre et menaçant d'Owen. « Merci beaucoup à vous tous. »

Elle fila vers la sortie mais pas avant d'avoir récupéré le bon que lui tendait Mr Griffith et de toucher son salaire de trois dollars (oh, comme elle se maudissait d'avoir raté la première prise !). Elle n'avait pas pris le temps de se démaquiller et dans le tramway les gens la regardaient. Quand enfin elle arriva à la pension, elle se précipita directement dans sa chambre et referma la porte derrière elle.

Y retournerait-elle le lendemain ?

Oui. Ne serait-ce que pour revoir son nouvel « ami » – un ami dont elle ne pourrait jamais parler à Mama, elle le savait. Pas tout de suite, en tout cas.

Mama, je me suis fait une amie.

Quand elle quitta le studio ce soir-là, après avoir parlé avec Frances Marion, Mary rentra chez elle. Pas pour retrouver Owen, mais pour retrouver Mama. Même après trois ans de mariage, rentrer chez elle signifiait retrouver Mama.

Trois ans de mariage, cinq ans à faire des films, Mary Pickford était désormais l'actrice de cinéma préférée des spectateurs, lui avait-on dit ; sa photo était publiée dans presque chaque numéro de *Photoplay*, elle gagnait mille dollars par semaine et était donc l'actrice la mieux payée au monde. Son dernier rôle, *Tess au pays des tempêtes*, avait été un énorme succès, son plus grand à ce jour.

Et tous les soirs, après avoir fermé les yeux, Gladys Smith ne manquait pas de se répéter que tout ça pouvait disparaître du jour au lendemain. Le public était versatile. Les goûts changeaient au fil des mois, parfois même des semaines, en ces temps modernes où tout

s'accélérait. Son visage pouvait se faner. Elle pouvait devenir grosse comme Mama. Et il lui faudrait alors recommencer comme à ses débuts, jouer de petits rôles et partir en tournée avec des compagnies de second ordre ; et Jack et Lottie et Mama, Mama, toujours Mama, n'auraient pas assez à manger et n'auraient pas de toit au-dessus de leur tête. Et ce serait entièrement sa faute.

Pour le moment, en tout cas, elle était une star. Une star, *mariée* avec un acteur qui ne supportait pas que sa carrière à elle décolle plus vite que la sienne. Un mari alcoolique, un acteur pas très bon, il lui fallait bien l'admettre – leur première rencontre n'avait été qu'une attirance purement animale. Elle n'avait plus jamais vu Owen Moore jouer une scène de manière aussi convaincante – elle ne pouvait donc le respecter et il le savait. Il passait ses nerfs sur elle et l'humiliait en public, rappelant à qui voulait bien l'entendre qu'il avait été le premier des deux à faire du cinéma, à avoir été une vedette, qu'il lui avait appris tout ce qu'il savait mais que, de toute évidence, ce n'était pas assez. Cependant, qui pouvait expliquer les goûts du public ?

Il s'en prenait aussi à elle d'une tout autre façon.

Donc l'appartement de Mama était un refuge pour Mary presque tous les soirs, plus que ne l'était la pension de famille dans laquelle vivait Owen. Elle laissait Charlotte lui préparer des ragoûts réconfortants – la nourriture simple qui, après toutes ces années passées sur la route, restait celle qu'elle préférait – et, après le souper, elle s'asseyait près de Mama qui lui brossait les cheveux, préparant les papillotes pour la nuit afin que ses boucles soient brillantes et soyeuses. Alors, ce soir-là, ce fut quand elle s'assit dans un rocking-chair, les yeux fermés, pendant que Mama brossait et entortillait et lissait doucement ses cheveux qu'elle dit dans un murmure : « Mama, aujourd'hui, je me suis fait une amie.

– C'est vrai, ma chérie ?

– Oui. Une jeune femme, une artiste. Elle m'a dit qu'elle voulait trouver un travail dans le cinéma. Mais pas comme actrice », se hâta d'ajouter Mary alors que Charlotte s'arrêtait de lui brosser les cheveux.

Mama l'avait mise en garde des années plus tôt, lui disant qu'elle ne pourrait jamais avoir d'amies sincères parmi les actrices. « La jalousie, la concurrence – tu ne peux rien y faire, avait-elle dit. Même avec Lillian. Inévitablement vous allez vous retrouver en concurrence pour un même rôle et comment ferez-vous alors pour être amies ? Des

actrices prétendront être tes amies pour obtenir quelque chose de toi. Puis elles te poignarderont dans le dos au moindre échec ou dès que tu prendras cinq cents grammes. »

« Tu es sûre ? lui demanda Mama. Une jeune femme qui ne veut pas être actrice ? Je n'ai jamais entendu une chose pareille ! Elle ne doit pas être très jolie.

– Si. Elle est jolie, en fait. Grande, très grande et svelte », précisa Mary en soupirant. Elle était si petite qu'elle savait que viendrait un jour où elle prendrait fatalement du poids. « Elle s'appelle Frances. Frances Marion. Elle... c'est difficile à expliquer, mais on dirait qu'elle me comprend. Notamment une chose qu'elle a dite à propos des maris... »

Charlotte posa la brosse à cheveux.

« Qu'est-ce qu'il a encore fait ? Il a levé la main sur toi ? Alors aide-moi, je vais...

– Rien. Rien de nouveau. Toujours la même chose. Oh, Mama, quelle erreur j'ai faite !

– Oui, ma chérie, je ne vais pas prétendre le contraire. C'est la pire décision que tu aies jamais prise. Et tu ne peux plus rien y faire. Tout ça parce que tu ne m'as pas écoutée. Je t'avais dit de ne plus le revoir mais tu ne m'as pas écoutée et tu l'as épousé. C'est ma faute. J'aurais dû comprendre qu'il ne servait à rien de te dire de ne pas faire quelque chose, car tu n'es pas ma fille pour rien, une Irlandaise, têtue comme une mule.

– Ce n'est pas ta faute, Mama. C'est la mienne ; je me suis emballée, j'étais trop jeune pour réfléchir. Cette Frances m'a dit qu'elle s'était mariée trop jeune elle aussi. Elle est sur le point de divorcer.

– Mais tu es catholique. »

Mama tira un peu fort sur l'une des boucles de Mary.

« De toute façon, nous repartons à New York pour le prochain film, tandis qu'Owen restera ici. » Et Mary espéra, pour la millième fois, mettre fin à son mariage ; être aussi souvent séparée d'Owen alimentait ce fantasme. En même temps, elle se sentait légèrement coupable ; une bonne épouse – une épouse convenable – ne devrait-elle pas vivre avec son époux plutôt qu'avec sa mère ? Avait-elle laissé une seule chance à Owen ? Elle l'avait d'abord obligé à garder leur mariage secret ; elle savait que c'était une erreur de se marier en

cache en passant devant le juge, une telle erreur qu'elle ne pouvait se décider à en parler à Mama, pas plus qu'à Lottie ni à Jack, devinant qu'elle leur briserait le cœur. Ils avaient donc gardé la chose secrète pendant des mois et quand ils avaient brisé le silence – quelle scène ce fut ! Griffith aurait dû la voir alors, hystérique et minaudant autant qu'il aurait pu en rêver si elle avait été devant la caméra – Mama s'était tournée vers Owen et avait dit : « Mary partage une chambre avec moi. Où allez-vous dormir ? »

Et, depuis, la situation n'avait fait qu'empirer. Mary savait qu'il s'amusait avec d'autres femmes. Elle voyait les ingénues, qui attendaient en faisant la queue devant la loge d'Owen, lui jeter des regards emplis de pitié – même si c'était elle la star.

La plus grande des stars. Celle qui ne contentait pas son époux. Mais celle que la caméra aimait le plus. Et il s'avéra que, jusqu'à maintenant, l'œil admiratif, adorateur de la caméra lui était suffisant. En revanche, elle savait qu'il ne l'était pas pour son époux.

Mary souhaita une bonne nuit à sa mère en l'embrassant et se mit au lit. C'était toujours aussi bizarre de se coucher si tôt. Car avec le théâtre, elle avait été habituée à aller au lit tard. Dans ce milieu, on n'imaginait même pas terminer avant minuit et, de toute façon, on était si remonté après une représentation que se calmer et s'endormir prenait des heures. Mais les gens du cinéma étaient différents, plus disciplinés, et c'était l'une des raisons pour lesquelles Mary les aimait. Elle devait être couchée à vingt et une heures afin d'avoir le teint frais pour l'impitoyable – sensible, aimante, empressée – caméra, dès huit heures le lendemain matin.

Mais avant de fermer les yeux – elle continuait parfois à dormir avec les bras au-dessus de la tête, une habitude prise pendant les tournées quand les trois enfants, Lottie, Jack et elle, devaient se partager la banquette d'un train –, elle revit le regard compatissant de Frances Marion. Frances l'avait regardée comme si elle savait tout à propos d'Owen – ce qui, bien sûr, n'était pas possible.

En revanche, elle avait paru capable d'imaginer ce qu'il en était.

Tandis que les pensées de Mary la tenaient éveillée – c'était toujours le cas si elle les laissait s'emparer de son esprit –, elle mourait d'envie d'avoir quelqu'un avec qui les partager. Elle mourait d'envie de s'épancher auprès de quelqu'un de son âge. Quelqu'un qui lui permette d'avoir son âge car elle n'en avait jamais eu l'occasion. Elle

s'était toujours sentie du même âge que Mama, responsable de tout : de la nourriture sur la table, du toit au-dessus de leur tête, du succès de chacun de ses films, du bonheur de ces nouveaux « fans » de cinéma, comme on les appelait alors. Et peut-être que sa sœur aurait pu être une amie, comme l'était Dorothy pour Lillian Gish ; mais Lottie s'était révélée être de la mauvaise graine. Mary se sentait responsable : elle s'était toujours occupée de Lottie, l'avait gâtée. Lottie n'était absolument pas disciplinée, n'avait aucune éthique professionnelle, malgré tous les rôles que lui dégotait Mary. Elle n'exprimait jamais, au grand jamais, sa reconnaissance.

Mais Frances Marion... quelque chose chez elle, de manière inattendue, avait percé la cuirasse de Mary ; une cuirasse qui s'épaississait à chaque augmentation de salaire, chaque interview, chaque photo d'elle publiée dans la presse. Chaque lettre de fans américains mais parfois aussi d'admirateurs étrangers. C'était grisant mais inquiétant tout à la fois, cette célébrité toute nouvelle, même si elle comprenait que ce n'était encore qu'un frémissement et que quelque chose d'autre, de plus stupéfiant ou tragique, elle ne le savait pas encore, allait suivre.

Un producteur venait de l'affubler du surnom *La Petite Fiancée de l'Amérique*. Gladys Smith – Mary Pickford –, née à Toronto, la Petite Fiancée de l'Amérique. C'était si étourdissant, si déconcertant. Si seulement ils savaient, grommela-t-elle dans son oreiller. S'ils savaient que la Petite Fiancée de l'Amérique n'avait pas de bien-aimé, même si elle était mariée. Et que le lit conjugal pouvait être l'endroit dans lequel vous vous sentiez seule comme nulle part ailleurs, quand l'homme que vous aviez épousé était un étranger dont la seule particularité était d'avoir été le premier garçon à vous prendre dans ses bras le pire jour de toute votre vie.

Si seulement l'Amérique savait les décisions qu'il vous fallait prendre quand vous vous retrouviez faire partie d'une profession, une industrie, que vous aviez contribué à faire exister ; des décisions que les autres femmes mariées n'avaient pas à prendre. Des décisions qui vous paralysaient, qui engourdissaient l'esprit et le cœur, ce même cœur que vous étiez désireuse de mettre à nu devant la caméra – la seule chose constante et enrichissante dans votre vie.

Mais Frances Marion, elle, devait savoir tout ça. Mary la soupçonnait de savoir tout ça. Et, sur cette pensée reconfortante, Mary

finit par trouver le sommeil. Non sans avoir chuchoté à son oreiller :
Mama, je me suis fait une amie.

Novembre 1914

« Je ne sais pas quoi faire des figurants. » Lois baissa le bras qui tenait le mégaphone et regarda la scène que nous avions devant les yeux, une scène de fête avec une foule de figurants aux vêtements certes misérables mais de couleurs vives. « Les spectateurs deviennent trop avertis. Nous recevons des courriers pour nous dire qu'ils peuvent lire sur les lèvres et qu'ils savent ainsi ce que racontent les figurants. Et, la plupart du temps, ce n'est guère convenable.

– Ne peux-tu pas... quelqu'un ne pourrait-il pas leur dicter ce qu'ils doivent dire ? Écrire quelques lignes pour eux ?

– Je n'ai pas le temps. »

Pour la première fois depuis que je la connaissais, Lois Weber n'avait pas l'air aussi fraîche et impeccable que d'habitude. Ses paupières soulignées de khôl – elle était toujours maquillée pour paraître aussi élégante que les acteurs – tombaient sur des yeux fatigués.

En me regardant, ces mêmes yeux soudain s'agrandirent et elle demanda : « Tu peux le faire, Frances, non ? Je sais que tu as dit que tu ne voulais pas être devant la caméra, mais là c'est différent : c'est pour me filer un coup de main. Pendant que je règle la mise en scène, va là-bas et écris quelques lignes, maquille-toi et, pendant que nous filmons, déplace-toi au milieu des figurants, dos à la caméra, en leur précisant quoi dire. Peu importent les mots, écris de courts dialogues cohérents avec cette scène-là.

– Moi ? Écrire des dialogues ? »

J'écarquillai les yeux de surprise. Qu'entendait-elle par là ?

J'étais sur un plateau de tournage – moi, Frances Marion ! J'étais sur un plateau de tournage ! Je connaissais le vocabulaire, celui du cinéma.

Et, malgré mes réticences, je m'étais déjà retrouvée face à la caméra une fois, comme doublure pour une actrice qui ne savait pas monter à cheval – toutefois, ça ne comptait pas vraiment, car c'était un plan d'ensemble ; j'étais filmée de loin et je ne regardais pas la caméra.

Je pouvais aussi revendiquer une expérience de femme de ménage, après avoir balayé la sciure dans les coins du plateau. Et de couturière – qui raccommodait les costumes déchirés. De peintre – mettant en pratique mes talents artistiques, tant vantés, pour badigeonner des appartements avec de la mauvaise peinture. J'avais appris à monter des films, en coupant et collant, et les cicatrices sur mes doigts en étaient la preuve ; j'avais écrit des biographies (des vraies mais aussi et surtout des fausses) d'acteurs et des communiqués de presse. J'avais donné un coup de main à la préparation d'une cinquantaine de sandwiches au concombre pour une scène de réception à filmer, et quand ils avaient été à court de fruits, j'avais attrapé mon chapeau et filé à l'épicerie du coin pour en racheter.

J'aimais chaque minute passée sur les plateaux de tournage. J'étais impatiente d'aller au travail tous les matins ; je ne vivais plus ma vie telle une somnambule.

Adela était celle qui m'avait donné ma chance ; après ma première rencontre avec Mary Pickford, je lui avais téléphoné en la suppliant de m'aider à trouver un moyen, n'importe lequel, de travailler dans l'industrie du cinéma. Adela avait réfléchi un instant – je l'entendais mâcher de la gomme à l'autre bout du fil – et m'avait dit : « Lois Weber cherche tout le temps des *protégées**¹ – ses petites starlettes, comme elle les appelle. Elle travaille au studio Bosworth avec son mari. Et tu sais, elle t'a déjà vue ; nous déjeunions à l'hôtel Alexandria et tu partais. "C'est qui cette belle fille ?" m'a-t-elle demandé, et je lui ai dit qui tu étais, mais c'était avant que tu aies attrapé le virus du cinéma. Rappelle-lui cette anecdote quand tu la rencontreras. »

Ce que je fis, et Lois se souvint de cet incident avec sympathie, même si elle s'étonna que je ne veuille pas être actrice.

« Alors pourquoi êtes-vous là ? » Comme tous les gens que j'avais rencontrés, Lois paraissait incapable d'envisager qu'une jeune et jolie femme avec des relations dans le milieu n'ait pas envie d'être actrice. Surtout à une époque où chaque jour des trains arrivaient avec des centaines d'aspirantes au titre de star du cinéma ; et où les studios

avaient donc été obligés d'accrocher des panneaux à leur grille déclarant *Rentre chez ta mère ! Nous avons déjà assez d'actrices.*

« Je voudrais créer quelque chose – quelque chose qui dure. Je veux apprendre tout ce qu'il y a à apprendre et être avec des gens qui ont la même ambition. Je veux faire carrière, je veux rentrer chez moi le soir avec un sentiment de satisfaction – je veux pouvoir dire aux gens que je fais quelque chose. Quelque chose d'important, de réel, qui m'appartient.

– Oh ma chérie ! » Et Lois Weber avait éclaté de rire. Toutefois ses yeux exprimaient de la sympathie. C'était une grande femme, élégante, avec une forte poitrine mais une taille si fine que j'avais l'impression de ressembler à un épouvantail. « Vous êtes si jeune, si enthousiaste ! Vous me ressemblez, j'étais comme vous. J'adore mon mari, mais je ne veux pas rester à la maison et faire le ménage pour lui. Oh, bien évidemment, Frances, il ne nous est pas permis de dire des choses pareilles. Sauf ici ! » Et Lois fit un grand geste pour désigner l'espace autour d'elle ; nous étions dans son bureau mais je compris qu'elle parlait du studio. Ou peut-être même de Los Angeles en général, la ville qui se réinventait chaque fois que le soleil se levait.

« Est-ce amusant de travailler avec votre époux ? » J'en doutais – mon Dieu, j'aurais tué Robert si j'avais travaillé à ses côtés – mais, pour je ne sais quelle raison, j'avais envie que Lois me réponde par l'affirmative. Elle et son époux, Phillips Smalley – Phillips était scénariste et Lois réalisatrice –, étaient un couple très dynamique ; le genre de couple qui encourageait une femme deux fois divorcée à penser de nouveau à vouloir se marier – à condition de trouver l'homme qu'il fallait, un homme qui me respecterait, mon égal en toute chose, qui ne serait pas intimidé par qui j'étais ; un homme avec lequel je pourrais créer quelque chose de durable.

Un homme, avais-je compris avec un petit ricanement, qui n'existait pas vraiment, sauf au cinéma.

« C'est stimulant », fut tout ce que répondit Lois en haussant les sourcils, et j'éclatai de rire. Nous nous étions serré la main, et j'avais signé un contrat pour vingt dollars par semaine avec mon nouveau nom et une date de naissance qui me rajeunissait de deux ans. « Tout le monde le fait dans le cinéma, m'assura Lois. Vous m'en remercirez un jour. »

Et sous ma signature, elle ajouta : « du genre raffinée ». À la

question qu'elle lut dans mes yeux, elle répondit en riant de nouveau : « Pour le jour où vous vous déciderez à vouloir être actrice, finalement. »

Jusqu'alors, à part pour la poursuite à cheval, j'avais résisté. Mais maintenant je me retrouvais assise sur une chaise devant un miroir lumineux, piqueté et fêlé, éclairé par de vieilles ampoules, à regarder les autres actrices appliquer des couches et des couches de fond de teint couvrant. Je finis donc par m'emparer d'une boîte de ce truc – que j'ai reniflé, dégustée ; ça puait le menthol et la sueur – et je commençai à donner des petits coups de pinceau sur mon visage, imitant les autres. Puis j'attrapai l'éponge qui me parut la moins sale et je commençai à étaler le fond de teint uniformément, en évitant de penser à toutes les actrices avant moi qui avaient utilisé le même pot de maquillage et la même éponge. Dieu sait que je ne rechignais pas à me maquiller légèrement – une autre des habitudes que j'avais prises en même temps que celle de fumer ; des habitudes propres à choquer un grand nombre de bas-bleus de San Francisco, mais je n'étais plus à San Francisco, n'est-ce pas ? J'étais libre – j'étais *Frances* –, toute seule à Los Angeles, prête à me lancer dans une aventure que j'avais choisie, et même si je devais maintenant effacer mes traits avec ce maquillage dégoûtant et que j'étais sur le point d'alourdir mes paupières de khôl épais, je gloussai. Maquillée de manière grotesque ou pas, je me payais du bon temps, non ?

Après m'être décidée pour une robe de soirée tachée parmi le maigre choix de vêtements pendus dans une armoire – les figurants étaient censés fournir leurs propres costumes mais, bien sûr, je ne m'étais pas doutée que j'allais être filmée quand je m'étais habillée ce matin-là –, je me frayai un chemin au milieu des câbles et des caisses qui envahissaient l'espace autour du plateau. Lois vint vers moi ; elle venait de se repoudrer le nez et, comme je le remarquai malgré moi, elle s'était légèrement parfumée. On aurait dit qu'étant la seule femme réalisateur du studio, Lois se devait d'accentuer sa féminité afin d'amadouer les hommes qu'il lui fallait diriger – toujours avec le sourire, bien sûr.

« Tu sais ce que tu voudrais que disent les figurants ? me demanda-t-elle.

– Oui, j'ai pensé à plusieurs possibilités. Des propos légers, comme ceux échangés au cours d'une fête – “Oh, j'adore votre robe”, “Quel

joli chapeau”, ce genre de choses. Ça devrait suffire à contenter ceux qui lisent sur les lèvres.

– Merveilleux ! Par ailleurs, tu es très belle. Je suis impatiente que tu puisses voir les rushes ! »

Je secouai la tête. J’étais peut-être très belle – mes cheveux noirs élégamment crantés rendaient bien à l’image et mes sourcils naturellement foncés ressortaient bien sur la pellicule. Mais je savais que je n’étais pas faite pour être actrice.

Et plus tard le même jour, quand tout le monde se précipita dans la salle de projection – c’était une petite équipe, et Lois et Phillips ne faisaient pas de différence entre les laquais comme moi et les stars comme Claire Windsor – et que je vis les rushes, il devint évident que j’avais raison.

« Oh, mon Dieu », dis-je en gémissant, les mains sur les yeux, les doigts écartés puis de nouveau serrés, tandis que je me forçais à regarder l’écran. « Oh, je suis affreuse, vraiment très mauvaise ! » Et c’était vrai. C’était dû aussi à la manière dont je me déplaçais – si raide, comme si quelqu’un m’aiguillonnait avec d’invisibles fils électriques. Comparés à ceux des autres actrices, mes bras ressemblaient à des bâtons. De plus, mes yeux bleus devenaient trop clairs. À l’écran, j’avais le regard d’un loup.

« Je te trouve vraiment classe », dit doucement George Hill, l’un des cameramen. Je lui lançai un sourire reconnaissant, et son visage séduisant – il avait une fringante moustache et le regard mélancolique – s’éclaira. George me suivait partout comme un jeune chiot, mais c’était un bébé, il avait dix-huit ou dix-neuf ans. Et je n’avais nullement l’intention de m’engager dans une autre relation amoureuse ; mon divorce n’était même pas encore prononcé.

« Mais qu’est-ce que tu racontes ? fit Lois en riant et en me pressant l’épaule. Tu es merveilleuse !

– Oh non ! Plus jamais. »

Lois hocha la tête. « D’accord. Mais je te remercie d’avoir joué le jeu. Et ça t’a plu d’écrire les dialogues, non ?

– Énormément ! »

C’était tellement amusant – et cela procurait une telle liberté – de se mettre à la place d’autres personnes ! D’imaginer leur vie, leurs relations, ce qu’elles pourraient dire, même si ce n’étaient que des propos futiles. Je ne jouais pas seulement un rôle mais plusieurs – tous

les rôles – tous différents, ce qui était grisant.

Et à la fin de la journée, assise là avec mes copines, j'étais toujours moi-même ; Frances. La caméra ne m'avait rien volé, à part mes mots. Mon âme était restée la même.

Après ça, je continuai à faire des tas de choses – y compris écrire quelques dialogues –, tout ce qu'on me demandait, apprenant, absorbant, heureuse d'être utile, de passer mes journées avec des gens qui me ressemblaient ; des marginaux bourrés de talent qui n'avaient pas su quoi faire jusqu'au jour où ils étaient tombés sur des gens du cinéma, ou que des gens du cinéma leur étaient tombés dessus. Le studio Bosworth était à Laguna Beach, ce qui, de chez moi, n'était pas la porte à côté ; toutefois, le long trajet en tramway valait le coup ne serait-ce que pour le paysage : les falaises spectaculaires qui plongeaient à pic dans l'océan, la vue qu'on avait de Catalina, parfois très claire, parfois seulement une silhouette fantomatique dans la brume. J'adorais rencontrer les comédiens de théâtre qui se pointaient, parfois sans y être invités, pour s'essayer au cinéma – tous faisant comme s'il s'agissait d'une faveur sans précédent. Le mot *movies* ne s'appliquait plus aux gens mais plutôt à ce qu'ils – à ce que nous étions en train de créer.

Un matin, je levai les yeux du bureau où j'étais en train de travailler ; et devinez un peu qui se tenait devant moi ? Ma vieille amie Laurette Taylor de la troupe Morosco.

« Je vois qu'on s'encanaille, Miss Taylor. À moins qu'il ne faille vous inscrire sous le nom de "Teddy Roosevelt" ? » Je ne pus m'en empêcher. En passant devant moi pour aller retrouver Lois, Miss Taylor me lança un regard furieux.

On se demande bien pourquoi, non ? Mais je n'eus pas le cœur brisé en découvrant que Miss Taylor ne se révéla pas très bonne à l'écran.

Un autre jour, Owen Moore nous rendit visite, toujours aussi séduisant et imbu de lui-même – ses cheveux noirs épais brillaient ; ses dents pourtant déjà si blanches étincelaient encore plus. Il donnait la réplique à l'une des actrices découvertes par Lois, une fille qui s'appelait Elsie Janis. J'aimais bien Elsie ; elle était charmante, toujours à sautiller, à faire le poirier et à plaisanter avec les techniciens, à imiter tous ceux qu'elle voyait. Apparemment, elle avait été célèbre au théâtre, surtout en Angleterre, où elle chantait et se

produisait dans de petits numéros d'imitation de personnalités allant de Nellie Melba à lord Kitchener.

« Allez, Fran », m'exhorta-t-elle un jour après s'être maquillée et costumée en femme des cavernes pour son dernier rôle dans *Twass Ever Thus*. « Nous avons besoin de plus de monde, des femmes des cavernes ! Barbouille-toi avec de la boue ! Enveloppe-toi dans une peau de bête et rejoins-nous sur le plateau !

– Oh, Elsie, non ! »

En fait, j'avais l'intention de rester au studio, pendant que l'équipe se rendrait sur les lieux du tournage, pour travailler sur un scénario avec l'une de mes nouvelles amies. Bess Meredyth était une jeune actrice hilarante qui, comme moi, n'aimait pas beaucoup jouer, malgré son physique. Bess s'était mis en tête d'écrire, elle aussi ; elle avait d'ailleurs déjà écrit quelques scénarios. Elle m'apprenait comment développer une idée qui pourrait servir de base de travail pour un réalisateur. « Tout le monde a des idées, et les idées se vendent ; et tu peux te faire un peu d'argent, tu sais, m'avait dit Bess. Mais développer une idée pour en faire un scénario de tournage, c'est une autre paire de manches. » Et c'était le cas ; mais c'était tellement stimulant d'essayer de me mettre à la place de l'objectif d'une caméra, de voir les acteurs, cadrer les plans, décrire les motivations, apprendre à transformer les émotions non pas en mots mais en mouvements – des mouvements intelligents. Le geste non pour le geste mais un geste contrôlé, réaliste, ayant un sens.

Je me mettais à la place des personnages et, à la fin de la journée, j'émergeais de cette forêt psychologique dense que j'avais créée, me libérant du poids des problèmes et des aspirations de ces gens de fiction, pour refaire surface, plus légère que l'air – plus légère comme par miracle, plus joyeuse que je ne l'avais jamais été. Prête pour danser, boire, aimer, rire et profiter de la vie comme je n'aurais jamais cru pouvoir le faire.

« Oh, Fran, tu pourras rester enfermée à n'importe quel autre moment, fit remarquer Elsie. Mais moi, je ne serai pas toujours là ! Je repars en Angleterre tout de suite après ça pour remonter le moral des troupes armées – quelle guerre affreuse ! Je n'arrive pas à croire que ce n'est pas fini.

– Moi non plus. »

L'Europe était à feu et à sang depuis juillet dernier. Nous étions en

novembre 1914 et la guerre continuait. À la moue inhabituellement sérieuse d'Elsie, je compris qu'elle n'était pas heureuse d'être loin de son pays d'adoption par ces temps de nécessité. Surtout pour jouer une femme des cavernes dans un film – je ne pouvais absolument pas lui en vouloir.

« D'accord », finis-je par dire. Elsie était si amusante et c'était une belle journée. Par ailleurs, mon visage serait couvert de boue, et donc personne ne pourrait me reconnaître, n'est-ce pas ?

Mon visage fut en effet couvert de boue – je tentai de me convaincre que ce serait bon pour mon teint, comme n'importe quel masque de boue dans un salon de beauté – et, deux heures plus tard, je me retrouvai avec des écorchures sur les mains et des coupures aux genoux après avoir crapahuté en haut d'une colline pleine de cailloux et de cactus.

« Cette fois, je suis contente de ne pas avoir à écrire les dialogues », soufflai-je à Elsie après que le réalisateur eut crié « Coupez » à la fin d'une scène. « *Oogga booogga* est la seule chose qui me vient à l'esprit.

– On est loin de Shakespeare, c'est sûr », dit Elsie en bâillant et en s'allongeant pour s'étirer sur un gros rocher plat, tel un lézard au soleil, tandis qu'elle offrait son visage – le seul qui ne soit pas couvert de boue car c'était elle la vedette – au ciel sans nuages.

Je la mis en garde : « Fais attention aux serpents à sonnette. » Au cours de la prise précédente, une des filles avait failli poser un pied sur l'un d'eux ; le réalisateur avait sorti son pistolet et tiré.

« J'ai regardé avant, dit Elsie en bâillant à nouveau. Tu sais, Fran, parfois je me demande vraiment comment on va pouvoir continuer à faire des films aussi idiots – mon nom, dans ce film-là, est Lithsome. “Oh, ces femmes courageuses de l'âge de pierre qui ont combattu et péri aux côtés de leurs hommes”, c'est l'un des intertitres, tu te rends compte !

– Je peux faire mieux. » Je tapai des pieds pour dissuader les serpents à sonnette de s'approcher. Puis je baissai les yeux sur mon costume miteux, mes jambes couvertes de boue, mes égratignures et mes coupures. Sur les rochers, au-dessus de nos têtes, le soleil tapait fort tandis que, derrière la caméra, le réalisateur, le scénariste, la scripte et les autres étaient assis sous un parasol. « C'est le boulot le plus idiot qui soit. Qui aurait envie d'être face à une caméra ? »

« Frances Marion ! Je croyais que vous ne vouliez pas être actrice ! » Une petite silhouette, abritée sous une ombrelle en dentelle, avait mis ses mains en porte-voix pour me héler ; je protégeai mes yeux d'une main et croisai le regard pétillant et espiègle de Mary Pickford.

« Mary ! » Je ne pus m'en empêcher, je tapai de joie dans mes mains, m'aspergeant de boue. « Oh, vous êtes de retour ! Je suis si heureuse ! » La scène suivante m'importait peu ; je redescendis les rochers sur les genoux, quand bien même le réalisateur n'en avait pas fini avec moi. « Quand êtes-vous rentrée ?

– Hier. Je suis venue pour voir Owen, mais je ne le trouve pas », fit Mary, sourcils froncés.

Ses boucles d'or étaient relevées sur le dessus de sa tête en une coiffure très féminine, et elle portait une robe de lin blanche très élégante soulignée d'une ceinture bleue. Elle avait le teint frais et paraissait détendue, comme si elle revenait d'une garden-party. Il me tardait d'ôter ce costume absurde et de prendre un bain. Couverte de boue et de peaux de bête comme je l'étais, je me sentais ridicule et embarrassée.

« Je ne sais pas où est Owen », mentis-je. Car je savais très bien qu'Owen était derrière les rochers, occupé à câliner l'une des autres "femmes courageuses de l'âge de pierre".

« Finalement, vous n'avez pas pu résister à l'idée d'être actrice ? » me taquina Mary en remarquant mon accoutrement. Je perçus dans son regard de la déception et peut-être même du ressentiment.

« Oh, ce n'est pas ça. C'est juste pour faire plaisir à Elsie, je ne suis toujours pas actrice ! En fait, j'ai beaucoup appris ici au studio Bosworth, en accomplissant toute sorte de tâches. J'ai pensé que j'aimerais apprendre à écrire. Des scénarios. »

Confier mes ambitions à Mary m'intimidait. Après tout, je ne l'avais pas vue depuis des mois et nous nous connaissions à peine. Mais elle me sourit chaleureusement et posa sa main gantée sur mon bras crotté sans paraître se soucier de se salir.

« C'est merveilleux ! J'étais sûre que vous trouveriez votre voie dans le cinéma.

– En effet, mais le studio est sur le point de fermer définitivement – Bosworth se retire des affaires, il pense qu'il est trop vieux et que c'est un boulot pour quelqu'un de plus jeune – et Lois et son mari vont

rejoindre Universal. »

Je venais juste d'apprendre la nouvelle, et je n'avais pas encore eu l'occasion de décider si je voulais ou non suivre Lois chez Universal. Des tas de nouveaux studios se montaient chaque jour. Peut-être que dans une structure plus petite je pourrais me débrouiller pour me mettre à l'écriture. Même si j'appréciais énormément Lois et lui étais reconnaissante, j'avais le sentiment que, si je restais avec elle, je ne serais jamais que son bras droit, n'accomplissant que des petits boulots.

« Travaillez pour moi ! » s'exclama Mary – presque malgré elle, aurait-on dit, car elle porta immédiatement la main à sa bouche, les sourcils froncés tant elle parut étonnée. Je retins mon souffle, dans l'expectative. Mais elle ne retira pas sa proposition.

« Quoi ?

– Venez travailler pour moi, Frances ! Vraiment, je suis sérieuse ! Vous dites ne pas vouloir être actrice mais, malheureusement, c'est la seule chose que je puisse vous proposer – mon contrat spécifie que je peux choisir moi-même les acteurs pour jouer dans mes propres films. Mais avant tout, je voudrais que vous m'aidiez à mettre en forme certains des scénarios que je dois tourner. Nous allons tellement nous amuser !

– Êtes-vous vraiment sérieuse ? Vous n'êtes pas... je ne suis pas... c'est que je ne suis pas encore au point !

– Aucun de nous ne l'est ! Et c'est ça qui est excitant, non ? Nous inventons tout à mesure que nous faisons les choses, et il n'y a personne pour nous dire que nous ne les faisons pas comme il faut ! »

Et Mary, de nouveau, me jeta un regard pénétrant ; ce regard qui paraissait détonner avec son allure discrète, presque virginale.

« Je... j'aimerais tellement ! Où dois-je signer ? » De ma main je traçai ma signature dans le vide ; je ne pouvais pas attendre qu'elle me fournisse quelque chose d'aussi banal qu'une simple feuille de papier. Elle pourrait changer d'avis !

Mary éclata de rire. « Je ne me promène pas avec mes contrats, petite sotte ; il vous faudra venir chez moi et rencontrer Mama qui s'occupe de mes affaires.

– Oh, évidemment, évidemment. C'est entendu, Mary. » En guise de contrat, je tendis le bras pour lui serrer la main avec enthousiasme. « Je suis honorée et reconnaissante.

– Ne soyez pas reconnaissante. Je ne fais pas la charité ; j’engage des gens dont je pense qu’ils ont du talent. Je recrute aussi des gens avec qui j’aime passer du temps. »

« Hé, la femme des cavernes, ramène tes fesses sur ton rocher ! » cria le réalisateur dans son mégaphone tourné dans ma direction. Je haussai les épaules et repartis escalader les rochers. Mais en arrivant en haut, je me retournai pour faire un signe à Mary qui me répondit.

« Fran, tu sors avec nous ce soir ? » Elsie se releva et reprit sa pose « Lithsome ». « Nous allons au Ship Café. »

Normalement, j’aurais adoré y aller. Je m’étais liée avec une bande éclectique de délutés qui travaillaient dans le cinéma ; des actrices et acteurs comme Mabel Normand, Sessue Hayakawa et Erich von Stroheim ; mais aussi Sidney Franklin et George Hill, des gens comme moi qui faisaient des petits boulots au studio Bosworth. Et Adela, bien sûr, et Bess et une autre scénariste, Anita Loos, qui ne devait pas avoir plus de dix-sept ans mais avait réussi à convaincre ses parents de vivre et travailler à Los Angeles. C’était une bande de gens amusants, et nous avions l’habitude de nous retrouver au Ship Café – un vrai bateau, la réplique d’un galion espagnol – sur Venice Pier pour boire une bière et manger des sandwiches, raconter des potins et danser sur le pont après le coucher du soleil. Nous étions tous jeunes, nous avions tous envie de nous amuser et d’être célèbres, et nous aimions notre travail – et, bien sûr, nous nous aimions tous. C’était grisant de faire partie d’une telle bande. Nous nous retrouvions en nous embrassant chaleureusement. Le rire était la seule drogue que nous avions choisi de consommer (pour la plupart d’entre nous, en tout cas – pour Mabel, je n’en étais pas si sûre). Nous nous entraînions tous ; les ego n’avaient pas leur place. Si Adela n’avait pas d’idées pour une histoire, nous lui donnions un coup de main en travaillant avec elle sur l’intrigue. Si Lois n’était pas sûre de l’emplacement de sa caméra, tout le monde émettait un avis. Et certains, comme von Stroheim par exemple, étaient si pauvres que nous mettions tous la main au porte-monnaie pour payer leur part, tout simplement parce qu’ils étaient amusants, et tellement pleins de suffisance – et d’ambition. Une chose de plus que nous partagions tous.

« Pas ce soir, Elsie. J’ai un rendez-vous. Avec Mary. Mary Pickford. » Moi-même, je n’en croyais pas mes oreilles. J’avais bel et bien rendez-vous avec Mary Pickford.

« Mary ? Elle est de retour ? » Elsie reporta son attention sur le coin où était installée la caméra, là où Mary parlait avec Owen ; même de loin, il était évident que la conversation n'était pas joyeuse. Mary avait les bras croisés sur la poitrine, et son ombrelle avait glissé derrière son dos : quant à Owen, il faisait de grands gestes.

« J'ai l'impression qu'Owen et moi, c'est fini, fit remarquer Elsie en riant. J'aime beaucoup Mary, mais quand le chat n'est pas là...

– Elsie ? Toi aussi ? »

Ce fut plus fort que moi, même si je savais que cette réflexion me faisait passer pour une prude. J'étais choquée ; Elsie était tellement gentille, si gaie. Un vrai garçon manqué, en fait. Mais il était vrai qu'il y avait chez elle quelque chose de l'ordre du prédateur – comme si le monde lui appartenait et qu'elle n'avait qu'à se servir. Et je ne pus m'empêcher de me demander si ce n'était pas là l'une des conséquences peu reluisantes du succès.

« Moi et toutes les autres femmes des cavernes qui sont ici. À part toi, apparemment. Oh, Fran, n'aie pas l'air si choquée ! Ce mariage est une imposture, un simulacre. Ils le savent, nous le savons, tout le monde le sait. Sauf les magazines destinés à leurs fans, évidemment. Mary est toujours si maîtresse d'elle-même, si sérieuse. Et Owen... eh bien, il n'est pas comme ça. Allez, toi-même tu n'es pas une sainte. »

Je piquai un fard. Non, en effet, je n'étais pas une sainte. J'aimais la compagnie des hommes, et je finissais certaines des nuits qui commençaient au Ship Café dans un autre lit que le mien. Mais jamais avec un homme marié – jamais. Je ne ferais jamais une chose pareille.

« Mais tu es une amie de Mary, Elsie.

– Pas vraiment. Mary n'a pas d'amies. Elle a des connaissances.

– Même si c'est vrai, ce n'est pas une raison.

– Oh, ne prends pas les choses si au sérieux ! À partir de maintenant, je laisserai Owen tranquille. Je n'ai aucunement l'intention de faire du mal à Mary – je ne veux pas la narguer. Et de toute façon, je repars en Angleterre, là où c'est la guerre, au cas où tu l'aurais oublié. Je suppose que ça va vite me remettre les idées en place.

– Non, je n'ai pas oublié la guerre », rétorquai-je, même si, pour être franche, je n'y avais plus pensé.

Personne aux États-Unis ne parlait beaucoup du conflit qui avait lieu en Europe. Si ce n'était pour se préoccuper des retombées et des

profits possibles qu'on pourrait en tirer à l'étranger ; l'industrie du cinéma venait juste de prendre conscience de l'existence d'un marché international pour les films américains.

Le réalisateur hurla dans son mégaphone : « En place, femmes des cavernes. Moteur ! » Je détalai, faisant signe aux autres femmes, feignant le labeur ou l'épuisement pendant que le réalisateur nous criait ses caprices, tout en faisant de mon mieux pour dissimuler mon visage à la caméra.

Ma mère ne savait rien de ma nouvelle carrière ; personne de ma connaissance à San Francisco n'était au courant. Et même s'il y avait peu de chances pour qu'une de mes connaissances se pointe dans une salle de cinéma, je préférais ne pas me montrer. J'étais la seule femme des cavernes à ne pas chercher l'attention de la caméra, à ne pas supplier en silence d'être remarquée.

« *Ne savez-vous donc pas qu'il y a la guerre ?* » cria soudain Elsie tandis qu'elle ramassait un caillou et le tenait au-dessus de sa tête, avec l'air aussi féroce et déterminé que celui d'une femme des cavernes. Sa voix se fit chevrotante et, à cet instant, je pensai qu'elle ne jouait pas la comédie.

Mais sous ce soleil pâle implacable, au milieu de fleurs de toutes les couleurs, sous un ciel d'un bleu azur que la fumée ou la poussière d'un champ de bataille n'entachait aucunement – en cet instant où les oiseaux s'élançaient au-dessus de nos têtes et où un océan d'opportunités s'ouvrait devant moi –, il était difficile d'y croire.

Surtout quand j'entendis le réalisateur crier : « Coupez ! »

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

Frances

Hiver 1915

C'était la guerre. La guerre à l'écran.

Mary était assise à côté de moi dans une salle bondée, ses cheveux dissimulés sous un grand chapeau de velours afin de ne pas être reconnue – ce qu'elle était de plus en plus souvent. Dieu merci, je n'avais encore jamais eu à me préoccuper de ça, et si je suivais le chemin que j'avais choisi, je n'aurais jamais à m'en préoccuper. Je voulais, certes, être *connue* – car j'étais ambitieuse – mais pas *reconnue*. Quand je devais sortir pour vite aller chercher du beurre au coin de la rue, je pouvais changer de coiffure ou juste enfiler une vieille robe, ou bien encore porter une robe de soirée au corsage fendu si j'en avais envie.

Toutes ces choses que Mary, comme elle était peu à peu amenée à le comprendre, ne pouvait faire impunément ; une situation qui, je le savais, n'était guère agréable pour elle. D'un côté, qu'on la reconnaisse asseyait sa célébrité – et la gloire était tout ce qui comptait aux yeux de Mary, pour des raisons que je commençais à peine à deviner.

D'un autre côté, ses fans n'avaient rien à voir avec d'autres fans que j'avais déjà vus ; ils n'étaient jamais satisfaits, simplement la regarder n'était pas suffisant, ils ne se contentaient pas de demander poliment un autographe. Non, les fans de Mary étaient sujets aux crises de larmes, ou même aux évanouissements ; sans compter que parfois ils allaient jusqu'à vouloir la toucher, effleurer du doigt sa robe ou même ses boucles, comme si c'était un dû. Comme si elle leur appartenait, de la tête aux pieds, toute sa personne incluse dans le prix de leur ticket de cinéma, de leur dévotion, de leurs rires et de leurs pleurs.

Ce soir-là, Mary était d'abord passée inaperçue. Les billets avaient coûté deux dollars chacun et le public était blasé. Je n'en revenais

pas ; deux dollars pour un ticket de cinéma ! Il n'y avait pas si longtemps, je payais un nickel, cinq *cents*, pour la plupart des films que j'allais voir, et maintenant encore, le plus souvent, un ticket ne coûtait que dix ou quinze *cents*. Mais pour le nouveau film de D.W. Griffith – qui promettait d'être un spectacle comme nous n'en avions encore jamais vu –, nous payâmes le prix de bon cœur ; et le public était en effervescence et beaucoup plus intéressé par ce qui se passait sur l'écran que dans la salle. Dès les premières projections du film, le bruit avait couru que le travail de Griffith était stupéfiant. Sans précédent.

Naissance d'une nation, tel était le titre.

À partir du moment où l'orchestre dans la fosse devant l'écran – un vrai orchestre, pas seulement un pianiste – commença à jouer la musique originale, composée spécialement pour le film – donc inédite –, je retins mon souffle du début à la fin. Pendant trois heures, rien n'exista plus que ce qui se passait sur l'écran. Les images et la musique exaltante attaquèrent mon cerveau, comme l'assaillant de coups, à tel point qu'à certains moments je comprenais à peine ce que je voyais. Je laissais les images me submerger en espérant y trouver un sens plus tard.

Dix bobines de film. *Dix !* Qu'est-ce que ça signifiait pour l'avenir du cinéma ? Dix bobines permettaient de développer l'histoire – et de raconter des épopées et non plus les petites historiettes que nous avions l'habitude de filmer. Les responsables des studios étaient persuadés qu'il était impossible de retenir l'attention des spectateurs plus de deux longueurs de bobines, cinq au maximum.

Mais Griffith se moquait de ce qu'on croyait, et le résultat était galvanisant. Mon esprit s'emballait, j'étais grisée, je tentais d'apprécier le film tout en essayant d'en comprendre la magie stupéfiante tandis qu'une invention technique après l'autre défilait sur l'écran. Ne se satisfaisant pas d'une narration linéaire, Griffith utilisait l'ellipse et les inserts, des procédés excitants – comment en avait-il eu l'idée ? Comment avait-il su que le public ferait le lien et suivrait parfaitement l'histoire ? C'était génial, fort, et cela rendait le film palpitant ; j'étais si tendue qu'à la fin j'avais mal partout.

Les batailles étaient parfaitement mises en scène et éclairées ; on aurait dit un daguerréotype animé de Mathew Brady¹. L'utilisation surprenante du fondu au noir, avec le diaphragme de la caméra à

zéro, à la fin d'une scène – je n'avais jamais vu ça auparavant –, permettait au public de reprendre son souffle et de se préparer à la scène suivante. Les intertitres étaient ornementés, comme de belles cartes de visite, ce qui changeait des intertitres habituels, aux phrases et à la typographie simples, que tout le monde utilisait.

Évidemment, c'était une épopée : la guerre de Sécession et la reconstruction qui s'était ensuivie servant de toile de fond à l'histoire de deux familles, l'une nordiste et l'autre sudiste. C'était là le génie de Griffith : avoir su se concentrer sur l'histoire intime de deux familles, de leurs relations ; c'était un spectacle à vous couper le souffle, mais ce qui m'intéressait surtout, c'était le destin filmé de gens ordinaires.

Durant tout le film, Mary m'agrippa le bras. Elle était aussi excitée, aussi émue que moi, plongeant ses ongles dans ma chair de plus en plus profondément jusqu'à ce que, le film fini, je me retrouve avec quatre marques rouges bien distinctes sur la peau. Mais peu m'importait. Nous ne faisons qu'une – une seule entité, un seul corps vivant, respirant, un seul être stupéfait, tout entier pétrifié. Comme toute la salle, happée par ce vortex émotionnel époustouflant qui nous submergeait et ne voulut pas nous lâcher avant la fin, quand le héros et l'héroïne se retrouvent enfin et que la dernière image disparaît, accompagnée de l'intertitre final : *Liberté et union, une et inséparable, maintenant et pour toujours !*

L'orchestre tint la dernière note, puis ce fut le silence, le silence presque religieux d'un public impressionné. J'entendis d'abord un bruit sourd ; je regardai autour de moi et peu à peu je compris que le bruit provenait des pieds martelant le sol à tel point que les murs se mirent à trembler. C'est alors que s'élevèrent un tonnerre d'applaudissements, des acclamations, un rugissement, un cri assourdissant venu du cœur.

Je m'étais levée, j'applaudissais et je criais jusqu'à en avoir mal à la gorge. Je sentis même des larmes couler le long de mes joues. À côté de moi, Mary était debout sur son siège, à acclamer le film avec, elle aussi, des larmes qui coulaient le long de ses joues. Son chapeau était tombé en arrière, au milieu de son dos, et ses boucles étaient donc visibles, mais personne ne lui prêtait attention ; tout le monde était encore submergé par ce qui venait de se passer sur l'écran.

« Oh, Fran ! Oh, Fran ! As-tu déjà... ? Ne ressens-tu pas de la fierté ? »

J'avais la gorge serrée, et je pensai : *Oui !* C'est ça, c'était ce que je cherchais, ce que j'attendais depuis tout ce temps. L'épanouissement, l'ouverture des cœurs, des yeux et des esprits – une supervision des choses, via une création réalisée par quelqu'un comme moi –, quelqu'un dont l'imagination était trop vive pour la vie réelle, à tel point qu'il fallait en inventer une autre. Construite à coups d'épreuves, d'erreurs, de sueur, de larmes, de chance, d'ardeur à la tâche et de bonne volonté. Oui, *j'étais fière* de ce film – de cette industrie. La mienne.

Aucun d'entre nous dans cette salle étouffante – l'un de ces nouveaux « palais » surgissant de terre à l'instar des Grandes Pyramides, des monuments en l'honneur du cinéma et non des rois – n'avait envie de partir ; tel un troupeau hébété, nous restions les yeux fixés sur l'écran, vide désormais, comme si nous pouvions encore y faire apparaître nos moments préférés.

« Je veux faire cet effet aux gens. » Je me tournai vers Mary, lui attrapant le bras ; son visage était rose d'excitation, ses yeux encore brillants d'émotion. « Je veux qu'ils n'aient pas envie de partir à la fin, je veux que *mes* histoires, *mes* idées les envoûtent ! Je veux en faire un art et pas seulement du divertissement !

– Tu vas le faire. Et moi aussi. Si Griffith a pu le faire... Fran, j'ai travaillé pour lui à Biograph ! Je savais qu'il avait du talent, mais il était si arrogant. Il ne voulait jamais collaborer. Il avait des tas d'idées mais n'écoutait que rarement. Et pourtant, le résultat est brillant, non ? Il n'a pas écouté tous ceux qui lui disaient que c'était impossible de faire un film de dix bobines de long. Il n'a pas écouté ceux qui lui disaient qu'on ne pouvait pas couper, faire des ellipses et revenir en arrière comme il l'a fait – oh, Fran, cette poursuite à la fin ! Personne n'avait encore jamais fait une chose pareille ! »

À regarder Mary, jamais vous n'auriez deviné qu'elle n'était pas une simple cinéphile. Même si je savais que c'était aussi ce qu'elle était. Elle adorait le cinéma avec autant de dévotion que les plus fervents de ses fans. Peut-être était-ce la raison pour laquelle ils l'adoraient : ils se reconnaissaient en elle.

« Et maintenant, tu ne regrettes pas d'avoir quitté Biograph pour Famous Players ?

– Non ! Mon Dieu, non ! Je suis si heureuse pour Lillian – n'est-elle pas éblouissante ? Et Mae Marsh – bon, évidemment, elle a eu une

histoire avec Griffith, ce qui n'a pas été mon cas et c'est aussi l'une des raisons pour lesquelles il était si dur avec moi. »

Mary eut un sourire narquois, et j'essayai de ne pas avoir l'air aussi choquée que je l'étais. Pour je ne sais quelle raison. Car sans que je sache très bien pourquoi, il m'était impossible de penser à Mary comme à quelqu'un de sexué, même si, bien sûr, elle était mariée.

« Griffith ? Il voulait... il voulait... » Je jetai un coup d'œil à la ronde pour m'assurer que personne ne nous épiait, puis je me penchai vers Mary et lui chuchotai au creux de l'oreille : « Il voulait coucher avec toi ?

– Oui, évidemment. »

Mary se mit à rire aussi joyeusement que si je venais de lui proposer d'aller manger des glaces et, pour la première fois, je n'eus pas le sentiment d'être la plus rompue de nous deux aux usages du monde. Je me rendis compte que je n'aurais pas dû en être surprise ; Mary, après tout, était une actrice. Et j'avais déjà appris que les actrices empruntaient, pour réussir, des voies différentes – plus troubles, plus obscures – de celles des femmes comme Bess, Adela et moi. J'avais vu comment les hommes qui avaient le pouvoir traitaient les actrices ; ce n'était pas une relation égalitaire, absolument pas, et si vous étiez une actrice ambitieuse, eh bien... Il vous fallait faire des choix peu reluisants. Les actrices qui voulaient des rôles plus importants étaient des proies faciles, tout au moins pour certains réalisateurs ou producteurs ; ce n'était un secret pour personne.

N'était-il pas étrange que je n'aie jamais vu Lois Weber faire des avances à *un acteur* auquel elle pensait pour un rôle ?

À la vue de mon air bégueule, Mary continua à rire et je dus admettre que j'étais étonnée pour une autre raison. Ce que j'apportais à cette amitié naissante, et ainsi la relation n'était pas aussi déséquilibrée que je le craignais parfois, c'était l'expérience d'une femme divorcée venant de San Francisco. J'étais plus instruite que Mary ; après tout, j'étais allée dans une école privée, j'avais étudié le latin et les lettres classiques, et j'avais été élevée dans une famille aisée, vivant dans un certain confort – un confort étouffant certes, mais quand même. Mary avait grandi dans une malle et n'était pas allée à l'école. Et je savais que c'était un sujet sensible pour mon amie et qu'elle essayait désespérément de compenser ce handicap.

Par ailleurs, j'avais connu des hommes, beaucoup plus d'hommes

que Mary – pourtant, je me rendis compte, choquée, que puisque je n'étais pas une actrice et que je n'avais pas grandi dans le monde du théâtre, j'étais bien plus protégée que Mary ne l'avait jamais été. Pourquoi n'avais-je jamais songé à lui poser de questions ? Qu'avaient dû accepter des hommes toutes ces actrices, quel avait été le prix à payer pour réaliser leurs ambitions ?

« Oh, Fran, ne prends pas cet air-là ! Évidemment, Griffith espère avoir des histoires avec toutes ses petites actrices – il est loin d'être le seul, tu sais. Je l'ai compris dès le premier jour où j'ai travaillé avec lui, mais je n'ai jamais dit oui et, sans que je sache très bien pourquoi, il ne me l'a moins fait payer comme ce fut le cas pour d'autres. Même si... tu sais, c'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles je suis tombée si amoureuse d'Owen. » Mary était pensive. « Être avec lui me protégeait de Griffith, et aussi des autres réalisateurs. » Elle rit jaune, brièvement. « Bon, comme il n'était pas question que je devienne l'une des petites poupées de Griffith parmi tant d'autres, je suis partie du studio. Bien que j'aie éprouvé du respect pour le travail que nous avons fait ensemble, il m'était impossible de supporter le contrôle qu'il exerçait. Il voulait que ses petites actrices minaudent, lui parlent la bouche en cœur, fassent la révérence et lui demandent “À quelle hauteur ?” quand il leur ordonnait de sauter. Ce qui ne m'empêche pas d'être ce soir en admiration devant ce qu'il a fait. Désormais, les gens vont cesser de se demander si cet engouement pour le cinéma va durer. Car ça va durer, grâce à ce que Griffith a fait. Il a élevé ce qui passait pour une mode au rang d'expression artistique.

– Il me donne envie de travailler encore plus », dis-je tandis que le public commençait enfin à se diriger, tel un troupeau, vers la sortie. Mary rajusta son chapeau afin de dissimuler ses boucles ; elle jeta un coup d'œil inquiet autour d'elle et parut faire en sorte d'avoir l'air plus petite et moins séduisante. C'était habile, une ruse dont j'avais déjà été témoin. « Quand même... dix bobines ! Au prix que ça coûte – tu crois qu'il rentrera dans ses frais ?

– Je ne sais pas. Mais la question est de savoir ce que veut vraiment le public. De petits films courts, une succession d'images animées pour un nickel, seulement cinq *cents*, mais qui ne durent que quelques minutes, ou quelque chose de plus long, comme un livre, pour s'y perdre pendant une heure ou deux ? Voire trois, comme dans ce cas-là. »

Mary secoua la tête, et je pouvais presque voir les rouages de son cerveau se mettre en branle. Une autre chose que j'avais apprise au sujet de Mary, dans le court intervalle de temps où nous étions devenues proches, c'est que son esprit n'était jamais au repos. Elle ne cessait jamais de réfléchir, farouchement déterminée à avoir un temps d'avance sur tout le monde. Il n'était pas étonnant que Mary et Griffith aient eu des relations conflictuelles ; ils se ressemblaient trop.

« Le problème est de savoir s'il y a assez de réalisateurs capables... », continua-t-elle, plongée dans ses pensées.

« Miss Pickford ? Mary ? » Une femme s'était arrêtée dans l'allée et nous barrait le chemin ; elle tenait à la main un crayon et un petit album. « Puis-je avoir un autographe ? »

« Mary ? Mary Pickford ? » Plusieurs personnes se tournèrent vers nous. Au moment où je m'approchai de Mary pour essayer de la protéger – de lui servir de bouclier, peut-être ? –, elle me repoussa et enleva son chapeau, laissant voir ses boucles blondes et, très vite, un petit groupe de gens se massa autour d'elle. Oubliée, notre conversation ! Heureuse, elle souriait et elle signa tous les petits papiers, sans exception, qu'on lui tendait, serra des mains et accepta même d'être embrassée.

« Mademoiselle ? Excusez-moi. » Je levai les yeux ; un homme affublé d'une pathétique petite moustache enleva son chapeau et me tendit une carte. « Vous êtes la femme de chambre de mademoiselle Pickford ? Pourriez-vous lui remettre ma carte ? Je travaille pour les cosmétiques *Mademoiselle* et nous serions très heureux si mademoiselle Pickford acceptait de représenter notre crème pour le visage. »

Avant que j'aie pu répondre que je n'étais absolument pas la femme de chambre de mademoiselle Pickford, l'homme avait disparu dans la foule et Mary finissait juste de signer son dernier autographe.

« Oh, Fran, je suis désolée ! » Elle revint vers moi, l'air contente d'elle ; elle arborait un sourire satisfait en replaçant ses cheveux sous son chapeau. « Mama m'a toujours dit que je ne devais jamais refuser une faveur à mes fans. Ce sont des amours, non ? Ils m'admirent tellement ! »

Je la laissai m'embrasser et elle passa son bras sous le mien tandis que nous sortions de la salle.

Je froissai la carte de visite et la jetai.

Nous filâmes en direction de l'automobile de Mary, une Buick

noire 1915. Elle était formidable et, face à la riche élégance de cet engin, je ne pus réfréner un léger sentiment d'envie. Même si je n'étais pas femme de chambre, j'étais loin de pouvoir m'offrir une automobile. Mary poussa un bouton, le moteur toussota, vrombit et nous partîmes le long des routes larges et vallonnées qui menaient au quartier de Los Angeles appelé Hollywoodland, où nous louions chacune un bungalow dans l'un de ces nombreux nouveaux ensembles qui étaient construits par des investisseurs immobiliers avisés ; il y avait tout le temps pénurie de logements maintenant que les trains ne cessaient de déverser des centaines de nouveaux habitants par jour. Los Angeles était une ville en pleine expansion.

De manière experte, Mary gara la voiture le long du trottoir et nous nous dirigeâmes de concert vers nos bungalows jumeaux. Ils étaient séparés l'un de l'autre par une petite cour commune. La lumière sous le porche du bungalow de Mary était allumée ; une silhouette replète se leva et sortit de l'ombre en gémissant.

« Mama, c'était incroyable. Il faut que tu ailles vite voir ça ! s'écria Mary.

– Vraiment ? Ce Griffith ? Je lui en veux toujours de la façon dont il t'a traitée à Biograph. »

Charlotte Pickford fit la moue, fronça son grand nez, et je souris.

La mère de Mary Pickford était déjà une légende dans l'industrie du cinéma. « J'aime Mary, je déteste sa mère », disait-on. « Elle insiste toujours tellement, elle est si pénible. Et, en plus de ça, elle est alcoolique. Mary ne peut pas faire un pas sans sa mère. »

Mais j'aimais bien Charlotte ; je l'aimais beaucoup. J'avais compris d'où Mary tenait cet esprit pratique qui paraissait toujours surprendre ceux qui ne voyaient en elle que cette créature parfois angélique, parfois combative qu'elle incarnait à l'écran ; une créature de lumière, d'air et de rêves. Mais ce n'était pas la Mary que je connaissais ; je n'avais encore jamais rencontré de femmes avec l'esprit aussi pratique que celui de Mary et Charlotte Pickford.

C'était Charlotte qui tenait les comptes de Mary ; et, comme je n'étais pas douée pour les chiffres, elle avait décidé de s'occuper aussi des miens. L'argent était fait pour être dépensé, et maintenant que j'en gagnais autant – cinquante dollars par semaine ! –, comme je vivais seule et que je n'avais pas de mari à qui rendre des comptes –,

j'achetais tout ce dont j'avais envie. Mais d'ailleurs, tout ça serait bientôt fini, non ? Il m'était difficile de croire que j'allais continuer à gagner autant ; quelqu'un, un jour, me démasquerait, découvrirait que je n'étais qu'une imposture, et il me faudrait alors me remettre au dessin et retourner vivre dans une pension de famille. Mais si c'était le cas, au moins, je serais merveilleusement bien habillée.

Charlotte pensait que ce n'était guère prudent comme attitude. Elle me poussait à économiser chaque penny gagné, comme le faisait Mary. Charlotte me dorlotait, s'inquiétait à mon sujet, presque autant que si j'étais sa fille, et je m'en délectais. Ma mère ne s'était jamais inquiétée que de savoir ce qu'on pensait de moi en société.

Bien sûr, Mary gagnait beaucoup plus que moi – combien, je n'ai jamais voulu le savoir, juste que la somme était tellement colossale qu'on aurait pu penser qu'il s'agissait de jetons pour jouer. Alors Charlotte, sagement, investissait dans des terrains, mais pas dans l'immobilier. Et donc, l'actrice la mieux payée du monde louait un petit bungalow dans une cour modeste à côté de chez sa nouvelle meilleure amie – moi.

Et j'adorais ça. J'avais beau être très occupée à travailler et à m'amuser, je me sentais parfois seule depuis le départ de Robert. J'avais déménagé d'une triste pension à une autre, sans même défaire mes malles la plupart du temps. Désormais, je vivais pratiquement avec Mary et Charlotte, et j'avais le sentiment d'avoir rajeuni, d'être plus frivole que je ne l'avais été depuis longtemps. C'était comme si je m'étais bêtement précipitée dans l'âge adulte en me mariant deux fois, un vrai désastre à chaque fois, ayant grandi trop vite, en me prenant, moi et mes problèmes, trop au sérieux.

Mais dans les films, le temps n'était pas linéaire ; il zigzaguait, faisait des bonds en avant, des retours en arrière, et il y avait toujours une possibilité de rédemption. Était-ce ce qui était en train de se passer pour moi ? L'occasion de repartir en arrière et de recommencer ? Était-ce ce que Mary m'avait donné ?

Vivre à côté de chez Mary, c'était comme revenir au temps du pensionnat, avant que je ne laisse les hommes me faire perdre la tête et briser mes rêves. Nous bavardions et riions bêtement comme deux camarades de chambre ; nous essayions de nouvelles coiffures sur les cheveux de l'autre et tirions des plans sur la comète, spéculant sur l'avenir. Désormais, quand je me sentais seule, triste ou que je

m'ennuyais, il me suffisait de sortir sous mon porche et d'appeler Mary de l'autre côté de l'allée pour qu'elle me réponde de sa voix douce et chantante. Nous ne cessions d'aller et venir d'une maison à l'autre, entrant sans même prendre la peine de frapper – les portes étaient d'ailleurs toujours ouvertes – et nous partagions des expériences culinaires, souvent désastreuses – oh, la fois où Mary décida d'ajouter des champignons à de la pâte à biscuit ! Mais peu importe que nous ayons manqué de peu de nous empoisonner car Charlotte, extraordinaire mère protectrice, arrivait toujours à temps pour réparer nos erreurs.

Je ne voyais donc plus mes copains du Ship Café autant qu'avant ; Mary n'aimait pas beaucoup sortir. Alors qu'elle était très sûre d'elle dans l'enceinte du studio, en dehors, de façon très émouvante, elle paraissait terriblement timide et mal à l'aise ; j'avais décrété que son manque d'instruction en était la cause : c'était ce qui douchait l'enthousiasme de Mary pourtant si pleine de vie devant l'œil de la caméra. La plupart du temps, le samedi soir, nous restions à la maison toutes les deux, à faire sauter et éclater des grains de maïs, assises sous le porche, tandis que Charlotte nous racontait des histoires irlandaises de revenants avec des farfadets et des elfes.

Si je me sentais et avais l'air très différente de ce que j'avais été, Mary, elle aussi, avait changé. Elle n'était plus la poupée de porcelaine méfiante – si prudente – que j'avais rencontrée la première fois, seulement quelques mois plus tôt – comment était-ce possible ! En si peu de temps, nos vies s'étaient confondues. C'était comme si Mary, après avoir décidé qu'elle méritait d'avoir une amie, s'était débarrassée du corset trop serré qu'elle avait porté pendant des années ; elle s'en était remise à moi avec une ferveur surprenante.

J'aimais sincèrement cette Mary-là, une Mary frivole, étourdie, qui riait pour un rien, laissant s'exprimer librement sa vivacité d'esprit. Parfois, elle s'arrêtait au milieu de l'une de ces activités stupides auxquelles nous nous adonnions – comme la fois où je lui avais appris à lancer un spaghetti le long d'un mur pour savoir s'il était cuit et où très vite les murs de sa cuisine s'étaient retrouvés couverts de pâtes filandreuses – et j'étais étonnée de voir des larmes dans ses yeux qui, une minute plus tôt, brillaient de joie.

« Oh, Fran, me dit-elle un jour qu'elle chassait ses larmes, tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir – je n'ai jamais eu l'occasion de

m'amuser autant ! D'être une enfant. J'ai toujours travaillé. »

Je l'avais alors tendrement prise dans mes bras ; j'avais souhaité de tout mon cœur pouvoir lui donner une enfance, changer le sens des aiguilles du temps.

Quand le soleil disparaissait à l'horizon, nous cessions nos bêtises ; les soirs étaient réservés à coiffer nos cheveux ou bien, si c'était le jour où nous devions les laver, nous allions dans la cuisine de Mary et laissions Charlotte prendre soin de nous. Mes cheveux, bien sûr, étaient plus faciles à coiffer ; ce n'étaient que des cheveux. Ceux de Mary, c'était une tout autre affaire ; c'était presque comme une personne, tant ils requéraient de soins, de temps et de responsabilité. Pauvre Mary qui était l'otage de ses longues boucles blondes qui devaient être rincées au champagne et au jus de citron, entortillées patiemment autour des doigts de Charlotte et enveloppées dans des papillotes tous les soirs.

Pendant que nos cheveux séchaient, nous restions assises l'une à côté de l'autre sur la balancelle, à respirer l'odeur de la lavande que Charlotte avait plantée dans la cour. À la lumière vacillante des lanternes suspendues, je lisais des critiques de livres à haute voix pour Mary ; nous étions toujours à l'affût de nouvelles histoires pour convaincre Adolph Zukor, qui était à la tête de Famous Players, d'en acheter les droits.

Et je commençais aussi à formuler à voix haute mes propres idées, toujours prête à entendre et à accepter les remarques de Mary. Mary Pickford en savait plus sur la réalisation et le montage d'un film que n'importe qui d'autre de ma connaissance – plus que Lois, plus que Bosworth, peut-être même plus que Griffith le Grand. Chaque fois que je développais une histoire pour elle, Mary pensait immédiatement aux aspects et aux difficultés techniques : « Bon, c'est une idée amusante, Fran, d'avoir une course-poursuite entre trois voitures, mais comment vas-tu tourner la scène ? D'après ce que tu as écrit, tu vas avoir besoin d'une caméra sur chaque voiture et, financièrement, avec une seule bobine, ce n'est pas vraiment possible. Toutefois, si le film est plus long, deux ou trois bobines, je me demande si ça irait. L'intrigue est mince... »

Je regardais alors mon amie, la toute petite – mais parfois effroyablement maligne – chérie du cinéma et secouais la tête en prenant note de ce qu'elle venait de dire.

« Les filles, vous avez faim ? » demanda Charlotte, bien qu'il fût déjà tard. Inquiète, elle regardait Mary ; elle m'avait confié, discrètement, qu'elle pensait que sa fille était trop maigre, et qu'elle en était préoccupée. Mais Mary me confia que Charlotte ne comprenait pas que la caméra ajoutait de l'épaisseur à l'image ; ce qui était un atout au théâtre – avec la possibilité d'être vue même depuis le dernier rang de la salle – était un handicap au cinéma. C'était la raison pour laquelle elle picorait comme un oiseau.

Je humai l'air : poulet et boulettes. Il y avait toujours quelque chose qui mijotait sur la gazinière de Charlotte, quelque chose de si réconfortant et qui sentait si bon que d'en respirer le fumet suffisait à vous nourrir.

« Ça sent délicieusement bon ! »

Il y avait aussi toujours une ou deux bouteilles cachées dans un petit placard, mais je prétendais ne pas le savoir. Charlotte buvait mais Mary n'aurait jamais fait une remarque désobligeante à ce sujet. « Tu ne sais pas, Fran, insistait-elle en secouant la tête, tu ne peux pas savoir comme ça a été difficile pour Mama quand nous étions petits. Tu ne sais pas à quel point nous étions pauvres, nous n'avons jamais eu de foyer à nous. Mama puisait son courage où elle pouvait en trouver. »

Il existait une différence entre boire et être alcoolique, bien sûr – et je regardais ailleurs les soirs où Charlotte commençait à parler d'une voix pâteuse, se plaisant à évoquer avec nostalgie les souvenirs d'une vie fascinante sur les routes qui n'avait rien à voir avec celle, difficile, décrite par Mary. Et l'accent irlandais de Charlotte, ces soirs-là, se faisait toujours plus prononcé.

« Je n'ai pas très faim », décidai-je, bien que mon estomac gargouillât ; car même si je ne voulais pas être actrice, il ne me déplaisait pas qu'on puisse croire que j'en étais une. « Mais merci quand même, Mrs Pickford.

– Appelle-moi Charlotte, ma chérie. Je ne veux pas avoir à te le redire !

– Charlotte », dis-je alors en souriant.

La porte d'entrée du bungalow de Mary s'ouvrit et tapa contre le chambranle, et deux silhouettes passèrent en courant, hurlant de rire.

« Hé, Mary ! »

« Salut, grande sœur !

– Où allez-vous ? »

Mary regarda son frère et sa sœur d'un air désapprobateur. Jack Pickford était menu, une allure presque féminine malgré sa moustache ; Lottie Pickford était costarde, une fille tapageuse qui, à vingt et un ans, était déjà peu soignée. Elle avait les yeux de sa sœur mais ses cheveux étaient noirs, et autant Mary était disciplinée et prudente, autant Lottie était insouciante et étourdie.

« On sort faire la fête. Viens avec nous », lança Jack. Et les rires de Lottie redoublèrent.

Mary fronça les sourcils. « Mais vous n'avez pas un rendez-vous tôt demain matin tous les deux ?

– Si. Et on y sera – on n'aura peut-être pas eu le temps de se changer, mais on y sera », promit gaiement Lottie, tandis qu'ils filaient tous les deux emprunter la voiture de Mary sans même lui demander la permission.

Mary les regarda partir puis, les mains sur les hanches, elle se retourna.

« C'est moi qui leur ai dégoté ces rôles ! Sans moi, ils n'auraient pas de travail ! Mais c'est à eux de faire en sorte de le garder. Je ne sais pas quoi faire avec eux, Mama ! Je ne sais vraiment plus – je leur fais la leçon, je ne cesse de les sermonner mais ils ne m'écoutent même pas. Qu'est-ce que j'ai fait qui ne va pas ?

– Rien, ma chérie, rien du tout. Ils sont comme ils sont. Aime-les comme ils sont et reste la même gentille petite fille que tu as toujours été, ma fierté, ma joie, le rocher auquel me raccrocher », l'apaisa Charlotte.

Et malgré elle, Mary sourit même si son regard lançait toujours des éclairs, tant elle était furieuse. Je me mordis la langue ; j'avais appris à mes dépens que personne, à part Mary, ne pouvait émettre de critiques à l'égard de sa famille.

Ce fut le tour de Charlotte de prendre un air soucieux.

« Il est venu aujourd'hui.

– Owen ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

– De l'argent.

– Je lui ai donné son argent de poche il y a deux jours.

– Oui, en effet. Tu es si généreuse. Ne t'en fais pas. Je vais m'en occuper.

– Non, Mama, non. J’irai le voir demain. »

Les frêles épaules de Mary s’affaissèrent.

« J’irai avec toi », lui dis-je à voix basse, spontanément. Elle me sourit, reconnaissante.

« Tu es toute pâle. » Charlotte s’agitait et caquetait comme une mère poule – ce qu’elle était. « Tu devrais aller te coucher maintenant, ma chérie. Toi aussi, Fran. Je vais vous apporter des bouillottes et du lait chaud. »

Les yeux de Mary, cette fois, pétillèrent tandis qu’elle me regardait, exaspérée ; malgré tout, c’est avec douceur qu’elle répondit à sa mère : « Oh, merci beaucoup Mama. Mais je vais encore rester assise là quelques minutes avec Fran, si tu permets. Mais toi, tu devrais te coucher. Il est tard. » Et pour nous, c’était le cas ; il était près de vingt-deux heures et nous devions être au studio à sept heures le lendemain matin.

« Très bien, mes chéries. Je vais me traîner jusqu’à mon lit de vieille femme veuve », dit Charlotte avec un clin d’œil.

« Fran, tu sais à quoi je pensais ? Avant tout ça... » Mary fit un geste las et s’installa sous le porche sur l’une des chaises en rotin agrémentées d’un coussin. Je m’assis sur l’autre et enlevai mes nouvelles chaussures très à la mode – mais plutôt inconfortables – en poussant un grognement. Je les lançai au loin et allongeai mes jambes en agitant mes orteils recouverts de bas.

Puis je regardai les étoiles. Elles étaient si proches qu’on avait l’impression qu’en les touchant du doigt elles pourraient se disperser comme de scintillantes boules de billard.

« À quoi pensais-tu ?

– Je pensais à ce soir, et à quel point j’étais excitée, à quel point j’étais sous le charme du film de Griffith. Je pensais à combien tous les films m’excitaient. Je suis amoureuse, en fait – voilà ce que c’est. Et je me demande pourquoi ce n’est pas le cas avec mon mari. Pourquoi je me sens seulement accablée et rien d’autre avec lui. »

Je ne dis rien pendant un petit moment, réfléchissant prudemment aux réponses qui me venaient à l’esprit. Bizarrement, Mary pouvait se montrer protectrice envers son mari. Même si elle n’arrivait pas à se résoudre à vivre avec lui.

« Eh bien, pour être franche, je pense qu’Owen se sent menacé par ton talent. Et puis, ma chérie, tu t’es mariée jeune, avant même de le

connaître vraiment.

– Oh, je sais tout ça. Mais ce n'est pas de ça dont je parlais. Fran, je me demande si... si un jour je ressentirai pour un homme ce que je ressens à propos de ma carrière, du cinéma. La passion que je connais – quelle qu'elle soit, ce qui m'habite – est entièrement vouée à ça, à ce que je fais. À ce que *nous* faisons. » Éclairé par la lune, le visage délicat de Mary paraissait plus ordinaire qu'il ne l'était à la lumière du jour. Son visage était fait pour les lumières vives et les gros plans. « Parfois, je me demande si ça me rend moins femme d'aimer tant mon travail car c'est bien la seule chose dont j'ai envie de parler et à laquelle je pense. Mais nous ne sommes pas censées être ainsi, nous les femmes, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas censées aimer quelque chose plus que nous ne sommes capables d'aimer un homme.

– Certes. Et pourtant, quand les hommes aiment leur carrière plus que tout, ce n'est pas un problème. »

J'étais soulagée que la conversation ait dévié d'Owen en particulier. Owen était la croix que Mary devait porter, comme si elle devait payer pour son succès. La culpabilité catholique – c'était là quelque chose que je ne pouvais discuter.

« Oui, je suppose qu'il en est ainsi. Personne n'a dit à Edison qu'il aurait dû rester à la maison avec sa femme plus souvent. » Mary rit d'un air contrit. « Mais ce n'est pas tout. J'ai parfois l'impression qu'il y a quelque chose qui cloche chez moi, ou quelque chose que je n'ai pas. Ça m'inquiète. Ça n'a rien à voir avec le fait que je sois une femme. Ça a à voir avec le cœur – mon cœur. *Ma* capacité à aimer.

– Owen n'est pas ton grand amour, lui rappelai-je. Absolument pas. J'ai été élevée dans l'idée que nous aurons tous un grand amour une fois dans notre vie.

– Mais suis-je *capable* d'avoir un grand amour ? Est-ce que je saurais même le reconnaître ? Ça ne t'inquiète pas ?

– Je ne suis pas la bonne personne à qui poser la question », répondis-je en soupirant, m'autorisant à penser au passé – ce que je faisais rarement. « Deux fois divorcée, tu t'en souviens ?

– Parce que tu tombes trop facilement amoureuse ? Parce que toi tu as un cœur ?

– Parce que je tombe amoureuse trop bêtement. Oh, Mary, j'étais incapable de penser pouvoir faire autre chose, alors je me suis mariée, comme une poupée complètement idiote qui n'aurait pas de cerveau.

Mais maintenant, les choses sont différentes. Maintenant, j'ai quelque chose à faire, quelque chose que j'adore faire. Comme tu le disais. Je ne sais pas si j'ai envie de tomber amoureuse de nouveau. L'amour, pour une femme, c'est...

– Étouffant ?

– Compiqué. Non ? Les hommes peuvent être amoureux sans que ça affecte le reste ; ça leur donne plus de prestige même. Ça leur ajoute quelque chose. Mais pour les femmes, l'amour n'ajoute rien, il leur retire quelque chose. Pourquoi ai-je le sentiment que, si je tombais amoureuse, je devrais renoncer à quelque chose ?

– C'est exactement ce que je ressens, Fran ! C'est exactement ça ! » Mary se pencha en avant et attrapa ses genoux. « Et je ne veux renoncer à rien ! Je ne veux pas renoncer à ma carrière pour qu'Owen se sente mieux et qu'il retrouve son statut de mâle – et c'est ce qu'il me demande tous les jours. À chaque fois que nous sommes ensemble, il me fait des réflexions, il essaie de me rabaisser en tant que femme juste parce que je suis ambitieuse.

– Owen est un imbécile. »

C'était dit, et tant pis.

Heureusement, Mary éclata de rire.

« Oui, c'est vrai. Mais même si je n'ai pas envie de le voir échouer, je ne suis pas prête à lui sacrifier mon succès. Et de toute façon, même s'il avait une épouse qui avait des difficultés pour réussir, il ne se mettrait pas pour autant en retrait.

– Non. »

Je m'étais redressée sur ma chaise, les poings serrés, pleine de colère – de la colère contre les attentes irréalistes à notre endroit et les rôles qu'on nous assignait ; des rôles et des attentes que nous n'avions pas la possibilité de choisir.

Mais en cet instant de colère justifiée, je pensais que – quoi ? N'étais-je pas heureuse ? En cet instant même ? Heureuse d'être là, de parler avec Mary, qui ressentait exactement la même chose que moi ? Nous étions semblables, toutes les deux – qui d'autre que Mary me comprendrait, là maintenant ?

« Sommes-nous les seules ? Est-ce que d'autres femmes ressentent la même chose ? » Mary jouait avec l'ourlet dentelé de sa robe et tripotait le bouton de ses bottines en satin.

Je pensai à ma mère, à ma sœur et à toutes mes amies restées à

San Francisco ; des femmes qui paraissaient se contenter d'être décoratives et qui permettaient à leurs maris de leur dire quoi penser. Même Lois Weber ; elle n'aurait jamais accepté de travailler pour un studio qui n'aurait pas engagé son mari – moins talentueux qu'elle –, même s'il lui fallait renoncer à d'éventuelles opportunités pour elle-même. « Certaines femmes sont plutôt heureuses d'être mariées. Ta mère était-elle heureuse quand ton père était encore en vie ?

– Honnêtement, je n'en sais rien. » Mary se laissa aller contre le dossier de sa chaise ; plongé dans l'obscurité, son visage était invisible. « Je ne me rappelle pas grand-chose de cette époque-là, avant sa mort. J'étais si jeune – j'avais cinq ans. Pourquoi Mama ne s'est-elle pas remariée pour me délester du rôle de soutien de famille que j'ai eu à endosser quand je n'étais encore qu'une enfant ? Mama ne manquait certainement pas de prétendants – et il y en a eu un dont je me souviens, une fois quand nous étions en tournée. Mais nous trois – Lottie, Jack et moi – avons fait tellement de résistance ! Ce pauvre homme n'avait aucune chance. Nous avons tellement besoin de Mama. Évidemment, nous avons grandi maintenant – mais peut-être est-elle trop vieille. Et peut-être a-t-elle des regrets. Je ne le lui demande pas. J'imagine que je ne veux pas le savoir.

– Je ne veux pas que ça m'arrive. Je ne veux pas avoir de regrets en vieillissant. Je crois que ce dont j'ai le plus peur, en fait, ce serait de regarder en arrière en ayant des regrets, de penser à toutes les choses que je n'aurais pas faites.

– Je ne pensais pas que tu pouvais avoir peur de quoi que ce soit, Fran », dit Mary.

L'admiration que j'entendis dans sa voix me fit plus plaisir que ça n'aurait dû.

« De quoi as-tu peur, *toi* ? Je t'ai confessé ma plus grande peur ; à ton tour.

– Oh, peut-être ai-je déjà dû affronter ma plus grande peur. »

Sa voix était à peine audible. Je dus tendre l'oreille.

« Ce n'est pas juste ! Tu dois me le dire.

– D'accord. » Dans le noir, je l'entendis soupirer. « De tout perdre. De retourner en arrière, quand nous étions sans cesse sur les routes et que nous vivions comme des chiens qui guettent les restes. De ne pas pouvoir m'occuper de Mama, ni de Jack ou de Lottie – oui, c'est ça. C'est ce dont j'ai le plus peur.

– Plus que d’être incapable d’aimer ?

– Oh, oui. Infiniment plus.

– Je ne veux pas exclure la possibilité de trouver l’amour et tu ne le devrais pas non plus. Mais là maintenant... oh Mary ! »

J’étais incapable de rester en place ; il fallait que je me lève, d’un bond. Je commençai donc à faire les cent pas sous le porche. Je tournai de nouveau les yeux vers les étoiles et elles me parurent être accrochées là-haut rien que pour moi. Elles étaient là pour moi, pour que je les attrape. Et si je le pouvais, je garderais la plus étincelante pour moi et donnerais toutes les autres à Mary.

« Il y a tant de choses qui m’attendent ! » Je fis demi-tour et m’appuyai dos à la balustrade ; on aurait dit que les pointes de mes cheveux scintillaient comme des lucioles, tant l’air et mon humeur étaient électriques. « Il y a tant de choses que je peux faire comme je l’entends. Je viens seulement de m’en rendre compte, en fait – je viens seulement de m’autoriser à y *croire*. Et désormais, ce soir, après avoir vu ce film – c’est comme être tombée amoureuse, vraiment. J’ai la tête qui tourne, mon cœur bat trop vite, je ne peux pas dormir. Je ressens exactement ce que les auteurs de romans d’amour décrivent comme de l’amour. Mais je ne ressens ça que quand je pense à ma carrière ! Je n’ai jamais rien ressenti de tel avec un homme. Jamais. Et là, maintenant, je m’en moque comme d’une guigne.

– Je sais, je sais ! » Mary se leva d’un bond elle aussi ; elle m’attrapa par le bras. Autour de nous, tout était silencieux, calme – tout sauf sous ce porche où étaient installées deux femmes ambitieuses et excitées. « Cette nuit, tout ce que je veux, c’est rêver de ce film. Est-ce un mal ? Que de vouloir rêver d’un film plutôt que d’un homme, en l’occurrence mon mari ?

– Mais je ne pense pas que j’aimerais être “normale” – si c’est ce que tu veux dire. Et toi ? Aurais-tu envie de renoncer à tout ça juste pour de l’amour ? Un homme ? *Des enfants* ? »

Mary ne répondit pas, et même si nous nous tenions toujours debout l’une près de l’autre, je sentis qu’elle s’était comme éloignée. Il lui arrivait parfois d’être en retrait du monde pour protéger et ne pas gaspiller son énergie – économiser la meilleure part d’elle-même – et la garder pour la caméra. À chaque fois que c’était le cas, j’avais l’impression qu’elle me cachait ou me refusait quelque chose, comme si elle ne pouvait pas me faire confiance – et j’en étais peinée. Quant à

moi, je partageais *tout* avec elle.

Avec un très léger soupir, Mary retira son bras. Elle s'éloigna, replongeant dans l'obscurité. Elle ne me souhaita même pas bonne nuit ; elle s'éclipsa, c'est tout.

Je regardai de nouveau les étoiles. J'avais encore tellement de choses à apprendre sur Mary. Nous avions beau être proches et beaucoup nous ressembler, je ne saurais peut-être jamais tout à son sujet. Même si elle m'avait accueillie dans sa vie avec impatience, spontanément, comme pour répondre à un besoin, et en insistant pour que je lui donne un surnom – « Squeebie, je suis ta petite Squeebie venue de Skunkville. Tu te souviens ? Quand tu as dit que ma soupe aux choux sentait la mouffette² ? Tu vois, je n'ai jamais eu de surnom affectueux, étant petite. J'en ai donc un maintenant. » –, elle ne me faisait pas entièrement confiance.

Avait-elle un jour fait confiance à quelqu'un – le pouvait-elle ?

Au moment où j'entendis la porte de Mary se refermer, les effets de cette longue journée commencèrent à se faire sentir ; je bâillai puis m'étirai. J'étendis mes bras en croix et commençai à faire doucement le tour de la véranda, provoquant une légère brise tandis que mes mains, paumes ouvertes, se heurtaient doucement à l'air chaud de la nuit. Je me mis à fredonner une petite mélodie que je n'avais jamais entendue avant mais qui semblait flotter dans l'air plein de promesses et de possibilités. Malgré la fatigue, j'aurais pu rester là toute la nuit, à regarder les étoiles et voir mon avenir écrit dans chacune d'elles – mais soudain je m'arrêtai et serrai mes bras autour de moi.

J'étais seule. J'étais toute seule pour la première fois depuis longtemps et j'avais envie d'encore plus de solitude. J'avais besoin d'aller quelque part où je pourrais retrouver mes esprits et digérer ce dont j'avais été témoin plus tôt dans la soirée, au cinéma. Car *Naissance d'une nation* de Griffith n'était pas seulement le signe d'un changement – une chose qui survenait chaque jour dans la folle industrie du cinéma –, mais une révolution.

Mary avait raison. Après ça, les gens devraient prendre le cinéma au sérieux.

Je traversai la petite allée pavée qui menait à mon bungalow – une maison pour moi toute seule. Lors de mes deux mariages, je n'avais vécu que dans des appartements. J'aimais beaucoup ce petit bungalow décoré à mon goût ; je n'avais de comptes à rendre à personne.

Je ne partageais pas le penchant victorien de Charlotte pour les napperons, les dessus-de-table et les gravures colorées dans des cadres dorés. Quant aux goûts de Mary, honnêtement, je ne les connaissais pas – je venais juste d'en prendre conscience. Je n'étais jamais allée faire des emplettes avec Mary comme j'avais pu le faire avec d'autres amies ; ensemble, nous n'avions jamais passé en revue des catalogues ou des magazines, à part *Photoplay*. Je n'avais jamais entendu Mary exprimer une opinion sur quoi que ce soit ayant trait aux choses de la maison, pas même la nourriture ; elle paraissait laisser sa mère prendre toutes les décisions.

À moins qu'elle n'ait eu aucune opinion à exprimer en dehors du studio.

Ma maison était rangée – à part tous les cahiers et les carnets de croquis qui traînaient partout – et la décoration dépouillée. Seules quelques images choisies, la plupart que j'avais peintes ou dessinées moi-même, étaient accrochées aux murs dans de simples cadres en bois. Il y avait des fleurs coupées dans des vases – pourquoi pas, puisque Los Angeles était en soi un jardin de fleurs qui attendaient d'être cueillies ? – et j'avais demandé à Mary de me construire un bureau pour écrire, à partir d'un morceau de contreplaqué, que j'avais installé sous une fenêtre. Les week-ends, quand Mary ne tournait pas, je m'asseyais là, respirant le parfum de la lavande et hochant la tête au rythme réconfortant des abeilles qui dansaient dans les géraniums des jardinières, et je ne cessais de griffonner, une histoire après l'autre. J'en envoyais certaines à des magazines pour qu'elles soient publiées, et j'en gardais d'autres pour les développer et les rassembler en de possibles scénarios de films.

Maintenant que je m'étais autorisée à écrire – c'est drôle comme nous croyons que c'est aux autres que revient le droit de dire oui ou non quand, en vérité, nous sommes nos propres censeurs –, on aurait dit que je ne cesserais jamais d'écrire des histoires, que je ne serais jamais à court d'idées. Elles circulaient librement et passaient de mon cerveau à mes doigts comme l'eau d'une fontaine qui ne tarit jamais. Certaines étaient bonnes, d'autres non – d'autres encore très mauvaises –, mais l'important, c'était qu'elles soient toujours là. De l'intuition – c'était tout ce que j'avais, de l'intuition, en plus d'être disciplinée et d'avoir le désir de travailler. Et mon intuition me disait que si je n'avais jamais peur de manquer de mots et d'histoires à

raconter, je réussirais.

J'éteignis et me rendis dans ma chambre où mes vêtements, mes manteaux et mes chaussures remplissaient une penderie entière. Après avoir enlevé ma nouvelle robe de velours violet, je la brossai, la poussière me faisant éternuer, puis l'accrochai à un cintre et jetai un coup d'œil à ma garde-robe en soupirant de plaisir. J'aimais beaucoup acheter des vêtements, ma seule vraie folie. En quoi avais-je besoin d'une belle voiture ou de champagne coûteux ? Mais les vêtements, ah ça, c'était une autre histoire ! J'avais une silhouette qui s'accommodait parfaitement des dernières modes – j'étais mince, légèrement plus grande que la moyenne, avec presque les mensurations d'un mannequin. Toutefois, il ne s'agissait pas seulement de l'allure que j'avais dans mes vêtements mais plutôt de la manière dont je me sentais.

Ma garde-robe me donnait un certain air, une certaine humeur ; une légitimité que, au fond de moi, j'avais conscience de ne pas avoir encore acquise. Prenant exemple sur Lois Weber, j'avais décidé que si je m'habillais mieux que toutes celles avec qui je travaillais – y compris Mary –, on me prendrait, moi la nouvelle gosse de la bande, au sérieux. Ou, tout au moins, on me remarquerait.

Si petit que soit mon bungalow – bien différent de la vaste maison de ma mère à San Francisco –, il était à moi. Je l'avais payé et décoré. Et, alors que j'adorais n'être qu'à quelques pas de chez Mary et Charlotte, ce que je préférais avant tout, c'était d'être célibataire, enfin, après plusieurs années de mariages étouffants. Au contraire de Mary, j'avais vécu avec chacun de mes deux époux.

Parfois, quand même, mon lit me rappelait froidement ma solitude et la seule chose qui m'avait plu dans le mariage. Certaines nuits, quand je restais éveillée, je me demandais si je devais me remarier, juste pour me garantir la présence physique, le contact quotidien du corps ferme et chaud d'un homme aux muscles durs, avec des cheveux épais à empoigner et des joues mal rasées qui laissaient des marques sur ma peau. Depuis que j'avais emménagé à côté de chez Mary, j'hésitais à rentrer à la maison accompagnée d'un homme. Mary désapprouverait, je le savais.

Mais Mary était encore mariée ; elle n'était pas obligée de dormir seule dans un lit si elle ne le voulait pas.

Et si Mary avait raison ? Si je n'avais pas en moi la capacité

d'aimer pleinement ? Le sachant, et sachant que je n'avais aimé aucun de mes deux maris, me remarierais-je un jour, juste pour avoir le corps d'un homme près de moi toutes les nuits ? Sur le moment, honnêtement, aucun de ces deux mariages ratés ne m'était apparu comme une tragédie, tout juste une erreur facile à réparer car j'avais épousé des hommes qui avaient été aussi peu impliqués émotionnellement que je l'avais été. Mais s'il y avait une prochaine fois, je ne serais peut-être pas aussi chanceuse. Il suffisait de regarder Owen et Mary.

Comme c'était étrange. Malgré mes erreurs passées, j'avais toujours pensé qu'un jour j'aimerais un homme comme dans... eh bien, comme dans les scénarios que j'écrivais. Pourtant, si ce n'était jamais le cas, serait-ce vraiment une tragédie ?

Et est-ce que j'aurais un jour envie d'avoir des enfants ?

Oh, assez ! Je me couvris la tête de mon oreiller, le meilleur obstacle à toutes ces considérations convenues si épouvantablement féminines. Je voulais retourner dans ce cinéma ; je voulais concentrer mon attention uniquement sur *Naissance d'une nation*. Je voulais retrouver ce sentiment d'appartenance : faire à la fois partie du public – au souffle coupé devant quelque chose qu'il n'avait encore jamais vu – et de l'industrie qui était à l'origine d'une telle création. La stupeur, la fierté. Et l'envie fébrile de créer moi-même quelque chose de semblable.

Pendant que j'étais là, allongée, les battements de mon cœur qui résonnaient à mes oreilles ne firent plus qu'un avec le bruit sourd des pieds qui tapaient – ce à quoi je revenais sans cesse, ce bruit de tambour frénétique. Comme si l'excitation était si grande qu'elle ne pouvait être contenue dans un corps au repos. Je n'avais encore jamais entendu ça, ni à l'Opéra ni dans un musée ou à un concert.

Soulevant mon oreiller, je vis de nouveau les étoiles dans le ciel. J'en choisis une. Une seule parmi toutes celles qui m'étaient désormais destinées ; un seul rêve à réaliser. Avant – et plutôt que – d'avoir un mari, des enfants et tout le reste.

Peut-être que je rêvais trop quand j'étais plus jeune et que je voulais devenir chanteuse, pianiste, peintre. J'avais éparpillé mes espoirs, mes envies, comme des chevrotines, si bien que je n'avais encore jamais touché une seule des cibles à atteindre.

Et donc, cette nuit-là, je me concentrai sur un seul désir. Je voulais

m'asseoir dans le noir d'une salle de cinéma entourée de gens comme moi, des gens qui avaient besoin du cinéma, qui avaient besoin de rêves, de paillettes, de rires, de pleurs et de frissons. Je voulais m'asseoir au milieu de mes compagnons de voyage et voir mon nom sur l'écran. Pas comme actrice mais comme créatrice ; celle qui a une vision.

La personne qui peut déclencher la fièvre du public et mettre en branle, à elle toute seule, une révolution.

« Mickey, tu l'as vu ? Tu l'as vu ? » Mary fonça dans sa loge tandis que je lui courais après, renversant ma tasse de café. Mickey Neilan était déjà là, à attendre, les pieds négligemment posés sur la coiffeuse – une transgression que Mary n'accordait qu'à lui seul.

« Parle moins fort, Tad, fit Mickey avec un clin d'œil. Ma nuit a été épique. »

Mary secoua la tête d'un air réprobateur mais ne put s'empêcher de sourire tendrement et je la comprenais. Qu'y avait-il donc chez Mickey ? C'est ce que j'avais essayé de comprendre depuis que je l'avais vu pour la première fois, le jour de ma première rencontre avec Mary.

Mickey n'était plus le garçon qui autrefois traînait au studio. Il était impossible de ne pas remarquer ou d'être indifférent à son visage ténébreux si séduisant. Désormais, il était l'acteur qui partageait la tête d'affiche avec Mary dans la plupart des films, y compris le tout dernier, *A Girl of Yesterday*, qui incluait d'ailleurs le rôle d'une femme héroïque que j'interprétais. Pourquoi avais-je laissé Mary me convaincre de jouer le rôle de sa rivale dans ce film ? Je n'en avais aucune idée – même si, au fond, je savais pourquoi. J'étais incapable de dire non à Mary.

Quand nous regardâmes les rushes, une fois de plus je me demandai pourquoi on m'obligeait à apparaître devant une caméra. « Je suis affreuse ! Je suis si raide ! Rien à voir avec toi, Mary. » J'étais sincère ; je n'étais pas jalouse. Mary avait un don que je n'avais pas, un don que je n'acquerrais jamais car je me doutais qu'il s'agissait d'une chose qui ne s'apprend pas.

Toutefois, j'avais un don que Mary n'avait pas. Car bien qu'elle ait la capacité d'incarner des rôles différents au cinéma, elle n'avait, dans la vie, aucune imagination.

« Ça prend du temps », me répondit Mary d'une voix rassurante mais peu enthousiaste. Elle ne parut d'ailleurs pas bouleversée quand je lui annonçai – et à tous ceux qui pouvaient l'entendre – que j'en avais fini avec le métier d'actrice.

Mickey avait le premier rôle masculin et donnait la réplique à Mary. Quand je les regardais jouer sur le plateau de tournage, je percevais qu'il y avait autre chose ; tout au moins de sa part à lui. Même quand les caméras ne les filmaient pas, il ne pouvait empêcher l'adoration de se lire dans les regards qu'il jetait à Mary. Et chaque fois qu'Owen débarquait sur le plateau pour emmener Mary dîner, Mickey commençait à boire plus tôt que d'habitude – même si je n'avais jamais vu Owen passer la nuit au bungalow ; par ailleurs, j'avais renoncé à comprendre cette étrange union.

« Mickey, tu as la gueule de bois ? » demanda tendrement, naïvement, Mary tandis qu'elle repoussait doucement les pieds de Mickey.

« Pire que jamais, Tad. Quoi ? Est-ce que j'ai vu quoi ?

– *Naissance d'une nation* de Griffith ? Tu l'as vu ? Qu'en penses-tu ? Frances et moi l'avons vu hier soir.

– Vraiment ? »

Mickey ouvrit un œil pour me regarder d'un air interrogateur. Sans un mot, je lui tendis le reste de ma tasse de café.

« Mickey, c'était remarquable. » Mary s'assit à sa coiffeuse et commença à se maquiller avec soin ; Mary Pickford ne laissait personne la maquiller. « Je n'ai jamais beaucoup aimé Griffith à titre personnel, mais à titre professionnel, je l'ai toujours respecté. Et maintenant, je le respecte encore plus. Il a changé l'industrie du cinéma – tu verras. À partir d'aujourd'hui, les gens nous prendront au sérieux.

– C'est la plus mauvaise nouvelle que j'aie jamais entendue », grommela Mickey, qui retira ses pieds de sur la coiffeuse et se redressa sur sa chaise.

« Pourquoi dis-tu une chose pareille ? » J'étais perchée sur un tabouret. « Tu ne veux donc pas être pris au sérieux ? Être considéré comme un artiste ?

– Mon Dieu, non.

– Mais Mickey, tu es un bon acteur, vraiment bon ! Pas seulement en tant qu'acteur d'ailleurs mais aussi comme réalisateur. »

Je détestais cette manière qu'avait Mickey de ne pas se respecter et de ne pas respecter son talent. C'était comme s'il avait une dent contre le cinéma tout en étant, semblait-il, incapable de s'en passer. Il était si doué – mais il paraissait, là aussi, en éprouver du ressentiment. Comme si son talent se mettait en travers de son envie de boire.

« Fran, ma chère, du jour où on nous prendra au sérieux en tant qu'industrie – et qu'on prendra le cinéma pour un *art* », commença-t-il en faisant la moue et en levant son petit doigt comme pour tenir délicatement une tasse de thé –, « ceux qui ont du fric vont s'en mêler. Et ils vont foutre la merde, excusez-moi, mesdames. » Il jeta un coup d'œil à Mary qui fronçait les sourcils.

« Un *quarter*, s'il te plaît », dit-elle. Elle tendit une petite tasse en direction de Mickey, l'obligeant à y jeter une pièce.

« Désolé, Tad. Mais ils vont s'en mêler et ce ne sera plus drôle du tout, on ne pourra plus s'amuser. Penses-tu vraiment qu'on va s'en tirer en bricolant comme on le fait ? La manière dont nous jouons, improvisons, dont nous créons tout de toutes pièces ? On a l'air d'une bande de gosses des rues. Jusqu'à maintenant, tout va bien. Mais si vous voulez être prises au sérieux, il vous faudra en payer le prix. Toutes les deux. Souviens-toi de ce que je te dis, Mary.

– Mickey, tu dis n'importe quoi. Je rapporte de l'argent, beaucoup d'argent au studio, et j'ai mon mot à dire pour les films que je tourne. Je t'ai recruté, non ? Et Fran aussi. Papa Zukor me fait confiance pour faire des films et je lui fais confiance pour les distribuer.

– C'était le cas jusqu'à maintenant. Mais tu sais de quoi t'a qualifiée ton Papa chéri après avoir négocié ton dernier contrat ? »

Mickey souriait et ses yeux pétillaient de malice. Je ne pus m'empêcher de sourire à mon tour car j'étais au courant.

« Non. De quoi ? » Mary posa son pinceau à maquillage et nous regarda tous les deux dans le miroir.

« La Petite Fiancée de la Bank of America. »

Mary devint écarlate et ses narines frémissaient. Mais un petit sourire de triomphe se dessina lentement sur ses lèvres, et tous trois nous éclatâmes de rire.

« On vous demande sur le plateau, Miss Pickford, Mr Neilan », dit un jeune garçon en se glissant par la porte entrebâillée. Nous voyant rire, il secoua la tête et dit : « On a l'air de bien s'amuser tout en haut de la hiérarchie. »

Ce qui nous fit encore plus rire, même si je ne pouvais pas ne pas savoir que le jeune garçon ne parlait pas de moi. Personne à Famous Players ne pensait que Frances Marion était au sommet de la hiérarchie, ni même au milieu. Ou si on le pensait, on s'imaginait que c'était uniquement dû à ce garçon manqué qui en cet instant finissait de se maquiller et, caché derrière un paravent, passait rapidement son costume, une salopette en jean déchirée, avant de prendre la tête de notre petite procession jusqu'au plateau, tel le Joueur de flûte de Hamelin.

Toutefois, dès que Mary arriva sur le plateau, elle cessa de rire et elle retrouva son sérieux. Sa mâchoire se raffermi, ses yeux se plissèrent, le regard concentré tandis qu'elle supervisait la scène ; abasourdie, je la regardai se diriger droit sur la caméra et la bouger de quelques centimètres sur la gauche, sans même demander son avis au cameraman. Il la laissa d'ailleurs faire.

Puis elle se tourna vers les autres techniciens et acteurs. « Il ne nous reste que deux jours, aussi essayons de faire de notre mieux dès aujourd'hui, les gars. Je n'ai encore jamais dépassé le budget et je n'ai pas l'intention de commencer avec ce film. Je ne vais pas non plus laisser Griffith me couper l'herbe sous le pied, alors faisons un bon film. Ou plutôt, un film génial. » Le petit général avança jusqu'à ses marques d'un pas décidé et, pendant que le réalisateur, James Kirkwood, lançait « Moteur », le sérieux professionnel de Mary s'effaça pour laisser place à son personnage, Rags, une fougueuse fille des montagnes amoureuse d'un citadin très chic joué par Mickey.

Comme après avoir actionné un interrupteur intérieur, pensai-je. Et je ne pus retenir un sourire d'admiration.

Je m'installai sur une chaise en toile près de la bruyante caméra et feuilletai mon carnet de notes pour vérifier les scènes qu'il était prévu de tourner ce jour-là. C'était Mary qui avait découvert le roman *Rags*³ dont le film était une adaptation, mais nous avons travaillé ensemble sur le scénario avec l'aide de Mickey et Kirkwood. Pour ce « film de prestige », cinq bobines, si nous sommes restés très proches de l'histoire originale racontée dans le roman, j'avais retravaillé les caractéristiques physiques et le jeu corporel du personnage afin d'insuffler une certaine dynamique et capitaliser sur le potentiel grandissant de Mary à jouer physiquement la comédie. Personne ne pouvait faire une chute sur le derrière comme Mary, pas même Charlie

Chaplin.

Mais au moment où la scène fut tournée, Mary ne tomba pas comme je l'avais suggéré ; elle s'assit sur une fausse bûche. Elle s'y installa bien sagement et commença à jouer une scène d'amour avec Mickey.

Après que Kirkwood avait crié « Coupez », je fis signe à Mary de venir me voir. Elle enjamba des câbles et me rejoignit rapidement, un sourire satisfait sur les lèvres.

« Pourquoi n'as-tu pas fait le gag qui était prévu ? » Je lui montrai les notes du scénario. Notes qu'elle avait approuvées la veille encore.

« Fran, ma chérie, j'ai pensé que ça ne marcherait pas. Pas pour cette scène.

– Mais tu es si bonne pour ces trucs-là, Mary – c'est vraiment ce qui définit ton personnage.

– Je suis d'accord. Mais pas pour cette scène, Fran. Il ne faut pas en faire trop. »

Elle souriait, mais elle levait le menton d'un air déterminé et ses yeux lançaient des éclairs.

Les miens aussi.

« Mary, nous étions d'accord. Nous en avons parlé. Pourquoi ne pas demander à Kirkwood de faire une autre prise avec la chute ? Et nous choisirons après.

– Non, Fran », dit Mary en élevant la voix.

Je m'aperçus que tous les figurants et les machinistes nous regardaient.

« Mary, je ne veux pas faire de scène », dis-je à voix basse, le feu aux joues. Je serrais tellement mon crayon qu'il se cassa en deux.

« Il n'y a pas lieu de faire une scène. C'est mon nom, en haut de l'affiche. Pas le tien. Ne l'oublie pas, Fran. Ma chérie. » La voix de Mary était claire comme de l'eau de roche ; elle tourna les talons et dit à Kirkwood de se préparer pour la scène suivante.

« Oh, comment pourrais-je l'oublier ? Tu me le rappelles sans cesse. » Je lui jetai les morceaux de crayon tandis qu'elle s'éloignait. Quelqu'un poussa un cri de surprise mais je ne pris pas le temps de regarder de qui il s'agissait ; je bondis de ma chaise, les larmes brouillant ma vision et me dirigeai d'un pas rapide vers la cafetière. Si l'on pouvait parler de constante sur un plateau de cinéma, je savais désormais que c'était un percolateur électrique en ébullition

perpétuelle dans un coin.

Derrière moi, j'entendais l'habituel tourbillon d'activité du changement de décor, les coups de marteau, le bruit de la lourde caméra qu'on traînait ailleurs. Normalement, les figurants se précipitaient sur la cafetière entre chaque prise comme vers un puits dans le désert mais, suite à mon accès de colère, j'étais devenue une paria et personne n'osait m'approcher. Jusqu'au moment où je sentis une main se poser sur mon bras et levai la tête. Mickey était là, dans son élégant costume de ville, son nœud papillon et son chapeau melon tout neuf. L'épais maquillage ne parvenait pas à cacher son inquiétude.

« Tu avais raison, Fran. Mais Mary aussi.

– C'est-à-dire ?

– La chute était une brillante idée. Mais il faut qu'elle se sente à l'aise pour le faire, sinon ça ne marche pas. Pour je ne sais quelle raison, elle ne le sentait pas, et ce n'était pas à toi de discuter. Pas ici, en tout cas. Pas maintenant.

– Parce que c'est son nom qui est inscrit en haut de l'affiche, pas le mien. Je ne suis *personne*.

– Oui.

– Merci beaucoup », marmonnai-je en versant la moitié du pot de lait dans mon café.

« Mais ça ne durera pas, mon cœur », me promit-il en me donnant un baiser parfumé au whisky sur la joue. « Ça ne durera pas, tu verras. » Puis il s'éloigna d'un pas nonchalant.

Serrant la lourde tasse de café contre ma poitrine, je me retournai, pris une grande inspiration et essayai de retrouver ma dignité. Tandis que je rejoignais ma place, les figurants et les techniciens s'écartaient sur mon passage comme si j'étais Moïse, et Mary apparut et m'arrêta.

« Fran, ma chérie, je suis désolée », dit-elle d'une voix forte ; suffisamment forte pour que tout le monde entende.

– Vraiment ? »

Je clignai des yeux, sans y croire.

« Oui. J'aurais au moins pu faire une autre prise et essayer. Je ne sais pas pourquoi j'ai campé ainsi sur mes positions – je suis tellement habituée à être seule, j'imagine que c'est pour ça. Toute ma vie, la seule personne à qui j'ai pu faire confiance, c'est moi. Et Mama. Mais je t'ai demandé de travailler avec moi, et j'adore ça, je t'adore, j'adore

tes idées, et je suis vraiment désolée.

– Tu ne m’as pas demandé de travailler avec toi, Mary, dis-je en riant, tu m’as demandé de travailler *pour* toi.

– Oh, quelle différence ça fait ? »

Une sacrée différence, pensai-je mais je ne dis rien. Je me contentai de la regarder : elle était tout aussi adorable que redoutable. Je me souvins de ce qu’elle m’avait dit la nuit précédente quand elle m’avait avoué qu’elle avait peur de perdre tout ce pour quoi elle avait tellement travaillé. Elle était terrifiée. Chaque jour qu’elle passait sur un plateau – chaque jour de sa vie –, elle était terrifiée.

« Moi aussi, je suis désolée », dis-je en souriant. Mary éclata de rire et jeta ses bras autour de mon cou sans se préoccuper de son maquillage.

« J’aurais dû t’écouter. J’aurais dû te faire confiance.

– Et je n’aurais jamais dû te faire une scène. »

Je l’embrassai sur la joue et eus l’impression que tout rentrait dans l’ordre ; elle repartit en courant sur le plateau et je me réinstallai sur ma chaise – après avoir demandé qu’on m’apporte un nouveau crayon.

On commença à tourner la scène suivante, une longue scène avec un plan serré sur Mickey et Mary se faisant les yeux doux. De mon côté, je n’avais pas grand-chose à faire et, quand la caméra se mit en marche, sans faire de bruit je sortis un cahier de ma sacoche. À l’abri des regards, je l’ouvris et relus ce que j’avais déjà écrit d’un scénario sur lequel je travaillais en secret, le premier scénario auquel j’osais m’attaquer dans son ensemble. Moi toute seule.

Un scénario que j’écrivais pour Mary, bien évidemment. Ce ne pouvait être que pour Mary. Je ne pouvais sérieusement pas m’imaginer écrire pour quelqu’un d’autre ; dans chaque histoire qui me venait à l’esprit figurait une fille rieuse avec des boucles d’or et des yeux noirs expressifs. Mais l’idée n’appartenait qu’à moi.

The Foundling, avais-je écrit sur la première page en gras et en lettres capitales. *The Foundling, avec Mary Pickford.*

Scénario de Frances Marion.

-
1. Mathew B. Brady (1822-1896), photographe américain actif pendant la guerre de Sécession, présenta en 1862 une exposition des photographies de la bataille d'Antietam, avec la description des cadavres sanglants, une chose nouvelle aux États-Unis.
 2. *Skunk* en anglais, animal à la fourrure rayée noir et blanc dégageant une puanteur extrême lorsqu'il a peur.
 3. Roman d'Edith Barnard Delano publié en 1915.

Mary

Été 1915 – hiver 1917

L'été 1915, Mary et Charlotte – et Owen – prirent le train pour la côte Est. À cette époque-là, les bureaux des studios Famous Players étaient encore à Manhattan et, contractuellement, Mary était tenue de tourner un certain nombre de films au studio de Fort Lee, dans le New Jersey, de l'autre côté du fleuve.

Au contraire de la plupart des autres acteurs, elle ne se plaignait jamais d'avoir à retourner sur la côte Est humide et rude. Mary aimait New York. Elle aimait aller au théâtre, rendre visite à de vieux amis comme Mr Belasco qui la réprimandait encore d'avoir choisi le cinéma – même s'il exposait fièrement sur son bureau, pour que tout le monde la voie, une photo dédicacée de Mary en costume dans *Tess au pays des tempêtes*.

Mary ne se faisait pas non plus prier pour passer aux bureaux des studios afin de se rendre compte de visu des recettes de ses films, en les comparant avec ceux des autres acteurs de l'écurie Famous Players. Pour le cinéma, les affaires se traitaient encore à New York même si de plus en plus de sociétés de production s'installaient à Los Angeles. À la différence de la plupart des acteurs qu'elle connaissait, Mary avait besoin de voir directement les recettes que faisaient ses films, combien de salles les distribuaient et pendant combien de temps, quelle était la promotion envisagée – elle poussait toujours les studios à acheter plus d'espaces publicitaires ; les films se vendaient grâce à la publicité ! Il fallait qu'elle étudie les livres de comptes, suive les chiffres avec ses doigts comme si c'était une manière de les faire siens, comme si l'encre coulait ensuite dans ses veines. Sinon, comment ces chiffres existeraient-ils ? Comme existerait-elle ? Sans parler de la maison, des vêtements pour Lottie, de la voiture pour Jack, des bijoux pour Mama... Il lui était indispensable de voir, de ne jamais cesser de tenir

les comptes dans sa tête afin de s'assurer que rien de ce qu'elle avait ne partirait en fumée. De s'assurer qu'elle n'aurait pas à repartir en tournée dans des coins perdus, sa famille affamée sur les talons.

Mary se réjouissait aussi de ces rendez-vous hebdomadaires avec Papa Zukor.

Papa Zukor – c'est ainsi qu'elle l'appelait, cet homme qui était à la tête de Famous Players ; l'homme qui, quand il l'avait rencontrée, s'était fié aux apparences et s'était mis d'accord avec elle sur son avenir – être la vedette de ses propres films, des films écrits pour elle et elle seule, son nom en haut de l'affiche – ce que n'avait pas fait Griffith. « Mon cher Papa », lui disait-elle. « Mon petit cœur », roucoulait-il en retour. Mary prenait plaisir à lire le choc sur le visage des gens témoins de leur familiarité sentimentale. Car personne d'autre qu'elle ne pouvait considérer Adolph Zukor comme l'incarnation d'une figure paternelle aimante.

Aux yeux des autres – mais jamais aux siens –, c'était un homme froid. Froid, calculateur, un émigrant qui parlait l'anglais avec un accent autrichien prononcé. Un homme qui était arrivé dans le cinéma comme tous les autres, par hasard, en tâtonnant. Mais qui en avait immédiatement saisi le potentiel pour faire des affaires. Mary faisait confiance à Papa Zukor pour distribuer ses films ; Zukor faisait confiance à Mary pour jouer dans ces films, tout au moins la plupart d'entre eux. Évidemment, elle devait accepter les histoires qu'il choisissait pour elle – même s'il lui permettait d'en choisir elle-même quelques-unes et d'en acheter les droits. Et si elle devait travailler avec les réalisateurs qui faisaient partie de l'écurie de Zukor et qui étaient sous contrat, elle pouvait choisir ses partenaires masculins – parmi ceux qui étaient eux aussi sous contrat avec Famous Players, bien évidemment – mais travaillait rarement deux fois avec le même. Car la star, c'était Mary ; la seule et unique.

Comme elle en avait fait le vœu quand elle était enfant.

« Mon petit cœur, roucoulait Papa Zukor à chaque fois qu'il la voyait. Ma petite fille. Mon actrice préférée ! »

Toutefois, même si elle accordait en souriant un baiser à la joue parcheminée, Mary se faisait peu d'illusions ; Zukor était là pour faire gagner de l'argent à Famous Players et à lui-même, pas à elle. Alors pourquoi, de temps à autre, ne pas s'asseoir dans son bureau, rien qu'eux deux, sa secrétaire gentiment écartée du jeu pour plus de

sûreté, tout simplement comme deux amis, des amis chers qui se retrouvent pour bavarder ? Et tandis qu'elle enroulait ses boucles autour d'un doigt comme il aimait tant qu'elle le fasse, après lui avoir demandé des nouvelles de sa famille, pourquoi ne pas lui rappeler qu'une voiture et un chauffeur seraient un bon investissement pour sa carrière, car elle gagnerait ainsi du temps pour se rendre chaque matin sur le plateau de tournage ? Et Mama ne pourrait-elle pas avoir un poste rémunéré alors qu'elle travaillait autant que les autres, à raccommoder les costumes et s'assurer que Mary ait une heure de pause pour déjeuner – sérieusement, si Mama était, elle aussi, sur le plateau et faisait partie de l'équipe, Mary serait plus détendue et jouerait mieux, ce qui, après tout, serait profitable à tout le monde, n'est-ce pas ? Et peut-être un rôle pour Lottie ou Jack dans le film de quelqu'un d'autre ?

Pourquoi ne pas lui suggérer d'arrêter les locations par lot, les réservations en bloc ? Ces pauvres exploitants de salles de cinéma, obligés de payer pour toutes sortes de mauvais films rien que pour avoir le droit de diffuser les siens – en quoi était-ce juste pour eux ?

Et d'ailleurs, en quoi était-ce juste pour Mary ?

« Mon cher Papa », murmura-t-elle un jour, après une longue nuit sans sommeil passée à se rendre compte qu'on se servait de ses films pour en financer d'autres, moins bons. « Combien vous donnent les cinémas pour louer mes films ?

– Trois mille dollars, répondit Papa, après avoir fait semblant de consulter ses livres de comptes sur son bureau.

– C'est normal, bien sûr. J'ai fait le tour de ces salles et j'ai vu les longues files d'attente. C'est le bénéfice, et probablement plus, que se font les exploitants de salles.

– Oui. »

Zukor – un petit homme mince avec un visage tout ratatiné et des yeux en boutons de bottine – la regardait avec méfiance.

« Mais, bien sûr, ils sont alors obligés de réserver d'autres films en même temps que les miens, non ? Ils ne peuvent pas réserver que les miens ; vous leur en faites payer plusieurs en même temps, n'est-ce pas ? »

Hochement de tête.

« Et combien doivent-ils payer pour ces autres films ? Ces films qu'ils louent uniquement pour avoir le mien ?

– Deux mille huit cents dollars. »

Cette fois, Zukor ne fit même pas semblant de devoir consulter ses livres de comptes.

« Je vois, je vois. » Mary hochait pensivement la tête et elle posa un doigt sur son menton. « Mais vous savez, mon cher Papa, j'étais au Strand l'autre jour. Je vous avais raconté que pour *Rags* la file d'attente faisait le tour du pâté de maisons, vous vous souvenez ? À chaque séance. Eh bien, l'autre jour, on y passait le nouveau film de cette chère petite Marguerite Clark. Et, oh mon Dieu, la salle était vide. Tout simplement vide – le pauvre exploitant, quelle tragédie pour lui, sans parler de la carrière de cette chère petite Marguerite. Honnêtement, Papa, vous auriez pu y tirer un boulet de canon sans faire de victimes.

– Vraiment ?

– Et c'est ce qui m'a amenée à réfléchir. Il me semble que ce cinéma ne rentrera jamais dans ses frais – combien avez-vous dit ? –, deux mille huit cents dollars ! En tout cas, pas grâce au film de cette chère petite Marguerite. Que j'ai d'ailleurs vu – je me suis dit que *quelqu'un* devait le voir ! Et donc les salles de cinéma perdent de l'argent avec les autres films, ce qui veut dire que vous aussi. Mais... bien sûr, pas avec mes films. Et il me semble que ce n'est pas juste, n'est-ce pas ? Ce n'est pas juste que les bénéfices de mes films servent à éponger les pertes des autres films. Alors que ce serait plus juste si nous partagions tous les deux de manière équitable les bénéfices réalisés avec mes films, des films sur lesquels je passe beaucoup de temps, que ce soit pour travailler mon rôle ou pour les promouvoir, vous ne pensez pas ? Ce serait plus juste que ces bénéfices ne servent pas à financer les films des autres, non ? »

Zukor pâlit et Mary fut désolée pour lui.

« Bon, de toute façon, mon contrat prend fin dans quelques semaines et...

– Qu'est-ce que tu veux Mary ? Avec toi, je n'ai jamais eu besoin de suivre un régime ; je perds cinq kilos chaque fois que je dois renégocier l'un de tes contrats. Tu es déjà l'actrice la mieux payée de l'ensemble de la profession.

– Oui, et celle qui rapporte le plus.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Je veux que vous arrêtiez de faire des locations par lot pour mes

films, Papa chéri. Je veux que mes films soient payés individuellement, et pas avec tous les autres qui s'y cramponnent pour exister. Et je veux plus de bénéfices.

– Je vais en parler au conseil d'administration », promet Zukor d'un air contrarié.

Mary dut faire un gros effort pour ne pas sourire. Pour sauver la face, ce genre d'homme « en parlait toujours au conseil d'administration ».

« Je suis certaine que vous aurez gain de cause, mon cher Papa. C'est toujours le cas ! » Et Mary fit le tour du bureau de Zukor pour déposer un baiser sur son crâne chauve.

**Pour telecharger plus d'ebooks gratuitement et
légalement, veuillez visiter notre site
:www.bookys.me**

Il sourit et lui tapota la main. « Mon petit cœur, tu fais partie de la famille et tu en feras toujours partie. Est-ce que tu viendras nous rendre visite ce week-end ? Les enfants meurent d'envie de te revoir.

– Oh, avec grand plaisir ! »

Et Mary lui souffla un dernier baiser en fermant la porte derrière elle. Quel amour d'homme, vraiment !

Un autre jour, une autre visite.

« Mon cher Papa.

– Qu'y a-t-il encore, mon petit cœur ?

– J'ai réfléchi. »

Papa grommela, sortit une bouteille d'eau de Seltz, jeta un médicament contre les aigreurs d'estomac dans un verre, versa de l'eau dessus et le regarda pétiller avant de l'avalier.

« Quoi ?

– Mes films. J'ai le sentiment qu'ils ne sont plus aussi bons, pas vous ?

– Tu es encore très rentable. La plus rentable, et je ne doute pas que tu en sois parfaitement consciente.

– Oui, bien sûr. Mais le dernier – *Madame Butterfly* –, eh bien, voyez-vous, ce n'était pas exactement ce que le public attendait de moi. Et on n'a fait que la moitié des entrées du film précédent. Entendons-nous bien, j'avais envie de le faire pour vous ; je sais que

vous aimiez beaucoup l'histoire. Mais ce n'était pas pour moi, je le savais, et pourtant...

– Ton contrat prend fin bientôt, n'est-ce pas ?

– Tiens, en effet !

– Que veux-tu ?

– J'ai réfléchi. Ne serait-il pas juste que j'aie le contrôle de la direction artistique de mes films ? Après tout, c'est mon nom qui apparaît au générique, et mon visage que l'on voit dans les magazines, sur les affiches, dans les publicités et c'est donc moi qui suis exposée. Pas vous. Vous dirigez un gros studio avec d'autres acteurs et actrices et, soyons honnêtes mon cher Papa, personne ne sait que mes films sont produits par Famous Players. Ils les connaissent comme des "Mary Pickford". Ça me briserait le cœur de devoir vous quitter, mais Vitagraph et Universal me font des appels du pied, et eux paraissent comprendre mon dilemme. En tant qu'artiste, bien sûr.

– Je vais en parler au conseil d'administration.

– Merci mon cher Papa ! »

Après cet épisode, elle fut la première, en tant qu'actrice – bien que la rumeur laissât entendre que Charlie Chaplin aussi – à diriger sa propre société de production, la Pickford Film Corporation. Son nouveau contrat stipulait qu'elle recevait un salaire garanti de dix mille dollars par semaine, plus la moitié des bénéfices engrangés par ses films – qui n'étaient plus inclus dans des réservations groupées, mais étaient distribués par une filiale de distribution créée spécialement pour elle, et appelée Artcraft – et qu'elle avait son mot à dire dans le choix des films dans lesquels elle devait tourner. Papa Zukor était président de cette société, bien évidemment, ce qui en faisait l'associé de Mary et non plus son supérieur hiérarchique. Mama, comme on s'en doutait, fut nommée trésorière ; d'autres cadres de Famous Players étaient aussi membres du conseil d'administration. Si Mary n'aimait pas les scénarios qui lui étaient proposés, elle pouvait avoir recours au conseil d'administration. Elle avait aussi son mot à dire dans le montage final du film. Et c'est elle et elle seule qui choisissait ou validait le réalisateur, les acteurs et actrices et les opérations publicitaires.

« Mon cher Papa. Ensemble, nous avons parcouru un sacré bout de chemin ! Je vous dois tout », ronronna-t-elle, satisfaite – jusqu'à la prochaine fois.

Mais Papa ne se liquéfia pas en une flaque de pure affection comme il le faisait presque chaque fois qu'ils avaient fini de renégocier un contrat. Cette fois, Zukor la regarda froidement et mordit d'un coup sec le bout de son cigare.

Un frisson d'appréhension parcourut la colonne vertébrale de Mary. Quelques jours après qu'elle avait signé son nouveau contrat, Famous Players fusionnait avec la Jesse Lasky Company et devenait actionnaire majoritaire de la Paramount, ces deux sociétés servant de distributeurs.

« C'était le seul moyen de pouvoir accepter les conditions de ton nouveau contrat, mon petit cœur », expliqua Papa Zukor au cours d'un déjeuner en tête à tête dans son bureau. Il avait apporté un succulent gâteau allemand aux pommes préparé par sa femme sachant à quel point Mary en raffolait. « L'actrice la mieux payée de toute l'histoire du cinéma ne peut travailler qu'avec le plus grand studio de cinéma. Ce que nous sommes désormais. »

Samuel Goldfish – qui avait récemment changé de nom pour s'appeler Goldwyn –, Jesse Lasky, Cecil B. DeMille : les trois nouveaux décisionnaires associés à Papa Zukor. Mary ne leur faisait pas confiance. Ces hommes avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour s'assurer que les acteurs restent anonymes, inconnus le plus longtemps possible, simplement parce qu'ils ne voulaient pas les payer à la hauteur de leur popularité. Si personne ne connaissait leurs noms, ils étaient alors tous interchangeable et leurs salaires pouvaient donc rester bas.

Mais cette situation n'avait pas duré longtemps ; Mary avait été la cause de ce changement quand ses fans avaient commencé à écrire à Biograph, suppliant qu'on leur dise qui était la Fille aux Boucles. Et désormais, elle était l'actrice de cinéma la plus populaire de toute l'Amérique. Ce qui ne plaisait guère à ces hommes-là.

« Mickey avait raison », dit Mary à Frances un soir, tout de suite après Noël 1916. Elles prenaient le thé à l'Algonquin, là où était installée Frances. Chère Fran ! Elle était arrivée à New York quelques mois après Mary, prévoyant que leur vraie première collaboration, *The Foundling*, serait présentée en avant-première au Strand, et qu'elles pourraient en partager le triomphe.

Mais quand Fran était descendue du train, Mary avait dû lui annoncer la mauvaise nouvelle : le film était parti en fumée,

littéralement. Un incendie avait ravagé les studios Famous Players d'origine, et le négatif du film *The Foundling* avait été détruit, avant même qu'on ait eu le temps d'en faire un tirage. Mary était désespérée ! Ce devait être le premier film de Frances avec son nom crédité au générique en tant que scénariste.

Frances le prit avec philosophie – c'était l'un des traits de caractère que Mary admirait le plus chez elle – et refusa la proposition de Mary de lui trouver un rôle dans sa prochaine production afin de l'occuper en attendant de tourner à nouveau les scènes de *The Foundling*. « Non, Mary. Je suis maintenant scénariste. Je ne peux pas continuer à accepter ta générosité », insista-t-elle, avec ce petit mouvement de tête élégant mais déterminé qui était le sien ; Frances avait une manière bien à elle de transformer l'entêtement en une vertu séduisante. « Si je dois faire mon chemin dans le cinéma, ce sera en tant que scénariste, rien d'autre. »

Mary l'appréciait pour ça et elle écrivit rapidement pour elle une lettre de recommandation expliquant l'accident désastreux de *The Foundling*. Toutefois Fran parut très mal à l'aise que Mary lui rende ce service et Mary ne comprenait pas pourquoi. Fran ne savait-elle pas que Mary ferait tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider ? Elle n'avait jamais rencontré quelqu'un qui sache d'instinct aussi bien que Fran ce qu'était le cinéma. Avoir travaillé ensemble sur *The Foundling* avait été une expérience formidable. Avoir passé ses journées avec quelqu'un pour qui le cinéma comptait autant que pour elle ! Quelqu'un qui pouvait travailler tard le soir et être la première sur le plateau le lendemain matin, comme si elle ne supportait pas d'en rester éloignée, comme si – pareille à Mary – elle trouvait que les projecteurs, le bruit, le flot constant des gens qui allaient et venaient, vaquant à leurs propres joyeuses occupations, étaient plus accueillants que n'importe quel foyer. Et Fran comprenait le personnage de Mary à l'écran mieux que personne ; elle écrivait de charmantes petites scènes qui convenaient parfaitement à Mary qui les jouait naturellement car Fran, qui l'avait observée, avait adapté les mouvements qui étaient les siens dans la vie et qui semblaient en complète adéquation avec le personnage qu'elle jouait au cinéma.

C'était si simple, si *facile* de travailler avec Fran. Ne pas avoir à expliquer – poliment – à un homme pourquoi une femme ne réagirait pas ainsi dans la vraie vie. Ne pas avoir – là encore, poliment – à

garder en travers de la gorge une petite remarque dédaigneuse du genre « Tenez-vous-en à ce que vous connaissez, restez à votre place, ma petite, et laissez-moi faire ». Elle avait plus d'expérience que n'importe lequel d'entre eux mais, pour autant, elle n'était jamais prise au sérieux ; on se contentait de lui tapoter la tête en lui disant de sourire à la caméra.

Fran ne lui tapotait pas la tête.

Cependant, et ce grâce à la lettre de recommandation de Mary, Fran travaillait désormais pour World Film, elle écrivait des scénarios pour Clara Kimball et gagnait deux cents dollars par semaine – une somme qui faisait d'elle la scénariste la mieux payée de toute la profession ! Mary était heureuse pour elle, mais elle lui manquait terriblement. Surtout depuis la fusion.

« Mickey avait raison à propos de quoi ? » Fran prit place avec élégance dans un fauteuil recouvert de velours et enleva ses gants pour attraper son cocktail – découvrant ainsi une tache d'encre entre son pouce et son index, ce qui, aux yeux de Mary, la rendit encore plus attachante.

« C'est aux mains des hommes d'affaires maintenant. Le cinéma. Avec cette fusion, le studio n'est plus seulement un studio ; c'est un conglomérat. Et ils veulent me faire plier. » Mary avala tristement une gorgée de thé ; pas de cocktails pour elle. « Toujours une tasse de thé, mon petit cœur, ne manquait jamais de lui rappeler Papa Zukor. Même si tu bois un verre de thé, les gens croiront qu'il s'agit d'autre chose. Alors le thé, toujours dans une tasse. »

Mary ne savait pas non plus s'habiller aussi élégamment que son amie qui portait une robe du soir de satin bleu des plus sophistiquées, décolletée, avec des manches transparentes. Les bras de Mary – toujours sur ordre de Papa – étaient toujours couverts, de même que sa gorge.

« C'est ridicule, Mary ! » Fran fit signe au serveur de lui apporter un autre cocktail. Elle était si sûre d'elle désormais ! Quand elles s'étaient rencontrées pour la première fois, Fran avait eu l'air d'une si petite chose, bien que bizarrement chic, si timide – comme un jeune poulain, avait pensé Mary, aux jambes et aux bras grêles, à la démarche hésitante, et une tendance à trembler nerveusement. Et même si Fran était de quatre ans son aînée, même si elle avait été déjà deux fois mariée, Mary avait toujours eu le sentiment d'être la plus

mature des deux.

« Non, vraiment. C'est comme si ces hommes m'en voulaient d'avoir du succès, de vouloir gérer moi-même ma carrière, de gagner autant d'argent – plus que certains d'entre eux, et ils détestent ça. M'en voudraient-ils si j'étais un homme ? Si j'étais Wallace Reid et non pas Mary Pickford ?

– Non, ils ne t'en voudraient pas. » Frances fronça les sourcils et sirota son cocktail. « Tu sais comment m'appelle Mr Brady chez World ? *Pete*. Comme s'il ne pouvait se résoudre à accepter que la personne qui dirige le département des scénarios soit une femme. Il me donne donc un prénom de garçon.

– Oh, Fran.

– C'est la raison pour laquelle je m'habille ainsi. » Frances désigna d'un geste son élégante robe du soir. « Il peut bien m'appeler Pete, mais je ne le laisserai jamais oublier que je suis une femme. Et il ne faut surtout pas renoncer à notre féminité – ce qu'ils veulent, c'est notre esprit, notre cerveau. Quelle importance que ce cerveau soit recouvert d'un chapeau à large bord plutôt que d'un chapeau melon ? »

C'était exactement pourquoi Mary avait besoin de Fran ! Car il n'y avait personne d'autre avec qui elle pouvait parler aussi franchement de ce que c'était qu'être une femme dans un monde d'hommes. Les autres actrices s'empareraient du moindre signe de faiblesse de sa part car elles ne voulaient qu'une chose, prendre sa place. Mais les ambitions de Fran étaient différentes, elles n'étaient pas en concurrence avec les siennes. Fran faisait l'expérience des mêmes frustrations que Mary.

« Ce que nous portons ne devrait pas avoir d'importance, mais ça en a, n'est-ce pas ? Les hommes veulent tout le temps nous ranger dans une boîte. Et Dieu nous pardonne si jamais nous en sortons. J'adore ta robe. J'aimerais tant en porter une comme ça !

– Tu n'as pas besoin de t'habiller comme tu le fais, Mary – comme une sainte, une petite fille bien sage. Bon sang, tu as le droit de boire un cocktail ! Tu es à la tête de ta propre société de production maintenant. Tu n'as pas à les écouter !

– Non, Papa a raison – je dois penser à mon public. Je ne peux pas les décevoir. Je ne peux pas les *scandaliser*. »

Car s'ils ne viennent plus voir mes films, je retournerai d'où je

viens, il me faudra dormir assise dans un train, en m'inquiétant de savoir si Mama, Lottie et Jack ont assez à manger. Qu'avait donc dit Mama, il y a si longtemps de ça ?

N'oublie pas que tu as plus besoin d'eux qu'ils n'ont besoin de toi.

« Et alors quoi ? Si ces hommes veulent te voir plier, ne cède pas. C'est aussi simple que ça », dit Fran d'un ton si péremptoire que Mary en fut presque convaincue. Mais elle se mit à rire ; elle savait que ce n'était pas si simple.

« D'accord. Tout ce que je dois faire, c'est savoir comment empêcher ces vautours du studio de se frotter les mains en disant : "Je vous l'avais bien dit ! Je vous l'avais bien dit que cette fille ne s'en sortirait pas toute seule. Je vous avais bien dit qu'elle se casserait la figure à la moindre occasion !" »

– Oh, Mary ! » Fran se pencha en avant, le visage empourpré, les yeux étrangement brillants. « Premièrement, tu n'as pas à t'inquiéter outre mesure. Tu es la personne la plus maligne que je connaisse de toute la profession. Deuxièmement, j'ai eu une idée. J'ai cherché un moyen de te faire retrouver, en quelque sorte, ton enfance ; ne serait-ce que le temps d'un film. Ne ris pas. » Fran leva une main comme pour devancer toute possibilité de contestation. « Je sais que ça peut paraître idiot. Mais écoute-moi. J'ai trouvé quelque chose. Ça s'appelle *Pauvre Petite Fille riche*, un roman charmant qui parle d'une petite fille adorable, très riche, mais dont les parents ne s'occupent pas. Je l'ai lu et j'ai tout de suite pensé à toi, Mary – je voyais ton visage surgir à chaque page. Tu seras une vraie petite fille cette fois, pas une femme-enfant – une petite fille qui passe son temps à sautiller et à jouer, à faire toutes ces choses que tu n'as jamais eu l'occasion de faire quand tu étais enfant. Qu'en penses-tu ? Si je donnais ma démission chez World pour écrire le scénario, tu penses que Zukor serait partant ?

– Oh, Fran ! » Mary s'était redressée. « Je ne sais pas quoi dire ! Que tu veuilles me donner une chose pareille – ça me semble parfait pour mon tout premier film à moi toute seule ! Ce sera tellement amusant – un vrai défi aussi ! Un défi artistique – tu penses vraiment que je peux m'en sortir en jouant une enfant ? J'ai vingt-cinq ans, tu sais. J'ai joué des jeunes femmes – des adolescentes. Mais jamais un rôle d'enfant. Quel âge a cette enfant ?

– Onze ans. Et je suis convaincue que tu peux le faire, Mary. Je t'ai vue faire le pitre, t'amuser – la joie, l'abandon, exactement comme

une petite fille. C'est la raison pour laquelle j'ai pensé à toi en lisant le roman.

– Fran, je te promets d'y arriver. Je te promets que je vais travailler dur pour ça. C'est merveilleux – merci, ma chérie ! Je vais en parler à Papa dès que tu m'auras donné ton scénario. »

Frances fronça les sourcils, tripota l'encolure en soie de son décolleté et regarda soudain Mary comme elle avait l'habitude de le faire – pour être rassurée. « Tu penses qu'il te laissera m'engager ? »

Mary sourit. « Évidemment, Fran. Tu travailles maintenant en tant que scénariste depuis un an. *The Foundling* a bien marché après que nous l'avons tourné à nouveau. Ne t'inquiète pas. Je vais m'occuper de toi ! »

Bizarre, le regard que lui lança Fran à cet instant ; Mary n'y lut pas la gratitude à laquelle elle était habituée. Mais Fran lui sourit en retour et lui serra la main très fort.

« Je te le donnerai dès demain matin.

– Je peux travailler dessus avec toi dès maintenant, si tu veux. Si par exemple tu veux discuter des prises de vues. Aujourd'hui, j'ai justement pensé que j'aimerais essayer quelque chose de nouveau, à propos des éclairages et de la profondeur de champ – l'autre jour, j'ai fait une expérience avec un miroir, une lampe et...

– Mary, ma chérie, tu n'arrêtes jamais, n'est-ce pas ? C'est pareil pour moi d'habitude mais ce soir, j'ai un rendez-vous que je dois honorer. »

Et la manière qu'eut Fran de sourire, en relevant seulement la commissure des lèvres – comme si elle avait avalé un secret – excita la curiosité de Mary. Et la jalousie ?

« Avec qui ? Est-il grand, brun et séduisant ?

– Suffisamment grand, et je n'en dirai pas plus. Bonne nuit, ma chérie. »

Fran se pencha pour embrasser Mary sur la joue, et Mary sentit son parfum capiteux – du musc, avec un soupçon d'orchidée. « Dis à Charlotte que je la salue.

– Je n'y manquerai pas. »

Et Mary eut un léger pincement au cœur tandis qu'elle regardait sa meilleure amie traverser avec assurance le lobby de l'Algonquin, s'arrêtant pour embrasser des gens qui la hélaient avant qu'elle ne passe la porte et disparaisse dans la nuit. Mary n'était pas très à l'aise

dans ce lieu ; c'était un hôtel rendu célèbre par les auteurs et autres artistes qui y résidaient, et Mary percevait chez eux une certaine suffisance, un air de supériorité chaque fois qu'elle se présentait. « Oh, bien sûr. La star de cinéma avec des boucles blondes. »

Mais Fran était auteur et, en tant que tel, elle était acceptée. Mary devait bien admettre que Fran était plus instruite qu'elle, évidemment – n'importe qui le serait ! Ce qui était la raison pour laquelle Mary passait tellement de temps, quand elle n'était pas sur un plateau, à lire. Toutefois, elle avait l'impression qu'elle ne comblerait jamais ses lacunes.

La seule chose qu'elle connaissait, la seule chose pour laquelle elle était sûre d'elle, c'était le cinéma. Ses films.

Mary prit du temps pour enfiler ses gants et rajuster son chapeau. Enviait-elle la vie de Fran – son élégance, son statut d'intellectuelle ? Ses nombreux et différents « rendez-vous » ?

Elle était plutôt fatiguée à ce moment-là ; lasse de sa propre vie. Owen buvait – entre autres choses – encore plus qu'avant, maintenant qu'elle avait signé son nouveau contrat. Elle n'avait aucun espoir qu'il soit à l'hôtel quand elle rentrerait. Et, bien qu'elle n'ait guère envie qu'il y soit, elle préférait ne pas penser à l'endroit où il pouvait être.

Soudain, elle se sentit vraiment seule et se leva, rabattant la voilette de son chapeau. Drapée dans un manteau de laine beige quelconque, elle se faufila dans le lobby, discrètement, avant de se retrouver dans la rue. Elle décida de rentrer à pied à son hôtel ; marcher lui ferait du bien, elle se rappellerait ainsi les jours où elle n'avait pas les moyens de prendre le tramway, encore moins de s'offrir un chauffeur.

Oui, se rappeler tout ce qu'elle avait à perdre lui ferait du bien.

Quand Mary et Fran arrivèrent à la salle de projection quelques jours après avoir tourné la dernière scène de *Pauvre Petite Fille riche*, elles pouvaient à peine contenir leur excitation ; se serrant toutefois la main d'un air entendu, pour se rappeler silencieusement qu'il leur fallait se comporter comme les hommes qu'elles devaient impressionner.

Mary adressa à tous ces hommes un sourire radieux bien qu'elle ait revêtu sa robe la plus classique, de couleur sombre. Elle s'assit à côté de Fran, au milieu de la salle ; elles étaient les deux seules femmes

présentes, si l'on faisait exception de la secrétaire de Papa Zukor, toujours à ses côtés pour prendre des notes. On baissa la lumière et les images commencèrent à défiler sur l'écran ; au studio, on pensait qu'il n'était pas nécessaire de payer des musiciens pour une simple projection des premiers rushes.

Mais à mesure que le film avançait, le silence se fit plus épais. Quand Mary ou Fran pouffaient de rire devant certaines des scènes comiques, toutes les têtes – au regard masculin désapprobateur – qui se tournaient vers elles les faisaient taire. Finalement, elles arrêtaient de ricaner, de s'éclaircir la gorge, et même de respirer, sembla-t-il à Mary. Quand le film se termina, personne n'applaudit. Le silence dans la salle était glacial.

Mary était trop engourdie pour attraper la main de Fran ; Fran elle-même était effondrée dans son fauteuil, toute tremblante.

« C'est un désastre », marmonna quelqu'un avant qu'on ne rallume et que le projecteur s'arrête. « Un désastre complet.

– C'est malsain, déclara Jesse Lasky avec une jubilation si évidente que Mary mourut d'envie de le gifler.

– Je ne sais pas quoi faire de ça », finit par dire Papa Zukor en se tournant vers Mary avec un air si triste, si déçu, qu'elle eut envie de pleurer.

« Qui a ajouté ces gags ? » demanda quelqu'un d'autre, d'une voix accablée. Mary ne reconnaissait plus personne, ces hommes nouveaux, sans nom, qui se ressemblaient tous dans leurs costumes sombres, avec leurs sourires suffisants, les mains négligemment glissées dans leurs poches tandis que leurs yeux lançaient des éclairs. Frances commença à lever la main, mais Mary l'arrêta d'une tape.

« Non, murmura-t-elle d'un ton sans appel à l'oreille de Frances. C'est moi qui suis en cause. »

« *Monsieur**, il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur. »

Maurice Tourneur se leva, extrêmement digne, extrêmement français. Mary et Fran se regardèrent ; elles savaient ce qui allait se passer.

« Ces deux... ces dames, durant le tournage. Il faut que je vous dise. Elles n'ont fait preuve d'aucun respect à mon égard.

– *Monsieur** Tourneur. » Ce fut au tour de Mary de se lever, elle aussi avec beaucoup de dignité. « Je vous ai personnellement choisi pour réaliser ce film, comme me l'autorise mon dernier contrat.

Comment pouvez-vous dire que nous vous avons manqué de respect ?

– Parce que, insista-t-il avec son accent très prononcé. Vous n'avez pas tourné le scénario tel qu'il était prévu. Vous et elle – il fit un geste en direction de Frances –, vous deux, vous, comment dites-vous, vous avez inventé des choses. Vous, vous...

– Nous avons improvisé, compléta Mary. Nous avons improvisé. C'est ce que font tous les artistes.

– *Oui** ! C'est ça ! Les, les... comment dites-vous, les gags – tous. Ce n'est pas le scénario que je voulais filmer. Et j'ai eu le sentiment que je ne pouvais pas le dire à Miss Pickford. Après tout, c'est *elle* ze boss !

– Je vois. » Papa Zukor secoua la tête, une fois de plus d'un air peiné. « Je pense vraiment que cette histoire pourrait être préjudiciable à ta carrière, Mary, si nous sortions ce... ce... honnêtement, je ne sais pas comment qualifier ça. Je ne sais pas ce que c'est – une tragédie ? Un burlesque comme en produit la Keystone ? Ça part dans tous les sens. Je ne sais pas quoi faire.

– Nous devons le sortir car nous l'avons déjà vendu à plusieurs salles, dit quelqu'un d'une petite voix. Tout le monde attend le nouveau Mary Pickford, et nous n'avons rien d'autre de prêt. »

Papa Zukor se leva. Il n'était pas très grand, et ses épaules étaient étroites, mais en cet instant, aux yeux de Mary, il mesurait près d'un mètre quatre-vingts.

« Mary, mon petit cœur. » Et Mary se hérissa en entendant ce petit nom familial prononcé devant tous ces hommes de pouvoir désapprobateurs. Tout à coup, elle se méprisa pour l'avoir laissé s'adresser à elle aussi familièrement et pour l'avoir appelé Papa. Mais bon sang, que croyait-elle ? C'était tellement infantilisant !

« Je ne sais pas quoi dire, continua Zukor d'un air sombre. Je vais y réfléchir cette nuit. Je propose que tu fasses la même chose.

– Je vais... je vais retourner en salle de montage et je vais voir ce que je peux faire. »

Frances s'était levée. Et, comme quelqu'un qui aurait soudain perdu la vue, elle avança à tâtons jusqu'à la porte, les mains en avant, touchant chaque fauteuil du bout des doigts.

« Non, Fran, non. Rentrons. » Mary attrapa le bras de Frances en priant pour que son amie tienne bon jusqu'à ce qu'elles montent dans la voiture. Elles ne devaient surtout pas laisser ces hommes-là les voir,

elle ou Frances, se mettre dans un état qui puisse ressembler d'une manière ou d'une autre à « une crise d'hystérie féminine ».

Mais une fois qu'elles furent à l'intérieur de l'habitable rassurant, somptueux de la voiture, Mary se mit à trembler comme une feuille et Frances à pleurer.

« Oh, Mary ! Comment avons-nous pu nous tromper ? C'était si amusant pendant le tournage, non ? Tellement inventif – et ce Tourneur ! Il ne savait même pas ce qu'il faisait, il était tellement *sinistre*. Si nous l'avions laissé faire, ce serait devenu le film le plus glauque de tous les temps ! »

Mary n'était même pas capable de commencer à faire la différence entre ce qu'elles venaient de vivre et le plaisir qu'elles avaient eu à faire le film. Tourneur mis à part. Mais toute l'action, l'inventivité – une bataille de boue parfaitement réussie, totalement crédible, entre les enfants avec lesquels la Pauvre Petite Fille riche mourait d'envie de jouer ; la façon brillante qu'avait eue Fran de dépeindre l'interprétation littérale, par une petite fille, des choses que disent les adultes – tout semblait si frais, si innovant. Et, en regardant le film, Mary vit tout ça. Elle n'avait aucun doute. Mais c'était comme si Fran et elle avaient vu un film différent de celui que tous ces hommes avaient vu.

« Je ne sais pas Fran, je ne sais tout simplement pas. Ils n'ont pas ri du tout ! Pas même dans la scène où je bois par accident du brandy et où je suis ivre. » De tout ce qui avait ébranlé Mary, le pire était le silence pesant qui avait accueilli le film. « C'était comme s'ils avaient décidé depuis le début qu'ils ne l'aimeraient pas. J'ai trouvé que c'était brillant, même les rushes. N'ai-je pas... n'ai-je pas joué le rôle de la petite fille de manière convaincante ? Je le croyais, j'ai travaillé si dur ! J'ai observé des enfants, je me suis entraînée devant un miroir !

– J'ai ruiné ta carrière ! » Fran se cacha le visage dans les mains.
« Oh mon Dieu, j'ai ruiné la carrière de Mary Pickford !

– Arrête, la coupa sèchement Mary. Je ne veux pas entendre ça.

– Qu'allons-nous faire ?

– Qu'entends-tu par *nous* ? *Toi*, tu vas continuer à écrire, parce que tu peux le faire, ce n'est pas toi qu'on voit sur l'affiche, c'est simplement ton nom. Tu peux le changer, tu peux t'appeler *Franklin* Marion si tu veux, et personne n'y prêtera attention, et ce sera

probablement encore mieux pour ta carrière. » Mary fut étonnée que des phrases pareilles lui viennent si facilement – presque comme si elle les avait répétées, et peut-être était-ce le cas. Frances se recroquevilla en s'écartant d'elle et se tourna pour regarder par la vitre de la portière ; elle semblait paralysée par le venin de Mary.

« Mais moi, je ne peux pas faire ça », continua Mary, plus calmement. Elle se sentait vidée, comme si on lui avait ouvert les veines là-bas dans la salle de projection, son sang répandu par terre pour que ces hommes ignobles marchent dedans et en étalent partout. « Parce que moi, mon image, mon nom, les gens les connaissent. Je ne peux rien changer de tout ça – et j'ai tellement travaillé pour y arriver, Fran. J'ai tellement travaillé – et maintenant, quoi ? Ils sont tous là-bas, à boire du whisky et à se moquer de moi pour avoir voulu tout contrôler. Pour leur avoir parlé comme un homme et pas comme une petite fille, pour être futée, pour avoir posé des questions et vouloir ce qui me semblait juste, ce qui était normal. Ce qui me revient !

– Je suis désolée, Mary, murmura Frances. Je pensais... je pensais que ce que nous faisons était magique. Sincèrement. Je pensais que c'était parfait pour toi – je pensais que je pouvais te donner quelque chose, quelque chose que tu n'avais pas eu, quelque chose dont tu avais besoin. Je ne sais pas comment je vais pouvoir me fier à mon instinct désormais si je me suis trompée à ce point cette fois-ci.

– Tu ne t'es pas trompée. Tu ne pouvais pas te tromper. Mais j'aurais dû le savoir, je n'aurais pas dû me laisser contaminer par ton excitation, j'ai tellement travaillé pour en arriver là. J'aurais dû être plus maligne que ça. Moi non plus, je ne sais pas comment je vais pouvoir me fier à mon instinct, après ça. »

Tandis que Fran sanglotait en silence, Mary regardait par la vitre de la portière ; il avait commencé à neiger. Les rues de New York paraissaient grises et tristes, et tout le monde semblait être habillé de noir.

« Je ne sais tout simplement pas » répéta-t-elle d'une voix lugubre.

Après avoir déposé Fran à l'Algonquin – elles n'avaient pas été capables de se dire au revoir –, Mary rentra retrouver Owen.

Pas Mama. Même si tout en elle, chaque battement de cœur, lui disait que c'était là qu'il fallait qu'elle aille, pour puiser du réconfort là où on lui en avait toujours procuré, pour trouver la sagesse, ou tout

au moins des bras aimants, une étreinte apaisante.

Mais elle rentra consciencieusement chez elle pour retrouver son époux. Si elle échouait professionnellement, elle ne supporterait pas, en plus, un échec conjugal.

« Bien, bien, bien. » Owen l'accueillit, un verre dans une main, un morceau de papier dans l'autre. Sa chemise était froissée et tachée, ses yeux injectés de sang, sa peau cireuse, mais malgré tout, il ressemblait encore suffisamment au jeune homme effronté qui lui avait ravi le cœur au point de lui couper le souffle.

« Quoi, Owen ? » Mary se dirigea vers le portemanteau pour y accrocher son vêtement. Elle se sentait infiniment lasse ; elle avait l'impression d'avancer à contre-courant. Elle enleva l'épingle de son chapeau.

« Zukor a téléphoné. Ou devrais-je dire *Papa* ? » dit Owen d'un ton sarcastique. Il méprisait la relation que Mary avait avec Zukor ; probablement parce que Zukor ne parvenait jamais à se souvenir du prénom d'Owen, et qu'il l'appelait toujours « Mr Pickford ».

« Ah bon ? »

– Oui. Et il a laissé un message – un message d'ailleurs assez long. Je lui ai dit que je n'étais pas ton secrétaire, mais il a insisté. »

Les yeux d'Owen s'allumèrent d'une lueur étrange, et Mary comprit qu'il avait pris plaisir à recopier ce message ; elle lui prit le papier d'une main tremblante.

Mais Owen s'en empara de nouveau ; il agitait le papier au-dessus de la tête de Mary comme s'il espérait qu'elle saute pour l'attraper, comme le ferait un chat.

« Oh, non. Tu ne vas pas nier ce qui a été dit, chère épouse, tu ne vas pas me refuser ce plaisir.

– Eh bien d'accord. »

Mary se laissa tomber sur une chaise, car il lui était impossible de rester debout plus longtemps, et ferma les yeux. Elle écouta tandis qu'Owen lisait le message d'une voix forte, d'un ton ferme, y mettant plus de conviction qu'il ne l'avait jamais fait dans un dialogue de film.

« Dites à votre *femme* – ce sont les mots de Zukor, pas les miens – qu'elle est convoquée demain dès l'aube à mon bureau. Dites-lui qu'il faut *qu'elle réfléchisse à ce qu'elle a fait*. Que j'ai payé Tourneur une *fortune* parce que telle était sa volonté – et Frances aussi. Que Marion coûte cher. Dites-lui que j'ai fait ses quatre volontés mais qu'elle m'a

extrêmement déçu. Qu'elle doit donc s'apprêter à prendre le prochain train pour Los Angeles, car DeMille réalisera son prochain film, dans la mesure où j'ai décidé que c'était ce dont elle avait besoin maintenant. Une poigne ferme. Pour être franc, il hésite à travailler avec elle. Mary devra donc rédiger un télégramme qu'elle m'apportera demain, afin que je le valide, disant à DeMille à quel point elle est excitée à l'idée de travailler avec lui et qu'elle promet d'être gentille et de ne pas ajouter son grain de sel ni interférer dans le travail du réalisateur comme elle a pu le faire par le passé. »

Owen posa son verre sur la table d'un geste brusque. Mary perçut le bruit des pas qui s'approchaient, entendit une respiration haletante à son oreille, sentit la chaleur du corps d'Owen. Elle tressaillit et se déroba, se protégeant le visage de ses bras – *toujours se protéger le visage*, lui avait dit Mama la première fois que c'était arrivé –, prête, mentalement, à recevoir des coups. Mais ce ne fut pas le cas et, après un certain temps, tremblante de peur, elle ouvrit les yeux et releva la tête.

Owen se tenait penché au-dessus d'elle, arborant l'un des sourires les plus grotesques qui soient, et son sang se figea. Elle n'avait jamais vu son mari aussi heureux. Pas même le jour de leur mariage, ni le jour où ils s'étaient retrouvés seuls tous les deux pour la première fois. Jamais.

Il avait fallu une chose pareille – ce pitoyable échec – pour finalement rendre Owen heureux. Le rendre suffisamment heureux pour qu'il ne la frappe ni ne l'humilie. Il ne dit rien de plus ; il ne se frotta pas les mains. Il resta simplement là, en souriant. Puis il l'attrapa en la prenant sous les bras pour la remettre sur pied, fourrant une main sous son chemisier où il lui pinça les seins ; de l'autre, il releva le bas de sa jupe pour se glisser entre ses jambes. Il l'embrassa ; ses lèvres mordant celles de Mary, il prit ce dont il avait envie, ce dont il avait besoin, et quand, malgré elle, elle se sentit excitée, qu'elle se vit tendre son corps vers le sien, qu'elle se sentit fondre tandis que son entrejambe se liquéfiait...

... il la repoussa.

« Ce n'est pas toi que je veux ce soir, Mary. » Owen s'essuya la bouche du revers de la main. « Tu n'es jamais celle que je veux. Tu n'es pas une vraie femme et nous savons tous deux pourquoi. »

Il sortit. Mais pas avant d'avoir attrapé l'album en cuir dans lequel

Charlotte gardait toutes les coupures de presse qu'elle avait précieusement rassemblées et de le balancer à travers la pièce ; des articles de journaux, des photos volèrent à travers les airs comme des serpentins. « Console-toi avec ça, ce soir, mon épouse chérie. » Et – ce qui parut bizarre – il ne claqua pas la porte derrière lui d'un geste théâtral, comme le mauvais acteur qu'il était. Il la referma tout doucement.

Mary porta les mains à sa poitrine, sous son chemisier, et, avec précaution, elle caressa doucement ses seins. Après ce que lui avait fait Owen, elle aurait dû avoir mal, mais ce n'était pas le cas. Du bout des doigts, elle chercha les marques, des zébrures, sur sa peau, mais elle ne sentait rien, pas même ses propres doigts.

Trébuchant à travers l'appartement comme en proie à une sorte de transe, Mary se retrouva à toucher les objets pour voir si quelque chose pouvait la sortir de son engourdissement. Rien n'y fit. Ni la petite pendule en celluloïd au bout de la table, ni les coupures de presse qu'elle avait jusqu'ici soigneusement gardées et qui maintenant jonchaient le sol : *Mary Pickford triomphe dans un nouveau film ! Notre Mary, l'actrice la plus aimée au monde !* Elle s'agenouilla, prit les coupures de presse entre ses doigts, mais elle ne sentait toujours rien. Alors pourquoi ne pas essayer les couteaux ? Le coupe-papier sur le bureau ?

Du coin de l'œil, quelque chose attira son attention ; dehors, il neigeait. Et elle se souvint qu'il neigeait déjà quand elle avait quitté le bureau ; son chauffeur avait fait une remarque à ce sujet, mais elle ne l'avait pas vraiment écouté. Elle repassait dans sa tête le désastre qui venait d'avoir lieu et revoyait Fran la serrer dans ses bras en pleurant. Combien de temps s'était-il écoulé depuis ?

Mary alla jusqu'à la fenêtre et pressa son nez contre la vitre.

La neige – oh, la neige ! De gros flocons disgracieux tombaient sans discontinuer, dans tous les sens, et elle se souvint de l'habitude qu'elle avait d'essayer de les attraper du bout de la langue quand elle était petite fille. Même lorsqu'elle courait pour prendre un train vers un quelconque théâtre affreux, en sachant qu'elle ne pouvait se permettre d'être en retard – sinon quelqu'un d'autre la remplacerait et elle perdrait son travail – elle s'arrêtait parfois et, tel un lézard, elle sortait vite sa langue, quand Mama ne regardait pas, en espérant pouvoir goûter la neige. Mais c'était toujours décevant ; la neige

n'avait aucun goût.

Et il neigeait – la neige s'entassait doucement de l'autre côté de la fenêtre.

Elle était dans les derniers étages – au septième ? À moins que ce ne soit au huitième ? – mais, malgré tout, elle voyait clairement la neige s'entasser sur le trottoir en bas. Un trottoir miraculeusement libéré de l'activité new-yorkaise habituelle. Il n'y avait personne dehors ; pas encore de traces de pas, pas de dames vieux jeu promenant leurs chiens, pas de jeunes vendeurs de journaux colportant leur marchandise, pas d'hommes d'affaires, la tête baissée pour se protéger du vent, retenant d'une main leur chapeau en feutre.

Le revêtement du trottoir paraissait tendre, sa douce couverture de neige encore vierge.

Et Mary était épuisée. Fatiguée jusqu'aux os, complètement flapie, écrasée par le poids de... tout. Zukor et tous ces hommes là-bas, et Owen, même par Fran, cette chère Fran. Elle était fatiguée d'être responsable de tout, *de tout le monde*. Plaçant ses mains de chaque côté du châssis de la fenêtre, elle le souleva ; elle savait que l'air froid lui fouettait le visage mais elle ne sentait toujours rien.

Pouvait-elle encore sentir quelque chose, pourrait-elle de nouveau sentir quelque chose, ou ne sentirait-elle plus jamais rien ? À part l'attrait de cette couverture neigeuse, huit étages plus bas.

Tellement tentante.

À qui manquerait-elle si elle tombait ?

Certainement pas à Owen. Zukor serait content d'être débarrassé d'elle. Fran s'en sortirait. Son public – il la pleurerait, mais très vite il trouverait un autre trésor à adorer. Tout ce que Mary avait à faire était de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule et voir toutes ces doublures qui attendaient dans les coulisses – Marguerite Clark, Mae Marsh, même Lillian, cette chère Lillian Gish. À qui donc manquerait-elle ?

Personne. Personne sauf...

« Mama ! » Et Mary fut surprise d'entendre sa propre voix, ses propres mots qui, finalement, parvinrent à briser la glace qui la retenait prisonnière et, avant de pouvoir changer d'avis, elle tourna le dos à la fenêtre et attrapa le téléphone.

« Mama ? Mama ?

– Quoi ? Que se passe-t-il ma chérie ?

– Mama, viens. Viens vite. J'ai besoin de toi.

– Qu'a-t-il fait ? Peu importe, reste où tu es. J'arrive. »

C'était comme si Charlotte s'était attendue à un appel de ce genre, mais comment était-ce possible ? Comment Mama aurait-elle su à quel point elle était désespérée alors qu'elle-même n'en avait pas la moindre idée jusqu'à cet instant ? Car elle était Mary Pickford, la star préférée entre toutes ! Et le monde appartenait à Mary Pickford, non ? Le monde était à ses pieds, le monde était à elle, et de quoi pouvait-elle bien avoir besoin ?

De sa mère ; c'est d'elle dont elle avait besoin. Elle avait vingt-six ans et elle avait besoin de sa mère comme si elle en avait six, une toute petite fille dont les pieds ne touchaient pas le sol quand elle était assise dans le train. Elle avait besoin de se rappeler qu'on l'aimait, c'est tout. Qu'on l'aimait, la respectait et lui pardonnait.

Mama vint. Mama pleura. Mama lui fit couler un bain chaud et s'occupa d'elle aussi gentiment qu'elle le faisait quand Mary était bébé. Mama la mit au lit, la borda et lui dit de ne pas penser à ces hommes affreux, puis elle demanda que la cuisine de l'hôtel prépare un lait chaud, et Mary s'endormit avec Mama assise à son chevet, veillant sur elle.

Mais le lendemain matin, elle alla seule au bureau de Zukor comme prévu. Et deux semaines plus tard, elle était dans le train de retour pour la Californie, où même Mama ne pouvait l'aider à affronter le redoutable Cecil B. DeMille qui l'accueillit sur le plateau, dès le premier jour, avec un fouet.

Toutefois, Mary ne lui donnerait pas l'occasion de s'en servir ; elle fut la docilité et l'obéissance mêmes. Elle souriait, acquiesçait, arrivait à l'heure et partait tard. Elle s'économisait pour les caméras et DeMille ne put la briser.

Dès que le film fut terminé, elle fit ses bagages et reprit le premier train pour la côte Est. Vers Fran. Et l'avant-première de *Pauvre Petite Fille riche*.

Mary avait un pressentiment. Rien qu'un pressentiment.

« Mon Dieu, Mary, non ! Pourquoi as-tu envie de voir le film ? Je ne supporte pas l'idée d'y aller ! Il a failli ruiner notre amitié. » Fran avait l'air secouée ; elle avait maigri, elle paraissait encore plus pâle, presque aussi peu sûre d'elle que lorsqu'elles s'étaient rencontrées

pour la première fois. Elle n'avait pas retrouvé son équilibre, son entrain. Il en allait d'ailleurs de même pour Mary.

Mais il fallait que Mary voie le film avec Fran ; il fallait qu'elle soit sûre que leur amitié était bel et bien réparée. Il lui restait si peu de choses sur lesquelles compter désormais.

« Fran, il faut que tu me comprennes. Tu n'as aucune idée de ce que ça a pu être avec DeMille – les blagues à son sujet sont si justes ! “Les anges sont inquiets car Dieu se prend pour Cecil B. DeMille !” C'est vrai, Fran, tellement vrai !

– Est-il vrai aussi qu'il porte des culottes de cheval et qu'il a un fouet à la main ?

– Oui, et il y a quelqu'un, parmi son personnel, qui le suit partout avec une chaise, et le Grand Homme n'a même pas besoin de regarder derrière lui avant de s'asseoir. La chaise est toujours là.

– Oh, pauvre Mary !

– Le film – *La Bête enchaînée* – est plutôt pas mal, mais pendant le tournage, c'était affreux. Je devais être une gentille petite fille ! – oh, je suis fatiguée qu'on me dise tout le temps d'être une gentille petite fille ! Mais Zukor avait des mouchards sur le plateau, j'en suis persuadée. Si j'avais désobéi, il l'aurait su. Il fallait que je vienne ici, ne serait-ce que pour quelques jours. J'avais besoin de prendre l'air.

– Pour prendre l'air quelques jours, j'ai une meilleure idée que d'aller voir notre film. Mary, j'en ai le cœur brisé ! Je me sens tellement responsable.

– Non, Fran. Il ne faut pas. Je t'ai fait confiance, tu m'as fait confiance, alors nous sommes toutes deux responsables. À égalité. » Mary commença à relever ses cheveux comme elle le faisait chaque fois qu'elle allait, en toute discrétion, voir ses films. « J'ai fait vingt-quatre films en trois ans, Fran. Je suis fatiguée. Je dois en faire encore un avec DeMille, et ensuite... »

Mary se tut, ne sachant quoi dire. Elle n'avait pas l'esprit clair, elle n'arrivait pas à penser, il se passait tellement de choses, elle avait le choix entre tellement de voies à prendre, en sachant que nombre d'entre elles pouvaient se transformer en impasses au cours de sa carrière, mais aussi de sa vie personnelle. Elle ne les voyait pas encore clairement, mais elle en connaissait les possibilités. Elles avaient toujours été là. Lottie venait juste d'avoir un bébé, un bébé que Mary devrait nourrir, habiller et éduquer car Lottie ne s'en occuperait pas.

Mais Mary ne voulait pas avoir à s'occuper d'un bébé ! C'était trop... trop...

Et Jack buvait plus que jamais, courant après les starlettes, se mettant souvent en danger ; pilotant des avions, ayant des aventures qui lui coûtaient cher avec des femmes mariées. Et Mama...

Mama était égale à elle-même. Le rocher auquel se raccrocher. Sa balise. La raison pour laquelle Mary n'avait pas sauté, après tout.

« J'ai besoin d'aller voir un film, *mon* film, au milieu de mon public. J'ai besoin de me rappeler pourquoi je fais tout ça – oh, je t'en prie, Fran ! Viens avec moi !

– D'accord, répondit Frances en secouant la tête. Mais je me fais un peu l'impression d'être Tom Sawyer allant à ses propres funérailles. »

Mary finit de relever et épingler ses cheveux au sommet de sa tête, elle mit ses lunettes noires, et elles allèrent au Strand. Une file d'attente s'étirait tout le long du pâté de maisons mais Mary savait que ça ne voulait rien dire ; personne n'avait encore vu le film ni lu aucune critique, n'est-ce pas ? À chaque nouveau film avec Mary Pickford en vedette, il y avait la queue devant les salles de cinéma.

Frances acheta les tickets et choisit deux fauteuils à l'avant-dernier rang, en bas. Les lumières furent mises en veilleuse, l'orchestre commença à jouer, et le premier carton-titre apparut sur l'écran :

Pauvre
Petite Fille
Riche

Habituellement, Mary aimait se voir à l'écran. Elle était capable d'oublier tout le travail qu'il y avait derrière et se perdait dans la potion magique : musique, image et histoire. Comment était-ce arrivé ? Comment la jeune Gladys, si petite et si boulotte dans la vraie vie, s'était-elle transformée en ce lutin adorable et gracieux ? C'était merveilleux, les films étaient merveilleux dans leur capacité à faire battre le cœur des spectateurs, à s'en saisir et en faire ce qu'on veut, avant de le leur rendre, meilleur, d'une certaine manière, plus riche, gonflé d'émotions, au moment même où l'écran redevenait noir.

Elle adorait le cinéma, tout simplement, l'expérience en son entier ; les salles de cinéma, telles des cathédrales modernes – le Strand riche en ornements, avec ses rideaux de velours, ses fresques et ses balcons –, les musiciens, ou juste l'organiste, devant l'écran, les fauteuils pelucheux, le sentiment d'être l'une de ces personnes, au même titre que les autres cinéphiles, toutes prêtes, une attente avide, à être emportées.

Mais ce jour-là, Mary et Frances, toutes les deux, prêtèrent plus d'attention à ce qui se passait dans la salle que sur l'écran. Ce furent des visages dont Mary se souviendrait le plus. Les visages qui reflétaient tous ses espoirs, tous ses rêves, son intuition quand elle avait fait ce film, les émotions qui avaient été les siennes pendant le tournage – les rires, les pleurs, les froncements de sourcils, les sourires. Des visages qui *réagissaient* ; si différents de ces visages de pierre, ceux du privilège masculin et de la désapprobation, au milieu desquels elle s'était retrouvée dans cette salle de projection deux mois plus tôt.

Finalement, quand la Pauvre Petite Fille riche sort de son coma en souriant à ses parents inquiets – des parents qui, jusque-là, avaient été trop occupés pour lui prêter suffisamment d'attention – la salle entière reniflait. De manière audible. Les mouchoirs furent sortis des sacs par des mains affolées.

C'est alors que, tandis que Gwen – ou, plus exactement, Mary – se lève de son lit de convalescence pour marcher main dans la main avec ses parents – maintenant repentants –, emplis de reconnaissance devant sa guérison, vers un avenir tout en rose, empli d'amour et de liberté, on entendit un tonnerre d'applaudissements. La salle était debout, applaudissant, en pleurs.

Et Mary ne put s'en empêcher ; elle se joignit au mouvement.

« Oh, Fran ! » Elle tapa dans ses mains, et son chapeau tomba, exposant ses boucles d'or.

Frances, les larmes aux yeux, se tourna vers elle.

« Mary ! Mary, ils avaient tort ! Zukor et Lasky et Goldwyn et tous les autres – ils se sont tous lamentablement trompés !

– Oui, ils ont eu tort ! Oh, tous ces hommes, je pourrais... »

« Oh, c'est elle ! C'est la Petite Mary ! »

Plus tard, elle ne se souviendrait pas de qui avait crié son nom, si c'était quelqu'un qui avait été assis juste derrière elle, au dernier rang,

ou quelqu'un d'autre dans la rangée devant elle, mais peu importait. Ce qui importait, c'était que le public du Strand à New York détournât son attention de l'écran, maintenant éteint, pour regarder vers le fond de la salle, là où des mains tentaient soudain de l'agripper, tiraient ses cheveux, lui tapotaient la tête, lui donnaient des coups.

« C'est Mary, en personne ! La Pauvre Petite Fille riche, elle est ici ! »

« Mary ! Oh, Mary ! »

Mary se tourna vers Frances qui avait pâli, les yeux grands ouverts, les pupilles dilatées – de peur, comprit Mary. Pourtant, bizarrement, Mary, elle, n'avait pas peur ; tout ce qu'elle ressentait, c'était l'amour, l'affection qui l'enveloppaient, qui jaillissaient de ces bras tendus vers elle, qui se lisaient dans chaque sourire, dans chaque œil rempli de larmes. De l'amour qui lui était destiné, qui était destiné à ce qu'elle – et Fran – avait fait et que tous ces gens avaient vu sur l'écran.

« Il faut sortir de là. » Fran passa à l'action, faisant appel à un placeur qui essayait de se frayer un chemin parmi le cercle de gens de plus en plus nombreux qui entourait Mary.

« Oui, mais nous devons faire attention – je ne veux pas blesser qui que ce soit ! » Mary distribuait des sourires à droite et à gauche, soufflant des baisers du bout des doigts, remerciant ceux qui applaudissaient.

Mais l'air se fit soudain plus rare, tandis que la foule se pressait autour d'elle, et elle paniqua, juste un peu. Jusqu'au moment où elle se sentit soulevée de terre – ses pieds pendaient dans le vide, des bras lui entouraient la taille – par un policier en uniforme bleu foncé.

« Excusez-moi, Miss Pickford, c'était le seul moyen de s'en sortir », dit-il avec un fort accent irlandais.

« Ne vous inquiétez pas », lui répondit-elle en souriant, tout à la fois soulagée et emplie d'un sentiment de triomphe. « Viens Fran, par ici ! » Et Frances récupéra leurs manteaux – en fait, elle dut arracher des mains de quelqu'un celui de Mary, et Mary rit de plus belle.

« Laisse-le, s'il le faut ! Je peux m'en offrir un autre !

– Pas question ! »

Frances brandit le manteau en un geste triomphal et rejoignit Mary, s'accrochant au bras du même policier pour avoir la vie sauve.

Mary, perchée sur les épaules du policier, baissa la tête pour jeter un coup d'œil autour d'elle ; elle croisa le regard d'une femme qui lui

cria « J'aime beaucoup votre chapeau », avant de s'évanouir. Elle tomba raide et Mary s'en voulut tout en se sentant merveilleusement bien.

« Prends ça, Miss Josephine », cria-t-elle, et Frances demanda en hurlant « Qui ? ». Mais Mary se contenta de secouer la tête en riant.

« *Mary ! Mary ! Notre Mary !* »

Ce chant résonnait à ses oreilles, et elle ferma les yeux un instant, s'autorisant à être transportée non seulement par l'amour et l'agitation mais par un vigoureux policier ; et elle aurait voulu que cet instant dure toujours.

Car cet instant lui appartenait. Parce qu'elle avait la preuve qu'elle avait eu raison, finalement.

« Nous ne leur ferons plus jamais confiance », cria Mary en se penchant vers Frances tandis qu'elles parvenaient enfin à sortir de la salle par une porte à l'arrière débouchant sur une ruelle ; un rat solitaire s'étonna de ce brouhaha avant de détalé, une peau de banane dans la gueule. Le policier déposa Mary à terre en poussant un grognement et donna un coup de sifflet pour appeler des renforts ; elle s'attendit presque à voir apparaître les Keystone Cops. La voiture de Mary arriva sans tarder, et elles s'y engouffrèrent. Elles prirent alors la fuite en tournant au coin de la rue devant le cinéma. Mary se mit à genoux sur la banquette pour regarder la foule courir derrière la voiture avec de grands signes excités. Elle souffla de nouveau des baisers du bout des doigts.

« Mon Dieu ! » Frances se laissa tomber sur les coussins moelleux de la nouvelle voiture de Mary. Le chauffeur mit les gaz, et l'automobile vrombit, puis tourna au coin de la rue et se faufila dans la circulation sur Broadway. « Mais que s'est-il passé ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire que nous avons gagné, c'est un triomphe, Fran, ma chérie ! » Malgré la poche déchirée de sa robe, les gants qu'elle avait perdus, ses cheveux décoiffés – quelqu'un avait tiré sur ses boucles, comme si on pouvait les lui arracher ! –, Mary se sentait sereine. En paix. *Bien*. « Ces affreux bonshommes qui nous ont dit à quel point nous avons eu tort, qui nous ont punies d'avoir fait ce film ! Comme j'aurais aimé qu'ils voient ça ! Frances, nous avons eu *tort*. Tellement tort.

– Qu’entends-tu par là ? Tu n’as donc pas vu ce qui vient de se passer ? Nous avons raison !

– Non, nous avons eu *tort*. D’abord, nous avons eu tort de permettre à ces sales types de voir ce film au cours d’une projection privée, sans public. À partir de maintenant, mes films seront projetés en avant-première devant des spectateurs. Je vais ajouter ça à mon contrat. C’est pour ça que personne n’a ri – parce qu’il n’y avait personne d’autre dans cette salle que ces sales types – et tu sais, ils étaient venus avec *l’envie* de nous voir échouer.

– Oui, bien sûr, acquiesça Frances en hochant la tête, pensive.

– Mais là où nous avons eu tort, c’est d’avoir permis à ces hommes de nous faire douter, d’ébranler nos convictions. Oh Fran ! » Mary attrapa la main de son amie, la serra de toute ses forces. « *Nous* les avons laissés nous faire sentir stupides et diminuées, nous savons ce que nous faisons – nous avons une bonne intuition. Un jugement sûr. Nous n’avons pas besoin d’un homme pour nous contredire ou pour nous remettre en question. Promets-moi, Fran – promets-moi que tu ne les laisseras plus jamais te faire une chose pareille.

– Et promets-moi, Squeebie, que toi non plus tu ne les laisseras pas faire ! »

Mary prit son amie dans ses bras – sa plus chère amie après Mama – et l’embrassa sur la joue.

« Nous ne laisserons jamais un homme s’immiscer entre nous et nous séparer, Fran. Jamais !

– Jamais ! » lui murmura Fran à l’oreille.

Mary se laissa tomber sur les coussins de la banquette arrière et se remémora ce qui venait de se passer, choisissant des moments particulièrement marquants pour s’y raccrocher – le moment où la femme s’évanouit, celui où un homme ne voulait pas lâcher une de ses boucles. Et celui où toute la salle tapait des pieds, debout.

Mama avait déjà découpé les premières critiques dithyrambiques parues dans les journaux quand Mary, après avoir déposé Fran, revint à l’hôtel. Mama tendit à Mary un paquet de télégrammes, montrant du doigt le premier sur la pile.

PAUVRE PETITE FILLE RICHE SUCCÈS.

SUIS RAVI POUR NOUS DEUX.

IMPATIENT DE SAVOIR CE QUE TU AS PRÉVU POUR LA SUITE

Mary leva un sourcil et fit la moue. Puis elle décrocha le téléphone pour lire le télégramme à Fran.

1. La compagnie Keystone, entre 1912 et 1917, produisait des films burlesques dans lesquels on retrouvait les *Keystone Cops*, policiers de fiction, vulgaires, hystériques et incompetents.

Frances

Automne 1917

C'est une époque bénie, me disais-je aux moments les plus inattendus : quand j'étais assise pour avaler un déjeuner rapide entre deux prises de vues, ou pendant que je choisisais des figurants pour le lendemain après une journée de tournage, ou encore quand j'étais seule dans mon bureau – mon bureau ! – à tailler mon crayon, une tâche que je refusais de confier à ma secrétaire. Tailler mes crayons était l'aspect le plus tangible de mon nouveau statut, ces pointes de crayon qui sentaient le bois fraîchement coupé et le plomb ; c'était un plaisir que je ne voulais pas partager.

C'est une époque bénie, nous disions-nous l'une à l'autre, parfois sur un ton solennel, d'autres fois en riant, tout excitées, avant que l'une de nous deux saute du coq à l'âne et ait une idée ou pense à ajouter un petit gag à une scène, et nous foncions alors en courant. Mickey grimpait à une échelle derrière la caméra pour crier aux figurants le déroulé de la scène suivante, Mary se mettait à genoux pour chatouiller les enfants présents sur le plateau afin qu'ils se comportent de manière plus naturelle avec elle, et je filais à toute vitesse jusqu'au département des accessoires pour récupérer ce dont nous avions besoin : une balle de base-ball couverte de boue, peut-être, ou une très longue corde à sauter pour Mary afin qu'elle puisse faire le clown avec.

C'est une époque bénie, murmurais-je chaque nuit avant de m'endormir dès que je posais ma tête sur l'oreiller, trop épuisée pour rassembler d'autres idées ou pour prier. Elles étaient loin les longues et sérieuses prières de l'enfance. Désormais, je n'avais plus de temps pour me rappeler autre chose que la chance que j'avais, avant de sombrer dans le sommeil, le sommeil le plus agréable que j'aie jamais eu. Un sommeil bien mérité, un sommeil nécessaire car le lendemain

serait aussi excitant, aussi profondément satisfaisant et épuisant. C'est seulement quand vous ne savez pas ce que vous allez faire le lendemain que le sommeil est difficile à trouver, avais-je compris. Car vous ne vous étiez pas donné le droit de le mériter.

Mais à ce moment-là, je le méritais. Après le succès phénoménal de *Pauvre Petite Fille riche*, Zukor accorda à Mary tout ce qu'elle demandait. Et ce qu'elle voulait, c'était Mickey Neilan et moi ; nous trois, de nouveau ensemble à Hollywood, notre propre maison de production à l'intérieur de la société Famous Players. Et nous nous débrouillions pour faire des films. Des films à notre manière. Sans que *les hommes* y mettent leur nez, comme Mary et moi les appelions à voix basse, avec ironie.

Pour je ne sais quelle raison, Mickey, bien qu'il soit un homme, à n'en pas douter, ne tomba jamais dans cette catégorie, celle des *hommes*. Nous nous comportions avec Mickey comme avec un bon camarade, le petit garçon à qui nous permettions d'entrer dans notre club à chaque fois que nous avions besoin de quelqu'un pour jouer le rôle du prétendant dans une scène de mariage. Mickey, ténébreux et séduisant et, bien que buveur, vif et inventif en tant que réalisateur et n'ayant pas peur de dire à Mary ce qu'elle devait faire. Et lui, elle l'écoutait. Il nous suivait quand Mary et moi improvisions des scènes sur le plateau, et il apportait sa contribution en nous donnant son point de vue car il voyait parfaitement ce que nous faisions et il y croyait.

Nous façonnions Mary à l'image d'une enfant – et pas n'importe quelle enfant. *L'enfant*, la petite fille chérie de l'Amérique, l'incarnation de l'innocence, du jeu, de la vulnérabilité et du courage ; quelqu'un que le public en son entier avait envie de prendre dans ses bras à la fin de chacun de ses films pour la chérir et la protéger.

Et Mary avait finalement l'enfance qui lui avait été refusée ; devant les caméras, elle jouait les rêves qu'elle avait oubliés depuis longtemps. Elle sautait, bondissait, partait à l'aventure, *batifolait*. La caméra l'avait toujours aimée, mais maintenant elle pouvait à peine contenir son image ; quand je la regardais, j'avais le sentiment de regarder par-dessus son épaule, d'épier une enfant ne sachant pas qu'elle était observée, tant Mary était naturelle, pure. Si joyeuse.

Nous rendions les films vivants. Évidemment, rien que par leur présence, les enfants y étaient pour quelque chose et nous avions

toujours beaucoup d'enfants sur le plateau. Les enfants, en tant qu'acteurs, n'ont pas de technique ; on ne leur a pas appris à être en représentation. Il me suffisait d'écrire « Mary et les enfants jouent au tir à la corde », et ils le faisaient naturellement, spontanément. Pas besoin de direction d'acteurs, car Mickey était un excellent chef opérateur, et donc il suffisait à Mary et aux enfants de jouer.

Mais ce n'était pas seulement la présence des enfants et les histoires d'enfants telles que *Petit Démon* et *La Petite Princesse* qui rendaient nos films uniques et aimés du public. On s'amusait sur le plateau. Une joie qui semblait se ressentir dans le produit fini ; pour la première fois, je comprenais qu'une humeur, une atmosphère, pouvait être capturée par la caméra.

Quand je voyais le film terminé dans une salle de cinéma, j'étais aussi captivée que n'importe quel autre spectateur – je ne perdis jamais cette excitation que je ressentais en voyant mes idées jetées dans mon carnet de notes devenues un film fini, édité et imprimé sur pellicule ; mes mots transformés en images, les émotions que j'avais imaginées apparaissant sur des visages projetés en grand sur un écran.

À cette époque-là, nous partagions tous les trois une collaboration à parts égales qu'un jour, je le sentais déjà, je ne pourrais sans doute plus jamais savourer. Mary et moi sélectionnions les histoires, souvent adaptées de livres ou de pièces de théâtre populaires. Je choisissais des histoires pour lesquelles j'avais un coup de cœur, mais Mary prenait toujours en considération le dernier de ses films qui avait remporté le plus de succès, repérait ce qui avait fait ce succès et essayait de voir comment recommencer. J'accomplissais le plus gros du travail d'écriture, l'adaptais pour l'écran, suggérais les angles de prises de vues, écrivais la majorité des carton-titres, mais Mary y ajoutait toujours de petites choses. Nous désignions ensemble les rôles principaux, tandis que j'étais seule à m'occuper des figurants. Ensuite, sur le plateau, Mickey – même quand il ne se pointait qu'en tout début d'après-midi, en raison d'une beuverie épique la veille au soir – travaillait vite, mettant au point des prises de vues et des mouvements de caméra pour lesquels un réalisateur aussi exigeant que DeMille aurait eu besoin de plusieurs mois. Et quand vous voyiez le film fini, vous étiez stupéfait de sa qualité artistique, de son immédiateté.

Mary, tel un petit général en culottes courtes, supervisait le tout. Elle recrutait les meilleurs : le meilleur cameraman, le meilleur

directeur artistique, dépensant l'argent de Zukor à bon escient mais comme elle l'entendait, sachant qu'elle lui ferait faire des bénéfices, qu'il récupérerait sa mise au centuple au box-office. Alors, comme par magie – j'ai eu beau essayer, je n'ai jamais pu comprendre comment elle faisait –, elle se débarrassait du poids de ses responsabilités de directrice de société de production et arrivait devant la caméra fraîche comme la rosée, avec dix ans de moins : Mary la Petite Fille riche, Mary Rebecca, Sarah Crewe, la Petite Princesse. Elle était si naturelle devant la caméra que son public était désormais convaincu qu'elle était cette petite fille dans la vraie vie, alors que je n'avais jamais rencontré personne qui travaillait autant ses performances « naturelles ». Mary passait des heures devant le miroir de sa loge à essayer d'obtenir le phrasé parfait d'une enfant ; chaque matin, pendant qu'elle buvait son café et prenait son petit-déjeuner, elle faisait des étirements et des exercices pour garder un corps souple afin de réaliser toutes ses acrobaties enfantines – sauter sur un lit, rebondir, grimper aux échelles, sautiller, courir, faire la roue, être au diapason des enfants présents sur le plateau.

Notre plateau ! Il fut vite renommé dans les studios Famous Players Lasky. Toutes les semaines, nous recevions une lettre de Zukor nous informant que les autres réalisateurs des studios se plaignaient, en nous prenant de haut d'ailleurs, du bruit que nous faisions, des rires, des chansons que nous chantions et des jeux auxquels nous jouions. (Mickey, à la fin de la journée, entonnait toujours des chansons à boire irlandaises licencieuses qui incitaient les mères des enfants acteurs à éloigner leurs petits chéris en leur bouchant les oreilles.)

Un jour que nous étions en proie à une hilarité incontrôlée, Cecil B. DeMille lui-même vint nous trouver, en culottes de cheval, armé de son fouet, et nous regarda nous amuser d'un air si ahuri, si consterné, qu'en le voyant nous nous sommes figés.

Mais dès que le Grand Homme fut reparti, un sourcil levé, nous avons tous éclaté de rire.

« Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir raconter à Zukor ? » Je m'essuyai les yeux, car nous riions tellement que j'en pleurais. « Je ne peux même pas imaginer ce qu'il pense de nous ! » J'étais à genoux, en train d'apprendre à Mary et à quatre des petites filles sur le plateau comment jouer au pouilleux ; à mon grand étonnement, Mary n'y

avait jamais joué. Mais une fois qu'elle eut appris, elle s'en donna à cœur joie – un autre petit détail qui me peina et me rendit fière de pouvoir lui donner une deuxième chance d'être une petite fille. Je baissai les yeux sur ma tenue ; ma robe élégante était chiffonnée, mes mains manucurées, crasseuses.

« Peu importe ce qu'il va lui dire. Nous faisons de l'argent en un tour de main ! » Mickey sourit et se laissa aller contre le dossier de sa chaise de réalisateur. Par défi, il ne portait pas de culottes de cheval ; il était si mince et musclé qu'il avait l'allure d'un adolescent. Mais il attrapa une corde à sauter, et s'en servit comme d'un fouet à la manière de DeMille.

« Et merde ! » Mary bondit sur ses pieds. Elle mit ses mains sur ses hanches et pointa le menton en avant d'un air de défi, et la petite fille qui jouait avec elle fit de même.

Mickey et moi échangeâmes un regard ; « merde » était un gros mot, venant de la si vertueuse Mary.

« Je me moque de ce qu'il dit, déclara-t-elle. Même si je lui dois un film que, je suppose, je vais devoir faire un de ces jours. Mais merde à lui – nos films rapportent trois fois plus que les siens. J'ai vu les derniers chiffres. »

Je fus décontenancée et amusée, une fois de plus, par le contraste entre son allure enfantine et son esprit redoutablement pragmatique. Mais je ne pouvais que l'admirer, car elle disait vrai. Elle n'avait plus rien à craindre de DeMille. Mary Pickford n'avait plus rien à craindre de personne et ça se voyait.

Ce n'était pas tout, et je me demandais si Mickey l'avait remarqué. J'espérais que c'était le cas tout en espérant que ce ne l'était pas. Mickey avait toujours eu le béguin pour « Tad », et bien que Mary en soit parfaitement consciente, elle ne l'avait jamais encouragé.

Mais de temps à autre, je lisais la souffrance dans les yeux sombres de Mickey, et je voyais combien il faisait de gros efforts pour ne plus se montrer aussi affectueux avec elle qu'il avait pu l'être auparavant. Il la taquinait toujours mais sans l'intimité physique, spontanée, qui avait été la leur ; Mickey ne passait plus depuis longtemps ses bras autour des épaules de Mary, même innocemment, pour discuter d'une scène. Et parfois, il serrait les poings quand elle l'effleurait en s'approchant de lui.

Et l'ironie du sort voulait que Mary, de manière générale, fût maintenant plus détendue qu'elle ne l'avait jamais été, plus prompte aux démonstrations d'affection, à faire des compliments, ou même à manifester sa colère ; ses sentiments n'étaient plus étouffés. Il y avait quelque chose de changé chez elle – comme si elle s'était séparée de nous – à présent que nous étions tous rentrés en Californie. Quelque chose qu'elle ne pouvait pas me faire partager. J'avais imaginé que nous retournerions dans nos désuets petits bungalows mitoyens ; j'étais impatiente de revenir à l'intimité facile qui avait été la nôtre, faite d'allées et venues d'un bungalow à l'autre. Mais Mary et Charlotte avaient acheté une maison – Charlotte avait prospecté dans les environs de Los Angeles pour trouver l'une de ces maisons qui sortaient de terre tels des champignons et décidé qu'il était temps d'acheter plutôt que de louer, et c'était donc ce que Mary avait fait.

Moi pas ; je n'avais pas les moyens de m'offrir une maison là où elles s'étaient installées, j'avais donc loué.

Nous passions toujours des soirées chaleureuses, privilégiées, en nous attardant au studio dans le bungalow de Mary fourni et meublé par un Zukor repentant. Nous nous y faisions livrer notre dîner si nous devions travailler sur le découpage du scénario pour le lendemain, ou bien je retrouvais cette vieille habitude de lire à haute voix pour Mary, soit des classiques qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de lire, soit des romans récents avec un bon potentiel d'adaptation. Nous discussions de tout sur un plan d'égalité, n'ayant pas peur de faire de la peine à l'autre quand nous nous n'étions pas d'accord et défendions chacune notre point de vue ; je me souvenais de notre vraie première dispute, sur le plateau de *Rags*, avec étonnement. J'avais alors été si peu sûre de moi, Mickey avait dit que je n'étais encore personne à cette époque-là. Mais ce n'était plus le cas ; au générique, mon nom était presque aussi gros – mais pas tout à fait – que celui de Mary.

Loin des plateaux, nous trouvions toujours du temps à passer ensemble, pour faire du cheval dans Griffith Park, pour aller au cinéma, et Charlotte m'invitait encore souvent à partager ses petits plats réconfortants.

Pourtant, je sentais que Mary ne dépendait plus autant de moi qu'avant et je pensais avoir compris pourquoi.

Ce qui me fut confirmé un samedi matin quand, de manière inattendue, mon téléphone sonna. « Oh, Fran », s'écria Mary d'une

voix gaie, de conspiratrice, « allons monter à cheval ! Il fait si beau ! »

Bien évidemment, je m'empressai d'enfiler ma tenue d'équitation et pris ma voiture. J'avais prévu de déjeuner avec Adela, mais j'annulai et, à la demande de Mary, j'accourus pour la retrouver – je me sentais toujours aussi privilégiée qu'elle m'accorde son amitié, et il n'y avait aucune raison que ce sentiment disparaisse.

Nous nous retrouvâmes donc aux écuries de Griffith Park, après avoir garé nos voitures l'une à côté de l'autre. J'adorais ce parc de mille six cents hectares, aux multiples sentiers et cours d'eau, avec sa végétation sauvage. De nombreuses scènes de cinéma en extérieur y étaient tournées ; c'était là que Griffith (rien à voir avec celui qui avait donné son nom au parc) avait filmé les scènes de bataille de *Naissance d'une nation*. Les écuries étaient vastes et toujours envahies par les gens de Hollywood ; car même à l'ère moderne de l'automobile, les gens montaient encore à cheval, et j'avais souvent eu des conversations à cœur ouvert avec Mary tandis que nous trottions ensemble le long de la piste cavalière.

Après que nous eûmes monté nos chevaux habituels, alors que nous étions sur notre sentier préféré, Mary s'adressa à moi en me souriant : « Fran, ma chérie. » Elle était particulièrement jolie dans son chemisier de lin jaune assorti à une large culotte de cheval, et chaussée de bottes noires cirées ; elle avait le teint éclatant et ses yeux brillaient d'impatience. « J'ai une faveur à te demander.

– De quoi s'agit-il, Squeebie, ma chérie ? »

Je pris une grande inspiration, remplissant mes poumons d'un air parfumé au jasmin et à l'odeur des pins. Je me sentais bien dehors ; parfois, je me languissais de l'époque où les films étaient tournés en extérieur et non dans des studios étouffants, à l'éclairage artificiel aveuglant. Ma peau appréciait la douce lumière du soleil, et je me réjouissais de passer une journée tranquille à monter à cheval. Peut-être que nous irions ensuite faire du shopping ou voir un film ; un nouveau film de Charlie Chaplin venait juste de sortir en salle.

Je n'avais jamais oublié la première fois que j'avais vu Chaplin ; il jouait le flic, danseur de ballet aux cheveux bruns, que j'avais applaudi le jour où j'étais tombée sur un tournage dans la rue, à l'époque où je n'étais encore qu'une somnambule. Désormais, j'étais vivante, et Chaplin, ayant perfectionné son personnage de Charlot, était une star presque aussi célèbre que Mary. Pourtant, chaque fois

que je le voyais dans des soirées, il était très discret, parlant d'une voix calme et posée, presque timide, sauf s'il était avec son meilleur ami, un nouvel acteur du nom de Douglas Fairbanks, qui venait de New York et s'était récemment installé à Hollywood. Ensemble, les deux hommes faisaient les pitres et se livraient à des acrobaties pendant des heures.

« Eh bien – tu vas tout de suite comprendre ! » Mary laissa échapper un cri de joie et partit au petit galop ; je fis de même, pensant que nous allions faire la course – jusqu'au moment où j'aperçus, loin devant sur la piste, deux autres cavaliers. Et, surprise, sans l'être vraiment, je vis que l'un d'eux n'était autre que Douglas Fairbanks.

Je remis mon cheval au pas. J'avais entendu des rumeurs au studio, mais je les avais ignorées, prenant la défense de Mary devant quiconque pouvait faire des messes basses au sujet d'une éventuelle idylle. Et pourtant, je me posais des questions. Depuis plusieurs semaines, Mary avait, eh bien... Mary était devenue *sexy*. Bien qu'elle ait toujours été d'une beauté saisissante, il y avait toujours eu quelque chose de guindé, de victorien, chez elle. Elle avait cette manie de pincer les lèvres et de s'asseoir en restant très raide, chaque muscle tendu même quand elle était censée être au repos. Or, depuis quelque temps, son teint était plus éclatant, sa bouche plus sensuelle, toujours prête à sourire.

Elle marchait d'ailleurs différemment – le mouvement de ses hanches se faisait plus souple, comme si elle imitait, pour s'en moquer, Theda Bara.

Tandis que je m'approchais de ces deux-là, leurs chevaux se reniflant en guise de bonjour, j'essayai de ne pas me laisser aller aux émotions qui me traversaient, aussi vives qu'une piqûre d'abeille. Ce n'était pas que j'en voulais à Mary de cette idylle ; mon Dieu, non. Si quelqu'un méritait un peu de satisfaction sexuelle, c'était bien Mary ! Mais que Mary ait trouvé ce bonheur-là – si c'était bien de bonheur dont il s'agissait, il était encore trop tôt pour le dire, mais je connaissais Mary par cœur et je savais qu'elle ne mettrait jamais en danger l'image que le public avait d'elle pour autre chose qu'un sentiment qui la dépassait au point de ne pas pouvoir y échapper – avec *Douglas Fairbanks* ? Un acteur ? N'avait-elle pas tiré de leçons de son mariage avec Owen ? Fairbanks était célèbre depuis peu grâce aux

vaudevilles dans lesquels il jouait ; il était très drôle, extrêmement robuste, athlétique, mais il manquait de cette profondeur de jeu dont faisait preuve Mary à l'écran. Et il n'était pas encore une star, en tout cas pas du calibre de Mary.

De plus, et tout le monde à Hollywood le savait, il était marié. Et jeune papa.

« Hé, Fran ! »

Protégeant mes yeux du soleil d'une main, je vis que la cavalière aux côtés de Doug était Anita Loos. Je partis au trot. J'aimais bien Anita, qui écrivait des scénarios pour Fairbanks ; elle l'avait suivi à Los Angeles quand il avait signé avec Famous Players.

« Ah, chère collègue, chère amie chaperon. À moins qu'il ne faille dire *gouvernante* ? » Ses yeux sombres lançaient des éclairs de malice sous sa frange de cheveux noirs et brillants. Elle avait l'air d'avoir quinze ans bien qu'elle ait une vingtaine d'années. Elle portait une chemise à col marin orné d'un nœud et un pantalon d'équitation.

« Anita ! » Doug lui lança un regard comme pour la mettre en garde, jeta un coup d'œil autour de lui, mais nous étions seuls dans l'allée.

Finalement, il parut s'apercevoir de ma présence. « Miss Marion.

– Mr Fairbanks », rétorquai-je sur un ton aussi dédaigneux que le sien – ce qui me valut un rapide regard affligé de la part de Mary.

Je fis comme si de rien n'était.

« Douglas, bien sûr, tu connais Frances, ma plus chère amie au monde. Elle était chez Elsie, elle aussi, ce fameux jour-là. » Et Mary rougit, tandis que je me demandais quel était ce « fameux jour-là » chez Elsie – c'est alors que je me souvins. Une soirée comme les autres, rien de spécial, en tout cas en ce qui me concerne.

Mais, de toute évidence, ce fut un jour spécial pour Mary et Doug car ils échangeaient sans honte un regard empli de désir. Ce qui incita Anita à faire faire demi-tour à son cheval et à me faire signe de la suivre. Ce que je fis – tandis que Doug et Mary, sans même un au revoir ou un signe de reconnaissance pour Anita et moi, menaient leurs chevaux dans une autre allée qui disparaissait dans les bois.

« Son frère a une maison dans le coin », finit par expliquer Anita, après que nous fûmes reparties tranquillement au pas.

J'entendis mais ne dis rien ; j'étais trop en colère, le cœur serré devant ce manque de décence. Comment Mary osait-elle me rendre

complice d'une chose pareille ? Nous avions salué tellement de gens à l'écurie, des gens qui nous connaissaient – en somme j'avais servi de paravent aux ragots !

Puis ma colère se transforma en peine. Mary, en fait, n'avait pas eu envie de passer cette journée avec moi. Elle avait simplement eu besoin d'un alibi. Quand je pensais à tout ce que j'avais fait pour elle depuis un peu plus d'un an, à tout ce que j'avais fait pour lui rendre la vie plus facile – lui servir de nègre pour écrire le courrier du cœur d'un magazine hebdomadaire, et qu'elle en obtienne le crédit ; quitter World Film où je dirigeais le département des scénarios pour la retrouver à Hollywood où je n'étais qu'un membre du trio – oh, bien sûr, un trio convoité, triomphant, mais quand même...

Quand je pensais à toutes les fois où j'accourais lorsqu'elle me le demandait, comme sous le coup d'une convocation, peu importait ce que j'étais en train de faire, peu importaient mes ambitions... à toutes ces soirées que nous avions passées, rien que nous deux, à parler de nos carrières, à nous demander si nous étions capables d'aimer d'un amour vrai... mais c'était bien de l'amour, ce qui se lisait maintenant sur le visage de Mary. De l'amour, aussi simple et vrai que dans une histoire que j'aurais écrite pour elle.

Sauf que... je ne l'avais pas écrite.

Je donnai une impulsion à mon cheval pour le mettre au petit galop et me penchai sur son cou, respirant l'odeur âcre des écuries. Comment pouvais-je être jalouse, et plus particulièrement de Mary ? Comment pouvais-je être aussi mesquine ?

Finalement, la chaleur enveloppante de cette journée, le pépiement des oiseaux, le bruit d'un cours d'eau – sans compter le bavardage enjoué d'Anita – firent leur effet, et je commençai à me détendre, à comprendre et à voir les choses d'un autre œil. *C'est une époque bénie*, me rappelai-je. Peu importait ce que Doug et Mary faisaient aujourd'hui, j'aurais Mary pour moi toute seule lundi, au studio. Et, bien évidemment, je n'aurais jamais pu être là – à trotter à cheval sur une belle allée cavalière, parmi des douzaines d'autres gens du cinéma qui profitaient d'une belle journée de repos comme des enfants dans une cour de récréation –, je n'aurais jamais eu la possibilité d'être impatiente de retourner dans un studio le lundi matin si Mary, pour commencer, n'avait pas cru en moi et ne m'avait donné ma chance.

Sans parler d'Owen Moore. Je le détestais. Je ne supportais pas la

manière grossière qu'il avait de maltraiter Mary, son attitude possessive, comme si elle était sa chose, encore maintenant, alors que sa carrière à lui continuait de partir en vrille pendant que des hommes – des *hommes* comme Douglas Fairbanks, et non pas de mignons petits garçons aux joues roses comme Owen – devenaient des stars de cinéma. Il était évident que Mary n'avait aucun avenir avec Owen ; Owen ne la méritait pas. Quoi qu'il se passe avec Fairbanks, ce n'était pas simplement une amourette, je le savais déjà. Impossible pour une catholique comme Mary. Mais l'avenir de cette relation restait inconnu, et donc je ne pouvais m'empêcher d'imaginer le pire. À moins que ce ne soit le meilleur ?

« Depuis combien de temps ? demandai-je à Anita. Depuis combien de temps... ?

– Ont-ils une liaison ? Baisent-ils ? Couchent-ils ensemble ? » Une lueur suggestive dansait dans les yeux noirs d'Anita. « Plusieurs mois. Pour ce que j'en sais. Mais ils ont dû commencer à New York.

– Ce “fameux jour”. » Qui avait eu lieu quand nous étions sur la côte Est. « Mais non, ce n'est pas possible. Mary n'agit pas sous le coup d'une impulsion.

– Mais Doug, oui. Doug est comme un petit garçon. Il veut ce qu'il veut quand il veut. Je ne suis pas seulement sa scénariste. Je suis sa baby-sitter.

– *Scénariste.* »

Je ne pus m'empêcher de rire. Tous les magazines spécialisés parlaient de moi comme de *la scénariste de Mary*, comme si je n'avais pas de nom ; comme si je ne méritais pas d'avoir un nom. Aux yeux du public, de toute façon, la personne qui écrivait les scénarios n'existait même pas ; les fans de Mary partaient du principe que Mary inventait tout au fur et à mesure devant la caméra – elle était si spontanée, son jeu était si naturel. Quand on parlait de nous, les scénaristes, si vous n'étiez pas au courant – et la plupart des gens ne l'étaient pas –, vous pouviez croire que « scénariste » était un nom chic pour « secrétaire ».

Anita éclata de rire, elle aussi ; elle avait un petit rire cristallin telles des clochettes qui tintinnabulent. « Scénaristes, bonnes, gouvernantes. C'est du pareil au même, non ? Épousseter, prendre soin de leur image à l'écran et en dehors. »

Je hochai la tête même si je mourais d'envie de la contredire. Car j'avais toujours pensé – j'avais toujours cru – que j'étais autre chose

pour Mary. *Nous ne laisserons jamais un homme s'immiscer entre nous et nous séparer, n'est-ce pas Fran ?* Combien de fois Mary m'avait-elle dit ça ?

Je ne pus que me moquer de moi-même, de ma naïveté. C'était ridicule de penser que ça pouvait être entièrement vrai. Nous étions des femmes, après tout. Des femmes, pas des collégiennes. Et les femmes, même en ces temps nouveaux, ces temps modernes, ne pourraient jamais être complètement indépendantes. Les hommes nous façonneraient toujours, me rendis-je compte en donnant un petit coup de talon agacé à mon cheval. Pour notre bonheur ou notre malheur. C'était à nous de le décider.

Après deux heures passées à cheval et un mal de dos – sans parler du mal aux fesses –, Anita et moi retrouvâmes Doug et Mary là où nous les avions laissés. Avec une indifférence étudiée, Mary et Doug se souhaitèrent une bonne fin de journée, au cas où quelqu'un aurait pu les entendre. Je soufflai un baiser à Anita et me contentai d'un simple signe de tête à l'intention de Doug – qui ne jeta même pas un coup d'œil dans ma direction.

Puis Mary et moi partîmes à cheval dans un sens, et Doug et Anita dans un autre.

Je me jurai de ne pas dire un mot durant tout le trajet de retour jusqu'aux écuries, mais Mary ne s'en rendit même pas compte. Elle souriait pour elle-même, d'un sourire rêveur, de satisfaction, et de temps en temps, elle soupirait. C'est donc ainsi, pensai-je. Elle n'allait même pas me parler de lui.

Toutefois, après que nous eûmes laissé nos chevaux à deux garçons d'écurie et que nous fûmes retournées à nos voitures, Mary m'enlaça soudain, me serrant si fort que je poussai un petit cri.

« Merci, Fran. Merci ! Je voulais t'en parler mais j'avais... j'avais peur, tu comprends ? Peur de ce que tu pourrais dire. J'avais peur de... tout, de tout le monde. Mais pour une raison ou une autre, j'avais surtout peur de toi. N'est-ce pas ridicule ? » Mary leva timidement la tête vers moi et, bien évidemment, j'eus envie de la rassurer – n'était-ce pas ce dont j'avais toujours envie quand j'étais avec Mary ? Comme si j'étais responsable de son bonheur.

Mais bizarrement – inexplicablement –, j'en fus incapable. Pas cette fois – et pourquoi ? Pourquoi était-ce la première fois que je ne pouvais pas dire à Mary ce qu'elle voulait entendre ? Lui en voulais-je

vraiment de faire rejaillir tout ça sur moi ? D'avoir été contrainte de jouer un rôle que je n'avais pas cherché à jouer ? Ou bien étais-je jalouse – c'était certes mesquin mais je devais admettre que j'en étais capable – de voir Mary si heureuse grâce à quelqu'un d'autre que moi ?

Grâce à un homme ?

Je ne savais pas quelle en était la raison. Tout ce que je sais, c'est qu'avant même de pouvoir me retenir, je lâchai : « Tu es sûre qu'il ne se sert pas de toi pour lancer sa propre carrière ? »

Mary se raidit et serra les poings. Ses yeux lançaient des éclairs, et elle recula d'un pas, faisant semblant d'examiner la semelle de ses bottes. Finalement, au prix d'un gros effort, elle me regarda.

« Tu ne le connais pas comme je le connais, Fran. Je vais oublier ce que tu viens de dire, car tu n'as pas encore eu l'occasion de connaître Douglas.

– Non, c'est vrai...

– Et d'ailleurs... » Mary secoua la tête et alors qu'elle parut presque sur le point de taper des pieds comme elle le faisait dans ses films, elle se ressaisit à temps. « ... tu as les tiens ! Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'avoir le mien ? »

Je rougis et mes yeux s'emplirent de larmes – pas des larmes de culpabilité cependant ! Non, il n'y avait rien dont il aurait fallu que je m'excuse ! – des larmes de colère. Oui, j'avais *les miens* ; oui, j'aimais coucher avec des hommes. Mais jamais avec un homme marié. Je ne m'étais jamais rendu compte, jusqu'à maintenant, que Mary avait pu envier certains aspects de ma vie et, franchement, je n'aurais jamais pensé que c'était possible.

Tout ce que je savais, c'est que j'avais commencé la journée avec Mary comme meilleure amie et que nous étions maintenant sur le point de nous disputer...

À cause d'un homme.

En choisissant mes mots avec plus de soin que jamais, j'essayai de mettre fin à l'incident avant que l'une de nous deux dise quelque chose d'irréversible.

« Mary, je veux seulement que tu sois heureuse. Sincèrement, c'est tout ce qui compte. »

Mary hocha la tête doucement, méfiante ; nous nous regardions comme si nous venions juste de nous rencontrer. Puis je montai dans

ma voiture tandis qu'elle ouvrait la portière de la sienne. Réorientant le rétroviseur extérieur fêlé du côté conducteur – *oh, il faut que je le répare un de ces jours* –, je me tamponnai furtivement les yeux. Avec un petit signe contraint de la main, auquel répondit un signe de main tout aussi contraint, je démarrai et pris la direction de mon bungalow dans Hollywoodland.

Maintenant que j'avais tout le reste de la journée pour moi – une journée sans Mary –, je décidai de prendre la route la plus longue. Et donc je pris celle qui serpentait entre les canyons, en grimpant en haut de la colline, et en m'émerveillant de temps à autre des changements qu'avait subis cette région de la Californie depuis mon arrivée cinq ans auparavant. Ça s'était tellement construit ; des quartiers entiers équipés de tout un réseau de câbles électriques, des orangeries défrichées pour y installer des studios de cinéma. Plus de routes, aussi ; désormais je pouvais facilement longer la mer ou grimper jusqu'aux montagnes alors qu'avant il fallait plus d'une journée si vous ne preniez pas le trolley.

C'était chez moi, ma vie ; ma carrière, cette carrière dont j'avais tellement eu envie, pour laquelle j'avais tellement travaillé avant de réussir. Et c'était le cas maintenant. *C'était une époque bénie.*

N'est-ce pas ?

Arrivée en haut de la colline, je m'arrêtai. Je baissai les yeux et remarquai que mes mains s'agitaient, caressaient le volant, mes doigts dessinant dans le vide. *Des mains qui ne restent jamais en place, pour s'accorder à ton esprit agité.* Et ma mère avait dû ajouter, *et à ton cœur agité.* Car mon esprit et mon cœur, les deux étaient tourmentés, agités de soubresauts, voulant plus, toujours plus. Oui, ma carrière me satisfaisait. Oui, j'avais travaillé incroyablement dur pour y arriver. Et pourtant, le soir mon lit restait vide. Et les films que nous faisions, certes amusants et satisfaisants d'un point de vue créatif, étaient vains, ils manquaient de raisons d'être. Mary pouvait bien ne pas se soucier du regard méprisant de Cecil B. DeMille, moi je m'en souciais. Nos films étaient divertissants et appréciés, mais je n'avais pas encore accompli ce à quoi j'aspirais après avoir vu *Naissance d'une nation* ; je n'avais pas fait bouger les lignes, je n'avais pas imposé ma vision des choses sur un projet bien à moi. Je prenais toujours – *toujours* – mon crayon en ayant l'image de Mary à l'esprit, les besoins de Mary, la vision de Mary.

Oh, Fran. Écoute-toi. Je jetai un coup d'œil sur la tenue d'équitation à la mode que j'avais récemment achetée. Les bottes de cuir que j'apportais chez le cordonnier toutes les semaines pour qu'il les nettoie et les cire. Les films divertissants rapportaient de l'argent, beaucoup d'argent, et je devais bien avouer que je profitais des fruits de mon labeur. Le roadster que je conduisais, le bungalow que je louais. Et un jour, j'aurais une maison à moi.

Mais je n'arrivais pas vraiment à envisager d'acheter une maison sans quelqu'un avec qui la partager. Et je me rendis compte que je devais m'être imaginé qu'un jour Mary et moi achèterions une maison ensemble. C'était absurde, certes. Tellement puéril. Mais, sincèrement, je ne parvenais pas à envisager une vie à Hollywood sans Mary comme figure centrale. N'était-ce pas lamentable ?

Séchant quelques misérables larmes, j'appuyai sur le démarreur, tremblante, alors que le moteur se mettait en route. Je passai les vitesses et poursuivis mon chemin sur l'asphalte poussiéreux, cette fois en direction de chez moi. *Marion Benson Owens de Lappe Pike* – je jetai un coup d'œil à mon reflet dans le rétroviseur et piquai un fou rire à mes dépens. Tu es la femme la plus chanceuse au monde. Et malgré tout, tu réagis comme une pathétique collégienne dont la meilleure amie a décidé de s'asseoir à côté de quelqu'un d'autre à la cantine.

Je me garai devant mon bungalow – oui, il était très joli, bien plus joli que celui que j'avais loué à l'époque près de chez Mary ; la preuve que j'avais grandi un peu, après tout. J'arrachai le rétroviseur cassé et l'emportai avec moi ; je le remplacerais dès lundi matin, avant toute chose. La vie était trop courte pour la passer à se regarder dans un rétroviseur qui défigure. Je méritais mieux.

Triant le courrier que j'avais reçu, je fus ravie d'apercevoir une lettre d'Elsie Janis glissée au milieu des factures – trop nombreuses – de couturiers. Tout en me servant un verre de limonade, je l'ouvris, sans véritablement me concentrer sur son contenu. Une fois de plus, je pensais à Mary. Devais-je lui téléphoner pour m'excuser ? Ou laisser les choses se tasser et attendre lundi que nous soyons de retour sur le plateau de tournage et laisser notre travail de collaboration, qui avait été ce qui nous avait d'abord rapprochées, apaiser notre désaccord ? En soupirant, je survolai la lettre d'Elsie :

Salut Fran, courageuse femme des cavernes ! Sais-tu bien

que c'est la guerre ? Oublie Hollywood et sa poudre aux yeux et bouge ton cul pour venir en Europe où ce qui se passe est affreux et navrant, mais tellement plus RÉEL que tout ce que tu peux vivre en Californie. Qu'est-ce que tu attends ?

Des films, des idylles, la publicité, des souffrances, des jalousies mesquines, qu'importait tout ça maintenant que l'Amérique s'apprêtait à entrer en guerre ? Qu'est-ce que *je faisais*, planquée à Hollywood, ratant l'expérience la plus importante de ma génération ? C'était exactement ce dont j'avais besoin pour me secouer. Il devait y avoir un moyen d'utiliser mes compétences et mes relations pour rendre compte du cataclysme et du crève-cœur qu'était la guerre. Non – il s'agissait plutôt de rendre compte de l'immense chagrin des *femmes* en temps de guerre. Car il y avait déjà assez de films sur les soldats. Mais il y avait sûrement plein de femmes « là-bas ». Des femmes comme moi qui avaient besoin de faire quelque chose d'important. Quelque chose de plus vaste à voir que leurs propres petits chagrins sans importance.

Je courus vers le téléphone. Mais qui devais-je appeler ? Je ne connaissais personne à Washington, au département de la Guerre, mais je connaissais sûrement quelqu'un qui...

Bien sûr. Oui, je connaissais évidemment quelqu'un qui avait des relations à Washington. Quelqu'un qui, je le savais, pouvait m'aider ; je n'avais qu'à demander.

Décrochant le téléphone, je n'eus même pas à vérifier le numéro. Je connaissais celui de Mary par cœur.

Mary

Automne 1917

Mary, elle aussi, revint des écuries l'esprit agité – plus encore que son cœur. Au contraire de son amie, elle n'avait pas le talent de raconter des histoires, tout au moins pas avec des mots. Elle avait toujours trouvé difficile d'exprimer ses pensées les plus intimes ; elle avait – trop bien – appris à tout garder pour les caméras.

Mais si elle avait pu parler à Fran, sa chère Fran, elle lui aurait dit qu'elle n'avait pas pu empêcher ça – et pourtant elle avait essayé ! Oh, elle avait tout essayé. Mais il avait été impossible de l'oublier depuis cet instant où, un jour misérable de novembre 1915, il l'avait littéralement transportée et séduite. Même si, à ce moment-là, elle s'était surtout inquiétée du risque d'abîmer sa plus belle paire de bottines à la russe, blanches comme la neige.

Qu'est-ce qui l'avait poussée ce jour-là, ce jour si spécial, à attraper la femme de Doug par le bras et à déclarer : « Beth, nous n'allons pas laisser Elsie s'en tirer à si bon compte, non ? Il nous faut protéger notre bien ! » En temps normal, Mary n'aurait jamais été aussi audacieuse. D'autant plus que, pour être franche, elle n'avait pas eu envie d'aller à cette soirée ; c'était l'époque où la fusion entre Famous Players et Jesse Lasky la préoccupait, et elle aurait préféré jeter un coup d'œil aux résultats du box-office plutôt que de se rendre à une soirée d'adieux organisée pour Elsie Janis. Mais Owen avait insisté pour qu'ils y aillent et souhaiter bonne chance à Elsie avant qu'elle ne parte pour l'Europe afin d'aller divertir les soldats anglais. Et Mary avait refusé de lui donner la satisfaction de dire : « Ma femme se moque bien de m'accompagner. »

Et donc, qu'est-ce qui lui avait pris, en ce jour si spécial, d'avoir agi de manière si inconsidérée, si osée ?

C'était dû à la façon dont Elsie lui avait tout simplement soufflé

son époux et celui de Beth Fairbanks. Owen Moore et Douglas Fairbanks avaient été entraînés par la petite Elsie Janis, qui les avait tous les deux attrapés par un bras et avait lancé par-dessus son épaule : « J'espère que vous ne m'en voudrez pas, mesdames, d'emprunter vos époux ! »

Et Beth Fairbanks avait paru ne pas lui en vouloir ! Une gentille femme aussi placide qu'une vache ; elle avait eu l'air contente de rester à l'intérieur et de profiter de la chaleur du feu de cheminée, en bavardant avec les autres invités, dont Fran.

Ce ne fut pas le cas de Mary.

« Allez, Beth ! Nous devons les rattraper ! » Et elle s'était donc retrouvée – dans ses plus belles bottes blanches – à s'élancer à la poursuite d'Elsie, Owen et Douglas, par un temps pluvieux, affreux, en essayant désespérément de ne pas les perdre de vue. Mais le terrain de la propriété que louait Elsie dans le New Jersey était boueux et plein d'ornières ; le trio riait et bavardait gaiement, loin devant, quand Beth renonça.

« J'ai froid Mary, annonça-t-elle. Je rentre.

– Eh bien pas moi ! »

Mary l'Irlandaise était remontée ; elle ne voulait peut-être pas d'Owen, mais elle ne voulait surtout pas que quelqu'un d'autre en profite.

Le trio disparaissait au détour d'un chemin quand Mary arriva devant un petit cours d'eau. Bien que peu profond, il était large, et il n'y avait aucun moyen de le traverser sans abîmer ses bottes. Elle aperçut un rondin – étroit et instable – au milieu du ruisseau. Elle grimpa dessus avec précaution et le sentit tanguer sous ses pieds.

« Excusez-moi. Vous permettez ? »

Mary leva la tête ; Douglas Fairbanks était debout devant elle. Il souriait, un sourire d'une blancheur éclatante dans son visage à la peau mate ; il tendit les bras comme s'il s'attendait à ce qu'elle saute pour s'y réfugier. Elle était furieuse.

Ne la croyait-il pas capable de s'en sortir toute seule ? Pensait-il qu'elle – Mary Pickford – se baladait en laissant des *acteurs* inconnus la soulever comme un sac de pommes de terre ?

Mais elle baissa de nouveau les yeux sur le rondin chancelant ; elle entendit son mari rire loin devant eux, quelque part dans les bois. Avec Elsie.

« D'accord, Mr Fairbanks. » Avec réticence, elle l'autorisa à la porter. « Merci, Mr Fairbanks.

– Doug. Je vous en prie, Miss Pickford, appelez-moi Doug.

– Mary. Alors, appelez-moi Mary. Mais je préfère vous appeler Douglas, si vous le voulez bien. Pour moi, vous êtes plutôt Douglas. »

Douglas lui adressa son sourire le plus éblouissant, la reposa doucement à terre – il l'avait cueillie aussi facilement que si elle était une plume, et elle avait senti combien ses bras étaient musclés – et fit une révérence.

« J'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir attendue. Au cours de la soirée, j'ai eu très envie de vous parler, Mary. Je suis l'un de vos admirateurs depuis longtemps.

– Merci. » Mary était surprise ; il y avait si longtemps que son mari ne lui avait pas fait de compliments. Elle sentit qu'elle se détendait et s'épanouissait sous le coup des compliments inattendus – ces compliments dont elle manquait cruellement. « Et vos propres films marchent bien à ce que je vois. »

Douglas haussa les épaules. « Pour ce que ça vaut. Je ne me fais pas d'illusions ; je ne suis pas un grand acteur. Mais on m'a dit que j'avais de la personnalité. » Ses yeux pétillèrent et, de nouveau, il sourit. Et Mary se dit que Douglas Fairbanks était plutôt séduisant, presque aussi séduisant en vrai qu'à l'écran dans ses charmantes petites comédies romantiques.

Ils firent demi-tour et repartirent en direction de la maison. Elsie et Owen revinrent plus tard, en riant, débraillés, leurs vêtements tout chiffonnés et Mary, humiliée, insista pour qu'elle et Owen rentrent sur-le-champ.

« J'espère vous revoir, Mary », dit Douglas tandis qu'il l'aidait – au lieu d'Owen qui était déjà parti récupérer la voiture – à enfiler son manteau de fourrure.

« Moi aussi, Douglas, je l'espère. Merci pour ce charmant après-midi. » Mary sourit, et Douglas Fairbanks fit une profonde révérence.

Un geste galant.

C'était en 1915. Deux ans auparavant. Deux ans au cours desquels Mary essaya, mais sans succès, de bannir de ses pensées cet homme fringant qui l'avait littéralement transportée et l'avait ensuite séduite ; deux ans au cours desquels elle avait tenté de l'éviter lors des soirées

et des mondanités professionnelles à New York. Ce qui ne lui avait pas vraiment été possible.

Par ailleurs, une rencontre mémorable eut lieu lors d'une danse à l'Algonquin, quand Douglas lui avait demandé sérieusement son opinion à propos d'un film, en ne cessant de lui faire des compliments, une fois de plus, avant de la faire valser divinement autour de la salle jusqu'à ce que la tête lui tourne et qu'elle sente son cœur fondre.

Car son cœur, depuis des années, était comme figé dans la glace ; depuis son mariage, six ans plus tôt. Personne ne l'avait émue, à part Mama et Fran. Et son travail, évidemment ; elle mettait tout son cœur dans ce qu'elle faisait pour la caméra – et tout son cœur allait à ces fans, ces adorateurs qu'elle ne cessait jamais de voir de l'autre côté de la caméra.

Mais un homme. Elle ne s'était pas autorisée à envisager d'aimer un homme. Elle savait qu'elle n'aimait pas Owen, qu'elle n'avait jamais aimé Owen, qu'elle n'aimerait jamais Owen. Mais elle ne savait pas comment se débarrasser de lui à moins de souhaiter sa mort, ce qu'elle faisait parfois. Tout en se sentant coupable.

Frances pouvait se marier et divorcer ; Frances pouvait coucher avec des hommes sans qu'il y ait de conséquences. Mais pas elle, la bonne Petite Fiancée, catholique, de l'Amérique. Les fans de Mary savaient à peine qu'elle était mariée – ce n'était pas une chose dont elle parlait beaucoup dans ses interviews, même si de temps à autre, pour sauvegarder les apparences, elle et Owen posaient pour illustrer des articles idiots qui les dépeignaient comme un couple heureux. Si elle devait divorcer...

Mary en frissonna.

Elle n'avait que vingt-cinq ans ! Elle était jeune, si jeune, et était une femme, bien qu'elle continuât à jouer des rôles de jeune fille.

Mais elle ne pouvait pas. Elle ne pouvait pas envisager d'aimer un autre homme ; elle ne pouvait pas mettre en péril tout ce pour quoi elle avait travaillé. Elle permettait à leur amitié de grandir, discrètement, en respectant les convenances, sous l'œil vigilant de Charlotte. Pendant deux ans – sept cent trente jours insupportables –, Mary n'avait cessé de se persuader qu'elle et Douglas étaient simplement amis. Elle prenait le thé avec sa femme, bon sang ! Ils n'étaient rien d'autre que des collègues, des collègues proches, certes, qui parlaient boutique ensemble. Douglas ne cachait pas qu'il était

ambitieux et avait besoin des conseils de Mary, tout en ne manquant jamais de la flatter. Et de la respecter.

« Vous avez un jeu plus naturel que n'importe qui d'autre de ma connaissance », lui avait-il dit pendant qu'ils dansaient à l'Algonquin. « Et pour cette raison votre jeu est plus expressif. » Mary s'était demandé s'il la taquinait et son dos s'était raidi sous l'étreinte musclée de Douglas. Mais elle avait levé la tête vers le visage de Douglas et vu que ses yeux rieurs ne riaient pas. Ils étaient sombres, d'un noir profond, et elle eut envie de faire tout ce qu'il fallait – absolument tout ! – pour qu'ils ne cessent pas de la regarder.

Quand la mère de Douglas mourut, ces yeux-là exprimèrent aussi la souffrance, exactement la même que celle d'un petit garçon, et Mary lui avait envoyé un mot compatissant à son hôtel. Son téléphone avait sonné peu de temps après. « Je vous en prie, venez faire un tour en voiture avec moi, l'avait-il suppliée. J'ai envie d'être avec une amie. »

Elle s'était empressée d'attraper son manteau, avait laissé ses boucles retomber sur ses épaules, bien qu'elle sût qu'elle serait probablement reconnue, avait ignoré le regard soupçonneux de Charlotte et était descendue en courant dans le hall ; il garait son roadster devant l'hôtel une minute plus tard. Elle avait grimpé dans la voiture, et ils étaient partis en trombe ; elle avait alors eu la surprenante sensation de faire un bond dans le temps et de foncer vers son avenir.

Ce soir-là, une fois qu'ils furent arrivés dans Central Park, Douglas avait roulé tranquillement au hasard du méandre des routes étroites. Il avait parlé doucement de sa mère, disant combien il lui devait, combien il avait craint de la laisser tomber en devenant acteur, en se mariant avec Beth, qu'elle n'avait jamais aimée. Mary avait écouté, posant de temps en temps sa main sur son bras ; elle avait compris qu'il ne demandait rien d'autre, juste qu'elle soit là – c'était un homme qui n'avait pas besoin qu'elle soit autre chose que ce qu'elle était et, pour une fois, elle avait su que ce qu'elle était suffisait.

« Je ne sais pas ce que je vais faire sans elle maintenant, elle était... elle était... »

– Votre rocher, votre point d'ancrage ? »

Mary avait alors pensé à Charlotte, sachant qu'elle partirait à la dérive sans l'amour et le soutien indéfectibles de sa mère, la seule

chose dans sa vie – cette vie chaotique dont elle n'aurait jamais pu rêver auparavant, car ce genre de vie n'existait pas quand elle était encore suffisamment naïve pour rêver – sur laquelle elle pouvait compter.

« Exactement ! C'est étrange, j'imagine, vous devez me trouver bizarre... » – Douglas avait jeté un coup d'œil inquiet à Mary et tripoté son col de chemise –, « ... un homme adulte qui se comporte ainsi avec sa mère.

– Je trouve ça touchant, et je pense que vous devez avoir été un fils merveilleux.

– J'ai essayé. Oh, j'ai vraiment essayé ! »

Il avait brusquement appuyé sur la pédale de frein – ils ne roulaient pas très vite, et la route était vide, il n'y eut pas de soubresaut – et, soudain, il avait mis sa tête dans ses bras posés sur le volant. Il sanglotait.

Mary avait jeté un coup d'œil autour d'elle, inquiète, comme si quelqu'un avait pu la conseiller sur l'attitude à avoir, mais, bien évidemment, ils étaient seuls. Que faire ? Elle avait envie de prendre dans ses bras et de consoler cet homme si fort et pourtant si sensible, et dont le chagrin lui brisait le cœur. Elle voulait le garder dans ses bras pour toujours, rester dans la voiture, rien qu'eux deux, et tout oublier – mari et femme, les films, les articles critiques, le box-office et, plus que tout, le public avec ses yeux qui jugeaient et ses pensées soupçonneuses. Rester sous l'emprise du sortilège qu'avait engendré le chagrin, mais qui s'était transformé en quelque chose de merveilleux, une guérison, un lien, une promesse.

« Oh Douglas !

– Quoi ? »

Il avait relevé la tête, les yeux mouillés de larmes, et les battements de cœur de Mary s'étaient accélérés. Les cheveux de Douglas – d'ordinaire parfaitement coiffés en arrière, bien lisses, dans le style du parfait acteur de comédie romantique, telle une publicité pour Brooks Brothers – étaient tout ébouriffés. C'était adorable.

« L'horloge. » Mary lui avait montré du doigt l'horloge du tableau de bord qui était fissurée. Le temps, littéralement, s'était arrêté. Mary avait pris ça comme un signe – peut-être parce que c'était ce qu'elle voulait – que le temps s'arrête. « Douglas, l'horloge s'est arrêtée, à l'instant. Quand vous... c'est comme si quelque chose, ou *quelqu'un*...

– Comme si ma mère... Comme si ma mère me disait quelque chose. » Douglas lui avait attrapé la main et l'avait tenue aussi gentiment que s'il s'était agi d'un poussin. « Mary, je n'ai pas pleuré de la journée. Je n'ai pas versé une seule larme. J'ai même demandé à mon frère de venir avec moi à Broadway voir un spectacle. Et quand je suis rentré à l'hôtel et que j'ai lu votre mot... ce que j'essaie de dire, c'est que maintenant, avec vous, j'ai pu pleurer. J'ai pu *me laisser aller*. Et ma mère me fait savoir que c'est bien, que j'ai raison. »

Mary avait été incapable de parler ; elle avait fait ce qu'elle avait toujours fait du plus loin qu'elle s'en souvînt. Elle s'était tournée vers Douglas aussi tendrement qu'elle se tournait vers la caméra, et elle avait laissé ses yeux dire ce qu'elle ressentait.

Deux mois plus tard, elle et Charlotte étaient reparties à Hollywood pour monter sa société de production avec Fran et Mickey. Pas très loin de là où Douglas avait emménagé avec sa femme et leur fils de sept ans. Bien évidemment, Mary avait fait une visite de politesse aux Fairbanks dès qu'elle avait été installée. Beth Fairbanks l'avait accueillie chaleureusement. Elle était, de toute évidence, troublée de recevoir la visite de quelqu'un de si important ; en vérité, elle l'avait toujours été en présence de Mary. Douglas Fairbanks Jr., un enfant aux joues rondes et aux cheveux blonds, était agenouillé par terre et jouait avec une armée de petits soldats en étain.

« Je vais demander qu'on nous serve le thé ! » s'était écriée Beth, tout affairée, laissant Mary seule avec son mari et l'enfant.

« Tu permets que je joue, moi aussi ? » avait demandé Mary au petit garçon, en s'agenouillant à côté de lui, dans sa plus jolie robe, le large bord de son chapeau encadrant son visage.

« Tu peux faire les Boches et moi les Français », lui avait dit le fils de Douglas, avec beaucoup de sérieux. Elle avait acquiescé d'un hochement de tête et aligné les soldats.

Elle avait alors levé les yeux et vu toutes les émotions que trahissait l'expression de Douglas – fier de son fils, heureux de la voir, et triste encore. Mais c'était une tristesse qu'ils avaient partagée et il n'y avait donc là rien de tragique ; plutôt une douce amertume, et Mary n'avait pu s'empêcher de repenser, d'une manière respectueuse, à cette soirée dans Central Park – *By the clock*, c'est ainsi que Douglas avait signé la lettre qu'il lui avait adressée, lui faisant ainsi

comprendre que lui aussi se souvenait de cette soirée, avec autre chose en plus que du chagrin.

Tout à coup, il s'était agenouillé à ses côtés et lui avait chuchoté à l'oreille ; son souffle chaud avait procuré à Mary des frissons dans la nuque et des picotements dans son cou.

« Je ne peux pas attendre plus longtemps, Mary. Il faut que je vous voie. Retrouvez-moi dans Griffith Park demain à quinze heures. »

Mary, incapable de croiser son regard par crainte de ce qu'elle pourrait faire, agenouillée là sur le sol à côté de ce petit garçon sérieux, avait hoché la tête tandis que le bonheur et le désir la submergeaient.

« Oh, mon Dieu, cette horrible guerre », avait pépié Beth, de retour avec de grands verres et un pichet de thé posés sur un plateau d'argent.

Mary s'était relevée d'un bond, les genoux tremblants de peur.

« La seule chose que veut mon petit garçon en ce moment, c'est jouer à la guerre », avait continué Beth, ne s'apercevant pas de la tension qui régnait dans la pièce. « Parce que tout le monde ne parle que de ça. J'ai tellement peur que Douglas ne soit impliqué, d'une manière ou d'une autre, maintenant que notre pays est entré en guerre. »

La guerre. Mary faillit laisser échapper un hoquet de surprise. Les États-Unis avaient déclaré la guerre à l'Allemagne un mois plus tôt, en avril 1917, se jetant finalement dans la grande bataille européenne. Hollywood aussi avait envie d'y jouer un rôle – sans parler de l'envie d'être présent sur le marché des Alliés qui ne pouvaient plus faire de films en raison de la pénurie en hommes et en matériel –, mais, jusqu'à ce jour, la vie continuait comme d'habitude ; on tournait des films. Avant que Beth n'en parle, il n'était pas venu à l'esprit de Mary que Douglas pourrait avoir à se battre.

Et peu importaient les restes de morale auxquels Mary se raccrochait encore, ils disparurent quand, en regardant Douglas Fairbanks, elle comprit qu'il lui manquerait plus encore qu'elle ne le désirait.

« J'espère sincèrement que Douglas trouvera une manière de contribuer à l'effort de guerre sans avoir à se battre », avait-elle répliqué en hochant la tête, juste une fois. Elle avait alors lu de la joie sur le visage rougissant de Douglas. « Après tout, il a un petit garçon

auquel il faut penser. »

Beth lui avait adressé un grand sourire, tandis que Douglas regardait par la fenêtre leur joli jardin bien entretenu.

Le lendemain après-midi, Mary avait retrouvé Douglas à Griffith Park. Elle s'était habillée, s'était arrangée avec tellement de soin ! Elle ne s'était pas habillée pour un homme, excepté Papa Zukor, depuis si longtemps qu'elle ne savait même pas par quoi commencer et avait eu le réflexe de téléphoner à Fran pour lui demander si elle pouvait lui emprunter quelque chose d'élégant, une tenue d'adulte. Mais au moment où sa main s'était apprêtée à décrocher le combiné, elle s'était arrêtée. Elle ne pouvait pas se confier à Fran. Pas encore. Elle ne pouvait se confier à personne ; elle était prisonnière de ce château de verre qu'elle avait elle-même construit. Si elle devait en abattre l'un des murs, il lui faudrait le faire toute seule.

Elle avait donc choisi une discrète robe en lin sans trop de volants – ni de boutons – et était partie rejoindre sa voiture presque en courant tellement elle était excitée par ce qu'elle s'apprêtait à faire – oublier toute prudence, tout risquer, mais aussi être caressée, câlinée, adorée. *Prise.*

Quand elle l'avait vu, debout sous un arbre au bord du chemin où ils avaient rendez-vous, elle avait couru vers lui pour se jeter dans ses bras impatients, et quand ils s'étaient embrassés pour la première fois, ce fut comme s'ils l'avaient déjà fait des milliers de fois.

Le lendemain du jour où Mary et Fran eurent leur petite... prise de bec à l'écurie, Douglas vint prendre le thé chez Mary, avec Charlotte.

Ça faisait partie de leur jeu ; ils se voyaient officiellement à titre d'amis et collègues, toujours en compagnie de quelqu'un d'autre – jamais en tête à tête –, parlant travail avec enthousiasme. Charlotte, avisée comme toujours, mais aussi désapprobatrice, bien que ne disant rien, était assise près du service à thé, arborant une expression aussi indéchiffrable que celle d'un sphinx.

« Tu sais, Fran a appelé hier soir », dit Mary à Charlotte qui servait le thé et découpait une part de gâteau. « Elle veut aller à la guerre, tu t'imagines ? Elle veut servir de correspondante, quelque chose comme ça, et elle m'a demandé si j'avais des contacts à Washington. Bien sûr que je suis prête à aider cette chère Fran autant que je peux. Mais ça m'a fait penser à la possibilité de contribuer moi-même à cette guerre.

Et vous aussi, Douglas. »

Douglas ne dit rien ; elle savait qu'il était très sensible aux critiques selon lesquelles lui et d'autres acteurs valides devraient porter l'uniforme et s'engager. Mais les studios avaient tiré toutes les ficelles imaginables pour garder leurs têtes d'affiche à l'abri et devant les caméras.

« Nous pourrions proposer de faire une tournée, continua Mary. Pensez à l'argent que nous pourrions récolter, aux fonds que nous pourrions lever ! Je suppose que nous devrions inclure Charlie. Après tout, nous sommes les trois plus grandes stars de Hollywood. » Mary fit cette déclaration sur un ton détaché ; comme une évidence – s'appuyant sur les chiffres qu'elle lisait très attentivement toutes les semaines, comparant les résultats du box-office et les recettes des salles de cinéma.

Douglas – pas encore aussi habitué à l'importance de sa position de star que l'était Mary, car il venait tout juste de l'atteindre – sourit, en jubilant, et là, en plein milieu du salon, fit le poirier. Tandis que Charlotte demeurait estomaquée, Mary sourit avec indulgence. Il ressemblait tellement à un petit garçon, quand il exprimait ses sentiments sans attendre, de la manière la plus physique qui soit, dépensant toute son énergie en faisant la démonstration de son immense charisme. S'il ne faisait pas des choses telles que sauter par-dessus des canapés, marcher sur les mains ou jongler avec des balles de croquet, il se consumerait.

« Charlie et moi pouvons marcher sur les mains ! Nous pouvons boxer ! Nous pouvons jongler et faire de la gymnastique ! Et vous pourriez faire des discours – personne ne vous arrive à la cheville, Tupper, quand il s'agit de rassembler les foules ! »

Mary sourit et rougit ; Tupper était l'un de ces nouveaux surnoms dont il l'avait affublée. Elle n'avait aucune idée de ce que ça signifiait, mais elle avait pris l'initiative de l'appeler Hipper ou Duber, sans savoir non plus ce que ça pouvait signifier. Ça faisait partie de ce monde exaltant dans lequel ils évoluaient, un monde de secrets, caché, un monde de désir, un monde dans lequel elle se retrouvait – elle, Mary Pickford ! – vêtue de déguisements ridicules et hilarants, avant de sauter dans la nouvelle voiture de Douglas, une Hudson Phaeton, et de rire pendant qu'ils parcouraient la ville à grande vitesse, montant et descendant les collines, faisant le tour des orangeries, pour finir

par trouver de petites allées tranquilles, sans issue, où Douglas s'arrêtait, avant de l'attraper d'une poigne ferme pour l'attirer à lui, tandis qu'elle disparaissait dans ses bras et qu'ils s'embrassaient, se touchaient et se chuchotaient des inepties.

Puis vinrent les fois où, comme la veille, ils oubliaient toute prudence – parce que s'embrasser, se toucher et se parler à l'oreille ne suffisait pas toujours, surtout pour quelqu'un débordant d'énergie comme Douglas. Ils allaient donc chez son frère ou, parfois même, ils se rendaient furtivement chez lui si Beth était repartie à New York. Et c'était le paradis, c'était risqué, c'était toujours assez rapide ; ils étaient sans cesse aux aguets. Mais quand même, le sexe avec Douglas était meilleur que tout ce dont elle avait fait l'expérience avec Owen. Même si parfois Douglas s'emportait et la jetait sur le lit ou le canapé. Ça faisait partie de lui, complètement – il la transportait, la séduisait chaque fois qu'elle le voyait.

« Une tournée ? fit Charlotte, un sourcil levé. Vous partiriez donc tous les deux en tournée dans tout le pays ? Vous feriez des apparitions en public ? Ensemble ?

– Oui, Mama, bien sûr. Pour l'effort de guerre. » Mary évitait le regard de sa mère. « Bien sûr qu'il nous faudra être ensemble.

– Et tu penses que c'est sage ?

– Je pense que c'est important », répondit Mary en choisissant soigneusement ses mots.

Oh, Mama devinait tout ; mais cette fois, au contraire d'avec Owen, Charlotte se mordit la langue. Si fort qu'elle fronça les sourcils. Mama lui avait interdit de voir Owen à l'époque, et c'est quelque chose qu'elle avait toujours regretté. Cette fois, elle ne recommencerait pas. Mais elle se débrouillerait autrement ; elle se débrouillerait pour que Mary se sente coupable, aussi coupable qu'elle l'aurait dû. Car Douglas était marié, et elle l'était aussi, et dans l'affaire il y avait un enfant ; sans compter qu'elle devait penser à sa carrière et à leur bien-être.

Mais en cet instant, pour la première fois de sa vie, peu lui importait. Peu lui importait sa carrière ou le public. À cet instant, elle ne pensait qu'avec son cœur, et d'autres parties de son corps auxquelles elle n'avait pas prêté attention depuis si longtemps. Sa conscience reprendrait le dessus tôt ou tard. Ça avait toujours été le cas.

Et donc Mary Pickford, Douglas Fairbanks et Charlie Chaplin s'entendirent pour s'embarquer dans une tournée éclair à travers le pays afin de récolter des fonds pour la guerre. C'était son devoir de patriote ; elle sentit son cœur se gonfler de fierté quand elle revêtit son uniforme de l'armée et passa en revue les soldats du 143^e régiment d'artillerie de Californie qui lui avait donné le titre honorifique de colonel.

Avant de partir, il restait à Mary encore un film à tourner. Un film avec Frances qui se comportait bizarrement ces derniers jours, qui faisait tout ce qu'elle pouvait pour trouver une mission à accomplir en Europe. Mais à quoi pensait donc cette chère Fran ? Pourquoi vouloir abandonner Hollywood juste au moment où elle était au sommet de sa carrière ?

Mais bien sûr, Mary fut on ne peut plus heureuse d'aider son amie ; quelques coups de téléphone et la chose fut réglée. Fran commença à préparer son départ – après avoir donné son accord pour écrire *La Petite Vivandière* pour Mary, un film pour participer à l'effort de guerre. Et qui permettrait à Mary de travailler près de Douglas, qui lui aussi préparait un film, avant qu'ils puissent s'embarquer pour leur tournée, laissant Beth et son fils à la maison.

Au nom de l'armée, bien sûr. Toujours au nom de l'armée.

Hiver 1918

« Mary, je suis épuisée, je suis grincheuse, et bien trop payée pour tenir ton sac à main », dis-je en me plaignant tandis que je suivais Mary qui avançait d'un pas résolu, tel le petit général qu'elle était, entre deux rangées de lits en fer-blanc d'une salle d'hôpital. « Il faut que je retourne à l'hôtel pour travailler à mon scénario. » La journée de repérages pour *La Petite Vivandière* avait été éprouvante ; le film était tourné à San Diego, au camp militaire de Kerney. C'était le camp d'entraînement du 143^e régiment d'artillerie – le régiment de Mary, dont elle était colonel honoraire – et nous y filmions les scènes militaires.

La journée passée à marcher dans les bois et les champs avait déjà été longue et ensuite, pour je ne sais quelle raison, Mary avait insisté pour que je l'accompagne dans sa visite à l'hôpital militaire, quand je n'avais qu'une envie, m'asseoir, dîner, m'atteler à mon scénario, le dernier scénario avant mon départ pour l'Europe.

« Pourquoi on est là ? demandai-je sur un ton geignard.

– Tu verras, Fran », fut tout ce que répondit Mary, une étincelle de malice dans les yeux, le visage éclairé par un sourire suspect.

Je secouai la tête en traînant les pieds. C'était Mary Pickford que les soldats blessés avaient envie de voir.

Et de toute façon, la plupart des lits d'hôpital étaient vides. Car après tout, ces hommes n'étaient pas encore allés sur le champ de bataille. Que Mary ait présumé que j'allais la suivre sans rien dire, alors qu'une jolie chambre d'hôtel, avec une cheminée et ma machine à écrire, m'attendait, m'énervait. Il fallait que je finisse rapidement ce film afin de pouvoir partir en Europe avant que la guerre ne soit finie.

J'avais parfois l'impression – une peur panique totalement irrationnelle – que si je ne partais pas, je serais condamnée à n'être

rien d'autre que la *scénariste* de Mary. Et même si j'aimais Mary et écrire des scénarios pour elle et que, il n'y avait pas si longtemps, c'était ce dont j'avais rêvé – et que je devrais donc être reconnaissante d'y être arrivée –, je voulais *plus* désormais. Plus pour moi, et moins à partager. J'étais toujours à la recherche de quelque chose, je poursuivais ma quête, même si mon avenir proche était déjà parfaitement dessiné – voyager à l'étranger pour la première fois, en tant que journaliste professionnelle, correspondante de guerre ; faire du bon travail, un travail utile, puis revenir et reprendre mon travail de scénariste la mieux payée de toute la profession. Et peut-être que j'écritais encore pour Mary, peut-être pas. Tout ça aurait dû me suffire – il y avait de ça quelques mois encore, c'était suffisant.

Pourquoi ne l'était-ce plus ?

« Mary, je t'en prie, laisse-moi rentrer à l'hôtel ! » Pourquoi devais-je demander à Mary la permission de retrouver ma chambre et de prendre un bain de pieds ? Mary secoua la tête et releva le menton d'un air têtue, ses yeux lançant des éclairs d'excitation.

« Fran, ma chérie », dit-elle d'un ton ferme tandis qu'elle s'arrêtait, tournait les talons et qu'elle repliait l'un de ces paravents censés protéger l'intimité, pas si intime, des malades. J'hésitai, curieuse mais ayant soudain peur de ce que j'allais voir ; qu'y avait-il derrière ce paravent ? Qui était derrière ?

Et pourtant, je suivis Mary ; n'avais-je pas toujours suivi Mary ?

« Et nous y voilà, Fran, ma chérie ! » Elle était juchée au pied d'un lit d'hôpital bien loin d'être vide et me souriait d'un air on ne peut plus espiègle – les yeux brillants, les sourcils levés, les joues roses. Je ne comprenais pas ; elle avait l'air à la fois possessive et généreuse, et c'était comme si Mary me *donnait* quelque chose, tout en le revendiquant. Puis qu'elle me l'offrait.

« Frances Marion, j'aimerais te présenter au lieutenant Fred Thomson du 143^e régiment d'artillerie. Lieutenant, en tant que colonel honoraire de votre unité, je vous ordonne de donner votre main à Miss Marion en guise de salut. » Et en un éclair, après un dernier petit sourire tendre et suffisant – et autoritaire –, Mary repartit dans l'allée centrale, saluant les autres patients.

Elle me laissa donc seule avec le lieutenant tout aussi stupéfait que moi, qui se souleva sur les coudes pour s'asseoir et me tendre la main.

« Miss Marion, c'est un grand honneur », déclara une voix de

baryton qui fit s'emballer mon cœur. Le lieutenant souriait. Mes battements de cœur retrouvèrent un rythme normal.

Des yeux d'un bleu vif. Un nez fort, une mâchoire carrée et des pommettes bien dessinées – son visage était celui d'une statue grecque sculptée dans la pierre. Des cheveux blond cendré coupés court sur les côtés, mais une mèche sur le devant qui lui tombait dans les yeux, comme celle d'un petit garçon. Des dents d'une blancheur parfaite. Sa poignée de main ne fut pas aussi puissante que je l'aurais imaginé au vu de ses larges épaules et de ses bras musclés, mais plutôt chaude, tendre, comme s'il avait eu peur de me broyer la main.

« Frances Marion », m'entendis-je dire bêtement, avant de me souvenir que Mary m'avait présentée. « Je suis une amie de Mary », bégayai-je en rougissant – je n'avais plus rougi depuis l'adolescence.

« Oui, je sais. » Le lieutenant me sourit gentiment, presque comme si j'étais une pauvre demeurée, et d'un geste me désigna la chaise près de son lit. « Vous serez plus à l'aise. »

Je n'avais aucune envie de retirer ma main de la sienne, mais je m'y résolus et me laissai tomber sur la chaise. Je gardai mon sac à main sur mes genoux, comme une vieille fille tatillonne, car je n'avais aucune idée de l'endroit où le poser. On aurait dit que j'avais oublié comment fonctionnait mon corps à l'exception de la respiration – c'était la seule action dont j'étais capable. Continue à respirer, c'est tout – et ne t'évanouis pas, me disais-je, tandis que mon cœur s'était mis à battre violemment.

« Qu'est-ce... comment... Êtes-vous malade ? » finis-je par bredouiller, me souvenant que malgré l'agaçante aura romantique de l'atmosphère autour de nous – comme si nous étions assis tous les deux dans un restaurant éclairé par des bougies, à l'écart du reste de la salle –, nous étions en fait dans un hôpital militaire impersonnel, et que le séduisant lieutenant était dans un lit, vêtu d'une blouse d'hôpital et non de son uniforme.

« Je me suis cassé la jambe en jouant au football. » Le lieutenant Thomson rit d'un air piteux. « Mais les os seront ressoudés et je serai rétabli avant d'embarquer, s'il plaît à Dieu.

– Et que l'eau de la rivière ne monte pas trop haut », ajoutai-je, complétant automatiquement l'expression. Mais quand le lieutenant me jeta un regard perplexe, je me rendis compte qu'il était sincère, qu'il invoquait vraiment *Dieu*. « Oh, je suis désolée ! Je... je...

– Ne vous en faites pas, dit-il en souriant. Je suis l'aumônier du régiment mais ça ne veut pas dire que je suis un saint.

– Dieu merci ! » rétorquai-je par réflexe, avant même de porter ma main à ma bouche.

Je regardai alors le lieutenant Thomson bouche bée – le pieux lieutenant Thomson –, horrifiée. J'étais sûre d'être la confirmation vivante de ses pires soupçons sur Hollywood, à savoir que nous n'étions que des impies, des incroyants, une bande de pécheurs.

À mon grand soulagement, le lieutenant rejeta sa tête en arrière pour rire à gorge déployée. Et donc, par bonheur, je pus rire aussi.

Je finis par me détendre et posai mon sac par terre ; je gigotai jusqu'à ce que je sois confortablement installée sur la chaise froide en métal, car j'avais compris que je resterais assise là longtemps. Très longtemps. Mais comment le savais-je ?

« Ce fut le coup de foudre », avouai-je à une Mary si impatiente de savoir qu'elle en était touchante. Elle avait tambouriné à la porte de ma chambre d'hôtel à peine étais-je rentrée – tard. Des heures plus tard ; un océan, des montagnes de temps passé, toute une vie déjà organisée et espérée ; toute une vie déjà oubliée. Car j'avais su que ce serait le moment qui déterminerait ma vie pour toujours ; il y aurait un « avant Fred » et un éternel et heureux « depuis Fred ».

« Je n'aurais jamais pu écrire une scène comme celle-là – tu me connais ! Je déteste les trucs à l'eau de rose. Mais c'était comme si je jouais ma première scène d'amour, en étant tout à la fois actrice, scénariste, réalisatrice et chef opérateur, et... ça m'appartenait. C'était ma scène d'amour et celle de Fred aussi ; je suis incapable de l'expliquer, sauf que lui aussi ressentait la même chose, je le sais. Il n'est pas quelqu'un de frivole ; c'est l'homme le plus sérieux que j'aie jamais rencontré, et pourtant il m'a fait rire – oh, il m'a tellement fait rire !

– Et il est plutôt agréable à regarder, non ? »

Mary fit un mouvement suggestif du bassin qui ne lui ressemblait en rien.

« Oui, en effet ! C'est un athlète – je veux dire un champion d'athlétisme d'envergure internationale. Il aurait pu participer aux Jeux olympiques mais il est opposé à toute forme de compétition le dimanche.

– Il est religieux ? Oh, Fran ! »

Mary cessa de marcher en se déhanchant et se jeta sur le lit à côté de moi. Je ne pus que rire, même si je comprenais ce que voulait dire Mary. Moi – deux fois divorcée, ma vie de bohème parmi les pécheurs de Hollywood – et un homme religieux ?

« Il est pasteur, en fait », dis-je, incapable de croiser le regard de Mary, car je savais que j'y lirais un sentiment d'horreur.

La religion ne faisait pas vraiment partie de nos vies. Même si Mary s'affublait de son catholicisme comme d'un cilice dès qu'on évoquait Owen, je ne l'avais jamais vue aller à la messe. Quant à moi, même si j'avais reçu une éducation religieuse, je n'étais pas allée à l'église depuis que j'étais arrivée à Los Angeles ; je ne croyais pas vraiment en Dieu, je devais bien l'avouer. Lui et moi n'étions guère d'accord sur beaucoup de choses.

« Par ailleurs, Fred est veuf », confiai-je plus tard à Mary. J'avais appris pas mal de choses sur le lieutenant Fred Thomson en très peu de temps.

« Un pasteur *veuf* ? Oh, Fran ! Je suis désolée de t'avoir fait ça – je ne savais pas ! J'ai juste pensé qu'il était l'homme le plus séduisant que j'aie jamais vu – après Douglas, bien sûr – et j'ai immédiatement eu envie de te le présenter. Il est si grand que je pouvais tout de suite vous imaginer ensemble en pensant que vous formeriez un sacré couple – j'ai même visualisé la scène en la cadrant de mes mains comme pour filmer ! Et je voulais faire ça pour toi, Fran ! Pour t'offrir quelqu'un qui te rende aussi heureuse que Douglas me rend heureuse. Mais maintenant, je suis désolée !

– Non, Squeebie, ne sois pas désolée ! J'ai tout raconté à Fred : mes divorces, ma carrière. Et tu sais quoi ? Ça lui est égal ! Complètement égal ! Que ce soit les divorces ou ma carrière. “Je pense qu'il est important dans un couple d'être égaux”, a-t-il dit. Je ne veux pas que quelqu'un s'accroche à moi, je veux quelqu'un qui se tienne à mes côtés.

– Alors je suis heureuse, Fran. Si heureuse que mon plan ait marché – et que tu me pardonnes !

– Je n'ai rien à te pardonner. Tu sais, Mary, je t'ai dit que je griffonnerais mon scénario et que je partirais dès que possible. Mais maintenant, je pense que, eh bien... tu ne crois pas qu'il serait plus prudent de rester ici pendant la durée du tournage ? Juste pour vérifier que tout se passe bien ? »

Je ne pus m'empêcher d'esquisser un petit sourire tandis que Mary agitait son doigt devant moi.

« Je pense que non seulement ce serait prudent, Miss Marion, mais que ça fait partie de ton contrat. Si tu ne l'avais pas proposé de toi-même, je t'en aurais donné l'ordre.

– Oh, Mary ! »

Je la pris dans mes bras et nous restâmes assises enlacées pendant un moment ; assez longtemps pour que je sente le cœur généreux de Mary battre contre ma poitrine, et pour accepter sa joie et son approbation. Non, non, je n'avais pas besoin de son approbation ; je serais immédiatement repartie à l'hôpital militaire d'un pas décidé si Mary avait dit ne serait-ce qu'un mot contre le lieutenant Fred Thomson.

Mais Mary ne dit rien, et qu'elle approuve et se réjouisse de ce bonheur enivrant ne fit qu'ajouter à ma joie. Je comprenais ce qu'elle avait ressenti ce jour-là aux écuries, et à quel point je l'avais déçue.

« Mary, je regrette ce que j'ai dit à propos de Doug, cette fois-là dans Griffith Park – qu'il se servait de toi », avouai-je en lui prenant la main. Je ne pouvais la regarder en face tant j'avais honte. « J'étais blessée, tu comprends. Blessée que tu ne m'aies pas parlé de lui, blessée que tu te sois servie de moi seulement pour le voir, et que ça n'ait pas vraiment été ma compagnie que tu recherchais ce jour-là.

– Oui, tu avais raison Fran. Je suis désolée de ne pas t'en avoir parlé avant. Mais j'avais peur d'en parler à qui que ce soit – j'ai encore peur. Toi et Mama êtes les seules qui sachiez vraiment.

– Mais quand même. Je serais effondrée si tu n'étais pas heureuse de ce qui m'arrive, alors je sais à quel point j'ai dû te blesser. Souviens-toi, Squeebie, souviens-toi que nous avons dit que nous ne laisserions jamais un homme s'immiscer entre nous et nous séparer.

– Je m'en souviens. »

Mary secoua la tête, le regard sombre, se rappelant, de toute évidence, le fiasco complet de *Pauvre Petite Fille riche* lors de la projection.

« Ça vaut aussi pour les hommes qui nous aiment. Pas seulement les grands pontes des studios et les hommes d'affaires. Il s'agit de *nos* vies, Mary – et des hommes qui doivent vraiment en faire partie, comme Douglas et Fred. » J'eus presque le souffle coupé en m'entendant prononcer son prénom aussi facilement, avec autant

d'assurance. Mais je savais que je pouvais le faire ; il avait déjà conquis mon cœur, alors pourquoi pas mon vocabulaire ?

« Bien sûr, Fran. Nous serons toujours proches, encore plus proches, grâce à eux. Tu te souviens de nos discussions pour savoir si nous étions capables d'aimer vraiment, en dépit de nos carrières ? Et que nous pensions qu'il fallait renoncer à quelque chose si nous voulions être aimées ? Ce qui est bien avec Douglas, et j'espère aussi avec Fred, c'est que je n'ai pas l'impression de devoir renoncer à quoi que ce soit ! Au contraire, j'ai l'impression qu'il ajoute quelque chose à tout, à mes souhaits, mes rêves, mon ambition. Il ne me prend rien. Comment est-ce possible, Fran ? Comment pouvons-nous avoir autant de chance ?

– Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que nous avons de la chance, et j'en suis consciente. Bon, maintenant, il faut que je dorme afin d'être aussi fraîche qu'une rose pour mon fringant lieutenant. Il a trois ans de moins que moi – crois-tu que ce soit un problème ? Je dois avouer que je ne lui en ai pas parlé.

– Oh, Fran ! » Mary éclata de rire en se levant pour retourner dans sa chambre. « Tu lui as parlé de tes divorces mais pas de ton âge ? »

Je hochai la tête, me sentant plus bête que jamais.

« Frances Marion, tu es sacré un phénomène, et c'est un compliment ! »

Je ris moi aussi, en lui disant au revoir tandis qu'elle sortait de ma chambre. Je commençai alors à ôter les épingles de mes longs cheveux noirs et enlevai mes boucles d'oreilles. Je me préparais à aller me coucher, comme d'habitude, en accomplissant ces gestes féminins que je ritualisais. Brosser mes boucles soyeuses, mettre de la crème sur mon visage, ma gorge, frotter mes coudes – un conseil de Mary – avec du jus de citron. J'accomplissais ce rituel tous les soirs, presque mécaniquement ; mais ce soir-là, je savourai ce moment, faisant attention à chaque détail, en prenant mon temps, caressant ma peau plus tendrement que je ne le faisais d'habitude.

Pete ! Je n'avais pas repensé depuis des années à cet ancien surnom qu'on m'avait donné chez World Film. Il me revint brusquement à l'esprit. Ils m'appelaient Pete ! Comme s'ils ne supportaient pas que je sois une femme ; et je les avais laissés faire. Je les avais laissés me faire ça.

Plus jamais, décidai-je en me glissant sous la couverture, prête –

impatiente – à fermer les yeux et retrouver en pensée le lieutenant, un grand gaillard aux cheveux blond cendré et au sourire envoûtant. Pas ce soir.

Ce soir, je suis une femme. Et je ferai des rêves de femme.

Nous avions si peu de temps. Sachant que le monde entier était en guerre, c'était un cliché qui prenait des proportions démesurées. Un cliché que j'aurais pu placer dans l'un de mes scénarios avant de le supprimer. Mais c'était vrai. Si peu de temps pour que nous puissions nous connaître, pour partager nos espoirs et nos rêves, pour commencer à poser les premiers jalons branlants d'une vie à deux.

Si peu de temps pour nous aimer. Car c'était autre chose, je le sentais depuis le début. Je ne coucherais pas avec Fred avant notre mariage, et si j'avais pu écrire une histoire à remonter dans le temps, je serais de nouveau vierge, il le faudrait. Mais en réfléchissant, je me dis que non. Car si je l'étais, je serais encore à San Francisco. Or, quoi que mes précédents mariages puissent maintenant signifier aux yeux de cet honnête pasteur, ils m'avaient menée à Los Angeles, à Hollywood, à Mary, à ma carrière... et jusqu'à lui.

« Tu es sûr que ça t'est égal ? » demandai-je, pour la quinzième fois, tandis que Fred et moi – sa jambe était presque guérie, il marchait donc avec une canne – nous promenions le long des allées bordées de fleurs des studios Famous Players-Lasky. Nous étions en plein tournage des scènes d'intérieur de *La Petite Vivandière*. Mary nous avait présentés seulement un mois auparavant.

Un mois d'échanges de lettres, de coups de téléphone et de fréquents allers-retours entre l'hôpital militaire de San Diego et Hollywood ; un mois au cours duquel le temps s'était accéléré. Nous nous étions rencontrés, nous nous étions courtisés et avions décidé de nous marier – tout ça en un mois qui avait passé à une vitesse vertigineuse. Fred avait une courte permission avant de repartir avec le 143^e régiment d'artillerie pour la France, et vers l'inconnu.

« Comment pourrais-je t'en vouloir de ton passé, Frances ? » demanda Fred, incroyablement fringant dans son uniforme beige clair. Je ne pus m'empêcher de le comparer aux acteurs sur le plateau – des acteurs jaloux qui lançaient des regards noirs au jeune lieutenant, sachant qu'ils ne faisaient pas le poids. Fred ressemblait, de la tête aux pieds, à une star de cinéma. Peut-être qu'un jour...

« Ton passé a fait de toi qui tu es, poursuivait Fred, d'un ton résolu. Tout comme mon passé a fait de moi qui je suis. Nos passés sont différents, c'est vrai, mais nous aurons le même avenir. N'est-ce pas ? »

Je hochai la tête, trop heureuse pour parler.

« Tu m'attendras, mon amour ? Jusqu'à la fin de la guerre ? Je ne veux pas me marier avant. J'ai perdu une femme. Je ne veux pas en perdre une autre – ni qu'elle me perde. » Fred sourit et prit ma main qui paraissait si fragile dans la sienne. « Après tout, toi aussi tu seras en danger. Mademoiselle la Courageuse Correspondante de Guerre.

– Oh, tu l'as lu ! »

Je retirai brusquement ma main de la sienne, consternée.

« Comment ne pas le lire ? Quand j'ai donné ton nom à la réceptionniste, elle m'a tendu le magazine *Motion Picture World* ! Avec en couverture cette photo de toi, si séduisante, en uniforme – je dois dire que vous êtes ravissante, lieutenant Marion.

– Oh ! » Je cachai mon visage derrière mes mains, mortifiée. « Tu dois comprendre. Je n'ai pas demandé une telle publicité. Mais au studio, eh bien, ils font toujours ça. Ils en font toujours un peu – beaucoup – trop. C'est pour la bonne cause, évidemment. L'industrie du cinéma est encore bien jeune, et nous faisons tout ce que nous pouvons pour la promouvoir, de sorte que les films et les gens qui y participent paraissent respectables aux yeux du public ; et une scénariste – une femme scénariste – qui part...

– La scénariste la mieux payée de toute la profession, selon l'article », m'interrompit Fred.

Je repris mon souffle, essayant de détecter le moindre signe trahissant qu'il se sentait menacé par cette réalité. Mais son visage n'exprimait rien d'autre qu'une sincère admiration.

Ma mission auprès du Committee of Public Information¹ – au titre de correspondante de guerre, j'allais filmer les femmes américaines à l'arrière du front – avait été révélée à tous les magazines et journaux de la profession par le service de communication de Famous Players-Lasky. On y ajoutait que Mary était au bord des larmes à l'idée de perdre sa scénariste et meilleure amie. Officiellement, tout le monde me félicitait ; en privé, je savais que tous se grattaient la tête sans comprendre que je puisse sacrifier cinquante mille dollars en un an pour une misérable solde de l'armée. Sans parler de traverser l'océan

ni de la possibilité de subir les bombardements, d'être tuée, vêtue d'un uniforme peu seyant et de devoir – oh mon Dieu ! – laver moi-même mes sous-vêtements et boire de l'eau directement au goulot d'une gourde.

Mais j'étais si heureuse de m'être portée volontaire avant même de connaître l'existence de Fred Thomson. Il me semblait qu'ainsi j'étais son égale ; faire carrière dans un milieu privilégié m'avait peut-être permis de dîner dans de bons restaurants à Hollywood, mais j'étais sûre que, pour un homme comme Fred, tout ça était frivole. Fred était un homme d'une telle intégrité, si discret, qu'il dégageait presque une aura, bien qu'il eût détesté cette notion. J'avais déjà compris qu'il était un athlète non pas parce qu'il aimait la foule ou les médailles, de même qu'il était pasteur non pas pour simplement attirer l'attention. Fred Thomson était un athlète car il croyait sincèrement que Dieu lui avait donné un corps d'athlète et qu'il devait donc remplir son rôle. Et il était pasteur parce qu'il pensait que sa mission était d'inspirer et de consoler ceux qui n'avaient pas eu autant de chance. Car il était sincèrement convaincu que Dieu parlait à travers lui, mais discrètement. Pas comme Billy Sunday², qui sautait dans tous les sens, hurlait dans un mégaphone et ne se déplaçait pas pour moins de cinq cents personnes.

Que j'aie déjà décidé, tout au moins pour le moment, qu'il y avait plus important pour moi que d'écrire des scénarios donnait à notre nouvelle et fragile relation plus de poids. Si je savais déjà – et je l'avais accepté – que Fred serait toujours le plus honnête et le plus moralement irréprochable, je compris aussi mes propres points forts. Livré à lui-même, un homme comme Fred Thomson serait incapable de survivre dans un endroit comme Hollywood.

« Nous formons une bonne équipe.

– Le couple parfait.

– Et tu es sûr de ne pas m'en vouloir ?

– Je suis fou de toi, Frances Marion – non, disons plutôt je suis fou de toi Marion Benson Owens de Lappe Pike, c'est bien ça ? »

Heureuse – si heureuse que c'en était injuste pour les autres –, j'acquiesçais d'un signe de tête.

« Tu sais, j'aime chacune des syllabes de ton nom d'une longueur ridicule, j'aime tout chez toi, et même si je sais qu'il y aura des embûches – attends un peu de rencontrer ma mère ! –, peu m'importe.

Parce que ça (et Fred attrapa ma main de nouveau), c'est bien. Ça vaut la peine d'attendre que la guerre soit finie ; alors nous serons enfin ensemble et nous aviserons. Tu continueras à écrire, car c'est ce que tu es, et si l'Église ne veut pas que je prêche parce que mon épouse est une femme divorcée, je ferai autre chose. Prêcher n'est pas ce que je suis ; c'est ce que je fais. Il existe d'autres moyens de trouver l'inspiration. Tu as trouvé un moyen, j'en trouverai un autre.

– Fred ! » Mon cœur s'emballait, de même que mes mains ; j'eus le réflexe de vouloir attraper un stylo que je n'avais pas. « Tu... ce que tu viens de dire est magnifique ! Je veux le noter ! C'était parfait, et je suis sûre que je pourrai le placer quelque part...

– Pour un film ? »

Fred rit, laissant apparaître au coin de ses yeux de petites rides désarmantes que je n'avais pas encore remarquées. Oh, quand je pensais à toutes ces choses désarmantes, attachantes que j'avais encore à découvrir à son sujet.

« Oui, c'était un discours parfait.

– Chérie, ce n'était pas un discours, j'ai tout simplement laissé parler mon cœur. Et une chose que tu devras apprendre, car je crois que tu ne l'as pas encore apprise, c'est que la vie n'est pas toujours aussi merveilleuse que dans les films – même si, parfois, elle l'est beaucoup plus. »

Et Fred passa un bras solide autour de ma taille et m'attira à lui ; retenant mon souffle, je regardai ses yeux, sa bouche et, en expirant, je fermai les yeux dans l'attente d'un baiser que je provoquai. Un baiser qui me fit flageoler délicieusement, car je savais que cet homme, cet homme aussi grand et solide qu'un chêne, me soutiendrait. Aussi longtemps que j'en aurais besoin.

Il n'y avait pas de caméra, pas de projecteurs, pas d'habilleuses se glissant hors champ pour rajuster ma robe, pas de ventilateur orienté dans notre direction pour souffler dans mes cheveux. Pas de réalisateur pour hurler « Coupez ! ».

Et pourtant, j'étais l'héroïne de mon propre film et, pour la première fois de ma vie, je me réjouissais d'en être la vedette. Car ce n'est qu'en tant que vedette de ma propre vie que je pourrais mériter Fred Thomson dans le premier rôle masculin.

Il en valait la peine ; pour tout. Et je savais déjà combien j'avais à perdre.

1. Le *Committee on Public Information* (CPI), également appelé la Commission Creel, du nom du journaliste qui l'a dirigée, est mis en place par le président Wilson dès avril 1917 afin de convaincre l'opinion publique américaine de soutenir l'effort de guerre par la diffusion de tracts, films, affiches, caricatures ainsi qu'un nombre impressionnant de communiqués de presse, traduits en plusieurs langues.

2. William Ashley – « Billy » Sunday (1862-1935) – était un joueur de base-ball devenu l'évangéliste américain le plus célèbre et le plus influent durant les deux premières décennies de XXe siècle..

Mary

Printemps 1918

Mary se laisserait-elle un jour d'entendre *Over There ! Over There* !¹ ? Les chœurs déchaînés, les trompettes au bruit fracassant, la foule en liesse qui hurlait au lieu de chanter, tandis que Mary levait les bras afin de jouer les chefs d'orchestre pour tous ces gens debout sur la pointe des pieds – elle avait toutefois permis à Douglas et à Charlie de la porter sur leurs épaules, chacun la tenant par une jambe pour que la foule la voie mieux. Elle était si menue, si petite et la foule si nombreuse, qu'elle avait pris l'habitude de porter des vêtements aux couleurs vives et d'immenses chapeaux afin de s'assurer qu'ils puissent tous la voir de loin.

« Tu n'as pas à t'inquiéter de ça, Mary, lui fit amèrement remarquer Charlie ce jour-là, tu es la seule en robe.

– Certes, mais tu n'as pas à t'en inquiéter non plus, tu es le seul à porter un chapeau melon avec de grosses chaussures trop grandes, et à marcher avec une canne », rétorqua Mary.

Pour autant, Charlie n'était habituellement pas habillé comme son personnage de Charlot. Mais il marchait comme lui et la manière qu'il avait de se dandiner était si reconnaissable que les gens savaient le repérer de très loin.

Ils se mirent tous deux en retrait pour laisser la place à Douglas ; un mégaphone à la main, il leva les bras, exhortant la foule à « Tuer les Boches ! Et à « acheter des Liberty Bonds, des titres d'emprunt de guerre, pour l'Oncle Sam ». Il ressemblait alors à un jeune étudiant meneur de claque, même s'il portait un costume sur mesure. Il sauta en l'air, une fois, deux fois, trois fois, bondissant comme un ressort ; il était l'incarnation vivante du diable qui sort de sa boîte.

Mary Pickford et Charlie Chaplin le regardaient en souriant d'un air indulgent ; c'était l'enfant du trio, celui auquel les deux autres

dispensaient leur affection. Car pour être honnête, Mary détestait profondément Charlie et le suspectait d'éprouver le même sentiment à son égard. Ils se ressemblaient beaucoup – tous deux étaient des perfectionnistes –, mais étaient aussi très différents. Charlie ne s'intéressait qu'aux films et absolument pas au box-office. Mary ne pouvait pas comprendre qu'il soit incapable de se rappeler le nombre d'entrées de chacun de ses films. Elle savait que Charlie pensait qu'elle était moins une artiste qu'une femme d'affaires.

Et tous deux demandaient à Douglas de leur accorder le plus d'attention et de temps possible.

« J'ai une grande admiration pour le talent artistique de Mr Chaplin », racontait Mary à la horde de reporters qui les suivaient dans cette folle tournée sans précédent, couronnée de succès. On s'accordait à dire que ces trois-là étaient à eux tout seuls responsables du financement de la guerre ; des milliers et des milliers de gens venaient, à chacune de leurs étapes, voir, bouche bée, leurs vedettes de cinéma préférées, ils venaient les écouter – une expérience unique ! – et leur donner des preuves d'amour et d'affection, avant d'acheter des titres d'emprunt à peine étaient-ils imprimés. Mais la guerre était alors anecdotique ; ce qui attirait les foules, c'était la possibilité de voir des stars de cinéma en chair et en os. C'était une expérience inédite car, jusqu'à peu, les stars de cinéma n'existaient pas.

« Miss Pickford est l'une de ces rares créatures, tout à la fois une vraie artiste et une personne adorable », ne cessait de répéter Charlie. Ils posèrent avec Douglas en faisant les clowns : Mary et Chaplin étaient perchés chacun sur l'une des larges et solides épaules de Douglas ; puis Douglas et Chaplin soulevèrent Mary comme ils l'auraient fait d'une poupée de chiffon très joliment habillée, tandis qu'ils faisaient semblant de se battre en la prenant à partie. Ils signèrent des autographes, assis tous les trois à une table, jusqu'à en avoir mal au poignet ; et ils haranguèrent la foule jusqu'à en avoir la voix cassée.

Mary et Chaplin se placèrent de chaque côté de Douglas qui en avait fini avec son discours ; il leur attrapa à chacun un bras pour le lever en signe de victoire. La foule hurlait tant que Mary en avait mal aux oreilles ; cependant, aux cris de « Mary ! Notre Mary ! », « Charlie ! Sacré Charlie », et « Doug ! Fais le poirier, Doug ! » – et

Douglas s'exécuta tandis que Charlie faisait semblant de diriger la fanfare militaire jouant *Over There* ! –, elle arbora un grand sourire en agitant le drapeau américain.

S'ensuivit le thé avec le Président ; Wilson était un homme à l'allure sévère qui, néanmoins, se débrouilla pour pincer le derrière de Mary tandis qu'il lui tendait une chaise. Douglas lui lança un regard noir, pendant que Charlie jonglait avec les tasses à thé. Puis ils purent enfin rejoindre leurs chambres au Willard Hotel.

« On dîne ensemble, Doug ? » demanda Charlie tandis qu'on les accompagnait à leur étage privé, leurs bagages ayant déjà été montés et leurs vêtements déballés, même s'ils partaient pour New York dès le lendemain.

« Désolé, mon vieux », répondit Douglas. Mary regardait droit devant elle ; elle marcha d'un pas ferme jusqu'à la porte de sa chambre, impassible, les ignorant tous les deux.

« J'ai des projets », expliqua gentiment Douglas. Mary ne vit pas l'expression de Charlie. Elle sentit seulement un picotement dans la nuque, comme une onde de chaleur qui descendait le long de sa colonne vertébrale, tandis qu'elle ouvrait la porte et que Douglas la suivait à l'intérieur de sa chambre.

Elle était l'autre femme. Elle était la Petite Mary. Notre Mary. L'Ange Vengeur de la guerre. Mrs Owen Moore.

Tant de gens se l'approprièrent sous une identité ou une autre ! Elle endossait tant de rôles différents qu'il était difficile de s'y retrouver : celui de présidente de sa société de production, de petit père pour son frère et sa sœur, de fille dévouée pour sa mère. Mais en cet instant, le seul rôle qui lui importait était d'être une Femme. Une Femme pour l'homme qu'était Douglas – elle s'abandonnait dans une relation physique comme elle n'en avait jamais connu. Sa peau vibrait sous le regard franc, empli de désir de Doug. En privé, elle ne pouvait s'empêcher de le toucher ; il lui fallait sentir ses muscles sous les chemises amidonnées, le ventre plat et ferme, et caresser sa moustache étonnamment douce. Quand ils étaient ensemble en public, l'envie de le toucher était si forte qu'elle avait décidé de porter un manchon, même si on était en avril. Ainsi, personne ne la voyait se tordre les mains, personne ne voyait son alliance.

Dans le train entre la Californie et Washington, ils ne purent se

retrouver dans l'intimité qu'une seule fois ; la fois où elle avait dû se cacher dans le cabinet de toilette du compartiment privé de Douglas quand un employé était arrivé, sans s'être annoncé, pour rabattre la couchette. Une autre fois, Mary s'était débrouillée pour le faire entrer discrètement dans son compartiment sans que Mama s'en aperçoive. Mais en public, ils étaient capables de rester calmement assis l'un à côté de l'autre sans attirer l'attention du public ; après tout, ils étaient collègues, des soldats en armes. Les journalistes avaient l'habitude de les voir ensemble, avec Charlie dans leur sillage, et donc personne ne remarquait les fois où ils n'étaient que tous les deux.

« Je ne sais pas si tu es faite pour Douglas », lui dit Charlie, l'une des rares fois où Douglas était absent, en train d'écrire à sa femme – comme le supposait Mary. « J'aime bien Beth.

– Moi aussi. »

Mary plissa les yeux tandis que Charlie faisait de même. Ils étaient à peu près de la même taille ; Mary n'avait jamais rencontré un homme aussi menu que Charlie, avec des mains aussi délicates et expressives que celles d'une femme, des épaules et des hanches étroites. Douglas les dominait tous les deux de toute sa taille bien que lui-même ne soit pas très grand.

« Tu as une façon bien à toi de le montrer. » L'accent cockney de Charlie mangeait les mots, même si le ton de sa voix faisait toujours l'objet d'une légère curiosité.

« Beth est adorable. Mais elle n'est pas faite pour Douglas.

– Parce que toi tu l'es ?

– Je crois, oui.

– Et pourquoi ?

– Parce que je suis son égale, intellectuellement. Je suis une artiste, comme lui. »

Charlie éclata de rire. « Douglas n'est pas un artiste ! C'est un grand athlète et il a une personnalité magnétique mais il n'est pas un artiste comme nous le sommes nous ! »

Charlie avait, au cours de ses quelques années à Hollywood, si souvent revendiqué le titre d'artiste en son seul nom – le seul vrai artiste, le seul génie, en dehors de Griffith, à devoir être considéré comme tel – qu'être reconnue comme son égale était, à la grande surprise de Mary, très plaisant ; mais même si elle s'en réjouit, elle s'empressa de défendre son amant. « Douglas est lui aussi un artiste !

Un grand artiste !

– Écoute, j'aime Doug comme mon frère – même plus. Je ne sais pas pourquoi, mais il y a quelque chose chez lui qui m'attire, et je serais prêt à tout pour lui. Mais je sais que c'est un sacré fils de pute, d'une certaine façon ; il n'a même pas fait la moitié des efforts que nous avons faits pour en arriver là. Il serait le premier à l'admettre, il n'est donc pas besoin de le défendre.

– Ça ne m'empêche pas de penser que je suis faite pour lui, insista calmement Mary. Je le sais. Et il est fait pour moi.

– Plus que ton mari ?

– Oui. »

Mary fut surprise de répondre sans la moindre hésitation ; peut-être était-ce la première fois qu'elle s'autorisait à penser qu'un jour Douglas pourrait prendre la place d'Owen. La première fois qu'elle s'avouait avoir envie de se marier avec Douglas. Même si, pour le moment, elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle pourrait éclaircir la situation pour en arriver là.

Charlie, lui aussi, fut surpris ; il haussa l'un de ses sourcils sombres. « Oh ! Je ne... il ne s'agit donc pas seulement d'une amourette ?

– Charlie, tu ne me connais pas très bien. Je n'ai jamais eu d'amourettes de ma vie, et je n'ai pas l'intention de commencer à en avoir. »

Cette fois, Charlie ne trouva rien à répondre. Mais tandis qu'il hésitait en regardant Douglas entrer dans la chambre de Mary au Willard, il lança : « Les amourettes sont interdites. Interdit de faire des folies ! »

Et Douglas, qui se retourna, resta sans voix. Jusqu'à ce que Mary l'attire dans la chambre et ferme la porte derrière eux.

Le train s'apprêtait à entrer en gare de Grand Central Terminal ; il ne leur restait que peu de temps à être ensemble. Douglas et Charlie devaient faire une apparition en public à Wall Street avant de repartir en tournée dans le Midwest, pendant que Mary resterait à New York quelques jours avant de rejoindre Chicago. Elle ne le reverrait pas avant des mois, quand ils seraient tous de nouveau de retour à Hollywood.

Par ailleurs, Beth l'attendait déjà à New York. Beth et le petit

Douglas Fairbanks Jr.

« Tu vas me manquer », chuchota-t-elle, les larmes aux yeux. Elle avait tellement pris l'habitude de le voir tous les jours. Et même s'ils ne pouvaient pas coucher ensemble toutes les nuits, être caressée par son sourire éblouissant, lire la sincère admiration dans ses yeux, bénéficier de sa sollicitude – il était toujours inquiet pour elle et se faisait un devoir de la protéger et de lui servir de rempart contre les journalistes fouineurs ou les fans enragés –, et s'asseoir en face de lui pour dîner tous les soirs, parler de la pluie et du beau temps, de la guerre ou du nombre d'entrées que faisaient leurs films – lui avait paru si naturel, si juste, si réel. Si mérité. Et maintenant, ces illusions volaient en éclats ; elle ne pouvait pas prétendre plus longtemps que c'était autre chose qu'une intimité de circonstance, passagère. Quand ils se reverraient, ils seraient presque des étrangers, et c'était intolérable.

Elle ne pouvait pas non plus supporter l'idée qu'il devait retrouver Beth et leur petit garçon.

« Je ne sais pas comment je vais faire », murmura-t-elle, la tête contre la chemise blanche de Douglas, se moquant qu'elle puisse être mouillée de larmes.

« Moi non plus. » L'émotion voilait la voix de Douglas ; il resserra son étreinte. « Tu es ma raison de vivre, Mary. Tu es tout pour moi.

– Qu'allons-nous faire, maintenant ? »

Elle n'en savait vraiment rien et, pour une fois, elle ne voulait pas être celle qui décide. Après toutes ces années à être responsable, d'abord de son frère et de sa sœur, puis de sa carrière, à avoir dû prendre des décisions que personne ne devrait avoir à prendre –, l'amour la laissait impuissante. En ce moment même, elle voulait que ce soit Douglas qui pense à sa place car elle était fatiguée d'être celle qui avait du bon sens et qui se devait d'être pragmatique. Elle ne voulait rien d'autre que se laisser aller à ses émotions et à son désir.

« Nous finissons cette tournée, puis nous repartons à Hollywood, et nous pourrons alors en parler !

– Je suis fatiguée d'en parler ! »

Le train commença à ralentir ; même si les vitres dans son compartiment privé étaient occultées par des stores, elle savait que le train était entré en ville. La presse allait s'agglutiner sur la voie pour accueillir le triumvirat ; il fallait qu'elle se ressaisisse avant d'affronter

les journalistes. Et elle se ressaisirait.

Mais d'abord, elle serra Douglas contre elle, et Douglas la serra contre lui. Elle se souvint de la nuit précédente, le luxe d'avoir pu passer une nuit entière à ses côtés – c'était la première fois ; elle l'avait regardé dormir, voyant qu'il était aussi agité dans le sommeil que dans la vie, à tourner, virer, se débattre. Elle-même n'avait pas beaucoup dormi car elle avait voulu le regarder pour graver dans sa mémoire ces images de lui.

Pourquoi lui ? Parce qu'il était respectueux, galant – bien sûr. Il était séduisant, athlétique – sans aucun doute. Mais c'était surtout à cause de ce sentiment, comme elle l'avait décrit à Fran, d'être avec lui *plus* que ce qu'elle était sans lui. Ce qui n'avait jamais été le cas avec Owen ; avec son époux, la honte et la culpabilité prenaient le dessus, et ce n'était pas ainsi qu'on pouvait bâtir et consolider un mariage. Douglas l'aimait et la respectait malgré ses défauts – tout au moins ceux qu'elle lui avait montrés...

C'était grisant de les imaginer former un couple ! Un vrai couple officiel ; ce qu'ils pourraient faire ensemble serait beaucoup plus que ce qu'ils faisaient individuellement, et qui était déjà énorme, évidemment. La pensée qu'ils puissent être ensemble – DougetMary ! MaryetDoug ! – la bouleversait.

Rien qu'eux deux, la nuit, derrière des portes closes, comme la veille. À l'idée de le retrouver chaque soir en rentrant à la maison, elle fut submergée par un tel sentiment de tendresse que ce fut comme si son cœur allait éclater. Elle pleura, tandis qu'il la réconfortait, « Allons, allons, Tupper, ma chérie », en lui tapotant les cheveux et les épaules ; il déposa des baisers sur le dessus de sa tête jusqu'à ce qu'elle cesse de pleurer et accepte le mouchoir qu'il lui tendait.

« Promets-moi... » Mais elle ne pouvait pas dire ce qu'elle voulait plus que tout, pas en cet instant précis. Ça paraissait abject, injuste – et d'ailleurs elle ne voulait même pas accepter en imagination qu'il fasse une chose pareille.

« Te promettre quoi ? Tout ce que tu voudras, Mary ! Tout ce que tu voudras ! » Douglas rajusta sa cravate en jetant un coup d'œil au miroir par-dessus la tête de Mary, et elle ne put s'empêcher de sourire ; c'était un homme qui se repaissait de sa beauté, et c'était touchant.

« Promets-moi que tu ne vas pas... que tu ne coucheras pas avec

elle. Avec Beth. Ta femme. »

Douglas se figea, rien qu'une seconde. Il passa ses bras autour des épaules de Mary et se pencha pour la regarder droit dans les yeux. « Je te le promets. Comment peux-tu... tu n'as même pas besoin de me le demander. Ça me fait horreur. Je suis un homme honnête, en dépit de tout ça – tu sais combien ça me pèse ! » Et l'anxiété qui se lisait dans ses yeux n'était pas feinte. Elle sut alors que son agitation de la nuit précédente n'était pas seulement due à un trop-plein d'énergie. C'était de la culpabilité – égale à la sienne. Et, paradoxalement, qu'ils souffrent *tous les deux* et qu'ils soient de misérables pécheurs rendait toute l'affaire encore plus sacrée.

« Je sais que c'est absurde de te demander ça, quand nous ne pouvons pas...

– Si, nous le pouvons ! »

Douglas se releva d'un bond, comme s'il s'apprêtait à faire un saut périlleux. Ses yeux brillaient de cet éclat fiévreux, qu'elle commençait à bien connaître, qui s'allumait quand il avait une idée – c'est-à-dire à peu près cent fois par jour. Mary savait que certaines femmes seraient épuisées de vivre avec un homme tel que lui ; et Beth l'était certainement. Mais elle, elle ne le serait jamais. Dans le passé, il lui était arrivé de céder à des idées noires, d'être d'humeur sombre et de s'apitoyer sur elle-même. Mais avec Douglas, comment pourrait-elle jamais s'autoriser de telles émotions ? Avec Douglas, le soleil brillerait toujours, il n'y aurait jamais d'ombre.

« Nous pouvons quoi ?

– Nous pouvons faire ça ! Mary, écoute. Je peux aller voir Beth dès mon arrivée et lui dire que je demande le divorce. Et tu peux faire la même chose avec Owen. Ça se fait. Des gens qui divorcent, il y en a tout le temps. Pourquoi ne pourrions-nous pas divorcer ?

– Parce que nous sommes qui nous sommes. Je suis la Petite Fiancée de l'Amérique ! Chéri, c'est évidemment ce que je veux, mais je ne veux pas pour autant renoncer à ma carrière. Tu le sais, non ? Je n'ai jamais eu à te cacher mes ambitions, comme je devais le faire avec Owen. Et tu sais sûrement à quel point ça me terrifie !

– Je sais, mon adorée. Je sais bien. Mais aujourd'hui, tu es au sommet de ta carrière – même chose pour moi –, avec cette tournée pour récolter des fonds. Les Américains t'aiment plus que jamais. Alors n'est-ce pas le meilleur moment ? Mary, te quitter me rend fou et je ne

peux plus vivre comme ça ! »

L'angoisse se lisait dans ses yeux sombres.

« Douglas, je... je dois réfléchir. Peut-être que d'être séparés va nous faire du bien. Ce sera l'occasion de souffler un peu. Tu rentres chez toi retrouver Beth et ton fils et... et... » Elle essayait, oh, elle essayait vraiment, de faire preuve de sens pratique, mais de penser qu'il allait retrouver sa femme était plus qu'elle n'en pouvait supporter et, une fois de plus, elle ne put retenir ses larmes. Quant à retourner à sa vie d'avant avec Owen, c'était désormais impensable ! Insupportable. Elle ne voulait plus jamais le revoir.

Mais si elle faisait ce que lui demandait Douglas, il lui mettrait des bâtons dans les roues, elle le savait. Owen Moore ferait des histoires. Et il lui fallait penser au public, à *son* public ! Elle avait tellement travaillé pour en arriver là, elle avait fait tellement de sacrifices ! Elle avait sacrifié son enfance, sa vie privée. Tous les petits morceaux de gâteau qu'elle n'avait pas mangés ; tous les soirs où il lui fallait se coucher tôt, car elle devait se lever de très bonne heure le lendemain, alors qu'elle aurait aimé veiller. Les robes du soir qu'elle aurait aimé porter, pour finalement n'être affublée que d'une robe-tablier devant la caméra, après avoir noué un énorme ruban dans ses cheveux et endossé le rôle de jeune fille que Frances avait écrit pour elle, cette fille que le public aimait tant.

La seule constante dans sa vie était sa carrière. Elle avait toujours fait passer sa carrière avant tout. Elle serait peut-être capable de vivre en renonçant à Douglas, même si rien que d'y penser lui donnait envie de s'enfermer dans une pièce et de hurler jusqu'à ne plus avoir de voix. Mais elle ne serait jamais capable de renoncer à sa carrière. Et ce n'était d'ailleurs pas ce que lui demandait Douglas, au contraire d'Owen. Cependant, aurait-il été attiré par elle, au début, si elle n'avait pas été Mary Pickford ?

Fran avait-elle eu raison ?

Même si c'était le cas, les choses entre elle et Douglas avaient évolué ; il ne s'agissait plus de ça. En revanche, ce que Mary ne savait pas encore, c'était ce que valait cet élan trop puissant qui les avait propulsés l'un vers l'autre. Serait-il possible de s'arrêter à temps ?

Le souhaitait-elle ?

« Il faut y aller, maintenant », déclara Mary, se ressaisissant comme elle l'avait toujours fait – redressant les épaules, relevant le

menton, pointé en avant, se souvenant, comme Mama lui avait dit il y avait longtemps déjà, qu'elle avait besoin de son public plus qu'il n'avait besoin d'elle, et qu'il pouvait ne plus être là du jour au lendemain. Se souvenant de ce qu'on attendait d'elle en tant qu'aînée, en tant que première, la seule et unique – l'unique fille, artiste, productrice, la vraie chef de famille.

« Rentre chez toi pour retrouver Beth, lui répéta Mary. Nous ne pouvons pas nous permettre de faire quoi que ce soit pour le moment.

– Si, je peux, dit Douglas d'un ton solennel.

– Moi pas », répondit Mary, d'un ton tout aussi solennel.

Elle l'embrassa sur la joue, et se retourna tandis qu'il se glissait – furtivement – hors du compartiment. Elle enfila ses gants, arrangea ses boucles, se regarda dans le miroir et se désespéra d'y voir ses yeux gonflés, ses joues en feu, ses lèvres meurtries. Quiconque aurait une once de lucidité saurait, en la regardant, qu'elle était amoureuse et en souffrait.

Mais dès le moment où elle posa le pied sur le quai – derrière Douglas et Charlie qui recommençaient déjà leurs singeries, faisant les clowns et des culbutes – en soufflant des baisers à la foule qui hurlait « Nous t'aimons Mary ! Notre Mary ! », elle sut que personne ne se douterait de quoi que ce soit.

Quand le public regardait Mary Pickford, il ne voyait que ce qu'il avait envie de voir. Mais si jamais les gens percevaient qui elle était vraiment, ils se détourneraient d'elle à jamais, pensa-t-elle.

En se frayant un chemin à travers la foule, elle ne jeta même pas un regard à Douglas. Il repartait retrouver sa femme et son fils.

Sauf que, comme elle l'apprendrait bientôt, ce n'était pas le cas.

« Miss Pickford, qu'avez-vous à dire de la récente séparation de Douglas Fairbanks et sa femme ? Apparemment, il ne l'a pas vue depuis des semaines, et aujourd'hui elle a fait une déclaration à la presse. Il paraît – selon Mrs Fairbanks – que vous n'êtes pas étrangère à cette situation. »

Mary faillit laisser tomber sa cuillère dans son assiette de soupe. En face d'elle, Charlotte suffoqua bruyamment, à tel point que toutes les personnes qui dînaient là – celles qui n'avaient pas encore le regard fixé sur les deux femmes installées dans un coin tranquille du restaurant de l'hôtel – se tournèrent vers elle, bouche bée.

Elle avait quitté Douglas depuis trois jours ; pour autant qu'elle le savait, il était allé retrouver sa femme. Avant de repartir seul en tournée pour soutenir l'effort de guerre ; à l'heure qu'il était, il devait se trouver quelque part dans le Michigan.

« Mrs Fairbanks, euh, a laissé entendre que vous auriez peut-être quelque chose à dire à ce sujet », continua le journaliste, tandis qu'il consultait son carnet de notes d'un air penaud. Mary remercia le ciel qu'aucun photographe ne soit présent, mais elle pensa à ne pas oublier de parler au concierge de l'hôtel de cette vulgaire intrusion dans sa vie privée.

« Je suis désolée d'apprendre qu'ils se sont séparés », commença-t-elle, après avoir avalé une gorgée d'eau afin de peut-être pouvoir parler sans trembler. « Mais si Mr et Mrs Fairbanks se sont séparés, ça ne me concerne en rien.

– Mais vous et Mr Fairbanks...

– Mr Fairbanks et moi sommes associés en affaires, et nous avons fait une tournée ensemble pour participer à l'effort de guerre, car à chaque titre d'emprunt acheté, le Kaiser a un pied de plus dans la tombe ! »

Elle souligna ses propos en tapant du poing sur la table ; le journaliste sursauta, mais sourit, puis la salua et prit congé.

« Mary...

– Mama, pas maintenant. »

Mary ne pouvait se résoudre à croiser le regard de Charlotte ; son cœur battait à tout rompre et sa tête l'élançait. Combien de gens dans le restaurant avaient entendu ? Elle se concentra sur la fin du repas bien qu'elle eût l'estomac serré, à tel point qu'elle se sentit prête à vomir et à offrir ainsi aux gens qui les regardaient le clou du spectacle. Mais elle résisterait ; de même qu'elle resterait à sa place et ne se précipiterait pas dans sa chambre pour essayer de comprendre ce qui venait de se passer. Elle resterait assise et finirait son repas tranquillement.

Charlotte parut avoir compris, car elle ne dit pas un mot de plus et commanda même un dessert bien qu'habituellement Mary n'en mangeât pas – mais ce soir-là, Mary et Charlotte avalèrent leur crème glacée avec un plaisir affiché. Le dîner terminé, elles se levèrent et, gentiment, bras dessus bras dessous, prirent le chemin de leur suite en adressant des sourires à la ronde.

Cependant, dès qu'elles refermèrent la porte derrière elles, Mary serra les dents et affronta la colère de sa mère.

« Au nom de la Vierge Marie, dans quoi es-tu allée te fourrer ? » Charlotte faisait les cent pas en se tordant les mains, en jetant des coups d'œil tout autour d'elle – elle regarda même dehors, puis baissa les stores, comme si quelqu'un pouvait les voir de l'extérieur alors qu'elles étaient au douzième étage. Agitée, elle fronça les sourcils, croyant voir une tache sur le tapis, faisant le geste de l'effacer du bout de sa chaussure. Elle regardait partout autour d'elle, sauf Mary.

« Mama, s'il te plaît...

– Oh, je t'en prie, pas de “Mama, s'il te plaît”, pas de ça avec moi, jeune demoiselle ! Cette femme a, de toute évidence, évoqué ton nom devant le journaliste, qui a été trop poli, ou trop pleutre, pour lâcher le morceau et le dire clairement. Et tu vas encore pouvoir t'en sortir et passer entre les mailles du filet pendant un moment, car jamais personne ne soupçonnera l'innocente petite Mary d'être coupable d'adultère. Tu as été très gentille avec les journalistes, tu leur as accordé des tas d'entretiens en exclusivité, et ils t'adorent. Pour le moment. Mais ça ne va pas durer. Si tu restes associée à ce Fairbanks, la presse ne pourra plus l'ignorer – il n'y a pas de fumée sans feu. Maintenant, dis-moi : qu'a donc fait ce salaud ?

– Mama, je n'en sais rien. Je lui ai dit au revoir dans le train et il était censé rentrer chez lui et retrouver sa femme...

– Ce que, apparemment, il n'a pas fait.

– Je n'en savais rien !

– Le monde entier est au courant désormais !

– Ce n'est pas ce qui était prévu, Mama. En tout cas, pas dans l'immédiat – peut-être jamais d'ailleurs, je n'en sais rien...

– Mary, je ronge mon frein depuis des semaines. Je savais ce que tu faisais, et tu étais si heureuse que je n'avais pas mon mot à dire. Je sais qu'il était avec toi dans ta chambre d'hôtel à Washington – mon Dieu, ma fille, je te connais ! Je ne suis pas plus une sainte que tu ne l'es, aussi qui suis-je pour te demander de mettre un terme à cette relation ? Sauf que... tu es une sainte aux yeux de ces millions de gens qui adorent tes films, qui paient pour les voir, qui dépendent de toi pour être heureux, qui achètent des titres d'emprunt comme s'il en pleuvait parce que tu leur as dit de le faire, parce que tu es la Petite Fiancée de l'Amérique, la Petite Patriote. Et tu ne peux pas les laisser

tomber.

– Et pourquoi pas, Mama ? Parce que si je le faisais, tout ça partirait en fumée ? » demanda Mary en embrassant d'un large geste tout ce qui les entourait. Leur suite d'hôtel somptueuse, avec ses tapis persans et ses meubles anciens, la salle de bains ultramoderne avec ses robinets en cuivre, sa baignoire et ses épaisses serviettes éponge ; les lits avec leurs draps fins ; la robe de soirée en soie que portait Charlotte, les rubis éblouissants qui recouvraient sa gorge et que Mary lui avait offerts pour son anniversaire ; des tas de boîtes contenant des chapeaux à la dernière mode, certains ornés de précieuses plumes d'autruche et de faisan ; des boîtes à gants empilées comme des dominos ; et, devant l'hôtel, une voiture toujours à disposition pour conduire Charlotte là où elle voulait, quand elle voulait, même s'il ne s'agissait que d'aller chercher une autre bouteille de gin. « Et si tout ça partait en fumée, où irais-tu ? Tu repartirais à Toronto pour vivre avec Tante Lizzie en acceptant d'avoir des locataires ou de faire des lessives pour t'en sortir ?

– Mary...

– Si je n'étais pas là, tu n'aurais rien ! Sans moi, Jack et Lottie devraient trouver du travail ! Tu as peur de perdre tout ça, et tu es prête à m'empêcher d'être heureuse pour garder tout ça, comme tu l'as toujours fait ! Eh bien, je suis fatiguée, Mama. Je suis fatiguée d'être la vache à lait, pour toi, pour tout le monde ! Quand aurai-je le droit d'être heureuse ? Quand aurai-je le droit d'aimer et d'être aimée ? »

Charlotte traversa la pièce en deux enjambées ; elle leva la main et Mary sentit sa joue la brûler, vit des étoiles danser devant ses yeux, et fut si surprise qu'elle se laissa tomber au beau milieu du tapis persan, les jambes allongées devant elle, en se demandant ce qui avait bien pu se passer.

« Tu ne vaux pas mieux qu'Owen, Mama », murmura-t-elle. Elle était incapable de croiser le regard de sa mère ; elle était en larmes, et le monde lui parut alors étranger, comme s'il ne tournait pas rond.

« Je vaux mieux qu'Owen. Je suis ta mère, et je t'aime, mais je ne te laisserai jamais me parler comme ça, ma petite. Tu n'es pas la seule dans la famille à avoir du talent. Toutefois, tu es la seule à avoir de la discipline. J'ai toujours admiré ça en toi, depuis que tu étais gamine. Tu as un sens du bien et du mal à rendre le pape jaloux. » Charlotte vint s'installer sur le tapis à côté d'elle avec un tel grognement que

Mary eut envie de rire – ses émotions étaient imprévisibles. Elle prit Mary dans ses bras, ses bras potelés enveloppants, et l’attira contre sa poitrine généreuse. Alors, cette fois, Mary se mit à rire, malgré ses larmes ; d’année en année, Mama ressemblait de plus en plus à Marie Dressler.

« Calme-toi ma chérie, calme-toi, mon enfant. Calme-toi, ferme les yeux, et ne pense plus à rien. Tu es fatiguée, et tu es trop nerveuse – ce qui est aussi la raison pour laquelle tu es devenue actrice. Tu es mon trésor, et maintenant tu as besoin de te reposer ; nous verrons demain ce qu’il en est. Ou peut-être que non, nous verrons après-demain, ou après-après-demain, je ne peux pas faire de prédictions. Mais je peux te promettre que je t’aime et que je t’aimerai toujours, et le public aussi et, que Dieu m’entende, Fairbanks aussi – mon Dieu, la façon dont cet homme te regarde –, et nous trouverons une solution pour que tout se passe bien.

– Oh, Mama ! Tu promets ?

– Je te le promets », dit Charlotte en roucoulant.

Elle se releva – là encore en grognant et en faisant craquer ses articulations –, attirant doucement Mary vers elle. Et Mary se laissa conduire dans sa chambre, enlacée par sa mère.

« Je suis désolée de ce que j’ai dit, Mama. Je ne vous laisserai jamais tomber, toi, Jack et Lottie. Je ne te laisserai jamais devoir faire des lessives.

– Je sais, ma petite chérie, je sais.

– J’aimerais que Fran soit là », dit Mary entre deux bâillements, se rendant soudain compte, en culpabilisant, que c’était la première fois qu’elle pensait à Fran depuis qu’elle était rentrée de tournée. Était-ce l’effet que faisait un homme ? Vous faire oublier les autres femmes qui font partie de votre vie ? « Fran saurait quoi faire. Elle sait toujours.

– Fran a sa vie à elle, répondit Mama, bizarrement.

– Mais elle saurait quoi faire. Elle voudrait m’aider. »

Mais Fran n’était pas là, elle se préparait à partir outre-Atlantique. Là-bas. *Là-bas / Over There* – et Mary ne put s’en empêcher. Elle commença à chanter, tout doucement cette fois, presque à la manière d’une berceuse.

Étrange comme un même chant pouvait avoir deux significations différentes. Alors, peut-être qu’une même personne – une *actrice* – pouvait être deux femmes différentes.

Peut-être.

1. *Over There !* a été écrit et composé le 7 avril 1917, le lendemain de l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Allemagne, l'Autriche et leurs alliés. C'est George Cohan qui est l'auteur et compositeur d'*Over There !*, lui qui lance cette phrase, « *The Yanks are coming* », qui sera le cri de guerre d'une nation volant au secours de ses alliés européens.

Automne 1918

J'en avais plus qu'assez d'entendre chanter *Over There* !.

C'était l'air que jouait la fanfare militaire quand j'étais montée à bord du *Rochambeau*, le paquebot transatlantique qui transportait les troupes armées au départ de New York. Au moins une fois par jour, tandis que je me promenais sur le pont, en frissonnant chaque fois que je voyais un point noir au loin, dans la crainte qu'un sous-marin allemand coule le bateau, j'entendais quelqu'un fredonner ou chanter cet air-là. Par deux fois, une infirmière de la Croix-Rouge bien intentionnée organisa un concours de jeunes talents pour récolter des fonds pour les soldats : à votre avis, qu'avait-on chanté chaque fois et au moins à trois reprises ? *Over There* ! bien évidemment.

Si je n'entendais plus jamais de ma vie chanter *Over There* ! j'en serais heureuse.

Et si jamais je revoyais Fred une fois la guerre finie, je serais aux anges.

Bien sûr, je pourrais ne jamais le revoir. Je pourrais ne jamais revoir personne de ma connaissance, y compris Mary. Penser à Mary me fit penser à Hollywood et à tout ce que je laissais derrière moi ; tout ce pour quoi j'avais tant travaillé, pour finalement tout laisser sans même avoir pris le temps de réfléchir.

Seule sur ce bateau, seule au milieu de l'océan, si loin des deux côtes, j'avais perdu de mon courage, je me sentais ridicule. *Bon sang, mais qu'est-ce que tu es en train de faire, Fran ?*

Bon sang, mais qu'est-ce que j'étais en train de faire ? J'avais laissé derrière moi une petite maison confortable, dans les collines de Hollywood, pour dormir à trois dans une cabine sur un paquebot de transport de troupes qui craquait et prenait l'eau. J'avais laissé derrière moi une carrière exceptionnelle pour aller me pointer sur un

champ de bataille où, c'était probable, je ne serais pas accueillie à bras ouverts. Pour, peut-être, me faire tuer. Me faire bombarder, ramper dans la boue, sans jamais pouvoir me changer. Depuis le début du voyage, nous avions déjà eu trois fausses alertes au sous-marin au cours desquelles mon cœur avait battu la chamade. Mes mains avaient tellement tremblé que je n'étais même pas parvenue à attacher mon gilet de sauvetage pendant que j'essayais de me souvenir dans quel canot je devais monter, en me frayant un chemin parmi la foule paniquée avant d'entendre le sifflet aigu signifiant la fin d'alerte et n'ayant plus qu'une envie, m'effondrer de soulagement et boire un alcool fort dans un restaurant animé avec orchestre. Mais sur le paquebot, le seul alcool disponible, c'étaient des petites doses de whisky qu'il fallait quémander auprès de l'un des médecins militaires.

Ce que j'aurais dû faire, plutôt que de ruminer, de paniquer et de remettre en question chacune des décisions que j'avais prises dans ma vie, c'était d'observer mes compagnons de traversée, de les croquer et de prendre des notes. Je prêtais à peine attention à tous ces jeunes gens courageux mais qui, au fond, étaient terrifiés. Je lisais la peur dans leurs yeux ; le temps qu'ils passaient à écrire des lettres à leurs familles en était la preuve – je ne cessais de me heurter à de jeunes soldats penchés sur une table, un crayon à la main. Ils allaient – et moi aussi – au-devant de quelque chose dont aucun d'entre nous n'avait encore fait l'expérience, ni même jamais imaginé. Et cet avenir inconnu était menaçant, comme une énorme bouche grande ouverte prête à nous dévorer à l'arrivée.

L'inconnu. L'inconnu était désormais la seule constante de ma vie et je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même, n'est-ce pas ? Pourquoi me rendais-je toujours la vie plus difficile qu'elle n'aurait dû l'être ?

Et Fred. Encore un exemple. Pourquoi étais-je donc tombée amoureuse d'un pasteur très croyant ? Fred était tout ce que j'étais censée fuir : il était pieux, intransigent, il venait d'une famille prédisposée à ne pas apprécier une femme qui travaillait – sans compter une femme qui travaillait dans la cité de Gomorrhe qu'était Hollywood – et il était veuf. Quand donc surgirait le fantôme de sa femme décédée, à quelle fréquence ? Et, j'oubliais, il considérait le sexe avant le mariage comme un péché.

Tout ne serait qu'embûches à surmonter, et si j'avais un tant soit peu de bon sens, je disparaîtrais en France pour ne plus jamais le

revoir. Mais rien qu'à l'idée de ne jamais le revoir, j'avais le cœur serré. Et s'il se faisait tuer ? Cette seule pensée me rendait malade. Comment en était-on arrivés là ? Comment cet homme que je connaissais depuis si peu de temps avait-il réussi à donner des couleurs à la vie au point que la vie sans lui me paraissait inimaginable ? La Terre, si belle, si terrible, arrêterait de tourner si Fred Thomson n'existait pas.

« Hé, mademoiselle ! »

Je levai la tête. Un soldat était penché par-dessus la rambarde juste à côté de moi, et sous l'effet de roulis du bateau son visage juvénile était légèrement verdâtre. « Les sous-marins vous inquiètent ? Les sous-marins des Boches ? »

Je ne pus m'empêcher de sourire ; c'était drôle comme penser à Fred avait chassé cette peur permanente que j'avais en moi. « Oui, en effet. Nous sommes tous inquiets. C'est normal.

– Oui. » Le jeune homme souffla. « On dirait bien qu'ils ne nous lâcherons pas, n'est-ce pas ? Des sous-marins au milieu de l'océan, des bombes ou pire encore – avez-vous entendu parler de ce gaz qu'ils utilisent ? – sur terre. D'une manière ou d'une autre, ils nous auront. Ça vous donne envie de vous raccrocher à quelque chose, non ? Quelque chose d'agréable. »

Et, en cet instant, je sus quelle était la seule chose à laquelle je voulais me raccrocher, plus qu'à n'importe quoi d'autre. C'était une personne et une seule, un homme. Mais ce que je ne savais pas – et c'était ce qui importait, c'était là le fond du problème, le nœud de l'intrigue –, c'est si je le méritais. Je n'y avais pas encore pensé en ces termes ; le choc de cette révélation me coupa le souffle et je dus m'agripper fermement à la rampe froide et mouillée. Les embruns me fouettèrent le visage tandis que je tournais la tête de l'autre côté.

« Oui, je le mérite », dis-je tout bas. Quand je regardai de nouveau en direction du jeune soldat, il était parti ; je me demandai alors si c'était à cause de moi.

Le temps que le bateau arrive en France – il avait été dévié de sa trajectoire, et nous avions donc accosté à Brest au lieu de Bordeaux comme prévu –, j'avais pris la décision de renoncer à Fred.

Je ne le méritais pas. C'était aussi simple que ça. J'avais gâché ma vie personnelle en me mariant deux fois : maintenant, je devais en

payer le prix. Je méritais de réussir ma vie professionnelle mais pas d'être heureuse en amour – c'était la conclusion à laquelle j'étais arrivée au cours de mes déambulations sur le pont gelé et glissant du bateau tandis que je fonçais vers l'inconnu. Et prendre cette décision m'avait finalement rendue prête à affronter la guerre ; j'étais prête à accepter le sort qui m'était réservé avec la conscience tranquille, purgée de mon passé. Je mourrais peut-être. Je serais probablement – sûrement même – témoin de scènes qui me hanteraient pour le restant de ma vie. Quand je pensais à ces photos ridicules sur lesquelles je posais en uniforme là-bas à Hollywood, je me sentais terriblement embarrassée, et j'espérais que quelqu'un me pardonne – pas Dieu, non, je ne croyais pas en Dieu, et c'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles je n'étais pas faite pour Fred, une raison pour laquelle je devais généreusement rendre sa liberté à Fred. Dès que j'arriverais à Paris où je devais retrouver mon unité, je lui écrirais. Pour mettre fin à notre relation.

Brest était gris, les nuages menaçants, et de très nombreux bateaux, peints couleur camouflage – pour tromper les sous-marins, pensais-je –, étaient à quai. Le nôtre était le seul bateau d'où débarquaient des soldats, tous en uniforme, tous partagés entre la surprise, la joie d'être arrivés là de l'autre côté de l'Atlantique et la peur de ce qui les attendait – soulagés aussi d'avoir traversé l'océan sains et saufs. En arrivant au port, ce fut comme si le bateau laissait échapper un gros soupir de soulagement.

Je me battais avec mon sac marin – et me revint en mémoire mon dernier voyage à New York avec Mary, les malles empilées les unes sur les autres, les cartons à chapeau, les sacs à main que nous avions emportés avec nous et dont s'occupaient des porteurs empressés. Désormais, tout ce dont j'aurais besoin dans les mois, voire plus, qui suivraient, était entassé dans un seul sac, vert olive, de l'armée. Et sans aucun porteur en vue. Ici, *Over Here*, les quelques femmes présentes allaient devoir se débrouiller toutes seules. Pas de *Over There* !.

Dès l'instant où j'étais montée à bord du paquebot à New York en donnant mon nom et celui de mon commanditaire, j'avais été confrontée à l'hostilité. « CPI ? Pour faire un film ? Poussez-vous, fillette, et laissez passer les soldats en premier », m'avait-on dit. Le sergent responsable de l'embarquement m'avait indiqué du doigt un

tabouret. « Allez vous asseoir, vous pourrez tricoter. »

Je n'étais pas venue jusque-là pour tricoter ; j'étais donc restée debout là où j'étais, obstinée, même si sous le poids du sac mon épaule me faisait mal, jusqu'à ce que finalement il eût coché mon nom sur sa liste et m'eût affecté une couchette en ajoutant, sur un ton revêche : « En bas, avec les autres dames, près des cuisines, là où est votre place, à vous autres. »

« On ne vous a pas demandé de venir, madame. » C'était ainsi que plus d'une fois les ordonnances m'avaient répondu quand je m'enquérais des choses les plus simples – où était le mess, à quelle heure était le dîner, quel canot de sauvetage était le mien. Combien de fois, pendant la traversée, un soldat ne m'avait-il pas demandé de lui préparer un gâteau, de raccommoder son uniforme, ou bien encore combien de fois ne m'avait-on pas tendu une serpillière en espérant que je lave le sol du mess ? Je n'avais jamais protesté, je n'avais jamais fait de scène ; je leur rendais la serpillière et passais mon chemin. Ce n'étaient que de jeunes hommes qui partaient de chez eux pour la première fois et s'en allaient à la guerre. Il me fallait être compréhensive. Sourire, passer mon chemin et faire profil bas.

Je passai mon sac par-dessus mon épaule, attrapai ma sacoche pleine de livres – mon Dieu, pourquoi m'étais-je autant chargée ? – et commençai à avancer, en rang avec tous ceux qui attendaient pour descendre. Je me glissai donc dans la file qui faisait tout le tour du pont jusqu'à la passerelle qui paraissait à des kilomètres de là. On ne cessait de me bousculer, de me pousser et de me lancer « Poussez-vous de là, ma p'tite dame », ce à quoi je me retenais de répliquer. J'étais entourée d'hommes en uniforme qui, bien sûr, me firent penser à Fred. Fred, si grand, si sûr de lui, possessif, un homme comme je n'en avais encore jamais rencontré. Où était-il ? Quelque part en France, probablement sur un champ de bataille ; ses lettres censurées ne m'apprenaient pas grand-chose, mais je fus soudain submergée par une telle envie de lui, un tel désir – rien de lascif, simplement l'envie de le toucher, de m'assurer qu'il était encore vivant, encore mien – que j'en trébuchai et tombai sur l'homme qui était devant moi.

« Hé, ma p'tite dame, regardez où vous marchez, grogna-t-il. Ah les femmes ! Je ne sais pas ce que vous faites ici mais vous feriez mieux de rentrer chez vous, pour tricoter des écharpes ou préparer des

conserves ou n'importe quoi d'autre. »

Je redressai le sac sur mon épaule, le regardai droit dans la yeux et, pour la première fois, j'aboyai en retour :

« Quand je suis chez moi, il est rare que je tricote, jeune homme !

– Ah oui ? Et que faites-vous ? Vous sortez prendre le thé ? Ce serait bien votre genre !

– Il se trouve que j'écris des scénarios pour le cinéma.

– Vraiment ? Dites donc, vous connaissez peut-être Mary Pickford ou Chaplin ?

– Mary Pickford est ma meilleure amie », dis-je avec un grand sourire, triomphante, tandis que d'abord l'incrédulité, puis la surprise et enfin quelque chose de l'ordre de l'admiration se donnaient à lire sur le visage ingrat du jeune homme.

« Quoi ? », « Non, vous plaisantez ? », « Hé, Joe, viens voir ça ! » Je fus soudain entourée d'une grappe de soldats transformés en petits garçons empressés, les yeux brillants, arborant des sourires ravis.

« Sérieusement, Madame, vous êtes copine avec Mary Pickford ? »

« Elle est comment ? »

« Elle est aussi jolie en vrai ? »

« Ses cheveux sont vraiment dorés ? »

« Vous écrivez pour le cinéma ? Vraiment ? »

« Donnez-moi un titre ?

– *Petit Démon*, répondis-je quand je pus reprendre la parole.

– Oh ! s'exclamèrent-ils en chœur, et je ne pus m'empêcher de rire.

– Euh... je suis allé le voir avec ma femme, vous savez, admit en grommelant l'un d'eux. Elle adore Mary Pickford. Elle aimerait beaucoup la rencontrer.

– Pourquoi pas, dis-je. Venez me voir à Hollywood quand vous rentrerez. Frances Marion. Lieutenant Frances Marion.

– Oui, M'dame. Lieutenant, M'dame ! »

En un instant, je fus galamment soulagée de mon sac et escortée par des officiers jusqu'en tête de la file d'attente où mon passeport fut tamponné et mon passe militaire attentivement examiné.

« Au revoir, les gars ! » Je saluai d'un signe de la main mes nouveaux admirateurs, fière de moi, fière de faire du cinéma – avec, peut-être, un léger sentiment de triomphe. Combien de fois devrais-je me servir de Hollywood comme d'un passe pour me faciliter la vie ? Jusqu'à cet instant, je n'avais aucune idée que ça pourrait faire la

différence, mais j'étais contente de l'avoir compris.

Puis mon cœur se serra ; où seraient demain ces jeunes et si gentils garçons emplis d'admiration ?

J'entendis un *boum* au loin et j'eus immédiatement le réflexe de me baisser, avant de me rendre compte qu'il ne pouvait s'agir ni d'une bombe ni d'un tir d'obus. J'étais à Brest ! Au moins à une centaine de kilomètres du front, même si, bien sûr, il y avait toujours la possibilité qu'un avion allemand largue des bombes ici aussi. Mais maintenant que j'étais là, il fallait que je trouve un moyen de transport pour rejoindre Paris où je devais rencontrer les gradés du CPI. Je commençai à fouiller dans mon sac à la recherche de la lettre contenant les instructions quand j'entendis mon nom.

« Frances ! Frances, je savais que tu serais là ! »

Déconcertée, je levai la tête, jetai un coup d'œil autour de moi, scrutant la foule pour y trouver...

... *Fred*.

Il était là. Il me prit dans ses bras et me souleva de terre. Il m'embrassait avec une effusion que je ne lui avais jamais connue auparavant ; il n'était plus le pasteur sévère qu'il avait été mais un soldat, costaud, indompté, et je l'embrassai moi aussi en riant, en pleurs.

« Fred ! Oh, Fred... comment as-tu... pourquoi es-tu... comment as-tu su ?

– J'ai eu un pressentiment. » Il me remit sur pied et me prit la main de ce geste tendrement possessif qui me faisait battre le cœur plus vite. « Le 143^e régiment est stationné ici à Brest et on nous a informés qu'un bateau transportant des soldats accosterait aujourd'hui. Ça n'arrive pas très souvent. Et je me suis dit “Je parie que Fran est sur ce bateau”. Et tu y étais ! J'avais raison !

– Oui, en effet ! »

J'avais la tête qui tournait – je frissonnais de froid ou d'autre chose, ma lettre d'instructions n'était plus qu'un morceau de papier froissé dans ma main – et je chancelai. « Fred, excuse-moi, y a-t-il un endroit où s'asseoir ? »

Sans hésiter une seconde – oh, rester avec cet homme pour toujours, cet homme qui savait comment faire tout ce qui était important, qui se connaissait, qui *me* connaissait –, Fred attrapa mon sac d'une main et moi de l'autre et nous emmena jusqu'à un banc

abrité. Nous nous écroulâmes et je pus souffler, soulagée de ne pas m'être évanouie comme une jeune fille ridicule.

« Fred, je ne sais pas quoi dire... Durant toute la traversée, je me suis persuadée que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, que je devais t'écrire pour te dire que tu étais trop bien pour moi, que je ne méritais pas ça. Que je ne te méritais pas.

– Et j'aurais déchiré cette lettre, Frances Marion. Et fait le tour de la Terre en courant pour te retrouver et te dire que tu n'étais qu'une belle petite idiote.

– Au lieu de ça, c'est ici que tu me retrouves ! Comment... je ne sais pas comment – tu sais, si j'avais écrit un scénario, personne n'y aurait cru. Mais ils auraient adoré. Le public aime les histoires d'amour, les histoires d'amour improbables. Peut-être que je pourrais m'en servir ; tu vois, j'imagine déjà un scénario pour Mary dans lequel elle jouerait une infirmière de la Croix-Rouge : elle serait amoureuse d'un soldat, mais elle déciderait de renoncer à lui à cause de son passé, et il la retrouverait, exactement comme ça, et...

– Frances, oh Frances ! » Fred riait tellement que des soldats se retournèrent pour nous regarder. « C'est pour ça que je t'aime ! Tu n'arrêtes jamais, ton esprit ne cesse jamais de fonctionner à plein régime, tu fourmilles d'idées. Mais chérie, il me faut être clair sur un point. S'il te plaît, ne te sers jamais de notre vie dans ton travail. Ça nous appartient, c'est sacré. J'ai bien compris qu'il me fallait te partager avec Hollywood et avec Mary. Mais ce qui se passe entre nous chaque jour – chaque minute – nous appartient. Tu promets ?

– Oui, mon amour », répondis-je en rougissant.

Je ne m'étais jamais sentie aussi humble et je ne l'avais évidemment jamais appelé « mon amour ». Mais j'avais compris ; un homme aussi sûr de lui que l'était Fred était un homme qui pouvait se permettre d'accepter des compromis, là où d'autres – moins sûrs d'eux – pensaient qu'ils ne pouvaient pas. Pour autant, Fred était un homme qui aimait la discrétion, surtout en matière de cœur. Et je lui accorderais le respect de notre intimité ; j'honorerais notre amour, je le rendrais sacré par mon silence. Je ne le mélangerais pas à mon travail. Et ce serait même plus important que mon travail – je pouvais le jurer. Oh, bien sûr, je ne renoncerais jamais à ma carrière, même pour Fred, et il m'était facile de dire ça car je savais qu'il ne me le demanderait jamais. Mais si on voulait réussir son mariage – et, pour

la première fois, je compris quelque chose que je n'avais pas voulu comprendre lors de mes deux mariages précédents –, il fallait être clair dès le début.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? » J'étais heureuse. J'étais heureuse d'être assise auprès de mon – *mon* – lieutenant sous un ciel gris, en France, sous l'avant-toit d'un abri en tôle branlant, d'où tombaient des gouttes de pluie.

« Maintenant, nous faisons chacun notre devoir. »

Et ce fut le retour à la réalité ; rien que de penser qu'il fallait que je dise au revoir à Fred, après ces retrouvailles inattendues – bénies des dieux –, je crus mourir. Mais je ne devais rien en laisser paraître.

« Quand pars-tu ? »

– Au front ? Qui sait ? Je peux avoir une permission pour te rejoindre à Paris pendant un jour ou deux, mais il faudra alors que je fasse un rapport. Et toi, quand pars-tu ?

– Qui sait ? »

Nous avons éclaté de rire, c'était parfait !

« J'aurais dû tomber amoureux d'une suffragette. Une suffragette militante.

– Je te soupçonne d'admirer secrètement les suffragettes. »

Fred éclata de rire à nouveau. « Ne dis rien à ma mère mais, que le ciel me vienne en aide, c'est vrai. Surtout quand elles ont les yeux bleus, le nez en trompette et un cerveau qui fonctionne.

– Fred, pourquoi ? » Je fus soudain frappée par la pensée du peu de temps que nous avions eu ensemble et de l'énormité de ce qui nous attendait. « Pourquoi moi ? » J'étais avide d'avoir les réponses à des questions que je ne m'étais pas autorisée à poser. « Sur le papier, nous sommes aussi différents que deux personnes peuvent l'être. Je ne suis absolument pas faite pour toi. Tu n'es pas fait pour moi. Alors pourquoi ? Pourquoi moi ? »

– À cause de tes chaussures.

– Quoi ? » J'avais de nouveau la tête qui tournait. J'étais en pleine confusion. « Mes *chaussures* ? »

– Oui, tes chaussures », continua Fred avec un sourire qui aurait pu passer pour arrogant de la part de n'importe qui d'autre que lui. « Quand nous nous sommes rencontrés à l'hôpital, l'une de tes chaussures était déboutonnée. J'ai tout de suite vu que tu en étais contrariée – tu essayais de cacher ton pied derrière ton autre jambe. À

plusieurs reprises, tu t'es penchée presque comme si tu t'apprêtais à rajuster le bouton mais, chaque fois, tu te ressaisissais. Je voyais bien que tu en mourais d'envie pourtant. Mais tu ne l'as pas fait, et j'ai pensé que c'était parce que tu croyais que ce comportement serait peu digne d'une vraie dame. Et je t'ai tout de suite aimée pour cette raison – ta maîtrise de soi, ta féminité, que cette petite chose puisse te tracasser à ce point, sans que tu ne cèdes jamais.

– Je ne me doutais absolument pas que tu l'avais remarqué ! Je serais morte de honte si je m'en étais doutée – je voulais avoir l'air parfaite parce que tu étais si parfait ! Même dans un lit d'hôpital, tu avais l'air d'un dieu grec, imperturbable dans ta blouse d'hôpital, et je m'étais pomponnée.

– Maintenant à ton tour. Pourquoi moi ?

– Parce que... » Je fus soudain intimidée et tournai la tête ; autour de nous, c'était le chaos – des soldats avançaient en masse, criaient, traînaient des sacs, des malles, des camions klaxonnaient, il y avait des coups de sifflet, un harmonica jouait ce fichu air de *Over There* !. Je n'avais pas envie de reparler de mon passé à Fred ; qu'il soit au courant et s'en moque était bien suffisant. Mais il méritait que je réponde. « Parce que tu ne ressembles à aucun des hommes que j'ai pu rencontrer. Parce que, pour la première fois, je n'ai pas le sentiment de devoir renoncer à une part de moi-même pour t'aimer. Ou pour que tu m'aimes.

– C'est un beau discours, Miss Marion », dit Fred avec beaucoup de sérieux, les yeux brillants. « Tu permets que je m'en serve dans un film ?

– Oh ! » Je relevai la tête. « Je te promets, Fred, que je ne me servirai jamais de ce que tu peux dire ni de rien de ce qui se passe entre nous. Je le promets.

– Tu sais que j'aime que tu sois une femme qui fait carrière, non ? J'aime que tu existes en dehors de moi. Ma première femme – Laura – était, euh... »

Fred avala sa salive, et je me redressai ; il ne m'avait que très peu parlé de sa femme, et je n'étais pas sûre d'avoir envie qu'il le fasse, bien que je sois partagée entre la curiosité et, à ma plus grande honte, la jalousie.

« Laura était adorable. Fragile. Dévouée. Une très belle personne, avec une très belle âme, comme je n'en ai jamais rencontré. Mais sa

vie dépendait entièrement de la mienne ; dans son rôle de femme de pasteur, sa vie se confondait entièrement avec la mienne et c'était un peu étouffant. Je ne suis pas le genre de personne qui aime parler travail à la maison ; j'aime que la maison soit un refuge, un endroit où s'échapper du monde. Avec Laura, j'étais toujours le pasteur. Et très rarement moi, tout simplement. Fred. Mais ne te méprends pas. Je l'aimais. Je l'ai beaucoup pleurée. Il faut que tu le saches.

– Je sais. » Je lui pris la main. « Si ce n'était pas le cas, j'aurais des doutes à ton sujet. Or, je n'en ai aucun. Pas un seul.

– Bien. »

Fred m'attrapa pour me relever et mettre fin à cette conversation si spéciale. Je regardai ma montre ; il était près de trois heures de l'après-midi, et je devais être à Paris avant la tombée de la nuit. J'étais exténuée ; j'avais été incapable de dormir sur le bateau avec cette peur incessante de mourir, d'être réduite en miettes par un torpilleur (nous dormions tout habillés, au cas où nous aurions dû quitter le bateau en pleine nuit). Dans la minuscule cabine que je partageais, l'air était étouffant, et mes compagnes de voyage ronflaient. Sans parler de mon estomac qui ne cessait de gargouiller tandis que je fonçais au-devant de l'inconnu.

Mais avoir vu Fred m'avait calmée, au moins pour un instant. Je mourais d'envie de me laver dans une vraie baignoire, pas seulement de faire ma toilette au robinet d'un lavabo, et de dormir dans un vrai lit, pas sur un lit de camp. Je me levai donc et – main dans la main avec mon bien-aimé – je me frayai un chemin parmi ceux qui avaient échoué sur le rivage français. Tous des soldats. Prêts à aller faire la guerre.

J'en faisais partie. La seule femme qui nageait à contre-courant d'une rivière d'hommes.

Plus tard, les chaussures furent le seul sujet sérieux d'écriture ou de conversation que je m'autorisai.

C'était bizarre, je sais ; j'étais venue à la guerre pour de nombreuses raisons, l'une d'elles étant, si je voulais être honnête, d'acquérir de l'expérience. Car c'est ce que font les écrivains ; ils vivent et ils écrivent leur vie.

Mais après avoir passé ma vie à écrire – des scénarios, des livres sur le cinéma, des romans, des essais, des articles –, je n'avais jamais rien écrit sur la guerre et le temps que j'avais passé en France. Rien de

marquant, tout au moins.

Oh, bien sûr, je pouvais raconter la surprise que c'était de voir des soldats américains boire littéralement des yeux les films projetés sur d'immenses draps blancs dans leurs baraquements ; et de voir ainsi, en direct, à quel point le cinéma était devenu populaire, que les films avaient un pouvoir de distraction qui permettait d'apaiser les esprits tourmentés, les cœurs et les corps brisés. À ma grande surprise, Doug et Charlie Chaplin étaient les acteurs préférés des soldats, et non pas Mary Pickford. Mais, évidemment, les soldats étaient des hommes. Des gamins.

Je pouvais rire et me moquer de mon mauvais français, et de mes tentatives maladroites de le parler. Je pouvais avouer le plaisir qui fut le mien en constatant à quel point Fred était populaire auprès de ces hommes quand nous étions arrivés à Paris. À Hollywood, c'était moi qui étais célèbre – pas comme l'était Mary, certes, mais quand même, j'étais connue et, plus important encore, les gens voulaient me connaître. Mais à Paris, des hordes d'hommes quémandaient un regard ou une poignée de main de la part de Fred Thomson, le célèbre athlète.

J'avais écrit à Mary pour lui raconter les obstacles que j'avais dû surmonter maintes fois à cause de ces hommes, tout autant les soldats que les officiers. Ceux qui faisaient la guerre et qui pensaient qu'avoir une femme parmi eux était une aberration de la nature. Des hommes qui, ouvertement, remettaient en cause ma mission, mon intelligence, et même ma féminité. Des hommes qui supposaient que je n'étais là que pour une seule raison.

« Hé, fillette, viens dans ma chambre à dix heures ce soir », m'avait un jour lancé l'un des médecins après m'avoir jeté un coup d'œil dans les couloirs de l'hôpital militaire. « Je vais te donner ce pour quoi tu es venue ici. »

Des hommes qui devenaient furieux, physiquement menaçants – un jour, une ordonnance m'avait plaquée contre le mur tandis que j'essayais de lui expliquer d'un ton acide que je n'avais pas d'ordres à recevoir de lui ; Dieu merci, plusieurs officiers étaient arrivés avant qu'il n'ait pu aller plus loin.

Je n'étais pas la seule femme à être traitée ainsi. Je ne cesserais d'ailleurs jamais de chanter les louanges de celles que j'avais rencontrées en France et plus particulièrement les infirmières. J'avais

très envie de raconter *leur* histoire alors même que j'étais incapable de raconter la mienne. Ce fut un privilège d'être le témoin de leurs sacrifices et de les partager, de voir comment les blessés les regardaient – la ferveur se lisant dans leurs yeux –, non pas seulement comme des femmes qui pouvaient alléger leurs souffrances mais comme des saintes, la femme par excellence. La Vierge, une mère, une fiancée, une amante, Ève.

À Paris, après avoir fait mes adieux à Fred en pleurant, m'agrippant à lui jusqu'à la dernière minute, avec le sentiment que la loi de la gravité n'opérait plus à mesure qu'il s'éloignait, je m'essuyai les yeux, me repoudrai le nez et me présentai à mes supérieurs au QG où j'étais attendue. On me donna une cantine, une ceinture utilitaire et on m'attribua un cameraman, Harry Thorpe, et un réalisateur, Wesley Ruggles. Nous partîmes alors filmer ces femmes remarquables. Des femmes qui n'étaient pas seulement des infirmières ; des femmes qui se déplaçaient à vélo pour apporter des télégrammes sur les lignes de front. Des femmes qui s'occupaient des cantines. Des femmes qui projetaient des films. Mon équipe et moi faisons des allers-retours entre Paris et le front – sans jamais aller jusque dans les tranchées ; nous avons ordre de ne pas aller plus loin que les hôpitaux de campagne – pour filmer ces femmes qui soignaient, riaient, écrivaient des lettres. Qui recouvraient des corps de draps blancs. Qui organisaient les enterrements. Qui rassemblaient dans de petites boîtes les effets personnels des soldats morts pour les renvoyer aux familles, un geste qu'elles accomplissaient avec tendresse, même quand elles étaient débordées, même si elles n'avaient que peu dormi ou mangé au cours des dernières trente-six heures ; prenant toujours le temps d'écrire une lettre qu'elles glisseraient dans les petites boîtes, inventant une certaine intimité avec les soldats morts, afin que les parents en deuil ne pensent pas que leur fils ou leur mari était mort seul.

Je filmais donc les horreurs de la guerre et essayais de le faire sans défaillir, avec témérité, m'efforçant de ne pas me laisser émouvoir et dépasser par ce qui se passait – c'était comme si la caméra me protégeait de toute implication émotionnelle ou, tout au moins, c'était ce que je me disais. Si quelque chose me touchait particulièrement violemment, comme ce soldat qui pleura pendant des heures – avant de finalement mourir de ses blessures –, car il n'avait personne dans

son pays qui pourrait se souvenir de lui, je me débrouillais pour retenir mes propres pleurs, me réfugiant dans le travail, prétendant filmer une scène dans laquelle jouaient des acteurs, une scène que j'aurais écrite et qui permettait de crier « Coupez ! » quand c'était fini. Faire comme si j'étais sur un plateau de tournage et non sur un champ de bataille m'aidait beaucoup.

Mais la nuit, quand j'étais seule dans ma petite chambre d'hôtel, ou dans la tente qu'on m'avait attribuée si je restais sur le front, je pleurais en silence afin de ne déranger personne.

J'étais toujours à la recherche d'images, et j'essayais de voir ce qui m'entourait comme quelqu'un le verrait sur un écran de cinéma, où ne s'entendait que la musique du piano. Les images étaient *tout* ; la boue, la saleté, les cicatrices, des hommes avec les yeux bandés abîmés par les gaz ; des hommes et des femmes mêlés les uns aux autres, luttant, souffrant, au point que le genre – être un homme ou une femme –, tout au moins sur les lignes de combat, n'avait plus d'importance. Des gens, tout simplement, qui vivaient l'enfer. Et qui, pourtant, s'ils n'étaient pas trop amochés, parvenaient à sourire dès qu'ils voyaient la caméra se tourner vers eux. Je m'étonnais toujours de l'effet que faisait la caméra même sur des gens qui souffraient ; ils aspiraient tous à devenir des stars de cinéma. Les soldats, en particulier, faisaient les clowns et imitaient Charlot, utilisant leurs doigts pour se faire des moustaches, leurs fusils en guise de canne. Et j'étais chaque fois frappée de voir à quel point le monde qui était le mien était universel, de voir que ce que nous faisions sur un plateau à Hollywood pouvait traverser l'océan et parvenir jusque sur les champs de bataille en France.

Ce que mon équipe et moi ne parvenions pas à faire passer dans nos films, mais qui était tout aussi prépondérant et horrible que les images, c'étaient les sons. Les pleurs, les implorations, les cris de désespoir ; les silences lugubres du renoncement. Le cliquètement incessant des instruments médicaux tachés de sang que l'on jetait dans les petites bassines en fer de l'hôpital ; même la nuit, loin de la salle des urgences, le bruit résonnait encore à mes oreilles. Le bruit incessant du gravier qui crisse sous les lourdes bottes. La musique d'accordéon dans tous les cafés et toutes les cantines, à tous les coins de rue de Paris, accompagnée de certains rires aigus, désespérés. L'absence de rire sur le front. Là où un murmure de voix se faisait

constamment entendre ; il y avait toujours quelqu'un qui parlait à voix basse, donnait des ordres, demandait quelque chose, suppliait. Pas une seule fois je n'entendis le pépiement d'un oiseau, sauf à Paris.

Et les odeurs – je ne les oublierai jamais, mais comment décrire une odeur ? Comment décrire une odeur qui vous piquait les yeux ou vous retournait l'estomac ou bien encore vous obligeait, par réflexe, à vous boucher le nez ? L'odeur de la boue, de la saleté, du moisi – une odeur de mousse, dans le meilleur des cas, ou âcre et acide, dans le pire des cas. La puanteur, à vous déboucher les sinus, des antiseptiques. Comment décrire l'odeur de la gangrène ? Je n'avais même pas essayé car je ne voulais plus jamais m'en souvenir.

La transpiration – non, Fran, « transpiration » est un mot trop prude. La sueur. La puanteur. L'odeur infecte, l'odeur de pourri du corps des hommes et parfois même du mien quand il n'était pas possible de se laver souvent. Le pied des tranchées – dont l'odeur était la pire. Je fus un jour témoin d'une opération de chirurgie réparatrice qui nécessitait de scier presque entièrement la boîte crânienne d'un homme, et je vis le cerveau – qui n'était pas rose comme je l'avais toujours imaginé, mais gris. Toutefois, ça n'avait rien à voir avec le pied des tranchées – la chair qui se détache des os avec un bruit mouillé, de succion, et l'odeur infecte, de décomposition, qu'aucun parfum ne pourrait jamais effacer de ma mémoire. Les champs de bataille – des corps tout juste recouverts de terre boueuse, des croix clouées en vitesse et plantées dans la terre comme des épingles à chapeau dans un chapeau sale – avaient une odeur sucrée, suave, bien à eux. Quelqu'un m'expliqua que c'était l'odeur des corps après que la première étape de décomposition était terminée. Je n'étais pas sûre d'avoir envie de le savoir, mais je remerciai néanmoins le jeune ordonnance.

Pour la plupart, les lettres que j'envoyais – à Mary, Charlotte, Adela et Bess, à des amies comme Hedda Hopper et Marie Dressler, et aussi à une connaissance de fraîche date, l'écrivain Mary Roberts Rinehart, elle-même correspondante de guerre en France, et à Elsie, à cause de qui j'étais ici, mais que je n'avais pas vue une seule fois depuis que j'étais arrivée – étaient optimistes, pleines d'autodérision ; pour elles, je faisais en sorte qu'elles puissent croire que je vivais la grande aventure de ma vie.

Après avoir fini par leur raconter ma plus grande épreuve, ma plus

grande aventure – celle qui ferait les gros titres en me décrivant comme la première femme au sein des Alliés à franchir les lignes ennemies –, je m'autorisai enfin à parler des chaussures.

Ce fut peu de temps après que Mary m'eut envoyé une lettre. « *Psst... on dit dans les studios qu'il n'y aura bientôt plus de films du genre "À mort les Boches !".* » Et j'avais déjà remarqué que quelque chose avait changé. Les gens souriaient plus, ils s'autorisaient même à blaguer. La guerre devait donc toucher à sa fin. Et ce fut à ce moment-là que je reçus l'ordre de partir au front pour rejoindre le Signal Corps² et la Croix-Rouge qui s'apprêtaient à traverser la frontière allemande – à la suite de l'armée allemande qui battait en retraite – pour s'occuper des blessés américains hospitalisés qui avaient été faits prisonniers.

Cet après-midi-là, j'étais en retard. Je m'étais donc dépêchée d'aller rejoindre mon convoi dans Paris mais, en arrivant, j'appris qu'il était déjà parti avec Wes et Harry et les caméras. Dans les véhicules qui restaient s'entassaient des médecins, des infirmières et du matériel médical.

« Que dois-je faire ? » demandai-je à un jeune caporal qui étudiait son écritoire à pince et indiquait à chaque voiture la destination qui était la sienne.

« Quel est votre ordre de mission ?

– CPI – pour filmer le Signal Corps et la Croix-Rouge.

– Filmer ? » Le caporal secoua la tête. « Il n'y a plus de place. Mon conseil : laissez tomber. Restez à Paris, offrez-vous un bon dîner chaud et un bain moussant.

– Il n'en est pas question ! » Je sentis mes cheveux se hérissier sur ma nuque et je regardai le jeune garçon droit dans les yeux ; que c'était agaçant d'avoir des garçons de dix ans plus jeunes que moi qui me donnaient tout le temps des ordres ! « J'ai un travail à faire et je le ferai. De toute ma vie, je n'ai jamais "laissé tomber" quoi que ce soit, caporal, et je n'ai pas l'intention de commencer aujourd'hui. »

Il soupira, se frotta les yeux et haussa les épaules.

« Comme il vous plaira. Accrochez-vous à l'un des sièges dans le camion qui est là. Mais vous allez être secouée.

– Parfait. »

J'attrapai mon sac en toile dans lequel étaient fourrés des sous-vêtements de rechange, une brosse à dents, une brosse et des épingles

à cheveux, c'était à peu près tout, et je grimpai dans le camion pour me glisser sur le siège libre, à côté du chauffeur qui me jeta un coup d'œil et marmonna : « Bordel de merde !

– Bonjour sergent. »

En poussant un énorme soupir, le chauffeur enclencha la vitesse et nous démarrâmes. Je ne savais pas où j'allais et je me gardai bien de poser la question. Je savais seulement que j'allais approcher de la frontière allemande, plus près du pays ennemi que je ne l'avais jamais été, et je frissonnai. Jusqu'à ce jour, je n'avais pas encore vu de Boches. L'idée était tout à la fois terrifiante et excitante.

Je tenais dans ma main une lettre que je venais de recevoir de Fred, raison pour laquelle j'étais en retard. *« Ma chérie, nous partons enfin au front. Hourra ! Essaye de ne pas t'inquiéter, bien que cette requête soit inutile. Tout va bien, j'ai la conviction que je serai épargné, ainsi que mes hommes, et destiné à accomplir bien d'autres choses que je ne connais pas encore. Mais pour le moment, je suis fier de pouvoir accomplir mon devoir, quand tant d'autres hommes ont déjà accompli le leur. Et je te reviendrai en étant encore plus fier de t'appartenir pour le restant de mes jours. »*

Il partait, finalement ! Pendant tout ce temps où je faisais des allers-retours depuis Paris, sans jamais m'être sentie véritablement en danger, sauf une fois au cours d'un raid aérien qui détruisit plusieurs immeubles à seulement quelques mètres de mon hôtel, je me réjouissais en silence du fait que Fred et le 143^e régiment restent stationnés à Brest. Lui, en revanche, en était contrarié ; je répondais à ses lettres de plus en plus agacées avec la sympathie qui était de mise et ne lui avouai jamais que j'étais rassurée de le savoir en sécurité. Car ce n'est pas ce qu'il convient de dire à un soldat qui s'apprête à participer à la bataille.

Mais maintenant, il partait au front – où que ce soit, il ne faisait aucun doute que ce devait être plus loin dans le pays que là où j'allais. D'après ce que je pus glaner auprès du sergent peu bavard qui conduisait le camion, nous nous dirigeons vers le Luxembourg tandis que le front ouest se désagrègeait rapidement. Finalement, la bête dormante tapie dans un coin de ma conscience se réveilla ; Fred et moi allions tous deux au-devant du danger, surtout Fred, et c'était devenu réel. Nous n'étions pas au cinéma.

Le camion fit une embardée et je renonçai à essayer de faire parler

le taciturne sergent. À la place, je tentai de me reposer. Avec mon sac en guise d'oreiller, je somnolais par intermittence, ce qui devint impossible quand les ornières sur la route boueuse se firent plus profondes et nombreuses et que je fus secouée d'un côté à l'autre de la cabine comme dans un panier à salade.

« Verdun, cracha le chauffeur. Regardez-moi ça ! »

Devant nous, de petits feux étaient allumés de chaque côté de la route.

« Bon sang, que se passe-t-il ? Je pensais que la bataille de Verdun était finie depuis longtemps.

– C'est pour éloigner ces putains de rats, chère madame. Tous ces putains de champs de bataille grouillent de rats. Ces foutus rats adorent les cadavres. »

Mon estomac se retourna, et je me souvins que je n'avais pas mangé depuis la veille ce qui, finalement, valait mieux.

Le camion bringuebala, la direction grinça, tandis que derrière nous une douzaine d'autres camions faisaient gronder et vrombir leurs moteurs, avant de nous dépasser. De chaque côté de la route, aussi loin que je pouvais voir au-delà des flammes, s'étendait un vaste espace vide, un silence assourdissant. Des véhicules abandonnés, les murs d'une cathédrale bombardée dessinés contre le ciel rose du soleil couchant. Des maisons dont ne restaient plus que les fondations. Des décombres, des tas et des tas de gravats, de bois, de métal aux bords tranchants qui se dressaient telles des dents étincelantes. Une jupe – sale mais miraculeusement préservée – était accrochée à un fil à linge. Des jardins aux légumes arrachés de terre, pourrissants. Des arbres sans feuilles, leurs branches tordues pointées vers le ciel comme des doigts suppliants. Une balançoire dans un parc sans arbres.

Au loin, les tranchées. Nous y étions presque quand je vis la chaussure. Une seule chaussure rouge, une chaussure d'enfant, qui ressortait d'un tas de briques et de gravats. Une chaussure si petite qu'il était impossible d'imaginer le pied minuscule auquel elle avait un jour appartenu.

Trop réelle pour pouvoir imaginer le destin de l'enfant qui avait un jour porté cette chaussure, une chaussure qui avait couru, sauté, dansé et donné des coups de pied ; qui s'était balancée nonchalamment du barreau d'une chaise haute. Il aurait été trop facile de s'asseoir et de se demander ce qu'il était advenu de l'autre chaussure, d'essayer de

deviner la force de frappe de ce qui avait séparé les deux chaussures. Trop facile et trop bouleversant ; je commençai à trembler, avalant de grandes goulées d'air pour lutter contre les larmes et essayer d'étouffer mes sanglots.

C'était ça la guerre. Et non un beau film réalisé par D. W. Griffith – je me souvins alors comme je m'étais extasiée sur le réalisme des champs de bataille dans *Naissance d'une nation*. Comme j'avais été naïve. Elles n'étaient en rien réalistes, ce n'étaient que des scènes montées avec art, soigneusement composées, éclairées et cadrées. Et même Griffith n'avait pas eu le courage de filmer une chaussure d'enfant abandonnée.

C'était ça que j'aurais dû filmer, et pas seulement les femmes à l'arrière – même si elles jouaient un rôle important, même si leurs histoires étaient importantes. Mais peut-être qu'il aurait été plus judicieux de filmer les femmes victimes des combats malgré elles ; des femmes qui luttait pour vivre, pour nourrir leur famille, pour prendre soin de leurs enfants, qui avaient vu la guerre débarquer sur le seuil de leurs maisons sans y avoir été invitée. Qui les filmait ?

Mais où étaient-elles maintenant ? Je ne savais même pas où regarder. Je n'avais pas la force de fouiller les décombres de mes propres mains, et nous étions maintenant presque en dehors de la ville, nous approchions des tranchées abandonnées, avec leur odeur douceâtre écœurante ; je me raidis sur mon siège, à côté du sergent qui, une fois les feux dépassés, ne parut pas prêter une seule fois attention à ce qui nous entourait. Il se concentrait sur la route devant nous.

Il se mit soudain à pleuvoir violemment et, sans aucun signe avant-coureur, le camion fut ébranlé par une secousse et ma tête cogna contre la portière.

« Putain de camion, bordel de merde ! »

En un sens, je me réjouissais qu'il n'ait pas pris la peine de châtier son langage ; peu lui importait, semblait-il, qu'il puisse m'offenser, et ainsi, pour une fois, ma condition féminine était ignorée. Toujours en jurant – avec beaucoup d'inventivité dans le vocabulaire –, il réussit à garer le camion sur le bas-côté afin que ceux qui étaient derrière nous puissent avancer. Nous nous retrouvâmes tout seuls au bord de la route, entourés de tranchées ; la nuit tombait. Il pleuvait des cordes.

Je pris les devants, sans attendre la décision de mon sergent au

langage ordurier, et je descendis du camion pour atterrir dans la boue à hauteur de genoux. Je frissonnais, ma jupe et mes bas collaient à ma peau, telle une compresse froide et visqueuse. Je n'avais pas d'autre choix que de patauger dans la boue pour faire le tour du camion, là où le sergent était à quatre pattes en train de regarder sous le véhicule.

« Nom de Dieu de bordel de merde, y'a un essieu de cassé.

– Et donc ?

– Et donc, on est en carafe jusqu'à ce qu'un autre fils de pute arrive et nous prenne à bord.

– On en a pour longtemps ?

– Comment voulez-vous que j'le sache, ma p'tite dame ?

– D'accord. » Je me passai la main dans les cheveux et me décidai.

« Je pars à pied. Je ne veux pas attendre car je risque de rater mes coéquipiers.

– Sans blague !

– On est loin du Luxembourg ? »

Je me dirigeais déjà vers l'avant du camion, crapahutant dans la boue.

« Un bon paquet de kilomètres. On est au moins à deux heures, peut-être trois, en camion.

– Bon, j'avancerai toujours plus vite à pied. » Je récupérai mon sac.
« Je suis sûre que quelqu'un va me rattraper.

– C'est ça, ouais. » Le sergent m'avait rejointe à l'avant du camion pour me reluquer ; je ne m'étais jamais sentie aussi petite et sans défense qu'en cet instant. Cet homme avait des bras et des jambes aussi gros que des troncs d'arbre, l'air négligé, avec une barbe de plusieurs jours, et même s'il ne paraissait pas menaçant, il était fort et costaud ; bien plus costaud que je ne l'étais. « Tu trouveras quelqu'un en chemin, mon chou. Probablement un salaud pas aussi bien élevé que ce fils de pute de serviteur ici présent.

– Les Allemands ont battu en retraite, non ? »

J'essayais de raisonner, tout autant pour convaincre cet homme que moi-même ; pourquoi avais-je le besoin urgent de me mettre en route et d'arriver à destination à tout prix, je n'en avais aucune idée. Si ce n'est que j'étais en service, que j'avais une mission à accomplir et que je l'accomplirais. Il le fallait. Car – au contraire de cet enfant dont une chaussure avait été abandonnée – je le pouvais. J'avais deux jambes solides, deux poumons en bonne santé, et mon cœur n'avait

pas cessé de battre. J'étais en vie. Je devais avancer, car rester ici, dans ce champ de la mort, serait tenter la mort – c'était le sentiment que j'avais.

« Vous n'auriez pas quelque chose à manger ? » Je relevai le col de mon pardessus afin d'essayer d'empêcher la pluie glacée de se glisser dans mon cou. « Une barre chocolatée, une pomme ? » Mon estomac gargouillait.

« Tenez. » L'homme fouilla dans sa poche et me tendit un morceau de viande séchée ; je ne lui demandai pas quelle viande c'était. L'un des cuisiniers les plus débrouillards du mess sur le dernier champ de bataille où je m'étais retrouvée vendait du rat séché devant sa tente. « Vous êtes complètement folle, vous le savez ? Bon sang, mais qu'est-ce que vous faites dans le civil ?

– Je suis... oh, peu importe. »

Et, pour la première fois, peu importait. Je ne retirais plus aucune fierté de ce que je faisais, et ça n'avait pas d'importance. Peu importait ce que chacun d'entre nous faisait dans le civil ; même penser à Hollywood en un instant pareil me donnait l'impression d'avoir la tête pleine de lucioles. Hollywood était formidable, mais loin de là où j'étais ce jour-là, et aussi peu solide, aussi inconsistant que la toile déchirée qui recouvrait l'arrière du camion. La seule chose qui importait, qui était réelle, c'était cette route, l'instant présent, cette nuit digne de l'enfer de Dante.

« Alors allez-y, mais vous feriez mieux de ne pas vous écarter de cette putain de route. Si un mec se pointe, je lui dirai d'essayer de vous retrouver et sinon je lui ferai bouffer ses couilles. Pauvre folle », marmonna le sergent tout en me tendant la main pour me saluer. Je lui donnai une ferme poignée de main.

Je mordis dans la viande séchée – elle était si coriace que je manquai m'arracher les dents – et commençai à mâcher lentement pour la faire durer, savourant le jus qui descendait dans mon estomac vide, tout en espérant ne pas vomir car j'avais besoin de carburant. Puis je me mis en route en restant sur le bas-côté, bien en vue, là où parfois de l'herbe se mêlait à la boue ; avancer devenait alors plus facile.

Plus je m'éloignais du camion, plus le silence devenait menaçant, et les propos haut en couleur de mon sergent me manquaient ; une fois de plus je m'étonnai de ne pas entendre d'oiseaux pépier mais je

me sermonnai. Il faisait nuit. Aucun oiseau ne chante la nuit.

La pluie continuait à tomber. Et je cessai de lutter contre. Je dégoulinais, mes vêtements, mon chapeau, mes cheveux étaient trempés, ce qui ne me facilitait pas la marche ; mais très vite je n'y pensai plus et j'acceptai mon sort – être trempée jusqu'aux os, claquer des dents – comme faisant partie d'une nouvelle réalité. De même, j'acceptais les tranchées, les décombres, les champs dévastés, comme si la terre avait été labourée pour de futures semailles, des semailles qui ne lèveraient jamais.

Je marchais. Mes bas en laine étaient trempés ; mes bottes étaient pleines d'eau et mes pieds clapotaient à chaque pas. Mon dos commençait à me faire mal, il m'élançait à mesure que j'avancais ; je tremblais tellement que je doutais de pouvoir m'arrêter un jour. J'avais fini la viande séchée depuis longtemps, et je me demandais combien d'heures il restait avant que le jour se lève. D'ici là, je serais peut-être arrivée au Luxembourg ?

Une fois, j'entendis des pas derrière moi et mes poils se hérissèrent ; je restai silencieuse mais me retournai, très lentement, pour découvrir un chien haletant, la langue pendante. Je n'avais rien à lui donner, même si voir cet animal galeux affamé me brisait le cœur. Et c'est alors que je commençai à pleurer, ce que je n'avais pas fait devant la chaussure abandonnée ; je m'en voulus d'avoir mangé toute la viande séchée. Sans réfléchir, je ramassai un caillou et le lançai en direction du chien. « Va-t'en ! Allez, ouste ! Je n'ai rien pour toi ! » La pauvre chose poussa un cri pitoyable et disparut dans la nuit fétide.

Et je sus que c'était là aussi une chose sur laquelle je pourrais écrire. Car si je ne voulais pas rendre compte de ce qui se passait autour moi, la réalité dans ce qu'elle avait de rude et désespéré, l'écho du vide, la mort, alors je me demandais pourquoi j'étais venue jusqu'ici...

Tandis que je continuais à avancer sur cette route boueuse qui n'en finissait pas, je me surpris à penser à Mickey, Mary, Charlotte et à tous ceux qui étaient restés à Hollywood. Oh, si seulement je pouvais être là-bas avec eux, je ne repartirais plus jamais ! Et afin de faire abstraction de ce qui m'entourait – cette douce odeur de mort qui paraissait venir de partout et se glisser sous ma peau mouillée –, je commençai à imaginer des répliques pour le scénario d'une comédie. Peut-être un film avec Mary et un singe, un film autour du cirque.

Mickey saurait quoi en faire ; il était brillant pour rendre compte de ce genre d'atmosphères, avec des tas d'actions en arrière-plan, des enfants mangeant de la barbe à papa, des éléphants, des clowns grimpés sur de minuscules bicyclettes... Mary pourrait jouer le rôle d'une jolie petite équilibriste, de douze ans environ, qui se serait fait enlever enfant par le propriétaire du cirque et aurait été élevée dans la pauvreté mais dans l'univers joyeux des saltimbanques qui l'adoreraient, essaieraient de la protéger des malveillances du directeur, et qu'elle finirait par aimer. Jusqu'au jour où ses parents, pleurant toujours la perte de leur petite fille disparue, verraient sa photo sur une affiche et...

La plainte d'un klaxon me fit sursauter, et j'eus du mal à respirer ; je me retournai et faillis tomber, aveuglée par les phares d'une voiture qui freina brusquement tandis que je faisais de grands signes. Fermant les yeux, je m'apprêtai à être heurtée...

Ce qui ne se produisit pas. Quand je rouvris les yeux, je vis la voiture arrêtée à quelques centimètres seulement de là où j'étais. Je laissai échapper un soupir de soulagement. Une étoile était apposée sur le pare-brise de la voiture – l'étoile d'un général de l'armée américaine.

« Bon sang, que peut bien foutre une Américaine sur cette route ? » lança une voix agacée depuis la voiture vert olive, une Cadillac du genre de celles attribuées à l'armée américaine.

Je m'empressai de fouiller dans mon sac à la recherche de mes papiers d'identité et de mon passe, tout en essayant de jeter un coup d'œil à l'intérieur du véhicule ; je ne vis que le chauffeur, un lieutenant qui se dirigeait maintenant vers moi, l'air à la fois choqué et furieux.

« Par ici », l'appelai-je d'une voix plus forte et téméraire que je ne l'étais. « Je suis le lieutenant Frances Marion du CPI. » Je tendis mes papiers au lieutenant qui les passa au général invisible à l'arrière de la voiture.

« Bon sang, lieutenant Marion, où pensiez-vous aller comme ça ? » De nouveau cette voix agacée.

« Au Luxembourg, chef, dis-je en saluant et en souriant.

– Au diable ces bonnes femmes qui mettent leur nez dans une guerre faite pour les hommes. Allez, montez lieutenant. »

Je me dépêchai de passer mes mains dans mes cheveux pour me

recoiffer – un geste si minaudier, et complètement déplacé en ce lieu, que j'eus le sentiment d'avoir trahi la gent féminine tout entière.

Geste d'autant plus inutile que je ressemblais sans aucun doute à ce que j'étais : un chat mouillé. J'ouvris la portière et me glissai à l'intérieur.

Je ne demandai pas le nom du général, et il ne fit pas l'effort de se présenter. Me recroquevillant dans le coin opposé, le plus loin possible de son siège, je fermai les yeux et dus m'endormir aussitôt.

Je me réveillai beaucoup plus tard – combien de temps ? Il faisait encore nuit, mais la voiture était à l'arrêt et le général n'était plus là. Le lieutenant, quant à lui, était toujours installé sur le siège du conducteur.

« Quelle heure est-il ?

– Vingt-trois heures. Nous sommes au Luxembourg.

– Au Luxembourg ! »

Je m'extirpai du véhicule, bizarrement réveillée, presque euphorique. Mon estomac gargouillait et je décidai de me dégourdir les jambes, à la recherche d'une tente abritant un mess ou une cantine. Après m'être frayé un chemin parmi une foule d'uniformes – entendant à peine les « Hé, regarde où tu vas, fillette » de protestation –, je trouvai un stand où une femme vendait de pauvres sandwiches dont je ne voulus pas connaître le contenu. J'en achetai deux et les avalai en quelques bouchées, avant d'ingurgiter un café – un vrai jus de chaussette. Puis je partis à la recherche de mes coéquipiers.

Tandis que j'errais d'un groupe à l'autre, en essayant de repérer un visage connu, je perçus les propos de deux soldats qui parlaient d'un bataillon s'appêtant à franchir le Rhin en éclaireurs, le premier bataillon des Forces alliées à s'y risquer, tandis que le reste des hommes serait stationné à l'arrière encore quelques jours. En éclaireurs ! Sans même prendre le temps de réfléchir, je repartis en courant vers la voiture au moment même où *mon* général sortait de l'hôtel sur le fronton duquel flottait le drapeau américain et qui servait de quartier général de l'armée.

« Chef ! » Je fis le salut réglementaire. Le général William Mitchell – dont je pus lire le nom sur son badge – me salua en retour en lâchant un soupir exaspéré. « J'ai entendu dire que des soldats des Forces alliées s'appêtaient à traverser le Rhin ? Un bataillon qui part

en éclaireur ?

– Et alors ?

– Je souhaiterais avoir la permission de les accompagner. »

Le général Mitchell soupira de nouveau.

« Lieutenant Marion, je désapprouve la présence des femmes sur le terrain. Mais puisque vous êtes venue jusqu'ici je ne vais pas vous empêcher d'aller plus loin. Permission accordée. Mon aide de camp, le major Brereton, doit s'y rendre. Il vous y conduira. » Il fit signe à un soldat posté à quelques centimètres de lui qui me regarda de travers, prêt à protester – mais peu enclin à désobéir à son supérieur.

« Merci, chef ! » Incapable de réprimer un grand sourire, je saluai de nouveau. Puis j'attrapai mon sac à l'arrière de la voiture du général et courus après le major Brereton – qui n'allait pas ralentir l'allure pour une simple femme – tandis qu'il se dirigeait vers sa propre voiture. Sans lui en demander la permission, je me glissai à l'avant sur le siège passager.

« Je ne sais pas pourquoi vous, mesdames, vous êtes ici », grommela-t-il en guise d'accueil. « Regardez-vous, de quoi avez-vous l'air dans cet uniforme ? Qu'est-ce que vous cherchez à prouver ?

– Je ne cherche pas à prouver quoi que ce soit. » Pour la première fois depuis mon arrivée en Europe un mois auparavant, je laissai éclater ma colère – cette colère refoulée après des semaines passées à supporter les insultes. « Je suis ici car je veux être utile à mon pays, comme vous.

– Et en quoi êtes-vous utile exactement, lieutenant Marion, si je peux me permettre ? »

La voiture s'engagea sur une route boueuse, en direction du nord-est, et je pris conscience que j'étais sur le point d'entrer en territoire allemand pour la première fois. C'était si excitant ! Étonnamment, je ne ressentais aucune peur ; n'avais-je pas déjà traversé ma propre vallée de la mort – quelques heures plus tôt, sur cette route cauchemardesque près de Verdun – et survécu ?

« Je filme les femmes. Je raconte leur histoire. Car leur histoire est tout aussi importante que celle des soldats. Les infirmières, les médecins, les aides, les télégraphistes. Sans elles, les Alliés n'auraient eu aucune chance.

– Vous filmez ? »

Le major me jeta un coup d'œil, et je me rendis compte que je

n'avais pas mon matériel. Où étaient mes coéquipiers ? Je n'en avais aucune idée ; dès que j'avais entendu parler de la possibilité de traverser le Rhin, j'avais oublié les pauvres Harry et Wes. Je n'avais pensé qu'à l'occasion qui se présentait. Pour autant, je n'avais aucun remords. Je ne m'étais jamais sentie aussi forte et courageuse que maintenant. Quelques heures plus tôt à peine, j'avais été tellement terrifiée, si accablée, comme vaincue, que j'avais pensé que si jamais je rentrais chez moi, je n'en repartirais plus jamais. Et maintenant, j'étais là, prête à entrer en territoire allemand dans une voiture de l'armée ! Aucun homme n'avait pu m'en empêcher et j'avais l'impression d'être aussi libre que la statue de la Liberté, car j'aurais pu tout aussi bien porter une torche au nom de la liberté pour les Alliés – et pour les femmes.

« Je n'ai pas retrouvé mes coéquipiers au Luxembourg, dis-je, mentant.

– Alors pourquoi continuer ?

– Eh bien, peut-être sont-ils déjà partis là-bas », répondis-je.

Mais je savais que c'était impossible, puisque nous avions pour ordre de mission d'accompagner les infirmières et les médecins. Et non de foncer pour traverser le Rhin les premiers.

« Je ne vous comprends pas, vous les femmes », marmonna le major Brereton d'un ton de reproche. Toutefois, il accepta la cigarette tordue que je lui tendis après l'avoir sortie de mon sac. « Vous n'avez pas besoin d'être ici. Qui de sensé, homme ou femme, aurait envie d'aller à la guerre sans y être obligé ? Si je ne voyais plus jamais un combat de ma vie, je serais le plus heureux des hommes.

– Vous êtes major. Ce qui signifie que vous n'avez pas été appelé. Pourquoi êtes-vous dans l'armée ? Vous n'y êtes pas obligé non plus.

– Mon père s'est battu à San Juan Hill avec Teddy Roosevelt. Mon grand-père s'est battu à Gettysburg. C'est une tradition dans la famille.

– Vous n'aviez donc pas le choix ? »

Le major Brereton répondit dans un grognement : « Pas vraiment.

– Certains décident de s'engager. Certains veulent être utiles. Même des femmes, vous savez. Nous n'aimons pas toutes l'idée de rester assises à la maison pendant que nos hommes s'occupent de toutes les choses difficiles de la vie.

– Mais nous, *vos hommes*, comme vous nous appelez, nous voulons nous occuper de ces choses-là. Nous voulons nous occuper de vous.

– Mais toutes les femmes n’ont pas envie qu’on s’occupe d’elles, vous comprenez ?

– Non, je ne comprends pas. » Le major secoua la tête pour souligner son trouble. « Non, je ne comprends tout simplement pas. »

Je me retins de répondre. Je n’allais pas discuter avec cet homme qui, après tout, me rendait service. Je ne pouvais pas passer le reste de ce voyage – ou même le restant de ma vie – à essayer de discuter avec des hommes comme lui. Non, la seule chose que je pouvais faire était de poursuivre ma carrière, de vivre ma vie, et de laisser mon travail parler à ma place.

Et de remercier le ciel de bientôt épouser un homme qui n’attendait pas de moi que je reste à la maison à tricoter.

Je fermai les yeux – j’étais épuisée et, de temps à autre, le souvenir d’avoir été trempée, glacée jusqu’aux os, provoquait de nouveaux frissons – et m’endormis. Mais pas longtemps. Car soudain, le major Brereton me tapa sur l’épaule et dit, d’un ton laconique : « L’Allemagne. »

J’ouvris les yeux. Nous traversions un petit village, tout aussi miraculeusement préservé que Verdun avait été entièrement détruit par les combats, et dont les rues étaient violemment éclairées par des feux. Mais le silence y était tout aussi menaçant. Des villageois étaient alignés le long des rues, et tous jetaient des regards emplis de haine à notre véhicule sur le capot duquel flottait le drapeau américain. Un enfant à l’air affamé prit un caillou et le lança dans notre direction ; nous fûmes aussitôt bombardés de pierres, de boue, et même de briques.

Le major Brereton jura tandis que je me recroquevillais en m’éloignant de la vitre. Dès que nous aperçûmes un panneau indiquant une petite route de campagne, il s’y engagea afin de s’éloigner de la route principale, même s’il nous fallut avancer au ralenti et nous frayer un chemin dans le noir. Je fis de mon mieux pour lire une carte routière ponctuée de noms allemands bizarres et nous pûmes poursuivre notre périple.

Finalement, alors que l’aube pointait – le ciel rosissait à travers les silhouettes dépouillées des arbres –, le major sourit.

« Nous devons être arrivés à Coblenze maintenant. Et ce que nous voyons là-bas, ce doit être le Rhin. »

Je me redressai sur mon siège, me recoiffai d’une main – mes

cheveux ne formaient plus qu'un nœud mouillé sur ma nuque –, tout en me demandant de nouveau le sens de ce geste si féminin. Pourquoi me préoccupais-je, en un instant pareil et dans de telles circonstances, de mon allure, de ce à quoi je ressemblais ? Mais je décidai de ne pas y prêter attention. J'étais une femme, après tout. Et être une femme – même une femme forte, même une suffragette, si c'était ce que j'étais – impliquait de ne jamais s'excuser de l'être.

J'entendais vaguement de la musique au loin. Était-il possible qu'il y ait un carnaval quelque part ? Les notes se firent plus claires, plus distinctes à mesure que nous approchions puis traversions un pont de pierre et, tandis que j'agitais la main en direction d'une petite fanfare militaire, je compris.

Ils jouaient *The Star-Spangled Banner*. Jusqu'à ce jour, l'hymne national américain ne m'avait jamais émue, mais en cet instant, ce fut le cas. Ma poitrine se gonfla et des larmes coulèrent sur mes joues ; et même si le major Brereton me regardait bouche bée, je n'allais en aucun cas m'excuser de pleurer. Pleurer n'était pas un signe de faiblesse, surtout après une nuit comme celle que je venais de passer.

« Heureuse ? » me demanda le major Brereton sur un ton sarcastique, tandis que la voiture s'arrêtait devant un petit immeuble qui, de toute évidence, venait d'être confisqué aux Allemands car, rassemblés sur le trottoir, des gens, leurs manteaux passés à la va-vite sur leurs chemises de nuit ou leurs robes de chambre, nous jetaient des regards pleins de haine. Ils étaient gardés par des hommes armés et personne ne nous jeta de pierres.

« Qu'entendez-vous par là ? » Je séchai mes pleurs et sortis prudemment de la voiture. Mes articulations étaient raides, j'avais froid et ma tête était prête à exploser.

« Vous êtes arrivée, lieutenant. Félicitations. La première femme américaine à avoir traversé le Rhin.

– Oui, répondis-je en souriant. Je suis heureuse. Merci, major.

– Et donc vous pouvez repartir maintenant. Retourner à Paris – je vais vous trouver un avion. C'est dangereux ici – il paraît qu'il y a des émeutes partout en Allemagne, et notre présence dans le pays restera limitée pendant encore quelques jours. Les seuls Américains qui assurent nos arrières sont ceux de la police militaire. C'est vraiment dangereux. Et je ne dis pas ça parce que vous êtes une femme. » Le major leva les yeux au ciel. « C'est dangereux pour tout le monde.

– Le danger est partout en temps de guerre. Je reste. Les infirmières et les médecins seront là dans quelques jours, non ? »

Le major Brereton hocha la tête.

« Alors je retrouverai mes coéquipiers et nous commencerons à filmer. Ce sont les ordres que j’ai reçus et j’ai l’intention de les suivre. Bon, je suis sûre que vous avez des choses à faire, major. Je n’ai pas besoin d’une baby-sitter. Je peux me débrouiller toute seule. »

Après le salut réglementaire – après tout, cet homme était mon supérieur –, je récupérai mon sac. Je partis à la recherche d’un endroit où m’installer, d’un lit de camp pour m’allonger, d’un morceau à manger et, si j’avais de la chance, d’un bon bain car j’étais couverte de boue. Et mes cheveux – oh, mes cheveux ! Je me vis dans le reflet d’une vitrine.

Ma coiffure ne ressemblait plus à rien.

-
1. Infection apparentée aux engelures et qui, dans les cas les plus graves, pouvait causer la gangrène et nécessiter l'amputation.
 2. L'United States Army Signal Corps (Corps des signaleurs) est une unité de l'armée américaine créée en 1863 dont la fonction est de développer, tester, fournir et gérer les communications et les systèmes d'information pour le contrôle et le commandement des forces armées combinées.

Hiver 1919

Des années plus tard, Mary passerait de longues heures à regarder les photos de cette époque-là, émerveillée de sa jeunesse, de sa minceur, et de la beauté de sa chevelure. Elle penserait alors : « Quand on vieillit, se voir quand on était jeune, c'est comme revenir à une promesse qu'on n'a pas tenue. Et malgré tout, vous vous regardez, vous vous émerveillez. Vous vous souvenez. »

Autre chose aussi la ferait revenir sans cesse sur ces photos, des photos d'elle, de Charlie et de Douglas ; elle avec Charlie et Douglas et Griffith ; elle avec Goldwyn et Griffith ; elle et tous ces...

Hommes.

Sur chacune des photos, Mary était la seule femme. À l'occasion, rarement, Fran se trouvait là, elle aussi, mais Fran n'avait jamais vraiment recherché ce genre de publicité. Mary se souvenait d'avoir toujours dû l'amadouer afin qu'elle accepte de poser ; Fran, qui obéissait à contrecœur, était si belle sur les photos que Mary la taquinait chaque fois à ce sujet.

« Pourquoi ai-je insisté pour que tu poses à mes côtés, Fran ? Tu es si belle que personne ne me remarque ! »

Toutefois, en disant ça, elle savait que ce n'était pas vrai. Sur chaque photo où elle était présente, c'était Mary qui attirait d'abord le regard. Surtout sur les photos où il n'y avait qu'elle et ses partenaires – tous des hommes.

Pour combien de photos avaient-ils posé, ces partenaires d'une entreprise encore embryonnaire, chacun d'entre eux à la fois terrifié et arrogant ! Combien d'interviews avaient-ils données ?

Les fous ont pris le contrôle de l'asile.

Un plaisantin avait dit ça, même si personne n'en revendiquait la responsabilité. Mary se doutait bien que cette phrase ne pouvait avoir

été prononcée que par l'un des directeurs de studio ou des distributeurs, de ceux qui avaient accueilli la création de leur propre société de distribution et de production avec une jovialité feinte, mais surtout du mépris. Personne dans l'industrie du cinéma ne pouvait imaginer que des acteurs, *des artistes*, fussent capables de monter leur propre affaire ; qu'ils puissent produire et distribuer leurs propres films. Personne ne pouvait concevoir que des acteurs puissent empocher leurs propres profits. L'idée qu'ils puissent même le vouloir était inconcevable.

Et que cette *femme* puisse être l'une d'entre eux – c'était tout simplement inédit ! Et pourtant, c'était le cas. Elle était la première. Mary Pickford – actrice, productrice, philanthrope. Et, désormais, directrice d'une société de distribution et de production.

Tout avait commencé en novembre 1918. Tout de suite après l'armistice, quand Mary avait atteint le sommet de sa cote de popularité en vendant à elle seule plus de titres d'emprunt que Douglas et Charlie. Les unes de journaux telles que *LA PETITE MARY A GAGNÉ LA GUERRE* n'étaient pas rares ; même le président Wilson l'avait officiellement félicitée pour avoir participé à l'effort de guerre plus que n'importe qui d'autre. Mary, fièrement, avait rangé son uniforme, dessiné sur mesure, après un défilé à San Francisco célébrant la victoire. Elle et tous les autres gens de Hollywood étaient repartis dans les studios et avaient recommencé à faire des films.

Mais à la fin de la guerre les choses avaient changé. *Hollywood* était différent. Ce n'était plus une industrie américaine en devenir, qui cherchait encore à s'imposer ; c'était devenu une véritable industrie, un gros business *international*. Il faudrait des années pour que le cinéma européen se remette de la guerre, et entre-temps les pays alliés avaient découvert Mary, Charlie, Douglas et les autres, et des millions de gens désiraient les voir encore plus. Il fallait donc maintenant penser à des distributions internationales et à en partager les bénéfices.

Papa Zukor, à Famous Players-Lasky, pressait Mary de signer un nouveau contrat, mais Mary essayait de gagner du temps. Chaplin venait de s'entendre avec la société rivale First National pour plus d'un million de dollars. Et quand First National approcha Mary pour lui faire une proposition et lui offrir encore plus, en y incluant les bénéfices et le droit de regard sur la direction artistique, elle avait

appelé Papa.

« Laisse-la partir, aurait, paraît-il, dit l'un des gros bonnets. Laisse cette salope se faire laminer, mettre First National sur la paille et revenir en rampant. »

Quand Mary eut vent de ces propos, elle bouillit de rage. Est-ce que quelqu'un s'était permis de faire une réflexion quand on avait fait la même proposition à Chaplin ? Quelqu'un l'avait-il traité de salaud parce qu'il voulait contrôler la direction artistique de ses propres films ?

Cette fois, Papa ne put – ou ne voulut – accéder aux exigences de Mary. Et ils se séparèrent ainsi – au téléphone, n'ayant rien à ajouter qu'un simple adieu ; chacun d'eux eut les larmes aux yeux.

Mary avait séché les siennes, arrangé ses boucles et enfilé une nouvelle robe pour aller aux studios First National. Elle avait signé son nouveau contrat, posé en souriant devant les appareils photo – elle était la seule femme dans le bureau.

Mais – et elle aurait dû s'en douter ! – First National fit faillite, manquant de soutien financier, comme la plupart des nouveaux studios. En janvier 1919, au cours d'une conférence tenue à l'hôtel Alexandria de Hollywood, les rumeurs circulaient déjà. Famous Players-Lasky et First National s'apprêtaient à fusionner. Les directeurs de studio en avaient assez des acteurs qui menaient la danse. Si tous les studios fusionnaient, si les acteurs ne pouvaient plus faire jouer la concurrence, ces directeurs de studio reprendraient le contrôle. Comme c'était le cas avant, quand les gens ne connaissaient pas encore le nom des acteurs. Avant même qu'on sache qui étaient Mary Pickford, Douglas Fairbanks ou encore Charlie Chaplin.

Ce fut la panique, notamment pour notre triumvirat, Douglas, Charlie et Mary. Mary, plus particulièrement, paniqua. Si une fusion s'opérait entre tous les studios, demanda-t-elle, anxieuse, à Douglas, qu'allait-il leur arriver ? Ils n'auraient plus la possibilité de faire pression au cours des futures négociations. Ils seraient tous logés à la même enseigne, ils feraient tous partie du troupeau.

Mary n'arrivait jamais à se rappeler qui, en premier, avait eu l'idée de créer leur propre studio. Elle se souvenait que B.P. Schulberg, un jeune homme aux cheveux ébouriffés et aux yeux globuleux – qui, en voyant les noms des deux studios accolés sur le mur, comprit qu'il perdrait son boulot de directeur de la publicité des studios Famous

Players-Lasky –, avait eu vent de leur projet. Il les avait donc approchés après avoir fait des projections financières, et l'idée avait germé. Pourquoi ne pas rassembler les cinq plus grandes stars du cinéma – Mary Pickford, Douglas Fairbanks, Charlie Chaplin, William S. Hart et le génial D.W. Griffith – et les laisser monter leur propre studio ? Ce qui aurait pour conséquence immédiate pour les autres studios d'avoir moins de films à produire. Et aux États-Unis – ou même dans le monde –, quelle salle de cinéma manquerait l'occasion de projeter un seul des films de ces cinq stars pour un engagement de longue durée et à un coût défiant toute concurrence ?

Le dernier jour de la convention qui se tenait à l'Alexandria, tandis que les directeurs de studio se rassemblaient derrière des portes fermées et que la rumeur de la fusion se propageait, les membres du triumvirat, accompagnés de Griffith et de Hart, descendirent dans la salle à manger de l'hôtel où ils dînèrent tous ensemble, en toute discrétion, mais sans se cacher. Pendant tout le dîner, comme si on les sifflait, chaque directeur de studio – y compris Lasky et Zukor – passa une tête dans la salle pour voir ce qui se tramait et repartit paniqué.

Quand ils firent leur annonce quelques jours plus tard, l'industrie tout entière entra en éruption. Et lorsque les cendres furent dispersées, Mary Pickford, Charlie Chaplin, Douglas Fairbanks et D.W. Griffith – Hart se dégonfla et décida de rester à Famous Players-Lasky – devinrent associés de leur propre studio, United Artists. Chacun produirait, dirigerait et/ou jouerait un premier rôle dans au moins cinq films par an, ils seraient tous distributeurs de leurs propres films, sans avoir à travailler avec la Paramount ni aucun des autres exploitants. Chacun aurait un droit de regard sur la direction artistique ; ils n'auraient plus à écouter des hommes – *ces sales types* – qui ne pensaient qu'à la dernière ligne de la colonne de chiffres. Mary n'aurait plus à supporter des réalisateurs tels que Cecil B. DeMille.

Ils n'auraient plus à partager les profits avec des gens qui n'avaient pas idée de ce que ça vous coûtait de faire un film, ce que ça exigeait de vous, la sueur, le travail physique, mettre à nu votre âme devant une caméra dont l'œil ne clignait jamais, rentrer chez soi dans la peau d'un personnage, dormir dans la peau de ce même personnage, boire votre café comme le ferait ce personnage que vous incarnez, apprendre un texte par cœur et se souvenir de vos répliques jusqu'au jour du tournage. Ne pas manger car la caméra vous grossissait. Ne

pas couper vos cheveux pour éviter le risque de provoquer une insurrection de la part du public.

Ne jamais se montrer avec l'homme que vous aimez, car vos fans ne vous le pardonneraient jamais.

Au cours de ces jours heureux, de cette période grisante, quand Mary posait avec les autres « Quatre Grands », pour signer des contrats ou faire les clowns, excités à l'idée de la liberté qui allait être la leur, elle était sans cesse en présence de Douglas Fairbanks. Ensemble derrière une table, à regarder Charlie signer son contrat ; Douglas avec Mary et Charlie perchés, comme des équilibristes de cirque, sur ses épaules et les bras grands ouverts dans une pose : « Ta-Dam ! » Tous les quatre sous une véranda, arborant un air sérieux, professionnel – et, pour chaque photo, Mary était obligée de poser aux côtés de Douglas, d'être tout près de lui, de sentir la chaleur de sa peau à travers ses vêtements, de sentir ses muscles se tendre tandis qu'il essayait d'avoir l'air naturel, sociable, rien de plus.

Mais une fois que les appareils photo avaient disparu, Mary et Douglas n'étaient plus les mêmes. Mary et Douglas, qui continuaient parfois à se déguiser quand ils avaient rendez-vous afin de ne pas être reconnus, même si Douglas était divorcé ; des rendez-vous qui, désormais – et le plus souvent –, commençaient sous le signe d'une folle passion mais se terminaient dans des pleurs de rage.

« Reste avec moi, Mary ! Sois mienne, Mary ! Je suis fatigué de devoir me cacher. J'ai abandonné ma femme et mon fils pour toi. Pourquoi ne divorces-tu pas pour moi ?

– Parce que, Douglas ! Parce que... que diraient nos fans ? Que dirait le public ?

– Mes fans s'en moquent comme d'une guigne, Mary.

– Oui, mais... mais j'ai plus à perdre que toi, Douglas. Parce que je suis une femme – non, d'ailleurs, à leurs yeux je suis une jeune fille, une innocente petite fille. Ce n'est pas la même chose.

– Mais tu n'en sais rien.

– Non, je n'en sais rien, dit-elle tout bas, presque en chuchotant. Mais j'ai peur. »

Parce que cette petite bêcheuse de Miss Josephine n'avait jamais invité Mary à sa fête d'anniversaire. Mary ne l'oublierait jamais. Elle adorait faire des films, elle adorait être actrice – sans ça, elle ne saurait pas quoi faire d'elle-même. Et, surtout, elle ne saurait pas ce

qu'elle ferait de toutes ces émotions qui bouillonnaient beaucoup trop près de la surface et qu'il ne lui était pas permis d'exprimer dans la vie de tous les jours. Parfois, elle s'imaginait les bras chargés d'émotions – des brassées de fleurs de toutes les couleurs, de variétés différentes – et se voyait les ouvrir grands pour déposer ces émotions devant la caméra, jour après jour après jour ; et donc, sans le cinéma, qu'en ferait-elle ?

Qui serait-elle ? Gladys Smith de Toronto, Canada, avec une famille à nourrir sans savoir comment faire. Et elle ne se faisait aucune illusion. Douglas Fairbanks cesserait d'être amoureux de Gladys Smith en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « *La Petite Vivandière* ».

Pourquoi maintenant ? Pourquoi Douglas avait-il décidé, alors qu'ils étaient tous les deux associés via United Artists, et qu'ils y avaient tous deux tant à gagner – et donc tant à perdre –, pourquoi avait-il décidé que c'était le moment de faire des histoires ? Dès après son divorce, trois mois plus tôt, il n'avait cessé de la harceler pour qu'elle divorce aussi, mais jamais avec autant de détermination qu'en cet instant. Pourtant, il comprenait, *lui*. Il comprenait, ce que ne pourrait jamais comprendre Owen, la situation dans laquelle était Mary, la relation unique qu'elle entretenait avec ses fans, avec le monde en général. La Petite Fiancée de l'Amérique. La Petite Mary. *Notre Mary*.

Mais c'était différent pour Douglas ; ce n'était pas la même chose pour les hommes. Il pouvait divorcer et quitter sa femme, parce qu'il était fringant et qu'il incarnait la virilité à l'écran partout à travers le monde. D'une certaine manière, être divorcé le rendait encore plus séduisant. Mary, quant à elle, avait été mise sur un piédestal, et probablement que la plupart de ses fans croyaient encore qu'elle était vierge, bien qu'elle fût mariée. Les femmes – sauf si elles incarnaient des vamps à l'écran – n'avaient pas le droit de vivre une passion. Il existait un certain vocabulaire pour désigner les femmes qui goûtaient trop aux plaisirs de la chair ; des mots dégoûtants, sordides. Alors qu'un homme qui s'amusait ainsi était au pire qualifié de *tombeur* ou de *fripouille*.

Mary ne savait pas quoi faire, elle n'avait personne avec qui en parler. Elle ne pouvait pas en parler à Mama, car Mary savait ce que Mama dirait et elle ne voulait pas l'entendre. Ni à Lottie ni à Jack.

Jusqu'au jour où elle reçut un télégramme ; Fran rentrait à Hollywood ! Mary en pleura presque de soulagement ; Fran saurait quoi faire ! Fran comprendrait. Fran était divorcée elle aussi.

« Laisse-moi parler à Fran », avait supplié Mary après un autre de leurs rendez-vous – quel horrible mot ! Quelle manière vulgaire de décrire l'union sacrée qui était celle de Mary et de Douglas ! Pourtant, elle avait beau chercher elle n'en trouvait pas d'autre. Comme d'habitude, leurs retrouvailles avaient commencé sous le signe de la passion, incapables qu'ils étaient de retenir plus longtemps leur envie de se caresser après un long après-midi de réunions au nom de United Artists au cours desquelles ils ne pouvaient rien faire d'autre que se regarder, se sourire et se consumer. Mais dès que leur passion fut assouvie, ils en revinrent au même sujet – Douglas voulait passer la nuit avec elle, Mary lui avait rappelé qu'il lui fallait se quitter, il avait parlé de son divorce, et c'était reparti.

Le regard de Douglas se fit plus dur, il arbora une moue têtue.

« Je ne vois pas ce que Fran peut te dire que je ne t'aurais pas déjà dit, rétorqua-t-il avec humeur.

– Fran a traversé avec moi pratiquement toutes les étapes de ma carrière. Je lui dois beaucoup. Elle me comprend.

– Mary, *tu* ne me comprends pas. Je ne veux te partager avec personne – ni ta mère, ni ta sœur, ni Frances Marion. Avec aucun autre homme – jamais ! Promets-le-moi, Mary. Promets-moi que nous allons nous marier et que tu ne regarderas jamais un autre homme comme tu me regardes. Promets-le-moi, mon amour. Ou sinon...

– Sinon quoi ? »

Le cœur de Mary se mit à battre plus vite ; elle voulut l'enlacer mais il la repoussa, commença à se rhabiller et tira si fort sur les lacets de ses chaussures qu'elle crut qu'ils allaient se casser.

« Ou sinon, je m'en vais. Mary, je ne peux pas continuer comme ça. Je sais que je l'ai déjà dit, mais cette fois, c'est pour de bon. Je suis amoureux et je veux que le monde entier le sache. Si tu ne quittes pas cet imbécile d'Owen pour m'épouser, tu ne me reverras jamais. En tout cas, pas comme ça. »

Mary fut secouée de frissons ; la voix de Douglas n'était plus la même. Habituellement, il parlait toujours d'une voix forte, excitée, à l'idée des plaisirs à venir. Mais en cet instant, elle était morne, sans timbre. Tout était dit.

« Laisse-moi parler à Fran, le supplia Mary.

– J'en ai assez qu'il faille toujours parler. Tu sais où me trouver. »

Douglas sortit d'un pas raide, la laissant seule dans la chambre d'hôtel qui lui parut sordide ; tous ses vêtements étaient en tas par terre, ses bas et ses sous-vêtements en soie, son caraco de dentelle. Une de ses chaussures avait disparu ; elle devait avoir glissé sous le lit. Que se passerait-il si quelqu'un la voyait ainsi ?

Elle n'était pas faite pour ça, être l'autre femme, avoir des rendez-vous dans une chambre d'hôtel. Elle n'était pas faite pour ce genre de drame ; ses personnages à l'écran étaient simples, francs, elle n'avait pas besoin de battre des paupières de manière suggestive ni de rouler des épaules. Ça, c'était le jeu des vamps. Et Mary Pickford – Gladys Smith – n'était pas une vamp.

Mais qui était-elle ? Une fillette à l'écran ; une femme passionnée, perturbée, en dehors de l'écran.

Elle commença à s'habiller en essayant de se concentrer et de ne penser qu'à une seule chose à la fois, afin d'oublier les tourments qui lui agitaient l'esprit, lui causant un mal de tête : Douglas était-il sérieux ? La quitterait-il ? Quelles seraient les conséquences pour United Artists ? Owen serait-il d'accord ?

En cet instant, elle était fatiguée d'être la seule femme dans la pièce. Elle avait besoin de Fran. Fran saurait ce qu'il fallait faire. Fran – qui avait créé le personnage de la Petite Mary, qui lui avait écrit ses meilleurs films. Fran trouverait une solution pour écrire une fin heureuse.

Fran lui écrirait la fin heureuse dont elle avait tellement envie.

« Fran, ma chérie ! Tu as l'air... tu es... » Mary se sentit bêtement timide après avoir frappé à la porte de la chambre de Fran au Hollywood Hotel ; à la dernière minute, elle se retint de se jeter dans les bras que lui tendait Fran. Quelque chose l'en empêcha.

Fran avait changé ! Elle n'était plus la même – elle semblait avoir vieilli, oui, c'était ça, mais sans paraître défaite ni exténuée. Ses cheveux noirs étaient toujours aussi soyeux, elle était toujours aussi mince, et on aurait même dit qu'elle avait grandi d'un centimètre ou deux, bien que ce ne fût pas possible, n'est-ce pas ?

Mais quand même, il y avait quelque chose chez Fran – de la tristesse, mais aussi de la satisfaction. Elle avait toujours été gaie,

profitait toujours du moment présent, toujours prête à participer à tout ce que proposait Mary. Et Mary n'avait jamais perçu chez elle le moindre regret ou la moindre tristesse comme c'était maintenant le cas. Les yeux de Fran reflétaient le souvenir du chagrin. Mais ils paraissaient exprimer aussi un sentiment de plénitude ; elle semblait parfaitement bien dans sa peau, sans la moindre incertitude ni timidité. Et Mary ne lui avait jamais vu un teint aussi éclatant. Fran était beaucoup plus belle que dans le souvenir de Mary ; comment était-ce possible ? Avait-elle donc tant changé ? Ou bien Mary n'avait-elle rien remarqué avant ?

« De quoi ai-je l'air ? » demanda Fran en virevoltant dans une nouvelle robe à la dernière mode – Mary se sentait toujours un peu mal fagotée en présence de sa chère Fran. Mal fagotée et toute petite. « Je l'ai achetée à Paris.

– Oh là là ! »

La glace était brisée. Quelque chose comme une barrière s'était dressé entre elles, mais avait maintenant disparu.

« Oh, Fran, tu m'as tellement manqué !

– Squeebie, ma chérie, toi aussi tu m'as manqué ! »

Il ne leur en fallut pas plus pour enlever leurs chaussures, se détendre et appeler le room service pour se faire monter des sandwiches. Tandis que le soleil se couchait derrière la vitre – ce crépuscule enchanteur, si court, de Los Angeles, le soleil flottant, en suspension, puis tout à coup disparaissant, brusquement avalé par l'océan –, elles s'installèrent toutes les deux sur un sofa, le seul meuble dans la pièce qui ne fût pas couvert de chapeaux, de gants, de robes et de jupes.

« J'étais en train de défaire mes bagages », dit Fran en grommelant. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. « J'ai trop de vêtements.

– Frances Marion, c'est la première fois que je t'entends dire ça !

– Mais c'est vrai. Pourquoi est-ce que j'en achète autant ? C'est ridicule, non ? En Europe, le seul vêtement que j'ai porté c'était mon uniforme, rien d'autre, comme tout le monde. Pas une seule fois je n'ai pensé à mes vêtements jusqu'à la fin de la guerre. Et aussitôt que j'ai mis le pied sur le sol américain, il a fallu que j'aille faire des emplettes. C'est une maladie ! »

Elle grommela de nouveau.

« Que pense Fred de tous tes beaux vêtements ? En tant qu'entremetteuse, j'ai un droit de regard sur votre relation !

– Il ne m'en fait pas le reproche, avoua Fran en rougissant. Il pense que je suis une gravure de mode.

– Ce qui est le cas. Tu l'as toujours été. »

Mary lissa alors les plis de la jupe en soie de son nouveau tailleur violet, attendant que Fran la complimente ; même s'il ne s'agissait pas d'entrer en compétition avec son amie, elle s'habillait désormais avec bien plus d'élégance qu'avant, comme il convenait à son rôle de directrice de studio.

« C'est ravissant, dit Fran en ouvrant grands les yeux. Fini les volants et les dentelles ?

– Je crois », répondit Mary en souriant.

Elle avait finalement grandi, c'est ce qu'elle pensait, maintenant que Papa n'était plus dans les parages pour lui dicter comment se comporter et quel style vestimentaire adopter. Toutefois, elle ne ferait pas pour autant preuve de trop d'audace.

« J'ai vu les gros titres des journaux. Mon Dieu, Mary ! Tout ce que tu as accompli ! United Artists – pour un studio de cinéma, le nom est parfait !

– C'est pertinent. En termes de business, c'est pertinent.

– Je suis fière de toi. Tu t'es investie à fond dans ce projet, et ça en valait la peine. Ce n'est pas chose facile pour une femme. Dieu seul sait pourquoi, les hommes ne semblent pas avoir de problèmes avec ça ! »

Mary sourit, se délectant de l'admiration qu'elle lisait dans les yeux de Fran. Évidemment, Mama l'avait couverte d'éloges, comme l'avait fait l'ensemble de la presse. Mais c'est l'approbation de Fran qui lui importait le plus. N'était-elle pas celle qui avait partagé la pire des humiliations que Mary ait jamais subie de toute sa carrière ?

« Oh, Fran ! C'est tellement excitant ! Et tu vas venir avec moi, bien sûr. Tu vas écrire pour moi à United Artists. J'ai besoin de toi pour mon premier film là-bas. Il est impensable que ça se fasse sans toi ! » Mary était encore sous contrat pour un film avec First National, mais elle serait ensuite libre de se concentrer sur United Artists. C'était à la fois excitant et impressionnant ; son premier film se devait d'être un énorme succès, et qui, à part Fran, pouvait en écrire le scénario ? Car même si elle avait envie de jouer des rôles un peu plus

sophistiqués, qui demandaient plus de qualités artistiques, et de passer à des personnages de vraie femme, elle savait qu'il serait plus malin de lancer les nouveaux studios United Artists avec un film auquel le public s'attendait ; un film dans lequel elle aurait un rôle d'enfant. Elle pensait à *Pollyanna* ; Fran en tirerait une brillante adaptation.

« Bien. » Frances essayait de gagner du temps ; elle s'intéressa soudain de très près aux fils qui pendaient de la manche de son chemisier. « Je suis toujours sous contrat avec Famous Players, j'imagine.

– Oh, tu peux rompre ton contrat ! Papa et moi nous sommes séparés en excellents termes. Je sais que Papa te libérera si je le lui demande.

– Mais ce ne serait pas correct, Mary. » Frances évita de croiser le regard de Mary. « En fait, ils m'ont déjà contactée. Ils veulent que j'écrive pour Mary Miles Minter – *Anne of Green Gables*. Un seul film et ensuite je serai libre.

– Mary Miles Minter ? »

Mary fit la grimace en pensant à cette petite actrice à la face de lune, aux joues toutes rondes, minaudante, avec des boucles dorées *exactement* comme les siennes ! Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que Papa essayait de remplacer Mary, comme si elle pouvait l'être par n'importe qui aurait des boucles blondes ! Et cette Minter était une bien mauvaise actrice – et Fran et elle avaient si souvent évoqué l'idée de faire ensemble *Anne of Green Gables* ! Mary avait beaucoup aimé l'histoire que lui avait lue Fran, à l'époque où elles habitaient deux petits bungalows mitoyens. C'était un rôle parfait pour Mary.

Mais elle ravala sa colère ; ce n'était pas la faute de Fran. Elle était scénariste, après tout. C'était la faute de ce cher Papa.

« De toute façon, je ne peux pas commencer à tourner avant six mois. Donc, ne t'inquiète pas Fran, c'est bon.

– Et, euh, Hearst m'a envoyé un télégramme. Il voudrait que j'écrive pour Marion.

– Marion Davies ? Sa maîtresse ! »

Mary ne put cacher sa désapprobation morale, perceptible dans le ton de sa voix ; elle l'entendit et tressaillit. Car elle-même, évidemment, était la maîtresse de quelqu'un.

Fran lui jeta un regard de côté, et Mary hocha la tête,

reconnaissant l'injustice de cette remarque. « Je sais, je sais. Mais c'est différent ! Douglas est divorcé et maintenant... je l'aime, Fran. Je l'aime et il veut que je divorce. Et moi aussi, je le veux ! Mais parfois, je ne sais pas si je mérite tout à la fois ma carrière et Douglas. Je ne veux perdre ni l'une ni l'autre, mais je ne sais pas si je mérite les deux. Ou bien même si j'y ai droit.

– C'est étrange, non ? C'est exactement la question que je me pose pour Fred, savoir si je le mérite. Parce que j'ai quand même divorcé deux fois. Mais toi, Mary, qu'est-ce que tu peux bien avoir fait qui te ferait croire que tu ne mérites ni Doug ni ta carrière ?

– Non... c'est juste que... J'ai peur, Fran. J'ai peur d'être seule, et j'ai peur de décevoir mes fans.

– Je vois. Tu dois faire un choix et décider ce qui est le plus important.

– Oui. »

Elles redevinrent silencieuses ; Fran était pensive tandis que Mary ne pouvait rester tranquille ; elle n'arrêtait pas d'ôter et de remettre son épingle à chapeau, et ce jusqu'à faire un trou dans la paille.

C'est alors qu'elle le jeta à travers la pièce, un geste qui les surprit toutes les deux.

« Oh, Fran, je ne veux pas avoir à décider, je ne veux pas choisir ! C'est ça le problème, je suis incapable de décider ! J'ai envie de croire que je mérite Douglas, que je suis faite pour lui, vraiment. Mais à quel prix ? C'est ce que j'ai besoin de savoir – et c'est ça que je veux que tu me dises, Fran. Est-ce que mes fans vont me laisser tomber ? Est-ce qu'ils continueront à venir voir mes films ? Est-ce que je pourrai encore jouer des rôles d'enfant, puisque c'est ce qu'ils veulent même si je ne suis pas sûre d'en avoir encore envie ? Mais si je divorce et que je me remarie, est-ce qu'on me pardonnera ? Je ne peux, je ne veux pas renoncer à ma carrière, Fran, c'est impossible ! Que deviendrait Mama ? Et Jack et Lottie... » Mary ne tenait pas en place ; elle bondit pour ramasser son chapeau.

« Douglas le comprend ou bien... ?

– Ou bien il fait comme Owen ? » Mary pivota sur ses talons et regarda Fran droit dans les yeux. « Est-ce qu'il me bat ? Non, jamais. Est-ce qu'il m'en veut ? Non. Attend-il trop de moi ? Peut-être. Mais il ne me demanderait jamais de renoncer à ma carrière, au contraire d'Owen. Bien que d'une certaine manière, même s'il ne l'entend pas

ainsi, c'est ce qu'il me demande.

– Il te demande de prendre un risque. Un risque plus grand que celui qu'il a pris.

– Oui ! Et il a toujours eu tellement de chance – rien de mauvais ne lui est jamais arrivé. Il n'a pas eu l'enfance que j'ai eue. Il n'a pas eu à travailler aussi dur que moi pour arriver là où il en est – il n'a jamais dû renoncer à rien.

– À part à sa femme et à son fils », fit gentiment remarquer Fran.

Mary rougit de honte. Oui, évidemment. Pourquoi les oubliait-elle toujours ?

Parce qu'ils ne paraissaient pas manquer à Douglas ; il ne se réveillait pas la nuit en s'inquiétant pour eux. Il dormait du sommeil du juste. Pourquoi les hommes pouvaient-ils faire des choses pareilles – tout simplement quitter leur famille, leur enfant – sans plus y penser ? Mary imaginait bien que certaines femmes aussi le pouvaient. Mais elle n'en connaissait aucune – ou, tout du moins, si elle en connaissait, elle l'avait oublié...

Mais un jour, elle se souviendrait.

« Mary, je ne peux pas te dire quoi faire. » Fran secoua la tête. « Jusqu'à maintenant, tu as toujours su prendre seule toutes les bonnes décisions relatives à ta carrière. Je peux juste te dire ce que je pense, après avoir vu, pendant des années, tes fans te mettre pratiquement en pièces, par amour pour toi. Je pense qu'ils t'aiment tellement qu'ils ne veulent qu'une chose : que tu sois heureuse. S'ils savaient à quel point Douglas te rend heureuse – et si tu le leur disais –, ils ne t'en aimeraient que davantage.

– Mais ce n'est pas sûr ? Douglas veut que je divorce, que je quitte Owen et que je l'épouse. Ou sinon... sinon, il me quittera ! Et Fran, je ne pourrais pas le supporter ! »

Elle se cacha le visage dans les mains, craignant que Fran ne lise dans ses yeux l'angoisse et le supplice auxquels elle était soumise ; c'est ce qu'elle voyait chaque jour en se regardant dans le miroir, les cernes noirs sous les yeux, les joues creusées, la perte de poids. Comment pourrait-elle continuer à jouer devant les caméras tant qu'elle serait au supplice ? Comment pourrait-elle jouer une innocente petite fille quand son corps brûlait de désir ?

Frances se leva et passa un bras autour des épaules de Mary avec beaucoup de gentillesse – comme si elle était stupéfaite de voir cette

nouvelle Mary se languissant d'amour, de même que Mary avait été stupéfaite de voir cette nouvelle Fran marquée par la guerre. Elle fit se rasseoir Mary.

« Ma chérie, je pense... je pense que tu devrais dire à Doug que tu vas divorcer et quitter Owen. Je pense que tes fans veulent simplement que tu sois heureuse.

– Mama n'est pas d'accord. Elle ne cesse de me rappeler que je suis La Petite Fiancée de l'Amérique. Mais, oh Fran – je ne veux être la fiancée de personne, sauf de Douglas ! »

Et en le disant, Mary sut qu'elle disait vrai. Tout au moins sur le moment.

Fran se mordit la lèvre, mais son regard en disait long. Elle inspira et dit : « Alors fais-le. Deviens la fiancée de Douglas.

– Owen m'a dit qu'il accepterait de divorcer... si je lui donnais de l'argent. Cent mille dollars, Fran. »

Et tandis qu'elle sentait sa colonne vertébrale se raidir sous l'effet d'une colère qu'elle connaissait si bien, Mary se demanda : la colère était-elle la seule chose qui l'avait empêchée de quitter Owen ? Si elle ne l'avait pas détesté, l'aurait-elle torturé pendant des années par ses nombreuses absences, ces petites sommes d'argent insignifiantes qu'elle lui donnait en guise d'argent de poche ? Oh, elle aurait pu lui donner plus, mais elle ne l'avait pas fait ; elle distribuait l'argent au compte-gouttes et il devait donc sans cesse revenir vers elle pour quémander. Et, surtout, elle ne l'aurait pas fait souffrir avec *son succès* ; il n'avait d'ailleurs pas eu d'autre choix que d'en être, chaque jour et à titre personnel – partie prenante de leur misérable vie conjugale –, le témoin le mieux placé.

Et maintenant, il voulait de l'argent en échange du divorce. Elle n'en était pas surprise, cet homme n'avait pas d'amour-propre. Mais à la vérité, c'est lui qui aurait dû la payer pour chaque œil au beurre noir, chaque bleu sur les bras, chaque coup à son amour-propre à elle qu'il avait tenté de lui infliger pendant si longtemps.

« Pas un seul instant il n'a hésité sur le prix, dit sèchement Mary. Il l'avait sur le bout de la langue comme si, pour le cracher, il attendait juste que je lui demande. Cent mille dollars ! Il a mis un prix sur moi, exactement comme tout le monde le fait – Lottie, Jack, les hommes du studio. Même Mama, Fran. Parfois, je pense que même Mama le fait.

« Non, pas tout le monde, lui rappela Fran.

– Non. » Mary secoua la tête ; ses boucles étaient lâches et, en bougeant, rebondissaient légèrement sur le haut de ses épaules. « Non, pas tout le monde. Ce n'est pas mon argent que veut Douglas. Il me veut moi.

– Alors vas-y, Mary. J'ai toujours été convaincue qu'il nous était permis de vivre une fois un grand amour. J'ai trouvé le mien, grâce à toi. Maintenant, c'est à ton tour. On ne connaît certes pas l'avenir. Mais on peut se fier à notre cœur. »

Mary rit jaune. « Qui aurait pu un jour s'imaginer que nous en serions là aujourd'hui ? Deux filles qui chacune brossait les cheveux l'une l'autre. Tu te souviens de l'époque des bungalows ? Parfois, Fran... parfois, je regrette cette époque-là. Avant que tout ne devienne compliqué. Quand nous ne rêvions que d'une chose, faire un film aussi réussi que celui de Griffith. Tu te souviens ? La première fois que nous avons vu *Naissance d'une nation* ?

– J'y ai souvent pensé quand j'étais en France. À quel point c'était facile – et divertissant ! – de voir un film sur la guerre, et comme c'était terrible de voir la guerre en direct. Mais moi aussi, je me souviens de cette époque. Toi, Charlotte et moi. Avant qu'il nous faille avoir affaire à des *hommes* ! Ils compliquent tout, non ?

– Parfois je pense que ce serait plus simple si nous aimions les femmes. Comme Alla Nazimova. Tu vois ? »

Frances fut incapable de se retenir d'éclater de rire. Ne sachant pas pourquoi Fran trouvait ça amusant, Mary se contenta de hausser les épaules. Fran imaginait la Petite Mary avec son halo de cheveux blonds – Petite Mary, La Fille aux Boucles d'Or ! – devenue lesbienne comme Alla Nazimova.

« Oh, Mary ! » Fran était prise d'un fou rire, et finalement Mary vit ce qu'il y avait de drôle ; elle sourit.

« Bon ! Ça résoudrait pas mal de problèmes ! Nous n'aurions pas à penser au mariage ou aux conséquences que ça pourrait avoir sur nos carrières !

– Ni aux enfants ! » Fran riait tellement qu'elle en pleurait et elle essuya les larmes qui coulaient sur ses joues. « Je pense aux enfants, maintenant. Pas toi ? Ça ne m'était jamais arrivé avant mais depuis que j'ai rencontré Fred, je n' imagine pas notre vie sans enfants. Pourtant, je sais combien ça vous prend de temps et je veux continuer à travailler – d'ailleurs Fred est d'accord avec ça. Je suppose que c'est

la raison pour laquelle Dieu a inventé les nounous.

– Oui, mais pour moi, les enfants ce sont mes films. » Mary se leva d'un bond et récupéra son chapeau abîmé, puis se laissa de nouveau tomber sur le canapé. « Et je ne crois pas une seule seconde que tu serais heureuse de jouer aux billes dans la nursery. Je te connais, Frances Marion ! Les films sont ta raison de vivre, tout comme pour moi, et c'est pourquoi je t'aime tant. »

Elle embrassa Fran sur la joue.

« Mary, bien évidemment que je vais écrire le scénario de *Pollyanna* pour toi. Mais je vais continuer à écrire aussi pour d'autres. La guerre m'a fait comprendre qu'il y avait d'autres domaines à explorer et j'aime bien aller plus loin dans ce que je fais. Tu m'en veux ? »

Eh bien, oui, elle lui en voulait. Quand elle avait imaginé à quoi ressemblerait United Artists, son studio, sa société de production à elle – elle et Douglas étaient maintenant en train de dessiner les plans de construction d'une maison prévue sur le terrain adjacent –, elle avait inclus Fran dans ce projet, comme toujours. Elle était même allée jusqu'à choisir le papier peint et le tapis pour le bureau de Fran, juste à côté du sien. Mais Fran avait changé ; elle avait vu des choses que Mary ne pouvait pas même imaginer. Elle était allée à la guerre, elle avait connu la réalité de la guerre, pendant que Mary restait à l'arrière, à agiter des drapeaux, à faire semblant. En raison de leurs expériences et idées différentes, un fossé s'était désormais creusé entre elles. Elle espérait juste qu'elles trouveraient un moyen de le combler ; elle était convaincue que c'était possible.

« Fran, non. Je ne t'en veux pas. En ce moment, je dois m'occuper de beaucoup de choses. Je vais faire un peu moins de films, maintenant que je dirige un studio, mais ils seront plus longs – au moins une dizaine de bobines chacun. Évidemment, je ne peux pas te demander de moins travailler et d'attendre que je sois disponible. Mais promets-moi une chose, Fran. Tu veux bien ? »

Fran hésita, en jouant de nouveau avec le bord effiloché de sa manche, mais elle hocha la tête. « Bien sûr, Mary. Tout ce que tu voudras.

– Promets-moi que tu me choisiras pour être ta demoiselle d'honneur à votre mariage ! Si tu refuses, je ne te le pardonnerai jamais ! Après tout, c'est moi qui vous ai présentés !

– Oh, Squeebie, je n'aurais jamais pensé à quelqu'un d'autre que toi !

– Alors, c'est décidé. Maintenant, défaisons tes bagages et rangeons un peu. Cet endroit est un vrai foutoir ! »

Fran se mit à rire, et elles commencèrent à mettre ses nombreux vêtements sur des cintres. Mary s'émerveillait devant les nouvelles robes, les chapeaux et les innombrables paires de chaussures de Fran. Elle ne put s'empêcher de remarquer, tandis qu'elle le pendait dans l'armoire, que l'uniforme de Fran – de couleur terne, au contraire de l'uniforme bleu vif qu'elle avait elle-même porté – était maculé de taches qui ne partiraient pas au lavage, et elle se rendit compte qu'elle avait oublié de demander à Fran une chose importante ; elle se sentit affreusement coupable. Comment avait-elle pu oublier ? Elle était tellement obsédée par son propre drame qu'elle avait oublié celui qu'avait vécu Fran.

« Parle-moi de la guerre Fran. Raconte-moi ce que tu as vu. »

Fran resta longtemps silencieuse ; la lassitude se lisait sur son visage, mais son regard n'avait rien perdu de son éclat. « Eh bien, Mary, j'ai vu cette chaussure... »

Et elles continuèrent à ranger, pendant que Mary écoutait attentivement Fran parler calmement, dessinant le tableau de la guerre avec ses mots.

 Été 1920

J'aurais dû comprendre dès le moment où Doug, sans même le regarder, avait tendu son parapluie trempé à Fred.

Ou quand Mary, inconsciemment (du moins je l'espère), m'avait repoussée d'un coup de coude, ce qui m'avait obligée à reculer de quelques pas quand nous étions entrés à l'hôtel.

Quand Fred et moi – attendant patiemment dans notre train à Southampton que le bateau des Fairbanks accoste –, avions entendu la clameur, vu les avions et perçu le bruit de milliers de pas qui piétinaient tandis que le bateau entrait dans le port, j'aurais dû comprendre.

Mon Dieu, j'aurais dû comprendre dès l'instant où j'avais lu les gros titres :

FAIRBANKS ET PICKFORD SE MARIENT !!
 LE MARIAGE DU SIÈCLE !!
 LES CŒURS ET LES CARRIÈRES SE MÊLENT !!
 MARY ET DOUG : UN AMOUR ÉTERNEL !!
 LA PAUVRE PETITE FILLE RICHE N'EST PLUS PAUVRE
 « LE GRAND AMOUR M'A RENDUE
 PLUS RICHE QUE JAMAIS », DIT MARY.
 VIVE LA REINE ET LE ROI DE HOLLYWOOD !!
 « JE SUIS L'HOMME LE PLUS HEUREUX DU MONDE »,
 PROCLAME DOUG
 LE MONDE ENTIER SE PÂME DEVANT L'HISTOIRE D'AMOUR
 LA PLUS ROMANTIQUE AYANT JAMAIS EXISTÉ.

« Tu te souviens des gros titres des journaux quand nous nous sommes mariés ? demandai-je à Fred d'un air piteux.

– *UNE SCÉNARISTE ÉPOUSE UN ATHLÈTE* », répondit-il en riant car en vérité il s'en moquait ; et j'aurais aimé pouvoir en dire autant.

« Je crois que nous n'aurons pas une lune de miel aussi tranquille que je l'espérais », dis-je. Et Fred ne put que secouer la tête en signe d'acquiescement et se boucher les oreilles pour dissiper le bruit de la foule qui faisait vibrer les vitres de notre compartiment.

Une lune de miel commune, avait suggéré Mary après m'avoir fait la surprise – ainsi qu'au monde entier – de se marier en secret avec Doug. Pour être honnête, j'en avais été blessée ; mais j'avais tout de suite été d'accord pour que nous partions tous ensemble en lune de miel et j'avais réussi à convaincre Fred. Nous en étions donc là. À attendre Doug et Mary.

Fred et moi étions arrivés les premiers, après avoir entrepris la traversée pour l'Angleterre un mois plus tôt, en mai 1920.

Nous étions déjà en mai 1920, comment était-ce possible ? Une nouvelle décennie ; une nouvelle vie. Les horreurs de la guerre n'étaient déjà plus qu'un lointain souvenir – c'était tout du moins ce que je racontais quand on me posait la question.

Fred en était revenu sain et sauf, et nos retrouvailles à Paris en décembre 1918, un mois après l'armistice, furent dignes d'un film hollywoodien. Jamais je n'avais été aussi anxieuse en attendant dans le lobby du Ritz ; je retenais mon souffle chaque fois que la porte à tambour s'ouvrait.

J'avais rangé mon uniforme et acheté une robe parisienne après m'être torturé l'esprit pour trouver le modèle qui convenait pour l'occasion. Devais-je m'habiller de manière à être aussi séduisante que possible ? Ou bien de manière aussi sobre que possible, à la mode quaker, par respect pour Fred, son passé, les décombres de la guerre encore présents, le souvenir de ceux qui n'en reviendraient pas ? À Paris en décembre, les femmes étaient toutes vêtues de noir et portaient de longs voiles ou un brassard, noirs aussi, en signe de deuil. C'était une ville de veuves et de mères endeuillées, et je ne pouvais m'empêcher de regarder leurs visages que le chagrin rendait beaux. Les mâchoires serrées, le regard clair mais souligné par l'affliction, les joues pâles. Elles ne portaient que rarement, et peu, de bijoux – le plus souvent conçus à partir de balles ou de munitions –, mais, bien évidemment, on voyait de nombreux médaillons ou broches renfermant une mèche de cheveux de l'aimé disparu. La mode édouardienne était parfois encore de mise, mais une jeune femme

nommée Coco Chanel avait ouvert une boutique 31, rue Cambon, dans laquelle elle vendait des robes toutes simples pour la journée et des robes du soir brodées de perles sans falbalas, aux lignes pures, fluides, qui soulignaient légèrement le corps des femmes en respectant la forme naturelle. On disait déjà que les corsets n'étaient plus de mise, ce dont je me réjouissais. Je n'en avais que rarement porté pendant la guerre et avais alors apprécié ma liberté de mouvement : être capable de se détendre contre le dossier d'une chaise, de se pencher facilement, de marcher d'un bon pas sans avoir peur de s'évanouir.

J'avais finalement opté pour un tailleur bleu nuit aux lignes presque aussi simples que celles d'un modèle Chanel, de coupe moderne mais distinguée, avec un large revers et bordé de velours noir. Je portais un élégant tricorne de velours, noir lui aussi ; les chapeaux se faisaient désormais plus petits, au contraire de ceux à large bord qui dataient d'avant-guerre.

« Frances ! Hé, Fran ! »

J'avais levé la tête, le cœur battant à tout rompre. Mais ce n'était pas Fred qui m'avait appelée ; à ma grande surprise, c'était George Hill qui se précipitait vers moi, son chapeau à la main, se frayant un chemin à travers la foule rassemblée dans le lobby de l'hôtel.

« George ! » C'était si bon de voir un visage de Hollywood, et plus particulièrement un visage familier. Depuis l'époque du Bosworth Studio, quand j'étais la fille « à tout faire » de Lois Weber, George avait toujours été là – en tant que cameraman, mais quelquefois aussi en s'essayant à l'écriture de scénarios. Il était plus jeune que moi de quelques années, et je m'étais habituée à la façon dont il me regardait avec adoration et des yeux de chien battu. Je ne l'avais jamais encouragé, mais qu'on me regarde ainsi ne me gênait pas. Quelle femme lui en aurait voulu ?

« Quel plaisir de te voir ! »

George me serra la main avec enthousiasme ; j'eus l'impression qu'il allait me déboîter le coude.

« Je n'en reviens pas ! Comment vas-tu, Fran ? J'avais entendu dire que tu étais ici, comme nous autres, pauvres imbéciles. Comment s'est passée la guerre pour toi ? »

C'était la question à Paris qu'on se posait les uns aux autres. Comment s'est passée la guerre pour toi ? Comme s'il s'agissait d'un dîner ou de simples vacances. Et non de la conflagration qui avait

décimé une génération entière d'hommes.

« Bien, bien. J'étais avec le CPI. Nous filmions les femmes, les infirmières. Comment vas-tu ? Tu t'en es bien sorti, je vois.

– Oui, beaucoup d'entre nous ont eu de la chance. J'étais stationné en Italie, où ça n'allait pas trop mal. Mais c'est fini maintenant, et tu es là ! Tu vas dîner avec moi, Fran, n'est-ce pas ? » Les yeux de George étaient grands ouverts et pleins d'espoir, et je me souvins de ce que Mary m'avait dit un jour. *C'est ton Mickey à toi. George t'adore, Frances. Mais il ne le dira jamais. Il se languit d'amour pour toi.*

Mary avait raison, mais George n'était qu'un jeune garçon. Et maintenant encore, en uniforme – celui de capitaine, qui vieillissait de quelques années même le plus naïf des jeunes garçons de ferme –, c'était toujours ainsi que je le voyais, comme un jeune garçon. Tandis que Fred était...

« Frances !

– Fred ! »

Il m'enveloppa de ses bras puissants, me souleva de terre et me fit tourner. Du coin de l'œil, j'apercevais George, devenu flou. Malgré tout, je vis son sourire s'évanouir ; mais peu m'importait, je n'avais aucune envie de penser à lui. Quand Fred me lâcha, George avait disparu.

« Fred, Fred ! Tu es là ! » Ma langue était comme paralysée dans ma bouche ; les mots, habituellement mes fidèles alliés, ne voulaient pas sortir. Énoncer une phrase en entier m'était impossible. La seule chose que je pus faire fut de m'asseoir sur une chaise, les genoux soudain flageolants, et de le regarder. Ne jamais cesser de le regarder.

« Nous nous en sommes sortis, Frances. Tous les deux. » Le regard de Fred se voila légèrement, et je compris ; il avait vu des choses dont il n'avait pas envie de parler. C'était le cas pour nous deux. Je m'empressai alors de lui suggérer ce que nous devrions faire tous les deux à Paris, maintenant que nous étions en permission : visiter le Louvre, Versailles, le tombeau de Napoléon.

Et c'est ce que nous fîmes ; notre court séjour à Paris, quelques semaines à peine, fut un kaléidoscope de souvenirs que, je le savais déjà, nous chéririons à jamais. Fred qui pose, à la Napoléon, une main glissée à l'intérieur de sa veste, devant le tombeau de quartzite. Fred qui goûte ses premiers escargots, la minuscule fourchette difficile à tenir avec cette grosse patte qu'il avait en guise de main, et la

stupéfaction sincère qui se lisait sur son visage ; à tel point que je fus prise d'un fou rire incontrôlable. Fred, qu'un serveur insistant exhortait à commander du vin pour le dîner : « abstinent » n'est pas un mot que les Français comprennent.

Chaque nuit, au moment de se dire au revoir, je percevais quelque chose de spécial dans l'air ; comme une vibration que seules mes oreilles pouvaient entendre. C'était comme une longue note, tenue, aiguë, jouée au violon, une note agréable à entendre mais languissante, le souffle retenu jusqu'à la suivante – qui ne venait jamais.

Nous nous attardions dans les embrasures de porte – nous étions tous les deux au Ritz, mais à des étages différents – pour nous embrasser. D'autres fois, nous nous accrochions l'un à l'autre et restions enlacés, afin que nos corps se familiarisent ; du bout des doigts, il effleurait ma mâchoire, de la main, je brossais les revers de sa veste ; il frottait son nez contre ma joue, je mettais ma main sur son ventre musclé. Des gestes toujours esquissés par-dessus les vêtements qui, pour la première fois, ne paraissaient pas être une barrière, mais plutôt une porte qui s'ouvrirait bientôt.

Je le désirais. Il me désirait. Nous avions tous deux un corps solide, jeune, en excellente condition physique – comment aurait-il pu en être autrement ? Surtout quand les cœurs qui battaient à l'intérieur semblaient comme aimantés l'un par l'autre. Et c'était la raison pour laquelle cette note de musique bourdonnait avec insistance chaque fois que nous étions ensemble.

Nous parlions de tout. Sauf d'une chose : la guerre. Fred était aussi réticent que moi à parler de ce qu'il avait vécu ou de ce qu'il avait vu. Mais sans en parler, nous comprenions que nous avions chacun traversé une épreuve dont nous étions sortis plus forts.

Toutefois, en ce qui me concernait, était-ce vraiment le cas ? Quand nous avons finalement dû nous séparer – il restait sur place pour organiser et participer à une compétition d'athlétisme amateur entre pays interalliés –, je ne m'étais jamais sentie aussi faible. J'étais aussi vulnérable qu'une fleur fanée, affolée à la pensée des longs mois que nous allions devoir passer sans nous revoir ; j'essayai alors de me raccrocher à l'idée que nous nous marierions à son retour.

Sur la passerelle, je m'accrochai à lui comme pour l'absorber entièrement et emporter avec moi un peu de sa présence physique

pour la traversée. Mais il avait finalement dû me laisser partir, me repoussant gentiment afin que je ne manque pas mon bateau.

Quand je débarquai à New York, je fus immédiatement entourée de photographes et de reporters – tous commandités par la direction du département de publicité des studios Famous Players-Lasky – et je retrouvai immédiatement les réflexes hollywoodiens, souriant, prenant la pose, plaisantant avec les reporters.

Pouf ! En vérité, bien plus qu'un océan me séparait de Paris et de Fred.

Dans mes valises, je rapportais seize bobines de film que je devais monter, et je me plongeai dans le travail. Quand *American Women at War*, adapté en feuilleton, fut projeté dans quelques salles en exclusivité, je ressentis de la fierté. Mais à ce moment-là, personne n'avait plus vraiment envie de regarder des films qui parlaient de la guerre – il apparut sur les écrans puis disparut dans la plus grande indifférence. C'est alors que je m'étais demandé pourquoi je m'étais engagée comme volontaire ; qu'avais-je réellement accompli ? Qui avais-je vraiment aidé ? J'avais raconté l'histoire de ces femmes, mais personne ne s'y intéressait. Et quand, des années plus tard, les films de guerre devinrent populaires – des films comme *La Grande Parade* et *What Price Glory ?* –, ce furent des films qui racontaient des histoires que les gens voulaient entendre, celles des soldats. Et non celles des femmes.

Je m'attardai à New York, m'émerveillant des changements qu'avait subis la ville. Maintenant que les mesures établissant la Prohibition avaient été adoptées ; maintenant que tout le monde était rentré, que les robes et les jupes étaient plus courtes et que le moral des gens était en chute libre. Tout le monde connaissait un « type ». Un type qui lui fournirait du gin ou du vin, ou n'importe quoi d'autre. Tout le monde connaissait un « endroit » – un bar clandestin, un *speakeasy*, comme on commençait à les appeler – où, avec un mot de passe, une discrète poignée de main ou un clin d'œil, une porte s'ouvrait comme par magie et où vous pouviez vous faufiler dans un terrier semblable à celui dans lequel tombe Alice. Si ce n'était que ce pays des merveilles-là résonnait d'un genre musical nouveau, une musique aux rythmes endiablés appelée le jazz, ce pays merveilleux emplie de fumée de cigarette et de filles vêtues de robes amples découvrant leurs chevilles, et qui s'asseyaient sur les genoux

d'hommes en smoking à la cravate toujours un peu de travers et aux yeux injectés de sang. Tout le monde buvait trop car qui savait de quoi demain serait fait ? Il pourrait y avoir des attaques aériennes, toutes les bouteilles d'alcool pourraient être confisquées par les Fédéraux – demain, tout ça pouvait disparaître. Tout pouvait disparaître du jour au lendemain. N'était-ce pas ce que la guerre nous avait appris ? Alors bois, Alice ! Finis ton verre, rapetisse ou grandis, ou transforme-toi en ce que tu veux !

Je ne finissais pas mes verres, au contraire de mes copines. À l'occasion, j'aimais aller dans un *speakeasy* avec Dorothy Parker, ma vieille amie du temps de l'Algonquin, ou avec Anita Loos, qui était à New York avec son fiancé John Emerson, et qui n'écrivait plus de scénarios pour Douglas Fairbanks. Mais j'avais l'impression d'être une imposture ; comme un visiteur venu d'une autre planète – une planète qui s'appelait Fred Thomson. Dieu sait que je n'étais pas prude, mais j'observais le laisser-aller, l'ivresse débraillée, les aventures d'un soir avec le même regard clinique, impartial, que celui d'un archéologue ou d'un auteur. J'emmagasinais des images, car je comprenais que les films devaient refléter ce nouvel état d'esprit. Oh, quand je repensais aux premiers films avec Bosworth – et celui sur les femmes des cavernes ! –, je frissonnais à la pensée que ces jeunes filles d'aujourd'hui siffleraient, se moqueraient en riant du contenu des cartons-titres, des costumes, de l'histoire. Non... les films devaient s'adapter à leur époque ; c'était là une chose que j'avais comprise. Et donc j'observais, je regardais, je prenais des notes. Mais pas une seule fois je n'ai glissé une flasque d'alcool dans ma jarretière.

Quand rentres-tu ? J'ai besoin de toi ! m'avait télégraphié Mary, une fois, deux fois, trois fois. Puis elle avait appelé. Et pour finir, elle m'avait envoyé un bouquet de fleurs accompagné du même message.

Pourquoi l'évitais-je ? Elle, ma meilleure amie ? Je n'en avais aucune idée ; la seule chose que je savais, c'est que je craignais de revenir à notre vieux *statu quo*. J'imagine que c'est une chose que la guerre m'avait apprise ; j'étais solide, j'étais capable. Je n'avais plus besoin de Mary pour m'ouvrir la voie.

Mais elle me manquait, et sa détresse était évidente ; une fois de plus, je ressentis ce plaisir excitant d'avoir été choisie. Mary avait *besoin* de moi, et je ne pouvais pas ne pas répondre. Après trois semaines à New York, je pris donc le train en direction de la côte

Ouest pour retrouver Mary et ses dilemmes avec Douglas.

Toutefois, aussitôt que Fred fut de retour, en novembre 1919, je repris le premier train pour la côte Est et nous nous mariâmes. Une cérémonie simple, avec pour témoins Charlotte et Mary, qui étaient venues nous rejoindre. Et, finalement, cette nuit-là, la barrière entre nous tomba et plus jamais je n'entendis cette note de musique.

Nous n'eûmes pas le temps de partir en lune de miel. Je dus tout de suite me remettre au travail, et écrire *Humoresque* pour Hearst, le producteur, puis filer à Hollywood pour l'adaptation de *Pollyanna*, avec Mickey et Mary. Mais ce n'était plus tout à fait pareil. Bien sûr, nous nous amusions sur le plateau, mais je ne pouvais pas m'empêcher de me sentir prisonnière du passé ; c'était le même genre de films que ceux que nous avions faits avant la guerre, et ça paraissait légèrement éculé. De plus, aucun d'entre nous ne s'attardait au studio à la fin d'une journée de travail. Mary rentrait chez elle affronter ses dilemmes, et Mickey sortait pour se prendre des cuites encore plus carabinées qu'autrefois. Quant à moi, je rentrais retrouver Fred – qui était nerveux, qui rongait son frein en essayant de savoir ce qu'il allait faire maintenant qu'il avait épousé une femme divorcée et qu'il n'était donc plus question pour lui d'être pasteur.

Quand je reçus un appel de Hearst me demandant de réaliser mon premier film, très court, *Just Around the Corner*, qui devait être tourné en une semaine à Manhattan, j'acceptai. À une condition.

« Fran, je ne sais pas », répondit Fred quand je lui demandai de jouer un petit rôle. Il était prudent ; aussi prudent que je l'avais été avec lui ces derniers mois. Même si j'étais très occupée, et que c'était moi qui gagnais l'argent du ménage, j'essayais de faire profil bas et de minimiser les choses en laissant échapper des remarques du genre : « Ce que ça peut être idiot » et : « Ce que je fais est absurde ! »

Devoir dénigrer mon talent, mon travail simplement pour préserver l'ego de Fred me consternait mais, honnêtement, je ne savais pas comment faire autrement. Malgré ses paroles d'encouragement, je savais que ne pas pouvoir être soutien de famille mettait sa fierté à mal. Je le savais car, chaque soir, quand je rentrais à la maison, il me demandait sèchement comment s'était passée ma journée. Je rentrais plus tôt que je ne l'avais jamais fait, et ce n'était pas seulement parce que Mary et Mickey portaient tôt eux aussi. Non. J'avais peur de ne pas être rentrée à l'heure du dîner ; je ne pouvais pas laisser Fred seul

pour faire – quoi, au juste ? Fred ne se comporterait jamais comme tant d'autres hommes. Mais je ne voulais pas qu'il pense que, pour moi, mon travail était plus important que lui ; je n'avais aucune envie de lui donner une raison de regretter, jamais, d'avoir renoncé pour moi à être pasteur. Il pouvait avoir dit qu'il respectait ma carrière, je n'oubliais pas pour autant qu'avec sa première femme le dîner était toujours prêt quand il rentrait à la maison.

« S'il te plaît, Fred, aide-moi. Je suis persuadée que tu es un acteur-né – quel prêcheur ne l'est pas ? Et je suis dans le pétrin. L'acteur que j'avais recruté a accepté un autre rôle. S'il te plaît, aide-moi. »

Bien sûr, Fred ne pouvait ignorer les supplications d'une femme, et il vint donc sur le plateau, supporta vaillamment le maquillage, prit ses marques, et joua sa scène comme je lui avais – très respectueusement – demandé de le faire. Quand je vis mon époux à l'image pour la première fois dans la salle de montage, je jubilai. C'était vraiment un acteur-né ! Une star ! Mais je savais que je devais faire attention ; il ne fallait pas que j'insiste trop. La décision devait venir de Fred, et il aurait besoin de temps. Je pensais que les vacances en Europe avec Doug et Mary pourraient l'aider à se décider ; il serait le seul hors du coup – le seul qui n'était pas de la partie.

Nous attendions donc dans notre compartiment que Hollywood, incarné par son roi et sa reine récemment couronnés, débarque. Et Hollywood débarqua – avec la puissance d'un ouragan.

Mary et Doug déboulèrent dans le compartiment où nous les attendions, en riant, en s'esclaffant, Mary avec les bras pleins de fleurs, Doug secouant énergiquement son chapeau couvert de pétales de rose et de gouttes d'eau.

« Fran ! Ils ont déversé sur nous des seaux entiers de pétales de rose quand nous avons accosté ! Depuis un avion, Fran !

– J'ai bien cru qu'ils allaient tailler la patronne en pièces. Dites donc, quel accueil ! »

Mary se jeta dans mes bras, les fleurs m'égratignant les joues, mais je la serrai fort contre moi, tandis que Doug, toujours en riant, fonda sur Fred pour lui donner une chaleureuse poignée de main.

Bien que je fusse étouffée par l'étreinte quelque peu hystérique de Mary, je pus voir du coin de l'œil l'échange entre Fred et Doug. Fred,

si grand, dominait Doug, râblé, de toute sa hauteur. Doug s'en rendit compte et eut l'air contrarié, ce qui ne l'empêcha pas de secouer la main de Fred avec ferveur, avant de faire semblant de faire une partie de bras de fer avec lui. Cependant, Fred retira sa grande main de celle de Doug et lui tapota le dos fraternellement – même si je soupçonnai Doug de ne pas l'entendre ainsi.

Oh, oh, pensai-je. Juste avant que Doug ne tendît à Fred son parapluie trempé.

« Fran, as-tu déjà vu une chose pareille ? » Mary s'écroula sur un siège et inspecta ses vêtements – sa manche était déchirée et son col arraché. « Je n'aurais jamais imaginé un tel accueil ! On aurait cru qu'on était des membres de la famille royale.

– Mais nous le sommes, s'exclama Doug en rejoignant Mary d'un bond. Tu n'as pas lu les journaux ?

– Fran, je m'étais tellement trompée ! »

Mary enleva son chapeau tandis que le train démarrait. Nous serions à Londres dans moins d'une heure.

« J'avais tellement peur pour ma carrière, mais tu sais ce qu'on dit : “Le monde aime les gens qui s'aiment”, et c'est tellement vrai. Nos fans, nos chers, très chers fans, sont tellement heureux pour nous ! Tu aurais dû voir la foule quand nous étions à New York ! Nous sommes allés aux Folies, et dès qu'on nous a reconnus, le spectacle s'est arrêté. Les gens nous ont applaudis pendant au moins dix minutes et, pour que le spectacle reprenne, Doug a d'abord été obligé de faire un discours !

– Je suis si heureuse, lui dis-je. Je suis soulagée, pour tous les deux. »

Je me blottis contre Fred et attendis que Mary nous demande comment s'était passé notre périple.

Ce qu'elle ne fit pas ; elle ne cessait de s'agiter pour se recoiffer, rajuster ses vêtements ou aller s'asseoir sur les genoux de Doug ou encore citer un gros titre ou bien rapporter le contenu d'une lettre – elle et Doug avaient reçu les félicitations de la Maison-Blanche, de Buckingham Palace et même de l'empereur du Japon ! Elle babillait, ne cessait de babiller, excitée comme je ne l'avais jamais vue. Et Douglas était bien décidé, quant à lui, à reconstituer leurs aventures sous forme de tableaux vivants, et donc, quand le train entra en gare de Waterloo, j'étais épuisée rien que de l'avoir regardé.

Fred ne dit pas un mot ; il rit et hocha la tête quand il le fallait, en bon public qu'il était. Mais je savais qu'il pensait la même chose que moi. Doug était ridicule – je l'avais toujours trouvé ridicule en effet, cet homme qui compensait son manque d'intelligence par un excès de gesticulations, un numéro de jongleur, afin de dissimuler ses lacunes. Mais je fus consternée de voir que Mary avait changé elle aussi. Bien qu'ils n'eussent encore passé que peu de temps ensemble, je ne pus que remarquer qu'elle s'était transformée en quelqu'un d'autre – en quelque chose – que je reconnaissais à peine. Elle avait toujours été si posée, réfléchie, si sincèrement inquiète de mériter le respect et l'adoration que lui vouaient ses fans – qu'elle comprenne combien elle était redevable aux autres, qu'elle occupait une position certes privilégiée, mais précaire, était l'une des choses que j'aimais le plus chez elle. Or, cette nouvelle Mary Pickford – *Mrs Douglas Fairbanks* – paraissait désormais considérer tout cet amour, cette adoration comme allant de soi. Comme un dû.

Je gardai ma langue dans ma poche même si je mourais d'envie de la remettre à sa place. J'avais le sentiment que j'étais la seule personne, dans son entourage, hormis Charlotte, qui pourrait avoir la possibilité de la sauver de ce qu'elle était devenue. Toutefois, ce n'était pas le moment – car j'eus l'impression que le monde entier nous attendait à la gare.

À peine avions-nous mis le pied sur le quai que nous avons été submergés par une foule plus nombreuse que je n'en avais jamais vu. Des visages – tellement de visages ! Des visages étrangement blancs dans la lumière éblouissante des flashes des appareils photo qui ne cessaient de crépiter avec des *pop* presque effrayants, ponctuant les cris hystériques qui agressaient mes oreilles. Je savais que je hurlais au lieu de parler – mais sans savoir ce que je disais car je ne m'entendais pas. Recevant des coups de tous les côtés, je cherchai Fred, plus grand que tout le monde, et quand je pus enfin le rattraper et m'accrocher à son bras, je lui criai qu'il lui fallait aussi agripper Mary, ce qu'il fit ; il nous pilota à travers la foule, qui se pressait de plus en plus autour de nous, en direction de la voiture qui nous attendait – une voiture au toit décapoté, ce qui me fit frissonner de peur.

« *Mary ! Doug ! Notre Mary !* »

Doug, derrière moi, parvint à se raccrocher à mon manteau ; il

grommelaît, essayant d'attraper Mary, et je fus surprise de lire dans ses yeux de la colère et de la jalousie jusqu'à ce qu'il finisse par récupérer sa femme pour la pousser à l'intérieur de la voiture. Quelqu'un me marcha sur les pieds ; une main tira sur le bas de ma jupe en essayant de m'écarter afin d'atteindre Mary, mais je me débattis, jusqu'à ce qu'on me lâche, pour me précipiter dans la voiture où j'atterris à côté de Fred, tandis que Doug lui lançait un regard noir.

Mary, cependant, soufflait des baisers à tout le monde ; un énorme bouquet de roses avait atterri sur ses genoux, les rubans de l'emballage abîmés, la plupart des pétales arrachés. Tandis que la voiture démarrait, juste au moment où Mary envoyait un dernier baiser, quelqu'un lui tira sur le bras d'un coup sec et elle fut arrachée de son siège, en même temps que nous hurlions tous de frayeur.

Fred la rattrapa par la taille et la maintint à l'intérieur du véhicule ; elle fut miraculeusement sauvée des griffes de la foule. Elle se rassit, l'air stupéfait.

Je restai paralysée ; incapable de comprendre tout ce qui venait de se passer. Mais je pus apercevoir l'expression de Doug et fus de nouveau choquée de lire la colère et la jalousie dans les regards qu'il jetait à Fred.

« Lâche ma femme, s'il te plaît, Thomson », dit-il sur un ton qu'il voulut badin. « Tu as la tienne, tu sais, vieux !

– Désolé, fit Fred en haussant les épaules. Je voulais juste lui venir en aide.

– Eh bien, ce n'est pas la peine. » Les yeux de Doug étaient on ne peut plus sérieux, même s'il essayait d'arborer son sourire de star à un million de dollars. « Je peux m'en occuper moi-même.

– Bien sûr. »

Fred hocha la tête. Puis tout le monde se tut ; ce qui était aussi bien, car les cris de la foule à mesure que nous nous éloignions de la gare rendaient toute conversation impossible. Mon Dieu, des gens étaient pendus aux fenêtres ! Grimpés sur les réverbères comme des singes ! Perchés sur les toits ! Courant le long de la voiture, haletant, hurlant, lançant des tas de choses à l'intérieur – des fleurs, mais aussi des ours en peluche, des boîtes de bonbons –, à tel point que je craignis que nous soyons ensevelis vivants.

Heureusement, nous nous garâmes dans une ruelle qui donnait sur l'arrière du Ritz et les policiers anglais parvinrent, on ne sait

comment, à empêcher la foule de nous suivre. En descendant, nous nous regardâmes, hors d'haleine, incrédules ; Fred et moi étions atterrés. Mais Mary et Doug souriaient comme s'ils venaient de gagner un prix.

« Tupper, on y va ? demanda Doug en lui donnant le bras.

– Avec plaisir, Hipper », répondit Mary en exécutant une révérence royale.

Ils gravirent les marches de l'hôtel, tandis que Fred et moi restions consciencieusement quelques pas en arrière. Et je me rappelai alors l'époque où Mary s'excusait auprès de moi chaque fois qu'elle devait s'arrêter pour signer un autographe ; il fut un temps où elle avait su être une amie tout autant qu'une star de cinéma.

« Le page du roi et la dame d'honneur de la reine », lâchai-je sèchement.

Fred, la mâchoire serrée, acquiesça de la tête ; je ne l'avais encore jamais vu en colère et me demandai si c'était ce à quoi il ressemblait quand il l'était. « Je ne sais pas ce que tu en penses, Fran, mais pour ma part, je ne vais pas supporter ça très longtemps. »

Je regardai Mary, devant moi, bras dessus bras dessous avec le roi Douglas. La femme que je connaissais et aimais, ce bourreau de travail entièrement dévoué à sa carrière, cette fille dévouée à sa mère, l'amie loyale qui s'était assise avec moi si souvent sous la véranda au cours de longues soirées d'été, qui me faisait des confidences, riait et partageait ses ambitions, ses peurs et ses rêves – il fallait qu'elle soit encore là quelque part. Sous l'invisible couronne que je pouvais clairement voir, perchée au-dessus de ces boucles blondes.

« Peut-être que ce ne sera pas toujours comme ça », chuchotai-je.

Tout ce que je pouvais faire, c'était espérer, car il nous restait plusieurs semaines à passer tous ensemble et je pensais déjà qu'avoir accepté de partager leur lune de miel était ce que j'avais fait de plus idiot de toute ma vie. Encore plus idiot que de partir à la guerre. Car cette fois, au contraire de la guerre, je n'étais pas certaine d'en sortir indemne.

Le lendemain matin, je fus réveillée brutalement par de grands coups frappés à la porte de notre suite.

« Mais enfin, que se passe-t-il ? » Je donnai un coup de coude à Fred qui continuait de ronfler. J'enfilai mon peignoir et courus ouvrir.

Mary, vêtue d'une chemise de nuit en satin, avec de fines bretelles

et un décolleté plongeant – une chemise de nuit très sexy, ne pus-je m'empêcher de remarquer, rien à voir avec celles en coton de style victorien, très comme il faut, dans lesquelles je l'avais déjà vue –, se rua à l'intérieur de notre suite. Bien qu'elle cachât son visage dans ses mains, je pus voir qu'elle était toute rouge.

Un Douglas furieux, en pyjama, arriva en courant derrière elle.

« Oh, Fran ! Fran ! Je ne... J'ai ouvert les rideaux, tu comprends ! Pour prendre l'air frais du matin, pour regarder la vue que nous avions. Et, oh, Fran ! » Mary découvrit son visage et je vis qu'il était toujours aussi rouge. Mais une lueur de plaisir dansait dans ses yeux. « Ils étaient là ! Tous, tous ces gens ! Perchés dans les arbres, nous regardant depuis le trottoir en bas. Et ils m'ont tous vue ! Dans... comme ça ! » D'un geste, elle montra sa chemise de nuit.

Fred, encore endormi, sortit de notre chambre tout en nouant la ceinture de son peignoir ; il jeta un rapide coup d'œil à Mary en déshabillé – et s'attarda sur un Douglas fou furieux –, puis il tourna les talons et rentra tout de suite dans la chambre, faisant claquer la porte derrière lui.

« Ils ont vu ma femme ! » explosa Doug. Il faisait les cent pas, balançant les bras, les poings serrés. « Ils l'ont vue comme ça !

– Oh, Douglas ! »

Mary gloussait, les joues roses, pépiant, et je ne pus faire autrement que d'avoir l'impression d'être la spectatrice d'une pièce de théâtre écrite et jouée uniquement pour moi.

« Il faut partir d'ici ! Il faut trouver un endroit plus tranquille », tonna Douglas.

Et c'est ce que nous fîmes. Personne ne nous demanda, à Fred ou à moi, si nous voulions partir ; il était tout simplement entendu que si Doug et Mary voulaient aller ailleurs, nous le voulions aussi. À contrecœur, nous fîmes nos adieux au Ritz, pour nous retrouver dans une propriété isolée, invités par lord et lady Machin-Chose.

Et le même phénomène se reproduisit le surlendemain matin.

À la Tour de Londres, où nous bénéficions d'une visite privée, nous ne cessâmes de monter et descendre des escaliers. Nous regardâmes Doug se suspendre par les mains à l'extérieur d'une petite fenêtre en pierre, avec Mary qui feignait la peur, et nous applaudîmes tandis qu'il grimpait les marches deux à deux, comme si on était en

train de le filmer. Il m'apparut que Douglas était toujours en mode action, toujours à jouer un rôle pour la caméra, qu'elle fût là ou pas.

C'était une belle journée. Je voulais m'attarder sur tout – les bijoux de la Couronne, la petite pièce dans laquelle les Petits Princes de la Tour, voués à la mort, étaient gardés, mais Douglas marchait au pas de course comme un général menant ses troupes, ne s'arrêtant que pour faire le pitre devant les gardes impassibles coiffés de leurs hauts chapeaux de fourrure, ou pour lancer au guide abasourdi qu'il aimerait emprunter une des armures pour son prochain film.

« Regarde ça, Mary, dit-il quand nous arrivâmes à la Tower Green, lugubre et silencieuse. C'est ici que Henry VIII a décapité six de ses femmes !

– En fait, dis-je, il n'en a décapité que deux, Anne Boleyn et Catherine Howard. Les quatre autres sont mortes de mort naturelle. »

Le regard que Doug me lança ! Je n'avais plus eu l'occasion d'être l'objet d'un tel regard réprobateur depuis l'école primaire. Il pinça les lèvres, ferma les yeux et, vexé, tourna les talons et s'éloigna.

« Merci, ma chère Fran », fit Mary en regardant Doug prendre ses cliques et ses claques. « C'est très instructif ! Mais, bon... à l'avenir, ce serait peut-être mieux de ne pas contredire Douglas. Tu sais comment sont les hommes, ils aiment nous dire qu'est-ce qui est quoi à nous, les femmes.

– Mais Mary, depuis que je te connais, tu n'as jamais laissé un homme te dire qu'est-ce qui est quoi.

– Ce n'est pas ça, Fran, c'est juste... un peu différent, essaie de comprendre, je t'en prie. »

Mary fronça les sourcils d'une manière si implorante que je ne pus faire autrement que ravalier ma colère et sourire, jaune, en hochant la tête.

Mais quand Mary partit en courant rejoindre Doug, je restai en retrait et inspirai profondément. Quel homme mesquin ! L'ego de cet homme était si fragile – et son emprise sur Mary était si forte ! Il était si ignorant ; ce n'était pas la première fois que j'étais consternée par son manque de connaissances et, maintenant que j'y pensais, je ne l'avais jamais vu lire autre chose que des magazines de cinéma. Mais l'ignorance était une chose. La jalousie – car il était jaloux de moi, compris-je avec un petit frisson de victoire – en était une autre. Cet idiot était jaloux de moi, de mon amitié avec Mary.

Un poids, une humeur sombre, s'abattit sur mes épaules comme un vieux châte lourd sentant le renfermé. Si Mary et moi devions rester des amies proches, il allait me falloir composer avec la jalousie de Doug, le flatter, ne pas réagir à ses insultes et ne pas prêter attention à ses sautes d'humeur.

Et ce n'était pas ce que je voulais. Être avec Fred m'avait appris qu'il y avait des hommes dans ce monde qui ne se sentaient pas menacés par les femmes. Non seulement il me l'avait appris mais, de ce fait, il me serait désormais impossible de penser autrement. C'était comme si j'avais reçu un cadeau que je ne pourrais jamais rendre, à aucun prix, et à cause duquel jamais plus je ne ferais de concessions.

« Allez, venez, Miss Je-sais-tout. » Je levai la tête ; Fred me regardait avec un sourire en coin, une lueur amusée dans les yeux. « Allons calmer Sa Majesté le roi. Je vais peut-être le laisser gagner une partie de bras de fer. Ça devrait le rendre heureux.

– Tu es le meilleur mari du monde », déclarai-je, tandis que nous partions, bras dessus bras dessous, retrouver Mary et Doug. « Je t'adore.

– Je te retourne le compliment. »

Fred se pencha pour m'embrasser sur la joue.

Je dus cependant réprimer un rire à la vue de Doug qui, surprenant ce moment d'intimité entre Fred et moi, attrapa Mary par la taille et l'attira à lui en une étreinte si passionnée que notre guide et les gardes manquèrent s'évanouir d'admiration.

« Mon Dieu, Douglas ! Qu'est-ce qui t'arrive ? » bredouilla Mary en riant, le rouge aux joues.

Fred et moi échangeâmes un regard. Mais ne fîmes aucun commentaire.

Le matin de la garden-party à Chelsea.

C'était une belle journée ensoleillée et nous nous étions mis tous les quatre sur notre trente et un. Mary portait une élégante robe d'organdi bleu nuit, cintrée, et un chapeau vapoureux à large bord ; quant à moi, j'étais tout aussi élégante dans une robe de lin brodée, agrémentée d'un nœud de satin seyant. Nous avions toutes deux enfilé une paire de longs gants montant jusqu'aux coudes et, en nous regardant dans le miroir de mon dressing, nous gloussions comme deux collégiennes.

« Qui aurait pu croire ça, Fran ? Que moi, la petite Gladys Smith de Toronto, je serais un jour ainsi parée, très comme il faut et aussi chic que la reine elle-même !

– Moi non plus, je n'aurais jamais pu imaginer une chose pareille. Nous en avons fait du chemin ! »

Et, pendant un instant, tandis que Mary me souriait, rayonnante, je pus presque croire que tout était vraiment comme avant entre elle et moi.

Puis j'entendis un toussotement et lâchai la main de Mary comme si c'était une pierre brûlante. Je me retournai pour me retrouver face à un Doug et un Fred impressionnants dans leurs queues-de-pie et leurs chapeaux haut-de-forme. Mais je dus bien remarquer que Fred était le plus séduisant des deux, les lignes de son habit accentuant sa taille élancée tandis que Douglas, pour être honnête, paraissait un peu courtaud.

« Eh bien, nous avons de la chance, non ? fis-je remarquer à Mary. D'avoir pour cavaliers les deux hommes les plus séduisants de toute l'Angleterre ? »

Fred claqua des talons et fit une révérence, en un mouvement exagéré, mais Doug parut prendre ma remarque au pied de la lettre car il m'accorda son premier sourire approbateur depuis longtemps et me remercia.

Après être sortis, nous nous dirigeâmes vers deux voitures distinctes, chacune au toit ouvert. « Vous pensez qu'il n'y a pas de danger ? » demandai-je à l'un des agents de police qui nous escortaient à cheval.

« Non, ne vous inquiétez pas », répondit l'acteur George Grossmith Jr., l'escorte de Mary et Doug, sur un ton désinvolte. « C'est une garden-party civilisée. Et nous sommes des gens civilisés. Après vous, Mr Pickford. »

Mary, Fred et moi retînmes notre respiration ; Doug se figea mais sourit vaillamment tandis que Grossmith, conscient d'avoir gaffé, commençait à bredouiller une excuse.

« C'est bon, mon vieux. Je suis flatté d'être connu comme étant le cavalier de Mary en Angleterre. » À ce moment-là, j'éprouvai finalement de l'admiration et de l'affection pour Doug. Au moins, il n'était pas Owen Moore. Combien de fois avais-je vu Owen, quand on s'adressait ainsi à lui, répondre par des coups de poing et des

menaces ?

Je m'installai avec Fred dans notre véhicule laissé sans surveillance – « Sans doute que nos vies ne valent pas tant que les leurs », me chuchota Fred. Je lui attrapai la main et pouffai de rire – et les deux voitures se frayèrent un chemin à travers les rues étonnamment tranquilles. Je me détendis.

« Mr Grossmith avait raison », dis-je, soulagée. Notre petit convoi tourna alors à un coin de rue, se rapprochant du lieu de la garden-party.

Je me raidis ; Fred poussa un cri. Car devant nous se dressait une marée humaine – des gens se ruèrent vers nous en hurlant à pleins poumons dès qu'ils aperçurent Doug et Mary. C'était bien pire que ce que nous avons vécu à la gare de Waterloo ; la foule parvint à approcher Mary et à s'emparer d'elle, l'attrapant à bras-le-corps pour l'arracher à son siège. Je criai et entendis Grossmith, consterné, bredouiller : « Je vous ordonne de lâcher cette dame ! »

Heureusement, Doug rattrapa sa femme par la taille et la serra contre lui de toutes ses forces ; en un éclair, Fred bondit hors de notre voiture pour aider Doug à sortir de la leur en chancelant, entourant Mary de ses bras pour la protéger. Une terreur indescriptible se lisait sur le visage de Mary ; elle était blanche comme un linge, avait les yeux écarquillés, elle suffoquait, la bouche tordue par les cris aigus qu'elle poussait.

« Mary ! » Je fonçai vers Fred et vis – une fois encore avec admiration – Doug qui, bien que petit, était costaud, se débrouiller pour ne pas tomber en tenant Mary fermement perchée sur ses épaules. Les quatre policiers présents restaient là, bras ballants, bouche bée, à regarder la foule. Je courus et agrippai la jupe de Mary tandis que Fred, comme du temps où il était attaquant dans son équipe de football, fonçait en avant, nous frayant un chemin du mieux qu'il le pouvait à travers la horde de gens.

Je n'avais jamais entendu une telle clameur. Des gens en pleurs, criant, hystériques ; une vénération, une adoration aveugle. Je croisai le regard terrifié de Mary et je sus ce à quoi elle pensait – à cet épisode, quand nous nous étions faufilees discrètement dans la salle de cinéma qui projetait *Pauvre Petite Fille riche* et que nous fûmes les premières à voir et comprendre l'effet que Mary faisait aux foules. Sur le moment, ça nous avait paru terrifiant mais, maintenant, ça ne

ressemblait plus qu'à une petite trempette dans une pataugeoire pour enfants comparé à cette plongée dans un océan de... de quoi ? « Admirateurs » n'était pas le mot exact. Quel était d'ailleurs le mot exact pour désigner ces gens qui pleuraient, riaient, hystériques, ayant si désespérément *besoin* de Mary et Doug, besoin de projeter tous leurs espoirs, leurs rêves sur ces deux-là qui avaient rayonné du haut des écrans de cinéma même pendant les pires jours de la guerre – une guerre qui venait tout juste de prendre fin ?

Je me demandai si, après tant de jours sombres, ces survivants avaient besoin du soleil ; Mary et Doug, ensemble, avaient assez d'énergie pour allumer toutes les étoiles. Car même si je les trouvais déjà impressionnants individuellement, je devais reconnaître qu'ensemble ils rayonnaient, scintillaient et paraissaient croître ; deux petites personnes qui s'épanouissaient sous la lumière des projecteurs, prenaient racine et grandissaient fièrement, en paraissant nourrir les gens les plus en manque d'affection, de plaisir, de divertissement, de quelque chose de bon dans leurs vies que, récemment, la souffrance et la perte avaient brisées.

Mais comment survivre si près de ce soleil incandescent ? C'était là mon propre dilemme tandis que j'agrippais toujours le bas de la robe longue maintenant déchirée de Mary – était-ce possible que seulement quelques minutes auparavant nous admirions nos atours devant la glace ? Doug avançait en titubant, Mary perchée sur ses épaules, et finit par arriver en trébuchant sous une tente pleine de pots de confiture et de gelée destinés à la vente ; on entendit les pots tomber et se casser et, tout à coup, je me retrouvai avec les mains et le visage poisseux.

Finalement, Fred trouva une tente vide sous laquelle Doug, exaspéré, à bout de souffle, put déposer brutalement au sol sa minuscule et terrifiée épouse. D'autres policiers étaient arrivés qui formèrent un périmètre de sécurité autour de la tente ; en dépit des cris frénétiques, personne ne parvint à briser ce cordon. Et nous pûmes enfin reprendre notre souffle. Doug épongea son front ruisselant de sueur, sa queue-de-pie en lambeaux. Les deux hommes avaient perdu leurs chapeaux haut-de-forme. George Grossmith Jr., quant à lui, était recroquevillé dans un coin, stupéfait, et ne cessait de répéter : « Je jure que je n'avais jamais vu ça de toute ma vie ! »

Mary était poisseuse et barbouillée de crasse, ses cheveux un halo

de frisettes dorées, sa robe déchirée et tachée de confiture. J'avais perdu mes gants en chemin, et mes chaussures neuves au dessus de satin étaient maintenant couvertes de jus de fraises, complètement fichues.

« Quelqu'un aurait-il une tartine de pain grillé ? Je crois que j'ai trouvé la confiture », railla Douglas en jetant un coup d'œil lugubre sur sa veste. Je ne pus m'empêcher de rire, suivie de Mary et de Fred, et très vite, nous fûmes tous les quatre pris d'un fou rire incontrôlable, alors que Grossmith nous regardait avec inquiétude à travers son monocle.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? » demandai-je quand nous fûmes enfin calmés, toujours coincés sous cette tente, notre belle journée complètement gâchée. Ma voix était éraillée et je m'aperçus que j'étais déshydratée ; j'aurais donné n'importe quoi pour un grand verre de limonade fraîche.

Fred se laissa tomber dans une chaise longue, ses grandes jambes allongées devant lui.

Mary et Doug se regardèrent.

« Je pense... », dit Mary, hésitante, quêtant du regard l'approbation de Doug « ... je pense que nous devrions partir ailleurs quelque temps. En Allemagne, peut-être ? Ou en Hollande ? Là où ce sera probablement plus calme.

– Comme tu voudras, Tupper », répondit Douglas après un long moment au cours duquel lui et Mary s'étaient regardés comme pour chercher à lire dans les pensées de l'autre. « Tu es celle qui a failli être coupée en deux. Je ferai tout ce que tu voudras. »

Je crus pourtant percevoir une pointe de déception dans ses yeux.

Le séjour en Hollande fut charmant, mais ce fut encore mieux en Allemagne. J'étais heureuse. C'était enfin la lune de miel que j'avais imaginée. De tranquilles promenades en voiture, des pique-niques au soleil, rien que nous quatre, sans personne d'autre. Les films des pays alliés avaient été interdits en Allemagne pendant la guerre et donc peu de gens savaient qui étaient Mary et Doug. Sans autre public que nous trois, Doug était différent – plus calme, plus maussade aussi, mais sans accès de colère ou d'impatience – et Fred et lui passèrent beaucoup de temps ensemble à parler des acrobaties de Doug, les comparant aux exploits athlétiques de Fred. Ils se découvrirent une passion commune

pour l'histoire de l'Ouest américain et la même admiration pour les quelques cow-boys qui traînaient encore dans les environs de Los Angeles. L'après-midi, nous montions souvent à cheval, et Fred et Douglas rivalisaient pour voir lequel de leurs chevaux sautait le plus haut.

Je réussis à tenir ma langue jusqu'au jour où je faillis intervenir quand Douglas décida de jouer les guides touristiques, malgré son ignorance. Et même quand nous nous arrêtâmes à Coblenche dont, bien évidemment, je me souvenais après mon premier séjour – invraisemblable – dans cette ville à la fin de la guerre, je n'intervins pas pour attirer l'attention sur des lieux qui m'étaient familiers. Pas plus que je ne parlai de mon expérience de la guerre. Fred et moi nous étions mis d'accord pour n'en rien dire maintenant que nous étions en Allemagne ; nous ne voulions pas rompre l'état de paix fragile dans lequel nous poursuivions notre séjour. J'avais fait de mon mieux, à plusieurs reprises, pour assurer à Doug et à Mary que ce qu'ils avaient accompli lors de leurs tournées pour lever des fonds était aussi important que ce que Fred et moi avions fait pendant la guerre. Probablement plus.

Même si, pour être honnête, je n'en étais pas vraiment convaincue.

Une fois arrivés dans notre petite auberge à Coblenche, Mary reçut un message du commandant de l'armée d'occupation américaine nous invitant à un bal organisé en notre honneur. Naturellement, elle accepta, et nous décidâmes de passer la matinée à nous détendre et à aller pique-niquer.

Allongée sur une couverture à contempler le Rhin, moins large que dans mon souvenir lors de cette nuit atroce, j'étais plus heureuse que je ne l'avais été depuis plusieurs jours. Quand je regardais Mary, je voyais de nouveau celle qui était mon amie, et non une reine régnant sur le monde ; elle était détendue, le visage rajeuni, ouvert – sans maquillage – sans une ride –, le teint frais ; elle était radieuse. Je reconnaissais que la présence de Doug lui faisait du bien ; il la transformait en une femme désirable, ce qui était en complet décalage avec l'image qu'elle donnait habituellement d'elle.

Je m'adossai contre les genoux de Fred et fermai les yeux, sereine au milieu de ce calme bucolique, heureuse à l'idée qu'il nous restait encore plusieurs jours devant nous pour en profiter. Des années auparavant, Mary et moi avions évoqué l'idée de visiter l'Europe

ensemble, et ce que nous vivions maintenant était exactement ce dont nous avions rêvé ; des journées passées à flâner, un guide de voyage à la main, des pique-niques avec des paniers remplis de nourriture bizarre – ce jour-là, le cuisinier de l'hôtel nous avait préparé des sandwiches au pâté de foie, dont le goût ressemblait un peu à la saucisse de foie, et même si je n'aimais guère ni l'un ni l'autre, j'en goûtai un morceau. Je poussai un profond soupir, comme pour exprimer notre bonheur à tous les quatre : cette journée n'aurait pas pu être plus parfaite.

Mais soudain, Mary fit un petit bruit de dégoût et se leva d'un bond, renversant une bouteille de limonade.

« J'en ai assez ! Pas toi, Douglas ?

– Assez de quoi ? »

Doug, qui était étendu sur le dos, son visage bronzé tourné vers le soleil comme vers un acolyte, ouvrit un œil.

« De ça ! De ce... calme, de cette tranquillité ! Ici, personne ne nous reconnaît ! Toi, je ne sais pas, mais moi j'ai travaillé trop durement pour ne pas devoir accepter cet anonymat !

– Je suis d'accord ! » Et en un clin d'œil, il se leva pour rejoindre Mary. « Tu as raison Tupper ! Moi aussi, j'en ai assez de ce calme. Personne ne s'est retourné sur moi ici. Allons quelque part où les gens nous connaissent !

– Vous êtes sérieux ? » Je me redressai, tandis que Fred, par ailleurs impassible, haussait un sourcil. « Mary, tu es sérieuse ?

– Aussi sérieuse qu'un pape. Ce soir, allons danser, et après ça, pourquoi n'irions-nous pas en Italie ? Là-bas, pendant la guerre, les gens ont pu voir nos films.

– Je m'occupe de l'organisation. »

Et Douglas eut vraiment l'air d'être sur le point de filer s'occuper de tout, avant de paraître se rappeler que Fred et moi étions toujours installés sur la couverture, le regardant bouche bée.

Nous échangeâmes un regard. M'éclaircissant la voix, j'attirai l'attention de Mary.

« Je ne pense pas que nous allons nous joindre à vous », commençai-je, sans savoir comment elle allait réagir – et sans être sûre de la réaction que j'attendais. S'il était égal à Mary que nous partions avec eux ou non, j'en serais bouleversée. Et sinon, je me sentirais coupable.

« Ne t'en fais pas, Fran, dit Mary sans hésitation. Je comprends. Vous êtes en voyage depuis plus longtemps que nous de toute façon – il nous a fallu vous rejoindre bien plus tard. Et, bien sûr, vous n'êtes pas aussi habitués que nous à toute cette attention. »

Tandis que le poids des mots de Mary s'abattait sur moi, le soleil parut pâlir dans le ciel.

« Non, en effet. Nous ne sommes pas habitués à ça », acquiesça Fred, avec son habituel petit sourire en coin. Et pendant que Mary et Doug commençaient à parler de leurs projets, je pus voir, à la manière dont les muscles de Fred se crispèrent, qu'il était en colère.

« Bon, vous allez nous manquer, les amis », dit gaiement Doug, incroyablement – follement – joyeux. Il tapa Fred sur l'épaule. « Mais on se reverra à Hollywood ! Je veux que tu me racontes comment tu as gagné au saut en hauteur.

– Et évidemment Fran, nous allons très vite nous remettre au travail. » Mary m'adressa un sourire radieux. « J'adore cette idée dont tu m'as parlé, l'histoire de cette fille italienne – je pense qu'il faudrait que ce soit notre premier film à notre retour. »

J'étais heureuse, bien sûr, que Mary ait aimé cette idée que je lui avais lancée ; c'était audacieux de ma part de l'avoir fait, et le film serait un nouveau départ pour elle. Peut-être y aurait-il un rôle pour Fred. Mary avait suggéré que je réalise moi-même le film, et cette opportunité me sidérait. Réaliser un film de deux bobines pour Hearst était une chose ; diriger Mary Pickford en était une autre. « Je n'aimerais rien tant que d'être dirigée par une femme, surtout s'il s'agit de ma meilleure amie », avait déclaré Mary. Et j'avais ressenti un petit frisson de plaisir.

Mais quand même. C'était plus fort que moi. Sa réaction me fit de la peine. Même si c'était Fred et moi qui avions décidé de ne pas les accompagner, Mary et Doug auraient dû protester, juste un peu. La Mary d'autrefois l'aurait fait ; la Mary que je pensais connaître et que j'aimais.

Je prétendis me plonger dans la lecture de mon livre, car je ne voulais pas voir le visage de Mary ; je ne voulais pas y voir la preuve que Squeebie m'avait déjà oubliée. Je m'acharnai donc à tourner les pages.

Mais les mots étaient flous.

Cet après-midi là, Fred et moi décidâmes de rester à l'hôtel

pendant que Mary et Doug allaient faire des emplettes. Nous passâmes voluptueusement tout notre temps au lit, et j'étais aux anges : le corps, maintenant familier, de Fred, tout en courbes et en creux, me grisait toujours autant, avec ses muscles fermes et vigoureux, ses longs os, son estomac aussi plat et dur qu'une planche à laver. Et lui aussi se délectait à caresser mon corps plus souple, plus malléable, encore et encore, comme s'il essayait de le mémoriser.

La nuit, même si chacun de nous s'endormait sur un oreiller différent, Fred finissait toujours, d'une manière ou d'une autre, la tête sur le mien, comme s'il ne supportait pas d'être séparé de moi, même dans ses rêves.

« N'essaie pas d'éclipser Doug ce soir », l'avertis-je, tandis que nous nous habillions de mauvais gré pour le bal. « Je sais que tu n'en as pas l'intention, mais tu es si... si

– Grand ? »

Fred rit en s'aspergeant le visage d'eau froide. Il se sécha vigoureusement avec une petite serviette pour les mains, et une mèche de cheveux lui retomba sur les yeux – lui donnant cet air juvénile qui me séduisait tant.

« Oui, bon. Tu comprends ce que je veux dire. » Je commençai à me brosser les cheveux, sachant très bien que Fred adorait me regarder faire ; il pouvait rester assis des heures au bord du lit à me regarder brosser mes longues boucles noires tandis que je lui jetais des regards aguicheurs dans le miroir.

Pourtant, quand je pris ma brosse à cheveux, il grommela mais – obéissant à cette discipline d'homme sportif et religieux qui était la sienne – il se retourna et, d'un air résolu, passa en revue le contenu de la penderie pour y trouver sa veste et son pantalon.

« Je suis heureux qu'ils partent », dit-il, prenant finalement en compte le nuage noir qui assombrissait l'atmosphère depuis le matin. « Je suis heureux que ça s'arrête. Je ne sais pas comment tu as fait pendant toutes ces années.

– Qu'entends-tu par là ? »

Je posai ma brosse et me tournai vers lui.

« Je veux dire flatter leur ego sans jamais te mettre en avant, en restant toujours dans l'ombre. Je sais que Mary est ta meilleure amie, mais votre relation n'est pas équitable. Alors qu'elle devrait l'être – tu es plus intelligente, tu es incroyablement douée, tu es respectée à juste

titre. Et en vérité, je ne suis pas sûr que Mary s'en rende compte.

– Tu as tort », répondis-je sèchement, et un peu trop vite, avant que mes propres soupçons – depuis longtemps refoulés mais libérés par les mots de Fred – puissent faire surface. « Mary me respecte. Plus que n'importe quel autre scénariste. Je suis son égale. Elle veut que ce soit moi qui réalise son prochain film. Aucune femme ne l'a encore jamais dirigée.

– Tu as lu ça ? » Fred fouilla dans sa valise et en sortit un journal anglais. « Je l'ai acheté à Londres avant de partir. Tiens. »

Il me le tendit, m'indiquant du doigt un article en première page, sous un gros titre annonçant : *DOUG ET MARY ENCHANTÉS DE L'ACCUEIL QUI LEUR A ÉTÉ FAIT !*

Je survolai l'article, écrit environ une semaine après notre arrivée à Londres ; toujours la même prose ampoulée et mielleuse. Je tombai soudain sur une phrase qui me parut imprimée dans un corps plus gras que le reste : « *Oui, dit Miss Pickford, nous voyageons avec ma scénariste, et c'est comme si nous avions emmené un petit peu de Hollywood avec nous.* »

« Elle ne parle même pas de toi », dis-je en lui rendant le journal. Je ne voulais pas en lire plus.

« Elle ne parle pas de toi, Frances ! Elle ne cite pas ton nom. *Ma scénariste*. Comme si tu lui appartenais. Comme si c'était elle qui t'avait faite.

– Tu sais que c'est le cas d'une certaine façon. » Je me tournai de nouveau vers le miroir, me coiffant à grands coups de brosse comme si, en même temps que mes cheveux, je voulais démêler mes sentiments. Je me demandais si je pourrais un jour faire comprendre à Fred à quel point je manquais d'assurance quand j'avais rencontré Mary pour la première fois, et à quel point j'avais eu besoin de quelqu'un qui me dise quoi faire. « Sans Mary, je n'aurais pas fait carrière. Elle m'a donné la possibilité de percer – elle m'a introduite dans le monde du cinéma. Elle m'a aidée à trouver ma voie.

– Je n'y crois pas. Frances, tu es si intelligente, si talentueuse. Tu aurais réussi à ta manière.

– Peut-être. Mais des femmes comme Mary – et Lois Weber et Adela et Elsie – m'ont rendu les choses plus faciles. Je lui dois tout, Fred. Et je sais que je compte plus pour elle que ne le laisse entendre cet article. Je sais que je suis plus que sa scénariste. Tu dois

comprendre, elle vient juste de se marier. Elle est maintenant à la tête de son propre studio. Elle n'est pas encore habituée à tout ça – être arrivée à ce niveau de célébrité, si c'est bien ce dont il s'agit... mon Dieu, personne n'y est habitué ! Personne n'a jamais vécu une chose pareille, tu comprends. Pas même Teddy Roosevelt. »

Je continuai à brosser mes boucles avec énergie, puis je laissai tomber ma brosse et me penchai en avant pour que mes cheveux, mes épais cheveux noirs, me retombent entièrement devant les yeux, afin de me bloquer la vue – y compris le regard peu convaincu de Fred.

Puis je rejetai ma tête en arrière et me regardai dans le miroir. Mes cheveux n'étaient plus qu'une masse sombre et hérissée, mes yeux grands ouverts brillaient. J'avais une allure aussi fantasmagorique et séduisante que Theda Bara ou Nita Naldi et, pour la première fois, je me demandai pourquoi à l'époque j'avais eu peur d'apparaître devant une caméra. Si j'avais été actrice, j'aurais pu devenir l'égale de Mary. J'aurais pu avoir ce statut de déesse qu'elle aimait tant.

Mais je serais aussi devenue sa rivale. J'avais vu comment elle fuyait les autres actrices, même les sœurs Gish, qui étaient ses plus anciennes amies. Avais-je donc laissé mon envie d'obtenir l'amitié de Mary et son approbation me contraindre à rester derrière la caméra, là où Mary préférerait me voir ?

Mes cheveux reprirent leur place, retombant sagement sur mes épaules. Je secouai la tête.

Non, j'avais la carrière que j'avais voulue ; un auteur pouvait continuer à travailler aussi longtemps qu'il pouvait tenir un crayon, aussi longtemps que son esprit fonctionnait. Mais une actrice – même une actrice comme Mary – avait une durée de vie professionnelle éphémère. Déjà, à Hollywood, j'avais vu des actrices disparaître en un clin d'œil, passer comme des comètes avant de retomber brutalement sur terre. Gypsy Abbott. Maude Fealy. Et, peut-être encore plus tragique, Florence Lawrence, la première Fille Biograph, un titre usurpé par Mary. Personne ne savait où était Florence désormais ; tous les ans, des rumeurs sur sa mort circulaient, mais en fait, ça n'intéressait personne. Et pourtant, à une époque, c'était elle, et non Mary Pickford, qui avait été l'actrice la plus célèbre au monde.

J'étais de la crème sur mes joues, appliquai un peu de rouge sur mes lèvres, juste ce qu'il fallait – Fred n'aimait pas que je me maquille trop, mais je n'allais pas renoncer à mes produits cosmétiques pour

autant. J'aimais avoir du rouge sur mes joues et mes lèvres, me poudrer et me mettre du mascara ; c'était d'ailleurs presque de rigueur à Hollywood.

« Ce que nous sommes, Mary et moi, est incroyable, Fred. Tu ne sais pas ce que nous avons dû subir dans les studios : les ricanements, les sourires sarcastiques, les affronts des hommes souhaitant nous voir échouer. Surtout Mary. *Moi*, j'ai eu de la chance. La plupart des scénaristes sont des femmes, et ils ont donc besoin de nous. Mais une actrice qui ose essayer de dire quoi faire à des hommes ? C'était complètement différent, et c'est ce que Mary a dû supporter. Tu sais, nous avons fait le vœu de ne jamais laisser les hommes s'immiscer entre nous ou nous séparer. Ils ont essayé. Mais ils n'ont pas pu.

– Et maintenant ?

– Je suppose que ça va changer maintenant que nous sommes toutes les deux mariées. J'aimerais juste... j'aimerais juste qu'elle n'ait pas épousé Doug. Est-ce affreux de ma part de penser ça ? » demandai-je avec une grimace à Fred qui se battait avec sa cravate.

« Non. Mais tu sais, j'aime bien Doug. Vraiment. Oh, bien sûr, il a un ego si fragile. Mais j'ai connu beaucoup d'hommes comme lui – des hommes qui ont besoin d'être les plus forts. Ils compensent un manque, pourtant un homme comme Doug... il a tout à présent. La gloire, la fortune, Mary. Et j'aime ce qu'il fait de ses films. J'aime ce qu'ils ont de salubre, de rafraîchissant, ils sont pleins d'action. J'ai pensé... j'ai pensé que je pourrais peut-être faire quelque chose comme ça moi aussi. »

Fred s'assit au pied du lit et me regarda, hésitant – dans l'attente de mon approbation, compris-je, incapable de réprimer un petit sourire, certes de surprise mais triomphant.

Je hochai la tête et prétendis devoir réfléchir sérieusement à sa proposition bien que je me sois torturé l'esprit pour essayer de trouver un moyen de le pousser à entrer dans la profession presque dès l'instant où je l'avais rencontré. Il était si séduisant. Il semblait fait pour être devant la caméra – j'avais appris à reconnaître les physiques les plus photogéniques, et il avait du potentiel à revendre. Il avait rôlé d'avoir dû faire pour moi cette petite apparition dans le film commandé par Hearst ; et s'il s'en était plaint, cette plainte sonnait faux, comme s'il avait cru qu'en tant qu'homme il lui fallait râler. Un ancien pasteur. Un athlète d'envergure mondiale.

Je devais aussi avouer, tandis que mon cœur s'emballait, cette fois de manière inattendue, que l'idée d'être un couple hollywoodien, comme Mary et Doug, était très séduisante. Surtout maintenant.

« Je n'ai cessé de me torturer l'esprit pour trouver un moyen de te faire revenir devant les caméras. Dans le film que j'ai en tête – celui dont parlait Mary –, il y aurait un rôle pour toi. Pas le premier rôle mais un rôle important tout de même.

– Tu as donc manigancé derrière mon dos ! »

Fred sourit, et je visualisai tout de suite ce beau visage radieux projeté en grand sur un écran, avec le bon éclairage, et je tapai des mains.

« Toi aussi !

– Oui. Je pense que je peux faire quelque chose, quelque chose en rapport avec la conquête de l'Ouest, comme William S. Hart, mais plus pour les jeunes garçons. Ce serait une façon de promouvoir les bonnes vieilles valeurs. Je ne peux plus prêcher – grâce à ma chère petite épouse deux fois divorcée –, mais je vois comment je pourrais toucher plus de jeunes de cette façon. Ta façon.

– La façon Hollywood.

– Je n'aime pas ce que ça sous-entend, mais oui.

– Je suis impatiente d'en parler à Mary ! Mais je pense que j'attendrai que nous soyons tous rentrés. Je suis sûre qu'elle sera excitée. » *J'espère.*

« Et Douglas ? Le sera-t-il ? » demanda Fred.

Je me tournai de nouveau vers le miroir et finis de me poudrer le nez d'un dernier petit coup de houppette. Non, Douglas Fairbanks ne serait pas excité, absolument pas. Mais je connaissais suffisamment bien Mary. Sa vie privée était une chose, sa carrière en était une autre. Elle ne ferait pas de concessions, n'y changerait rien même pour plaire à son homme. À un homme quel qu'il soit.

« Allons danser, chéri. » Je me levai, me présentai à Fred en tournant sur moi-même, et il me baisa la main.

« Comme une reine, plaisanta-t-il, avec un sourire moqueur.

– Il y a suffisamment de place pour deux. »

Je pris le bras de mon adorable époux, et nous partîmes au bal. Où, à ma grande surprise, je fus la reine. Car l'hôte de ce bal militaire n'était personne d'autre que mon vieil ami le major Brereton !

Au moment même où Mary me présentait : « Et, bien sûr, ma

scénariste... », le major Brereton me regarda et s'exclama :
« Lieutenant Marion !

– Major, je veux dire, mon *général* ! »

Je le saluai avec chaleur, prenant note de l'étoile rutilante sur son uniforme. Nous nous serrâmes la main en riant ; il paraissait sincèrement heureux de me voir.

« Que se passe-t-il Fran ? Qui est-ce ? » Étonnée, Mary ouvrait grands les yeux, tandis que Doug souriait d'un air légèrement pincé sans se départir de son charme professionnel.

« Quelqu'un qui, un jour, m'a dit qu'une femme n'était pas à sa place à la guerre. » Je souris au général.

« Une déclaration que je ne réfute toujours pas. » Le général Brereton fit une révérence. « Quoi qu'il en soit, ce lieutenant était un soldat on ne peut plus courageux. Et même si je n'étais pas particulièrement heureux de l'escorter pour traverser le Rhin, je dois dire que ce ne fut pas non plus une corvée. Elle n'avait pas spécialement besoin qu'on s'occupe d'elle. Si je me souviens bien, elle refusa même d'être aidée. Et ici, nous avons tous vu votre film, *American Women in the War*. Ce fut très instructif. » Il fit un bref signe de tête, et je sus que ce serait là le seul compliment qu'il me ferait sur mon travail. Mais c'était vraiment un compliment.

Soudain, je pris conscience que je portais une chatoyante robe du soir décolletée et non un uniforme couvert de boue. Et le respect que je lus dans les yeux du général Brereton n'était pas le fruit de mon imagination – ni celui qui se voyait dans les yeux de Fred et, étonnamment, dans ceux de Mary. Elle ne m'avait jamais vue que dans son ombre ; elle n'avait jamais eu l'occasion de me voir telle qu'en moi-même. Je fus touchée ; Mary pouvait donc être sincèrement heureuse pour moi.

« Nous sommes si fiers de Fran ! » s'exclama-t-elle.

Après la déception du début de journée, la soirée fut tout simplement parfaite.

« Miss Pickford, accepteriez-vous d'ouvrir le bal avec moi ? » Le général se souvint de ses obligations et de ses bonnes manières. Mary était l'invitée d'honneur, et le protocole voulait qu'ils ouvrent tous deux le bal.

Elle se leva, un sourire ravi sur les lèvres. Jusqu'au moment où Doug se leva aussi, et l'attrapa par le bras. Je retins mon souffle, prête

à venir en aide à mon amie, mais Doug s'arrêta là ; il ne la brusqua pas ni ne la retint trop brutalement.

Avec un autre de ses petits sourires pincés, il dit doucement, mais suffisamment fort pour que tout le monde autour de la table l'entende : « Tu m'avais promis, Tupper, chérie. Tu t'en souviens ? Tu m'avais promis que tu ne danserais jamais avec un autre homme. Mais seulement avec moi. »

Il me fallut tout mon sang-froid pour ne pas rappeler à Doug que ce n'était qu'une question de principe – le protocole – rien de plus. C'était ce qui se faisait. Il ne pouvait sûrement pas s'attendre à ce que Mary, avec sa notoriété publique qui impliquait un grand nombre d'événements officiels de ce genre, ne danse jamais avec quelqu'un d'autre que lui.

Mary se décomposa, mais elle leva la tête vers Doug et ses yeux se radoucirent ; elle fut compréhensive et lui parla tendrement, presque comme une mère le ferait avec un fils capricieux. « Bien sûr, Douglas. Bien sûr que je m'en souviens. Je ne sais pas à quoi je pensais. Je regrette général mais, comme vous le voyez, j'ai fait une promesse à mon mari. »

Sur ce, Mary se rassit, et le général Brereton eut l'air ridicule.

Mais pas longtemps. Il adressa un signe de tête poli à Mary, puis se tourna vers moi et s'inclina. Ravie, je m'avançai vers lui. Je souris à mon mari, si fier, tandis que l'orchestre commençait à jouer. Le général m'entraîna alors dans une valse guindée. Je souris à Mary. Et lui adressai un petit signe de tête de connivence auquel elle répondit par une petite moue, un petit haussement d'épaules.

Ce qui ne signifia pas que je ne pris pas plaisir à être sous les feux de la rampe, qui brillaient d'un éclat certes inattendu mais bienvenu.

Automne 1920

Après leur lune de miel triomphale, ils rentrèrent chez eux à Pickfair, l'ancien pavillon de chasse de Douglas, situé tout en haut des collines à Beverly Hills, qu'ils avaient réagencé en un manoir de style Tudor, digne de ce nouveau couple royal : quatre étages, vingt-cinq pièces, des écuries, des courts de tennis. Ils rentrèrent chez eux, dans les studios qui leur appartenaient et qui avaient été construits pendant leur voyage. Ils rentrèrent chez eux à Hollywood, pour régner main dans la main.

Chaque matin, Mary se réveillait dans un lit si grand qu'elle aurait pu y dormir avec Mama, Lottie et Jack – comme autrefois –, et tous leurs costumes de scène et leurs accessoires. Un lit aussi grand que la plus grande des chambres dans lesquelles ils s'entassaient quand ils étaient en tournée. Un lit aussi grand que l'était l'avenir.

Et Douglas était là, tout à côté d'elle, toujours vêtu d'un luxueux pyjama. Au lever, il commençait ses exercices physiques : sa gymnastique rythmique, ses acrobaties, ses flexions arrière, ses abdominaux, ses sauts périlleux, puis partait courir autour de leur propriété. Ils s'habillaient chacun dans un dressing-room séparé ; les placards de Mary contenaient tout ce qu'il y avait de plus raffiné en matière de vêtements, des tailleurs sobres mais luxueux, d'adorables robes cintrées, des robes de soirées brodées de perles ou en mousseline – des vêtements tous un peu plus sophistiqués que ceux que Papa Zukor avait toujours choisis pour elle. Elle était désormais Mrs Douglas Fairbanks ; elle s'habillerait donc en conséquence.

Pour aller au studio, elle choisissait toujours un tailleur ; c'était déjà assez embarrassant de se rendre à des rendez-vous d'affaires entre des prises où elle était habillée en petite fille. Et au moins, quand elle arrivait, les gens pouvaient se rendre compte de qui elle était : la

présidente de l'un des plus importants studios de Hollywood.

Les placards de Douglas contenaient cinquante paires de chaussures sur mesure, des chemises en soie ou en tissus fins, des costumes faits sur mesure, des smokings, tout aussi bien que des salopettes et des chemises en flanelle, et de simples pantalons pour ses diverses occupations sportives – golf, tennis, polo, aviron et équitation. Mais quand il la rejoignait dans l'apaisante salle du petit-déjeuner aux murs couleur coquille d'œuf, il portait habituellement un costume. Normalement, et même s'ils avaient des invités, ils prenaient leur petit-déjeuner en tête à tête. Leurs invités pouvaient dormir jusqu'à midi, mais Douglas et Mary devaient être au studio à sept heures.

Après un premier repas léger – Douglas avait tendance à prendre du poids malgré ses exercices physiques quotidiens ; quant à Mary, bien sûr, il lui fallait paraître aussi svelte que la petite fille qu'elle incarnait à l'écran –, ils montaient dans la voiture qui les attendait, une limousine Hudson de 1920, conduite par un chauffeur en livrée. Mary se tenait très droite sur son siège, humant l'air parfumé, parcourant des yeux son royaume, ses jardins, ses écuries, la première piscine de Hollywood creusée dans le sol – l'un des nombreux cadeaux que lui avait offerts Douglas. Dans cette piscine se trouvait un canoë dans lequel ils posaient souvent avec des invités, pour les photographes.

Le long de la route qui descendait de la colline, ils remarquaient parfois une nouvelle maison en construction pour des gens du cinéma, de plus en plus nombreux, qui s'installaient sur les collines de Hollywood – ces aires depuis lesquelles ils pouvaient surplomber et surveiller leur royaume. Mais aucune de ces maisons n'était plus haute que Pickfair ; personne n'aurait osé.

S'ils avaient un peu de temps, Mary s'adressait, via l'appareil en forme de tube dont la voiture avait été équipée, au chauffeur isolé par une vitre, et lui demandait de s'arrêter au confortable petit cottage de Charlotte niché au pied de la colline. Il était évident que Mary avait pensé que Mama vivrait avec eux à Pickfair, mais Douglas s'y était fermement opposé, et lui avait fait construire une maison indépendante.

Mary frappait à la porte que Charlotte ouvrait elle-même ; ce que faisaient les deux domestiques toute la journée, Mary n'en avait

aucune idée. Car Charlotte insistait pour tout faire elle-même. Mary embrassait Mama sur la joue et disait bonjour à sa nièce, la petite Gwynnie, si elle était levée – mon Dieu, cette petite fille ressemblait exactement à sa mère, la pauvre ! – et invitait Mama à dîner si Douglas était bien disposé, sinon elle lui promettait de déjeuner avec elle au cours du week-end.

Ce n'était pas qu'il n'était pas bien disposé, se corrigeait-elle. Douglas adorait Mama. Mais parfois, il n'y avait tout simplement pas de place pour elle. Et Mama n'était pas toujours à l'aise au milieu d'invités raffinés, Mary devait bien l'admettre après que Douglas le lui avait fait remarquer.

Après le rituel du matin, elle remontait en voiture – Douglas attendait en lisant l'une de ces toutes nouvelles revues de cinéma – et ils partaient en direction du studio, en passant devant le Hollywood Hotel, des petites maisons propres bien alignées, des orangeries, puis descendaient Sunset, avec sa large allée cavalière au milieu du boulevard. Ils filaient le long de studios qui, pour certains, tomberaient dans l'oubli dès que le dernier clou serait planté tant le monde du cinéma était surpeuplé ; mais d'autres étaient bien établis, comme Famous Players-Lasky et la maison de fou de Mack Sennett.

Enfin, ils franchissaient la grille de *leur* studio. Le *Studio Pickford-Fairbanks*, comme l'indiquait la pancarte, et Mary ne passait jamais sous cette arche sans un petit sourire de satisfaction, avant de penser qu'elle se devait d'être digne. Douglas faisait de même, et ils se regardaient avec de grands yeux étonnés, en se tenant la main dans un geste de suprême satisfaction.

Ils traversaient alors leur royaume.

Dix-neuf hectares, au croisement de Santa Monica et Formosa. Les anciens studios Hampton. Quand United Artists avait été fondé, c'était un simple studio sans plateau ; le siège était à New York, où tous les sièges des studios de cinéma étaient installés. Charlie avait construit son propre studio seulement un ou deux ans plus tôt, quand il avait signé avec First National (un autre studio sans un vrai plateau de tournage). Il avait donc son propre plateau de tournage, et Griffith travaillait encore dans son studio de Long Island. Doug et Mary n'avaient pas eu d'endroit pour tourner leurs films, c'est pourquoi ils s'étaient jetés sur le studio Hampton en le réaménageant.

La nuit, parfois – souvent –, Mary restait éveillée et, dans sa tête,

passait en revue les registres de comptes. Chaque partenaire devait y inscrire les résultats de ses propres films (et les recettes du plateau de tournage). United Artists était un studio indépendant ; il n'y avait pas d'actionnaires, d'investisseurs ni de banquiers – ce qui était le plus important, car ainsi personne n'avait de comptes à rendre à des hommes d'argent : revoir le montage d'un film quand ça ne leur plaisait pas, faire ce qu'ils pensaient que vous deviez faire et non ce que vous vouliez. Mais en même temps, le studio manquait dangereusement de fonds, tournant un film après l'autre sans garantie de pouvoir faire le suivant ; et, au contraire de tous les grands studios, le leur n'avait pas de chaîne de salles de cinéma pour la distribution. Hiram Abrams, au bureau de New York, avait décidé qu'ils loueraient des salles et obligeraient les propriétaires à avancer les frais de location, en promettant de ne passer que le prochain film de Mary Pickford et Douglas Fairbanks – ce qui suffisait, évidemment. Mais quand même, au contraire de studios comme Famous Players, United Artists n'avait pas un an de films d'avance à vendre, un catalogue qu'auraient pu promouvoir les commerciaux. Diriger une entreprise et faire des films signifiait travailler au ralenti ; au mieux, Mary pensait qu'elle et Douglas ne pouvaient faire que deux ou trois films par an. Charlie et Griffith travaillaient encore plus lentement.

Toutefois, ça valait la peine de se tourmenter pour chaque penny, chaque costume, chaque accessoire. Car ils étaient libres, ils étaient leurs propres patrons. Ils étaient DougetMary.

Ils marchaient chacun jusqu'à leurs bungalows qui leur servaient à la fois de bureau et de dressing-room, s'envoyant des baisers avant de se séparer. Maquillage, habillage, vérification de l'emploi du temps de la journée de tournage, signature de chèques et de formulaires. Puis commençait le tournage sous la chaleur des projecteurs, tout le long de la matinée. Une pause déjeuner pendant laquelle ils se retrouvaient dans l'un ou l'autre des bungalows, habituellement encore affublés de leurs costumes, habituellement accompagnés d'un photographe qui était là pour saisir le pittoresque de la Petite Mary affublée de sa robe-tablier partageant un repas avec un Douglas déguisé en pirate fringant. Parfois, Charlie se joignait à eux dans son habit de Charlot, même s'il ne tournait pas. Tout ça était destiné à faire de la publicité. Pour le studio.

Puis encore des scènes de tournage, souvent jusque tard dans la

soirée. Certains soirs, Mary était trop fatiguée pour se changer et rentrait avec ses costumes de tournage qu'elle gardait pour dîner, ne se déshabillant que pour se coucher. Et même si ces vêtements étaient raidis par la sueur, elle ne cessait jamais de s'émerveiller à l'idée qu'ils avaient été conçus pour elle et seulement pour elle, et que les années pendant lesquelles il lui avait fallu porter des costumes tachés, déchirés – dans lesquels s'était incrustée la sueur de toutes les autres actrices qui étaient passées avant elle – étaient terminées. Depuis longtemps. Et même quand elle était affalée sur sa chaise, picorant son dîner avec lassitude, habillée comme une va-nu-pieds, elle était encore capable de se rappeler le long chemin qu'elle avait parcouru et récitait alors une action de grâces.

Toutefois, ces soirs là – parfois elle se contentait de se passer un gant sur le visage avant le dîner, pour au moins enlever le plus gros du maquillage qui lui bouchait les pores – étaient ceux qu'elle préférait. C'étaient les soirs au cours desquels elle était seule avec Douglas, tous deux assis l'un à côté de l'autre à l'immense table de la salle à manger ; ils parlaient de leur journée de travail, discutant les mouvements de caméra (même si Douglas faisait plus confiance à son réalisateur que Mary), la distribution des rôles, la publicité. Habituellement, elle essayait de le faire réfléchir en amont à la commercialisation des films car il avait tendance à ne pas y penser à temps. Mais une bonne promotion devait commencer le plus tôt possible. Des panneaux d'affichage, lui disait-elle chaque fois. Les panneaux d'affichage faisaient vendre les films et il était nécessaire d'avoir des garanties pour les semaines à venir !

Mais ces soirs-là étaient trop rares. Les soirs, trop souvent, ressemblaient à ceux que préférait *Douglas* – des soirs où la maison était pleine d'invités, sans aucune place libre autour de la table du dîner. Tous ceux qui visitaient Hollywood voulaient maintenant venir d'abord à Pickfair ; c'était devenu le Buckingham Palace de la Californie, fit remarquer quelqu'un – probablement Charlie. Et Mary pensait que cette comparaison était on ne peut plus appropriée. Et donc, comme le roi George et la reine Mary, Mary s'accommodait de ce désagrément – la perte de leur intimité – par devoir, car ce renoncement faisait partie de ses fonctions.

« Comment va le duc, Doug ? demanda un jour Charlie au cours d'un déjeuner au studio.

– Quel duc ? demanda Douglas, surpris.

– Oh, n'importe quel duc fera l'affaire », répondit Charlie sur un ton désinvolte.

Et Douglas et Mary éclatèrent de rire. Car Charlie avait raison ; il se passait rarement une semaine sans qu'un duc, n'importe quel vieux duc, visite Pickfair.

Douglas adorait ça ; plus il y avait d'aristocrates et mieux c'était. Des hommes de pouvoir et des politiciens. Charlie était là, lui aussi ; Charlie était toujours là pour faire rire Douglas, pour l'inciter à faire le pitre. Mary lui demanda un soir s'il avait une seule fois dîné chez lui, ce à quoi Charlie avait répondu : « Mais, Mary, ton cuisinier fait tellement mieux à manger que le mien ! »

Et c'était le cas. Car Mary avait fait ce qu'il fallait pour ça. Faire de Pickfair le symbole du raffinement, de la sophistication, de l'élégance, faisait partie de ses obligations. Son manque d'éducation pouvait encore la faire grimacer, et il lui arrivait encore de se retourner avec effroi sur son enfance de va-nu-pieds, passée à travailler dur. Mais maintenant qu'elle était la reine, elle se devait de représenter Hollywood aux yeux du monde entier, d'en prouver la légitimité, d'en montrer le raffinement. Elle devait tout à Hollywood.

Et donc, non seulement elle s'assurait que son cuisinier était le meilleur de tout Hollywood, mais aussi que tout ce qu'il y avait à Pickfair était ce qui se faisait de mieux. Le linge de table, les tapis, les tentures, la porcelaine, l'argenterie, la vaisselle dorée. Heureusement, Douglas était abstinent, et elle n'avait donc pas à se soucier de l'embarras de servir de grands vins pendant la Prohibition en prétendant qu'ils dataient d'avant cette période. Quant à elle, elle buvait toujours un petit verre de gin avant le dîner, et parfois même après, en cachette dans son dressing-room.

Ce petit verre occasionnel ne faisait de mal à personne. Elle s'en cachait auprès de Jack et de Lottie, bien sûr, car ils l'auraient mal pris – les pauvres chéris avaient un problème avec l'alcool. Lottie avait été mariée deux fois et avait laissé Charlotte élever sa fille avec l'aide de Mary. Jack s'était marié avec cette petite Olive Thomas, qui était morte d'une overdose à Paris, dans des circonstances horribles, et ce n'était donc pas seulement l'alcool qui lui posait un problème. Ces deux-là étaient victimes de la malédiction familiale. Comme l'était aussi probablement Mama, mais là encore peu importait car Mama

méritait le peu de réconfort qu'elle trouvait, et elle ne faisait jamais de scènes ni ne se faisait arrêter comme c'était le cas pour Lottie et Jack. Elle buvait tranquillement chez elle.

Mary, bien sûr, n'avait pas à se soucier de cette malédiction, car elle allait bien. Elle buvait un petit verre avant le dîner, et alors ? Qui ne le ferait pas avec toutes les lourdes responsabilités qui lui incombaient ? Qui ne serait pas quelque peu intimidé à l'idée d'avoir pour invité le duc d'York qui rendrait compte à la reine d'Angleterre de la manière dont il avait été traité à Pickfair ? Quand elle s'habillait, se couvrait de diamants et attendait de descendre son grand escalier pour accueillir ses célèbres invités, Toronto n'était jamais loin dans l'esprit de Mary. Comment pouvait-elle, la petite Gladys Smith, parler à des gens comme George Bernard Shaw ? Juste un petit – minuscule – verre de gin la calmait et lui déliait la langue. Et Douglas n'aurait pas besoin de le savoir, elle était si discrète ; après avoir bu, elle se gargarisait toujours la bouche avec de la Listerine.

Miraculeusement, ce petit verre lui permettait de tenir toute la soirée, et à vingt-deux heures précises, peu importait ce à quoi ils étaient tous occupés – à jouer à des devinettes dans la bibliothèque, à regarder un nouveau film dont la vedette était l'un de leurs invités –, Mary sonnait le maître d'hôtel afin qu'il apporte une tasse d'Ovomaltine à tout le monde – signal annonçant qu'il était temps d'aller se coucher.

Après tout, tout le monde, à l'exception des membres de la famille royale en visite, devait se lever tôt le lendemain pour aller travailler.

Et le travail était ce dont Mary avait besoin – le travail et rien d'autre. Oh, l'époque où elle était avec Frances et Mickey sur le plateau, à ne se préoccuper que de leur art, de ce que filmait la caméra... Quand il n'y avait pas besoin de s'inquiéter pour l'argent. Mary se languissait de cette époque-là, et peut-être était-ce la raison pour laquelle elle avait accepté d'être la vedette du premier film que Frances réaliserait pour United Artists, *Le Signal de l'amour*.

« Mary, laisse-moi te raconter une histoire », avait dit Frances en Europe, un après-midi où Douglas et Fred étaient partis vaquer à des occupations masculines. Frances et Fred étaient allés en Italie avant de rejoindre les Fairbanks à Southampton. « J'ai rencontré une très belle jeune fille dans un village italien. Tu sais que des soldats allemands ont été détenus en Italie après que leurs bateaux avaient échoué sur

les côtes. Cette jeune fille a été une héroïne. Elle était gardienne de phare avec son père et lors du naufrage de l'un des bateaux, elle est tombée amoureuse d'un soldat. Mais des mois plus tard, elle découvrait que c'était un espion, qui se servait du phare pour émettre des signaux aux bateaux allemands. Malgré son amour, elle le trahit et il fut exécuté. Les villageois m'ont raconté cette histoire, et m'ont présenté cette belle jeune fille italienne aux yeux noirs – et le bébé aux cheveux blonds et aux yeux bleus qu'elle tenait dans ses bras. Et j'ai pensé que ça pourrait faire un film. Un film merveilleux. Tu n'es pas d'accord ?

– Ce sera le prochain ! » s'était exclamée Mary.

Elle n'avait pas encore fini de goûter l'ivresse des sommets – encore jamais atteints avant elle –, ceux de son mariage et de sa renommée. Les journaux en rendaient compte. Après leur lune de miel en Europe, ce qui s'était passé en Angleterre, dans un pays sachant habituellement garder son sang-froid et rester impassible, fit couler beaucoup d'encre. On essayait de comprendre pourquoi des gens raisonnables s'étaient jetés ainsi sur Doug et Mary – qui, peu de temps avant, n'étaient encore que de simples vedettes de cinéma – en pleurant, en déchirant leurs vêtements avec l'air d'avoir désespérément besoin d'eux, de les voir, d'être en leur présence.

Les vedettes de cinéma n'étaient donc plus simplement des vedettes de cinéma. Et Mary n'était plus simplement Mary. Elle était intouchable. Et elle était désormais prête à grandir ; elle avait presque vingt-neuf ans. Elle avait joué les petites filles plus longtemps qu'elle n'aurait dû. Elle était mariée, tout le monde le savait. Alors pourquoi ne pas jouer une femme – une femme passionnée ? Et qui mieux que Frances, qui avait créé son personnage de petite fille, pourrait la guider sur le chemin de l'âge adulte à l'écran, non seulement en écrivant le scénario mais en réalisant le film ?

Ce serait comme au bon vieux temps ! Elles pourraient travailler sur le scénario ensemble le soir – Mary obligerait Fran à venir à Pickfair que, pour être honnête, Fran ne paraissait pas admirer tout à fait autant que Mary pensait qu'elle le devait. Oh, bien évidemment, cette chère Fran, accompagnée de Fred, était conviée à chaque dîner organisé en l'honneur de chacun des invités, et elle venait à chaque fois (même si parfois Fred ne venait pas, prétextant une compétition sportive). Mais quelque chose dans la manière dont Fran fronçait le

nez, sans dire un mot, quand elle était à table, donnait à penser qu'elle ne prenait pas plaisir à rencontrer tous ces gens importants. Et quand Douglas faisait une de ses blagues, comme remplacer un vrai couteau par un couteau à la lame en caoutchouc – laissant désespérée une pauvre duchesse alors incapable de couper sa viande – ou encore faire craquer des pétards sous la table, la manière dont Fran le regardait sans ciller donnait à penser qu'elle ne le trouvait pas drôle. Mary riait avec les autres et laissait échapper un « Oh, Douglas ! » exaspéré. Mais Fran restait poliment silencieuse, les yeux baissés, se concentrant sur son assiette.

Toutefois, Mary pourrait sûrement la convaincre de venir, en lui promettant des chocolats chauds et de longues soirées devant un feu de bois. Elles pourraient, sans aucun doute, travailler ensemble aussi facilement qu'elles l'avaient toujours fait, chacune finissant les phrases de l'autre. Sans aucun doute, entre chaque prise, elles pourraient se cacher derrière la caméra, rire et inventer des gags comme elles l'avaient fait pendant le tournage de *Pauvre Petite Fille riche* ; elles pourraient de nouveau déjeuner ensemble en piquant des fous rires dans le bungalow de Mary – comme avant.

Car Mary, à sa grande surprise, avait besoin de ça ; elle avait besoin de fuir ses responsabilités – être la reine, recevoir des dignitaires, faire les comptes et trouver des moyens de divertir Douglas, de supporter Charlie, qui suivait Douglas partout comme un petit chien, surgissant à l'improviste chez elle dès qu'il s'y passait quelque chose (quand il ne tentait pas de séduire des actrices encore adolescentes – oh, cet homme !) –, Mary avait besoin d'être là où elle avait toujours été en sécurité : sur un plateau de tournage ; elle avait simplement besoin d'être de nouveau une actrice, sans autre regard sur elle que celui de la caméra.

Et avec Fran, elle pourrait faire ça. Ce serait exactement comme au bon vieux temps ! Exactement comme... avant.

Mary était impatiente de commencer le film.

« Tu es sûre Fran chérie que nous ne pouvons pas filmer cette scène en studio ?

– Oh, Squeebie ! Tu ne crois pas qu'il faut que le paysage ressemble un peu à l'Italie ? J'ai découvert un endroit merveilleux un peu plus haut sur la côte, dans les environs de Carmel. La côte est

rocheuse et ressemble beaucoup à la côte italienne ; et la petite ville qui y est installée peut facilement passer pour un village italien. Pense à ce que nous allons économiser en construction de décors ! Nous n'aurons besoin que de quelques reconstitutions d'intérieurs qui devront être filmées ici au studio.

– Oui, évidemment. » Mary hocha la tête, Frances avait indubitablement raison, l'authenticité des décors était cruciale.

Mary n'avait plus cherché à incarner un personnage qui ne fût pas américain depuis *Madame Butterfly*. Il lui faudrait de l'aide, car elle avait refusé de céder à Fran qui voulait qu'elle teigne ses boucles ou porte une perruque. Elle serait italienne et blonde ; cette chère Fran ne comprenait pas vraiment à quel point ce film était important, le deuxième film de United Artists. Après *Pollyanna*, même si elle était aux anges de pouvoir étirer ses muscles et jouer une jeune femme italienne passionnée, il fallait quand même qu'on la reconnaisse. Elle ne pouvait pas prendre le risque que ses fans ne la reconnaissent pas, que le film ne soit pas au box-office, pas quand United Artists avait besoin de chaque sou qu'il pourrait rapporter.

Cette chère Fran ne comprenait pas vraiment le prix d'un tournage en extérieur. Il fallait organiser le voyage en train pour tout le monde, acteurs, techniciens et ceux qui donnaient des coups de main au studio et qui auraient des choses à faire sur place, dans le village existant, car il manquait toujours quelque chose – un puits aux souhaits, une église, une grange, de fausses fleurs ; sans compter le matériel, l'hébergement pour tout le monde, les repas qu'il faudrait se faire livrer (et vous pouviez parier que, pour des gens du cinéma, les cuisiniers du coin feraient payer trois fois le prix habituel), entreposer les costumes, payer les villageois pour avoir le droit de filmer chez eux... tourner en extérieur coûtait cher. Mais Fran ne semblait pas vraiment comprendre ; et d'ailleurs pourquoi l'aurait-elle dû ? Elle n'était pas à la tête de son propre studio.

« Tu vas te servir d'une maquette pour la scène de naufrage ? demanda Mary en lisant le scénario.

– Je ne crois pas, Mary chérie. Nous voulons que tout soit authentique. Tu sais que chaque image va être regardée à la loupe ; de nos jours, les femmes réalisatrices se font rares, n'est-ce pas ? Regarde Miss Lois. »

Mary hocha la tête. Lois Weber était finie ; ses films à thème ne

récoltaient plus les faveurs du public. Après la guerre, les gens voulaient qu'on les fasse rêver, qu'ils puissent s'échapper, ils voulaient des histoires d'amour. Pas des histoires avec une morale.

« Très bien. Nous enverrons quelqu'un pour trouver un bateau que nous achèterons sur place. »

Mary prit des notes, et Fran sourit.

« Maintenant, le casting...

– J'ai une idée. »

Le cœur de Mary se serra, mais elle ne fut pas surprise. Elle avait vu la manière dont Fran regardait son mari. Un regard qui exprimait non seulement de l'amour, du désir, mais aussi une certaine ambition. Un certain calcul.

« Tu veux Fred.

– Oui ! Pour le soldat allemand. Ce n'est pas un grand rôle, Mary, mais on a besoin d'un homme à la carrure imposante et qui soit séduisant. Je sais qu'il n'est encore qu'un acteur débutant, mais avec toi pour lui donner la réplique – tu sais comme tu es brillante, Squeebie, tellement expressive et généreuse ! Il ne pourrait avoir de meilleur maître que toi. »

Mary baissa les yeux, avec un petit sourire narquois. Fran la connaissait trop bien et savait flatter son orgueil. Et si Fran avait l'intention de faire de son époux un acteur, il ne pourrait avoir de meilleur rôle que celui de l'amoureux dans un film de Mary Pickford.

« Je crois que c'est une excellente idée, Fran. Et tu sais que je ne dirais pas ça si je ne le pensais pas – c'est moi qui investis, tu sais !

– Oui, tu me l'as dit », répondit Fran d'une voix à peine perceptible.

Maintenant, c'était elle qui baissait les yeux.

« Alors c'est bon, on n'en parle plus », dit Mary. Et elles passèrent à autre chose. Mais c'était loin d'être bon, car il fallait qu'elle en parle à Douglas.

Et elle avait une assez bonne idée de comment il réagirait à cette nouvelle.

« Je ne te lâcherai pas d'une semelle quand tu joueras les scènes d'amour avec cet homme ! » Le visage sombre de Douglas s'assombrit encore ; il grinçait des dents. « J'ai vu comment tu le regardais en Europe !

– Oh Douglas, ne sois pas ridicule ! Tu sais très bien que je n'avais d'yeux que pour toi en Europe – je n'ai d'yeux que pour toi, chaque jour de ma vie ! »

Mais rien de ce que pouvait dire Mary ne l'apaiserait ; elle avait déjà essayé. Douglas était terriblement possessif ; elle apprenait à comprendre qu'elle ne pouvait ne serait-ce que regarder un autre homme sans avoir à en assumer les conséquences une fois qu'elle se retrouvait seule avec Douglas. Il n'était pas physiquement violent comme l'était Owen, Dieu merci ! Mais il imaginait des choses qui n'existaient pas ; c'était comme si, leur relation ayant commencé hors des liens du mariage, Douglas pensait qu'elle était un certain « genre » de femme. Une femme en qui on ne pouvait pas avoir confiance. Et, en même temps, il semblait la placer sur un piédestal. À certains moments, il la regardait comme s'il ne croyait pas à la chance qu'il avait ; comme s'il lui était impossible de croire qu'elle puisse même seulement exister dans un monde si ordinaire.

S'il l'avait pu, il l'aurait enfermée dans une jolie petite cellule emplie des objets les plus précieux et dont il aurait été le seul à avoir la clé.

Quant à elle, elle lui faisait confiance. Elle l'avait vu sur des plateaux lors du tournage de scènes d'amour ; il n'était d'ailleurs pas très bon, il paraissait mal à l'aise, avec une lueur de panique dans les yeux. Elle ne l'avait jamais vu flirter, sauf avec elle. Ce n'était pas le genre de Douglas, au contraire de Charlie, de John Barrymore ou encore de Wallace Beery – et de tant d'autres à Hollywood ! –, qui tous considéraient les jeunes starlettes avides de réussir comme des filles faisant partie de leur cheptel et qui promettaient un rôle dans un film à une fille si seulement elle voulait bien...

Non, Douglas n'était pas comme ça. Il était plutôt du genre snob, elle devait bien l'admettre. Parfois même bégueule. Elle lui faisait confiance. Pourquoi alors ne lui faisait-il pas confiance ?

« Ce Thomson a une belle gueule, je sais. Ton amie a bien choisi. »

Mary se retint de lui dire qu'en fait c'était *elle* qui avait repéré Fred Thomson parmi une brochette de jeunes et gaillards soldats. Et, de toute évidence, elle avait bien choisi ; ces deux là s'aimaient tellement que parfois ça faisait mal à voir. Car leur mariage à eux n'était pas compliqué, c'était un mariage sur lequel ne pesait pas d'énormes attentes de la part du public.

Mary haussa les épaules ; elle savait que si elle continuait à protester la situation empirerait.

Et Douglas – qui était en préproduction du film *Le Signe de Zorro*, et avait donc du temps libre – insista pour accompagner l'équipe sur le lieu de tournage.

De toute évidence, les choses ne se passeraient donc pas comme au bon vieux temps.

À peine arrivés dans le petit village qui avait été choisi, après avoir trouvé leurs logements – Fred et Frances et Mary et Douglas partageraient la même maison –, ils commencèrent à tourner. Les prises de vues des premières scènes étaient les plus faciles et, pendant quelques jours, Fran et elle retrouvèrent un peu de la magie du bon vieux temps avec Mickey. Il y eut des prises de vues très drôles avec des chiens et des enfants qui les firent rire aux larmes derrière la caméra, des gags idiots quand Mary, au début du film, devait jouer les têtes brûlées et esquisser des mouvements de lutte comiques avec ses « frères », et faire le clown dans les rues « italiennes ». Pendant le tournage de ces scènes, Fred et Douglas partaient pêcher, et il n'y avait donc qu'elles deux sur le plateau. Dans ce cas, en faisant un effort, Mary pouvait s'imaginer que c'était comme dans le passé, lors du tournage du *Roman de Mary* ou de *L'Enfant de la forêt*, ou encore de *À chacun sa vie*.

Mais cette fois, Frances était assise dans le fauteuil du réalisateur et c'était elle qui disait « Coupez ! ». Et parfois Mary pensait que ce n'était pas le moment.

« Fran. » Mary reprit son souffle ; la scène qu'elle venait de jouer avait été très physique et elle y avait mis toute son énergie. Elle jeta un coup d'œil à une éraflure sur son poignet et appela la maquilleuse pour qu'elle s'en occupe. « Tu ne crois pas que j'aurais pu en faire un peu plus avec le gag du tonneau ? Je crois que ce serait chouette si on avait un aperçu de mes jambes dépassant du tonneau en train de battre des pieds.

– Je ne crois pas, Squeebie. Souviens-toi, tu ne joues plus une petite fille dans ce film-là. Désormais tu es une jeune femme.

– Oui, mais mes fans – ils aiment vraiment ces petits gags, tu sais. Ça a bien marché dans le passé – tu te souviens de *Pauvre Petite Fille riche* ? »

Fran se contenta de secouer la tête et reporta son attention sur le

scénario, préparant la prochaine prise de vues. Et cette fois – pour la première fois depuis toutes ces années qu’elles travaillaient ensemble –, Mary n’eut pas d’autre choix que de s’incliner.

Malgré tout, les soirées, assises toutes les deux devant un feu de bois avec un verre de lait, même quand Douglas et Fred étaient là, étaient agréables ; elles parlaient de la journée de tournage, cancanant en se demandant qui était amoureux de qui parmi les figurants et discutaient de l’emploi du temps du lendemain. Par ailleurs, Fran n’essayait pas de dire à Mary comment jouer son rôle ; elle ne l’avait d’ailleurs jamais fait. Mary l’en remerciait, car elle ne pouvait jamais vraiment parler avec qui que ce soit de ce qu’elle faisait pour se préparer. Elle lisait et relisait le scénario, voyait en imagination le personnage qu’elle devait jouer, lui inventant une enfance, une vie. Pour ce rôle-ci, elle avait lu des livres sur l’Italie. Elle avait passé beaucoup de temps devant son miroir à répéter des gestes, des attitudes pouvant paraître réalistes. Quand elle allait se coucher le soir, elle s’imaginait être cette autre personne ; prétendre ne pas être qui elle était la détendait et lui permettait de dormir d’un sommeil paisible.

Cependant, tandis qu’approchait le moment où seraient tournées les scènes qu’elle devait jouer avec Fred, elle remarqua que Fran passait plus de temps avec lui, lui expliquant le scénario. C’était normal de la part de Fran, c’était son travail ! Mais Mary se sentait, si ce n’était mise à l’écart, tout au moins négligée. Évidemment, c’était elle la professionnelle, se disait-elle. C’était elle qui avait de l’expérience. Fred commençait à peine dans le métier.

Lors de la répétition du tournage des scènes d’amour, Douglas était toujours sur le plateau, le regard mauvais, pendant que Fran, le scénario à la main, leur faisait prendre leurs marques. Fran avait toujours un bras sur celui de Fred, le guidant gentiment, alors qu’elle indiquait à peine à Mary ses marques. « Mary, passe par là. Marche ici. Regarde là-bas. »

Pour les premières prises de vues, la caméra cliquetant bruyamment, avec un petit orchestre en direct sur le plateau – accordéons et violons jouant des airs italiens –, Fred était très raide. Il fallut de nombreuses prises avant qu’il ne se détende – or Fran savait que Mary était meilleure dans les premières prises ! Elle était une actrice fonctionnant à l’instinct ; après deux ou trois prises, ayant

exprimé toutes ses émotions, elle se fanait et son jeu faiblissait. Mais non, Fred était trop inexpérimenté ; il lui fallait du temps pour ne plus regarder la caméra d'un air terrorisé.

De plus – et elle le dit à plusieurs reprises à cette chère Fran, mais Fran parut ne pas entendre –, il y avait trop de plans avec elle et Fred de profil, partageant l'écran à égalité. Mary était habituée à avoir au moins un gros plan dans chacune des scènes qu'elle jouait ; après tout, c'était pour voir son visage à elle que les gens payaient ! Mais Fran s'assura que Fred soit lui aussi filmé en gros plan. Plus souvent que ne l'était habituellement le rôle masculin qui donnait la réplique à Mary. Fred était bien sûr séduisant, mais c'était elle la star. Ce qu'elle rappela aussi – très gentiment – à Fran. Plusieurs fois. Et cette chère Fran, bien qu'elle ait probablement entendu, n'eut pas l'air d'y prêter autant d'attention qu'elle aurait dû.

La première fois que Fred dut la prendre dans ses bras pour l'embrasser pendant que la caméra tournait, Mary entendit Douglas grogner. Quand Fred le regarda, étonné, Douglas s'empressa de lui sourire et prétendit faire le pitre. Mais le cœur de Mary se serra. Quel idiot ! Ce n'était pas drôle, ça n'avait rien d'une réaction d'amoureux. Si seulement il avait vu la terreur dans les yeux de Fred tandis qu'il penchait la tête vers elle ! Il avait fallu tout le sang-froid de Mary pour qu'elle n'éclate pas de rire. Elle essaya de le guider, en lui faisant sentir que son personnage à elle – une jeune femme italienne – pouvait être l'agresseur ; quand elle l'attira vers elle (les bras du pauvre homme étaient si raides, il était si tendu qu'on aurait dit qu'il avait oublié comment s'en servir et elle dut donc prendre l'initiative), elle perçut le discret hochement de tête de Fran derrière la caméra.

En raison du manque d'expérience de Fred, ils avaient dépassé le nombre de jours de tournage prévus, mais Mary ne fit aucun commentaire car elle savait qu'en parler ne donnerait rien de bon, même si elle veillait tard le soir pour faire les comptes, en essayant de transférer de l'argent d'un département à un autre. Par ailleurs, à mesure que les jours passaient, Douglas faisait les cent pas derrière la caméra, ayant besoin d'un exutoire à sa jalousie et son ennui. Il n'était pas habitué, au cours d'un tournage, à n'être qu'un observateur. À un moment, Mary suggéra à Fran de l'employer comme doublure pour les acrobaties, mais Fran était persuadée que les spectateurs le

reconnaîtraient, ce qui les distrairait de ce qu'ils voyaient à l'écran. Mary dut admettre qu'elle avait probablement raison.

Cette chère Fran passait-elle trop de temps sur les gros plans de Fred en dépit du retard, insistant pour toujours rester derrière la caméra afin qu'il se sente et paraisse plus naturel ? Oui. Mais Mary ne le dirait jamais à voix haute. Elle ne se plaindrait jamais. Elle canalisa toutes ses émotions quand elle était filmée en gros plan, ouvrant grand son cœur à la caméra, s'épanouissant comme une fleur.

Décidée à occulter de l'écran le pauvre Fred.

Toutefois, beaucoup de choses étaient admirables dans la manière dont travaillait Fran. Elle maîtrisait parfaitement les mouvements de caméra même si elle n'avait pas autant d'imagination que Mickey. Mary était fière d'avoir son amie, une femme, derrière la caméra ; et elle donna des interviews dans lesquelles elle recommandait chaudement les femmes réalisatrices. « C'est agréable d'avoir quelqu'un qui comprend les relations humaines, qui prend le temps de les comprendre, disait-elle. Les femmes sont naturellement douées pour les émotions et ne laissent pas les aspects techniques prendre le dessus. »

Pour toute la presse qui suivait l'affaire, l'équipe de tournage était une grande et joyeuse famille, les deux couples aussi proches qu'ils l'avaient toujours été, le tournage rien d'autre que le prolongement de leur lune de miel commune. Ils posaient tous ensemble en préparant des spaghettis dans leur cuisine, en riant, en souriant. « C'est merveilleux d'être dirigée par sa meilleure amie », répétait Mary.

Intérieurement, que Fran et elle ne se parlent plus que rarement en dehors du tournage commençait à lui peser. Elle ne comprenait pas vraiment quand ni comment c'était arrivé ; c'était arrivé, c'est tout. Après le travail, elles se retiraient chacune dans leur suite respective avec leur époux respectif, et le soir les deux couples ne se retrouvaient plus devant un feu de bois en bavardant.

« Bonne nuit, Mary.

– Bonne nuit, Fran. »

Et les portes claquaient en se fermant.

Le dernier jour – le dernier, Dieu merci ! Mary était impatiente de voir les figurants et les techniciens, jusqu'au dernier, repartir en train, pour qu'elle n'ait pas à payer leurs frais de séjour une minute de plus – fut terrible ; le temps était orageux, le ciel couvert de nuages

noirs, et l'océan, battu par une pluie violente, était gros de vagues terrifiantes. Une fin au diapason de ce tournage difficile.

C'était le jour où ils devaient détruire le bateau – ce même bateau qu'il avait fallu acheter sur les instances de Fran plutôt que d'utiliser une maquette. La tempête permit de réussir la scène de naufrage, le bateau échoua contre les rochers, mais la doublure de Mary eut un problème ; l'homme luttait contre les vagues, il passa et repassa sous l'eau à plusieurs reprises et soudain tout le monde s'affola. Quelqu'un cria, quelqu'un d'autre courut pour trouver un bateau à jeter à l'eau afin de le secourir. Mais Fred et Douglas n'attendirent pas ; tous deux, après avoir échangé un simple regard, démolirent le décor et se jetèrent à l'eau pour repêcher l'homme qui se noyait. Mary, trempée jusqu'aux os malgré son épais imperméable, fut incapable de regarder ; elle ne put que prier. Se tournant vers Fran, elle s'apprêta à se jeter dans les bras de son amie pendant que leurs époux risquaient leur vie.

Mais Fran ne lui jeta pas même un regard. Elle resta debout, sans flancher, près de la caméra, son imperméable trempé, ses cheveux décoiffés, ses boucles mouillées lui retombant dans le dos. Elle ne bougea pas d'un millimètre ; elle cria à son cameraman terrifié de continuer à filmer en dépit du fait que son mari était ballotté par les flots comme une simple poupée de chiffon. Et, en cet instant, Mary l'admira plus que jamais. Elle n'était pas sûre que même le génial DeMille, dans de telles circonstances, aurait été capable de rester aussi calme, qu'il aurait su garder son sang-froid.

Le Signal de l'amour sortit en salle le 9 janvier 1921. Le film marcha relativement bien mais ce ne fut pas le grand succès dont avait besoin United Artists et, rétrospectivement, Mary en voulut à Fran de lui avoir proposé de jouer le rôle d'une mère. Dans son prochain film, Mary jouerait elle-même une enfant – l'enfant que le public voulait qu'elle reste, endossant ce rôle que, pour commencer, Fran avait écrit pour elle. Toutefois, Fran n'écrivit pas le scénario de *Par l'entrée de service*.

Il faudrait attendre dix ans pour que Frances et Mary retravaillent ensemble sur un film. Dix longues années, au cours desquelles tant de choses arriveraient, tellement de choses qu'elles ne pourraient ou ne voudraient pas partager.

1924–1926

Nous nous la jouâmes Hollywood.

C'est ce que nous racontions à tous nos amis, jubilant, bien que déconcertés. Car même si, après avoir supporté le faste étouffant des dîners à Pickfair, nous rentrions dans notre petit appartement douillet pour retirer nos chaussures et en rire, nous avions fait la même chose que Mary et Doug.

Nous avions bâti notre propre palais.

Mais le nôtre était différent – ou tout du moins c'est ce que nous nous disions. Ce que nous avions construit n'était pas un mausolée mais un ranch où il faisait bon vivre et travailler, avec des écuries et des logements pour des cow-boys. Oui, la maison était équipée de grandes orgues qui étaient arrivées d'Italie par bateau ; oui, il y avait des jardins, et des chambres pour les invités, une salle de projection et une piscine. Oui, nous vivions tout en haut de la colline, comme Doug et Mary. Pour être précise, tout en haut de Smokey Mountain, dans Beverly Hills. Oui, nos voisins étaient des stars de cinéma avec eux aussi des écuries et des piscines.

Mais notre maison n'était pas une vitrine étouffante.

La première fois que nous partîmes à la recherche d'un terrain à bâtir, nous fûmes sidérés. « Non Fred, je suis désolé », lui avait dit l'un de ses vieux amis de fac, quand nous avions évoqué la possibilité d'acheter un terrain sur l'une des collines lui appartenant. « Je suis désolé d'apprendre que tu as renoncé à être pasteur pour devenir acteur. Car j'ai mis un point d'honneur à ne jamais vendre à des Juifs ni à des acteurs. »

En un éclair, j'eus l'impression de revenir presque dix ans en arrière, lors de mon arrivée à Los Angeles. Certaines choses ne changeaient donc jamais ! Et pourtant tellement de choses avaient

changé depuis cette époque-là. Les Juifs et les acteurs avaient fait Los Angeles, lui avaient donné une industrie, en avaient fait un lieu scintillant sur la carte du monde.

« Sans les Juifs et les acteurs, tu resteras avec des terrains sur les bras sans pouvoir t'en débarrasser », avait répliqué Fred exactement comme je m'apprêtais à le faire. « Va te faire foutre, Larry. Et tu te dis chrétien ? »

Je n'avais jamais entendu Fred jurer. Pas une seule fois. Mais je me rengorgeai de fierté tandis qu'il me prenait le bras et me poussait vers la sortie de l'agence immobilière. « Je pense que j'ai une mauvaise influence sur toi », lui dis-je à voix basse en lui souriant. Les traits de son visage étaient tendus par la colère.

« Et je t'en suis reconnaissant », me répondit-il.

Presque dix ans ! Dix ans depuis que j'étais arrivée à Los Angeles, et si certaines choses n'avaient certes pas changé, beaucoup d'autres n'étaient plus les mêmes.

J'étais la scénariste la plus recherchée de la profession, et je n'étais plus seulement connue comme étant « la scénariste de Mary Pickford ». J'avais refusé de nombreuses propositions de contrats longue durée avec des studios pour avoir la possibilité de choisir les projets qui m'intéressaient. J'avais écrit des scénarios pour Hearst, et pas seulement pour Marion Davies, mais aussi pour de gros succès comme *Humoresque*. À cette époque, j'écrivais pour Joe Schenck des scénarios de films dont la vedette était Norma Talmadge, sa fascinante épouse aux cheveux aile de corbeau ; des mélodrames à l'intrigue complexe, bien différents des comédies tarte à la crème comme *À chacun sa vie* ou *La Petite Vivandière*, mes premiers films avec Mary. C'était fini le temps où je n'imaginai que des histoires pour une petite fille aux boucles blondes ; cette industrie qui ne cessait de grandir donnait des ailes à mon imagination. Les choses avaient tellement changé depuis mes débuts, quand j'écrivais ce qui me passait par la tête, griffonnant pendant que les caméras tournaient, parfois écrivant – et tournant – deux scénarios dans un même après-midi.

Maintenant, on me fournissait un bureau partout où je devais travailler ; un bureau et une secrétaire. Mais je préférais écrire à la maison, dans mon lit : adossée à une montagne d'oreillers, j'écrivais à la main sur un petit plateau en bois faisant office de bureau, ou dictais à une secrétaire qui taperait le texte à la machine. Quand on avait

besoin de moi au studio pour un casting ou pour réécrire un scénario, mon chauffeur m'y conduisait. Les départements de production avaient désormais de gros moyens, les plateaux de tournage étaient parfaitement équipés, éclairés par des lampes à arc, avec plusieurs cameramen, des orchestres pour la musique d'ambiance, une armée de maquilleuses et d'habilleuses, des sous-fifres qui s'affairaient entre chaque prise auprès des stars, maniant la brosse, la pince à épiler et la houppette. Et les prises étaient nombreuses ; c'était fini le temps où il fallait que la première soit la bonne, afin que le film soit monté au plus vite et immédiatement projeté dans les devantures des tout nouveaux nickelodéon.

Désormais, les salles de cinéma étaient somptueuses, même dans les plus petites villes. Sid Grauman avait récemment ouvert un autre de ces palaces, pour concurrencer son grand Egyptian Theater, et qu'on appelait le Chinese Theater. À présent, les films importants y bénéficiaient d'une projection en avant-première : le film inaugural fut celui de Doug, *Robin des Bois*, en 1922. Pour la première fois, les spectateurs avaient été invités à regarder, bouche bée, des stars de cinéma marcher sur un tapis rouge, d'énormes projecteurs éclairant le ciel et rivalisant avec les flashes des photographes. Nous y étions allés pour soutenir Mary et Doug, qui étaient toujours les deux plus grandes stars du moment.

Les studios se montaient et disparaissaient presque aussi rapidement, le plus souvent par manque d'appuis financiers et de réseaux de distribution. Pourtant, certains perduraient. Par ailleurs, un nouveau studio, dont on disait qu'il serait différent, venait juste d'ouvrir ses portes et un jour, je me retrouvai à m'entretenir avec un homme qui répondait au nom de Louis B. Mayer.

« C'est donc là la scénariste la mieux payée de tout Hollywood ? » Un homme replet, avec un nez crochu, des cheveux noirs clairsemés et des lunettes rondes, se leva de derrière un énorme bureau, perché sur une estrade, pour me saluer. D'un geste brusque de la tête, il renvoya les autres hommes présents dans la pièce, à l'exception de l'un d'entre eux. « Restez, Irving. »

Le frêle jeune homme avec de gros yeux intelligents et un sourire timide me salua de la tête et me tendit la main. « Irving Thalberg, Miss Marion.

– Enchantée de vous rencontrer tous les deux. »

Je souris et, avant de m'asseoir, je rajustai mes fourrures d'un geste ostentatoire – lors des rendez-vous professionnels, je portais toujours des fourrures pour rappeler à ces messieurs que j'avais pu me les offrir moi-même, que ce n'étaient pas des cadeaux.

Louis Mayer reprit sa place sur son trône, mais me sourit avec bienveillance. Mr Thalberg prenait des notes.

« La scénariste la mieux payée et la plus talentueuse, poursuivit Mayer. Je sais que je suis nouveau ici, mais ce studio sera un jour le plus important de tous. Et je voudrais que vous rejoigniez notre équipe.

– Mr Mayer, être indépendante me convient plutôt bien. Je n'aime pas être pieds et poings liés à un studio. Mais je serais ravie d'écrire un scénario pour vous – à condition que vous acceptiez les conditions financières qui sont les miennes.

– Un seul ? Bon, c'est un début. » Mayer sourit, un petit sourire rusé. « Je suis résolu à ne faire que des films que mes filles, Edith et Irene, peuvent voir. Après tous ces scandales, Hollywood doit changer. Je soutiens les positions de Will Hays. Pas vous ? »

Je savais ce que j'aurais dû répondre mais je rechignai à le faire. J'étais parfaitement au courant des scandales qui affectaient le milieu du cinéma. En 1921, Fatty Arbuckle – Roscoe, pour ceux d'entre nous qui étaient ses amis – avait été accusé d'homicide involontaire, après une fête tragique le soir du Labor Day à San Francisco, au cours de laquelle l'une des invités, une fille nommée Virginia Rappe, était morte. Les journaux avaient tous laissé entendre qu'elle était morte d'une perforation de la vessie suivie d'une péritonite, après que Fatty l'avait violée, lui-même ou avec une bouteille d'eau gazeuse, tout dépendait du journal que vous lisiez.

La vérité éclata lors du procès – cette fille avait une maladie vénérienne et, d'après certains, une cystite, des états qui pouvaient être aggravés par la consommation d'alcool. Aucune preuve ne corroborait l'hypothèse du viol. Toutefois, ce scandale brisa net la carrière du pauvre Roscoe. Et quand le réalisateur William Desmond Taylor fut retrouvé mort assassiné un an plus tard et que la rumeur courut que la coupable était soit Mary Miles Minter soit Mabel Normand, mon bien-aimé Hollywood se transforma soudain en une version moderne de Sodome et Gomorrhe. Quelques années auparavant seulement, ces scandales n'auraient pas fait la une des

journaux nationaux. Mais maintenant si. Car, sentant l'odeur de l'argent qui se faisait à l'autre bout du pays, Wall Street avait commencé à investir dans les studios. Et donc Wall Street fit appel à un homme du nom de Will Hays pour surveiller les mœurs débraillées de Hollywood, pour s'assurer que les films qui étaient tournés ne choqueraient pas la morale, et pour restaurer la réputation du milieu du cinéma, une industrie qui pesait des milliards de dollars, afin que les gens de l'Amérique profonde veuillent bien continuer à dépenser de l'argent pour acheter des tickets de cinéma.

Avec la création de l'association Motion Pictures Producers and Distributors of America – dont Hays fut le premier président –, l'industrie du cinéma changea. Tout commença avec un banquet en 1922 à l'Ambassador Hotel, organisé par Mary Pickford et Douglas Fairbanks, et auquel se rendirent mille cinq cents sommités du cinéma comme Gloria Swanson, Cecil B. DeMille, Harold Lloyd, Charlie Chaplin... et Fred et Frances Thomson. Un banquet au cours duquel tout Hollywood consacra cet homme qui, pensais-je, ressemblait à une cruelle chauve-souris aux dents pointues – leur sauveur.

Après ce banquet, tout changea. Désormais, tous les studios avaient leurs propres censeurs, et je devais soumettre mon travail à la MPPDA pour obtenir le feu vert. Toutefois, si on me disait d'écrire des scénarios édulcorés et sirupeux sur le papier, ce n'était souvent pas ce qui était finalement filmé ; sur le plateau de tournage, nous ajoutions les mêmes scènes sophistiquées et sexy que les amateurs de cinéma aimaient.

Pourtant, ce nouveau système ne pouvait qu'aller de pair avec un nombre croissant de films niais et j'avais arrêté de lire les critiques. Essayer de plaire à tout le monde signifiait qu'au final personne n'était entièrement satisfait, et les scénaristes étaient ceux qui étaient le plus critiqués.

« Vous ne voulez donc faire que des films sages ? » demandai-je. Je remarquai qu'Irving Thalberg s'apprêtait à ouvrir la bouche pour finalement s'en abstenir après que son patron lui eut jeté un rapide coup d'œil.

« J'ai un faible pour le genre humain », répliqua Mayer avec l'un de ses sourires charmants et malicieux, et je ne pus qu'éclater de rire. Nous nous mîmes d'accord sur un chiffre et nous serrâmes la main.

« J'adore faire des surprises et donc, en plus de votre salaire – je

ferai porter un chèque à votre domicile cet après-midi –, je vous offre un bonus.

– Vraiment ? »

Je me levai et me laissai raccompagner à la porte par Mayer. J'étais plus grande que lui, mais je me gardais bien de me voûter car je ne voulais pas froisser son orgueil.

« J'ai beaucoup de respect pour vous, Frances Marion », dit Mayer. Sur ce, il me pinça le cul ; indignée, je ne pus retenir un cri. Je n'avais qu'une envie, sortir le plus vite possible de ce bureau. Il me fit quand même bien rire quand je découvris mon « bonus » plus tard ce jour-là. C'était une photo de lui, dédicacée d'une écriture fleurie :

À une jeune auteur talentueuse
De la part de son ami,

Louis B. Mayer

Au souvenir de ses mains baladeuses sur ma peau, je la jetai aussitôt à la corbeille – c'est tout ce qu'il méritait.

Louis B. Mayer était loin d'être le seul homme à m'avoir pincé le cul, même si, en tant que scénariste on m'accordait plus de respect qu'à une actrice, et je m'estimais heureuse. N'empêche que mes amies et moi devions supporter les pincements, les ricanements et les offenses ; c'était le prix à payer, un nouveau prix qui n'était plus exactement le même qu'autrefois, quand tout le monde était nouveau dans le milieu et qu'il n'y avait pas de hiérarchie. Cette nouvelle hiérarchie était patriarcale ; les investisseurs étaient devenus des producteurs et pouvaient engager et virer selon leur bon vouloir. Du jour au lendemain, la promotion canapé était née. Mon épaule fut mouillée plus d'une fois par les pleurs de honte d'une jeune actrice au cœur brisé quand, après avoir fait son « devoir », elle n'était pas pour autant engagée comme partenaire du rôle principal dans le prochain film d'amour avec pour vedette Ramon Novarro (ou Rudolph Valentino ou encore Wallace Reid).

Et même si le principe de la promotion canapé ne me concernait en rien, je n'étais pas à l'abri de ce patriarcat. Quand *Le Signal de l'amour* sortit sur les écrans, plusieurs articles affirmèrent que Mary avait joué un rôle qui ne lui convenait pas uniquement pour faire

plaisir à sa « scénariste devenue réalisatrice ». Et quand l'un des articles s'offusqua de la « maquette » utilisée pour le naufrage en disant « qu'en tant que réalisateur, seule une femme oserait utiliser quelque chose d'aussi peu réaliste », je fus furieuse. J'écrivis une lettre en vitesse pour expliquer comment j'avais filmé un vrai bateau au cours d'une vraie tempête, au péril de la vie de mon équipe, sans parler de celle de mon mari. Mais bien évidemment, aucun *erratum* ne fut publié.

Après ça, je ne fus plus certaine d'avoir envie de réaliser un autre film ; en tant que scénariste, je n'avais jamais eu de critiques aussi ouvertement sexistes. Les femmes étaient catégorisées ; il n'y avait que peu de femmes réalisatrices comme Lois. On nous acceptait apparemment mieux comme scénaristes ou monteuses, des rôles de collaboration plus que de direction. Mais Joe Schenck me harcela pour que je réalise un film ayant pour vedette Norma Talmadge, et j'acceptai. Pour le regretter aussitôt.

Car Schenck avait pour habitude de faire défiler des hommes d'affaires – investisseurs, propriétaires de salles de cinéma – sur le plateau pour qu'ils me voient, comme si j'étais un phénomène de foire. « Regardez ! C'est notre réalisatrice, une femme. Vous êtes surpris, hein les gars, de voir qu'elle est aussi canon ? »

« Je pensais que vous seriez plus grosse », me dit l'un d'eux.

« Je pensais que vous porteriez des pantalons », fit un autre qui, en fait, se pencha pour toucher mes jambes finement gainées de soie. Je chassai sa main d'une tape mais, en voyant l'expression sur le visage de Joe Schenck, je me forçai à sourire avec modestie, feignant même la séduction.

« Je préfère le satin et les diamants », répliquai-je d'une voix enjôleuse, comptant mentalement l'argent que j'avais sur mon compte en banque pour ne pas perdre de vue ce que je valais vraiment. « Après tout, j'ai de quoi me les offrir. »

Joe et ces messieurs éclatèrent de rire. « Eh ben, mon vieux, elle a de la répartie », fit quelqu'un, étonné, tandis qu'ils posaient tous pour un photographe. J'étais littéralement cernée par tous ces hommes, à tel point que je ne pus rabrouer le « gentleman » qui se permit de poser la main sur ma poitrine.

« Que pense votre mari de tout ça, mon cœur ? Ça lui est égal que sa femme porte la culotte ? »

– Je peux vous assurer que quand nous sommes à la maison, c'est lui qui porte la culotte », répondis-je avec le même sourire pincé.

« Eh les gars, attendez de voir quand nos petites femmes, bien tranquilles à la maison, seront au courant, fit remarquer un autre. J'espère que ça ne va pas donner des idées à la mienne ! Je détesterais perdre la meilleure cuisinière de tout le Kansas !

– Ça n'existe qu'à Hollywood, mon vieux. Chez nous, aucune femme ne se comporte de la sorte, crois-moi. Elles savent rester à leur place », répondit encore un autre – celui qui quelques instants auparavant me pinçait les seins comme si, après tout, ce geste lui était dû.

En pensant à mon chèque, je les saluai d'un aimable geste de la main, tandis que Schenck conduisait ce troupeau de bœufs vers la rampe pour quitter le plateau, et je me laissai glisser de mon fauteuil de réalisatrice. Je fonçai ensuite en direction d'une fontaine à eau, en bus un grand verre et – après plusieurs profondes respirations – me retournai pour donner l'ordre aux techniciens de reprendre le travail sans mon habituel sourire d'excuse. Et depuis quand avais-je d'ailleurs pris cette habitude ? Pourquoi esquissais-je toujours un petit geste – haussement d'épaules, sourire, éclaircissement de la voix – avant de demander, et non pas de donner l'ordre, aux acteurs et aux techniciens de prendre leurs marques, de préparer une prise de vues et de filmer ?

Lois se comportait elle aussi de la même manière, me rappelai-je. Usant de sa douce féminité, avec des petits regards et des gestes implorants. Comme si elle présidait un goûter. Était-ce ainsi que les femmes de pouvoir se comportaient toujours ? Je n'en savais rien car il n'y en avait pas tant que ça à qui j'aurais pu le demander.

Alors que mon équipe me regardait, bouche bée, je m'excusai d'avoir crié. Puis je m'en voulus de m'être excusée.

En rentrant en voiture ce soir-là, je me repassai, furieuse, le déroulé de la journée dans ma tête, en faisant une liste rapide de toutes les choses que j'aurais voulu dire à ces mâles répugnants. C'est alors que j'entendis une sirène et, en jetant un coup d'œil derrière moi, me revint à l'esprit le sergent mal embouché qui m'avait accompagnée jusqu'à Verdun.

« Putain d'enfoiré ! » grommelai-je. Car un policier sur une moto me faisait signe de me garer. Ce que je fis, tout en continuant à jurer. Puis je descendis la vitre de ma portière.

« Avez-vous une idée de la vitesse à laquelle vous roulez ?

– Non, je ne sais pas. »

Je décidai de ne pas protester ni même feindre l'innocence ; je savais que je roulais vite. Je n'avais qu'une envie, rentrer à la maison.

« Évidemment que vous n'en savez rien, fit le policier, ironique. J'en ai ma claque de toutes ces femmes écervelées qui prennent le volant. Maintenant que vous avez le droit de voter, vous les nanas, vous croyez toutes que vous avez aussi le droit de conduire. »

J'agrippai le volant, en essayant de rester calme. « Ces écervelées me rapportent plus de cinquante mille dollars par an, si vous voulez savoir. » J'attrapai dans ma pochette une liasse de billets pour payer la contravention, les jetant presque à la tête du policier.

Puis je redémarrai en trombe. Pour retrouver les bras aimants de Fred. Et notre domaine sur la colline.

Nous l'avions baptisée La Colline Enchantée et, des années plus tard, dans mes rêves qui ressemblaient plus à de vagues bribes de souvenirs qu'à de vrais rêves, c'était toujours à cette maison que je revenais.

À cette demeure de deux étages en stuc blanc, avec vingt pièces, de grandes arches, un toit en tuiles rouges dans le style espagnol, et dessinée par Wallace Neff – l'architecte qui avait aussi dessiné Pickfair. À cette longue allée bordée d'arbres fruitiers et de rosiers grimpants, au bout de laquelle se trouvait une gigantesque fontaine carrelée au milieu de la cour. Aux murs couverts de bougainvilliers, aux palmiers et au jasmin en pots. Au blason que Fred et moi nous étions amusés à dessiner, représentant une caméra, une tête de cheval, un fer à cheval, une feuille de papier et un stylo à plume.

À l'immense salon, avec ses poutres imposantes et ses larges baies vitrées. La piscine, les jardins. Les grandes orgues dont j'essayais de jouer – en rassemblant les souvenirs que j'avais de mes cours de piano quand j'étais enfant – avec plus d'enthousiasme que de talent. La chambre principale avec, dans la salle de bains, une douche de trois mètres de haut pour mon gaillard d'époux. Des cheminées partout ; j'étais convaincue qu'une maison n'avait jamais trop de cheminées, pas plus que de meubles anciens, de tapisseries ou de chambres de bonne.

Plus bas sur la colline, on avait construit une écurie pour le cheval

de Fred, Silver King, un grand et bel animal qu'il avait dressé pour les films. Fred, déterminé à être un modèle pour les jeunes garçons, avait décidé que les films de cow-boys étaient le bon moyen pour y parvenir – notamment parce qu'il n'y avait pas de scènes d'amour, seulement une rapide étreinte de l'héroïne à la fin, quand le cow-boy et elle s'éloignaient dans la lumière du coucher de soleil. Et après le succès de *La Caravane vers l'Ouest* en 1923, les studios avaient très envie d'investir dans ce genre de films. Quand notre maison fut terminée, en 1924, mon Fred était le cow-boy vedette numéro deux juste après Tom Mix ; dans une série de westerns, il partageait l'affiche avec Silver King, qui avait sa propre maison chauffée – séparée du reste des écuries – et des palefreniers vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour pourvoir à tous ses besoins.

« Ce cheval mange mieux que moi », plaisantais-je. Mais ça n'avait aucune importance ; rien n'avait d'importance à cette époque-là.

À cette époque-là, quand l'argent coulait à flots, l'argent que nous gagnions tous les deux, nous essayions de le dépenser aussi vite que nous le pouvions, et Dieu sait si nous essayions ! Tout le monde à Hollywood, tous nos vieux amis qui avaient eu l'habitude de mettre en commun chaque centime pour partager une assiette de spaghettis et une pinte de bière – tous nous construisions de grands manoirs, des écuries, des piscines, pour la plupart à Beverly Hills. Nous avions pour voisins Harold et Mildred Lloyd. Mais aussi John Gilbert. Et un nouveau venu à Hollywood, qui s'appelait Rudolph Valentino.

Tout le monde se la jouait Hollywood ! Maintenant que nous savions que notre industrie n'allait pas disparaître, nous nous enracinions, dépensant l'argent que nous n'aurions jamais pu imaginer pouvoir gagner – certains n'avaient pas assez d'instruction pour compter et c'est ce à quoi servaient les imprésarios et les conseillers financiers. Les fils de chauffeur employaient maintenant eux-mêmes des chauffeurs. Les filles de femme de chambre avaient maintenant une vingtaine de domestiques. Les vacances en Europe étaient de rigueur.

Des fêtes ! Tout le monde organisait des fêtes ! Et c'est donc ce que faisaient aussi les Thomson. Nous invitions tous nos amis, les vieux amis et les plus récents, à venir à La Colline Enchantée pour se détendre, sans afféterie, en tenue décontractée ; nos soirées n'étaient en rien comparables à celles, guindées, de Pickfair. Personne ne devait

porter de diadème ; les smokings étaient bannis à l'arrivée. Et, parfois, nous nous entassions tous dans plusieurs voitures pour aller voir des combats de boxe ; la boxe était une nouvelle mode à Hollywood et Gene Tunney, l'ami que Fred avait rencontré lors de l'organisation des compétitions sportives entre pays alliés, était champion du monde.

D'autres fois, nous, les femmes, chassions en riant les hommes pour qu'ils aillent voir seuls les combats et nous organisions ce que la presse appela très vite des *Cat's Parties*. Je demandais à chacune d'apporter son pyjama, nous nous démaquillions, détachions nos cheveux, puis descendions en bande dans la salle de projection du sous-sol pour regarder non pas les films qui venaient de sortir – ce qui était d'usage à Hollywood – mais plutôt nos vieux films. Il était surprenant de se rendre compte à quel point il était difficile de trouver ces vieux films des années 1910 ! Nous n'avions jamais imaginé à l'époque que ce que nous faisons serait pérenne ni que ces films auraient de la valeur ; ces vieilles bobines de films avaient donc, le plus souvent, disparu dans des réserves oubliées, empilées dans des boîtes, sans même être protégées de la lumière.

Mais qu'est-ce que nous nous amusions à nous voir quand nous étions encore si jeunes et presque sans formes ! Je ne pouvais pas plus me regarder dans ces vieux films de Lois Weber maintenant qu'à l'époque, mais maintenant, au moins, je me connaissais et connaissais la place qui était la mienne dans le milieu. Bessie Love, Alma Rubens et Pola Negri – de grandes stars désormais – gloussaient avec jubilation en se revoyant dans les rôles de figurantes qu'elles jouaient en ce temps-là, servant de faire-valoir à des stars qui n'en étaient plus. Elles sifflaient et braillaient en se voyant pomponnées pour la caméra, pour essayer d'apparaître sous leur meilleur jour et se faire remarquer. Et mes chères amies Anita Loos et Adela Rogers St. John hurlaient d'un rire misérable en voyant leurs premiers scénarios, se demandant ce qu'elles avaient alors bien pu boire pour écrire des choses pareilles !

Parfois moi aussi je grimaçais – surtout devant ces films qui dataient de World – mais, dans l'ensemble, j'étais heureuse. Heureuse d'être en compagnie de ces femmes, des actrices, des scénaristes, des réalisatrices ; heureuse de pouvoir rallumer ensuite la lumière et de m'installer confortablement pour parler boutique, et proposer mon aide, mon soutien, mes conseils.

« Vous êtes au courant pour cette pauvre Gloria Swanson ? » demanda un soir Theda Bara – une panthère à l'écran mais une femme plutôt boulotte dans la vraie vie – après que j'eus rallumé.

« Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda aussitôt sa sœur, tout aussi boulotte, qui l'accompagnait partout, même sur les plateaux de tournage.

– Son mari l'a accusée d'adultère au moment du divorce – en citant treize autres hommes dont Valentino ! La pauvre Gloria, c'est un tel mufle. Mais le studio pour lequel elle travaille exige désormais qu'une clause de moralité soit rajoutée dans son contrat, même si tout le monde sait qu'elle n'est pas la seule à avoir eu des aventures. Et d'ailleurs pas avec Valentino !

– Mon nouveau contrat a une clause de moralité aussi, claironna la belle Pauline Starke.

– Nous en avons toutes une, marmonna quelqu'un. Merci Will Hays. Si je suis impliquée – ou même seulement accusée de l'être, comme Gloria – dans une “relation adultère ou des relations contraires à la morale”, ils peuvent rompre mon contrat. Croyez-vous que les directeurs de studio ont des clauses de moralité dans leur contrat ? Non. Et pourtant ce sont les pires – ce sont eux qui pratiquent la promotion canapé dans leurs bureaux.

– Vous le savez, C.B. DeMille n'a pas de clause de moralité », dis-je en proposant une nouvelle tournée de cocktails. Aucun des magnats n'en avait, et cette hypocrisie me rendait furieuse. « Il a un *harem* », murmura Norma Talmadge. Elle se faisait rarement remarquer lors de ces soirées. Il était rare qu'elle prenne la parole. « Tout le monde sait qu'il a une histoire depuis des années avec sa secrétaire, sa scénariste, et des aventures avec tout ce qui bouge !

– Sauf Gloria – n'est-ce pas ironique ? » dit Bess Meredyth en soupirant. J'adorais Bess ; c'est elle qui m'avait si généreusement appris tout ce qu'elle savait de l'écriture de scénarios, à l'époque où nous étions toutes deux chez Bosworth. « Tout le monde est persuadé que DeMille et Gloria sont amants parce qu'elle a été la vedette dans beaucoup de ses films. Mais c'est faux – même si, de la part de C. B., ce n'est pas faute d'avoir essayé. Pauvre Gloria. Elle joue vraiment de malchance avec les hommes.

– Vous vous souvenez de ce qui s'est passé entre elle et Wally Beery ? » lança Anita Loos, vêtue de son habituelle tenue de jeunesse –

une chemise de nuit de petite fille, à col montant. Bess et moi échangeâmes un regard ; le mari d'Anita Loos lui-même, John Emerson, n'était pas un cadeau. Il essayait de s'attribuer le mérite de tout ce qu'Anita écrivait – sauf pour *Les hommes préfèrent les blondes*, un film dont il minimisait le succès dès qu'il le pouvait – et il couchait à droite à gauche dès qu'elle s'absentait. Pourquoi des femmes intelligentes, qui réussissaient, avaient-elles si mauvais goût pour choisir les hommes ? On aurait dit qu'elles cherchaient des moyens de se saborder, comme si elles avaient l'impression de ne pas mériter de réussir, ni à titre personnel ni à titre professionnel. Et je savais que si je n'avais pas eu la chance de rencontrer Fred, je serais comme elles.

« Wally lui a demandé d'avorter, vous savez, parce qu'il ne voulait pas qu'elle ruine sa carrière ; il pensait qu'elle lui servirait de vache à lait, continua gaiement Anita. C'est Gloria qui me l'a dit. Elle était effondrée.

– Vous croyez que les médecins sont maintenant salariés par les studios ? Vous pensez qu'ils vont tout raconter à cause de ces clauses de moralité ? »

Norma Talmadge avait l'air terrifiée, comme l'étaient beaucoup d'autres.

Je savais, bien évidemment, qu'à Hollywood la pratique de l'avortement était un petit secret honteux. Des actrices fascinantes n'étaient pas censées devenir mères ; si le public pensait que les vamps désirables à l'écran changeaient des couches de bébé, il cesserait d'aller voir leurs films. Peu d'actrices pouvaient se permettre de prendre des congés maternité ; pas avec les trains qui, chaque jour, déversaient des centaines de jeunes femmes aspirant à devenir actrices. Francis X. Bushman pouvait rentrer chez lui pour retrouver sa femme et ses sept enfants sans que son image à l'écran en souffre. Mais pas Pola Negri. Et donc, comme toujours, nous les femmes avions un prix à payer pour vivre notre passion, ce qui n'était pas le cas pour les hommes.

« Pour les péchés que vous commettez à deux, vous êtes les seules à payer », avait dit l'un des médecins « pour femmes » les plus fiables de Hollywood, en tendant un verre de champagne à sa patiente, comme si ça permettait de rendre cette épreuve moins déchirante. Quelques rares femmes qui se retrouvaient dans cette mauvaise situation décidaient de partir quelque temps, puis de revenir à

Hollywood plus minces que jamais, surprenant tout le monde en ayant adopté un enfant : « Je suis tout simplement tombée amoureuse de lui lors de la visite d'un orphelinat dans le cadre d'une opération publicitaire ! » C'était ce qu'avait récemment fait Barbara La Marr, posant dans *Photoplay* avec le bébé « qui ne lui ressemble absolument pas, mais l'amour d'une mère n'a pas de limites », comme l'avait loyalement écrit Louella Parsons dans sa chronique mondaine. Louella était, elle aussi, payée par le studio.

Mais je savais que seules les plus grandes vedettes pouvaient s'en sortir ainsi ; seules les plus grandes vedettes pouvaient compter sur le studio pour couvrir leurs péchés – si tant est que la passion, l'amour, le manque de chance aient été de véritables péchés ; ce que je ne pensais pas. Les autres voyaient leurs contrats rompus en raison de ces hypocrites clauses de moralité.

Plus que jamais, je me félicitais de ne pas être actrice. Fred et moi avions très envie d'avoir un enfant, et si tel était le cas, ça ne changerait en rien mon travail. Personne – pas même Louis B. Mayer – ne se préoccupait de ce à quoi ressemblait une scénariste et, si je le voulais, je pourrais même écrire dans mon lit d'hôpital. Et parce que j'avais très envie d'avoir un enfant, je ne savais pas quoi penser exactement de ces actrices qui – volontairement ou non – avaient choisi de mettre fin à une grossesse ; si ce n'est que j'étais très heureuse de ne pas être à leur place. Je me rendais compte de la nature dévorante de cette profession – l'industrie du cinéma les mâchait puis les recrachait, car il y en aurait toujours plus. Je me rendais compte aussi que les hommes n'avaient jamais à être confrontés à ce genre de dilemme et que ce n'était pas juste. Les hommes pouvaient avoir des aventures sans s'inquiéter des conséquences – enfin... sauf les homosexuels. Billy Haines, si charmant à l'écran et dans la vie, était connu pour être homo ; de même que Ramon Novarro. Et tous deux étaient terrifiés par cette nouvelle clause de moralité.

J'avais presque quarante ans ; avec pragmatisme, je me disais que j'avais probablement déjà manqué la possibilité d'être mère. Et ainsi n'étais-je pas comme toutes les autres femmes ? Nous, qui étions des femmes belles et intelligentes, avions toutes fait passer notre carrière en premier. Nous avions toutes sacrifié quelque chose. Le mariage. Les enfants. Des choses que les hommes n'avaient jamais besoin de

sacrifier.

« Comment va Mary ? Pourquoi ne vient-elle jamais à ces soirées ? » demanda Adela tandis que nous nous levions pour nous servir un autre cocktail avant de nous réinstaller confortablement et de continuer à cancaner. Adela avait perdu l'habitude de faire des bulles avec ses chewing-gums, elle portait désormais des vêtements extrêmement élégants et avait les cheveux coupés au carré. Comme toujours, comparée à elle, j'avais le sentiment de n'être qu'une culterreuse, même si un rapide coup d'œil dans le miroir m'assura que mes cheveux noirs étaient coiffés de manière aussi soignée que d'habitude. Ce soir-là, nous portions toutes les deux un luxueux pyjama en soie ; toutefois, Adela avait enfilé par-dessus un kimono somptueux que je lui enviai immédiatement.

Pour télécharger plus d'ebooks gratuitement et légalement, veuillez visiter notre site
[:www.bookys.me](http://www.bookys.me)

« Je l'invite, bien sûr. À chaque fois. Mais elle me répond toujours que Doug et elle ont d'autres projets.

– Il l'a piégée. Elle est coincée dans cette propriété, dit Adela en secouant la tête. Je suis désolée pour elle. Je crois qu'elle est très seule, finalement.

– Je ne sais pas », répondis-je en hésitant. Aussi loyale que je pouvais être à l'égard de Mary, je ne niais pas ses défauts. « Je ne suis pas sûre de savoir qui a piégé qui, en fait. Doug aime les gens, il aime sortir et s'amuser. Un jour, j'étais avec eux à la plage – pas juste à la plage, avec juste Doug et Mary, non. Ils avaient fait installer d'immenses tentes et nous avaient fait servir un repas dans la vaisselle en porcelaine de Pickfair. Vous vous souvenez de l'époque où nous allions à Santa Monica ou à Laguna ? Avec seulement une couverture et un panier de pique-nique et où nous rentrions couvertes de sable ? Eh bien, je pense qu'il n'y avait alors personne de plus chanceux au monde que nous, nous avions la chance de vivre là où nous vivions et de faire ce que nous faisions. Vous n'êtes pas d'accord ?

– Si.

– Bon, quoi qu'il en soit, nous étions donc à la plage et, au retour, Doug a vu une affiche pour un marathon de danse qui avait lieu plus

loin sur l'une des jetées, et il a eu envie d'y aller. Mais Mary lui a dit – je ne peux toujours pas y croire, mais elle a dit, sur ce ton qu'elle prenait toujours en s'adressant à lui – “Oh, Douglas ! Tu sais que nous ne pouvons pas être vus dans des endroits pareils !”

– Oh, Fran !

– Je sais. Et donc, je me pose la question. Même quand – même à l'époque où nous étions... »

Je ne savais pas exactement comment formuler ce que je pensais.

À l'époque où Mary et moi étions amies.

Car je ne savais pas si nous l'étions encore. Tout à coup mes mains tremblèrent et Adela, avec un sourire de sympathie, s'empara du shaker à cocktail.

« À l'époque où nous étions plus proches, décidai-je finalement de dire. Même à cette époque-là, elle n'aimait déjà pas beaucoup sortir. J'avais pour habitude de l'inviter à se joindre à notre bande pour aller traîner au Ship Café, vous vous souvenez ? Mais elle n'a jamais voulu y aller. Elle restait à part.

– Et maintenant, c'est une reine. Ou, tout au moins, c'est ce qu'elle pense. Tout le monde place Doug et Mary sur un piédestal. Ne vous méprenez pas, j'adore Mary et j'aime bien Doug, ça n'a pas changé. Mais ils se transforment en personnages de cire, attendant que le monde entier vienne les voir dans leur château. Les seules fois où ils sortent, c'est pour aller travailler ou partir en Europe afin de se rendre compte à quel point des gens qui ne parlent pas anglais les adorent. Et nous devons tous leur faire honneur. Ça ferait du bien à Mary de venir ici de temps en temps pour se joindre à nous sans se préoccuper de ses célèbres boucles.

– Peut-être que si tu lui demandais... », dis-je. Je souris d'un air contrit, le cœur serré. « Dieu sait que j'ai essayé. »

Pendant qu'Adela allait resservir quelques boissons, je tentai de me souvenir de la dernière fois où j'avais parlé à Mary, vraiment parlé, comme nous le faisons avant.

Après *Le Signal de l'amour*, nos chemins avaient paru se séparer. Bien évidemment, nous nous voyions lors des cérémonies officielles et des premières, et Mary m'accueillait toujours chaleureusement, en me prenant dans ses bras et en m'embrassant, sincèrement heureuse de me voir. Comme moi j'étais heureuse de la voir elle ; elle me manquait, l'habitude que nous avions de facilement deviner les

pensées de l'autre et de partager les mêmes rêves me manquait, son entier dévouement à son art me manquait. J'avais désormais travaillé avec beaucoup d'acteurs et d'actrices et aucun d'entre eux, aucune d'entre elles, n'avait le niveau de concentration de Mary sur un plateau de tournage.

Bien évidemment, quand j'étais appelée à Pickfair pour l'une de ces somptueuses et interminables soirées, je m'y rendais toujours, même quand Fred trouvait une excuse pour rester à la maison. Mais chaque fois que j'y allais, j'avais l'impression que Mary était de plus en plus enfermée derrière une vitrine en verre filé. Elle était plus belle que jamais maintenant qu'elle avait eu trente ans ; sa peau était toujours de porcelaine, le teint éclairé de l'intérieur par une lumière spéciale, et son sens de l'élégance était beaucoup plus raffiné qu'il ne l'avait été autrefois. Ses films marchaient toujours bien, ou un peu moins bien, peut-être. Quelques-uns, comme *Le Petit Lord Fauntleroy*, étaient de véritables chefs-d'œuvre. Il était évident que Mary cherchait désormais à être connue comme quelqu'un – quelque chose – d'autre que seulement la petite fille aux boucles blondes que nous avions créée ensemble. Je ne pouvais qu'applaudir à cette évolution et aux risques qu'elle avait pris en tant qu'artiste, et me retenir de soupirer quand elle retrouvait ce personnage, comme elle l'avait fait dans *La Petite Annie*, afin de payer les factures ou s'assurer de sa célébrité.

Elle était prise au piège, voilà ce qu'elle était ; Mary était prise au piège comme une mouche dans de l'ambre, incapable de s'aventurer trop loin de ce que son public aimait. Pourtant, il lui faudrait se confronter à l'irréversibilité cruelle du temps quand viendrait le jour où elle serait trop âgée pour ce genre de rôle et où lui faudrait en jouer un autre... mais lequel ? Le public voulait qu'elle reste une enfant à l'écran et une reine dans la vraie vie.

Que voulait-elle ? Je ne le savais pas. Ce qui me faisait de la peine. Beaucoup de peine.

Il était inutile de le nier, nous n'étions plus aussi proches que nous l'avions été. Pour la première fois depuis que nous nous connaissions, je n'avais pas la moindre idée de ce que faisait Mary de ses journées, qui elle voyait, quelles étaient ses habitudes.

Peut-être était-ce parce que *Le Signal de l'amour*, notre premier film ensemble dans lequel elle jouait une femme, une femme avec un bébé, n'avait pas trop bien marché ? Évidemment que je savais que Mary

n'avait pas été heureuse pendant le tournage ; je l'avais vue lever les yeux au ciel chaque fois que je passais trop de temps avec Fred. Mais bon sang, à la fin, la vedette du film, c'était bel et bien Mary, j'avais fait tout ce qu'il fallait pour ça ! Mary héroïque, intrépide, courageuse, une bonne personne. Il fut un temps où travailler avec ma meilleure amie avait incarné la définition du bonheur. Ce n'était plus le cas.

Peut-être était-ce parce que nous étions toutes deux mariées et qu'il était inévitable que nos époux représentent l'essentiel de nos vies en dehors du travail. Peut-être que Mary se doutait que je n'aimais pas beaucoup Doug. Je savais que de son côté elle n'avait pas une grande opinion de Fred, même si elle ne manquait jamais de se vanter d'avoir été celle qui nous avait présentés l'un à l'autre.

Quelle qu'en fût la raison, alors que je jetais un coup d'œil autour de moi, dans le sous-sol rempli de femmes que, sans hésitation, je pouvais appeler mes amies, je savais qu'il manquait quelqu'un. Quelqu'un de très important. Et soudain, sans que je m'y attende, mes yeux s'embruèrent de larmes.

« J'ai un nouveau disque, s'écria Bessie Love. Fran, où est le gramophone ? »

Clignant des yeux pour chasser mes larmes, je me précipitai en riant sur le nouveau jouet de Fred, un modèle RCA Victor. Je plaçai le disque sur le plateau et remontai énergiquement la manivelle. Une musique de jazz endiablée se mit à jouer.

« Allez, tout le monde ! Laissez-moi vous apprendre un nouveau pas de danse que je dois exécuter dans mon prochain film. Ça s'appelle le charleston ! » Bessie rejeta en arrière ses cheveux coupés au carré et commença à danser, une danse bizarre qui l'obligeait à plier les genoux et lancer les pieds en arrière, en balançant les bras et en tournant sur elle-même. Tout le monde criait et, très vite, nous nous y essayâmes toutes, agitant les bras dans tous les sens, en faisant se toucher nos genoux. Je ne parvenais pas à attraper le coup ; ça me paraissait maladroit et syncopé. Je préférais les pas sautillés de la Turkey Trot.

Je fis une pause pour reprendre mon souffle – je transpirais, j'étais décoiffée mais bon sang ce que nous nous amusions ! – et je ne pus m'empêcher de penser que Mary ne serait jamais à sa place ici, même si elle acceptait mon invitation.

Si Mary avait encore une place dans ma vie, ce serait à des

moments calmes, inattendus, loin de ces jeunes femmes délurées légèrement pompettes et loin de la musique de jazz endiablée qui sortait du gramophone. C'était une nouvelle époque, celle des genoux soulignés de fard à joues, des robes courtes, des bas négligemment roulés et des flasques d'alcool coincées dans les jarrettières.

Mary, avec ses boucles à la mode victorienne, aurait été aussi peu à sa place qu'une poupée de porcelaine dans un *speakeasy*. Et d'ailleurs, moi, avec mes longs cheveux que je refusais de couper car Fred m'aurait tuée, j'aurais pu tout aussi bien paraître déplacée. Je me demandai, en quittant la piste de danse pour regarder ces toutes jeunes actrices, pleines de vie, qui sautillaient, si Mary ou moi survivrions à cette nouvelle génération. En vérité, dans le milieu, on nous prenait déjà pour de gentils dinosaures, nous qui étions là depuis le début ou la moitié des années dix. Comment pouvions-nous concurrencer des filles qui dansaient comme Bessie et Colleen Moore, des filles qui avaient grandi en regardant des films et en admirant des stars comme Mary Pickford ? Hollywood était à présent envahi par cette nouvelle génération ; une génération qui ne se rappelait pas l'époque où Charlie Chaplin ne fronçait pas encore le nez dans son rôle de Charlot.

Une génération qui n'avait aucune idée du chemin que nous avions parcouru, et de combien nous avions travaillé dur pour lui frayer la voie.

L'un de mes genoux craqua et j'en ris. En soulevant le bras du gramophone, je reposai l'aiguille au début du disque et remontai une fois encore la manivelle afin que les filles puissent continuer à danser. Quant à moi, j'étais définitivement trop vieille pour ça !

Cependant, quelques jours plus tard, je découvris, à ma plus grande surprise et ma plus grande joie, que je n'étais pas aussi vieille que je le croyais, après tout. Et quand je m'en aperçus, qui fut la première personne (après Fred, bien sûr) à qui je le dis ?

Mary.

C'était toujours Mary.

Printemps 1926

Après l'avoir raccompagnée à la porte de chez elle, Mary étreignit Fran ; elle la serra fort contre elle en ayant le sentiment d'être noble et généreuse dans sa démonstration d'affection – le sentiment de n'avoir jamais aussi bien joué un rôle de toute sa vie. Et Fran ne s'était doutée de rien.

« Prends soin de toi, Fran, ma chérie ! Et si tu as besoin de quoi que ce soit, n'importe quoi, n'hésite pas à me le demander ! Nous avons gardé des tas de vêtements et de choses appartenant à Gwynnie quand elle était bébé. Elle a maintenant presque dix ans, nous n'en avons donc plus besoin.

– Merci Squeebie ! J'ai comme l'impression que ça va être le bébé le plus gâté de tout Hollywood ! » fit remarquer Fran en riant tandis qu'elle tapotait son ventre encore plat. « Louis B. Mayer et Sam Goldwyn ont tous les deux envoyé des télégrammes pour dire qu'ils voulaient être le parrain. Et d'ailleurs, je ne sais pas comment ils l'ont su.

– Louella. Louella Parsons. Elle sait tout. Tu sais comment sont ces soi-disant journalistes, Fran. Elles sont grassement payées pour colporter des ragots. Louella a pour indics tous les médecins de Hollywood.

– J'imagine. Au moins, j'ai pu te l'apprendre moi-même, Mary. Et c'est aussi par moi que Fred l'a appris ! »

Toujours en riant – plus ravissante que jamais, plus douce, plus radieuse –, Fran descendit l'allée de cette démarche assurée, presque militaire, qui était la sienne ; elle ne se promenait jamais, elle marchait toujours à grandes enjambées, le bruit de ses talons ponctuant le silence.

Mary referma la porte, soulagée – dans un premier temps – d'avoir

vécu cet épisode sans s'effondrer, et sans avoir déçu Fran. C'est alors qu'elle essaya de se souvenir de la première fois où elle l'avait rencontrée. Quand était-ce ? 1914 ? 1915 ? Ça faisait déjà tellement longtemps ! La porte de la salle de montage s'était ouverte, et Frances Marion était apparue sur le seuil ; elle était de toute évidence nerveuse mais très élégante, si posée, si sophistiquée. En comparaison, Mary avait eu l'impression de ressembler à un petit garnement crasseux, ses cheveux enveloppés dans une serviette, les mains sales et tout égratignées à cause de la machine de coupe. Owen les avait présentées. Elle avait oublié ça ! Il lui aurait au moins donné quelque chose de bien.

L'estomac de Mary se souleva ; elle eut un goût de bile dans la bouche et elle monta l'escalier en courant, ignorant le regard surpris du portier. En traversant le grand hall, elle passa devant des photos encadrées, aux couleurs passées, d'elle et Douglas dans leurs rôles les plus célèbres. Elle poussa la porte de sa chambre et atteignit les toilettes juste à temps, tombant à genoux. Retenant ses boucles, elle vomit dans la cuvette, puis s'assit, le front collant de sueur ; la pièce tournait autour d'elle. Elle resta assise ainsi pendant quelques minutes. Un vomissement en signe de sympathie, pensa-t-elle avec un sourire fatigué. Un signe de sympathie pour ce que Fran allait vivre.

Pour ce qu'elle ne pourrait jamais vivre.

Elle se releva, les jambes flageolantes, pour aller jusqu'au lavabo s'asperger le visage d'eau froide. Elle se regarda dans le miroir – et même si elle avait fait installer des lampes à éclairage doux, légèrement rosé, l'éclairage le plus indulgent qui soit, elle avait pourtant l'air affreuse, la peau marbrée, les yeux légèrement gonflés – et jeta un coup d'œil à l'armoire à pharmacie derrière elle.

Elle regarda son réveil ; il n'était que quatorze heures. Il était rare qu'elle ait un jour de congé, mais Douglas, lui, était au studio. Et il y resterait pendant encore plusieurs heures.

Elle retraversa rapidement sa chambre, en ferma la porte, repartit dans la salle de bains et ouvrit l'armoire à pharmacie. Elle en sortit un grand flacon d'ambre, du genre de ceux qui contenaient de l'alcool pour nettoyer les blessures, et se glissa à nouveau dans la chambre. Elle s'installa au milieu de ses oreillers – des tas d'oreillers ! Douglas disait qu'il y en avait trop ; mais dans l'esprit de Mary, après avoir passé des années à dormir la tête posée sur des journaux roulés, ce ne

serait jamais trop –, enleva ses chaussures, dégrafa ses jarrettières et roula ses bas sur ses chevilles. Elle avait une silhouette à porter des vêtements à la mode garçonne, sans aucun des sous-vêtements de compression habituellement de rigueur, mais Douglas la préférait dans des vêtements plus féminins qui soulignaient la taille. « J'aime que mon épouse ait l'air d'une femme », déclarait-il. Et il était vrai qu'il aimait mieux les vêtements à l'ancienne mode ; depuis toutes ces années, il n'avait joué que des rôles costumés. Elle le soupçonnait d'ailleurs d'aimer porter les collants qui mettaient ses jambes musclées en valeur.

Adossée à tous ses oreillers – c'était le paradis ! C'était comme être douillettement installée sur des nuages ! –, Mary dévissa le bouchon du flacon et avala une longue gorgée. L'odeur familière du genièvre lui chatouilla le nez, et le gin lui brûla délicieusement la gorge. Elle attendit quelques minutes, avala une autre gorgée et commença à se détendre ; son sang se réchauffait, la tête lui tournait un peu, suffisamment embrumée pour adoucir les angles les plus aigus, et les plus cruels, de ses souvenirs et de ses peurs.

Ce n'était pas souvent qu'elle s'accordait ce genre de répit, alors autant en profiter et s'abandonner à toutes ces pensées qu'elle tenait habituellement à distance pendant le travail, que ce soit quand elle était devant la caméra, ou derrière en tant que présidente d'United Artists – les apparitions en public, tant attendues, d'elle et Douglas, le défilé incessant de dignitaires qui trouvaient toujours le moyen d'être invités à la table du dîner à Pickfair. Elle était toujours en service – c'était ainsi qu'elle commençait à voir les choses. Et être en service signifiait être Mary Pickford, aussi fatiguée fût-elle. Ne plus être en service signifiait qu'elle pouvait de nouveau être une Smith, comme Mama, Lottie et Jack. Une Smith qui aimait le gin.

Et alors, quoi ? Elle méritait un petit sursis. De temps à autre. Elle méritait de se détendre un peu, de fermer les rideaux et de rester à l'abri des regards curieux – des regards d'adoration, des regards critiques, ou encore fuyants –, et de son propre regard intérieur, tout aussi critique.

Tout en allongeant ses jambes et agitant ses orteils, elle pensa une fois de plus à Owen. Quand l'avait-elle croisé pour la dernière fois ? Avant le divorce. Il travaillait encore à cette époque-là, mais la dernière fois qu'elle avait vu son visage à l'écran, elle n'avait pu

retenir un cri de surprise. Ses traits s'étaient épaissis et durcis. Il paraissait avoir au moins dix ans de plus que son âge.

C'était lui qui le premier lui avait fait boire du gin. Au cours de la première nuit qu'ils avaient passée ensemble – pas leur nuit de noces ! – pour qu'elle se détende ; elle était si nerveuse, elle avait si peur, tout en ayant le sentiment qu'elle ne pouvait pas vivre une minute de plus sans connaître ce qu'était ce grand mystère. Le gin avait fait son effet ; elle se souvint que dès le premier verre, la voix d'Owen n'avait plus été qu'une douce berceuse irlandaise, ou encore l'une de ces chansons d'amour susurrées qui parlaient de passion, des chansons qui l'apaisaient et l'aidaient à s'endormir quand la peur, la honte et la culpabilité lui faisaient battre le cœur trop vite. Toujours cette culpabilité. La culpabilité à l'idée de faire du mal à Mama, d'être une pécheresse, une mauvais fille – une aussi mauvaise fille qu'étaient supposées l'être la plupart des actrices et, toute sa vie, elle avait essayé d'être au-dessus de ça et de montrer qu'une actrice pouvait être une bonne personne et rester pure. Suffisamment pure même pour Miss Josephine.

Comme elle avait prié, après cette nuit-là, pour avoir ses règles ! Ce qui fut le cas, Dieu merci. Après ça, elle s'était tenue à l'écart d'Owen, jusqu'à ce qu'elle ne le puisse plus et qu'ils se marient. Quelle honte.

Son mariage avec Douglas était si différent ! C'était en quelque sorte une consécration. Debout près de lui dans son salon, avec le juge de paix qui éprouvait une telle admiration pour eux qu'il en avait oublié la moitié de la cérémonie, elle avait presque eu le sentiment qu'ils auraient dû célébrer un rite, quelque chose à consacrer avec de l'eau bénite, car leur union était sacrée, et tellement juste. Non seulement pour eux, mais pour leur carrière – pour l'industrie du cinéma dans son ensemble. C'était ce à quoi les dix années précédentes avaient abouti – depuis le moment où les premières images animées étaient apparues projetées sur des draps sales accrochés dans une devanture, en passant par les débuts de ce qui deviendrait un art avec Griffith et son film épique, puis le délire que fut la sortie de *Pauvre Petite Fille riche* et la première fois qu'elle avait vu cette expression d'incrédulité et d'adoration dans les yeux du public, jusqu'à la création de United Artists.

L'union de Douglas Fairbanks et Mary Pickford était

l'aboutissement naturel de cette progression, la clé de voûte. Le couronnement.

Il n'y avait donc rien de honteux dans leur mariage, rien que du bonheur et de la gentillesse. « C'est une maison qui n'a jamais connu la colère », avait-elle déclaré l'autre jour à *Photoplay*, au cours de l'une de ces nombreuses interviews qu'elle accordait gracieusement pour le bien de l'industrie du cinéma. Et pour le bien de sa carrière.

Car sa carrière... déclinait ?

Non. Non, bien sûr que non. Il lui fallait juste reprendre pied. Le public disait – elle le lui avait d'ailleurs demandé ! Elle avait demandé qu'on lui envoie des idées de scénarios ! – qu'il voulait encore qu'elle soit la Petite Mary. Pourtant, ce même public affluait aussi en masse pour voir des films avec pour vedettes Rudolph Valentino et Gloria Swanson, ou encore la petite Colleen Moore, et cette impertinente de Clara Bow, les nouvelles garçonne, ces jeunes filles délurées qui étaient à la mode.

Douglas pouvait encore continuer à jouer dans des films en costumes sans que les entrées s'en ressentent ; mais chaque fois que Mary cachait ses boucles et changeait de registre, elle prenait un coup. *Rosita* n'avait pas bien marché, pas plus que *Dorothy Vernon*. *La Petite Annie* et *Les Moineaux* avaient été bien accueillis car c'était un retour à son rôle de jeune fille bagarreuse, la petite héroïne teigneuse que Fran avait créée de toutes pièces il y avait des années de ça. Mais elle avait lu dans la presse des critiques qu'elle n'avait jamais lues auparavant ; trop de journalistes firent des remarques sceptiques sur son âge, en mettant en doute la pertinence de continuer à jouer des rôles d'enfant ou d'adolescente.

Un nouveau scénario avait atterri sur son bureau ; elle devrait jouer une jeune femme moderne – sans que ce soit pour autant une garçonne. Une simple vendeuse qui avait une gentille histoire d'amour avec un jeune homme. Elle y réfléchissait sérieusement, même si son partenaire, un jeune acteur qui s'appelait Buddy Rodgers, avait douze ans de moins qu'elle – c'était si embarrassant ! Arriver enfin à jouer un rôle de femme moderne en étant simplement déjà trop vieille pour ça ! Mais elle sentait qu'elle avait besoin de le faire ; il lui fallait passer à autre chose et s'adresser ainsi à une nouvelle génération de cinéphiles. Ou, tout au moins, il lui fallait *essayer*.

Une nouvelle génération ! Comme elle vieillissait ! En avril de

cette année 1926, elle avait eu trente-quatre ans. Fran était même plus vieille, mais elle allait être mère, ce qui, d'une certaine manière, la faisait paraître à la fois plus jeune et plus vieille. Suffisamment jeune pour être enceinte, certes ; mais avoir un enfant vous faisait automatiquement passer dans une autre catégorie – celle des mères. Ce qui n'avait d'ailleurs pas d'importance pour une scénariste.

Mais en avait pour une actrice. Plus particulièrement une actrice dont l'image était celle d'une enfant. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour ralentir les marques du temps ; elle prenait soin d'elle, de sa silhouette. Le soir, elle mettait tellement de crème et de lotion sur son visage que parfois Douglas protestait de ne pas pouvoir l'embrasser pour lui souhaiter bonne nuit. Elle portait une mentonnière la nuit et dormait toujours sur le dos pour éviter les rides.

Pendant ce temps, Douglas se comportait comme il l'avait toujours fait, sans jamais paraître plus vieux ; sa peau hâlée lui donnait bonne mine et un air juvénile. Mais Mary craignait le soleil qui traitait différemment la peau des hommes et celle des femmes, caressant l'une et punissant l'autre. Aussi, dès qu'elle s'aventurait sous l'inférieur soleil californien, elle portait toujours un chapeau à large bord et se promenait avec une ombrelle.

Mary avala une autre gorgée et se tapota le menton avec inquiétude ; il paraissait aussi ferme que d'habitude, mais pour combien de temps encore ? Dehors, malgré les fenêtres aux vitres et aux rideaux épais, elle pouvait entendre le jardinier passer la pelouse au rouleau et un moteur vrombir dans le garage ; un des chauffeurs devait bricoler. Elle s'imaginait que c'était ce que faisaient les chauffeurs quand ils ne conduisaient pas, mais n'en était pas vraiment sûre. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il fallait les payer.

Sans compter les cuisinières, les domestiques, le portier, le valet de chambre de Doug, sa femme de chambre française, ses jardiniers – une véritable armée de jardiniers ! Elle était entrée une fois dans la « cabane » à outils – plus grande que toutes les maisons dans lesquelles elle avait vécu avant Pickfair – et avait été sidérée par le nombre de cisailles, de sécateurs, de râpeaux, de binettes, de rouleaux et de tondeuses à gazon, de sacs de semences et de fertilisant, de brouettes de toutes les tailles, de tuyaux d'arrosage enroulés. C'était comme une armurerie, pleine des armes nécessaires pour tenir à distance la nature sauvage californienne qui encerclait Pickfair.

Ça coûtait de l'argent. De l'argent que Doug et elle devaient gagner. United Artists était saigné à blanc. Charlie s'était obstiné à ralentir sa production, après avoir décidé de tout faire lui-même – écrire le scénario, produire, réaliser, composer la musique, dessiner les costumes. Faire des films dans ces conditions – des films qui étaient immédiatement qualifiés de chefs-d'œuvre, acclamés par la critique, mais sans grand succès auprès du public et qui ne rapportaient donc pas grand-chose – prenait des années. *L'Opinion publique*, son premier film United Artists, avait été un désastre ! *La Ruée vers l'or* s'en était mieux sorti, mais il lui avait fallu trois ans pour le faire.

Griffith ne faisait plus partie de United Artists : Griffith ne faisait plus grand-chose pour autant qu'elle le sache. En 1924, après de trop nombreux échecs, ils l'avaient poussé à partir. Depuis, il n'avait pas fait un seul film, même si une rumeur courait toujours selon laquelle il était en préproduction. C'était vraiment dommage qu'elle ait dû le virer – lui, l'homme qui l'avait faite ! L'homme qui lui avait appris ce qu'elle pouvait faire devant une caméra. Après le troisième ou quatrième verre de gin, elle se souvenait avec tendresse de cette époque-là, quand elle était avec lui chez Biograph ; cette époque où l'étrangeté de ces nouvelles choses appelées *flickers* – les images animées –, le cliquètement de la caméra poinçonnant les trous de perforation d'entraînement de la pellicule pendant qu'on filmait, la chaleur infernale des lumières ou du soleil imprévisible la terrorisaient ; elle avait alors le sentiment qu'elle s'encanaillait, qu'elle avait laissé tomber quelqu'un, une muse ou un mécène, en acceptant d'être filmée. Une période qui fut suivie d'une phase d'émerveillement, la première fois qu'elle s'était vue à l'écran – elle était absolument mortifiée, même si elle avait compris qu'elle était témoin d'un phénomène historique. Avant que les films n'existent, les comédiens n'avaient jamais eu la possibilité de se voir comme les voyaient les spectateurs. Mais Griffith lui avait ôté les mains de devant les yeux pour la forcer à regarder, à vraiment regarder et voir à quel point la caméra l'aimait, voir comme elle paraissait éclairée par une lumière spéciale, différente de celle qui éclairait les autres, même si tous étaient éclairés de la même manière. C'était à D. W. Griffith qu'elle devait tout ça ; c'était lui qui lui avait montré qui elle était, le moi qui, au fil des ans, finit par devenir plus réel que son moi qui

n'avait jamais vu l'œil amoureux de la caméra.

Mais les affaires sont les affaires et, malgré les souvenirs – évoqués grâce à une bouteille de gin et à travers quelques larmes ; chut, ne dites rien à Douglas ! –, elle avait dû laisser partir Griffith. Désormais, Gloria Swanson, Sam Goldwyn et Rudolph Valentino faisaient partie de l'écurie UA. Toutefois, Douglas, Mary et Charlie en étaient les figures de proue. Ceux qui rapportaient de quoi payer les factures.

Comme elle aurait parfois aimé rester loin de tout ça ! Se terrer dans sa chambre comme ce jour-là, ou emmener Mama quelque part, loin d'ici, retourner avec elle à Toronto peut-être. Mama – oh, Mama ! Il fallait qu'elle guérisse, il le fallait – et si ce n'était pas le cas, ce serait la faute de Mary.

« Mama, j'ai besoin d'aide », avait dit Mary un jour de 1925. Et Mama n'était-elle pas venue à la rescousse comme elle l'avait toujours fait ? Pourtant, Mary n'avait pas vraiment besoin d'aide ; elle le prétendait parfois juste pour que Charlotte se sente utile à quelque chose, qu'elle puisse s'occuper, car Mama passait beaucoup trop de temps enfermée dans son cottage avec ses bouteilles. C'était comme si, maintenant qu'elle et Mary avaient réussi au-delà de toutes leurs espérances les plus folles, Mama se laissait aller. À certains moments, elle paraissait si triste, comme perdue, maintenant qu'elles n'avaient plus de train à attraper, de théâtres à trouver dans lesquels jouer ni de contrats à négocier. Elle buvait donc plus que d'habitude, et parfois Mary s'inquiétait pour la petite Gwynnie – il fallait bien que quelqu'un s'en inquiète, par ailleurs, car Lottie semblait oublier qu'elle avait une fille ! – et, de plus en plus souvent, elle invitait donc Gwynnie à Pickfair où l'enfant avait sa chambre et une nurse dans une aile séparée de la maison. Mama était donc seule et Mary lui avait alors demandé de s'occuper des costumes pour *La Petite Annie*.

« Je n'arrive pas à faire comprendre à ce créateur de costumes ce dont j'ai besoin, avait menti Mary. Dans ce film, je joue une fille des rues à New York. J'ai besoin d'une tenue dans laquelle j'aurai l'air charmante mais plutôt déguenillée. »

Le visage de Charlotte s'était éclairé ; elle avait posé sa bouteille pendant environ deux semaines et dessiné des modèles de costumes, fait des recherches de tissus, avant de se souvenir qu'il lui restait des vieilles frusques datant du bon vieux temps dans le grenier. « C'est exactement ce qu'il faut, ma chérie ! Les couleurs sont probablement

passées, mais ce sera parfait pour ton nouveau film. »

Pendant que Mama fouillait dans la malle, le couvercle s'était rabattu sur elle, écrasant sa généreuse poitrine ; c'était en l'examinant que le médecin avait découvert la grosseur au sein. Et tout était de la faute de Mary ! Si elle ne lui avait pas demandé de l'aider, Mama n'aurait pas été écrasée par le couvercle de la malle, et la grosseur ne se serait jamais formée.

Mama refusa de se faire opérer ; elle était devenue scientifique chrétienne, croyant fermement au pouvoir de la prière pour guérir l'esprit et le corps. Mary n'avait pas réussi à la convaincre. Et maintenant, elle dépérissait petit à petit ; sa douce poitrine n'était plus qu'un bon souvenir, un endroit où Mary avait si souvent trouvé du réconfort. Désormais, ce n'était plus qu'une bombe déformée qui tictaquait lentement mais sûrement, et qui exploserait un jour. Et Mary serait alors abandonnée, sans la seule chose réelle de sa vie : l'amour d'une mère.

Mary ne voulait pas y penser ; non. Elle voulait penser à d'autres choses, des choses plus gaies. Elle avait une nouvelle robe de soirée qu'elle porterait à la première de Douglas ; ses films à lui marchaient bien. Et les choses qui contrariaient Mary ne le contrariaient en rien : il ne se posait pas de questions, il ne ruminait pas ni ne broyait du noir, il restait là, bien campé sur ses deux jambes, les mains sur les hanches et, en riant, il défiait le monde de changer et de venir à lui. Et le monde, aussi ébloui que l'avait un jour été Mary par l'éclat de son sourire, par l'insouciance qui se lisait dans ses yeux plissés, n'osait pas l'affronter. Douglas continuait donc à tourner dans des films et le public continuait à affluer pour les voir. Par ailleurs, au contraire de Mary, il ne recevait pas de lettres lui demandant son âge, lui demandant quand il allait grandir et s'il ne pensait pas être trop vieux pour jouer des rôles qu'il avait déjà joués.

Il ne recevait pas de lettres lui demandant quand il pensait avoir un bébé, s'il avait un bébé, ou pourquoi il ne pouvait pas avoir de bébé.

Fran pouvait avoir un bébé. Et elle en aurait un. Mary but donc une autre lampée de gin.

Elle aurait dû être heureuse pour Fran, mais elle ne l'était pas et c'était une chose de plus pour laquelle elle culpabilisait. Elle aurait dû être ravie que Fran et son mari – son mari, un acteur qui jouait les

cow-boys et réussissait dans le milieu – fussent sur le point d’avoir un enfant ensemble pour cimenter leur union. Fran n’avait jamais vraiment parlé d’avoir un enfant avant, ou bien si elle l’avait fait, ce n’était alors qu’une vague idée. C’était donc une sacrée surprise et on pouvait pardonner à Mary de n’avoir pas tout à fait réagi comme Fran l’avait probablement espéré.

« Mary, ma chérie, j’ai quelque chose à te dire ! » lui avait annoncé Fran au téléphone plus tôt dans la journée, avant de se dépêcher de venir à Pickfair. Elle avait entraîné Mary dans le vestibule, et Mary avait ri en essayant de la calmer avant de la conduire dans le salon afin que les domestiques ne puissent pas entendre ce qu’elle avait à dire – et qui, de toute évidence, était important. Car les domestiques chuchotaient et cancanient, c’était un problème que tous ses amis vedettes de cinéma avaient – les domestiques qui racontaient tout à la presse, les domestiques qui jasaient.

Mary se redressa, secouant le flacon de gin, le cœur battant à tout rompre. Elle se glissa hors du lit, trébucha sur ses chaussures, émit un petit rire en appuyant une oreille contre la porte de sa chambre pour s’assurer que personne n’épiait derrière et la ferma à clé. Elle retourna se nicher au milieu de ses oreillers, ses oreillers en linge très fin, brodés en Belgique par des nonnes – si beaux, si parfaits ! Rien que pour elle !

« J’attends un bébé ! » Fran avait à peine attendu qu’elles soient installées sur le canapé Louis XIV et que la bonne qui leur avait servi le thé soit partie avant de lui apprendre la nouvelle. Elle s’était alors redressée et, nerveuse, avait regardé Mary.

Mais Mary n’avait pas su quoi dire ; n’avait pas su où regarder. Un simple coup d’œil à la joie qui se lisait sur le visage de Fran et ses yeux se seraient immédiatement remplis de larmes ; et elle ne pouvait pas se le permettre.

« Je suis... je suis heureuse pour toi », s’entendit-elle dire. Et ce dut être suffisant car Fran lâcha un gros soupir de soulagement et commença à bavarder, expliquant quelle surprise ç’avait été car ils avaient bien sûr essayé à plusieurs reprises, mais le médecin n’avait guère été optimiste et, oui, elle était un peu embarrassée car elle aurait trente-neuf ans quand le bébé naîtrait, et c’était si vieux, elle connaissait des femmes qui, à cet âge-là, étaient grands-mères !

Fran continua à parler, au grand soulagement de Mary ; c’était

comme si on ne lui demandait rien d'autre que de dire oui, non, ou hum-hum de temps à autre. Toutefois, il y eut un instant, avant qu'elles ne se disent au revoir, au cours duquel Fran parut se reprendre ; elle cessa de bavarder, posa ses mains sur les épaules de Mary, la regarda dans les yeux, de ce regard qui avait toujours cherché son assentiment et à travers lequel elle voulait être rassurée. Ce regard empli d'un espoir tellement touchant quand elle l'avait rencontrée pour la première fois, il y avait si longtemps.

« Mary, ma chérie, j'espère vraiment que tu es contente. Te souviens-tu comme nous avons l'habitude de parler de tout et de rien, quand nous habitions dans les bungalows ? Quand nous nous demandions si nous serions jamais capables d'aimer un homme autant que nous aimions notre travail ? Et s'il y aurait de la place pour des enfants ? »

Mary avait hoché la tête, les yeux embués ; ces années-là paraissaient si loin. Elle aurait dû être reconnaissante – triomphante, même – de tout le chemin qu'elle avait parcouru. Mais à ce moment-là, ce fut comme si elle était morte à l'intérieur, insensible. Était-elle tellement habituée à exprimer sans retenue ses sentiments à la caméra qu'il ne lui restait plus rien pour la vraie vie ?

« Et nous y sommes, Mary ! Nous avons toutes les deux trouvé le grand amour. Et maintenant, un enfant ! Je pense que je peux y arriver, Mary – à être une bonne mère et à continuer à faire carrière. Mais si je n'y arrive pas, j'ai déjà fait tellement plus que tout ce à quoi j'aurais pu rêver pour ma carrière, qu'il sera peut-être temps pour moi d'être une mère. Peut-être est-ce le plus important après tout.

– Non, Fran ! » Mary avait serré très fort son amie dans ses bras ; elle ne pouvait pas la laisser croire une chose pareille. Car sinon, qu'en était-il d'elle ? « Non, je ne veux pas le savoir ! Je suis heureuse pour toi, mais tu es encore... j'ai *besoin* de toi, Fran ! J'ai encore besoin de toi, le cinéma a besoin de toi. Tu es la meilleure des scénaristes, je t'en prie, ne l'oublie pas. »

Fran en eut le souffle coupé et elle se libéra des bras de Mary ; l'étonnement se lisait dans ses yeux, et ses joues pourtant fardées rosirent. « Mary ! Merci ! Je... merci de penser ça ! Même après... que tu penses ça est si important pour moi.

– Allez, rentre chez toi maintenant et repose-toi. Tu as toujours le petit plateau sur lequel tu avais l'habitude d'écrire ? »

Fran hochait la tête.

« Alors prends-le avec toi et commence à écrire. Quelque chose, n'importe quoi. Prouve au monde que le cerveau d'une mère ne sert pas qu'à inventer des berceuses, d'accord Fran ?

– Mary, tu es mon amie la plus chère et je te dois tout.

– Non, Fran, c'est moi qui te dois tout. »

Elles s'embrassèrent et Fran partit. En refermant la porte, Mary ne savait pas quand elle la reverrait. Ou, plutôt, quand elle serait *capable* de la revoir. Elle ne serait pas capable d'être l'amie de Fran comme elle devrait l'être, de la manière que Fran espérait. Une amie qui l'accompagnerait à ses rendez-vous médicaux, qui l'emmènerait acheter de la layette, qui lui témoignerait sa sympathie face aux changements inévitables de son corps. Elle ne pouvait pas l'expliquer à Fran. Fran ne comprendrait pas. Comment le pourrait-elle, quand Mary elle-même ne comprenait pas ?

Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il lui fallait se protéger ; elle devait se ménager pour la caméra car elle ne savait pas pendant combien de temps encore la caméra la regarderait avec adoration. Afin d'y parvenir, elle devait rompre les liens avec le monde réel, avec le désordre et le chaos qui y régnaient, l'urgence, le jazz qui braillait, les garçonnnes qui dansaient. Les mères et leurs bébés qui demandaient tant d'attention, les mères avec leurs lourdes poitrines pleines de lait, des corbeilles remplies de couches sales qui sentaient mauvais, les mères à la tête pleine de comptines. Les mères qui étaient encore plus en adoration devant leurs enfants qu'elles ne l'étaient devant elle. Car les bébés passent en premier, non ?

Mary était seule maintenant ; Fran était partie, mais la nouvelle était bel et bien là, et on ne pouvait rien y changer, ce bébé deviendrait réel, tout aussi réel que l'était la petite Gwynnie. Et elle perdrait alors Fran pour toujours. Et elle serait encore plus seule.

Il lui restait sa bouteille, il lui restait du gin, et il y en aurait encore. Le gin lui faisait oublier à quel point le temps passait vite, à quel point la jeunesse, la beauté, l'innocence, la gloire et la fortune étaient éphémères ; le gin lui faisait faire des rêves bizarres – elles voyaient des dragons, des hommes sur la Lune, et des gens à l'air idiot danser ; des rêves qui n'avaient rien à voir avec la vraie vie et elle les préférait donc, si terrifiants fussent-ils parfois, aux rêves qu'elle faisait sans avoir bu.

Le gin lui faisait oublier que Douglas arriverait probablement pour dîner avec une clique de gens qui seraient là pour le divertir, car il paraissait en avoir de plus en plus besoin ; il ne se satisfaisait plus de sa compagnie comme autrefois. Et s'il rentrait seul, il serait probablement tard. Il y avait eu des soirs, récemment, où il était resté au studio jusqu'à près de minuit. Mary ne lui avait pas demandé pourquoi. Tout comme il ne lui demandait pas ce qu'il y avait dans son armoire à pharmacie.

Elle posa la bouteille et s'enfouit dans ses oreillers, rabattant les couvertures sur elle. Elle ferait tout aussi bien de dormir, elle irait beaucoup mieux demain. Derrière ses paupières fermées, la pièce tournait et elle avait déjà la bouche sèche ; mais c'était pourtant préférable que de rester éveillée et penser à toutes ces choses auxquelles elle ne voulait pas penser ; penser à des gens qu'elle ne ferait que décevoir ou qu'elle avait déjà déçus. Penser à des bébés balbutiants ; des bébés qu'elle n'aurait jamais. Des bébés qu'elle ne méritait pas.

De plus, si elle s'endormait, elle ne saurait pas à quelle heure Douglas rentrerait.

Décembre 1928

L'hôpital était si froid.

Cette pensée m'obsédait. J'attendais à la porte de sa chambre, assise très droite sur une petite chaise en métal. Le même genre de chaise que celle sur laquelle je m'étais assise quand je l'avais rencontré pour la première fois – j'eus alors presque envie de rire ; et, selon mon habitude de tout partager avec lui, j'aurais voulu me précipiter dans sa chambre pour lui faire part de cette réflexion.

Mais les médecins ne voulaient pas me laisser entrer. L'hôpital était si froid et je tremblais tellement que j'en avais mal aux dents et aux articulations. La dernière fois que j'avais eu si froid, c'était sur cette route là-bas, à Verdun, pendant la guerre. La guerre qui nous avait réunis, Fred et moi. Les infirmières et les médecins ne cessaient d'entrer et de sortir de sa chambre mais en prenant soin à chaque fois de bien refermer la porte derrière eux, comme pour tenter de couvrir le bruit de ses gémissements. En vain.

Je me disais que si je pouvais le tenir dans mes bras, j'arrêterais de trembler et que lui irait mieux. Je me disais que si je ne pouvais pas le tenir dans mes bras, j'aurais au moins voulu tenir nos fils dans mes bras, les petits Fred et Dickie ; je jetai un coup d'œil autour de moi, leurs noms sur mes lèvres, avant de me rappeler que c'était la veille de Noël et qu'ils étaient à la maison en train de dormir. Oh mon Dieu, la veille de Noël ! Ils attendaient donc la visite du Père Noël, avec des cadeaux à ouvrir ; comment allais-je faire ? Quelqu'un ferait-il ça pour moi ?

« Mary », murmurai-je à voix basse. Si je savais que ce n'était pas la première fois que je prononçais son nom, je ne me souvenais pas combien de fois je l'avais fait ni quand. Pas plus que je ne savais l'heure qu'il était ni depuis combien de temps j'étais assise là.

Je savais juste que Fred était malade, très gravement malade, que je tremblais de froid à la porte de sa chambre d'hôpital, et que tout avait commencé quand il s'était mis à boiter. Une ridicule petite claudication, alors que nous nous promenions un soir dans notre propriété, La Colline Enchantée, comme nous en avions pris l'habitude. En regardant autour de nous, survolant des yeux notre domaine, nous prenions la mesure de notre bonheur, discutant de la journée du lendemain avant de rentrer pour souhaiter bonne nuit à nos fils, déjà couchés après avoir été bordés par leur nounou.

« Qu'est-ce que tu as ? » lui avais-je demandé en le voyant grimacer et s'appuyer sur sa jambe droite. « Encore une de tes vieilles blessures ? » Car mon époux s'était souvent fait mal ; c'étaient là les risques du métier quand on jouait les cow-boys au cinéma. Fred s'était fait écraser par un chariot, s'était blessé en sautant d'un immeuble pour atterrir sur Silver King, sans compter les nombreuses égratignures et plaies qu'il s'était faites en roulant dans des buissons d'armoise au cours de scènes de bagarre avec des méchants.

« Oh, c'est rien. » Fred fit un pas et ne put réprimer un spasme de douleur. « Je crois que c'est un claquage ou que je me suis froissé un muscle dans l'aîne.

– Fred Thomson, y a-t-il un seul muscle que tu ne te sois ni froissé ni claqué ?

– J'y travaille ! »

Fred sourit et me serra contre lui, du côté où il n'avait pas mal, avant de faire demi-tour et de lancer un dernier regard derrière nous – ce serait toujours ainsi que je m'en souviendrais. *Un dernier regard* sur la lumière violette du crépuscule, les derniers rayons de soleil teintant de rose une traînée de nuages gris, et les premières étoiles qui commençaient à clignoter dans le ciel. Un cheval hennit dans les écuries tandis que je respirais l'odeur du jasmin. Je jetai un dernier coup d'œil autour de moi pour ne pas oublier combien j'avais de la chance – combien *nous* avions de la chance.

Nous étions rentrés. Quelques heures plus tard, le cauchemar commençait.

Avant le cauchemar, ce fut le paradis.

Enceinte de Fred Jr., j'avais signé un nouveau contrat avec la MGM. J'avais fini par laisser Mayer et Thalberg me convaincre de me

poser, de ne plus me disperser et de travailler pour un seul studio –, ce qui m'assurait une certaine stabilité alors bienvenue au moment même où je ressentais vivement le besoin de faire mon nid et me permettrait de m'occuper au mieux de mon fils. Ce fut aussi une période au cours de laquelle je fis de bons films – *La Lettre écarlate*, avec Lillian Gish ; *Love*, avec cette étrange nouvelle star suédoise, Greta Garbo. Et mon préféré parmi tous les films dont j'avais écrit le scénario, *Le Vent*.

Irving et moi nous étions investis à fond dans ce film, révisant sans cesse le scénario. C'était une histoire sinistre, qu'il fallait filmer en décors naturels – ce à quoi s'était d'abord opposé Mayer. Mais Mayer éprouvait une admiration mêlée de crainte pour Irving – pour le génie de ce frêle jeune homme qui fut heureux de s'attribuer le succès du film considéré dès sa sortie comme un chef-d'œuvre. Et Mayer, certes de mauvaise grâce, accepta donc de tourner dans le désert – une épreuve difficile mais qui en valut la peine. Lillian ne se plaignit jamais, même après qu'elle eut la peau de la main arrachée en attrapant la poignée d'une portière de voiture restée au soleil tout l'après-midi. À part Mary, elle était l'actrice la plus dévouée avec laquelle j'avais jamais travaillé. Et elle interpréta avec brio le rôle de la jeune mariée devenue meurtrière parce que le vent des plaines l'avait rendue folle.

La fin se devait d'être tragique. L'épouse folle devait mourir en se perdant dans les dunes. Elle avait tué un homme et devait être punie. C'était une fin à laquelle s'attendrait le comité de censure – une fin tragique à laquelle le public avait droit ; Irving et moi avions été d'accord sur ce point en travaillant sur le scénario.

De mon côté, ce fut d'abord une intuition. « La fin ne doit pas être heureuse, Irving. Pas dans ce cas », lui avais-je dit en soumettant mon scénario. Et il avait été d'accord.

Mais lors de la projection en avant-première, le public ne fut pas content et Mayer nous obligea à changer la fin. Cette fois, il fut inutile de discuter ; je fus la cible du fameux regard glaçant de Mayer. Son petit studio s'était développé à pas de géant et était maintenant l'un des plus importants de tous. Et même si j'avais un contrat plus avantageux que celui de la plupart des stars du studio, je n'étais qu'une scénariste – une profession dont la fonction paraissait s'être réduite au cours des dernières années. Fini le temps où je participais à la distribution des petits rôles et où je travaillais avec le réalisateur,

lui faisant des suggestions sur les mouvements de caméra ou les éclairages. Fini le temps où je donnais à mes scénarios la forme que je voulais. Mayer – et, dans une moindre mesure, la MPPDA – avait toujours le dernier mot. Il était Dieu.

La MGM ne lésinait pas sur les moyens de production ; mes films étaient assurés de bénéficier d'une énorme distribution et promotion. Nous travaillions sur les meilleurs plateaux de tournage, avec les meilleurs acteurs et les plus beaux costumes. À tel point qu'on aurait dit une usine ; ce n'était en rien comparable à ce que nous avions connu avec Mickey et Mary, quand les rires et l'improvisation me faisaient l'effet d'une baguette magique. Mais tant que j'étais entendue par Irving – ce qui était le cas, et ce que j'appréciais plus que tout –, j'étais à l'abri du pire et restais autonome jusqu'à un certain point.

Et à dire vrai, peu m'importait. Après la naissance de mon premier bébé, suivie de l'adoption de Richard un an plus tard, je m'étais autorisée à lever le pied. Ce n'était pas comme si je passais tout mon temps dans la nurserie ; Mary avait eu raison. J'adorais mes fils mais je me réjouissais d'avoir une nounou pour s'occuper des basses besognes. Cependant, je ne me lançais plus dans des projets avec autant de passion qu'avant. Fred s'en sortait bien et appréciait la célébrité au-delà de tout ce que j'aurais pu espérer ; je me cantonnais dans l'ombre pour qu'il puisse rayonner encore plus.

« Tu sublimes ta carrière à travers la sienne », avait fait remarquer Adela. Et je devais avouer que c'était le cas, même si je n'en étais pas particulièrement fière.

« C'est son tour d'être sur le devant de la scène », avais-je répondu en haussant les épaules, comme si peu m'importait. « J'ai eu ma part.

– Mais le monde serait encore plus radieux si deux soleils l'éclairaient », ajouta doctement Adela.

Tout en riant et reconnaissant qu'elle avait raison, je continuais à travailler au ralenti, poursuivant ma carrière tranquillement, sans plus foncer.

Pourquoi ? J'avais tellement travaillé pour en arriver là, pour sortir de l'ombre de Mary. Maintenant que j'avais réussi, avais-je envie de vivre dans l'ombre de Fred ? Étais-je tout simplement incapable d'être sous les feux des projecteurs ? J'avais eu plusieurs autres occasions de réaliser des films, mais j'avais décliné toutes les propositions qui m'avaient été faites. J'étais capable de faire avancer

la carrière d'autres femmes – j'avais insisté pour que la MGM emploie Garbo pour d'autres histoires que des films d'amour mièvres, en misant sur son caractère exotique et énigmatique ; j'avais fait engager Lillian et trouvé du travail à Adela et Anita à la MGM. Mais pourquoi craignais-je de me mettre moi-même en avant ?

À moins que, considérant la carrière de Fred comme l'un de mes projets, l'une de mes créations, je me sois fait un devoir de rester en retrait pour permettre à l'objet de ma création de grandir et de s'épanouir.

« Je pense avoir appris à me contenter d'être là où je suis, au lieu de me demander où je pourrais être ailleurs. Tout ça grâce à Fred. Il me rend heureuse, avais-répondu à Adela.

– Tu sais, ma grand-mère disait toujours qu'on ne peut pas courir trois lièvres à la fois. Une carrière, un mari, des enfants – l'une de ces trois choses aurait forcément la plus petite part du gâteau. Si j'ai bien compris, tu as fait ton choix.

– Et j'ai la chance d'avoir pu choisir. »

Au moment où je le dis, je me rendis compte que c'était vrai ; j'étais tout simplement étonnée d'avoir autant de chance – une carrière et une famille – et je n'avais aucune envie de remettre ça en cause.

« Je suis heureuse, Adela. Heureuse. Parfaitement épanouie pour la première fois de ma vie. Sans compromis ni déception.

– Vous et Fred avez de la chance », reconnut Adela. Elle attrapa son sac et en sortit une feuille de papier pour prendre des notes. Même si elle était toujours scénariste, Adela était surtout connue comme « la Mère spirituelle », le confesseur de Hollywood ; elle écrivait des tas de rubriques pour *Photoplay* et d'autres magazines sur les faits et gestes des stars du cinéma. Mais je savais que si je lui demandais de ne pas écrire de papier sur mon mariage heureux, elle respecterait ma requête ; notre amitié passait avant tout.

Toutefois, qu'on parle de mon mariage dans la presse, en racontant la vérité, ne me dérangeait pas, car j'en étais fière. Ce n'était certes pas facile tous les jours ; Fred et moi étions tous deux têtus et nous pouvions nous disputer avec véhémence sur n'importe quel sujet. Mais ces disputes se réglaient toujours par une poignée de main en signe de respect et un baiser. Et, alors que nous avions tous deux de nombreux amis, nous préférions passer du temps en compagnie l'un de l'autre : à

garder des soirées pour être avec nos deux fils, dînant devant l'une des nombreuses cheminées de La Colline Enchantée, ou encore montant à cheval le matin avant de partir travailler chacun de son côté – moi à la MGM et Fred à FBO, le studio qu'avait récemment acheté Joseph P. Kennedy, un banquier de Boston. Les films FBO de Fred marchaient très bien dans les régions rurales, mais FBO avait, depuis peu, offert ses services d'acteur à la Paramount pour essayer d'accroître sa notoriété et les recettes de ses films dans les grandes villes.

Mary et Douglas régnaient toujours sur Hollywood, mais c'était notre mariage à Fred et moi que les gens du cinéma regardaient avec respect et peut-être même enviaient. De plus en plus, Mary restait cloîtrée à Pickfair tandis que Douglas était vu en ville, en goguette, en compagnie d'une coterie de gens célèbres – et, bien sûr, de Charlie Chaplin. Il avait fait construire Pickfair pour Mary, mais c'était comme si lui-même ne pouvait en supporter le confinement.

À cette époque, Mary ne me rappelait pas toujours quand je laissais des messages ; elle ne m'avait d'ailleurs pas rappelée depuis l'arrivée des garçons. Oh, bien sûr, elle avait envoyé de très beaux cadeaux mais, bizarrement, elle n'avait pas trouvé le temps de venir les voir. Mary partait à la dérive, c'était bien de ça dont il s'agissait ; elle partait à la dérive comme un nénuphar fragile, de plus en plus loin, et je ne comprenais pas pourquoi, ni ne savais comment la rattraper. Adela, Hedda Hopper et Marie Dressler étaient maintenant mes plus proches amies, celles qui étaient là quand les bébés arrivèrent, qui ne rechignaient pas à se traîner à genoux avec eux dans la nurserie, et qui furent présentes à leurs baptêmes.

Et c'étaient Adela, Hedda et Marie qui me tenaient maintenant la main à tour de rôle, jour après jour, à l'hôpital. Elles allaient me chercher du café, faisaient des allers-retours jusqu'à la maison pour voir si les garçons allaient bien, communiquaient les bulletins de santé à la presse car les fans de Fred, inquiets, envoyaient des tonnes de télégrammes et de bouquets de fleurs.

Mais il était trop gravement malade pour s'en rendre compte.

La première nuit, quand Fred se réveilla en proie à une douleur aiguë, avec 41° de fièvre, les médecins avaient d'abord cru qu'il s'agissait de calculs rénaux. Après quelques jours, ils opérèrent pour finalement ne rien trouver, et Fred perdit beaucoup de sang. Ils lui firent une transfusion qui, toutefois, n'améliora pas son état.

Depuis, ce qui ne présageait rien de bon, sa fièvre avait considérablement augmenté, et ses mâchoires s'étaient contractées.

« Le tétanos », dirent finalement les médecins, qui parurent soulagés. Pendant un instant, je le fus aussi. Mais la signification du mot m'emplit de terreur quand je compris qu'avoir enfin fait, par le plus grand des hasards, le bon diagnostic était la seule explication à leur soulagement. Très de peu de gens guérissaient du tétanos à ce stade si avancé de la maladie. « S'est-il blessé, récemment ?

– Oh ! » La mémoire me revint et ce fut comme si je recevais un coup violent à l'estomac. « Oui, il y a de ça deux semaines environ... il a marché sur un clou dans la grange. Mais tout allait bien depuis ! Jusqu'à maintenant. »

Les médecins échangèrent des regards entendus et hochèrent la tête.

« Y a-t-il un espoir ? » Je ne pus m'empêcher de poser la question même si je savais que je n'aurais pas dû et que c'était inutile. Ils me répondraient ce que je voulais entendre car ils étaient médecins, c'étaient des hommes, et je n'étais rien que l'épouse du malade. L'épouse hystérique ; ce que j'étais, en effet, en voyant Fred – mon époux si fort, si costaud – cloué au lit, vaincu par la fièvre, ses yeux, quand ils étaient ouverts, voilés par la souffrance. Et maintenant, ses mâchoires étaient si crispées qu'il pouvait à peine gémir – et c'était ça le pire : cette terreur qui se lisait dans ses yeux quand il essayait de parler, la rigidité de ses mâchoires, sa bouche rien qu'une mince fente déformée par la douleur.

À un moment donné, je crus le voir essayer de prononcer le mot « enfants ».

« Veux-tu voir les garçons ? » J'eus la peur au ventre, une peur qui remplit le vide de mon estomac, à tel point que j'en eus la nausée ; mais je m'agrippai au bat-flanc du lit en attendant que ça passe. Est-ce que ça voulait dire qu'il pensait être mourant ? Avais-je envie que nos fils voient leur père dans cet état-là, et que le souvenir qu'ils en auraient ne soit pas l'image d'un homme rieur, qui les lançait sans effort dans les airs avant de les rattraper aisément, ou les chatouillait jusqu'à ce qu'ils couinent comme de petits porcelets, ou encore leur courait après autour de la fontaine dehors, en les aspergeant d'eau, mais celle d'un cauchemar, d'un monstre aux mâchoires crispées sorti tout droit du pire film d'horreur qui soit ?

Une larme s'échappa de l'œil droit de Fred ; je pris une grande inspiration pour retenir mes propres larmes et serrai sa main inerte.

« D'accord, chéri. »

Les enfants furent amenés à l'hôpital, tout endormis ; il était tard, mais les médecins avaient renoncé à faire respecter les heures de visite habituellement de rigueur ; c'était une veillée funèbre et il n'y avait donc plus de règlement.

« Qu'est-ce que vous dites à papa ? » Il m'était impossible de contrôler ma voix. J'étais cette fois dans l'incapacité d'écrire une fin heureuse ; où était donc L.B. Mayer quand j'avais besoin de lui pour m'y aider ? Pourquoi ne me tombait-il pas dessus en m'expliquant que cette fin n'était pas la bonne, que le public ne l'aimerait pas, que Fred devait vivre, et qu'il ne me restait plus qu'à m'asseoir, à biffer certaines phrases et à les réécrire ?

« Joyeux Noël ! » Fred Jr., âgé de deux ans, fit un petit signe de la main, en confondant les dates, ce qui, habituellement aurait fait éclater de rire Fred. Mais il ne pouvait rien faire d'autre que regarder, et tout l'amour du monde se lisait dans ce regard ; tout cet amour qu'il ne serait plus jamais capable d'offrir, une quantité infinie d'amour.

Le petit Dickie était âgé d'un an seulement et ne put qu'imiter son frère en faisant, lui aussi, un petit signe de la main. Fred émit un son – un gémissement – et, avec précaution, essaya de tourner la tête. Est-ce que moi aussi je pleurais ? Tout le monde pleurait, les infirmières, les médecins, Hedda, la grosse Marie avec son beau visage si laid que les enfants adoraient – tout le monde sanglotait ; mon visage était mouillé, j'avais le cœur serré, et je devais donc moi aussi être en pleurs.

« Rentre chez toi, Fran, dit quelqu'un à voix basse. Va te reposer.

– Mary ? » dis-je à nouveau.

L'avais-je d'ailleurs vraiment dit ? Personne ne parut avoir entendu.

Hedda emmena les enfants, et les médecins firent sortir tout le monde de la chambre afin de pouvoir donner un sédatif à Fred. Je retournai m'asseoir sur la chaise en métal, toujours en frissonnant. À côté de moi était installée une autre chaise pour Mary.

Mais à ma grande surprise – tout n'était plus que surprise désormais, non ? Rien dans ma vie, à partir de maintenant, ne me serait plus jamais familier –, un cow-boy était assis sur cette chaise.

« Mrs Thomson ? » Il tenait son chapeau cabossé dans ses mains brunies par le soleil et tannées par le grand air.

Je levai la tête ; des cow-boys se tenaient alignés debout le long de l'étroit couloir de l'hôpital, leurs bottes boueuses agrémentées d'un éperon, leur chapeau à la main.

« Nous avons tous voulu venir », m'expliqua le cow-boy assis à côté de moi. « Mr Thomson, c'est quelqu'un de bien. Il nous traite toujours bien pendant les tournages. Il nous respecte, il n'essaie pas de nous donner des ordres. Au contraire, il nous laisse lui montrer comment faire. Nous sommes vraiment navrés, m'dame.

– Oh ! » Je ne pus rien faire d'autre que cligner des yeux, encore et encore, et je faillis presque rire ; la frontière entre le cinéma et la vie était devenue complètement floue, comme le prouvait la présence de tous ces vrais cow-boys qui étaient venus veiller à la porte de la chambre d'hôpital d'une star de cinéma – qui incarnait un cow-boy à l'écran – et parler à sa femme scénariste. « Merci », dis-je. Et mon cœur se dilata, empli soudain d'une profonde reconnaissance – un sentiment doux-amer –, prêt à combler le vide qui menaçait de s'y installer. Si seulement Fred pouvait se rendre compte du nombre de vies qu'il avait touchées ! Mais il était allongé là dans sa chambre, inerte, en proie à une forte fièvre qui l'étouffait.

J'avais tant besoin d'être près de lui que j'avais dû, sans m'en rendre compte, parcourir la distance qui séparait ma chaise du lit de Fred ; mais une fois à son chevet, impuissante devant sa souffrance, incapable de trouver une réponse, je ressortis en courant afin de ne pas pleurer devant lui et me rassis sur ma chaise – toutefois, les larmes ne coulèrent pas. Alors je repartis dans l'autre sens et tout recommença. Je ne cessai de courir dans un sens puis dans l'autre comme un hamster affolé. C'était drôle. Cette situation aurait pu être drôle. Au cinéma, la scène aurait été drôle.

Après un certain temps, je regardai autour de moi et vis que j'étais seule. Les cow-boys étaient partis, Hedda, Marie et Adela s'en étaient allées – je pensai qu'elles étaient rentrées chez moi pour voir si les garçons allaient bien –, et toutes les autres chaises autour de moi étaient vides.

C'est alors que j'aperçus une petite silhouette à l'autre bout du couloir ; une silhouette avec des boucles d'or.

« Mary ! » Je me levai et commençai à marcher, en transe, vers

elle. Elle était venue ! Mary était venue, elle avait su que j'avais besoin d'elle, elle avait quitté son manoir et était venue en dépit de... de tout ce dont elle avait certainement peur, sans que je sache de quoi il s'agissait. Tout ce que je savais, c'était que Mary était là, finalement. Et j'étais soulagée, tellement soulagée qu'en avançant vers elle je marchais comme en apesanteur. Mary ne pourrait pas changer les choses ; c'était au-delà de ses compétences. Mais qu'elle soit venue, après tout, était la seule chose qui pourrait m'aider, et j'étais tout simplement heureuse. Je tendis mes bras vers elle, sentant déjà la chaleur de son étreinte.

« Mary ! » Mais la silhouette éthérée passa devant moi sans s'arrêter et, ce faisant, je vis que ce n'était pas Mary, en fait, mais juste une infirmière avec un voile, un voile accrochant si bien la lumière qu'elle lui conférait l'aspect d'un halo doré. Mes bras toujours grands ouverts alors que je clignais des yeux en voyant disparaître l'infirmière, j'entendis qu'on m'appelait :

« Mrs Thomson ! Mrs Thomson ! »

En me retournant, je vis une autre infirmière, celle qui se tenait au chevet de Fred, me faire signe de la rejoindre. « Mrs Thomson, venez vite ! »

Toujours étourdie par la vision que j'avais eue de Mary, la vision que je savais avoir été celle de Mary, je rejoignis le chevet de Fred en titubant. Je me penchai sur lui, lui attrapant les épaules, le serrant contre moi, blottissant sa tête tant aimée au creux de mes bras ; ses cheveux étaient collés sur son front par la sueur et ses yeux...

Ses yeux avaient été fermés par une autre main que la mienne. Une main plus grande, plus autorisée.

« Je suis désolée », murmura l'infirmière. Prenant conscience de toutes ces années qui m'attendaient au cours desquelles je serais seule, sans lui, je n'étais plus que chagrin et tristesse. Ce fut comme si quelque chose venu du fond de moi se déchirait et remontait jusqu'à ma gorge, ma bouche – mes sanglots, le seul bruit perceptible autour de moi, mes sanglots dont l'écho rebondissait contre les murs de cette chambre stérile. Mes larmes qui restaient la seule part de moi vivante tachaient le col du pyjama de Fred, celui qu'il m'avait demandé de lui apporter, et qui serait la dernière chose qu'il avait voulu que je fasse.

« Que Dieu vous bénisse, mon enfant », me dit quelqu'un. Je relevai la tête et vis un prêtre. J'eus presque envie de rire mais me

souvins que Fred avait été pasteur et que j'avais mis fin à cette vocation ; s'il en avait été autrement, serait-il encore là aujourd'hui ?

« Mrs Thomson. » Quelqu'un m'entraîna à l'écart du chevet de Fred – très gentiment, comme si je risquais de me briser en mille morceaux. Un médecin s'approcha de moi avec une ampoule et une aiguille, me prit le bras – là encore tout doucement ; je sentis une piqûre, puis une chaleur se diffuser dans mon bras et se répandre dans tout mon corps comme pour remplir le vide qui jusqu'à la fin de mes jours ne cesserait d'avoir besoin d'être rempli.

« Mary est-elle ici ? » demandai-je, d'une voix bizarrement pâteuse, les paupières lourdes.

Personne ne me répondit.

Personne ne me répondit jamais.

Je m'endormis.

« Les funérailles étaient encore plus somptueuses que celles de Valentino », se crurent obligés de me dire les gens. Comme si c'était important.

Mais, en effet, ça l'était. C'était important qu'on se souvienne de Fred comme d'une star, l'un des plus grands. Car je l'avais forcé à endosser ce rôle – ou je le lui avais suggéré, tout dépendait de comment je décidais de me rappeler les choses. Et j'avais besoin de savoir qu'il avait réussi. Qu'il avait été heureux. Qu'il n'avait jamais eu aucune raison de regretter d'avoir renoncé à sa vocation de pasteur.

En voyant cette foule d'admirateurs pleurer sans se cacher, des cow-boys tout raides dans des costumes auxquels ils n'étaient pas habitués, si touchants tant ils détonnaient au milieu des sommités présentes, Irving et Mayer, Cecil B. DeMille, Marion Davies, Harold et Mildred Lloyd, Sam et Frances Goldwyn et, bien sûr, Hedda, Marie, Adela, Bessie, Anita et Lillian, toutes mes amies... « Nous nous la sommes joué Hollywood, Fred », dis-je à voix basse en m'installant sur le banc de l'église. Et j'esquissai un léger sourire, à la plus grande consternation de Marie et Hedda qui m'escortaient, tels deux féroces bulldogs, pour me protéger de la presse. J'avais laissé les garçons à la maison avec leur nounou ; ils étaient encore trop jeunes pour comprendre ce qui se passait. J'enviais leur innocence.

Douglas Fairbanks faisait partie du cortège funèbre ; en descendant la nef avec Tom Mix, Buster Keaton et des neveux de Fred, tous

portant le long cercueil sur leurs épaules, il pleurait. Et, peut-être pour la première fois, je l'aimai vraiment. Il était snob, prétentieux, c'était un idiot plein de suffisance, mais il était souvent descendu de « sa montagne » pour venir voir Fred, et ils étaient devenus amis ; ils avaient aimé parcourir ensemble de grandes étendues à cheval avec les cow-boys qui servaient de figurants pour les films dans lesquels jouait Fred. Ils n'étaient pas vraiment proches, mais ils s'admiraient mutuellement.

Et ce jour-là, il était descendu de « sa montagne », sans même que je lui aie demandé. Il était venu, c'est tout, parce qu'il savait que c'était exactement ce qu'il fallait faire.

Durant la cérémonie, je ne me retournai pas une seule fois ; je ne pouvais détacher les yeux de cet immense cercueil, suffisamment long pour Fred, si grand, qui était enfermé à l'intérieur. Il me fallait garder les yeux posés sur lui le plus longtemps possible car, une fois qu'il serait en terre, j'avais peur que les souvenirs de ma vie avec Fred soient eux aussi enterrés ; qu'ils disparaissent, étouffés.

Cependant, même sans me retourner, je savais qu'il manquait quelqu'un. Mary avait fait livrer un énorme bouquet de fleurs, le plus grand de tous ceux qui décoraient l'autel. Elle avait envoyé un télégramme pour exprimer sa plus profonde sympathie, et dans lequel elle disait qu'elle viendrait.

Mais elle n'était pas venue. Je le savais ; je n'avais pas besoin de m'en assurer en la cherchant des yeux, mes yeux rouges et gonflés.

Et je savais que viendrait un jour où je me souviendrais de cette absence, et que je ne cesserais d'y penser, que je ne pourrais pas ne plus y penser – comme une plaie sensible sur laquelle on appuie, encore et encore, pour chaque fois raviver la douleur. Mais pas maintenant ; je n'avais pas l'esprit libre pour penser à Mary. Je mis de côté mes griefs – non, Fran, ce mot est trop affecté. Ce que je ressentais s'apparentait à une *lacération*, pas moins ; ce que Mary avait fait n'était rien de moins qu'avoir taillé en pièces ce qui, un jour, avait été parfait, immaculé.

Je cousis donc la plaie lacérée avec les fils emmêlés de mon chagrin et de mes regrets. Mais viendrait un jour où je rouvrirais la plaie et m'y vautrerais ; j'irais tout en haut de la colline, à Pickfair, pour la montrer à Mary et lui demander des explications.

Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il s'agissait de Fred. La seule

chose parfaite et immaculée que j'avais eue dans ma vie, finalement. Quand ce fut terminé, tout ce que je voulais, c'était dormir, dormir et ne plus jamais me réveiller. Car je savais que me réveiller signifierait que je le perdrais à nouveau. Pourtant, je savais que je me réveillerais parce ce qu'il le fallait. Parce que nous n'étions pas dans un film et que je ne pouvais pas, dans un fondu au noir, ajouter un intertitre tel que « Quelques années plus tard ».

Les années passeraient terriblement lentement, trois cent soixante-cinq jours après trois cent soixante-cinq jours, avant que je puisse un jour de nouveau être heureuse.

1928–1932

Mary passa la main dans sa nuque, là où le coiffeur l'avait poudrée de talc, rendant la peau granuleuse. Il lui était impossible de se rappeler la dernière fois où elle avait senti un souffle d'air sur sa nuque. Depuis toujours ses cheveux lui avaient protégé le cou, tel un épais rideau lui descendant jusqu'à la taille.

« J'espère... j'espère que ça vous plaît », bredouilla le pauvre coiffeur –, un vieil homme habituellement impassible qui, soudain, dut retenir ses larmes, les lèvres tremblantes. Il fit pivoter le siège de Mary pour qu'elle se voie dans le miroir.

Le flash d'un appareil photo se déclencha dans un bruit sec accompagné d'une lumière aveuglante à l'odeur de soufre, et quand Mary put y voir à nouveau, ce fut pour croiser dans le miroir le regard d'une femme qu'elle ne connaissait pas. Une petite femme aux cheveux légèrement ondulés qui encadraient pour les mettre en valeur ses pommettes ; une femme avec d'immenses yeux noisette, grands ouverts, brillants de larmes. Ses yeux n'avaient jamais paru aussi grands.

« Mary, Mary, qu'en pensez-vous ? » voulut savoir l'un des journalistes – une douzaine de reporters s'entassaient dans la petite boutique de Manhattan.

Elle caressa de nouveau sa nuque, là où ses cheveux venaient d'être coupés ras, et sourit pour les photos bien qu'à l'intérieur d'elle-même elle fût toute tremblante. *Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? Combien de temps faudra-t-il pour que ça repousse ? Que va dire Mama... ?*

Mais lui revint à l'esprit que Mama ne pouvait rien dire, et qu'elle ne pourrait plus jamais dire quoi que ce soit.

« Je trouve ça follement moderne. Pas vous ? » Elle posa devant les

appareils photo, une moue sur les lèvres comme le faisaient les filles délurées.

« Mais vos boucles ! Qu'allez-vous faire sans vos boucles ? Que vont penser vos fans ?

– Je ne pense pas que ma carrière ait entièrement reposé sur mes boucles », rétorqua-t-elle.

En se regardant de nouveau dans le miroir, elle chercha à se rassurer, guettant le reflet qui lui renverrait l'image d'une star de cinéma souriante, rayonnante, cette image qui faisait habituellement la couverture de *Photoplay*, qui recouvrait les affiches et illustrait les programmes de cinéma. Mais ce ne fut pas tout à fait ce qu'elle y vit.

Sa carrière avait entièrement reposé sur ses cheveux. Depuis la fois où Miss Josephine était venue dans les coulisses pour la voir et, timidement, toucher ses boucles en disant : « Vous êtes si jolie », les cheveux de Mary avaient été plus qu'une coiffure – de même que le chapeau melon et la canne de Charlie étaient plus que de simples accessoires. Ses boucles étaient sacrées. À mesure qu'elle devenait célèbre, des odes avaient été composées en leur honneur. Des psychologues avaient analysé leur valeur symbolique.

Pour ses films, elle était toujours coiffée de dix-huit anglaises, dont six étaient postiches, et chacune de trente centimètres de long. Une coiffure qui avait largement été copiée, non seulement par ses fans mais aussi par des actrices rivales telles que Mary Miles Minter, Madge Bellamy, Olive Thomas, et, pendant un temps, même cette chère Lillian. Jusqu'au jour où elle fut raillée par la presse : *Quand Mary va-t-elle couper ses boucles ? Les cheveux coupés au carré font fureur.*

Et maintenant qu'elle les avait coupés, elle se sentait vaguement nauséuse ; son reflet dans le miroir trembla, comme la surface d'une route sous la chaleur du soleil, de petites vagues miroitantes brouillaient son visage. Or, la presse était présente – elle avait invité les journalistes, évidemment – et donc, toujours en souriant, elle défit la large blouse qui recouvrait ses vêtements et se leva. Tout le monde baissa les yeux pour regarder par terre. Ses boucles reposaient sur le sol, tels des soldats morts au combat, une douzaine en tout. Le coiffeur s'approcha pour balayer mais elle le repoussa ; s'agenouillant, elle attrapa chacune des boucles et les mit dans son sac, sans réfléchir – avant même de savoir pourquoi. Elle ne supportait tout simplement pas l'idée de les voir balayées, comme le seraient les cheveux de

n'importe qui d'autre ! Et elle ne pouvait pas non plus leur dire adieu. Elle avait trop souvent dit adieu, ces derniers temps.

En soufflant des baisers aux journalistes, elle sortit en courant jusqu'à la voiture qui l'attendait pour retourner à son hôtel. Pendant tout le trajet, elle secoua la tête, s'émerveillant de la sentir si légère et de ne plus avoir de cheveux qui lui caressaient le visage et lui tombaient dans les yeux. Elle ne cessait de passer une main sur sa nuque, essayant de s'habituer à la sentir exposée.

Quand elle ouvrit la porte de sa chambre d'hôtel, Douglas était là qui l'attendait, faisant les cent pas à l'instar d'un époux dans le couloir de la maternité. Il se figea, la regarda et émit un son tel que Mary n'en avait jamais entendu ; un hurlement de désespoir, de refus de la réalité, paraissant venir du tréfonds de son âme. Il tomba à genoux et pleura comme un bébé.

« Douglas ! Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Tes... tes cheveux, Tupper ! Tes cheveux, oh, tes cheveux !

– Mais tu savais que j'allais les faire couper !

– Je le savais, mais sans y croire vraiment. Oh, Tupper, qu'est-ce que tu as fait ? Qu'as-tu fait de ma Mary ?

– Je ne sais pas ! »

Elle courut se regarder dans le miroir pour se rassurer ; elle ressemblait toujours à celle qu'elle avait vue chez le coiffeur – une femme, une femme élégante et très jolie. Mais elle ne ressemblait plus à une jeune fille ; elle ne ressemblait plus à la Petite Mary adulée de tous. Elle ne ressemblait plus à la fille que Mama avait connue ; elle se mit donc à pleurer elle aussi. Non pas à cause de ses cheveux – non, elle était soulagée, et d'un point de vue purement pratique elle était heureuse de s'en être débarrassée.

Non. Elle pleurait en souvenir de Mama qui avait pris soin de ces boucles quand elle était petite ; Mama qui avait su mettre en valeur ses cheveux châtain clair, plutôt plats, des cheveux d'enfant qu'elle avait entretenus avec des shampoings spéciaux à base de blanc d'œuf, en les rinçant à la bière, en les enroulant la nuit dans des papillotes, les entortillant d'abord autour de ses doigts aimants, jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment longs. Plus tard, elle avait conseillé à Mary de les rincer au champagne pour les éclaircir afin qu'ils soient réellement dorés au naturel, et pas seulement lorsqu'ils étaient stratégiquement bien éclairés pour la caméra.

Elle pleura en souvenir de toutes ces chaleureuses soirées pleines d'amour, semblables à un doux cocon, comme l'intérieur du ventre de sa mère, quand elle et Mama bavardaient ensemble pendant que Mama s'occupait des cheveux de Mary, les brossant, les entortillant et les relevant avec des épingles afin que Mary puisse dormir confortablement. Ses cheveux étaient tout autant leur création commune, ou presque, que l'avait été sa carrière – à moins que ce ne soit la même chose. La Petite Mary n'aurait jamais été la Petite Mary sans ses boucles – telle était la vérité, la terrifiante vérité. Et donc qu'allait devenir la Petite Mary maintenant ? Si seulement Mama pouvait...

Mais Mama n'était plus là. Elle était morte depuis deux mois déjà ; Mary avait encore le réflexe de prendre le téléphone tous les jours pour l'appeler, ou de s'apprêter à lui faire des surprises, avant de se souvenir qu'elle n'était plus là et de tout annuler.

Mama était morte paisiblement – vraiment. Le cancer l'avait emportée ; aucune prière n'avait pu la guérir mais, finalement, Mary avait cru que c'était la seule chose à faire. Aucun médecin, aucune opération, aucune intervention médicale. Un corps décharné par la maladie.

« Mary, ne pleure pas », avait dit Mama à voix basse, à la toute fin, avec un curieux sourire béat. Un sourire calme, ce qui était étrange, car jamais Mary n'avait vu sa mère aussi calme et sereine de sa vie. Heureuse, oui. Fière, toujours. Mais jamais vraiment en paix.

« Qui m'aimera quand tu ne seras plus là ? » avait demandé Mary en essayant de ne pas pleurer. Elle avait essayé d'être forte, comme toujours. Mais c'était si difficile !

« Ton public, ma chérie. Ton public t'aimera toujours. Nous avons tout fait pour ça, non ? » avait répondu Mama avant de sourire de nouveau et de fermer les yeux – quelques secondes plus tard, elle avait rendu son dernier soupir.

Des mains éloignèrent Mary du lit de Mama afin que les médecins et les infirmières puissent faire ce qu'ils avaient à faire. Mais Mary ne voulait pas partir, elle aurait voulu ne jamais partir ; alors, exhortée par un grondement dans les oreilles – on aurait dit le bruit d'un train de marchandises – et aveuglée par l'éclat d'une lumière blanche devant ses yeux, elle s'était débattue, se tordant, luttant, giflant quelqu'un, quand soudain tout parut s'éclaircir : elle vit alors qu'elle

venait de frapper *Douglas*.

Et ce fut tout. En voyant le visage accablé de chagrin de *Douglas*, elle s'était calmée et avait pris les choses en main ; elle avait tout fait comme *Mama* l'aurait voulu. Tout le monde disait que *Mama* avait eu une belle vie, *Mary* était une fille si dévouée ; alors, au nom de cette relation pleine d'amour qui avait été la leur, *Mary* se consolait vite, et tout redeviendrait normal, disait-on. *Mary* acquiesçait d'un hochement de tête tout en sachant que les gens avaient tort, tellement tort. Rien ne serait plus jamais normal pour elle ; elle était seule au monde. Il n'y avait plus personne qui la connaisse vraiment. *Mary* sentirait toujours le poids de la gravité sur ses épaules, plus que jamais maintenant que *Mama* n'était plus là. Elle serait toujours on ne peut plus seule au monde. Et tout en sachant que ce n'était pas juste, pas loyal de penser ainsi alors qu'elle était mariée, elle savait aussi que c'était vrai. Personne ne l'aimerait, ne la comprendrait jamais comme *Mama* l'avait aimée et comprise.

Pas même *Douglas*. Pas même *Fran*.

Cette chère *Fran* ! Elle était venue aux funérailles de *Mama*, dévastée par le chagrin ; elle n'avait pu détacher ses yeux du cercueil de *Mama*, les joues inondées de larmes. Quand *Mary* s'était approchée pour la prendre dans ses bras, *Fran* avait dit, tout simplement : « Je l'aimais. » Et sans qu'elles puissent prendre le temps d'évoquer le bon vieux temps, *Mary* savait que c'était ce à quoi *Fran* pensait – quand elles étaient voisines, et que *Mama* était la mère protectrice qui prenait soin d'elles deux. Mais elle était incapable de parler, même à *Fran* ; elle était trop accablée par le chagrin. D'autant plus que *Douglas* la tenait fermement par le bras, de cette poigne de fer qui était la sienne ; il voulait être le seul à la réconforter. Elle avait même cru voir une lueur de soulagement dans les yeux de son époux quand *Mama* était morte et qu'il avait donc enfin *Mary* pour lui tout seul. Ce qui n'était pas vrai, et ne le serait jamais. Pour autant qu'elle l'aime, et tout en sachant qu'il n'y avait pas de plus grand amour que le leur, il ne l'aurait jamais pour lui tout seul. Car une part d'elle avait été enterrée avec *Mama*.

Et ce jour-là, en voyant *Douglas* pleurer, incapable de la regarder, elle eut une drôle d'impression. Elle avait tué sa *Mary*. Elle l'avait assassinée, délibérément. Un acte qui paraissait dans l'ordre des choses en cette année 1928, l'année placée sous le signe de la fin, le

signe de la mort.

La fin de certaines carrières tout autant que la mort de certaines gens.

Seulement quelques mois après que Mary avait coupé ses cheveux – *Fin des célèbres boucles d'or ! Mary Pickford coupe ses cheveux ! La Petite Fille aux Boucles n'existe plus !* – Fred Thomson mourut tragiquement. Pauvre Fran ! Étant elle-même sous le coup d'un violent chagrin, Mary savait ce que ressentait Fran, et elle voulut vraiment être auprès d'elle ; elle avait souhaité sincèrement être présente à ses côtés. Elle avait même revêtu sa plus belle robe et son plus beau chapeau noirs et avait descendu l'escalier la conduisant jusqu'à la porte de Pickfair... avant de faire demi-tour et de repartir en courant dans sa chambre.

Après tout, Fran avait ses enfants pour la consoler. Les enfants étaient une consolation dans ces moments-là ; de gentils bébés à câliner et à surveiller, dans l'innocence desquels trouver refuge. Et plus elle y pensait, plus elle se dit – ou se persuada – que si elle allait aux funérailles de Fred, elle attirerait trop l'attention au détriment de ce pauvre homme, et elle décida donc de rester chez elle. Même quand Douglas, en la regardant d'un air dégoûté – cet air dégoûté avec lequel il la regardait de plus en plus souvent et qui lui faisait se demander ce qu'elle avait vraiment détruit le jour où elle s'était fait couper les cheveux – lui dit qu'elle devait à Fran d'être là-bas avec elle. Elle l'avait ignoré d'un geste de la main, avait commandé une composition florale la plus chère possible et s'était retirée dans sa chambre pour une petite « sieste ».

C'est ainsi qu'elle appelait ça ; il savait de quoi il retournait mais il se faisait complice de ce mensonge, parce qu'il comprenait. Lui aussi était terrifié, et lui aussi avait des moyens d'échapper à cette peur, des moyens autres que la boisson, mais tout aussi destructeurs.

À Hollywood, en cette terrible année 1928, tout le monde était terrifié.

« Attendez une minute ! Attendez une minute ! Vous n'avez encore rien entendu ! »

Al Johnson prononça ces mots à l'écran ; des mots qui jaillirent de sa bouche pour rebondir dans les airs. Tout le monde sursauta et applaudit. Et tout changea. Quelques mots entendus partout dans le monde. Soudain, les gens du cinéma étaient censés parler. Il existait

même un mot pour ça : *le cinéma parlant*.

Depuis la sortie du *Chanteur de jazz*¹ en octobre 1927, Hollywood tremblait, comme sous le coup des fréquents tremblements de terre qui secouaient la région, si ce n'était qu'il s'agissait là d'un séisme provoqué par des hommes. Les frères Warner.

« C'est une mode, ça passera », disait-on. « Les gens veulent garder la beauté artistique des films muets. » « Le muet est un langage universel. Quand les gens doivent parler, ils ne le font que dans une seule langue. C'est impossible. »

« Il est impossible de faire des films parlants », déclara Griffith.

« C'est comme mettre du rouge à lèvres à la *Vénus de Milo* », déclara Mary elle-même à la presse. « Le cinéma muet est un art parfait. Il n'a pas besoin d'enjolivures. »

Mais ce n'était pas une mode. Quand la Warner sortit *Le Fou chantant*, un autre film « parlant » avec pour vedette Al Johnson, le succès fut encore plus grand que celui du *Chanteur de jazz*. Désormais toutes les salles de cinéma s'équipaient de matériel de sonorisation ; tous les studios engageaient de jeunes étudiants de premier cycle, inexpérimentés, qui avaient tout juste suivi un cours d'ingénieur du son, pour les nommer directeurs du son. La production était paralysée ; la sortie de films muets auxquels on pouvait ajouter un son quelconque – parfois juste des effets sonores – était retardée afin qu'ils puissent d'abord être sonorisés.

À présent, on attendait des acteurs qu'ils sachent parler.

Mary, bien sûr, avait l'expérience du théâtre ; de même que Douglas. Ils n'avaient donc rien à craindre ou, tout du moins, c'est ce qu'ils se disaient, ce qu'ils disaient à la presse et aux financiers de United Artists.

Mais ils firent officieusement appel à une répétitrice de New York qui venait tous les soirs à Pickfair pour leur apprendre à parler correctement à l'écran. « Articulez, articulez », psalmodiait-elle, en les faisant marcher avec un livre sur la tête et les mains sur le ventre afin qu'ils sentent leur diaphragme pendant qu'ils récitaient de poèmes et des extraits de pièces de Shakespeare.

Mary et Douglas avaient déjà parlé dans des microphones à de nombreuses occasions. À des banquets ou des avant-premières, et ils avaient même donné des interviews à ce qu'on appelait « la radio », un média qui commençait à percer à travers toute l'Amérique. Ils avaient

d'ailleurs un récepteur de radio à Pickfair, une énorme boîte noire, semblable à un monstre, qui était aussi terrifiante, avec ses cadrans et ses tubes, que n'importe quel matériel médical. Mais il n'y avait pas grand-chose à écouter ; quelques événements sportifs, de nouveaux programmes, et pas mal de musique symphonique.

Pourtant, apparemment, ils ne parlaient pas assez bien ; on leur disait d'allonger les voyelles, de parler plus lentement, d'accentuer chaque consonne. Il n'était pas rare, à cette époque, que les dîners se terminent avec tous les invités assis autour de la table en train de s'écouter les uns les autres réciter et se donner des conseils pour faire des exercices de respiration. C'était fini la folle époque où l'on jouait aux devinettes après avoir trop bu ; désormais tout le monde était sobre car le lendemain, ou le surlendemain, il fallait passer des tests de diction.

« *Il a une voix ! John Barrymore a une voix !* » s'était écrié, triomphant, un jeune homme en sortant tout excité d'un petit bâtiment avec encore ses écouteurs sur les oreilles, un jour où Mary visitait la MGM.

Soit vous « aviez une voix », soit vous n'en aviez pas. Et la plupart des contemporains de Mary n'en avaient pas. Vilma Bánky, qui avait eu tellement de succès dans des productions de Goldwyn, avec sa délicate beauté blonde, en jouant avec des stars masculines séduisantes telles que Valentino et Ronald Colman, avait malheureusement un accent hongrois à couper au couteau et savait à peine parler anglais. Elle annonça sa « retraite » peu de temps après avoir échoué au test du parlant. Ramon Novarro qui, à l'écran, avait le charme d'un jeune et beau garçon, avait un tel accent mexicain qu'on aurait cru entendre parler un simple jardinier. Ce fut la fin de sa carrière.

Il en fut de même pour Aileen Pringle, John Gilbert, Alma Rubens, ou encore Pola Negri. Du jour au lendemain, leurs maisons se retrouvèrent sur le marché, leurs voitures vendues, leurs biens expédiés par bateau là d'où ils venaient. Une armée de nouveaux jeunes espoirs arriva de New York – et de Broadway. Des dénicheurs de talents remplissaient les salles de théâtre de Broadway et se disputaient tout ce qui avait deux jambes, un joli ou séduisant visage et une voix agréable. Il n'était plus nécessaire de savoir jouer ; des talents d'acteur ou d'actrice n'étaient plus requis.

Mary et Douglas, installés à Pickfair, intouchables – au moins encore pour un temps –, résistèrent aussi longtemps qu'ils le purent, de même que d'autres stars telles que Clara Bow, Gloria Swanson et Greta Garbo. Charlie, quant à lui, refusa de sonoriser son studio, tant l'idée du parlant lui faisait horreur. « Mais il le faut, le supplièrent-ils. On ne peut pas faire comme si ça n'existait pas. Nos films doivent être rentables ! »

« Il est impossible que Charlot parle. Ça romprait le charme », disait-il. Ironie du sort, sa voix – une agréable voix de baryton, avec des traces d'accent cockney – était parfaite pour le parlant.

Mary et Douglas ne pouvaient pas se permettre d'être aussi intransigeants. Heureusement, ils étaient leurs propres patrons et ils n'eurent pas à passer de test de diction, sachant qu'ils échoueraient et que ce serait la fin de tout. Ils réaménagèrent pour un prix exorbitant les studios Pickford-Fairbanks pour des productions sonorisées et préparèrent leurs premiers films parlants. Enfin... Douglas botta légèrement en touche ; son premier film parlant fut *Le Masque de fer*, en vérité un film muet pour lequel il enregistra un prologue dans lequel il récitait un poème. Sa voix était bonne, même si Mary entendit qu'il n'y mettait guère de cœur. Douglas n'était qu'action, mouvement – comme Charlie, d'une certaine manière –, mais alors que les gestes, les mouvements de Charlie étaient mesurés, ceux de Douglas étaient exagérés. Malgré tout, ils partageaient la même grâce physique. Cependant, pour les films parlants, vous ne pouviez évidemment pas vous éloigner de plus de quelques centimètres du microphone.

Le premier film parlant de Mary serait *Coquette*, dans lequel elle incarnait le personnage d'une jeune femme délurée du Sud, une séductrice dont l'amant est tué par son père. Les cheveux courts, un rôle de femme adulte, le parlant – subitement, sa carrière reposait sur un terrain inconnu, terrifiant. Et Mama n'était plus là pour la guider et lui dire que tout irait bien.

Pas étonnant qu'elle « soit allée au lit » très tôt la veille du tournage.

Le premier jour sur le plateau fut terrifiant ! Autrefois, elle avait toujours été impatiente de commencer le tournage ; les techniciens étaient les mêmes depuis longtemps, ils formaient tous une grande famille et étaient heureux de travailler tous ensemble. Ils respectaient

Mary et s'en remettaient entièrement à elle, et Mary se sentait protégée par eux. Ils avaient tous envie qu'elle réussisse, qu'elle soit au mieux de sa forme et donne le meilleur d'elle-même, car leur salaire dépendait d'elle.

Mais dès qu'elle arriva sur le plateau pour *Coquette* – les jambes flageolantes –, elle vit l'anxiété dans les yeux de tous ceux qui étaient là, même chez le plus insignifiant des preneurs de son. Et même ceux dont le travail n'avait rien à voir avec la prise de son, comme les habilleuses, étaient pâles comme un linge. C'était comme si elle n'était pas sur un plateau de tournage mais dans le couloir de la mort.

En 1909, quand elle avait commencé à faire du cinéma, personne n'était sûr de soi. Mais c'était différent alors ; car à cette époque-là, personne n'avait rien à perdre. Ils pouvaient tous prendre des risques sans s'inquiéter des conséquences – car quelle importance ? Ils seraient tous retournés à ce qu'ils faisaient avant, repartir en tournée ou monter sur les planches à Broadway, ou encore jouer dans des vaudevilles, en ne possédant qu'une malle car, de toute façon, ils ne connaissaient rien d'autre.

Désormais, Mary, et le réalisateur, le cameraman, le chef opérateur, tous les techniciens, les figurants, et plus particulièrement le nouvel ingénieur du son, avaient tout à perdre. Et Mary plus que tous les autres.

Tout était si étrange sur le plateau ! Bizarrement, ce qui était rassurant lors du tournage d'un film muet, c'étaient les bruits. Le ronronnement et le cliquètement de la caméra. Le réalisateur qui donnait des ordres en criant tandis que la caméra se déplaçait. L'orchestre qui jouait une musique d'ambiance. Jouer au milieu de tout ce chaos demandait beaucoup de concentration, mais il y avait là quelque chose de rassurant. Le bourdonnement du travail en collaboration, le brouhaha joyeux de ces professionnels qui connaissaient leur travail. Tout ce vacarme était comme un filet de sécurité ; tout ça leur était familier, c'était ce qu'ils avaient inventé eux-mêmes, par leurs propres moyens – une méthode pour faire du cinéma.

Maintenant, le moindre bruit, même le plus léger, pouvait être perçu par l'ingénieur du son. La caméra, autrefois si mobile, si amicale – l'ombre de Mary, la suivant loyalement tandis qu'elle faisait le pitre sur le plateau –, était enfermée dans un énorme caisson insonorisé.

Elle était statique comme devaient l'être les acteurs ; toute la mise en scène était statique. Les microphones étaient de courte portée, ils étaient énormes et très lourds, et étaient souvent installés dans des bouquets de fleurs ou cachés dans des abat-jour ; les acteurs ne devaient pas s'en éloigner, pas plus qu'ils ne pouvaient tourner la tête.

Même en dehors de ces studios d'enregistrement – c'est ainsi qu'on appelait ces bâtiments immenses, de véritables blocs de ciment, parfaitement insonorisés, où les films étaient tournés – tout était différent. Il n'était plus question d'aller et venir sur le plateau pour voir ce qui était en train d'être filmé, en riant aux blagues qui fusaient ou en pleurant en regardant la tragédie qui était jouée. Tout, même ce qui avait été de magnifiques jardins de fleurs, était maintenant recouvert de béton pour amortir les sons ; et d'énormes lampes rouges inquiétantes clignotaient chaque fois qu'un tournage était en cours, pour empêcher qu'il ne soit d'ouvrir une porte et de faire rater une prise.

L'atout majeur de Mary en tant qu'actrice, hormis son visage, avait toujours été son corps souple et mobile ; maintenant, il lui fallait rester debout ou assise sans bouger afin de ne pas faire entendre le bruissement de sa robe ; le microphone était sensible au plus petit bruit de froissement de tissu, l'amplifiant par dix et ruinant la prise.

Mais elle avait une voix. Elle avait l'expérience du théâtre. Et donc, bien qu'elle soit loin d'être rassurée quant au résultat final, elle n'avait pas peur de parler ; elle parlait d'une voix forte, en articulant, détachant chaque consonne, allongeant chaque voyelle comme on le lui avait appris. Quand le tournage fut terminé, alors que personne ne savait avec certitude comment le film serait accueilli par le public, personne ne sentit pour autant l'urgence de mettre sa maison en vente. Tous eurent le sentiment du travail bien fait autant qu'il était possible au vu des nouvelles circonstances.

Coquette fut un succès ; les critiques, dans l'ensemble, furent encourageantes et, bien évidemment, pour le premier film parlant de Mary, ses fans accoururent et le nombre d'entrées fut honnête. *Petite Mary a grandi*, titraient les journaux, et elle gagna même un Academy Award, un Oscar – le deuxième de l'histoire du cinéma – de la meilleure actrice.

Bien sûr, elle et Douglas – mais aussi L.B. Mayer, Cecil B. DeMille, Fred Niblo, Conrad Nigel, et d'autres encore – n'étaient pas étrangers à

la création de l'Académie² en 1927. Quelques personnes émirent des doutes quant à la pertinence de donner cette récompense à Mary, mais Mary était persuadée d'avoir été récompensée pour sa prestation, et non pour les dons versés à l'Academy of Motion Pictures Arts and Sciences. Elle reçut sa statuette avec fierté ; la *standing ovation* fut sincère, car si Mary pouvait réussir dans le parlant, tous les autres le pourraient aussi. Mary aurait donc dû être rassurée ; elle aurait dû se dire que le danger était passé et que tout irait de nouveau bien, comme avant. Avant la mort de Mama, avant l'arrivée du parlant.

Mais elle n'était pas rassurée ; elle ne pouvait s'empêcher de penser que le succès de *Coquette* n'était dû qu'à la curiosité d'une partie du public qui voulait entendre la voix de Mary Pickford. Or, maintenant que c'était fait, ses fans n'auraient plus de raison de venir voir ses prochains films. À moins qu'elle leur en donne une, de raison.

« Faisons un film ensemble, tous les deux – le roi et la reine. Une grande histoire d'amour qui ressemble à la nôtre », suggéra-t-elle à Douglas, qui ne manifestait plus guère d'intérêt. Guère d'intérêt pour elle ? Pour lui-même et pour ce qu'il faisait ? Pour Hollywood ?

Douglas ne ressentait pas l'envie pressante, comme Mary, de se réinventer pour jouer dans des films parlants. « Tupper, c'est peut-être la fin », lui dit-il après l'accueil mitigé que reçut *Le Masque de fer*. « Peut-être que nous avons fait notre temps. On a eu de bons moments. »

Mais Mary n'était pas encore prête à l'accepter. Oui, elle avait entendu des rumeurs selon lesquelles maintenant qu'elle avait fait ses preuves dans le cinéma parlant, il était peut-être temps de se retirer et de laisser sa place à une nouvelle génération de femmes sophistiquées comme Greta Garbo et Norma Shearer, mariée à Irving Thalberg, ou Joan Crawford, mariée à Douglas Fairbanks Jr. – l'adorable petit garçon de Douglas avait grandi.

Tandis que Hollywood prenait, en 1930, une autre direction – prudemment, essayant de s'adapter et de survivre à la fois au parlant et au krach d'octobre 1929 –, on avait l'impression que l'atmosphère du pays changeait aussi. Les gens étaient sans emploi, certains avaient perdu leur fortune ; plus personne ne gagnait facilement de l'argent en spéculant en Bourse. À Hollywood, les salaires étaient à la baisse pour faire face à tous ces changements.

Et les femmes-enfants telles que Mary, Lillian ou encore Janet

Gaynor étaient sur la touche. Balayées. Elles étaient le symbole du temps de l'innocence qui n'était plus. Plus personne n'avait envie de vénérer une petite fille avec des boucles. Et même si ses boucles étaient coupées, Mary savait qu'aux yeux du public elle était encore la petite fille aux boucles. Ses cheveux pouvaient être aussi courts que ceux de Peter Pan, le public la verrait toujours comme une petite fille aux boucles blondes. Le fantôme de cette petite fille. Et Mary ne serait plus jamais ce petit lutin qui l'avait rendue célèbre.

Mais qui serait-elle désormais ? C'était la question qui l'empêchait de dormir.

« Oublions Hollywood et partons en voyage », la suppliait Douglas. Elle accepta à la condition qu'il tourne d'abord un film avec elle. Depuis des années, leurs fans réclamaient qu'ils fassent un film dont ils seraient tous les deux les vedettes. Ce qui, jusque-là, n'avait pas de sens ; car pourquoi partager les bénéfices quand ils gagnaient chacun beaucoup d'argent ? Or, ce n'était désormais plus le cas. Pourquoi alors ne pas adapter *La Mégère apprivoisée* ? Mary pourrait ainsi mettre en avant son talent de comédienne de théâtre et Douglas ses talents d'acrobate.

Ce serait parfait pour ce couple qui n'était plus tout à fait certain de s'aimer.

« Hipper, mon chéri, peut-on refaire cette prise ? » demanda un jour Mary sur le plateau de tournage, quand elle crut avoir raté son entrée ; sa lourde robe élisabéthaine s'était accrochée aux montants de la porte. « Je crois pouvoir faire mieux. Tu veux bien ? Ça ne t'ennuie pas ?

– Non. En fait si, ça m'ennuie », répondit sèchement Douglas, ce qu'il n'avait encore jamais fait, tout au moins en public.

– Mais Douglas, chéri, je pense...

– Nom de Dieu, Mary, tu ne comprends donc pas ? Tout le monde s'en fout. Finissons-en. »

Elle se garda de riposter ; ça ne servirait à rien de se disputer devant tout le monde. Toute tremblante, elle attendit l'enregistrement de la scène suivante.

Douglas ne lui adressa plus un mot de toute la journée. Sans qu'elle sache pourquoi. Elle était en train de le perdre, de perdre sa carrière, de tout perdre. Et à quoi pouvait-elle encore se raccrocher ?

Vers qui pourrait-elle se tourner maintenant que Mama n'était plus là ?

Pas Fran ; Fran ne comprendrait pas. Pas Fran qui s'en sortait bien en écrivant des scénarios pour les films parlants de la MGM ; son *Anna Christie*, interprétée par Greta Garbo, fut un succès phénoménal. *GARBO PARLE !* annonçaient les gros titres. Oui, en effet. Car Fran lui avait fait dire les mots qu'il fallait comme elle avait un jour trouvé des expressions parfaites pour Mary.

Personne ne comprendrait, mais quelqu'un pourrait peut-être l'aider à oublier, à lui sortir de l'esprit cette idée dénuée de pertinence selon laquelle elle, qui n'avait que trente-neuf ans, représentait ce que certains appelaient déjà l'âge de pierre de Hollywood. Quelqu'un de jeune, de séduisant, quelqu'un qui l'admirait.

Buddy Rodgers – son partenaire dans *My Best Girl* – tournait non loin de là. Ce film, son dernier film muet et l'un de ses meilleurs, avait été un énorme succès. Buddy avait douze ans de moins que Mary et l'adorait ; leur idylle à l'écran – et pas seulement à l'écran – avait été si convaincante que Douglas ne pouvait se résoudre à regarder le film en entier. Mary était devenue l'objet de l'adoration de Buddy ; quelle femme, à presque quarante ans, ne serait pas flattée de l'attention que lui accordait un séduisant jeune homme ? Mais cette relation était restée platonique, évidemment ; il lui était agréable que Buddy la regarde comme si elle était Mona Lisa, mais elle ne se serait jamais permis de lui prendre la main en dehors des besoins du film. Elle ne ferait jamais à Douglas ce qu'elle avait fait à Owen. Douglas était... eh bien, Douglas était Douglas. Hipper. Son époux. Elle ne pourrait jamais le trahir.

À moins que Douglas ne s'y aventure le premier. Ce qu'il ne ferait jamais. N'est-ce pas ? Ils étaient DougetMary, MaryetDoug.

Toutefois, elle n'avait plus ses boucles d'or, et lui ne pouvait plus sauter aussi haut qu'autrefois.

La Mégère apprivoisée ne rapporta pas d'argent – Mary l'avait deviné dès le début du tournage – et elle partit faire le tour du monde avec Douglas, comme promis. Un voyage autour du monde ! Il fut un temps où cela aurait été le paradis ; seule avec Douglas sur un paquebot, pendant des semaines, dans une cabine de luxe, à l'abri des regards, sans s'inquiéter de Beth, d'Owen ou de Mama, rien qu'eux deux, se touchant, blottis l'un contre l'autre, se câlinant, se caressant.

Saluant leur public, ces fans qui les adoraient, en passant dans des villes exotiques ; DougetMary résonnait de la même façon dans toutes les langues.

Cette fois, ce fut l'enfer. Avoir deux cabines séparées leur parut plus prudent ; ils avaient emporté tellement de bagages – c'est ce qu'ils se dirent pour se justifier. Douglas ne pouvait tout simplement pas rester en place ; il n'avait aucune envie de s'asseoir à côté d'elle dans une chaise longue à regarder les vagues, à lire ou simplement lui tenir la main. Il lui fallait faire le clown sur le pont et essayer d'impressionner tout le monde – passagers et équipage – à l'exception de sa femme.

« Pourquoi ne supportes-tu pas d'être avec moi ? » ne put-elle s'empêcher de lui demander, comme l'aurait fait n'importe quelle épouse acariâtre – ce qu'elle était, pensa-t-elle. Et c'était tout aussi désespérant que le reste : ils étaient devenus comme n'importe quel autre couple, à s'asticoter, se disputer, sans rien avoir à se dire au cours du dîner.

« Pourquoi as-tu besoin qu'on nous télégraphie les résultats hebdomadaires du box-office dans chaque port ? » lui demanda Douglas en guise de réponse. « Pourquoi insistes-tu pour lire des scénarios ? Pourquoi ne cesses-tu pas de penser au travail ?

– C'est ce que tu aimais chez moi », répondit-elle d'une toute petite voix que Douglas fit semblant de ne pas entendre.

Son visage – si bronzé, trop bronzé ; parfois, il recevait même des lettres lui demandant s'il avait la peau mate de nature – se ferma, il rajusta sa cravate et s'éloigna d'un pas raide. Elle le retrouverait plus tard, à la table du capitaine, où ils feraient bonne figure, jouant les couples heureux, enchantés, un couple béni des dieux que tout le monde enviait. Durant ce voyage, ils jouèrent les meilleurs rôles de composition de toute leur carrière.

Sa maison, son cuisinier et son lit manquaient à Mary. Elle ne pouvait pas manger de plats exotiques et en avait assez de se nourrir de toasts et de café. Elle était *fatiguée*. Elle travaillait depuis l'âge de cinq ans. Et faire une croisière avec Douglas était épuisant, surtout dans l'état d'esprit dans lequel il était – d'ailleurs quel était-il au juste ? Qu'est-ce qui le rendait irritable, nerveux ? Elle n'avait pas la moindre idée de ce qui l'encourageait à être aussi agité et ne pouvait donc que continuer à faire les choses comme elle les avait

toujours faites car, à une époque, c'était suffisant. Était-ce simplement sa nouvelle coiffure qui le mettait dans cet état ? Le cinéma parlant ? La crise de la cinquantaine ? Quoi que ce fût, il n'était pas heureux, et comme l'homme-enfant qu'il était, il se débrouillait pour rendre ses proches aussi malheureux que lui.

Pour Mary, faire cette croisière était aussi fatigant que travailler. Être avec Douglas – qui l'avait miraculeusement sauvée de son mariage avec Owen et placée sur un piédestal, comme une cerise sur un gâteau – représentait soudain beaucoup de travail.

Ils étaient toujours aussi acclamés ; ce fut le seul bon côté de ce voyage. En Inde, en Hongrie à Budapest, où les films muets étaient encore d'actualité, ils restaient le roi et la reine, le public était toujours aussi excité, toujours en adoration, criant leurs noms, en pleurs quand Mary daignait serrer une main ou poser sa main sur une épaule. Mais dès qu'ils furent de retour, Mary sentit que le vent avait tourné ; quand leur bateau accosta, il n'y eut pas autant de photographes ni de journalistes qu'autrefois pour les accueillir. Une semaine passa avant que *Photoplay* lui demande de lui accorder une interview au sujet de leur croisière. Et les bouquets de fleurs dans le hall de Pickfair, envoyés pour célébrer leur retour, n'étaient pas aussi nombreux que d'habitude ; elle n'eut pas besoin de les rassembler pour les faire livrer dans les hôpitaux des environs comme elle l'avait fait à une certaine époque.

Douglas dut le sentir lui aussi, car il refit presque immédiatement ses bagages pour repartir sans même, cette fois, lui demander de l'accompagner. Elle suivit son périple via des télégrammes. Après un certain temps, il revint à Pickfair sans prévenir. Il ne tournait plus aucun film et il ne semblait plus guère intéressé à prendre part à la gestion de UA. Il paraissait incapable de rester près d'elle, même dans leur maison tant aimée ; il se sauvait à l'aube – les petits-déjeuners qu'ils partageaient dans l'intimité n'étaient plus qu'un lointain souvenir – et jouait au golf ou faisait le pitre avec Charlie, et repartait sans l'en avertir.

Ignorant les gros titres vénéneux des journaux – *MARY ET DOUG, LA FIN ? PICKFAIR NE SERAIT-IL PLUS UN NID D'AMOUR ?* –, elle se jeta à corps perdu dans le travail comme elle l'avait toujours fait, car elle ne savait pas quoi faire d'autre. Le travail et Douglas. *Kiki*, un film dans lequel elle jouait une prostituée française, fut un échec. Elle n'alla même pas

à l'avant-première qui eut lieu au Chinese Theater, seulement grâce à la gentillesse de Sid Grauman. Un film de Mary Pickford n'était plus un événement.

Bon sang, comment savoir de quelle manière interpréter une péripatéticienne française ? Il fut un temps où elle connaissait ses points forts en tant qu'actrice, ses atouts, ce qui la singularisait ; désormais, rien de ce qu'elle faisait ne la distinguait des autres. Tout ce qui concernait la manière de réaliser ces nouveaux films lui était étranger. Subitement, elle ne savait plus quoi faire de ses mains – ses *mains* ! La première chose dont une bonne actrice apprend à se servir. Elle, qui avait été saluée comme l'actrice qui jouait avec le plus de naturel de son temps, avait soudain des *mains*.

Un jour, Adela appela. « Mary, as-tu entendu parler de lady Ashley ? Lady Sylvia Ashley ?

– Non, Adela. Qui est-ce ? »

Mary fit des efforts pour parler aussi clairement que possible ; elle avait bu quelques verres dès le petit-déjeuner, car elle ne savait que faire d'elle-même. Et personne n'était là pour s'en soucier.

« Douglas a été vu à Londres en sa compagnie. Plusieurs fois. On parle d'eux.

– Douglas aime sortir, Adela. J'ai du mal à le garder à la maison en ce moment ! Mais ça ne veut rien dire. Douglas et moi allons bien, tout va bien ! »

Elle raccrocha, erra dans la maison – cette grande maison vide, dont les murs résonnaient des souvenirs d'un temps plus heureux quand tout le monde avait envie de venir, quand tout le monde voulait respirer le même air sophistiqué que celui qu'elle et Douglas respiraient. Des gens venaient encore, parfois ; après tout, elle était Mary Pickford, la femme qui dirigeait United Artists, la femme qui avait aidé à la création de l'Academy of Motion Pictures Arts and Sciences, la femme qui avait fondé le Motion Picture Fund, pour que les gens du cinéma qui étaient dans une mauvaise passe aient un endroit où vivre. Elle était encore celle qui régnait sur le royaume de Hollywood ; c'est juste qu'elle n'avait plus de roi à ses côtés pour le moment.

Et elle n'avait pas envie de régner seule.

Nous étions en 1932. Elle avait quarante ans. Mary Pickford, la Fille aux Boucles d'Or, avait *quarante ans*, et les faisait. Elle n'avait pas

eu d'enfance mais elle resterait toujours une enfant à l'écran ; c'était là sa malédiction, un enfer – l'enfer qu'elle s'était elle-même créé. Non ?

Avec Douglas, ce serait peut-être supportable. Sans lui...

Désespérée, elle eut l'impression d'avoir une dernière chance de le reconquérir. Il lui fallait réussir ! Et pas seulement parce qu'elle l'aimait encore, même si désormais aimer Douglas voulait surtout dire que celui qu'il avait été lui manquait. Celle qu'elle avait été.

Non, il lui fallait réussir à le reconquérir car si leur mariage échouait, ce serait comme si Hollywood – *leur* Hollywood, le Hollywood qu'ils avaient tous les deux inventé et fait exister sur la carte du monde – se détachait du continent et dérivait au large pour finir englouti par l'océan. Mary croyait à ce point au caractère sacré de leur union et à ce qu'elle représentait. Il lui fallait rappeler à Douglas tout ce qu'ils avaient créé ensemble – pas seulement Pickfair, ni United Artists et l'Academy of Motion Pictures Arts and Sciences ; pas seulement les meilleurs films ayant jamais existé. Mais aussi la plus belle histoire d'amour de tous les temps ; cet amour que tous leurs fans respectaient et enviaient.

L'amour pour lequel elle avait presque sacrifié sa carrière.

Comment Mary pourrait-elle reconquérir Douglas ?

De la même manière qu'elle l'avait conquis la première fois ; en faisant un film, bien sûr. Elle avait sacrifié sa jeunesse au cinéma ; elle avait sacrifié plus que ça même. Le cinéma lui devait donc quelque chose. Elle regagnerait les faveurs de Douglas, le ramènerait à ses côtés, là où était sa place, avec un film. Il la verrait à l'écran et tomberait de nouveau amoureux d'elle, exactement comme ç'avait été le cas il y avait longtemps.

Il n'existait qu'une seule personne en qui elle pouvait avoir confiance pour écrire un scénario pour elle ; une femme. Car ce film devrait être écrit par une femme. Seule une femme comprendrait. Et la meilleure femme qu'elle connaissait pour ce faire, la seule femme à laquelle elle pensait, c'était Fran.

Toutefois, pour la première fois, quand Mary l'appellerait, elle ne savait pas si Fran répondrait au téléphone.

1. *Le Chanteur de jazz* (*The Jazz Singer*) est un film musical américain sorti en 1927. Il est communément considéré comme le premier film parlant, plusieurs scènes chantées et un monologue étant insérés au milieu des scènes muettes (qui restent cependant les plus nombreuses).

2. L'Academy of Motion Pictures Arts and Sciences (AMPAS), association dédiée à la promotion et la préservation mondiale du cinéma, a été créée en mai 1927 par Louis B. Mayer, alors patron de Metro-Goldwyn-Mayer, pour promouvoir les productions des studios, établir une feuille de route dans le financement et la distribution de longs métrages sur le sol américain et aider à la médiation dans les conflits sociaux. Les Oscars – Academy Awards – sont donnés au nom de cette académie.

1930–1932

« *Et le lauréat de l'Academy Award 1930 pour le meilleur scénario est... Frances Marion pour The Big House.* »

J'étais pétrifiée, sous le choc, en entendant mon nom. J'avais eu beau me dire que les récompenses n'avaient guère d'importance, et que ce banquet était une autre de ces obligations professionnelles auxquelles se plier, je me rendis compte à quel point j'étais heureuse d'être la lauréate. Même si je savais que la nuit venue, ce bonheur ne durerait pas ; ces derniers temps, le bonheur n'était que passager, aussi volatil que de la gaze.

George Hill, et c'est tout à son honneur, m'embrassa sur la joue et me dit à voix basse : « Tu le mérites, Fran », ce dont je lui fus reconnaissante. Il avait les larmes aux yeux, sans que je sache si c'étaient des larmes de joie, de tristesse ou encore les deux. « Vas-y Fran. » Mon époux me poussa gentiment en avant, et je me rendis compte que j'étais restée assise trop longtemps sans réagir, que les gens applaudissaient et attendaient que je me lève pour monter sur le podium afin de recevoir l'Oscar.

Mon époux. Oui, George Hill était mon époux. Comment était-ce possible ? Comment avais-je pu me remarier deux ans à peine après que le monde que je connaissais se fut effondré ? Comment avais-je pu retomber dans le même piège que celui dans lequel j'étais tombée avant de connaître Fred ?

La peur. La peur d'élever deux fils en étant seule. Oh, dis-le Fran – *c'était stupide*. George avait fait sa demande – avec ses yeux de chien battu – et j'avais dit oui ; même si je ne l'aimais pas, car je savais que je n'aimerais plus jamais personne hormis mon cow-boy fringant qui était parti sur son cheval pour disparaître à jamais avec le coucher de soleil.

Je savais que ça ne durerait pas et ça n'avait pas duré ; même si George était assis à côté de moi à la table du banquet de la MGM – il était le réalisateur de *The Big House* –, nous étions déjà séparés. Notre mariage avait souffert de son alcoolisme et de ma carrière (George n'avait pas été nommé pour la réalisation). Un mariage, parmi tant d'autres à Hollywood, qui n'avait pas tenu.

George finit par me prendre par le bras pour que je me lève de ma chaise. Je posai ma serviette sur la table. Mes amis étaient maintenant tous debout, m'applaudissant – Hedda Hopper, grande et élégante, riait de manière hystérique ; Marie Dressler, cette chère Marie, le visage baigné de larmes. Je courus vers elle pour l'embrasser, puis Irving Thalberg me poussa gentiment en avant afin que je traverse la salle et monte sur le podium. Il me fallut m'arrêter à chaque table pour serrer des mains tendues ; il y en avait tant que je me serais crue à un mariage. J'acceptais toutes les félicitations tout en me frayant un chemin vers le podium quand, soudain, une petite silhouette aux cheveux d'or coupés court, les yeux brillants, me bloqua le passage, les bras ouverts en grand comme pour tenter d'arrêter un train.

Mary.

« Fran ! Fran, ma chérie, félicitations ! Je suis si heureuse d'être là pour partager ce moment avec toi !

– Merci, Mary. »

Je la regardai avec méfiance, ne sachant pas, ce soir-là, comment elle se tiendrait. Je n'avais pas vu Douglas, mais il était probablement venu avec elle, non ? Il ne manquait jamais ce genre de cérémonies.

« N'est-ce pas merveilleux, Fran ? Je suis si fière de toi. L'année dernière, c'est moi qui ai reçu un Oscar et maintenant c'est toi et...

– Oui, Mary. Tu veux bien m'excuser ? »

J'échappai à son étreinte fébrile, mais non sans avoir d'abord vu les larmes de souffrance dans ses yeux – ses yeux injectés de sang, emplis de confusion. Peu importe, me dis-je. C'en était fini de me préoccuper de Mary.

De toute façon, rien ne m'importait plus. Je jetai un regard à la ronde ; Louis B. Mayer était debout sur une chaise et m'applaudissait, même si la veille encore il m'avait passé un savon dans son bureau, me disant que *je lui appartenais*. Et le lendemain, bien que j'aie gagné ce trophée, il ferait la même chose. Tout ça n'avait aucun sens, ce n'était que pure autosatisfaction, ça ne voulait rien dire. Parce qu'il

manquait quelqu'un ; comme j'aurais aimé voir cette soirée à travers les yeux de Fred – mais je ne le pouvais pas.

Robert Montgomery – l'un des acteurs de mon film –, debout sur le podium, tenait la statuette dans ses mains et me faisait signe de le rejoindre. Sans un mot, je montai les marches et reçus ma récompense.

« Merci beaucoup. » Ce fut tout ce que je dis ; je n'avais pas besoin d'en dire plus. Je retournai m'asseoir, serrant la statuette dorée dans mes mains, et partis peu de temps après la remise du dernier Oscar – remporté par *À l'ouest rien de nouveau*, le film de guerre dont je n'avais pu me résoudre à écrire le scénario. Pourquoi, d'ailleurs ? Je me posai la question.

Pourquoi ne trouvais-je jamais les mots exacts pour décrire cette vie qui était la mienne, une vie réelle, triste, obscène, merveilleuse, terrible, déchirante, que je vivais moi, et non une vie imaginaire comme celles que j'avais écrites pour Mary et pour tant d'autres ? Était-ce trop pour moi ? Survivre était-il déjà trop difficile pour que je puisse y accorder la moindre énergie mentale ? Avais-je peur d'y regarder de trop près ?

Probablement que je ne le saurais jamais, et honnêtement, je ne passais guère de temps à y réfléchir. J'étais trop occupée à essayer d'avoir un semblant de vie passable.

Après avoir ouvert ma porte d'entrée, je jetai mon manteau sur une chaise dans le salon que Fred n'avait jamais vu. La Colline Enchantée avait changé de propriétaires. Je l'avais vendue tout de suite après les funérailles ; si j'y étais restée, les souvenirs auraient fini par m'enterrer vivante entre les murs de la maison.

La statuette à la main, je me demandai pourquoi je n'avais pas voulu partager ce moment avec Mary ; pourquoi j'avais été pétrifiée en la voyant, comme si j'avais honte d'elle. Mais ce n'était pas ça – même si, à n'en pas douter, à cette époque, être la meilleure amie de Mary Pickford n'était plus le rôle tant envié que cela avait été. Non, j'étais encore en colère contre elle – et contre moi-même. En colère car je ne lui avais jamais demandé où elle était quand mes enfants étaient nés, quand Fred était malade, quand il est mort. J'avais le droit de savoir, mais j'avais peur de le lui demander. Depuis que Fred était mort, le monde paraissait si éphémère, si volatil, sans plus de permanence que les panneaux d'un décor de cinéma. Mary, malgré ses

défauts, était quelqu'un que je ne supporterais pas de perdre. Ou, plus exactement – car je ne pouvais pas me mentir –, je ne supporterais pas de perdre le souvenir de ce qu'avait été Mary ; de ce que nous avions été l'une pour l'autre.

Je me recroquevillai dans un fauteuil et m'endormis. Ce n'était pas la première fois que ça m'arrivait ; mais autrefois, Fred était là pour me prendre dans ses bras et me porter jusqu'à notre chambre pour me mettre au lit, avant de se glisser près de moi. Cette fois, quand les premiers rais de lumière filtrèrent par les tentures fermées, j'étais toujours dans le fauteuil ; ma nuque était raide, j'avais mal au dos et il n'y avait personne pour me porter jusque dans ma chambre. Mon seul compagnon était cette statuette qu'on m'avait donnée la veille ; ce petit homme chauve, étrange, sur son piédestal, reposait par terre, me regardant d'un air impassible.

Je le ramassai en poussant un grognement. D'un pas raide, je montai les marches de l'escalier jusqu'à ma chambre, cherchant un endroit où le poser – le manteau de la cheminée était trop étroit, mon bureau trop encombré des photos de mes fils et de Fred. Mes étagères croulaient sous les livres et les scénarios. Je finis par renoncer et laissai la statuette sur le sol ; elle servirait de cale-porte.

Ce matin-là, j'allai au travail comme d'habitude, laissant mes enfants aux bons soins de quelqu'un d'autre – une nounou, jusqu'à ce jour, et plus tard, peut-être, aux surveillants d'un pensionnat. J'étais seule à subvenir à leurs besoins ; je devais travailler. Et je devais bien l'avouer, ils me terrifiaient. J'étais une femme qui ne faisait pas confiance aux hommes ; mes fils représentaient une énigme que je savais ne jamais pouvoir élucider. Je me réfugiais donc dans le travail en me disant que c'était pour leur bien.

De retour au travail – à savoir, exclusivement à la MGM. Et auprès de Louis B. Mayer, qui – après avoir fait grand cas de ma récompense – revint à ses simagrées habituelles ; il m'engueulait, me traitait comme de la marchandise. Même si, de tous les scénarios que j'avais écrits, ceux qui avaient remporté le plus de succès avaient été ceux pour la MGM – *Anna Christie*, *The Big House*, *Min and Bill*, *Les Invités de huit heures*. Au contraire de ceux de Mary, mes premiers films parlants remportèrent un énorme succès.

Pourquoi ? Parce que je ne pensais plus automatiquement à Mary quand je m'asseyais pour écrire ? Parce que j'étais excitée à l'idée

d'apprendre un nouveau métier et de découvrir un nouvel art : car n'était-ce pas ce que représentait écrire pour des films parlants ? Dès le début, j'avais instinctivement compris que les intertitres des films muets ne pouvaient se substituer aisément aux dialogues ; une phrase telle que « La lueur rosée de l'aube éclaire les majestueuses collines » ne pouvait être dite, tout du moins en gardant son sérieux. Les dialogues devaient restituer la façon dont les gens parlaient ; c'était simple mais, pour certains scénaristes, difficile à comprendre. Toutefois, le cinéma restait un média visuel, et j'hésitais à mettre trop de mots dans mes scénarios. Trop de ces nouveaux films parlants n'étaient rien d'autre qu'une succession de vignettes dans lesquelles on voyait des gens debout en train de discourir non-stop. Le silence avait encore sa place dans les films ; en fait, il y prenait désormais de l'importance.

Tandis que j'acquérais de l'assurance dans ma capacité à maîtriser ce nouvel art, je remarquais que les choses changeaient au studio ; des changements auxquels, au contraire du parlant, je n'étais pas certaine de survivre ni même d'en avoir envie.

À la MGM, Irving s'était lancé dans des embauches massives à mesure que le studio se développait. La majorité des nouveaux auteurs – des hommes pour la plupart, des romanciers et des dramaturges venus de Broadway – n'avaient que des contrats de courte durée, ne sachant jamais comment ils seraient payés dans les mois suivants. C'était fini le temps où un scénariste pouvait travailler en solo et suivre la progression d'un film depuis l'idée de départ jusqu'au produit fini. Maintenant, les scénarios passaient entre toutes les mains, retravaillés par un comité de rédacteurs jusqu'à ce qu'ils soient finalement validés par l'un d'eux qui en aurait alors le crédit et dont le nom apparaîtrait au générique ; Irving semblait se moquer de qui il s'agissait. Tout ce qui l'intéressait, c'était le produit fini.

Ce n'était pas mon cas. Mes films – ainsi que ceux de Bess Meredyth et Anita Loos – avaient jusqu'à présent échappé à ce comité de réécriture. Mais de plus en plus de jeunes scénaristes venaient me voir, frustrés par ce nouveau système, se demandant comment ils pourraient faire carrière ainsi. Et quand j'en parlai à Irving, sa réaction me choqua. Irving avait toujours été le défenseur des gens créatifs, nous protégeant de Mayer et de son esprit corrompu par les affaires, de son souci de rentabilité.

« Nous avons déjà le syndicat des machinistes sur le dos », fit Irving d'un air dégoûté. « Ne me dis pas que vous, les auteurs, pensez maintenant à vous syndiquer. Je te jure, Frances, je te jure que notre amitié n'y résistera pas si c'est ce à quoi tu penses.

– Bon sang, Irving, qui parle de syndicat ? Je te parle de ce qui est juste ou pas.

– Contente-toi d'écrire tes scénarios et laisse-moi gérer le studio, Fran. Ne te mêle pas de ça, ne t'acoquine pas avec ces ingrats. »

Et Thalberg tourna les talons – ce qui me décida encore plus à aider les auteurs à se syndiquer. Mais, surtout, j'étais bouleversée par la manière dont il m'avait congédiée ; comme si j'étais... n'importe qui – n'importe lequel de ces nouveaux, interchangeables jeunes auteurs qu'il avait engagés, et non la femme, la scénariste la mieux payée de tous les temps, que L.B. Mayer avait suppliée de venir travailler avec lui, à l'époque où son studio existait à peine.

Depuis quelque temps, nous les femmes étions en minorité au studio.

Récemment Mayer m'avait sermonnée : « Le problème avec vous, les femmes, c'est que vous ne prenez rien au sérieux. Vous ne cessez d'aller et venir d'un bureau à l'autre comme si vous étiez dans le dortoir d'un pensionnat de jeunes filles, à rire et à chanter. Vous rentrez chez vous pour donner à manger à vos sales gosses au lieu de rester tard au bureau et de venir aux réunions. Vous ne prenez pas votre travail au sérieux. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Le travail ne comptait pas ?! Chacune d'entre nous – Bess, Anita, Adela aussi – avait été à l'origine de nombreux films à succès ; de pratiquement *tous les films couronnés de succès*. Que nous ayons décidé de nous entraider, de nous serrer les coudes, de profiter de la compagnie des autres – sans parler de voir nos enfants plus d'une fois par semaine – ne signifiait pas que nous ne prenions pas notre travail, et cette entreprise que nous avions contribué à créer plus que ne l'avait fait Mayer lui-même, au sérieux.

Mais je ne discutai pas avec lui. Je n'en eus pas le courage. Comme les jours anciens me manquaient ! Les jours anciens me manquaient, Fred me manquait, Mickey me manquait, et...

Mary me manquait. Un an et demi après avoir gagné mon premier Oscar, elle me manquait encore quand, un jour, le téléphone sonna.

« J'ai besoin de toi, Fran. »

Pas même un bonjour, comment tu vas. Simplement *J'ai besoin de toi, Fran*. J'avalai ma salive et me demandai ce qu'elle aurait dit si j'avais fait la même chose. Mais je n'avais pas besoin de me le demander, je savais.

« Fran, tu es toujours là ? Fran, tu es la seule qui puisse écrire le scénario de mon prochain film. C'est une histoire merveilleuse – je veux faire une nouvelle adaptation du film de Norma Talmadge, *Secrets*. Tu t'en souviens ? À l'époque, tu avais écrit le scénario pour Norma – en vingt-quatre, je crois. Je pense que c'est parfait pour moi, tu ne penses pas ? C'est très important – tu sais, ma carrière est... c'est difficile en ce moment. En plus, Douglas... Tu veux bien faire ça pour moi ? »

Je ne sus que dire pendant un bon moment ; trop de pensées se bousculaient dans ma tête. Mary était trop vieille pour ce rôle. En 1924, c'était déjà une histoire vieillotte, démodée ; elle l'était encore plus de nos jours. Le public n'allait plus voir ce genre de films, des comédies sentimentales cuculs, en costumes – à moins que Garbo n'en soit la vedette.

« S'il te plaît, Fran. Pour Squeebie ? »

Ce dut être ce surnom et les souvenirs du bon vieux temps – des jours plus heureux que nous avions partagés – qu'il fit ressurgir. Je me débrouillerais pour que Mayer veuille bien prêter mes services à quelqu'un d'autre. Avec Mary comme productrice, je pourrais probablement avoir l'entière maîtrise de l'écriture du scénario. Je pourrais aussi probablement aider au choix des acteurs – ce qui me manquait, maintenant que le studio était à son apogée et que les auteurs écrivaient pour qui on leur disait d'écrire.

Quelle qu'en fût la raison – la solitude ? La frustration ? Un moment de faiblesse ? –, je m'entendis dire : « Oui, Mary. Je vais le faire. »

Et je me retrouvai donc sur un plateau avec Mary, et malgré tout ce que je savais, tout ce que je soupçonnais – sans compter tout ce que je ne pouvais pas lui dire –, j'étais aussi excitée que la première fois où j'étais entrée dans un studio de cinéma. Car s'il y avait un moyen de retrouver Mary – et de me retrouver moi telle que j'étais avant la mort de Fred et avant que tout, y compris Hollywood, change –, c'était bien là.

Sur un plateau de tournage bruyant, sale, bordélique, surpeuplé –

un endroit merveilleux, exaltant, stimulant. Le jour où j'arrivai pour travailler de nouveau avec Mary, je n'avais jamais été aussi heureuse de voir des lampes à arc et des décors démontables.

Silence ! Moteur ! On tourne !

Je n'avais aucune idée du moment où ces mots devinrent emblématiques de la fascination que suscitait le tournage d'un film. Car je ne les avais encore jamais entendus.

Je savais car, comme tout le monde, je lisais des revues de cinéma, que le public avait une notion idéalisée de ce qu'était un plateau de tournage. Des gens qui parlaient à voix basse, qui travaillaient ensemble main dans la main, tout se déroulant sans anicroche, dans les temps. Un réalisateur aux commandes qui criait « Silence ! Moteur ! On tourne ! » Le glamour, la musique, des gens beaux, inaccessibles qui, comme par magie, devenaient magiques.

Mais le tournage d'un film était tout sauf ça. Le parlant avait tout changé dans la manière de filmer ; pendant que les caméras tournaient, les techniciens ne devaient pas faire de bruit, évidemment. Mais entre les prises, c'était un merveilleux bordel, comme ça l'avait toujours été ; des gens tapaient avec des marteaux, se heurtaient à une cloison, trébuchaient sur des câbles, des accessoires tombaient, les habilleuses hurlaient parce qu'une actrice avait déchiré sa jupe, les acteurs juraient parce qu'ils avaient raté une réplique, le réalisateur gueulait car les réalisateurs gueulaient toujours. Les blagues, l'esprit de camaraderie ; nulle part ailleurs je me sentais aussi à l'aise que sur un plateau de tournage.

« Premier jour, Fran, ma chérie ! » Mary apparut sur le plateau, entraînant dans son sillage plusieurs habilleuses qui tenaient le bas de son énorme robe à crinoline rose, telles les suivantes d'une reine. La robe paraissait presque rapetisser la petite silhouette de Mary, mais elle était raccord avec l'histoire. « Nous allons faire un sacré bon film, les gars, je n'ai aucun doute ! »

Je souris en repensant au nombre de fois où elle avait dit ça, et au nombre de premiers jours de tournage que nous avions partagés. Je n'étais pas aussi blasée et bien élevée que certains – comme Mayer – le pensaient ; je faisais presque des bonds tant j'étais excitée. *J'adorais* faire des films – surtout avec Mary.

« Bonne chance, Squeebie ma chérie ! Tu es magnifique. »

Elle se retourna et me tapa sur l'épaule avec son ombrelle ; je fis une révérence, et nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre en éclatant de rire.

« Oh, Fran, je suis persuadée que cette fois c'est bon, ça va être l'énorme succès dont j'ai besoin ! Grâce à toi ! Nous ne sommes jamais aussi bonnes que quand nous sommes ensemble, n'est-ce pas ? »

– Oui. » Et je savais que c'était vrai et me demandai pourquoi nous avions attendu aussi longtemps pour refaire un film ensemble. « Nous ferons des films jusqu'à ce que nous soyons dans des chaises roulantes ! »

– Et même après – *Petit Démon pour le troisième âge !* »

« En place, Miss Pickford ! » cria le directeur artistique.

Mary arrêta de rire ; ses yeux s'emplirent d'inquiétude et, pour la première fois, je remarquai les cernes que le maquillage ne parvenait pas à couvrir tout à fait. « Oh, Fran ! J'ai besoin de ça pour... » Elle s'interrompit et son regard se perdit au loin, incapable de finir sa phrase.

Moi, je le pouvais. Je l'avais toujours pu.

« Tu vas y arriver. Attends que Douglas te voie comme ça ! Tu es merveilleuse ! » Elle était d'une beauté radieuse, malgré les cernes sous les yeux ; et son visage était toujours semblable à un joli camée, même si les lignes de son profil se faisaient moins fermes. Ses yeux étaient toujours de parfaits ovales d'émotion pure. Toutefois, au fond de moi, je savais qu'elle était une belle femme de *quarante et un ans*, et non la jeune fille de dix-huit ans qu'elle était censée jouer. La vedette masculine qui lui donnait la réplique, le nouvel acteur anglais Leslie Howard, avait vingt ans de moins qu'elle. Et cette différence d'âge se voyait.

Mon boulot, quoi qu'il en soit – comme c'était toujours le cas au cours du tournage, une fois finie l'écriture du scénario – était de l'aider, de lui faciliter la tâche, de trouver des répliques et des gags qui mettraient son jeu en valeur. Aussi gardai-je mes réflexions pour moi. Je la serrai dans mes bras une fois encore, en faisant attention de ne pas froisser son costume ni la décoiffer, et le tournage commença.

C'était bien évidemment la première fois que nous faisons un film parlant ensemble et, dès le début, les choses furent différentes ; tandis qu'elle prenait ses marques sur le plateau, elle leva les yeux avec inquiétude vers le micro de la perche de prise de son (une nouvelle

invention). Sa voix me paraissait parfaite pour le parlant ; modulée et agréable.

Pourtant, au contraire de la Mary d'autrefois, qui arrivait en reine sur un plateau, la Mary d'aujourd'hui paraissait peu sûre d'elle. De temps à autre, elle hésitait avant de dire son texte ; par ailleurs, elle articulait certes parfaitement, mais trop parfaitement. Elle donnait l'impression de réciter ce qu'elle aurait lu sur un tableau, en essayant de marquer exagérément les points et les virgules. Elle ne paraissait pas faire confiance au chef op ni au réalisateur, Frank Borzage. Chaque fois qu'il criait « Coupez ! », elle se tournait vers moi, et non vers lui, pour guetter mon approbation.

« Tant que tu y es, Frances », me dit Frank un jour après que Mary, nerveuse, avait raté une prise, « tu peux peut-être donner l'ordre à Son Altesse d'attendre que nous ayons fini la journée de travail avant d'attaquer le gin ? »

J'acquiesçai d'un signe de tête mais sans savoir quoi faire. C'était une autre de ces situations que je n'avais encore jamais rencontrées sur un plateau de tournage avec Mary : pour la première fois, elle laissait son alcoolisme prendre le pas sur ce qui était le plus important pour elle, sa carrière.

Le matin, elle était comme elle avait toujours été – le regard clair, pleine d'esprit, plaisantant avec les techniciens. Mais après le déjeuner – qu'elle prenait désormais seule dans sa loge au lieu de le partager avec moi – c'était une tout autre personne. Jamais elle ne titubait ni n'oubliait son texte – même si parfois elle articulait mal et que l'ingénieur du son devait crier « Coupez » avant que la scène soit finie. Mais elle était irritable, encline à s'en prendre violemment aux gens autour d'elle ; ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant. Je n'avais jamais entendu Mary hausser le ton en s'adressant aux techniciens. Or, désormais, elle criait sur l'habilleuse ou engueulait quiconque bougeait derrière la caméra. Quant au pauvre Leslie Howard... il ne savait pas quoi faire avec elle et c'était déjà assez difficile pour lui d'interpréter le rôle d'un bouseux. On ne pouvait pas lui demander d'aider sa partenaire, tout aussi terrorisée que lui et légèrement grise et qui, après tout, n'était autre que Mary Pickford, La Reine du Cinéma – sa star préférée, m'avait-il confié à plusieurs reprises, quand il n'était qu'un jeune garçon.

J'avais de la peine pour Mary. Je savais qu'elle buvait parce qu'elle

était terrorisée, c'était sa dernière chance. Je *comprendais*. Ce qui ne voulait pas dire que j'approuvais.

« Il faut que ce film soit un succès, Fran », me dit-elle un jour, entre deux prises. C'était avant le déjeuner, et elle était donc sobre. Mais elle était quand même sur les nerfs ; elle ne cessait de tirer sur le tissu de sa robe et je dus finir par lui attraper la main, de peur que la costumière ne pique une colère. « Il le faut ! J'ai besoin de réussir. Douglas... il a renoncé. Il a renoncé à sa carrière. À nous. Mais moi, je ne peux pas ! Et c'est un grand rôle, n'est-ce pas Fran ? Cette femme... toutes ses souffrances !

– Oui, mais...

– Mais quoi, Fran ?

– Mais est-ce vraiment toi, Mary ? Ce rôle, est-il pour toi ?

– Tu devrais le savoir, Fran, me dit-elle froidement. Tu l'as écrit pour moi. »

Oui, c'était vrai. Parce qu'elle me l'avait demandé. Mais cette femme n'était pas Mary, notre Mary : cette femme qui souffrait tout au long du film, qui souffrait d'un chagrin d'amour, qui était trompée mais qui restait aux côtés de son homme. C'était précisément ce que Mary voulait montrer à Douglas, mais ne le pouvait pas. Car elle ne savait pas comment vivre loin des caméras, et il lui fallait donc faire un film pour livrer son cœur à son époux, pour lui dire qu'elle l'aimait, bien qu'il fût infidèle, et qu'elle serait toujours là pour lui.

Mais Mary souffrant pendant une heure et demie, ce n'était pas ce dont avait envie son public. Je le savais car je faisais moi-même partie de ce public – il m'était insupportable de la voir souffrir ainsi, la voir être aussi pathétique qu'elle l'était dans ce film ; dans les scènes de souffrance, je détournais le regard. Je ne supportais pas de la voir s'ouvrir les veines pour la caméra ; ce geste était trop personnel. Tout le monde savait ce qu'elle tentait de dire et à qui. Son désespoir était si tangible qu'il aurait fallu lui attribuer une loge, au même titre que pour chacun des acteurs.

Frank Borzage fit en sorte de filmer le matin toutes les scènes dans lesquelles Mary incarnait une jeune femme. Et, tandis que nous avancions dans le tournage, Mary commença à m'injurier, moi aussi.

Un soir, nous regardions les rushes ; je prenais des notes – refaire cette prise avec Mary pour qu'on comprenne bien que son enfant est malade. Le baigneur n'est pas visible ; pourrions-nous refaire cette

scène ? Mary le tenait avec trop de désinvolture, comme un ballon de football ; lui montrer comment tenir un bébé dans ses bras. Le maquillage de Mona Maris, qui jouait la maîtresse de Leslie, était trop marqué ; pourrions-nous en faire moins dans d'autres scènes ?

« Fran ! Fran ! » Mary se tourna vers moi. Je sentis l'odeur trop puissante de la menthe dans son haleine, et je compris qu'elle s'en était gargarisée pour dissimuler l'odeur du gin qu'elle avait dû avaler avant d'arriver dans la salle de projection.

« Quoi ? » Je ne détachai pas mes yeux de l'écran.

« Fran ! » Mary m'attrapa par le bras et je dus me tourner vers elle, agacée.

Mais elle avait l'air encore plus agacée que moi ; ses yeux lançaient des éclairs, froids et méchants.

« Je... *Ch'ai* l'air ridicule dans chette scène », dit-elle d'une voix pâteuse, en jetant un coup d'œil à l'écran avant de se retourner vers moi. « Les dialogues que tu as écrits pour moi sont très mauvais ! Chette scène est très mauvaise – Mona non plus n'est pas très bonne, même *chi*, pour elle, tu as quand même écrit quelque chose de convenable. *J'chuis* d'ailleurs *churprise* que tu en aies été capable.

– Mary ! »

J'essayai de ravalier ma colère, sans y parvenir vraiment ; elle me pesait sur l'estomac, attendant d'éclater. Je jetai un coup d'œil autour de moi dans la salle obscure ; le projecteur crachota avant de s'éteindre et quelqu'un ralluma. Frank, Leslie, Mona et les autres se faufilèrent dehors, nous laissant seules toutes les deux.

« Dans cette scène, je ne fais rien d'autre que rester assise... et... *encaisser* ! »

En vérité, j'avais compris de quoi il s'agissait ; elle parlait de la scène dans laquelle la maîtresse de son mari vient la trouver pour lui avouer ce qui se passe et lui demander de rendre à son mari sa liberté afin qu'elle puisse l'épouser. Pour Mary, c'était une scène trop proche de la réalité, une scène qui la touchait profondément et elle était d'ailleurs arrivée sur le plateau en titubant. Heureusement, j'avais écrit cette scène pour que Mary n'ait pas grand-chose à dire ; il lui suffisait d'exprimer physiquement ses émotions – ce qu'elle savait encore faire mieux que personne à Hollywood. Elle avait tenu bon pendant le tournage de cette scène. Nous pourrions l'utiliser en la montant habilement.

« Mary, ma chérie, tu te souviens de la scène suivante ? Je t'ai écrit un très beau texte qui, j'en suis sûre, te fera remporter un deuxième Oscar ! » Et c'était vrai ; j'avais écouté, j'avais regardé Mary et je lui avais écrit un texte qui lui permettait de dire tout ce qu'elle voulait dire dans le rôle de la femme trompée ; elle était une sainte, une martyre, c'était une scène qu'elle avait désespérément voulue – exigée –, et donc, bien évidemment, je l'avais écrite pour elle.

Mais ce n'était pas la Mary que j'aimais ; ce n'était pas la jeune fille qui a du cran, celle qui jetterait dehors son mari. Ça, c'était ma Mary ; c'était comme ça que j'aurais aimé écrire ce rôle, que j'aurais aimé l'écrire *elle*.

« Mais cette scène, Fran... c'est affreux ! »

Je me penchai pour attraper mon portfolio avec la description de la prochaine scène que nous devions tourner afin de retrouver une contenance, de me calmer. Jusqu'à maintenant, elle ne m'avait fait aucune remarque de cet ordre-là. Depuis que nous nous connaissons, notre travail était le résultat d'un respect réciproque. Quand toutefois nous n'étions pas d'accord – et nous ne l'étions pas toujours –, nous trouvions ensemble une solution sans avoir à recourir à des mots désobligeants ou à des attaques cruelles.

« Qu'est-ce qui t'arrive Fran ? Qu'as-tu fait de ton talent ? »

Je laissai tomber mon portfolio et la regardai droit dans les yeux, libérant le monstre coincé dans ma poitrine.

« *Mon* talent est resté intact, merci beaucoup !

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire, Mary, que tu n'es peut-être pas vraiment faite pour ce rôle. Si tu m'avais laissée l'écrire comme je le voulais... Pourquoi ne pas le mettre à la porte ? Pourquoi ne pas faire ce que tu as toujours si bien fait face à la caméra – jouer un rôle où tu as du cran, où tu pétilles ? Laisse-moi revoir cette scène pour que tu en sortes triomphante, Mary, comme tu l'as toujours été ! Et pas aussi... aussi...

– Proche de la réalité ? » Les traits de Mary étaient déformés par la souffrance, l'épaisse couche de maquillage accentuait les rides de chaque côté de sa bouche et celles entre les sourcils. « Fran, la raison pour laquelle je voulais incarner à l'écran cette femme est que je la connais. C'est moi. C'est une femme qui existe vraiment. Je pensais que tu savais écrire le rôle d'une femme qui existe vraiment – apparemment, j'ai eu tort. J'aurais dû repenser au *Signal de l'amour*.

– Ce n'est pas une femme qui existe vraiment, c'est un paillasson. Et *Le Signal de l'amour* était un très beau scénario !

– Non, Fran. » Mary baissa les yeux sur ses genoux ; elle avait les mains croisées, en un acte de contrition, comme si elle était à l'église. « Je suis une femme qui existe. Une femme terrifiée. Terrifiée à l'idée de vivre sans lui, mon grand amour... mon seul amour. Tu ne peux pas comprendre.

– Oh, Mary. »

J'étais incapable de la regarder ; je dus tourner la tête. Mais peu importait car, de toute façon, les larmes me brouillaient la vue et je ne pouvais donc la voir. Comment pouvait-elle me dire une chose pareille, à moi ? Moi.

« Mary, je sais, dis-je à voix basse. Je sais ce que c'est de perdre un mari. Je sais ce que c'est d'être terrifiée. » Car j'étais tout le temps terrifiée ; terrifiée de vieillir seule, terrifiée de ce que pourraient devenir mes garçons orphelins de père. Terrifiée de dormir chaque nuit dans un lit vide. Mais je ne laissais pas cette terreur m'empêcher de sortir quand je ne travaillais pas. Je ne la laissais pas m'entraîner à boire.

Et je n'avais jamais confondu la vraie vie avec le cinéma ; je n'avais jamais utilisé mon talent pour manipuler ou prendre le contrôle.

À moins que je ne me trompe ?

Comme si elle pouvait lire dans mes pensées, Mary m'attrapa par les épaules pour que je me tourne vers elle et qu'elle puisse me lancer l'un de ses regards pénétrants ; elle ne paraissait plus du tout ivre, seulement tristement amusée. « Tu ne t'es jamais dit, Fran, que si tu n'avais pas fait de Fred une vedette de cinéma, il serait peut-être encore ici ? Encore vivant ? Douglas et moi nous sommes souvent posé la question. Très souvent. »

Je suffoquai ; elle n'avait pas le droit. Elle n'avait absolument pas le droit de me dire ça ; elle n'avait pas été là. Elle ne savait pas. Elle ne pouvait pas savoir...

Comment savait-elle ? Comment savait-elle que je ne dormais pas la nuit, hantée par cette même question ?

« Mary, il est tard. » Je me levai et reculai ma chaise à l'aveugle, clignant des yeux pour chasser mes larmes ; je tirai si fort sur mes gants pour les enfiler qu'une couture craqua. « Il faut que je rentre

pour m'occuper des enfants avant qu'ils n'aillent se coucher. Je vais revoir cette scène pour demain, mais pour ce que tu veux en faire, je pense que le texte est vraiment bon. Essaie de te reposer. Et s'il te plaît, Mary, bon sang, essaie d'être à jeun demain sur le plateau, d'accord ? »

Je n'avais encore jamais fait allusion à son alcoolisme. Elle tressaillit, pâlit, sans me regarder. Mais elle hocha la tête. Nous nous dîmes au revoir et partîmes chacune de notre côté. Pas une seule fois, depuis le début du tournage, l'une de nous deux n'avait proposé à l'autre de faire livrer de quoi dîner dans son bungalow afin de pouvoir travailler ensemble toute la soirée en riant.

J'avais des enfants à border. Elle avait un palais vide où se cacher.

Le jour qui suivit, Mary arriva pour tourner la scène en possession de tous ses moyens. Elle était sobre, et Frank Borzage me lança un regard de gratitude. « Peut-être qu'elle va plutôt bien s'en sortir, après tout », fit-il remarquer à voix basse. Et, pour la première fois depuis le début du tournage, je me rendis compte que tout le monde avait les mêmes doutes que moi. Je regardai autour de moi ; la circonspection se lisait sur le visage de tous les techniciens et je plains la pauvre Mary qui devait jouer devant eux. Dans le passé, elle était toujours entourée de visages sur lesquels se lisaient l'émerveillement, la joie – le pur plaisir d'avoir la chance de graviter dans son orbite magique.

Désormais, les techniciens – son public, le public en général – étaient sceptiques, et s'attendaient à ce qu'elle s'effondre. Fini le temps où le monde entier s'intéressait à Mary. J'en avais le cœur brisé ; je n'imaginais même pas ce que c'était pour elle.

Je m'avançai vers elle au moment où l'habilleuse finissait de donner le dernier coup de brosse à sa robe. Je ne pouvais pas la prendre dans mes bras comme j'en avais envie, je lui pris donc les mains et la regardai droit dans les yeux.

« Mary, je crois en toi. Tu vas être merveilleuse, ma chérie. Je le sais. Et tu remporteras un autre Oscar, souviens-toi de ce que je te dis !

– Merci, Fran. »

Elle m'adressa un sourire de pure gratitude et prit place devant la caméra. Les divers assistants annoncèrent d'une voix forte qu'ils étaient prêts – le silence se fit, les acteurs avaient pris leurs marques, le moteur de la caméra ronronnait – en même temps que Borzage

cria : « On tourne ! »

Mary Pickford se tourna vers la caméra, mais je savais qu'elle regardait son mari, son mari absent qui pas une seule fois n'était venu la voir sur le plateau pour rire et faire le clown afin d'amuser la galerie, fier de sa petite épouse, de sa petite fille adorée. Douglas Fairbanks était en Italie, et il n'était pas seul.

Mais son épouse – mon amie – ouvrait son cœur pour lui face à la caméra, prononçant les mots que j'avais écrits pour elle, des mots qui attendriraient n'importe qui, n'importe qui ayant un cœur. Elle lui disait qu'elle l'aimait encore, qu'elle l'aimerait toujours, que quoi qu'il dise ou fasse, elle resterait à ses côtés. Cependant, ces mots ne lui ressemblaient pas ; ils sonnaient creux, pauvres à mes oreilles, et je n'eus pas le courage de guetter la réaction des techniciens.

Borzage cria : « Coupez ! » Mary, tremblante, reprit son souffle, et on entendit de maigres applaudissements. Elle se tourna vers moi, en quête de mon approbation.

Que pouvais-je faire, sinon la rassurer ?

« Et le lauréat pour l'Oscar du meilleur scénario original est... Frances Marion, pour Le Champion ! »

Les applaudissements furent aussi assourdissants en novembre 1932 qu'ils l'avaient été en 1930, même si certaines choses avaient changé. George n'était plus mon cavalier ; nous avions divorcé. Et Mayer, au lieu de se tenir debout pour m'applaudir, s'affala contre le dossier de sa chaise d'un air suffisant et proclama : « C'est une bonne soirée pour mon studio !

– Non, Louis. C'est une bonne soirée pour *moi*. »

Je le regardai à peine tandis que je me levais pour recevoir ma statuette, en souriant et en recevant les compliments de mes pairs. Qui, remarquai-je, étaient un tantinet moins enthousiastes que la première fois. C'est Hollywood, pensai-je. On se réjouit de votre succès – à condition qu'il ne dure pas trop longtemps.

Et cette fois encore, une petite silhouette me bloqua le passage.

« Fran ! » Mary agita son doigt devant moi, d'un air presque réprobateur. « Encore ! »

Elle m'adressait un sourire radieux – évidemment, un appareil photo se déclencha, elle posait donc –, mais l'émotion ne passait pas dans ses yeux éteints aux pupilles dilatées. Elle chancela et Buddy

Rogers – pas Doug –, qui se tenait à ses côtés, lui entoura la taille d'un bras pour l'empêcher de tanguer.

Le tournage de *Secrets* était terminé depuis des mois ; il ne sortirait sur les écrans qu'au printemps suivant. Mais elle savait, et je savais – tout le monde à Hollywood savait, car rien ne restait secret dans cette ville –, qu'elle ne regagnerait pas le cœur de son époux avec ce film. Et qu'elle ne gagnerait pas d'Oscar pour le rôle qu'elle y interprétait. Je me préparai à lui balancer une remarque bien sentie, blessante ; ces derniers temps, je ne savais plus comment l'approcher. C'était comme si j'avais besoin de me mettre en garde, une main en avant, prête à repousser une attaque de sa part – ou à la rattraper – dès que je la voyais.

Mais, à ma grande surprise, elle se pencha de nouveau vers moi, me prit le bras et me dit à l'oreille : « Squeebie est si heureuse pour toi, Fran, ma chérie.

– Mary ! »

Je la pris dans mes bras et la serrai fort contre moi ; peu m'importait que tout le monde autour de nous s'impatiente pour que je me dépêche d'aller recevoir ma statuette afin que la cérémonie se poursuive et que les autres puissent recevoir la leur. Ses mots me touchaient, et je l'embrassai sur la joue avant de monter sur le podium.

Une fois arrivée en haut des marches, je fermai les yeux un instant, aveuglée par les projecteurs. L'assentiment de Mary résonnait encore à mes oreilles – et me faisait chaud au cœur. J'aurais toujours besoin de ça ; je le savais. Peu importait que j'aie vieilli, je rechercherais toujours les compliments – ou la sympathie – de Mary. Elle m'avait donné ma chance et j'étais là, prête à recevoir une récompense pour avoir écrit une histoire dont la star était un enfant ! Je n'avais pas fait le lien avant cet instant, mais c'était vrai ; j'avais commencé à écrire pour des enfants grâce à Mary. Et maintenant, j'allais être récompensée pour le scénario original du *Champion* que j'avais écrit pour Jackie Copper, un enfant de neuf ans.

Le parallèle me plaisait et je souris. Je me tournai en direction de la table de Mary, m'appêtant à la remercier de son amitié et pour m'avoir donné ma chance...

Mais sa chaise était vide ; elle était partie avant que je puisse recevoir mon Oscar.

Je regardai les statuettes dorées alignées devant moi qui attendaient d'être offertes aux autres lauréats, impatients d'être récompensés. Clark Gable, assis à une table au premier rang, jeta un coup d'œil insistant à sa montre. Et donc je souris, remerciai le jury, pris mon trophée et rentrai chez moi. Je trouvai un bon endroit pour l'y poser ; une vieille porte grinçante, dans ma salle de bains, ne voulait pas rester ouverte...

Grâce au jury, grâce à L. B. Mayer, grâce à Jackie Cooper, grâce à *Mary...*

De ce jour, elle le resterait.

Elle descendit pour déjeuner avec un mal de tête ; elle se dit que c'était à cause de son diadème ; elle ne l'avait pas porté depuis si longtemps – mais, cette fois, elle y était obligée. Mary Pickford devait se montrer sous son meilleur jour au cours d'un déjeuner à Pickfair où une reine, un duc ou encore quelqu'un habitué à voir des gens couronnés serait présent. Elle avait donc demandé à sa femme de chambre de lui apporter son diadème, et elle s'était parée de bijoux – elle attacha plusieurs colliers autour de son cou, qui ploya presque sous le poids, et elle enfila cinq bracelets à un bras et six à l'autre. Tandis qu'elle descendait les marches de l'escalier – prudemment, car elle avançait d'une démarche *peu assurée* –, elle rit en entendant le raffut que faisaient l'argent, l'or, les diamants et les perles qui s'entrechoquaient. Elle tintait comme un grelot ! Elle rit de nouveau.

Quand elle arriva devant la salle à manger, elle marqua une pause pour reprendre son souffle et rajuster son diadème qui avait glissé sur son front. Puis elle ouvrit la porte en grand pour accueillir solennellement ses invités.

La longue table était aux trois quarts vide, mais ce n'était bien sûr qu'un déjeuner. Elle se demanda qui Douglas aurait invité cette fois. Il ramenait à la maison des gens toujours tellement merveilleux !

« Bonjour », fit-elle d'une voix grave, empreinte de sérieux. Douglas s'empressa de l'aider à rejoindre la table ; elle tâtonna pour trouver sa chaise et s'assit avec précaution.

Les invités étaient tous des femmes, et elle reconnut certaines d'entre elles. Adela était là, tellement ridée désormais ! Son visage ressemblait à un grain de raisin sec, la pauvre chérie. Et Gloria, cette chère Gloria, si mince, superbe. Anita était là aussi – toute bossue.

Et Fran, Fran était là... *Fran* !

« Toi ! » Mary se leva avec effort et renversa une carafe d'eau. « Toi, cria-t-elle. Sors d'ici ! Sors de chez moi ! Tu as écrit le scénario d'*Anne of Green Gables* pour Mary Miles Minter ! Tu m'as trahie... sors d'ici ! »

Sous le choc, tout le monde se tut ; Adela s'était levée et Anita regardait son assiette. Fran était rouge écarlate ; ses yeux lançaient des éclairs et elle attrapa son couteau à beurre comme elle se serait emparée d'une arme. Puis ses traits se radoucirent ; elle regarda Mary d'une façon inhabituelle, étrange, avec quelque chose dans les yeux que Mary n'avait jamais vu avant.

Était-ce de la *pitié* ? Comment osait-elle ?

« Mary, ma chérie, tu n'es pas toi-même... »

Pourquoi tout le monde disait ça ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça signifiait ? Mary Pickford avait-elle *jamais* été elle-même ? Oui, la dernière fois qu'elle avait répondu au nom de « Gladys Smith ». Et c'était il y a si longtemps que plus personne n'était là pour s'en souvenir.

« Fous le camp, salope. Comment oses-tu ? Tu savais que je voulais interpréter ce... c'était parfait pour moi ! Tu savais que tu étais *ma* scénariste. Tu as pu commencer dans ce métier grâce à moi – tu serais où si je ne t'avais pas engagée pour travailler avec moi ? Et il a fallu que tu fasses jouer ton mari dans mon film – *mon film à moi* ! Ce cowboy était très mauvais, tu sais, dit-elle en se tournant vers Adela. Tout simplement mauvais. J'ai dû porter son personnage pendant tout le film. »

On entendit un bruit fracassant. Fran avait laissé tomber son couteau dans son assiette. Elle avait les joues en feu, les narines palpitantes. « Tu es saoule, Mary », asséna-t-elle d'une voix aiguë, sur un ton pincé tant elle était furieuse. « Saoule comme un cochon ! Pas étonnant que Douglas... »

Mais Fran s'arrêta là, et ne rajouterait rien sur Douglas, même si Douglas était là, tout rouge lui aussi.

« Tu as toujours été jalouse de Douglas et moi. Il fallait te voir boucher pendant notre lune de miel ! Tu te rappelles, Douglas ? Oh, quel triomphe ce fut ! » Mary se tourna vers son mari, mais son mari – et c'était vraiment inhabituel de la part de Douglas – ne dit pas un mot.

« Très bien. Je m'en vais, ne t'en fais pas Mary. » Fran rassembla

ses affaires, son sac et ses gants. « Je m'en vais pour ne jamais revenir. J'ai passé ma vie à accourir ici. C'est fini. Je suis désolée, Buddy... » Bizarre... Fran s'adressait à Douglas en l'appelant Buddy ! « Je suis désolée, mais la coupe est pleine.

– Parfait ! Prends tes deux Oscars et rentre chez toi ! Vous savez, j'ai gagné le mien d'abord. »

Elle s'adressait maintenant au reste de la table, sur un ton affectueux, ouvrant grands les bras en un geste grandiloquent et elle s'apprêtait à raconter comment elle avait gagné le sien – c'était pour quel film déjà... ce film, un film... elle pouvait d'ailleurs aller le chercher et le leur montrer... – quand, soudain, tout le monde se leva et rejoignit Fran.

Comme c'était bizarre ! Mais peu importait à Mary ; elle n'avait pas faim, de toute façon, et son diadème était si lourd, elle pouvait à peine garder la tête droite. Elle laissa Douglas l'aider à monter l'escalier et à retourner dans sa chambre.

« Merci, Hipper, mon chéri », murmura-t-elle. Le visage de son époux parut chiffonné. « Merci, Douglas. »

Elle ferma la porte de sa chambre pour ne plus jamais l'ouvrir.

Tout ça avait eu lieu deux ans plus tôt, tout du moins c'est ce que lui avait dit son mari. Mary avait arrêté de compter les années. À quoi ça servait ? Elle avait sous la main tout ce dont elle avait besoin ; un grand lit somptueux, un poste de télévision, qu'on avait tout récemment installé, et une femme de chambre pour l'habiller, lui donner son bain et s'assurer qu'elle mangeait, même si personne n'était capable de préparer les ragoûts de Mama dont elle avait tant envie. Parfois, juste pour s'amuser, elle préparait une soupe avec du ketchup et de l'eau chaude et se souvenait du bon vieux temps avec amour – quelque chose de farouchement possessif. Était-ce à cette époque-là qu'elle avait été le plus heureuse ? Quand elle n'était que la simple petite Gladys Smith qui prenait bien soin de toute sa famille ?

Et dans sa chambre, bien évidemment, elle avait librement accès à l'alcool qu'elle buvait ; elle ne se cachait plus car personne ne s'en souciait. Lottie, Jack et Mama étaient tous partis, tous ses fans l'avaient oubliée, elle n'avait donc plus à donner l'exemple.

Elle restait au lit et regardait la télévision. Parfois, elle tombait sur l'un de ses anciens films. Tard dans la nuit, après que le journal

télévisé était terminé, quand tout le monde dormait – tous ceux qui pouvaient dormir ; tous ceux qui pouvaient fermer les yeux et oublier les souvenirs et s'endormir, impatients d'être au lendemain.

Mary ne faisait pas partie de ces gens-là. Elle n'avait nulle part où aller, personne qu'elle aurait eu envie de voir. Si, il y avait une personne qu'elle aurait voulu voir. Mais Fran ne venait plus jamais et, la plupart du temps, Mary ne se rappelait pas pourquoi. Toutefois, Fran ne resterait pas sans revenir un jour, non ? Fran revenait toujours.

Sauf cette fois. Elle ne revint pas. Et c'était affreux, tout simplement affreux ! Comment Fran pouvait-elle lui faire une chose pareille – partir et ne jamais revenir ? Ne se souvenait-elle pas de tout ce qu'elles avaient traversé ensemble ?

Plus personne ne la comprenait. Pas même Douglas, qui continuait à lui demander de s'habiller pour descendre et qui, souvent, frappait à sa porte, poliment, en l'avertissant qu'elle avait de la visite. Le pauvre Douglas ne comprenait pas... non, non, ce n'était pas Douglas – c'était le pauvre Buddy. *Buddy* était son mari désormais.

N'est-ce pas ? Comment était-ce possible ?

Tout était si confus ! Un mari ne pouvait être que Douglas. Mais Douglas l'avait quittée et Buddy avait discrètement pris sa place. Mary ne se souvenait pas avoir eu son mot à dire, mais peut-être que si. C'était il y a si longtemps. Au moins trente ans.

Parfois, Mary ricanait derrière sa porte fermée quand Douglas – non, *Buddy* ! – toquait. Elle entendait le bruit des pas impatients de ceux – amis ou ennemis, elle n'en avait aucune idée – qui attendaient qu'elle ouvre grande sa porte et émerge, les yeux et les bras grands ouverts, comme Norma Desmond dans le film *Sunset Boulevard*, dans lequel le réalisateur, Mr Wilder, lui avait demandé de jouer – elle avait refusé. Le scénario, avec ses allusions sordides, la rendait malade ; le personnage de Norma était pathétique. Et c'était donc Gloria Swanson, cette chère Gloria, qui avait obtenu le rôle, pour lequel elle avait d'ailleurs été très bonne. Mary avait été suffisamment généreuse pour le reconnaître et avait envoyé un mot à Gloria pour le lui dire.

Mais peut-être que cette chère Gloria avait été *trop* bonne, car désormais on pensait que toutes les stars du cinéma muet vivaient dans le passé et étaient folles à lier. Et Mary savait ce que les gens

derrière la porte – qui étaient-ils d'ailleurs ? –, quels qu'ils soient, et peu importait qui les avait invités, Mary savait ce qu'ils voulaient voir. Ils voulaient voir la Fille aux Boucles d'Or tituber en sortant de sa chambre, *vieille* et grotesque, réclamant un gros plan.

Eh bien, elle n'était pas près de leur donner satisfaction. Elle restait donc là où elle était, en sécurité dans son lit, et ricanait en entendant Buddy – Buddy si plaisant et complaisant – faire comme si Mary lui parlait à travers la porte.

« Que dis-tu Mary ? Tu dis que tu es désolée de ne pas pouvoir recevoir tes hôtes aujourd'hui ? Tu dis que tu es touchée qu'ils aient eu envie de te voir mais que tu es un peu patraque ? Tu dis que tu espères qu'ils passeront une bonne journée à Pickfair ? »

Pendant ce temps, Mary gloussait et retombait au milieu de ses oreillers, attendant qu'ils se décident tous à partir. Alors, il lui arrivait de se lever, d'ouvrir la porte, de jeter un coup d'œil dans le hall d'entrée, en se réjouissant qu'il fût de nouveau vide et d'avoir pu leur jouer un tour pareil.

Son mari reviendrait dans la soirée et la réprimanderait, très gentiment. Mary écouterait, hocherait la tête et dirait, « Mais, Douglas... » et il aurait l'air affligé, sans qu'elle comprenne pourquoi, puis il la laisserait seule ; ce qu'elle voulait, finalement.

Elle préférerait qu'il en soit ainsi, vivre dans l'ombre et les rêves, sans être tout à fait sûre de la date ou de l'identité de la personne à qui elle parlait. Car les moments où elle se souvenait de ce qu'il en était étaient les pires.

Ces moments au cours desquels elle se souvenait que Douglas l'avait quittée, qu'il l'avait trahie, qu'il avait dit qu'il ne voulait plus d'elle. Ces moments au cours desquels elle se rappelait qu'après qu'elle avait accepté le divorce il s'était remarié et était revenu s'installer à Los Angeles avec sa nouvelle femme, une Anglaise – et comment il revenait discrètement passer de longues soirées avec elle à Pickfair, au bord de la piscine, chacun assis dans une chaise longue à passer en revue de vieux souvenirs. Elle se souvenait alors de choses qu'elle avait connues ; elle repensait aux acclamations de la foule, à l'horloge, sur le tableau de bord de la voiture, qui s'était arrêtée, au caractère possessif de Douglas qui à cette époque-là lui avait paru pénible mais qui maintenant paraissait incarner parfaitement l'amour et l'attention qu'il lui vouait. Elle n'avait aucune idée de ce à quoi lui pensait dans

ces moments-là, seulement que ce devait être quelque chose d'agréable, de parfait. Quelque chose de perdu.

C'était tellement triste. Voilà ce que c'était. Leur amour avait été trop grand pour une petite vie. Et c'était une petite vie, celle qu'elle menait maintenant ; c'était le genre de vie, se disait-elle, qu'elle *voulait* vivre. Même si elle avait follement aimé Douglas – et l'aimerait éternellement –, DougetMary était devenu trop fatigant pour que ça puisse durer toujours ; il valait mieux laisser tout ça reposer, de même que les derniers vestiges de l'époque du muet, de même que les boucles de cheveux qu'elle gardait encore dans une boîte à chaussures rangée tout en haut d'un placard.

Buddy Rogers l'avait demandée en mariage plusieurs fois et, finalement, en 1937, après que le divorce avait été prononcé, elle l'avait épousé. L'aimait-elle ? Non. Et elle n'avait jamais prétendu le contraire.

Mais il était jeune, séduisant, avec ses cheveux bruns, ses grands yeux noirs et son allure de jeune garçon, et il était gentil. À l'instar d'un fidèle setter irlandais. Et qu'un jeune homme séduisant soit amoureux d'elle, à son âge, n'était pas pour déplaire à Mary. Surtout après que Douglas l'avait trahie publiquement pour épouser une femme plus jeune.

Douglas était mort, non ? Elle se souvenait de l'endroit où elle se trouvait, à Chicago, en 1939, quand le téléphone avait sonné. L'orchestre de Buddy était en tournée là-bas, et à cette époque elle faisait encore quelques apparitions en public, pour être à ses côtés ou au nom de United Artists, ou du cinéma en général. Mais elle n'était déjà plus qu'une grande dame que l'on sortait de temps en temps du placard en souvenir des jours anciens avant de l'y ranger de nouveau jusqu'à la prochaine occasion.

Elle n'avait alors que quarante-sept ans.

Cette nuit-là, le téléphone sonna dans la chambre d'hôtel et elle décrocha avant Buddy. C'était sa nièce, Gwynne, cette chère Gwynne, adulte désormais, en pleurs. Et elle sut.

« Il est mort, Mary. » Et Gwynne n'eut pas besoin de préciser qui était mort ; il n'y avait jamais eu qu'un « il » dans la vie de Mary, et ce n'était pas son mari actuel. Ce fut comme si elle avait reçu un coup de fouet en pleine face ; elle vacilla sous l'impact de toutes les émotions qui la traversèrent : le chagrin, la perte, la colère, la tristesse. Puis

vinrent les souvenirs, cruels, comme pour la narguer, et elle avait dû se lever et aller dans la pièce voisine pour que Buddy ne l'entende pas pleurer.

Un jour, à l'époque où Douglas lui faisait la cour – il utilisait toujours cette expression démodée, car c'était un homme vieux jeu –, il l'avait emmenée dans un parc d'attractions, sur la côte, aussi loin que possible de Los Angeles et de ses yeux curieux, presque à la frontière du Mexique. Il l'avait alors persuadée de monter dans une grande roue branlante ; le vent soufflait dans ses cheveux et sifflait dans ses oreilles. Elle avait fermé les yeux et agrippé la barre de sécurité de la balancelle, terrifiée à la pensée que tout s'effondre car la grande roue paraissait aussi peu solide que les panneaux d'un décor de cinéma.

« Ouvre les yeux, Mary, lui avait crié Douglas. Ouvre les yeux, et regarde ! » Elle les avait ouverts ; ils étaient très haut au-dessus du reste des gens, réduits à l'état de toutes petites silhouettes, tout en bas, les yeux levés vers eux. Et c'était ainsi qu'elle avait toujours considéré leur union – deux personnes très haut au-dessus du reste du monde, partageant une vue qu'eux seuls pouvait avoir ; une vue privilégiée, qu'ils avaient grandement méritée. La meilleure vue possible.

Elle avait perdu la seule personne qui savait ce que c'était que d'être au sommet du monde, d'être aux anges ; elle avait perdu la seule personne qui avait partagé cette vue avec elle, pendant si longtemps.

Quand elle appela Charlie le lendemain, tous deux, au son de leurs voix, éclatèrent en sanglots. Et cette fois, elle ne s'efforça pas de faire cesser ses pleurs.

« Oh, Charlie, que va-t-on faire sans lui ?

– Je n'en sais rien », répondit Charlie, d'une voix que le chagrin rendait rauque.

En cet instant de chagrin partagé, Mary oublia tout ce qui l'agaçait chez Charlie – combien il était possessif à l'égard de Douglas, à toujours essayer de filer en douce avec lui, derrière son dos. On ne pouvait jamais compter sur lui pour venir aux réunions des actionnaires de United Artists, il ne lisait jamais les livres de comptes, et cette façon qu'il avait de penser que ses films étaient bien au-dessus des siens, de précieux bijoux qu'il fallait polir pendant des années avant de les montrer à un public qui ne méritait pas de les voir.

Non, en cet instant, tout ce que se rappela Mary, c'était que Charlie servait de lien avec le bon vieux temps, celui des jours glorieux, grisants, quand ils étaient partis en tournée, l'époque bénie de Pickfair et de DougetMary ; ils avaient tous deux beaucoup aimé Douglas et par conséquent, au cours de cet appel téléphonique, Mary avait aimé Charlie.

« Tu te souviens, c'est toujours à lui que je montrais mes films en premier ? Il était mon meilleur juge, mon meilleur public. Personne ne riait comme Douglas.

– Il t'aimait beaucoup. »

Mary fut suffisamment généreuse pour le dire, et Charlie fit de même. Même si Charlie faisait encore des films, Charlot était, presque autant que la Fille aux Boucles d'Or, le symbole d'une époque révolue. Et Mary, en cet instant, ne put s'empêcher d'envier Douglas ; il n'aurait pas à vivre la fin de sa vie comme une relique du passé, comme elle ou Charlie.

Un passé qui se dissolvait de plus en plus, et n'était plus que souvenirs, légendes, des histoires qu'on se racontait, à mesure que les années passaient. Les films de Mary n'étaient plus projetés dans aucune salle de cinéma si ce n'est au cours de « rétrospectives du muet ». Les gens venaient à Pickfair, mais seulement pour s'incliner devant le mausolée en mémoire des débuts de Hollywood. On n'était pas très bon, à Hollywood, pour conserver les choses du passé ; tous les anciens studios avaient été détruits, il n'y avait pas de musée pour y garder les anciens costumes, et même les films n'avaient pas été correctement conservés. Pickfair était le symbole le plus tangible de ce qu'il restait de l'époque du muet, et Pickfair était vénéré. De jeunes acteurs y venaient, dans l'espoir de recevoir une quelconque bénédiction de cette femme qui avait inventé l'expression « star de cinéma ». Et aussi des journalistes qui espéraient qu'on leur raconte une histoire proche de celle de *Sunset Boulevard*. Des documentaristes qui voulaient rendre hommage à l'antenne, généralement une chaîne de télévision du service public, à une époque révolue.

Mary en rencontra certains ; elle participa à quelques-unes des rétrospectives, jusqu'au jour où elle ne put plus supporter de se voir à l'écran. Il lui était impossible d'être confrontée à la beauté juvénile de la Petite Mary qui brandissait ses poings devant la caméra, intrépide, vivante incarnation du courage, et gardant ses larmes pour la caméra ;

toutes les larmes qu'elle ne s'était jamais autorisée à verser dans la vraie vie. Et quand elle ne put plus rien supporter de tout ça, quand elle ne put plus supporter d'être présentée une fois de plus comme « la toute première star du grand écran, la légendaire Mary Pickford »...

... Elle s'enferma dans sa chambre afin de ne pas lire la déception, l'incrédulité dans les yeux du public quand il se rendrait compte qu'elle n'était plus cette Petite Mary qu'on avait tant aimée.

Pickfair et elle s'accommodaient bien l'un de l'autre. À la nuit tombée, quand Douglas – *Buddy* ? – et le personnel étaient couchés, elle et la maison se racontaient leurs secrets. C'était le moment où elle ouvrait la porte de sa chambre. Et tandis qu'elle errait dans les couloirs en se rattrapant aux cimaises pour ne pas perdre l'équilibre, la maison énumérait à voix basse les noms d'invités depuis longtemps disparus : *Albert Einstein*, *le duc d'York*, *George Bernard Shaw*, *Mrs Calvin Coolidge*. Ils étaient tous venus pour la voir, elle, la plus grande star de tous les temps. La star qu'elle avait décrété qu'elle serait quand elle n'était encore qu'une toute petite fille, responsable de Mama, mais aussi de Lottie et Jack, qui avaient la chance d'avoir eu une vraie enfance, ce qui n'avait pas été le cas pour elle.

Ils étaient tous morts. Depuis longtemps. Mais pas elle. Elle ne savait que faire de tout ce temps qui lui restait.

Et donc, pendant que la maison faisait le gué, la tenait à l'écart des regards indiscrets et des mauvaises langues, Mary jouait avec sa collection de poupées comme elle l'avait fait dans *Pauvre Petite Fille riche*, elle faisait des glissades sur les sols cirés en traversant les couloirs comme elle l'avait fait dans *Rags*, ou encore pillait la cuisine comme elle l'avait fait dans *Pollyanna*. Et pas une seule fois la maison ne la trahit ; les murs, les fenêtres, les rideaux et les tapis semblaient tous lui sourire et la comprendre tandis qu'elle cherchait refuge dans les souvenirs de son enfance. Des souvenirs inventés, créés de toutes pièces par Fran pour elle, pour qu'elle puisse les vivre, une fois adulte, devant la caméra.

C'était d'ailleurs les seuls souvenirs d'enfance qu'elle avait.

Cette maison lui suffisait, elle était chez elle ; personne ne comprenait vraiment pourquoi. La seule qui aurait pu comprendre, c'était Fran.

Parfois, à la télévision, elle tombait sur l'un des vieux films qu'elles avaient faits ensemble – comme ce fut le cas ce soir-là. *Secrets*. Même

si le film n'avait guère fait d'entrées, Mary pensait qu'il n'était pas si mauvais que ça. Leslie Howard était l'objet de son amour dans le film – pauvre Leslie, mort à la guerre. Quelle guerre ? Elle ne s'en souvenait pas. Il était plus jeune qu'elle, il est vrai, ce qui avait fait hésiter Fran au moment du casting, mais Mary avait passé outre à son avis.

Secrets fut un fiasco. Ce fut aussi son dernier film. Après ça elle eut peur de la caméra – impensable, mais vrai. La caméra qui avait toujours été son amie, qui l'avait tant aimée. Mary n'avait tout simplement plus rien à lui donner. La caméra ne l'avait aimée qu'en tant que petite fille. Comme tout le monde d'ailleurs, y compris Douglas.

Douglas était mort. Non ? Mama aussi. Tout le monde mourait ; il ne restait plus personne pour s'intéresser à elle, pas même son public. Il n'existait plus. Plus rien n'existait de ce qu'elle avait connu. Plus jamais elle ne reverrait de foules en folie comme celles qui l'avaient accueillie pendant sa lune de miel avec Douglas ; plus jamais elle ne recevrait des milliers de lettres de fans par jour.

Plus jamais elle ne se reconnaîtrait en se regardant dans le miroir. Afin de se rappeler qui elle était, il lui fallait descendre furtivement l'escalier la nuit pour regarder son portrait et pleurer devant sa beauté, en pensant à tout ce que cette petite fille avait accompli, et perdu. Puis elle remontait dans sa chambre et fermait la porte.

Jusqu'au jour où la porte s'ouvrit, et où Fran fit irruption dans cette chambre.

1969

Horriifiée, je recule d'un pas après avoir ouvert la porte ; ce n'est pas une petite fille avec des boucles d'or qui émerge de l'obscurité.

Une silhouette minuscule, au visage tout ridé, est vautrée sur un lit immense, des cheveux gris en épi dressés sur le dessus de la tête, comme des touffes éparses de duvet de poussin, laissant voir ici et là la peau de son crâne. Sur une table près du lit est posée une tête coupée et je manque crier avant de comprendre qu'il s'agit d'une perruque – une perruque de longues boucles blondes, perchée sur son support. La frêle silhouette est soutenue par des oreillers, tellement d'oreillers qu'ils paraissent l'avalier. Elle est squelettique ; une chemise de nuit au tissu imprimé rose et blanc l'enveloppe presque entièrement et seuls son cou décharné et ses mains pareilles à des serres sont visibles.

Et son visage – un visage trop présent. Sans sourcils, seulement les yeux, ses yeux noisette larmoyants, en amande. Le menton aussi est reconnaissable ; ce menton irlandais, têtue – aux lignes peut-être moins fermes –, légèrement relâché, mais toujours déterminé. Et les lèvres en bouton de rose. Qui bougent, essayant de former des mots.

« *Mary.* » Mon cœur se serre, et je suis désolée. Désolée d'avoir fait irruption dans sa chambre ; désolée d'avoir envahi l'intimité de mon amie.

Désolée de voir Mary ainsi – cette Mary-là, réduite à ça, une créature fantomatique noyée dans le gin et les souvenirs. Moi aussi, je suis tout le temps assaillie par les souvenirs ; je rêve des films dont j'ai écrit le scénario, par fragments, de vacances anciennes, de disputes avec mes fils, de gens que j'ai perdus. Et de Fred. Toujours Fred. Rester sobre est le seul moyen de se défendre contre l'avalanche de regrets et le sentiment de perte qui viennent en vieillissant. Un

alcoolique n'a aucune défense ; un alcoolique est l'incarnation de la plus sensible, la plus à vif des plaies vivantes qui existent au monde. Plus particulièrement une alcoolique qui a été, un jour, la femme la plus belle, la plus admirée.

« Mary, Squeebie, ma chérie.

– Oh, Fran, je t'avais dit de ne pas venir ! » Mary frotte alors deux doigts maigres l'un contre l'autre en un geste de réprimande, l'un de ces gestes, comme un gag, qu'elle avait souvent faits dans ses films. « Tu n'as pas eu mon message ?

– Si. Mais je suis quand même venue.

– Eh bien va-t'en. C'est trop tard ! »

Mary, en un mouvement d'humeur, me tourne le dos, les bras croisés, et je me demande si ce que je vois est bien réel ; si je suis vraiment le témoin de cette créature vulnérable se comportant comme une enfant de dix ans, l'enfant qu'elle a été dans des films, il y a si longtemps.

« Je ne partirai pas, Mary. Pas cette fois. Je suis partie une fois, et je le regrette. »

Mary ne dit rien ; elle se laisse retomber contre les oreillers et ferme les yeux – ses paupières marquées de veines bleutées palpitent.

Étonnamment, ses cils sont encore très longs – ils lui frôlent presque les joues. Puis elle se relève sur un coude et soudain, ses yeux lancent des éclairs. Elle tend une main décharnée dans ma direction, une main accusatrice.

« Toi ! Tu as écrit le scénario d'*Anne of Green Gables* pour Mary Miles Minter !

– Oh, Mary ! Arrête ! » Je m'en veux de la rabrouer ainsi – elle est vieille et fragile et, de toute évidence, pas tout à fait elle-même. À moins qu'au contraire elle soit elle-même plus qu'elle ne l'a jamais été ? « C'est ridicule, ma chérie. Ça fait cinquante ans et nous sommes toutes les deux trop vieilles pour y repenser. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, nous n'avons plus toute la vie devant nous. »

Déconcertée, elle se frotte les yeux, puis se met à pleurer.

« Oh, Mary, je suis désolée, ce n'est pas ce que je voulais dire ! »

Je me précipite vers elle, avec l'intention de la réconforter, mais quelque chose me retient. Est-ce le choc de me rendre compte que cette créature ne ressemble plus en rien à la femme que j'ai connue et aimée ? Est-ce parce que, d'une certaine manière, je me sens

responsable, face à cette femme devenue une épave ? J'entendais parler du déclin de Mary qui se noyait dans l'alcool et si je m'étais tenue à l'écart pendant si longtemps, c'était parce qu'il était ainsi plus facile pour moi de me protéger. Mais maintenant, il faut que je lui demande... quoi, et de quel droit ? En quoi ma propre survie est-elle importante ? Après tout, je ne suis rien d'autre, moi aussi, qu'une relique de Hollywood.

« Nous, les vieilles reliques, devons nous serrer les coudes », dis-je d'une voix trop enjouée, trop forte – je lui parle comme on parle à une enfant. Une enfant pleurnicheuse, obstinée, et je m'en veux.

Mary me jette un regard méfiant et tend la main pour tenter d'attraper une bouteille sur sa table de chevet.

« C'est une bonne idée », dis-je, sur le ton qu'emploierait une vieille infirmière. « Verse-m'en un verre, tu veux ? » Je ne pense pas une seconde qu'elle le fera – il n'y a aucun verre nulle part. Je fais le tour de la chambre pour lui laisser le temps de se reprendre.

La chambre est propre mais il y flotte une odeur de renfermé, comme dans les musées – car c'est un musée. Le poste de télévision est la seule concession faite aux temps modernes. Sinon, rien n'a changé depuis que Mary a refait la décoration dans les années trente. On trouve les mêmes photos dans des cadres Art déco posés sur sa coiffeuse ; les mêmes tables basses qui, un jour, ont été modernes ; les mêmes papiers peints aux motifs argentés, comme sortis d'une vieille comédie musicale de Fred Astaire et Ginger Rogers.

Tant de photos de Mary – et de Douglas, toujours Douglas. Pas besoin de chercher plus loin que le bout de son nez pour savoir qui a été le grand amour de Mary. Et je comprends ; il y a des photos de Fred partout dans mon petit appartement ; des photos de lui en uniforme quand nous nous sommes rencontrés ; des photos de lui en costume de cow-boy, monté sur Silver King.

Mais dans la chambre de Mary, il y en a d'autres aussi. Et j'en attrape une dont le souvenir me fait sourire. J'ai la même à la maison. C'est une photo de nous deux dans les bureaux de United Artists, Mary et moi, en compagnie de Cecil B. DeMille et de Sam Goldwyn. Je jette un coup d'œil à celle qui est posée à côté ; là encore, nous deux, cette fois avec Charlie et Doug. Et une autre avec Zukor et Lasky.

« Mary. » Je soulève celle avec DeMille et Goldwyn pour la montrer à Mary. « Tu te souviens ? Tu te souviens comme nous étions

proches ? Pourquoi ne le serions-nous pas de nouveau ? Maintenant qu'il ne reste plus que nous. Maintenant que tout le monde est mort – pourquoi ne pourrions-nous pas être comme nous avons été ? Nous avons besoin l'une de l'autre, Mary.

– Tu crois ça ? » Elle repose brutalement la bouteille sur la table de chevet, renversant du gin. « J'ai besoin de toi ? Pour quoi faire, Fran ? Tu ne peux plus écrire de scénario pour moi maintenant.

– Je n'étais donc rien de plus pour toi ?

– Non.

– Je ne te crois pas ! »

Maintenant, je dois l'affronter, il le faut. Je dois la secouer pour qu'elle retrouve ses esprits ; ce n'est pas ce qu'elle a voulu dire. Elle ne peut pas avoir voulu dire ça. Car si c'est le cas... alors tout ce que je crois savoir est faux. *Absolument tout.*

« Mary, je ne te crois pas ! Regarde cette photo, regarde-nous !

– C'était il y a longtemps, Fran. Je ne suis plus la même personne.

– Mais tu ne comprends pas, Squeebie, ma chérie ? Tu peux de nouveau être la même ! C'est la raison pour laquelle je suis là – pour te sauver, pour te redonner vie – pour que tu puisses sortir, ma chérie, prendre le soleil et sortir de cet endroit qui sent le renfermé !

– Oh, Fran ! » Mary se met à rire, elle rit de bon cœur, d'un rire éraillé. « Tu as toujours eu une haute opinion de toi-même, n'est-ce pas ?

– Qu'entends-tu par là ?

– Oh, ne fais pas semblant de ne pas comprendre – tu as toujours pensé que tu valais mieux que moi, que tu étais plus maligne. Et maintenant, tu crois que tu vas me sauver ?! »

Je m'assieds au pied de son lit, très mal à l'aise. Est-ce vraiment ce que j'ai pensé ? Pour autant que j'aie toujours respecté Mary, ne me suis-je pas en effet montrée... arrogante en raison de l'éducation que j'avais reçue ? « Est-ce vraiment ce que tu ressens, Mary ?

– Tu étais comme ça avec tout le monde. Pauvre Fred, il n'a guère eu la chance de s'en sortir avec toi, non ? Et le septième jour, Fran créa... une vedette de cinéma ! »

Elle applaudit et ricane.

« Ce n'est pas juste. » Je n'aime pas cette Mary-là, cette Mary d'une sobriété saisissante, et particulièrement cruelle. Où est l'alcoolique pathétique qui a besoin d'être sauvée ? C'est cette Mary-là que je suis

venue voir ; la Mary que, pour être honnête, j'avais escompté voir.

Pas cet oracle soudain clairvoyant qui peut lire à l'intérieur de mon âme.

« Mais c'est la vérité. Je ne sais pas comment tu peux dormir la nuit, Fran. Tu dors, la nuit ?

– Non », réponds-je d'une voix étouffée en regardant ailleurs.

Car elle a raison, bien sûr. J'avais encouragé Fred à devenir acteur. Et malgré le plaisir qu'il avait à faire des films, j'ai toujours su qu'il n'était pas passionné par ce qu'il faisait ; il n'avait jamais été très à l'aise à Hollywood. Oh, il s'était certes fait des amis – de vrais amis –, mais il s'amusait plus en allant camper avec nos fils ou avec les vrais cow-boys avec lesquels il travaillait qu'en se rendant à une avant-première. Mais j'étais dans le cinéma et je voulais que mon époux le soit aussi – comme DougetMary.

« Alors je suis désolée, Fran. Désolée que tu ne puisses pas dormir. Moi non plus je ne peux pas dormir. Nous sommes donc à égalité. » Mary me donne un petit coup du bout du pied, et je relève la tête ; elle aussi a les larmes aux yeux.

« Merci, Mary. » J'ai envie de me rapprocher d'elle mais, de nouveau, elle sourit.

« Et tu as fait la même chose avec moi, tu sais », continue-t-elle en tirant sur sa couverture de ses mains noueuses – les ongles parfaitement manucurés et peints d'un joli rose assorti à sa chemise de nuit.

« Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Tu es venue ici pour me sauver, c'est ça, Fran ? Tu penses que je me cache parce que j'ai trop peur, et que, habituée comme je l'ai été à être la reine, je me cache ici, dans mon château. C'est ce que tu crois, n'est-ce pas ? Et donc tu es venue – sainte Frances – pour me sauver. C'est ça ? »

Je ne sais que répondre.

« Mais ce que tu ne comprends pas, Fran – et que tu n'as jamais compris ! –, c'est que si j'en suis là, c'est de ta faute. Fred est mort, Douglas est mort – mais pas moi. J'ai vieilli – j'ai trop vieilli aux yeux de mon public. Pour eux, il aurait fallu que je reste une petite fille – je ne pouvais pas devenir une femme, au contraire de toi. Je ne pouvais pas avoir d'enfants, une vraie famille. Je devais rester une enfant – *leur* enfant. Et à qui la faute ?

– Mais de quoi parles-tu, Mary ? »

Je suis maintenant horrifiée. C'est comme si j'avais mis les pieds par mégarde dans une maison de fous sans pouvoir plus jamais en sortir. Je suis prise au piège, condamnée à rester là avec Mary, pour toujours. Et je deviendrai un vampire, exactement comme elle – un vampire qui crache de grotesques accusations, prisonnier d'une mémoire trompeuse.

« C'est ta faute, Fran ! Ta faute ! Tu as fait de moi une enfant, n'est-ce pas ? Tu pensais être si intelligente ! *Pauvre Petite Fille riche* – mon premier film dans lequel je joue une petite fille.

– Ce fut un succès phénoménal – le plus grand succès de toute ta carrière. Tu te souviens, ma chérie, du jour où nous sommes allées le voir au Strand ? »

Elle secoue la tête avec impatience. « Non – oui, évidemment –, mais ce n'est pas ça qui est important. C'est toi qui as fait de moi une enfant – qu'as-tu dit d'ailleurs à ce propos ? Un jour, tu as dit que tu... tu me...

– Je te donnais cette enfance que tu n'avais pas eue. »

Sa mémoire me sidère. Je n'y avais pas pensé depuis longtemps. Mais en effet, c'était exactement ce que j'avais dit. Et c'était juste ! Je voulais que mon amie ait ce qu'on lui empêchait alors cruellement d'avoir ; je voulais lui donner au moins ça.

L'avait-elle voulue cette enfance ? Cette enfance idyllique, fabriquée ? Ce n'était pas son idée, c'était la mienne, c'est vrai. Mais nous nous étions tellement amusées en faisant ces films ! Combien de fois Mary, sur le plateau de tournage, ne m'avait-elle pas dit qu'elle faisait quelque chose pour la première fois – sauter à la corde, jouer au pouilleux, jouer avec de la boue ? Je lui avais donné la chance de faire toutes ces choses qu'elle n'avait jamais faites, et le public adorait ça, elle adorait ça – le plaisir qu'elle y prenait se voyait sur l'écran. N'est-ce pas ?

« Oui, c'est ça, je m'en souviens. Et tu l'as fait – et je me suis fait piéger, Fran, tu ne comprends donc pas ? Je suis coincée ici car je ne pourrai jamais grandir, même si je suis devenue si... si vieille. Si laide, dit-elle à voix basse. Et tout ça c'est ta faute.

– Mary, ce n'était que du cinéma. Rien que du cinéma.

– Non ! Ce n'était pas que du cinéma, tu sais ça mieux que quiconque – *tu as vu* à quel point le public vénérât sa Petite Mary ! Tu

étais là ! Et pour moi, ça n'a jamais été que du cinéma, c'était ma vie. Et je n'en ai pas d'autre, je n'en ai jamais eu d'autre. Mais toi, toi tu avais une vie ! Avec Fred, les garçons, ta carrière. Quand la mienne s'est effondrée, Frances Marion était l'auteur que tout le monde s'arrachait – et tu t'es débrouillée pour qu'il en soit ainsi, non ? » Mary sourit, d'un sourire tordu, résigné. « Plus personne ne voulait de moi. J'étais prise au piège. Tu ne peux donc pas me sauver, ce n'est pas ton rôle. Car, pour commencer, c'est toi qui m'as fait tomber dans ce piège. »

Je suis incapable de bouger ou de parler. J'ai froid, je tremble tout autant que sur cette route, à Verdun, et je me sens tout aussi seule et perdue que cette nuit-là. Il est impossible qu'elle pense ce qu'elle dit. Impossible. C'est faux ! C'est...

« Mary, tu t'es trompée complètement, dis-je d'une voix faible, en bredouillant. Tu es... »

Mais, pour la première fois, en y repensant, je me rends compte qu'aucun des films dont j'avais écrit un scénario dans lequel Mary jouait une adulte n'avait marché.

« Oh, Fran, ma chérie, tu ne vois pas que j'ai raison. » Et la manière dont elle dit ça, d'un ton si gentil, si triste, et pas le moins du monde accusateur, m'incite à me lever pour m'éloigner d'elle le plus possible. Dans ma hâte de fuir cet endroit, la maison des horreurs, je me prends les pieds dans un peignoir par terre et manque tomber.

Oublie Mary, me dis-je – il est trop tard pour Mary. Je m'en rends maintenant compte ; trop tard pour remonter le temps, pour revenir en arrière, comme avant, quand il n'y avait ni récriminations ni regrets. Avais-je vraiment cru que c'était possible ? C'était de la folie pure et simple ; elle était partie beaucoup trop loin. Moi, pas – aveuglée par les larmes, je trouve mon chemin jusqu'à la porte de la chambre et me précipite dans l'escalier, me tenant à la rampe pour ne pas me casser le cou. Pour la première fois, je glisse sur le sol de marbre de l'entrée mais retrouve vite mon équilibre car il le faut, il faut que je sorte de là, ce mausolée de la construction duquel, d'après la folle qui vit à l'étage, j'étais aussi responsable qu'elle. Je dois m'enfuir avant qu'il ne m'ensevelisse moi aussi.

Tandis que je sors de la maison en trébuchant, la porte claque fort derrière moi ; le portier, sidéré, n'a même pas le temps de me donner sa photo. Ma voiture avait été conduite jusqu'au garage et, bien

qu'impatiente de me sauver, je n'ai pas le choix et dois attendre que l'un des chauffeurs aille la chercher. C'est aussi bien après tout ; il me faut retrouver mon souffle. Je suis moite, lessivée et, après être restée dans la chambre de Mary à l'atmosphère étouffante, écœurante, je tremble de froid. Je tourne la tête face au soleil, je me fais le vœu, dans le temps qui m'est encore imparti, de toujours en rechercher la chaleur, le réconfort. Je le mérite, peu importe ce qu'a dit Mary.

Je meurs d'envie d'allumer une cigarette mais je n'ai pas fumé depuis des années ; le médecin m'avait incitée à arrêter suite à une pneumonie. J'ai besoin de faire quelque chose de mes mains – ces mains qui ne restaient jamais tranquilles ; des mains qui ne restent jamais en place pour s'accorder à mon esprit agité – n'était-ce pas ce que ma mère me disait toujours ?

C'est alors que je m'aperçois que je tiens quelque chose dans ces mains-là ; étonnée, je vois qu'il s'agit de la photo que j'ai montrée à Mary.

Zut !

Je me retourne et regarde la maison ; sa chambre n'est pas visible de là où je suis, mais je sais que Mary est là-haut, qu'elle sourit tristement, perdue dans ses souvenirs trompeurs. Il faut que j'y retourne. Mais j'en suis incapable. Je me sens incapable de la regarder dans les yeux. Repérant un conteneur à déchets sous un palmier en pot, j'avance en chancelant jusque-là, m'appêtant à y jeter la photo ; quelqu'un la trouvera certainement et la lui rendra. Ou pas – je m'en moque.

Mais quelque chose me retient avant que je jette le lourd cadre en argent dans le conteneur ; quelque chose qui, derrière le verre, me fait signe.

Mary. L'expression dans ses yeux – si différente de ce dont je viens juste d'être témoin ! Plutôt que la résignation et l'amertume, je vois de l'assurance et de la joie dans ses yeux. Et dans les miens. Sur cette photo, nous avions toutes les deux l'air heureux de celles qui ont réussi. Mais oui, Fran, bien évidemment que vous étiez heureuses. Tu étais amoureuse de Fred et Mary était amoureuse de Douglas. Et aussi, nous étions tellement en phase l'une avec l'autre que ça se voyait – comme s'il y avait un fil invisible entre nous, bien que nous regardions toutes deux l'appareil photo. Toutes deux souriant avec assurance. Heureuses.

Les seules filles sur la photo.

Il m'apparaît alors que nous étions toujours les seules filles sur les photos ou même dans les endroits, quels qu'ils soient, où nous nous étions trouvées à un moment ou un autre. Nous deux recroquevillées dans un coin de cette sombre et austère salle de projection, entourées d'hommes réprobateurs, lors du prévisionnage de *Pauvre Petite Fille riche*. Moi, pendant la guerre, indésirable, malmenée, à qui on faisait des avances ; partout, je m'étais retrouvée seule face à un homme qui me réprimandait, me désapprouvait, et me demandait ce que je faisais là, seule femme dans un monde d'hommes. Mary, à United Artists, assise dans la salle du conseil d'administration entourée de Chaplin, Doug et Griffith. Telle une fleur, la seule, dans une robe élégante, au milieu d'hommes en costume sombre. Et même s'il n'y avait que l'une de nous deux sur une photo, c'était comme si l'autre était là par l'esprit. Nous avons parfois été seules mais sans jamais nous sentir seules. Car nous étions toujours là l'une pour l'autre.

Quand je repense à ces années-là, cette époque bénie, c'est ainsi que je me les représente. Tout du moins, c'est ainsi que j'avais choisi de m'en souvenir ; mais maintenant je sais que Mary se souvient de quelque chose de différent. De quelque chose de plus sinistre.

Quelque chose de plus proche de la vérité ?

Non. Une vérité différente ; comme une scène filmée selon des points de vue différents – comme dans *Rashômon*, que j'avais tant admiré à sa sortie –, mais notre expérience était la même. Nous nous souvenons de ces expériences identiques de deux façons différentes – ça ne les rend pas pour autant moins vraies l'une et l'autre. Deux personnes peuvent regarder la même chose – comme cette photo – et y voir deux histoires différentes. Désormais, je sais quelle est celle de Mary.

Je peux l'accepter – pas de bon cœur, mais quand même – comme étant sa vérité. Je peux percevoir le rôle qui avait été le mien dans son emprisonnement, tout comme je peux voir – et avoir toujours vu, même si j'avais toujours nié le voir – le rôle que j'ai joué dans la carrière de Fred et, pour finir, dans sa mort. Car s'il n'avait pas réussi dans le cinéma, si nous n'avions pas construit notre propre monument à la gloire de Hollywood via La Colline Enchantée, il n'aurait pas marché sur ce clou. Il serait peut-être encore avec moi, nous serions tous deux confortablement installés le soir dans un fauteuil, nous

tenant la main et riant devant les pitreries de nos petits-enfants. Mais il est parti, définitivement parti.

Mary, quoi qu'il en soit, est toujours là.

Alors que je regarde toujours cette photo, je vois une autre histoire – la mienne. Une histoire qui est aussi vraie, aussi valable que celle de Mary.

Une histoire qui commence avec deux femmes – qui, un jour, ont été deux filles. Une fille aux cheveux d'or et l'autre aux boucles de jais. Assises l'une à côté de l'autre sous un porche, à regarder un ciel rempli d'étoiles. Riant ensemble sur un plateau de tournage encombré de projecteurs, de caméras et de câbles, Mickey perché tout en haut d'une échelle, se moquant d'elles pendant qu'elles jouaient au pouilleux en se salissant les genoux et les mains. Se réjouissant chacune du grand amour de l'autre. Tombant amoureuses, vieillissant, pleines d'amertume.

Se sentant seules.

Mais qui finissent par se pardonner l'une à l'autre – chacune sauvant l'autre. Car si nous ne le faisons pas, tout ce que nous avons sacrifié, tout ce pour quoi nous nous étions battues – les films, les studios, nos Oscars, les millions de gens heureux après deux heures passées dans le noir d'une salle de cinéma – alors tout serait vain, n'est-ce pas ?

Mary et moi sommes ces femmes-là ; nous sommes toujours ces deux filles-là, que je vois sur la photo. Des filles courageuses dont le cœur tendre bat toujours dans leur poitrine à la peau fripée, sous leurs chemises de nuit démodées et leurs chemisiers de grand-mère. Ces filles que nous sommes devenues dès l'instant où nous nous sommes rencontrées dans cette salle de montage, il y a si longtemps.

Les filles que nous avons cru avoir perdues dans le brouillard des regrets et des récriminations inévitables quand on survit dans ce milieu sans scrupules ; ce monde injuste. Mais ces deux-là étaient là depuis le début ; à jamais figées dans un moment partagé, toutes deux préservées dans un cadre en argent.

Avec tendresse, je caresse du bout des doigts les visages de ces filles sur la photo, légèrement décolorés par le temps mais toujours aussi parfaits, bouleversants. Je ne peux pas jeter cette photo. Je ne peux pas *la* jeter à la poubelle ; je ne peux pas la laisser seule dans sa chambre. Si elle ne veut pas sortir, alors je resterai avec elle. Je

pourrais être sa balise dans la nuit. Non – pas sa balise. Ni son sauveur.

Son *amie*.

Je prends une grande inspiration, peu sûre de moi. Sauver était facile. Accepter l'est moins – c'est terrifiant.

Pourtant, j'ouvre la porte derrière moi et reviens à l'intérieur de la maison. De retour vers qui j'ai été, avant Louis B. Mayer et la MGM, les mauvaises critiques, le clou rouillé, le cœur brisé, les appels téléphoniques auxquels on ne répond jamais, les questions : « Frances qui ? » et : « N'as-tu pas toujours été... ? »

Je pars retrouver qui je suis vraiment, le meilleur de moi-même...

Retrouver mon amie Mary.

Note de l'auteur

Quand j'écris un roman, on me demande souvent quelle est la part de fiction et ce qui relève de la vérité. Les dialogues, les émotions, les raisons pour lesquelles les gens font ce que nous savons qu'ils ont fait – tout ça est le fruit de mon imagination. Une imagination nourrie par de sérieuses recherches, bien évidemment, mais quand même. Mary et Frances se sont-elles vraiment disputées au cours du tournage de *Secrets* ? Nous n'en savons rien. Mais nous savons qu'après ça elles n'ont plus jamais travaillé ensemble. Mary en voulait-elle à Frances de l'avoir condamnée à incarner des rôles de petite fille ? Là encore, nous n'en savons rien. Mais chaque fois qu'elle a essayé de grandir à l'écran, son public a demandé à ce qu'elle joue de nouveau des rôles d'enfant. Mary Pickford fut la première – mais pas la dernière – actrice à devenir victime de son image au cinéma. Une image d'abord créée par Frances Marion.

L'intention première d'un roman, comparée à celle d'une biographie, est de raconter une histoire ; pour ce faire, je dois naturellement condenser certaines parties de la vie d'un personnage et en laisser d'autres de côté. Parmi les choses dont je n'ai pas parlé il y a les nombreux films que Mary et Frances ont faits avec d'autres, et certains studios pour lesquels elles ont travaillé. Par ailleurs, je me contente de faire brièvement allusion aux deux premiers mariages de Frances, et il en va de même pour le quatrième. Ce dernier, avec George Hill, a eu plus d'importance que je ne le laisse entendre ; George était alcoolique et il se suicida après leur divorce. Je n'ai pas non plus exploré les relations d'amitié profonde qu'entretenait Frances avec d'autres femmes, en particulier Maria Dressler et Hedda Hopper. De même, je n'ai pas développé la carrière de Frances après l'époque du muet, quand elle a écrit les scénarios des films pour lesquels elle est le plus connue, à savoir *Les Invités de huit heures*, *Anna Christie* et *Le Champion*, en 1931. Son rôle dans la création de la *Screen Writers Guild*, le syndicat des scénaristes américains, n'est, là encore, que très

rapidement évoqué dans le roman. Frances a certes arrêté d'écrire pour le cinéma en 1946, mais elle s'est consacrée à l'écriture de romans et de pièces de théâtre que je n'ai pas mentionnés.

Le mariage de Mary avec Buddy Rogers est tout juste effleuré et je déplore d'avoir dû passer sous silence l'un des aspects majeurs de la vie de Mary – l'adoption, en 1940, de deux enfants. Ce qui pourrait être un roman en soi ! Les rumeurs sur les raisons pour lesquelles Mary n'a jamais eu d'enfants biologiques sont nombreuses, mais quand elle et Buddy ont décidé d'adopter, les conséquences ont été terribles. Pour faire simple, Mary n'était pas faite pour élever des enfants. Elle a été aux petits soins pour eux quand ils étaient bébés mais incapable de s'en occuper dès qu'ils ont grandi. Les deux enfants n'ont jamais vraiment fait partie de sa vie ; très tôt, ils ont été envoyés en pension. Et dès qu'ils en ont eu l'occasion, ils ont volé de leurs propres ailes.

Mary ne s'est pas retirée du monde aussi abruptement que je le raconte. Elle n'a en effet plus joué dans aucun film après *Secrets*, mais elle caressait certaines idées, notamment celle d'incarner le rôle principal dans une adaptation d'*Alice au pays des merveilles* pour Walt Disney ; toutefois, le projet n'a jamais abouti. Elle a produit des films via United Artists et, à un certain moment, a espéré que Shirley Temple jouerait son personnage dans un biopic. Elle a continué de participer activement au comité de direction de United Artists – sans jamais cesser d'être en désaccord avec Charlie Chaplin, le dernier des associés fondateurs – jusqu'en 1956, année où elle a finalement vendu ses parts.

Au cours de son âge d'or, Frances a beaucoup voyagé mais elle a toujours gardé un pied-à-terre à Hollywood. Au cours de leurs dernières années, Mary et Frances se sont souvent écrit, s'envoyant des fleurs à l'occasion d'anniversaires ou de fêtes. Je ne sais pas si Frances a rendu visite à Mary une dernière fois comme je le raconte. Mais je sais avec certitude que les dernières lettres qu'elles ont échangées étaient chargées d'émotion ; toutes deux ont écrit qu'elles n'avaient jamais été aussi bien que lorsqu'elles étaient ensemble, à leurs tout débuts. Dans ces dernières lettres, elles semblaient en paix avec leur héritage, et l'une avec l'autre.

Toutes deux ont écrit des Mémoires ; les deux ouvrages sont frustrants. Dans son autobiographie, *Off with Their Heads !*, Frances ne

raconte que peu de choses sur sa vie ; la mort de Fred est évoquée en quelques phrases seulement. Elle paraît toujours dissimuler ses vraies émotions derrière l'humour ou un trait d'esprit. De même, l'autobiographie de Mary, *Sunshine and Shadow*, n'est guère satisfaisante. Toujours soucieuse de son image, elle passe sous silence chaque revers de sa vie et omet beaucoup de choses, notamment sur son premier mariage et les vies tragiques de ses frère et sœur. Et, bien évidemment, son alcoolisme.

Mais pour recueillir certaines informations, ces deux autobiographies valent la peine d'être lues, ainsi que le livre de Cari Beauchamp, *Without Lying Down*, et plusieurs autres : *Pickford : The Woman Who Made Hollywood*, d'Eileen Whitfield ; *The First King of Hollywood : the Life of Douglas Fairbanks*, de Tracey Goessel, et *Mary Pickford and Douglas Fairbanks*, de Booton Herndon. Pour en savoir plus sur United Artists, je recommande la lecture du livre de Tino Balio, *United Artists : The Company Built by the Stars*, tome 1.

Pour en savoir plus sur les débuts de Hollywood, je vous conseille vivement de lire : *La Parade est passée...*, de Kevin Brownlow ; *American Silent Film*, de William K. Everson ; *My First Time in Hollywood*, de Cari Beauchamp ; *Silent Lives*, de Lon Davis et Kevin Brownlow ; *Silent Stars*, de Jeanine Basinger ; et les trois ouvrages de Scott Eyman, *The Speed of Sound : Hollywood and the Talkie Revolution 1926-1930*, *Lion of Hollywood : The Life and Legend of Louis B. Mayer*, et *Empire of Dreams : The Epic Life of Cecil B. Mille* ; sans oublier l'autobiographie d'Adela Rogers St. Johns : *Love, Laughter, and Tears*.

Dans mes romans, je demande à mes lecteurs de faire le voyage dans une autre époque et d'en accepter les limites et les conventions, aussi inadmissibles qu'elles nous paraissent aujourd'hui. *Hollywood Boulevard* ne fait pas exception à la règle : souvenons-nous de ce qu'on attendait des femmes il y a plus d'un siècle, par exemple. Et si nous sommes révoltés par les abjects préjugés raciaux et la glorification du Ku Klux Klan dans *Naissance d'une nation*, il faut bien reconnaître que le film a marqué Hollywood et des femmes comme Mary et Frances. Nier son impact sur le monde du cinéma, les spectateurs, et ces deux femmes serait une erreur historique. Le film était un tel bond en avant, d'un point de vue technique. Et rien que pour cela, il mérite de figurer dans un roman sur les débuts de Hollywood.

Trop souvent, nous pensons aux films muets comme à une

succession saccadée d'images ridicules projetées sur un écran ; de simples reliques du passé, sans intérêt, ennuyeuses au possible. J'espère qu'après avoir lu mon roman, vous prendrez la juste mesure de cette époque du cinéma américain : une époque incroyablement novatrice, dans laquelle une nouvelle idée pouvait littéralement vous assurer la direction d'un nouveau département, et où les femmes avaient tout autant d'importance que les hommes.

J'espère aussi que vous vous souviendrez de Mary Pickford et de Frances Marion non seulement comme des noms, depuis longtemps oubliés, dans des livres ou au générique de vieux films, mais aussi comme des artistes, des inventeurs. Comme des amies chères qui se sont mutuellement aidées à grandir et à s'épanouir ; comme des femmes passionnées qui tombaient amoureuses d'idées auxquelles elles donnaient une forme artistique.

Comme des femmes courageuses à qui l'on doit la création de Hollywood tout autant qu'à Louis B. Mayer ou Sam Goldwyn, et qui ont ouvert la voie aux femmes qui travaillent de nos jours dans le cinéma. Avec un peu de chance, elles seront très bientôt plus nombreuses.

Remerciements

Comme toujours, je ne suis pas seule dans cette aventure. Ils sont beaucoup à mériter toute ma gratitude pour le rôle qu'ils ont joué dans la publication de ce livre :

Kate Miciak, mon infatigable éditrice qui me pousse toujours à me dépasser.

Laura Langlie, mon agent qui est toujours à mes côtés.

Gina Centrello et la solide équipe de Penguin Random House, dont le soutien et l'enthousiasme ne cessent jamais de m'émouvoir : Kara Welsh, Kim Hovey, Gina Wachtel, Sharon Propson, Susan Corcoran, Quinne Rogers, Leigh Marchant, Allyson Pearl, Robbin Schiff, Benjamin Dreyer, Loren Noveck et Julia Maguire. Sans oublier Anastasia Whalen et Caitlin McCaskey, au bureau de presse, qui ont toujours à cœur de prendre soin de moi.

Bill, qui ne recule devant rien et remue ciel et terre pour moi.

Je remercie le personnel de la Margaret Herrick Library à l'Academy of Motion Picture Art and Sciences de m'avoir si gentiment accueillie.

Les représentants enthousiastes de chez Penguin Random House dont certains sont devenus des amis, ce dont je suis fière.

Et tous les libraires.

Et, pour finir, Norman Miller, Mark Miller et Stephanie Miller. Mais surtout mes fils, Alec et Ben, et mon époux, mon roc, Dennis Hauser.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

LES CYGNES DE LA CINQUIÈME AVENUE, 2017.

Table des matières

Copyright

Prologue

1 - Frances

2 - Mary

3 - Frances

4 - Frances

5 - Mary

6 - Frances

7 - Mary

8 - Frances

9 - Mary

10 - Frances

11 - Mary

12 - Frances

13 - Mary

14 - Frances

15 - Mary

16 - Frances

17 - Mary

18 - Frances

19 - Mary

20 - Frances

Note de l'auteur

Remerciements